

LES COLLECTIONS



ARISTOPHIL

45

DE CHATEAUBRIAND À CIORAN  
RAYMOND QUENEAU

LUNDI 20 DÉCEMBRE 2021



indépendance...  
encore...  
la...  
travail...  
efface...  
mon...  
Le...  
à ses divers...  
se...  
ne...  
revue...  
gourmanderie...  
etc...  
Dis à Dali que je l'aime  
A. t. f. t.  
P.



LES OPÉRATEURS DE VENTE POUR LES COLLECTIONS ARISTOPHIL

# DE CHATEAUBRIAND À CIORAN

## RAYMOND QUENEAU

### CATALOGUE N°45

Ce catalogue sur la littérature des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles est divisé en deux parties, la seconde entièrement consacrée à Raymond Queneau, auteur majeur du siècle passé. Mais bien des œuvres de la première partie trouvent des correspondances dans l'activité protéiforme et encyclopédique de Queneau, et bien des auteurs étaient comme lui, des piliers des éditions Gallimard.

Parmi les anciens et les maîtres, on retiendra les épreuves corrigées de Balzac, le premier journal de voyage de Flaubert, l'importante correspondance de George Sand à Delacroix et le mythique exemplaire de *Lélia* et son envoi à Musset. Autre ouvrage précieux : un des rares exemplaires de *Casse d'armes* d'Apollinaire introduit à la poésie du XX<sup>e</sup> siècle. Parmi les surréalistes, André Breton et ses *État généraux* rehaussés de frotages, René Char et ses poèmes de *Fureur et mystère*, Paul Éluard et sa collaboration avec Bellmer pour les *Jeux de la Poupée*, et sa magnifique correspondance amoureuse à Gala.

On pourra lire de passionnantes correspondances de Marcel Proust (à côté d'épreuves corrigées et d'une paperole pour *Un amour de Swann*), de Céline (au Dr Gentil, à son avocat Mikkelsen), de Claudel (à l'abbé Douillet, à côté du tapuscrit du *Soulier de satin*), de Colette (à Annie de Pène), de Julien Gracq (à Ariel Denis), de Sartre (à la jeune Bianca Bienenfeld, à côté de brouillons de ses pièces de théâtre et du monumental manuscrit de *L'Idiot de la famille* sur Flaubert), d'André Gide aussi, avec le manuscrit des *Nourritures terrestres*, et le tapuscrit corrigé des *Faux-monnayeurs*. Le roman est représenté également par Paul Morand, avec le premier brouillon de *Lewis et Irène* enluminé de dessins de Marie Laurencin, *Les Mandarins* de Simone de Beauvoir, et deux manuscrits de travail de Romain Gary, dont *Adieu Gary Cooper*.

Souignons la réunion exceptionnelle de journaux intimes, avec l'ensemble des 25 cahiers du *Journal* de Léon Bloy, deux carnets du *Journal* d'André Gide en 1934-1935, et les 34 cahiers retrouvés d'Emil Cioran, à la fois journaux des années 1973-1980, et laboratoires de ses ouvrages, dont *De l'inconvénient d'être né*. Leur répondent les cahiers et feuillets des différents journaux tenus par Queneau tout au long de sa vie, de 1914 à 1965. Outre le diariste, on découvrira ici, à côté de l'immense massif de sa correspondance (18 000 lettres reçues !), les multiples facettes de l'œuvre de Queneau. Le romancier, avec les manuscrits de travail de *Gueule de pierre*, *Les Enfants du limon* et *Les Temps mêlés*, et le tapuscrit corrigé de *Zazie dans le métro*, où apparaît la trouvaille du célèbre incipit : « Doukipudonktan ». Le poète, avec les manuscrits de cinq recueils, du *Chien à la mandoline* à *Morale élémentaire*. L'essayiste de *Bâtons, chiffres et lettres*. À côté de ses rares textes surréalistes, les 600 pages de notes de lecture et de travail, sur les sujets les plus divers, sans oublier le traducteur, et le scrupuleux éditeur des leçons d'Alexandre Kojève. L'intense activité de Queneau à l'Oulipo est rassemblée en sept forts volumes. Le mathématicien passionné est évoqué à travers 3500 pages de notes et calculs ; mais aussi le cinéophile, avec plusieurs projets et scénarios, pour Bunuel, Bergman ou Mocky. Ami des peintres comme Miró (voir le le recueil de la correspondance échangée avec le peintre catalan, et des textes qu'il lui a consacrés), Queneau était lui-même peintre, comme le montrent une quinzaine de gouaches, dont un autoportrait.



## INFORMATIONS ET SERVICES POUR CETTE VENTE

### SAS CLAUDE AGUTTES

#### CLAUDE AGUTTES

Président – Commissaire-priseur

#### RESPONSABLE DE LA VENTE

##### SOPHIE PERRINE

Commissaire-priseur habilité

perrine@aguttes.com

+33 (0)1 41 92 06 44

#### Assistée de

Maud Vignon

+33 (0)1 47 45 91 59

### EXPERT POUR CETTE VENTE

#### THIERRY BODIN

SYNDICAT FRANÇAIS DES EXPERTS

PROFESSIONNELS EN ŒUVRES D'ART

+33 (0)1 45 48 25 31

lesautographes@wanadoo.fr

### RENSEIGNEMENTS

#### ET RETRAIT DES ACHATS

#### QUITERIE BARIÉTY

+33 (0)1 47 45 00 91

bariety@aguttes.com

### FACTURATION ACHETEURS

+33 (0)1 41 92 06 41

buyer@aguttes.com

### DÉPARTEMENT COMMUNICATION

#### SÉBASTIEN FERNANDES

fernandes@aguttes.com

RELATIONS MÉDIAS

#### ANNE-SOPHIE PHILIPPON

+33 (0)6 27 96 28 86

rp@lepetitstudiolo.fr

# AGUTTES

LES COLLECTIONS



ARISTOPHIL

45

LITTÉRATURE

DE CHATEAUBRIAND À CIORAN

RAYMOND QUENEAU

LUNDI 20 DÉCEMBRE 2021, 14H30

NEUILLY-SUR-SEINE



### CONSULTATION SUR RENDEZ-VOUS

NEUILLY-SUR-SEINE

DU MARDI 7 AU VENDREDI 17 DÉCEMBRE (SAUF LE WEEK-END)

Les Archives Queneau: uniquement du lundi 13 au vendredi 17 décembre

### EXPOSITION PUBLIQUE

VENDREDI 17 DÉCEMBRE: 10H À 13H - 14H À 18H

ET LE MATIN DE LA VENTE DE 10H À 12H

### COMMISSAIRES-PRISEURS

CLAUDE AGUTTES - SOPHIE PERRINE

CATALOGUE COMPLET ET RÉSULTATS VISIBLES SUR [WWW.COLLECTIONS-ARISTOPHIL.COM](http://WWW.COLLECTIONS-ARISTOPHIL.COM)  
ENCHÉRISSÉZ EN LIVE SUR

**DROUOT**  
DIGITAL  
Live

Important: Les conditions de vente sont visibles en fin de catalogue.  
Nous attirons votre attention sur les lots précédés de +, °, \*, #, ~  
pour lesquels s'appliquent des conditions particulières.

### SAS AGUTTES (SVV 2002-209)

Neuilly-sur-Seine · Paris · Lyon · Aix-en-Provence · Bruxelles

Suivez-nous | [aguttes.com/newsletter](mailto:aguttes.com/newsletter) | @f t i n



**Qui sommes-nous ?**  
Dans le cadre de deux décisions de justice, la Société de Ventes Aguttes a effectué les opérations logistiques de transfert, tri, inventaire et conservation des œuvres en provenance des Collections Aristophil. Elle a ensuite procédé à la restitution de ces oeuvres à leurs propriétaires. Elle a également proposé une organisation et un plan stratégique pour les ventes des années à venir. Ainsi, une partie des Collections Aristophil sera dispersée de façon judiciaire (biens propres de la société Aristophil mise en liquidation), tandis qu'une autre partie sera vendue de façon volontaire (propriétaires uniques, ou copropriétaires indivis).

**OVA : les Opérateurs de Ventes pour les Collections Aristophil**  
La poursuite et la fin de la dispersion des œuvres indivisaires a été confiée à deux OVV : AGUTTES et DROUOT ESTIMATIONS. AGUTTES reste le coordinateur des ventes des indivisions et assurera également les ventes des lots judiciaires et des biens appartenant à des propriétaires uniques.

**La maison Aguttes est l'opérateur pour cette vente**  
Fondée par Claude Aguttes, commissaire-priseur, installée depuis plus de 20 ans à Neuilly-sur-Seine, la maison Aguttes se distingue aujourd'hui comme un acteur majeur sur le marché de l'art et des enchères. Son indépendance, son esprit de famille resté intact et sa capacité à atteindre régulièrement des records nationaux mais aussi mondiaux font toute son originalité.

## CATÉGORIE DES VENTES

**Les ventes des Collections Aristophil ont plusieurs provenances et se regroupent dans deux types de vente :**

1 - Ventes volontaires autorisées par une réquisition du propriétaire ou par le TGI s'il s'agit d'une indivision; les frais acheteurs seront de 30% TTC (25% HT). Il s'agit des lots non précédés par un signe particulier.

2 - Ventes judiciaires ordonnées par le Tribunal de Commerce ; les frais acheteurs seront de 14,28% TTC ( 12%HT).  
**signalés par le signe ✚.**

# SOMMAIRE



<b>ÉDITORIAL</b>	<b>P. 1</b>
<b>INFORMATIONS ET SERVICES POUR CETTE VENTE</b>	<b>P. 2-3</b>
<b>OPÉRATEURS DE VENTES POUR LES COLLECTIONS ARISTOPHIL</b>	<b>P. 4</b>
<b>LES COLLECTIONS ARISTOPHIL EN QUELQUES MOTS</b>	<b>P. 6</b>
<b>GLOSSAIRE</b>	<b>P. 9</b>
<b>DE CHATEAUBRIAND À CIORAN, RAYMOND QUENEAU.</b>	<b>P. 10</b>
<b>CONDITIONS GÉNÉRALES DE VENTE</b>	<b>P. 192</b>
<b>COMMENT ACHETER CHEZ AGUTTES ?</b>	<b>P. 197</b>

# LES COLLECTIONS ARISTOPHIL

## EN QUELQUES MOTS

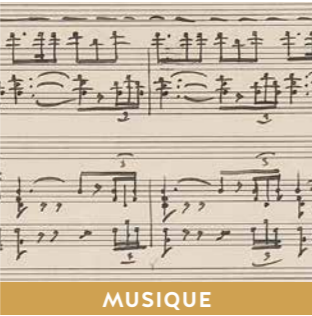
**Importance**  
C'est aujourd'hui la plus belle collection de manuscrits et autographes au monde compte tenu de la rareté et des origines illustres des œuvres qui la composent.

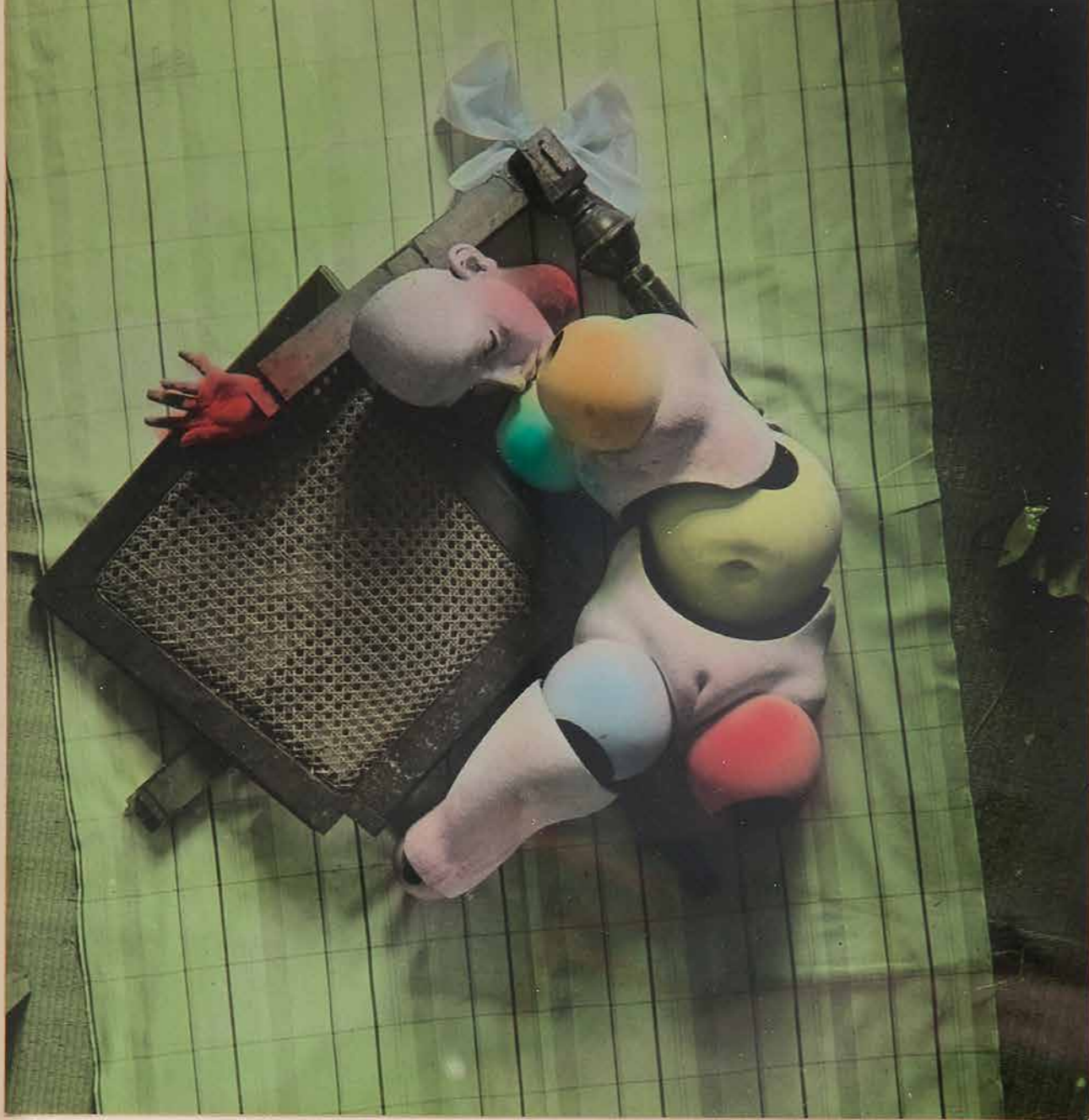
**Nombre**  
Plus de 130 000 œuvres constituent le fonds Aristophil. L'ensemble de la collection a été trié, inventorié, authentifié, classé et conservé dans des conditions optimales, en ligne avec les normes de la BNF.

**Supports**  
On trouve dans les Collections Aristophil une grande variété d'œuvres. Dessins, peintures, photographies, lithographies, manuscrits anciens, chartes, incunables, livres et manuscrits, partitions, éditions rares, lettres, autographes, philatélie, objets d'art, d'archéologie, objets et souvenirs, documents se côtoient et forment un ensemble tout à la fois hétéroclite et cohérent tant il couvre l'ensemble des moyens d'expression qu'inventa l'Homme depuis les origines jusqu'à nos jours ....

**Thèmes**  
Les Collections Aristophil couvrent toutes les périodes de l'histoire de l'Antiquité au XX<sup>e</sup> siècle. Afin de dépasser la répartition par nature juridique, par type de support ou encore la seule chronologie, il a été retenu de disperser ces collections sous la forme de ventes thématiques permettant proposer des ventes intéressantes et renouvelées mois après mois, propres à susciter l'intérêt des collectionneurs du monde entier.

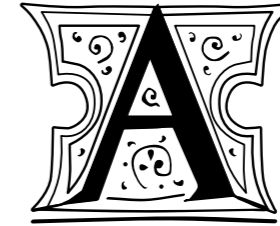
### Sept familles thématiques





qui s'effondra.

LES COLLECTIONS



ARISTOPHIL

45

LITTÉRATURE  
DE CHATEAUBRIAND À CIORAN  
RAYMOND QUENEAU  
LUNDI 20 DÉCEMBRE 2021, 14H30



## GLOSSAIRE

**Lettre autographe signée (L.A.S.):** la lettre est entièrement écrite par son signataire. Celui-ci peut signer de son prénom, de ses initiales ou de son nom.

**Pièce autographe signée (P.A.S.):** il s'agit de documents qui ne sont pas des lettres. Par exemple: une attestation, une ordonnance médicale, un reçu, etc.

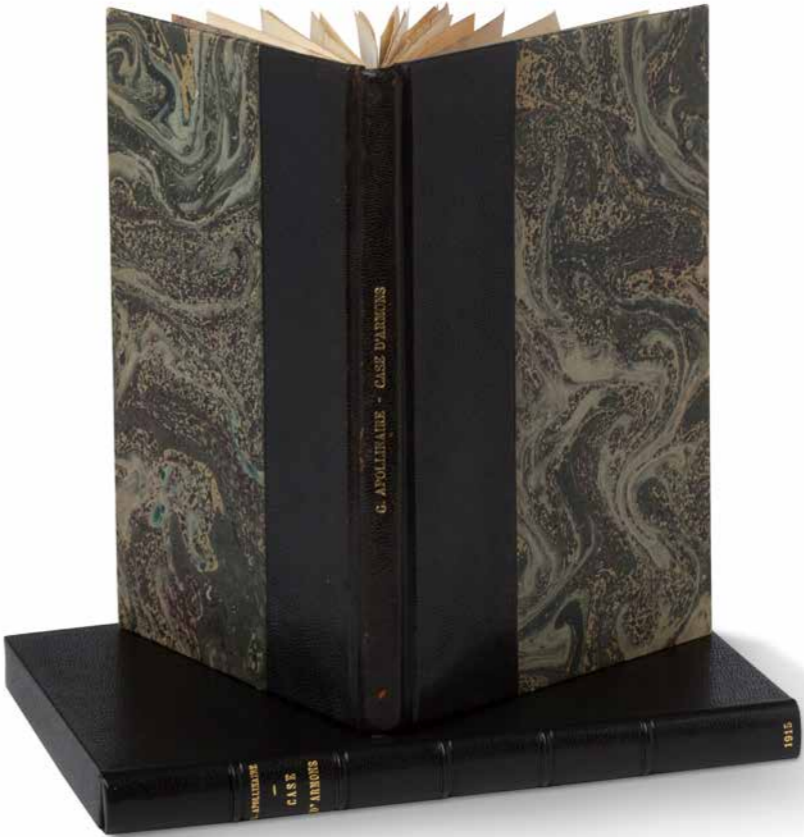
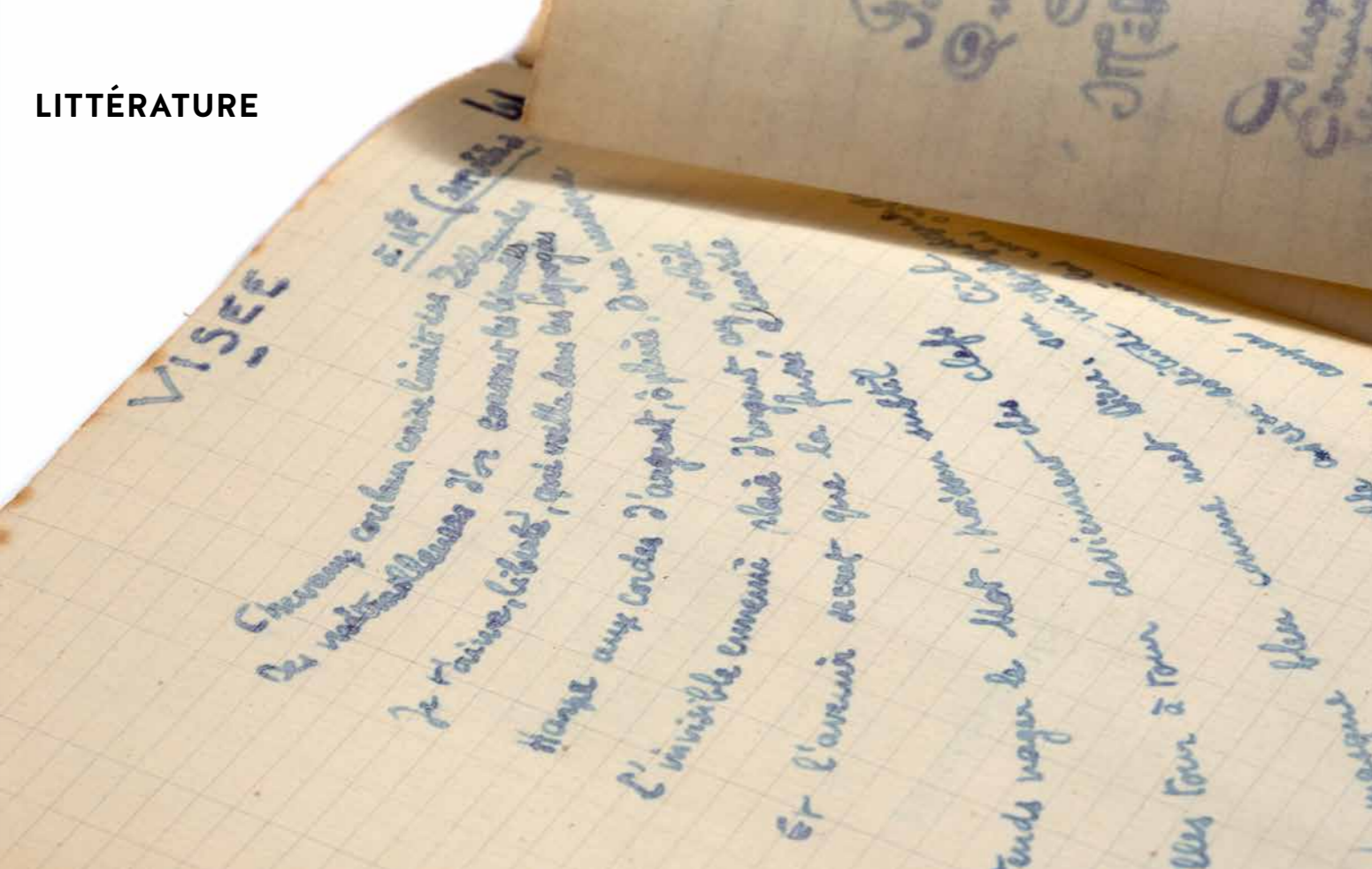
**Lettre signée (L.S.):** ce terme est utilisé pour désigner une lettre simplement signée. Le corps du texte peut être dactylographié ou écrit par une autre personne.

**La pièce signée (P.S.)** est un document simplement signé. Le corps du texte peut être dactylographié ou écrit par une autre personne.

**Une lettre autographe (L.A.)** est une lettre entièrement écrite par une personne, mais non signée. Il était d'usage au XVIII<sup>e</sup> siècle entre gens de la noblesse, de ne pas signer les lettres, le destinataire reconnaissant l'écriture, savait à qui il avait affaire. Madame de Pompadour, Marie-Antoinette, pour ne citer que les plus célèbres, ont ainsi envoyé des lettres autographes non signées.

**Une pièce autographe (P.A.)** est un document entièrement écrit de la main d'une personne, mais non signé. Ce terme désigne très souvent des brouillons, des manuscrits ou des annotations en marge d'un document.

**Un manuscrit** peut être entièrement « autographe » ou « autographe signé » ou dactylographié avec des « corrections autographes ».



1

**APOLLINAIRE Guillaume** (1880-1918).

Case d'Armons (Aux armées de la République, 1915) ; plaquette in-8 (21,5 x 14 cm) : 1 f. de titre (13,4 x 10,3 cm) et 20 ff. de papier quadrillé (21,2 x 12,7 et 21,2 x 14,2 cm) ; reliure de l'époque (ou légèrement postérieure) demi-chagrin noir à la Bradel, plats de papier marbré gris, dos titré verticalement, gardes de papier peigné ; sous emboîtage demi-marocain noir (Loutrel).

50 000 - 60 000 €

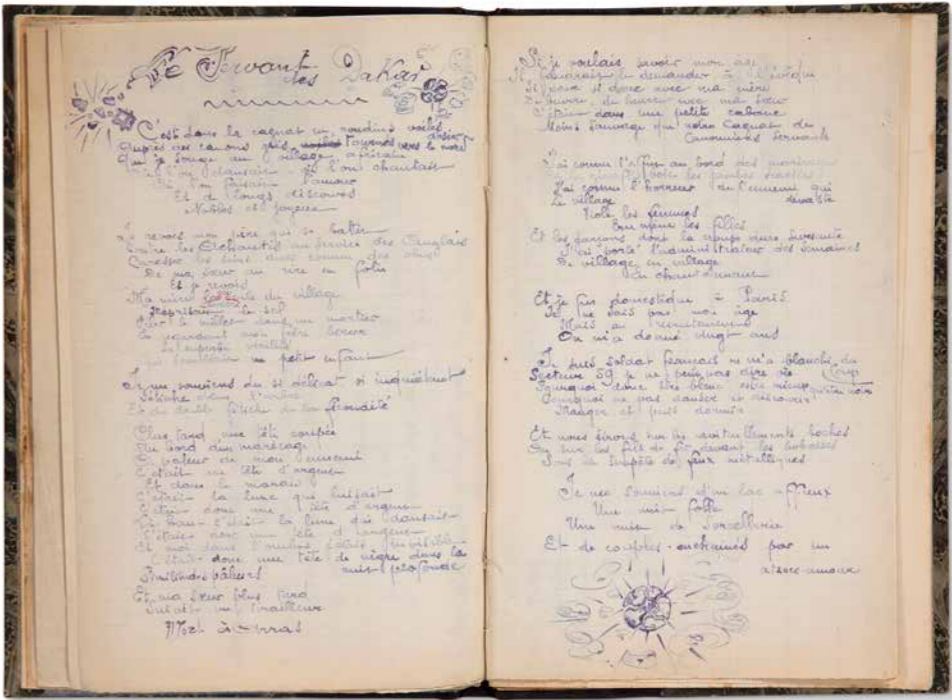
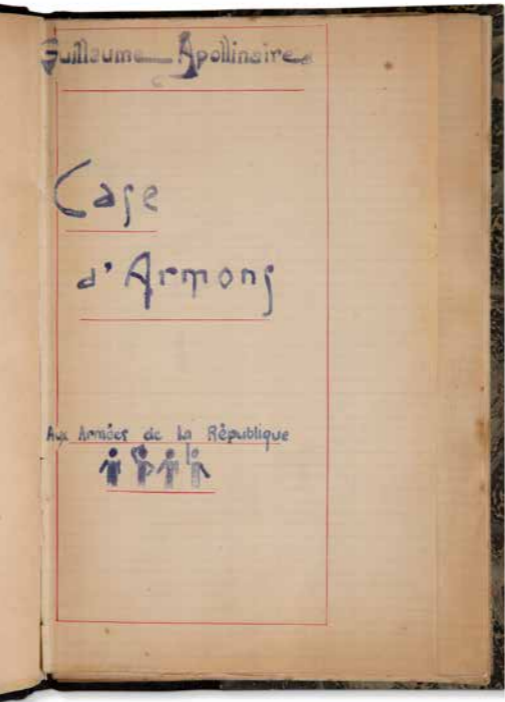
**Édition originale du livre le plus rare de Guillaume Apollinaire, publié sur le Front en juin 1915.**

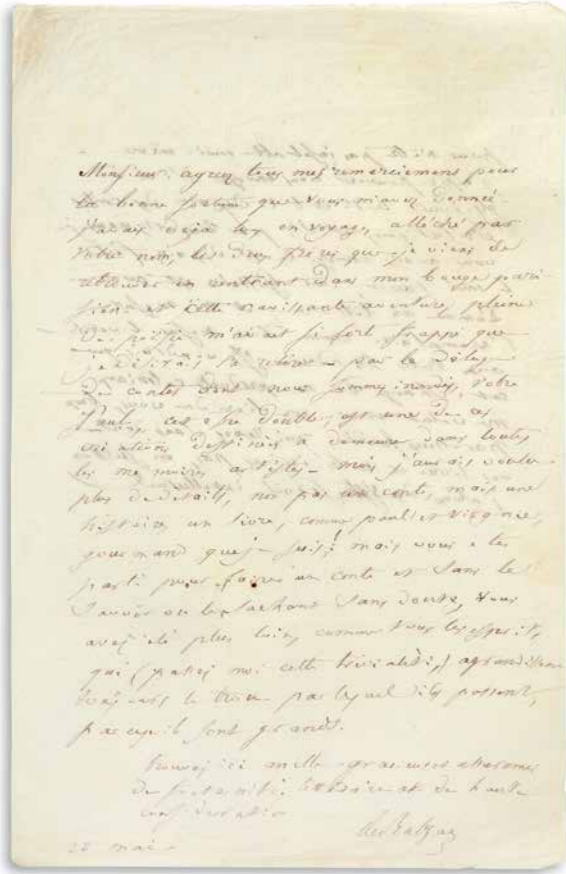
Un des 25 exemplaires du tirage unique, non mis dans le commerce, numéroté et signé à l'encre rouge « N° 23 G. A. » à la justification. Alors qu'il est au front en mai 1915, Guillaume Apollinaire a l'idée de recueillir ses poèmes les plus récents en une petite plaquette calligraphiée et polygraphiée « à la batterie de tir, devant l'ennemi », aidé par « les maréchaux des logis Bodard et Berthier, le 17 juin 1915 » sur le duplicateur stencil de l'armée. Le tirage devait se monter à 112, puis 60 exemplaires (dont 5 sur grand papier), et le produit de la vente devait être reversé aux canonnières de sa batterie. Finalement, le tirage se limitera à 25 exemplaires, tous différents. Guillaume Apollinaire a repris à l'encre noire certaines lettres qui n'étaient pas bien imprimées : 8 pages présentent des mots ou des lettres repassées à l'encre noire par Apollinaire lui-même. Rarissime exemplaire, en bonne condition, du recueil où Apollinaire utilisa pour la première fois la forme du calligramme, date essentielle de la modernité poétique. Case d'Armons sera d'ailleurs repris presque intégralement dans une section de *Calligrammes* (1918). Superbe exemplaire bien complet, non rogné, relié à l'époque (ou peu après), en très bon état, malgré l'habituelle pâleur de certaines pages due aux conditions de fabrication. Légères rousseurs et brunissures marginales sur les premiers feuillets.

L'ordre des poèmes pouvant changer d'un tirage à l'autre, voici celui de notre exemplaire : étiquette de couverture illustrée, montée sur un feuillet de papier uni ; [la suite sur papier quadrillé :] f. de titre avec au dos la justification du tirage ; f. blanc (silhouette de personnage au verso) ;[puis les 21 poèmes polygraphiés :] *Loin du Pigeonnier*, au v° : S.P. ; *Reconnaissance*, au v° : Visée ; [p. vierge], au v° : Fête ; [p. vierge], au v° : *Saillant* ; [p. vierge], au v° : *Guerre* ; *Mutation*, au v° : *Madeleine* ; *Oracles*, au v° : 14 Juin 1915 ; *Venu de Dieuze* [v° vierge] ; *De la Batterie de Tir* [v° vierge] ; *Échelon* [v° vierge] ; *Carte postale en manuscrit* [coin de la carte postale apparaissant dans une fenêtre], au v° : 1915 [au pochoir sur carte postale collée] ; [p. vierge], au v° : *Les Saisons* ; [1 p. vierge], au v° : *Vers le Sud* ; [p. vierge], au v° : *Le Servant des Dakar* [sur 2 p., le v° de la 2<sup>e</sup> p. vierge] ; *Toujours* [v° vierge] ; *La nuit d'Avril 1915* [v° vierge] ; justificatif du tirage [v° vierge]. On joint le bon de souscription polycopié, et une *Carte postale militaire* vierge.

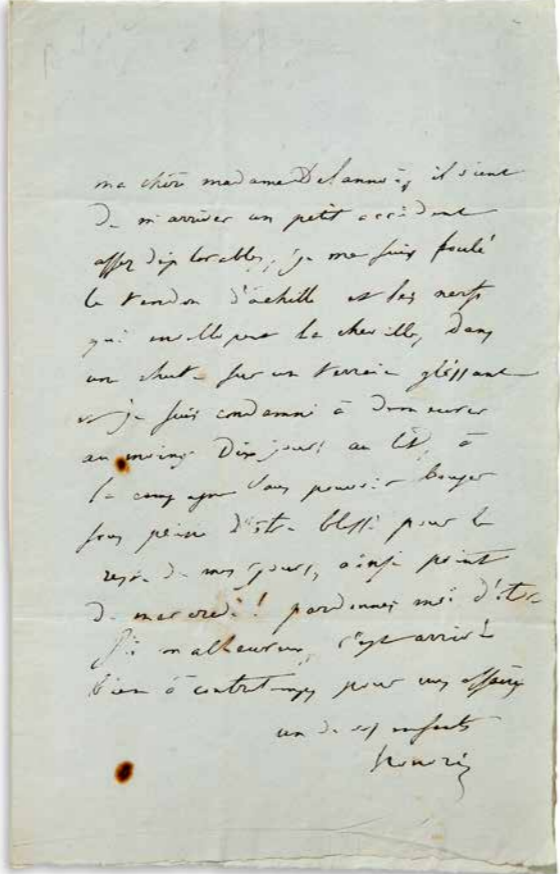
**Retouches autographes** du poète sur 8 pages, aux poèmes *Loin du Pigeonnier*, *Reconnaissance*, *Visée*, *Mutation*, *Vers le Sud*, *Toujours* (dédicace autographe ajoutée : « A L. Faure Favier »), *La nuit d'Avril 1915* (au 18<sup>e</sup> vers, ajout autographe dans l'interligne : « Il pleut, mon âme, **il pleut** mais...).

**Tirage confidentiel à 25 exemplaires** : « 25 exemplaires, un à moi, un à vous, restent 23 à travers l'univers », écrira Apollinaire à Madeleine Pagès. On a recensé ceux adressés à Ardengo Soffici [n° 1], Ambroise Vollard [n° 2], Alberto Magnelli [n° 3], Madeleine Pagès [n° 6], Guillaume Apollinaire lui-même [n° 7], Lou [n° 14], René Berthier [n° 18], Gabrielle et Francis Picabia [n° 19], André Level [n° 24], Lucien Bodard [n° 25], ainsi que 3 autres exemplaires dont la dédicace manque (l'un à la BnF [n° 21], celui-ci qui devait être de l'imprimeur Danel [n° 23] et un dans une autre collection privée [n° 15]).





2



3



4

**BALZAC Honoré de (1799-1850).**

*Pierrette. Scène de la vie de Province* (Paris, Hippolyte Souverain, 1840). 2 volumes in-8 (21 x 13,2 cm), plein veau saumon glacé, filet à froid en encadrement sur les plats, dos lisse, encadrement intérieur de motifs dorés, doublure et garde de tabis bleu roi, tranches dorées, étui (P.-L. Martin).

**30 000 - 35 000 €**

Édition originale, suivie de la 2<sup>e</sup> édition de *Pierre Grassou* (t. II, p. 251-325). **Très précieux exemplaire incluant 184 pages portant des corrections autographes de Balzac.**

Ces corrections sont destinées à la nouvelle édition du roman pour son entrée dans *La Comédie humaine* chez Furne, Dubochet et Hetzel, au cinquième volume (premier tome des *Scènes de la vie province*) qui paraîtra en janvier 1843.

Elles débutent à la page 63 du tome II et s'étendent jusqu'à la page 246. Après la page 142, Balzac a collé sur la p. [147, début du chap. IX] un fragment découpé de la p. 143 (qui termine le chap. VIII) et supprimé les 4 lignes en bas de page ; au verso, la page 148 corrigée ; l'exemplaire est bien complet des p. [145-148] ; les corrections reprennent au f. 149-150. Ces pages ont servi à la composition et portent les noms des typographes. On compte 297 corrections autographes.

Outre les corrections typographiques (comme des minuscules aux titres de civilité) et de ponctuation, les modifications apportées par Balzac sont de plusieurs ordres. Il a d'abord complètement changé la physionomie du livre en supprimant tous les chapitres et leurs titres, afin de donner une continuité et une homogénéité plus grande à son œuvre. Il a resserré son texte, en supprimant de nombreux alinéas. Mais il a surtout profité de cette nouvelle édition pour améliorer ou compléter son texte, déplaçant parfois des parties de phrases, changeant des mots ou des expressions, et insérant des additions. Ainsi, p. 78, au sujet de du Tillet, « lequel est au mieux avec les Nucingen » est remplacé par « l'un des compères de Nucingen » ; p. 140, il ajoute à une réplique de Sylvie Rogron à propos de Pierrette : « Elle est sans le sou, qu'elle fasse comme nous, » ; p. 158, au sujet de la carrière de Collinet, Balzac ajoute qu'il « avait recommencé courageusement une autre fortune. Après des travaux inouïs couronnés par le succès, il venait, » ; p. 169, lorsque le docteur Martener parle des

2

**BALZAC Honoré de (1799-1850).**

L.A.S. « de Balzac », 22 mai [1833, à Émile DESCHAMPS] ; 1 pages et demie in-8 sur papier fin.

**3 000 - 3 500 €**

**Belle lettre, en partie inédite, sur les Contes drolatiques.**

[Le « premier dixain » des *Contes drolatiques* avait paru chez Gosselin en avril 1832, et le second allait paraître chez le même éditeur en juillet 1833. Balzac complimente Deschamps sur son conte « physiologique » René-Paul et Paul-René qui venait de paraître dans le tome III du *Livre des conteurs*.]

Il envoie ses remerciements à Deschamps « pour la bonne fortune que vous m'avez donnée. J'avais déjà lu, en voyage, alléché par votre nom, *les Deux Frères* que je viens de relire en rentrant dans mon bouge parisien – et cette ravissante aventure, pleine de poésie m'avait si fort frappé que je désirais la relire. Par le déluge de contes dont nous sommes inondés, votre Paul, cet être double, est une de ces créations destinées à demeurer dans toutes les mémoires artistes. Mais j'aurais voulu plus de détails, non pas un conte, mais une histoire, un livre, comme *Paul et Virginie*, gourmand que je suis ! mais vous êtes parti pour faire un conte et sans le savoir ou le sachant sans doute, vous avez été plus loin, comme tous les esprits qui (passez moi cette trivialité,) agrandissent toujours le trou par lequel ils passent parce qu'ils sont grands. [...] Pour n'être pas insolvable moi-même j'espère pouvoir vous envoyer d'ici à qlq. jours le 1<sup>er</sup> et le 2<sup>e</sup> dixain des *Contes drolatiques*, et si, par hasard, je vous avais envoyé le 1<sup>er</sup> dixain, faites le moi savoir, car Gosselin est avare

comme un libraire, et me mesure l'exemplaire comme Dieu mesure le vent aux brebis tondues. Je voudrais que cet échange de nos produits coloniaux me valût encore un livre de vous, trop paresseux poète qui rêvez sans doute vos livres et ne les écrivez pas, en sultan jaloux de votre sérail intellectuel ».

[Émile Deschamps répondit à Balzac le lendemain : « Je garderai toute ma vie de ce monde votre lettre qui est une lettre de noblesse pour moi. C'est un titre de famille dont j'ai le cœur et le front triomphants »... *Correspondance* (Pléiade), t. I, n° 33-84, p. 796.

3

**BALZAC Honoré de (1799-1850).**

L.A.S. « Honoré », [Sèvres, aux Jardies 3 juin 1839], à Madame DELANNOY ; 1 page in-8, adresse.

**2 000 - 2 500 €**

**Balzac raconte sa chute dans sa propriété des Jardies.**

« Ma chère madame Delannoi, il vient de m'arriver un petit accident assez déplorable, je me suis foulé le tendon d'Achille et les nerfs qui enveloppent la cheville, dans une chute sur un terrain glissant et je suis condamné à demeurer au moins dix jours au lit, à la campagne sans pouvoir bouger sous peine d'être blessé pour le reste de mes jours, ainsi point de mercredi ! pardonnez moi d'être si malheureux, c'est arrivé bien à contretemps pour mes affaires. un de vos enfants Honoré ». *Correspondance* (Pléiade), t. II, n° 39-103, p. 493.

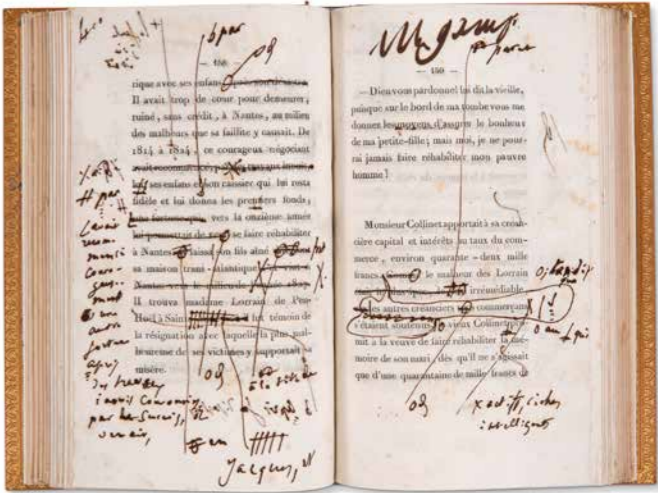
maladies, Balzac ajoute « auxquelles sont sujettes les jeunes filles » ; p. 192, il ajoute qu'un médecin de Paris « attribue l'état presque mortel où se trouve la mineure aux mauvais traitements qu'elle a reçus du sieur et de la demoiselle Rogron » ; p. 196, il ajoute cette phrase : « La montagne accoucherait d'une souris » ; p. 245, au sujet du baron Gouraud à l'attaque de l'église Saint-Merry, il ajoute : « et son ardeur a été récompensée par le grand cordon de la légion d'honneur ». Etc.

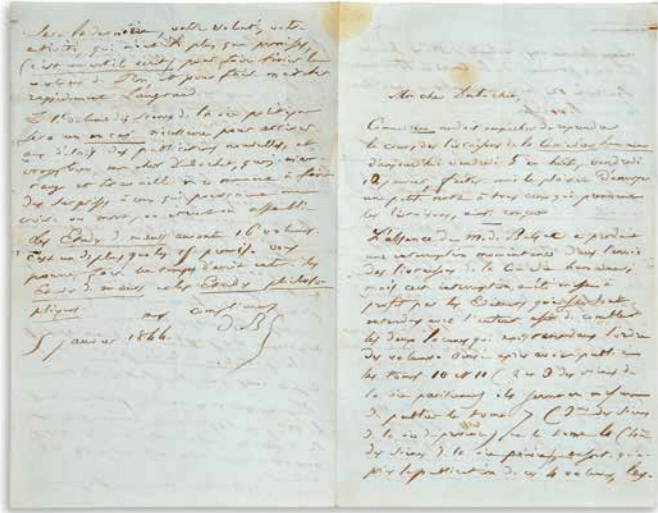
**PROVENANCE**

Pierre Bèrès (étiquette).

**EXPOSITIONS**

*Balzac* (Pierre Berès, 1949, n° 345) ; *Honoré de Balzac* (Bibliothèque nationale, 1950, n° 541).





5

5

**BALZAC Honoré de** (1799-1850).

L.A.S. « de Bc », [Passy] 5 janvier 1844, à Jacques-Julien DUBOCHET ; 4 pages in-8.

2 500 - 3 000 €

**Importante lettre à Dubochet, l'un des quatre éditeurs de La Comédie humaine avec Hetzel, Paulin et Furne.**

[Depuis novembre 1843, le service des livraisons de *La Comédie humaine* était interrompu et ne reprit qu'en janvier 1844. Balzac s'en plaint auprès de Dubochet. Il a confié sa lettre à Hetzel, partenaire de l'aventure.]  
« Comme rien ne doit empêcher de reprendre le cours des livraisons de *la Comédie humaine* d'aujourd'hui vendredi 5 en huit, vendredi 12 janvier », il demande qu'on envoie une note aux souscripteurs des livraisons : « L'absence de M. de Balzac a produit une interruption momentanée dans l'envoi des livraisons de *la Comédie humaine* ; mais cette interruption a été mise à profit par les Éditeurs qui se sont entendus avec l'auteur afin de combler les deux lacunes qui existaient dans l'ordre des volumes. Ainsi après avoir publié les tomes 10 et 11 (2 et 3 des *Scènes de la vie parisienne*) ils seront en mesure de publier le tome 7 (3<sup>me</sup> des *Scènes de la vie de province*) et le tome 4 (4<sup>me</sup> des *Scènes de la vie privée*), en sorte qu'après la publication de ces 4 volumes, les onze volumes publiés seront les onze premiers de *La Comédie humaine* ». Cela montrera au public « que l'entreprise n'est pas abandonnée et je ne recevrai plus de lettres de gens qui se font un plaisir de me tracasser sous le voile de l'anonyme. C'est moi qui ai prédit que le public accepterait cette publication comme une chose très sérieuse, et qu'il finirait par y voir une histoire au lieu d'y voir des romans. J'ai sept volumes d'ouvrages nouveaux à faire, à faire paraître et à placer soit en journaux, soit en librairie pour que les deux volumes qui font lacune soient complétés. Il faut des délais pour qu'ils se publient soit dans les journaux, soit chez les libraires mais il faut surtout les faire. Or, pour faire par exemple les 15 feuilles qui manquent au tome VII, il faut que M. Plon ait fini le tome X, et que son caractère s'emploie à mon roman. Et si Langrand [imprimeur] avait, depuis deux mois fabriqué le tome XI, il pourrait me composer sur le tome IV, des manuscrits qui se trouveraient prêts pour les journaux ».  
Il reproche à Dubochet « que non seulement vous arrêtez l'affaire, mais vous m'ôtez les moyens de faciliter le placement des 4 ouvrages que j'ai à publier. [...] Il est inimaginable que quand, une difficulté prévue par moi lors de vos premières intentions qui étaient de vendre des volumes séparés, une fois reconnue par vous, excite ma sollicitude, au point de me faire faire des travaux inouïs (de composer 4 ouvrages nouveaux, au lieu de m'occuper des *Paysans* qui sont composés, de la *Pathologie de*

*la vie sociale*, etc.) ce soit vous qui me fassiez obstacle. Le jour où vous voudrez publier dans la 10<sup>e</sup> page des journaux, comme prospectus, les 2 feuilles d'introduction que j'ai faites, vous verrez ce que vous vendrez des 12 1<sup>ers</sup> volumes ! Donc je réclame encore une fois et ce sera la dernière, votre volonté, votre activité, qui m'ont été plus que promises, (c'est un article écrit) pour faire finir le volume de Plon, et pour faire marcher rapidement Langrand.  
Le 1<sup>er</sup> volume des *Scènes de la vie politique* sera un *en cas* nécessaire pour arriver aux délais des publications nouvelles, et croyez bien [...] que je m'arrange et travaille en ce moment à faire des surprises à ceux qui pourraient me croire ou mort, ou éteint ou affaibli.  
Les *Études de mœurs* auront 16 volumes c'est un de plus que les 15 promis. Vous pourrez faire un temps d'arrêt entre les *Études de mœurs* et les *Études philosophiques* »...  
*Correspondance* (Pléiade), t. III, n° 44-3, p. 188.

6

**BANVILLE Théodore de** (1823-1891).

MANUSCRIT autographe signé « Théodore de Banville », ***Sonnets Antiques*** ; 1 page oblong in-fol. (25 x 36 cm) avec bandeau décoratif en chromolithographie (la décoration semble avoir été rognée sur les côtés et dans le bas).

300 - 400 €

**Page d'album rassemblant trois sonnets et un texte en prose.**

Banville a inscrit le titre *Sonnets Antiques* dans le phylactère déroulé au centre du bandeau décoratif.  
Les sonnets, dont seul le premier est titré, proviennent des recueils *Le Sang de la coupe* (le 1<sup>er</sup> et le 3<sup>e</sup>) et *Les Princesses* (le 2<sup>e</sup>). *Amazone Nue* : « Amazone aux reins forts, solide centauresse »... [*Pasiphaë*] : « Ainsi Pasiphaë, la fille du Soleil »... *La Thessalie* : « O Thessalie ! Il est dans tes monts pittoresques »...  
Le texte en prose est extrait du roman par lettres (en collaboration) *La Résurrection de Lazare* : « Funambule ! s'est écrié Lazare »...

7

**BARRÈS Maurice** (1862-1923).

11 L.A.S. et 1 L.S. « Maurice Barrès » ou « M. Barrès », 1885-1896 et s.d., à l'éditeur Léon VANIER ; 12 pages formats divers (3 sur cartes de visite).

250 - 300 €

Barrès parle de sa revue *Les Taches d'encre*, en dépôt chez Vanier ; Barrès lui demande d'en adresser des numéros à des critiques... Il est aussi question de VERLAINE : « Monsieur Barrès [...] serait obligé à Monsieur Vanier de lui envoyer le plus tôt possible *Sagesse de Verlaine* »... « j'aurais grand plaisir à recevoir *Hommes d'Aujourd'hui*, surtout les amis dont les portraits m'ont plus ou moins échappés »...  
**On joint** 6 lettres adressées à Vanier ou à Barrès concernant *Les Taches d'Encre*.

8

**BATAILLE Georges** (1897 - 1962).

*Histoire de rats* (*Journal de Dianus*). Avec trois eaux-fortes d'Alberto GIACOMETTI (Paris, Les Éditions de Minuit, 1947) ; in-8 broché.

1 500 - 2 000 €

Édition originale limitée à 200 exemplaires, illustrée de 3 eaux-fortes d'Alberto GIACOMETTI.  
Un des 160 exemplaires sur vélin teinté (n° 149).

9

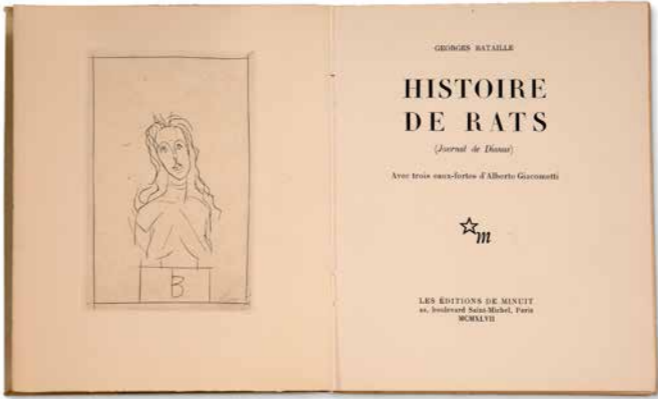
**BAUDELAIRE Charles** (1821-1867).

L.A.S. « CB », 6 janvier 1863, à POULET-MALASSIS à la maison d'arrêt des Madelonnettes ; 1 page et demie in-8, adresse, marque postale, trace de cachet cire rouge.

2 000 - 2 500 €

**Lettre à son éditeur emprisonné.**

[Poulet-Malassis est alors détenu et en attente de procès pour ses agissements républicains.]  
Baudelaire vient de dîner avec un ami [probablement Charles Asselineau] dont la jambe va mieux et qui pense, comme lui, que le fameux cadeau de Poulet-Malassis est une idée tout à fait absurde... Puis il donne quelques nouvelles de la vie artistique et littéraire parisienne : Théophile GAUTIER quitterait *Le Moniteur* et recevrait des fonctions aux Beaux-Arts, le comte de Nieuwerkerke [alors directeur des Musées impériaux] irait au Sénat « et M. DELACROIX prendrait la direction des Musées. [...] Enfin, pour comble d'absurdité, F. Desnoyers prétendait hériter de d'AUREVILLY au Pays. Mais son ami Ulysse Pic, devenu directeur du Pays, n'a pas cru pouvoir oser cela »...



8



6 Janvier 1863  
Mon cher Auguste,  
Je t'envoie le *Chap Notre ami*, avec  
qui j'ai fini, et dont la jambe  
va déjà mieux. Il s'agit de pouvoir  
sortir à la fin de la semaine et  
demander la permission de long  
travail - quant à votre fameux  
cadeau, il peut comme toi et  
bien plus que moi, que cela tende  
à faire abjurer. Je ne fais rien  
de nouveau de l'écriture - très sévère  
souffrir des humbles - on peut  
en faire de quitter le *Moniteur*  
et recevoir des fonctions dans les beaux  
arts. M. de Nieuwerkerke ira  
au Sénat, et M. Delacroix prendrait  
la direction des Musées. - on s'est  
d'abord senti que l'absurde devait

hériter de Gautier pour y  
mettre et lui M. Desnoyers (8)  
pour du même genre pour la partie  
des beaux arts.  
Enfin pour l'écriture l'absurde,  
F. Desnoyers prétendait hériter  
de d'Aurevilly au Pays. Mais son  
ami Ulysse Pic, devenu directeur  
du Pays, n'a pas cru pouvoir oser  
cela.  
Voilà à long  
C.B.

9

**BEAUVOIR Simone de** (1908-1986).

MANUSCRIT autographe (et pour partie en dactylographie corrigée) signé « S. de Beauvoir », **Les Mandarins**, [1949-1953] ; 956 feuillets in-4 (27 x 21 cm), dont environ 300 dactylographiés, montés sur onglets, reliés en 2 volumes maroquin rouge janséniste, doublure bord à bord et gardes de veau crème, tranches dorées sur témoins, chemise et étui (*Pierre-Lucien Martin*, avec sa facture jointe).

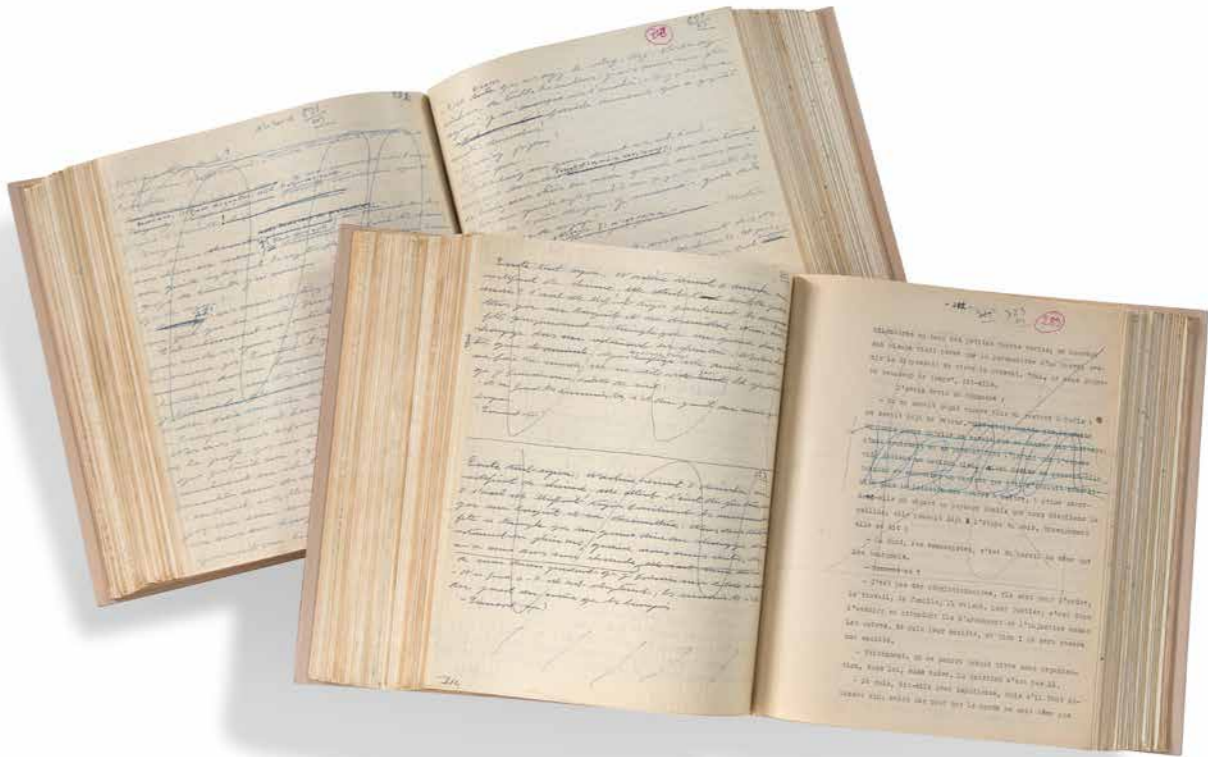
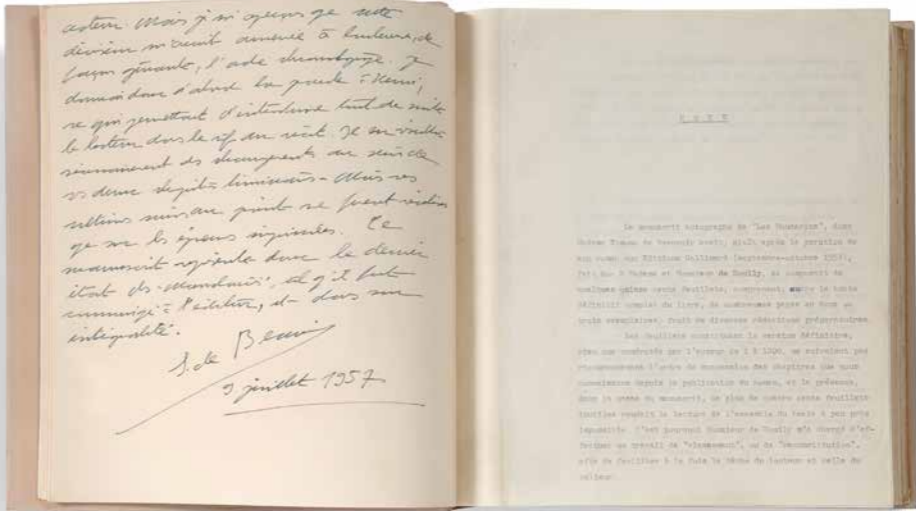
50 000 - 60 000 €

**Précieux manuscrit de travail cette œuvre majeure de Simone de Beauvoir, qui reçut le Prix Goncourt 1954.**

*Les Mandarins* parurent chez Gallimard le 21 octobre 1954 ; Simone de Beauvoir y travaillait depuis 1950. « Dans ce roman, dédié à Nelson Algren, elle a mis énormément d'elle. Plus que par aucun autre, elle a connu par lui les affres et les bonheurs soulevants de l'écriture. C'est une évocation des espoirs et des illusions perdues d'un groupe d'intellectuels français après la guerre de 1939-1945, entrecroisant histoire collective et destins individuels. Deux protagonistes se détachent sur la toile de fond : Anne, psychanalyste mariée à Robert Dubreuilh, écrivain célèbre très engagé à gauche, et Henri Perron, écrivain et journaliste. La romancière s'est projetée à la fois dans ses deux héros – Anne incarnant son côté nocturne, tragique, le point de vue de l'absolu et de la mort, Henri son amour de la vie, le côté diurne, solaire, actif. Anne vit un amour passionné et douloureux avec un écrivain américain, Henri rompt difficilement avec une maîtresse qu'il n'aime plus. Ébranlés par l'effritement de la fraternité issue de la Résistance, par la découverte des camps de travail soviétiques, par la montée de la guerre froide, ils perdent et reprennent espoir en un avenir meilleur. Dans ce contexte s'inscrit une intrigue fourmillante et complexe – voyages, amours, amitiés, érotisme, conflits, brouilles, rivalités, vengeances, réconciliations –, sous-tendue par une interrogation sur nos raisons d'être. Le succès est considérable : quarante mille exemplaires vendus en un mois » (Sylvie Lebon de Beauvoir), et le Prix Goncourt. Le manuscrit, principalement sur papier quadrillé écrit recto-verso à l'encre bleu-noir, présente d'innombrables ratures et corrections, avec quelques versos biffés de deux traits croisés ; il intègre des feuillets dactylographiés avec d'abondantes additions, suppressions et corrections autographes, et fut remis à un dactylographe (voir, par exemple, les instructions au f. 684, et des mots illisibles soulignés au crayon rouge par le dactylographe) ; le tapuscrit qui en résulta fit probablement l'objet, lui aussi, de modifications avant d'être remis à Gallimard, en janvier 1954. À la Noël 1954, Simone de Beauvoir offrit le manuscrit au poète Monny de Bouilly (1904-1968) et sa compagne Paulette Grobermann (1902-1995), mère de Claude Lanzmann, devenu le compagnon de Simone de Beauvoir lors de l'écriture des *Mandarins*. La lecture de l'œuvre d'après le manuscrit d'environ 1500 feuillets était alors quasi impossible, car les feuillets suivaient un autre ordre, compliqué par quelque 400 feuillets de doublons et brouillons préparatoires, qui en furent ensuite ôtés (ils sont maintenant à la BnF). D'ailleurs, Beauvoir avait paginé son manuscrit, dans le coin supérieur droit, mais de nombreux feuillets portent aussi une foliotation plus ancienne, centrée en haut du recto. En 1956, l'écrivain Léon Aréga, à qui Monny de Bouilly avait confié la collation de ce manuscrit, le reclassa dans l'ordre du texte publié, et le refoliota à l'encre fuchsia, de 1 à 956 ; s'y intercalent, après une présentation dactylographiée par Aréga de son travail, des notes d'Aréga, signalant des lacunes et des disparités textuelles. Cette reconstitution du document permet une étude fouillée du travail de l'auteur. Ainsi on découvre que le feuillet 27 dans la numérotation d'Aréga, primitivement « 551 – Anne », de la main de Beauvoir, porte une nouvelle pagination de l'auteur : « 1 », témoignant que son auteur a pensé, un moment, à commencer *Les Mandarins* ainsi : « Non, ce n'est pas aujourd'hui que je connaîtrai ma mort ; ni aujourd'hui ni aucun jour ; pour que je la raconte il s'en faudra de tout l'infini d'un instant. Je serai morte pour les autres sans jamais

m'être vue mourir »... Ces lignes devinrent, finalement, l'introduction du chapitre I, II. Par ailleurs, les phrases liminaires du roman se trouvent sur un feuillet folioté « 552 » par Beauvoir, puis paginé « 51 » par elle-même, et enfin refolioté « 1 » par Aréga. On peut relever une rédaction différente de celle publiée dès la deuxième phrase : « Henri jeta un dernier regard sur le ciel : un cristal noir. Mille avions saccageant ce silence, c'était impossible à imaginer ; une vignette stupide s'entêtait au fond de ses yeux : contre la carte des Pays Bas, un soldat vert de gris ; mais les mots se carambolaient dans sa tête avec un bruit joyeux : offensive stoppée, débâcle allemande, c'est la fin, une vraie fête de Noël »... De nombreux passages font l'objet de remaniements et d'additions marginales importantes ; d'autres sont marqués d'une note de Beauvoir : « trop long », « + court », etc. ; d'autres encore, barrés dans le manuscrit, sont restés inédits, 80 feuillets n'offrant aucun équivalent dans la version publiée de la main de Sartre, sur les feuillets dactylographiés, comme la correction de « remplir » en « combler » (f. 227), la substitution de « Elle se plongeait dans la lecture de *Vigilance* » en « Elle s'est mise à feuilleter une revue » (f. 693), des répliques resserrées (f. 695), ou encore, de manière plus soutenue, dans des pages consacrées au S.R.L., le mouvement politique créé par Dubreuilh (ff. 447, 449, 451), où Sartre est intervenu notamment pour rendre plus frappante une intervention de Samazelle : « Je ne sais pas si vous vous rappelez les chiffres, disait Samazelle, ils sont lourds de sens », devient sous sa plume : « Les chiffres sont lourds de sens, disait Samazelle »... Ou encore : « les abstentions sont venues en grande majorité de la gauche. C'est tout de même terrifiant de penser qu'aujourd'hui les hommes de gauche s'abstiennent de voter pour les partis de gauche ! », devient : « les abstentions sont venues de la gauche. Je tiens pour un fait d'une exceptionnelle gravité qu'aujourd'hui les hommes de gauche s'abstiennent de voter pour les partis de gauche ! »... Une fois relié en deux forts volumes par Pierre-Lucien Martin, le manuscrit fut présenté à Simone de Beauvoir, qui y apposa, le 9 juillet 1957, une longue note autographe signée couvrant les quatrième et cinquième pages de garde du tome I. Beauvoir y reconnaît « d'assez importantes différences » entre ce manuscrit, dont le titre n'avait pas encore été trouvé, et le texte publié : « Ce manuscrit, comme le note M. Aréga, n'a pas de titre. Au moment où je corrigeais les premières épreuves, je n'en avais encore trouvé aucun qui me satisfît. Au cours d'une discussion sur ce sujet, un ami me suggéra "*Les Mandarins*". Je l'adoptai. Achievé en mai 1954, ce roman avait été commencé en 1950. J'en fis en deux ans une première ébauche que je remaniai pendant les deux années suivantes ; cette seconde version elle-même subit plusieurs refontes. Je n'ai pas l'habitude de conserver systématiquement mes brouillons ; il m'arrive souvent, une fois un chapitre tapé à la machine, de détruire en totalité ou en partie l'original correspondant. En revanche, j'ai gardé des feuillets qui représentaient une rédaction périmée d'un texte ultérieurement modifié. Ainsi s'expliquent les lacunes signalées par M. Aréga et l'existence de "doubles" qui ne figurent pas dans les deux tomes reliés par les soins de M. de Bouilly, bien qu'ils soient en sa possession. J'ai donné en effet à Madame et Monsieur de Bouilly le lot complet des pages autographes que j'avais entre les mains lorsque je terminai mon livre : celles qui font défaut ont été anéanties »... Elle évoque sa révision du texte au stade des premières épreuves, et notamment l'intervention tardive des chapitres 1 et 2 : « Mon intention avait été d'abord de présenter les personnages et les événements à travers Anne, dont le rôle, parmi *les Mandarins*, est celui d'un témoin plutôt que d'un acteur. Mais je m'aperçus que cette division m'avait amenée à bouleverser, de façon gênante, l'ordre chronologique. Je donnai donc d'abord la parole à Henri, ce qui permettait d'introduire tout de suite le lecteur dans le vif du récit. Il en résultait nécessairement des changements au sein de ces deux chapitres liminaires. Mais ces ultimes mises au point ne furent réalisées que sur les épreuves imprimées. Ce manuscrit représente donc le dernier état des *Mandarins*, tel qu'il fut communiqué à l'éditeur, et dans son intégralité »...

**PROVENANCE**  
Monny de Bouilly ; vente Sotheby's 18 mai 2010, n° 139



**BLANC Louis** (1811-1882).

L.A.S. « Louis Blanc l'un des deux rédacteurs en chef du *Bon Sens* », *Paris* 10 février 1836 : 2 pages in-4 à en-tête *Le Bon Sens, journal de la démocratie.*

300 - 400 €

« Nous n'accordons à personne le droit de révoquer en doute notre sincérité et de nier notre patriotisme. Celui qui vous répond écrit dans le *Bon Sens* depuis plus de deux ans. Et il sait le cas qu'on doit faire des reproches qui portent sur la versatilité de ce journal demeuré scrupuleusement fidèle à son origine. [...] le *Bon Sens* est celui de tous les journaux qui s'est imposé pour le peuple le plus de sacrifices et qui a apporté le plus d'abnégation dans son œuvre de propagande ». Il rejette comme une insulte l'accusation de *patriotisme de la Bourse*, alors qu'il reçoit des lettres de soutien « de patriotes qui sont ouvriers aussi [...] Et certes au lieu des travaux, des fatigues, des chagrins de tout genre auxquels nous expose la défense d'une cause sainte, il est consolant pour nous d'acquérir de plus en plus cette conviction : qu'il n'en est pas de la reconnaissance des Peuples comme de la reconnaissance des rois »...



13

**BLOY Léon** (1846-1917).

MANUSCRIT autographe, *La Méduse - Astruc*, août-septembre 1875 ; avec d'importantes annotations autographes de BARBEY D'AUREVILLY en marge ; 12 pages in-8 (21 x 13,5 cm).

7 000 - 8 000 €

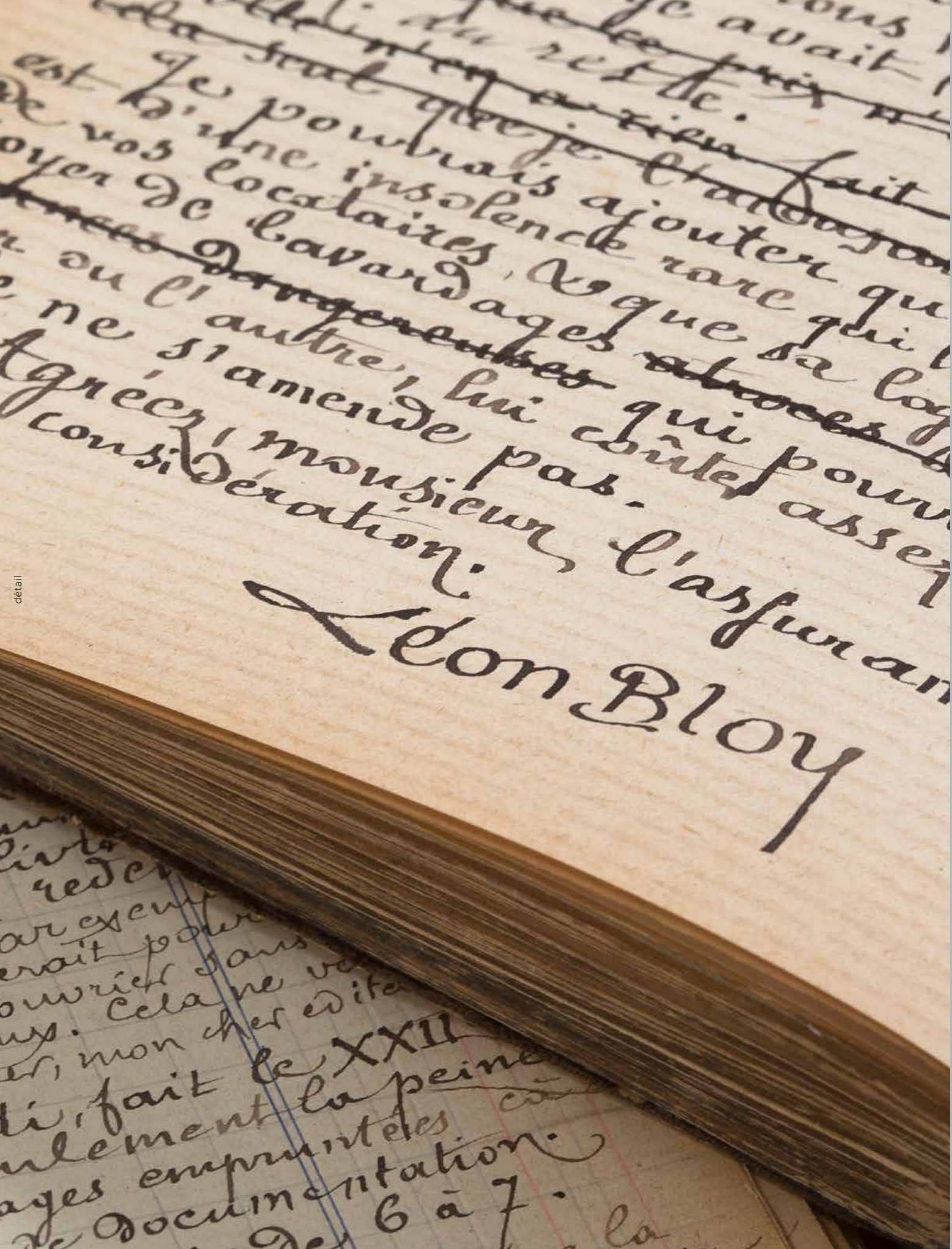
**Précieux manuscrit de la première œuvre de Léon Bloy, abondamment annoté et commenté par Barbey d'Aurevilly.**

[Admirateur de Barbey d'Aurevilly, Bloy lui demanda dès 1867 à le rencontrer pour pouvoir le « contempler ». Barbey d'Aurevilly devina chez lui des dons et accepta de devenir son mentor, le conseillant dans ses lectures, sur son style, et lui instillant sa propre intransigeance de caractère. De son côté, Bloy lui servit un temps de secrétaire et s'employa à constituer autour de lui un groupe de fidèles. Malgré quelques brouilles, Bloy resta fidèle à Barbey d'Aurevilly et assista à ses derniers instants. C'est le buste de Barbey d'Aurevilly par le sculpteur Zacharie ASTRUC (1833-1907) qui inspira à Léon Bloy cette « sorte de poème fou », sa première tentative littéraire. Ce poème en prose est tout vibrant de l'admiration de Bloy pour le Connétable des Lettres. Bloy a réalisé une copie calligraphiée de son texte et des commentaires de Barbey d'Aurevilly, qu'il édita en une rarissime plaquette polygraphiée tirée à une douzaine d'exemplaires.] Le manuscrit de Léon Bloy est soigneusement mis au net à l'encre noire, avec quelques corrections marginales au crayon vert ; paginé au crayon bleu de [1] à 12, il est divisé en quinze

parties (I-XV), et daté en fin « Août-Septembre 1875 ». Bloy a prévu une marge sur la gauche pour les « Observations de M. d'Aurevilly ». BARBEY D'AUREVILLY a porté en marge, à l'encre rouge, une quinzaine d'annotations ou commentaires, et 34 flèches signalant des passages remarquables ; il a également souligné dans le texte des mots ou des phrases, et proposé parfois des corrections. Bloy dit son admiration pour ce « buste méduséen » et pour « l'homme plus étonnant encore dont il est l'image. [...] Oh ! combien fière, imposante et redoutable, dans sa tranquille toute-puissance, nous apparaît cette étonnante physionomie ! [...] C'est le chevalier de Dieu, dans un monde sans Dieu et sans chevalerie, dans un monde expirant de vieillesse, au milieu de la foule des mondes moqueurs, harmonieusement balancés dans les espaces du ciel. C'est ce magicien de l'orthodoxie doctrinale et littéraire dont les philtres bienfaisants restituent la vie aux cœurs des poètes découragés et rajeunissent les impressions intellectuelles du passé dans tous les esprits organisés pour vibrer à la grandeur. C'est le poète et le critique à l'emporte-pièce et l'inépuisable sagittaire du trait vengeur. Catholique au milieu des incroyants, monarchiste après les monarchies, ligueur sans ligue, gentilhomme sans roi et roi lui-même sans gentilshommes et sans popularité, demeuré fidèle à des sublimités qui ne triomphaient pas, – c'est le porte-étendard et le porte-foudre de la Vérité et de la Beauté *quand même*. Destinée de héros et prédestination du Génie ! Double grandeur suprême, si la grandeur pouvait aujourd'hui compter pour quelque chose et si l'héroïsme et le génie pouvaient souffleter moins cruellement la délicateuse, la

fière, l'enivrante égalité des temps modernes ! Certes ! je la connaissais bien cette grande figure audacieuse ! J'avais assez vécu, rêvé, souffert, pleuré devant elle ! Cet éducateur de mon intelligence avait assez passé sur ma destinée, à travers mon cœur, pour que, – venant un jour à tomber et à disparaître derrière l'horizon de ma vie, – je ne l'oublie plus jamais ! [...] Mais il fallait la MÉDUSE-ASTRUC avec le tonnerre et le tressaillement surhumain de sa beauté, il fallait cette poussée du génie pour déchirer le bandeau de l'habitude et me contraindre à regarder, pour la première fois, – dans la lumière transfiguratrice de ce chef-d'œuvre, – sa face d'immortalité ! »... Etc. Les observations de BARBEY D'AUREVILLY sont remarquables : « C'est là un style que Buffon aurait appelé pour la manière dont il se meut et marche : des articulations de Lion. C'est membré & puissant de démarche. Chargé, oui, mais pas lourd. » (p. 1). « Tout cela est très grand, d'un beau tour poétique, – et byronien. Vous savez ce que cela est pour moi. – Ma parole, je trouve cela beau comme s'il ne s'agissait pas de moi [cette phrase a été omise dans la plaquette autographiée]. – Ce n'est pas ce que je suis, – mais c'est ce que je voudrais être. Gentilhomme sans roi, par exemple c'est ce que je suis. » (p. 3). « Le style, c'est la tournure, donnée par l'organisation. » (p. 4). « On sent le souffle lyrique qui vraiment est partout, et qui ne ballonne pas les joues pour souffler ! » (p. 8).... Etc. Et à la fin (p. 12) : « Grand avenir d'écrivain.... brassez, brassez, brassez !!! puisque vous avez ce biceps. »

détail



**BLOY Léon** (1846-1917).

MANUSCRIT autographe de son **Journal**, 1892-1917 ; 25 volumes, la plupart in-8 (défauts, plusieurs couvertures abîmées, dos cassés ou manquants, nombreux feuillets déreliés, bords effrangés, papier fragile).

70 000 - 80 000 €

**Précieux manuscrit du Journal intime de Léon Bloy, dans lequel il a consigné au jour le jour 26 années de sa vie, et où il puisera la matière des huit volumes de son Journal publié.**

De 1892 jusqu'au 20 octobre 1917, soit deux semaines avant sa mort, Léon Bloy a tenu régulièrement son journal intime, consignait minutieusement, dans des agendas ou almanachs, jour après jour, les moindres événements d'ordre personnel ou spirituel qui jalonnent la douloureuse existence du « Mendiant ingrat » : son travail d'écrivain, la naissance de ses enfants et leur éducation, ses déménagements épiques et ses domiciles successifs, son existence difficile, ses permanents soucis d'argent, ses amitiés, ses protecteurs, ses violentes colères et ses haines, sa foi religieuse et ses doutes, ses accès de mysticisme, ses réflexions sur les événements du jour et ses contemporains, etc. Il y a copié ou collé de nombreuses lettres envoyées ou reçues, les coupons des mandats, des coupures de presse... Il dresse, généralement à la fin des volumes, la liste des lettres envoyées et reçues, ainsi que ses comptes. Ces agendas sont remplis à l'encre noire, avec des notes ou traits aux crayons rouge, bleu ou vert. Léon Bloy va en tirer la matière des huit volumes de son Journal : *Le Mendiant ingrat*, *Mon journal*, *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne*, *L'Invendable*, *Le Vieux de la Montagne*, *Le Pèlerin de l'Absolu*, *Au seuil de l'Apocalypse*, et (posthume) *La Porte des Humbles*. I. 27 Janvier-31 Décembre 1892, dans un *Agenda-Buvard du Bon Marché* 1892 (29 x 19 cm) ; après la minute d'une lettre à Louise Read (27 janvier), la première entrée est à la date du 10 février ; le journal est tenu ensuite sans interruption. Citons l'entrée du 14 février : « Impossible d'aller aux Lazaristes. Visite de Landry à dix heures. Discussion vive au sujet de la tombe de d'Aureville & de M<sup>lle</sup> Read. Axiome. Je dois toujours avoir

tort & je vois toujours *faux*, quoi que je fasse & quoi que je dise. Landry n'hésitera pas à me sacrifier à M<sup>lle</sup> Read, peut-être même à Huysmans dont voici l'opinion actuelle sur moi, d'après le témoignage du dit Landry. "Bloy est un cerveau aride". "C'est un rhéteur & rien de plus" ». En juillet, ne pouvant payer son loyer, Bloy quitte la rue Blomet pour Antony ; il publie en juillet *Le Salut par les Juifs*, et reprend fin septembre sa collaboration au *Gil Blas*. II. Janvier-décembre 1893, dans un *Agenda pour 1893* de cuir noir (17 x 12 cm). Bloy termine et publie *Sueur de sang* ; il quitte Antony pour la rue d'Alésia à Paris. III. Janvier-décembre 1894, dans *Agenda de bureau pour 1894* (21 x 14 cm). Naissance de son second enfant, André ; Bloy, ayant pris la défense de Laurent Tailhade attaqué par Edmond Lepelletier, perd sa situation au *Gil Blas*, et retombe dans la misère ; publication de sa brochure *Léon Bloy devant les cochons* et des *Histoires désobligeantes*. IV. Janvier-décembre 1895, dans *Agenda de bureau pour 1895* (21 x 14 cm). Année terrible : deux déménagements ; mort de son fils André (26 janvier), naissance et mort de Pierre, son troisième enfant (24 septembre-10 décembre) ; une tombola, organisée par le capitaine Bigand-Kaire, vient à son secours. V. Janvier-décembre 1896, dans un petit *Agenda Souvenir 1896* (8,5 x 5,5 cm). Peu de pages écrites. Bloy reprend la rédaction de *La Femme pauvre*. Citons l'entrée du 13 juin : « Femme pauvre. / Continuation de la misère noire. / Laffond ne répond pas ». VI. Janvier-décembre 1897, dans un *Almanach Hachette. Petite encyclopédie populaire de la vie pratique* (19,5 x 12,5 cm). Naissance de sa fille Madeleine ; publication de *La Femme pauvre*. VII. Janvier-octobre 1898, dans un *Almanach Hachette* (19,5 x 12,5 cm) ; texte très court ; interruption après le 31 octobre. Publication du *Mendiant ingrat*. VIII. Janvier-décembre 1899, dans un *Agenda du Commerce, de l'Industrie et des Besoins Journaliers* (22 x 14 cm). Séjour au Danemark, à Kolding. IX. 1900-1901, dans un cahier d'écolier (22 x 13 cm). Fin du séjour au Danemark ; retour à Paris (13 juin 1900) et rupture avec Henry de Groux ; installation à Lagny ; publication du *Fils de Louis XVI* et du pamphlet contre Zola, *Je m'accuse...* En 1901, amitié avec René Martineau ; séjour au Pouliguen en août.

X. Janvier-décembre 1902, dans un *Agenda du Commerce, de l'Industrie et des Besoins Journaliers* rebaptisé « *Memoranda* » par Léon Bloy (22 x 14 cm). Publication de *l'Exégèse des lieux communs*. XI. Janvier-décembre 1903, dans un *Agenda du Commerce, de l'Industrie et des Besoins Journaliers* rebaptisé « *Memoranda* » par Léon Bloy (22 x 14 cm). Publication des Dernières colonnes de l'Église. XII. Janvier-décembre 1904, dans un *Agenda du Commerce, de l'Industrie et des Besoins journaliers* (*Grand Bazar Magenta, Paris*) (22 x 14 cm). Installation à Montmartre, rue Girardon ; publication de *Mon Journal*. XIII. Janvier-décembre 1905, dans un *Agenda du Commerce, de l'Industrie et des Besoins journaliers* rebaptisé *Memoranda* (22,5 x 14,5 cm). Déménagement pour la rue du Chevalier-de-la-Barre ; début de l'amitié pour Jacques et Raïssa Maritain ; publication de *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne* et de *Belluaires et Porchers*. XIV. Janvier-décembre 1906, dans un *Agenda du Commerce, de l'Industrie et des Besoins journaliers* rebaptisé *Memoranda* (21 x 16 cm). Début de l'amitié avec Pierre Termier ; baptême des Maritain, dont Bloy est le parrain ; pèlerinage à La Salette ; installation rue Cortot. XV. Janvier-décembre 1907, dans un petit *Agenda 1907* rouge rebaptisé *Memoranda* (18 x 11 cm). Publication de *La Résurrection de Villiers de L'Isle-Adam*. XVI. Janvier-décembre 1908, dans un *Agenda du Commerce, de l'Industrie et des Besoins journaliers* (*Grand Bazar Magenta*), rebaptisé *Memoranda* (21,5 x 13,5 cm). Publication de *Celle qui pleure* ; vacances au Tréport ; déménagement pour la rue du Chevalier-de-la-Barre. XVII. Janvier-décembre 1909, dans un *Agenda du Commerce, de l'Industrie et des Besoins journaliers* (*Grand Bazar Magenta*), rebaptisé *Memoranda* (21,5 x 13,5 cm). Publication de *L'Invendable* et du *Sang du Pauvre*. XVIII. Janvier-décembre 1910, dans un *Agenda du Commerce, de l'Industrie et des Besoins journaliers* (*Grand Bazar Magenta*), rebaptisé *Memoranda* (21,5 x 13,5 cm). Nouveau pèlerinage à La Salette. XIX. Janvier-décembre 1911, dans un *Agenda du Commerce, de l'Industrie et des Besoins journaliers* (*Grand Bazar Magenta*), rebaptisé *Memoranda* (21,5 x 13,5 cm). Installation à Bourg-la-Reine ; parution du *Vieux de la Montagne* ; vacances en Périgord.

XX. Janvier-décembre 1912, dans un *Agenda de bureau pour 1912* rebaptisé *Memoranda* (21,5 x 13,5 cm). Publication de la *Vie de Mélanie* et de *L'Âme de Napoléon* ; séjour d'été à Saint-Piat, près de Chartres. XXI. Janvier-décembre 1913, dans un *Agenda de bureau pour 1912* rebaptisé *Memoranda* (21,5 x 13,5 cm, recouvert de toile cirée noire). Vacances à Saint-Piat ; publication de la nouvelle série d'*Exégèse des lieux communs*. XXII. Janvier-décembre 1914, dans un *Agenda du Commerce, de l'Industrie et des Besoins Journaliers* rebaptisé *Memoranda* (22,5 x 14,5 cm). Publication du *Pèlerin de l'Absolu* ; vacances à Saint-Piat, où il apprend la déclaration de guerre ; séjour à Rennes. XXIII. Janvier-décembre 1915, dans un *Agenda du Commerce, de l'Industrie et des Besoins journaliers* rebaptisé *Memoranda* (25,5 x 13,5 cm). Publication de *Jeanne d'Arc et l'Allemagne* ; crise cardiaque (4 juin). XXIV. Janvier-décembre 1916, dans un *Agenda du Commerce, de l'Industrie et des Besoins journaliers* rebaptisé *Memoranda* (22,5 x 14,5 cm). Dernier déménagement à Bourg-la-Reine ; publication d'*Au seuil de l'Apocalypse* ; réconciliation avec Henry de Groux. XXV. 1<sup>er</sup> janvier-20 octobre 1917, dans un *Agenda du Commerce, de l'Industrie et des Besoins journaliers* rebaptisé *Memoranda* (23 x 15 cm). Publication des *Méditations d'un solitaire*, début de la rédaction de *Dans les ténèbres* ; maladie. Citons les deux dernières entrées. 19 octobre : « Après une nuit meilleure, j'envisage avec tout le calme possible, ma situation. Combien je voudrais être délivré de ce régime qu'il me faudra subir plusieurs jours ! / Jeanne répond au brigadier Gomès une lettre haute & forte. Si ce brigadier a bien dit ce qu'il voulait dire, il ne lui reste plus qu'à s'exécuter ». 20 : « Continuation du même état. Cependant j'ai retrouvé un peu d'appétit. / Après midi, mandat de 50 fr. envoyé par Lamoureux, Jeanne lui répond ». Il meurt le 3 novembre. Léon Bloy, *Journal inédit* (L'Âge d'Homme, 1996-2013, 4 volumes parus, de 1892-1911).

**EXPOSITION**  
Léon Bloy (Bibliothèque nationale, 1968, n° 123).



15

**BRETON André** (1896-1966).

3 L.A.S. « André Breton », Paris 1925-1926, à Pierre de MASSOT ;  
2, 1 et 1 pages in-4, 2 à en-tête de *La Révolution surréaliste*.

**600 - 800 €**

9 juillet 1925. Il explique pourquoi le nom de Massot ne figure pas parmi les signataires de la lettre à Claudel. « Je tiens, en raison [...] de la confiance absolue que j'ai en vous, à vous avertir le premier de la décision que nous avons prise, à la Révolution surréaliste, de constituer avec la collaboration des rédacteurs les plus actifs de *Philosophies* et la nouvelle direction de *Clarté* une sorte de parti unique révolutionnaire d'intellectuels en France. Nous vous demandons très instamment de vous joindre à nous ». En premier lieu il faut combattre la propagande officielle relative à la guerre du Maroc et donc envisager « l'établissement d'un plan minimum commun d'attaque et de démolition, pratiquement le lancement immédiat de tracts appropriés, l'envoi de lettres ouvertes aux divers responsables, enfin la fondation d'un journal ». Il faut obtenir de chacun « un acte d'adhésion sans réserves à ce programme »... Il demande à Massot une réponse d'urgence, le remercie de l'envoi de son livre « dont le journal que nous allons faire pourrait je crois publier d'importants fragments »...  
*Brasserie Lutetia* 29 octobre 1925, « Paul Éluard me communique votre adresse [...] Il faut que je m'entretienne avec vous une heure ou deux [...]. Ce n'est pas seulement de ma part mais de celle d'Éluard et d'Aragon que je fais cette démarche »...  
20 mars 1926. Il remet leur rendez-vous. « J'espère que vous voudrez bien venir lundi ou mardi me lire Étienne Marcel » (livre que Massot venait de publier).  
À ces dates Breton et Pierre de Massot s'étaient réconciliés et leurs liens resteront toujours étroits. Pourtant en 1924, lors de la « Soirée du Cœur à Barbe », Breton – qui la désavouait – avait, sur scène, fracturé le bras de Massot d'un violent coup de canne.

16

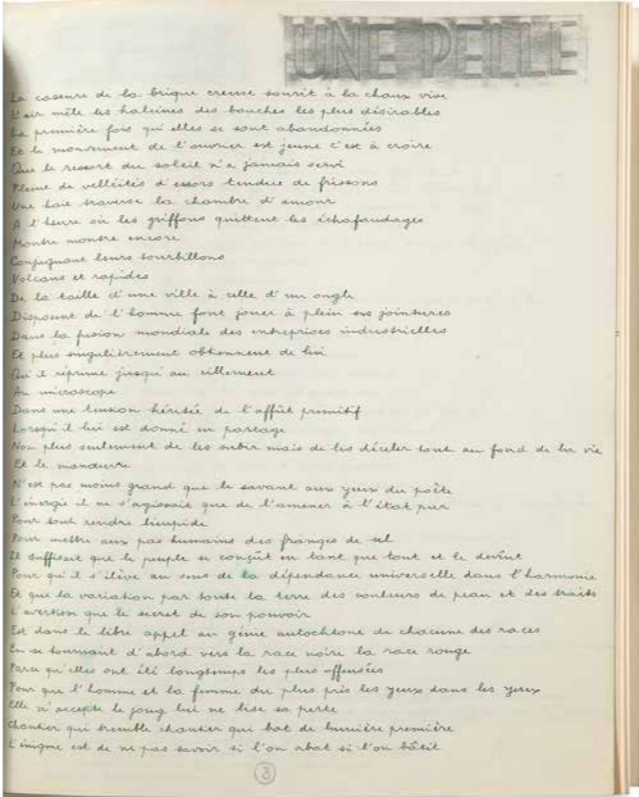
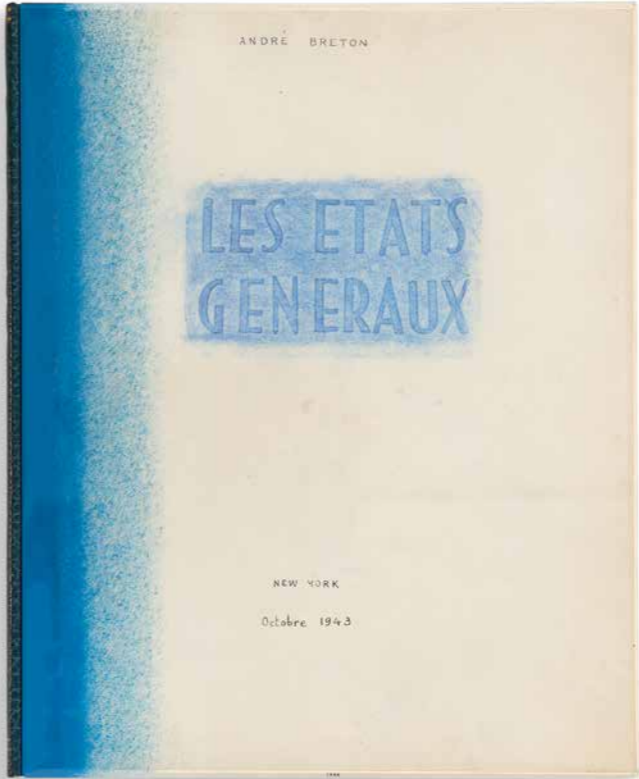
**BRETON André** (1896-1966).

MANUSCRIT autographe signé « ANDRÉ BRETON », **LES ÉTATS GÉNÉRAUX**, 1943 ; titre et 6 feuillets in-4 (21,5 x 27,9 cm) écrits au recto, l'ensemble monté sur onglets, et relié : dos de maroquin bleu nuit à la Bradel portant le titre en grandes lettres à l'œser blanc, et le nom de l'auteur, le lieu et la date en lettres dorées, plats de plexiglas transparent, peint sur le premier d'une bande verticale dégradée bleu ciel en bord intérieur et, sur le second, contrecollé d'une carte de même teinte unie, étui bordé (Mercher, 1966).

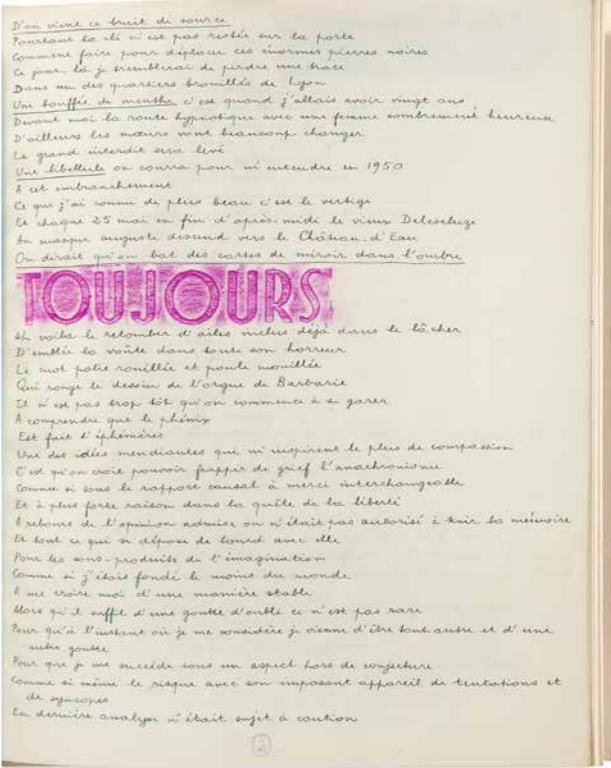
**15 000 - 20 000 €**

**Un des grands poèmes de Breton avec des frottages, dans une mise en page plastique originale.**

Ce grand poème est daté sur la page de titre « New York Octobre 1943 » ; cette page de titre, sur papier vélin fort, porte le nom de l'auteur et l'indication du lieu et de la date à l'encre, et le titre en frottage de lettres capitales d'imprimerie au crayon bleu. Le poème est soigneusement mis au net à l'encre noire sur 6 feuillets chiffrés au crayon, comportant à chaque page un frottage de lettres capitales d'imprimerie aux crayons de couleurs différents (vert, violet, noir, noir, orange, noir) et formant la phrase, comme un contrechant qui traverse le poème : « IL Y AURA / TOUJOURS / UNE PELLE / AU VENT / DANS LES SABLES / DU RÊVE ». Le manuscrit comporte une seule correction et un ajout interlinéaire à la page 6.  
Le grand poème *Les États Généraux* fut publié dans le recueil *Poèmes* (Paris, N.R.F., 1948) ; la phrase formée par les frottages y est imprimée en caractères italiques.  
Séjournant chez ses amis Jacqueline et David Hare à Long Island, en compagnie de Charles Duits, Breton composa *Les États Généraux* comme une prière ou un acte de foi dans l'étoile qui éclaire le monde, Esclarmonde : « Une fois pour toutes la poésie doit resurgir des ruines / Dans les atours et la gloire d'Esclarmonde »...  
**Reliure en parfaite harmonie avec le poème manuscrit de Breton.**



16



**CÉLINE Louis-Ferdinand** (1894-1961).

34 L.A.S., 1940-1948, au Dr Alexandre GENTIL, à la Maison de santé Sainte-Marie à Nogent-sur-Marne ; 88 pages formats divers, la plupart in-4 ou in-fol., une carte postale, nombreuses enveloppes (fentes à quelques lettres).

20 000 - 25 000 €

**Importante correspondance avec un ami médecin, sous l’Occupation et pendant l’exil danois.**

Alexandre GENTIL (1878-1949), ancien médecin militaire, que Céline avait rencontré à l’hôpital du Val-de-Grâce en 1914, devint sous l’Occupation un proche du couple Destouches. Ils eurent de nombreux amis communs : Gen Paul, Le Vigan, Jo Varenne, leurs confrères Clément Camus, Charles Bonabel, Auguste Bécart, etc. Sous l’Occupation, Gentil accompagna Céline à quelques réunions ou dîners du Cercle européen. Il fut un correspondant fidèle aux premiers temps de l’exil de l’écrivain, qui lui écrivait en signant de ses initiales, du prénom de sa femme ou sous le pseudonyme de Courtial (personnage de *Mort à crédit*). Nous ne pouvons donner qu’un aperçu de cette passionnant correspondance. *Paris [septembre ? 1940]*. « Je suis pourri d’ambition – on me dit qu’il n’y a plus de médecin à l’Opéra est-ce exact ? Qu’ils sont tous partis plus ou moins en Zone libre... pour raisons juives...Ces bruits m’affriolent »... *[Automne]*. Il s’est mal expliqué pour l’Opéra-Comique. « Je serai bien entendu infiniment flatté d’être de l’O.C. surtout avec toi mais tu sais le chant moi... Je ne suis pas initié. Tandis que je suis féru, ravagé par la danse. Alors puisqu’il s’agit de mirages ! je préférerais l’Opéra. C’est dans ce sens que je t’écrivais – et pour que simplement tu tâches de savoir par “ceux” de l’Opéra s’ils ont des disponibilités éventuelles – lointaines... vaguement possibles... À moins que la chose soit simplement comme je le soupçonnais tout crûment réservée aux Juifs et aux internes. Dans ce cas il faudrait que je me dispose encore à provoquer l’éméute »... *[1941 ?]*. Commande de vêtements d’homme et de femme ; invitation : « Tu coucheras dans le lit de la fille – et pour une fois je coucherai avec elle »... *[Février 1942 ?]*. « Avec ce verglas je n’ai pu traîner ma moto jusque chez Quillet ! Vous me pardonneriez peut-être ! Je voudrais avoir trois peaux de mouton à poils plus longs, bruts, comme ceux du manteau de ma femme »... *[1942 ?]*. Recommandation du Dr Gentil, « un grand patriote et un grand chirurgien et un grand cœur, et praticien plein de science et d’esprit »...

*Saint-Malo 20 [février 1944]*. « Dans cet univers de fou S’ Malo n’est pas épargné tu t’en doutes ! – Ils ne savent plus s’ils nous chassent nous rasant nous brûlent nous assassinent nous font crever de feu, d’enculage, ou de faim ! Enfin on rentrera au début de mars attendre les alliés annoncés »... *[Paris début mars]*. « On a été éreinté à S’ Malo par mille soucis et ennuis ! d’époque ! On te racontera ! »... *[1944 ?]*. Présentation d’Éliane Bonnabel, « une très gentille demoiselle [...] une très ancienne malade et petite amie à moi de Clichy »... *[15 juin]*. « Il a fallu d’une façon pressante partir à la campagne ! Bien chagrinés tous les deux de ne t’avoir pas vu ! avant le départ ! mais je n’osais pas téléphoner ! J’espère que ce ne sera pas long ! On pense bien à toi. Je te ferai parvenir des nouvelles. – Tu recevras peut-être à l’improviste la visite de GEN PAUL et LE VIGAN. Je leur ai dit que tu voudrais peut-être bien les recevoir qq jours – bien entendu sans alimentation ! Mais ils sont ici sur la ligne de feu ! »... [Céline quitte Montmartre deux jours plus tard, avec Lucette et le chat Bébert.]

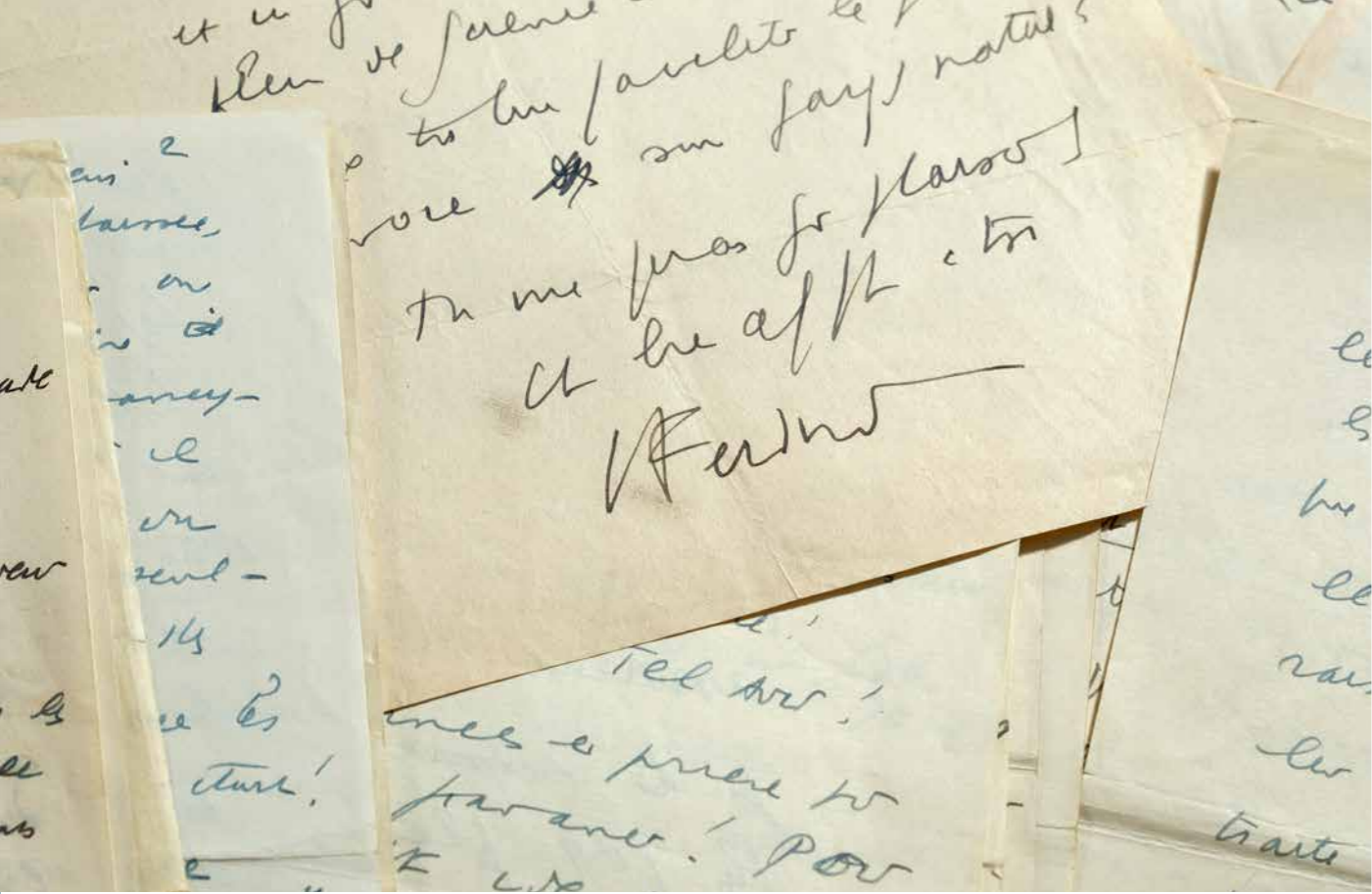
*Copenhague 30 août [1945]*. La lettre, d’une écriture appliquée, est écrite et signée comme si elle était de « L. Almanzor » : « Nous avons été tous bien malades pendant tout l’année dernière. Louis surtout avec ces affreux événements, de plus il a été... légèrement blessé. Il va maintenant légèrement mieux et moi aussi. [...] Enfin tout de même le cauchemar de la guerre s’éloigne mais il nous a laissé un souvenir abominable »... *15 septembre*. Nouvelle lettre comme « Lucie Almanzor », parlant de sa fille « Georgette » (Lucette). Il annonce la mort de sa mère, « morte je crois au fond de chagrin », et évoque le sort du « pauvre Berthier » [le Dr Auguste Bécart, arrêté]. « Nous vivons très seuls avec ma petite Georgette, qui va « donner peut-être bientôt des leçons de castagnettes [...] M’ Bartholin notre hôte est maître de ballet [...] il est à demi-israélite c’est un homme charmant. Vous savez que j’ai toujours vécu entouré d’israélites.

On me l’a assez reproché ! Cette race est appelée à diriger le monde, son intelligence lui en donne les droits et je dis toujours à ma petite Georgette que rien ne vaut une amitié israélite »... Il voudrait des nouvelles de Jo Varenne, qui « sentait la corde et le pendu ». Métaphore médicale sur sa situation : « Je traîne encore bien péniblement mon état. Il me faudrait sans doute m’affirme-t-on ici une opération ? (l’“amnyste” l’appellent-ils à peu près...) [...] une opération grave et rarement tentée »... « Georgette » (Lucette) prend alors la plume à la suite de « Maman ». *2-8 [2 octobre]*. Lettre écrite et signée comme « Henri Courtial » : « Ici l’isolement intellectuel est total. Hélas je suis encore trop malade pour pouvoir remuer – et surtout voyager. Je dévore la *Revue des 2 mondes* des années à partir de 1892 ! Quelle mine ! Quelles plumes quels caractères à l’époque ! Quelle décadence ! à celui qui rabibocherait affriolerait au goût jazz du jour cette matière si riche je promets une de ces carrières littéraires qui mettra la Mazarine à ses pieds ! »... Il apprécie particulièrement des reportages d’Élisée Reclus... Lucette a écrit à « M’ et Mme Lepic » [les Daragnès] ; il recommande de suivre Jo Varenne, « subtil, infiniment bien relationné et très serviable – et très discret », et demande à combien a été condamné « Pereire » [Auguste Bécart]... *4 sept.[ octobre]*. « Je vis ici dans un état d’isolement moral quasi total ! Et pourtant que de questions se posent !... Les jours passent lourds comme du plomb »... *[7-8 octobre]*. Gentil fait bien ressentir le climat de la France, gouvernée par des voyous ou des brutes étrangers, et Céline lui confie son anxiété à la suite de la rencontre fortuite d’une Danoise, veuve d’un résistant français. « Bien sûr elle a écrit à Paris qu’elle m’avait rencontré ! Et hier Radio Brazzaville annonçait [...] “L’écrivain français pro-allemand X qui s’était réfugié à Lisbonne est à présent à Copenhague”. C’est tout, mais cela suffit »... Craignant une demande d’extradition, il a prévenu son « médecin » [l’avocat Mikkelsen] et ils essayeront de parer au pire... Il évoque sa « pauvre mère [...] J’ai été dur avec elle et je l’aimais bien eu fond. Mais j’ai eu moi-même une vie si brutale et si pourchassé que je me suis durci fatalement à un degré désastreux. [...] Comment n’ai-je pas fini à Buchenwald ! Je me suis montré plus gaulliste en Allemagne plus défaitiste avec bien plus de risques qu’à Paris – que les plus acharnés juifs »... Il évoque sa vie dure avec le Dr Jacquot, « chez les Nibelung » (Sigmaringen)... Il voudrait savoir ce qu’est devenu Jacquot (de Remiremont), patriote et « martyr de cette effroyable histoire » ; il parle avec mépris de Le Vigan, « fumier » et « malheureux bilboquet d’acteur inconsistant pitre », puis du « répugnant » procès Laval... Détails sur la vie au Danemark, et espoir d’une réconciliation et d’une « amnistie générale »... Nouvelles du chat Bébert, « morceau de Montmartre sauvé du déluge »... Sur Elsa Triolet : « encore une mièvre petite conne ! Quel salsifis sans jus pas plus que son mari Aragon ! Cette Elsa Triolet qui est russe avait traduit pour les Soviets mon *Voyage* qu’elle avait d’ailleurs amplement truqué, falsifié »... *Mercredi [10 octobre]*. Récit de la fin cruelle de Georges Montandon : « Le pauvre diable était certainement moins vénal que Duhamel sur la rapacité duquel je connais de bien savoureuses anecdotes ! En voilà un Jésuite renforcé ! Laval est passé à la casserole. C’est la raison d’état – mais de toute justice il méritait pas ce sort. Sans lui avec un gauleiter comme en Belgique les conditions eussent été dix fois pire. Il s’est sacrifié. [...] Les sanctions que tu me décris contre Soupault et Clauouet ne sont pas bien graves si je les compare au sort qui m’accable moi qui vraiment n’ai collaboré avec rien du tout »... *Jeudi [11 octobre]*. Supprimer « Courtial » de son adresse : « Je m’appelle Lucie Almanzor ». Il accuse Gen Paul de baver ; c’est un ivrogne égoïste, un maître-chanteur etc. « Le Vigan était aussi diabolique que lui – mais il est déjà lui au poteau. Quelle joie pour Gen Paul ! Il voudrait bien me voir revenir chargé de chaînes ! »... « Nous vivons ici par l’effet d’une tolérance très paradoxale et [...] par la grande mansuétude de certains “résistants” amoureux des belles lettres – mais si je montrais ma sale gueule je prendrais place dans la charrette comme les copains ! Copenhague est une ville juive – cela veut dire en danois le port des marchands. C’est tout dire ! Je serais aussi à ma place à Tel Aviv ! »... Il pousse son roman *[Guignol’s Band]*... *Vendredi [12 octobre]*. Il transmet une lettre de sa secrétaire Marie Canavaggia, qui l’inquiète : « C’est une amie extrêmement précieuse et infiniment dévouée, trop dévouée », avec la clef des pseudonymes utilisés : « Henri c’est moi, et Courtial », etc. *Lundi [22 octobre]*. Nouvelles plaintes sur le « martyre » subi à Sigmaringen, alors qu’il n’a jamais pratiqué autre chose que « la médecine et le défaitisme. [...] Je ne suis qu’un scribouilleur et pas un politique. [...] Je n’aime pas l’Allemagne et les Allemands »... Le cynisme



seul est intelligent... « C’est drôle tu remarques qu’on ne traite jamais les arabes de Palestine d’anti-sémites ! Tout le monde se penche sur leurs revendications – et les prie d’être modérés, d’être patients etc. Mais en France où pourtant les juifs ont ataviquement beaucoup plus de droit – l’antisémitisme est un monstre à peine croyable ! [...] Que penseraient les arabes de Palestine si on leur donnait Blum pour chef ? »... Il se livre à une diatribe contre Laval, mais reconnaît son patriotisme ; c’est un « martyr » à cette époque de propagande tyrannique contre les collaborateurs, « l’Hallali certainement le plus lâche de l’Histoire des hommes »... Il ajoute un feuillet intitulé « Quelques Vérités » : « J’étais détesté par Vichy – mes livres y étaient interdits. *Les Beaux Draps* saisis par la Police (Bousquet) sur ordre de Pucheu. *J’étais détesté par les Abetz*. Je n’ai jamais été ni reçu ni invité à l’Ambassade [...] *J’étais détesté par Berlin*. Tous mes livres furent interdits en Allemagne du jour de l’entrée d’Hitler – (y compris les antisémites). Alors que Mauriac, Maurras, Martin du Gard étaient parfaitement traduits, payés, et admirés. On m’a toujours trouvé *anarchiste* chez Hitler et *désastreux* »... Il a publié trois ou quatre lettres mais aucun article dans les journaux parisiens pendant l’Occupation, et n’a rien gagné avec les Allemands. « Au fond de tout ceci il s’agit surtout de me faire crever pour le *Voyage au bout de la nuit* qui m’a valu des jalousies inexpiables »... *28 [octobre 1945]*. « L’Europe mûrit communiste. Quelle 5<sup>ème</sup> Colonne ! Il n’y a plus de tout de censure ici. Tu peux le voir par la coupure que je t’envoie à propos d’une visite des maquisards danois à Stockholm » (dessin de presse joint, annoté par Céline : « Les libérateurs Danois à Stockholm – Que l’on se dirait aux bons vixieux jours de la Gestapo ! »)... « Il est malheureux que la haine ne nourisse pas voilà le seul produit que l’Europe fabrique en quantité – quels incessants torrents ! »... Il demande les mémoires d’Hérolde-Paquis, qu’il a aperçu une fois chez Popol : « Tout cela était bourrique et C<sup>ie</sup> – à tous les râteliers au fond – à vendre – mais la vanité encore plus que tout. Ils se feraient tous hacher pour le compliment et l’admiration d’une concierge. J’ai observé de cela des exemples effroyables. Sur la plate-forme de l’échafaud on trouverait encore des ministres et ils se batteraient pour l’emploi »... *28 [octobre]*. Commentaire sur Otto Abetz, qu’on a arrêté, et son préten-

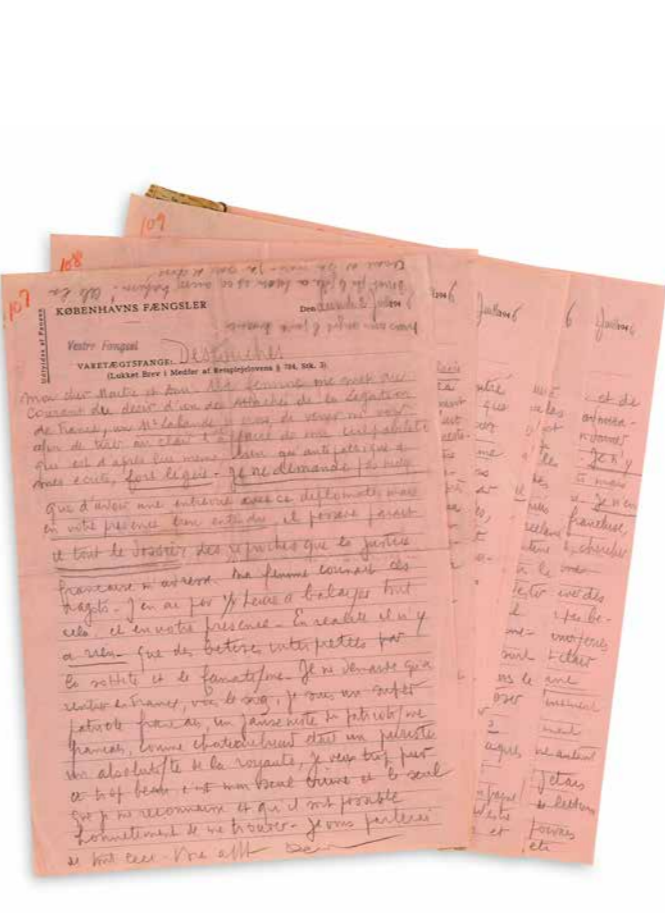
tieux imbécile expert en choses françaises, Sieburg, « perdus par pourcentageuisme boche »... Il réclame aussi des nouvelles de « la pénincelline », en attendant de s’abonner au *Courrier médical*... *11 novembre*. « Voici un anniversaire charmant. À quoi bon s’être donné tant de mal dans la première pour finir si pitoyablement ? Quelle duperie de la terre au ciel ! Je dégueule ma vie quand j’y pense, je me dégueule de connerie crédule de dévouement perdu ! »... Plaintes amères, et sarcasmes au sujet des élections législatives françaises... Il se désespère d’être jamais accueilli nulle part : « L’Aryen errant connaît un sort bien plus infect que le Juif errant – les amis de l’Aryen sont faibles et rarissimes les amis des juifs sont puissants et innombrables. Le Juif n’a qu’à jérémiader toutes les portes s’ouvrent. Si l’aryen marqué se fait connaître tous les chiens sont lâchés. Point de merci pour lui. Sa peine n’existe pas. Je n’ai jamais si bien senti la flétrissure qu’ici dans mes conditions. Elle est implacable »... Il voudrait des nouvelles des docteurs Jacquot et Gastaud... Détails cliniques sur les opérations pratiquées (mal) sur l’ancien ministre Bichelonne, et l’enterrement protocolaire qui a suivi... *15[-17 novembre]*. Réaction aux mémoires du « petit fumier d’Hérolde-Paquis [...] Cette petite charogne est aussi menteur et jaloux mort que vivant »... Financièrement, il a de quoi « tenir quatre et cinq ans – D’ici là mon Dieu, le roi, l’âne ou moi... Je bouffe les bénéfices du *Voyage* – le grand succès de l’époque. Il m’a valu tant de haine qu’il peut bien à présent me sauver la mise. Notre chat Bébert est retombé en plus malade »... Le Vigan est responsable de la campagne dirigée contre lui ; c’est un dénonciateur double, à la Gestapo et à Vichy... Céline est comme la reine danoise Éléonore, enfermée dans une tour une fois son mari mort : « Moi c’est ma mère la France qui me tient au loin enfermée. Elle ne m’aime pas. Elle ne m’a jamais compris. Elle me ferait bien couper la tête – ce qui est aussi une habitude de Reines. – En attendant le prince président Charles commence à tortiller du cul. Il va faire comme tous les princes présidents tourner dictateur peu ou prou »... *23 [novembre]*. L’atmosphère au Danemark n’est plus à l’Homicide, comme en France. « Ce que tu me dis de Fresnes est terrible. Évidemment que je manque à certaines personnes – mais Bonnard ? mais Gabolde ?? se portent eux admirablement en Espagne », alors que



17

lui-même se meurt d'angoisse, et que son « Bobby » [Robert Denoël] ne se porte pas trop mal non plus... La Suède est riche : « Elle a fourni la moitié de l'acier allemand consommé pendant la guerre. Faute d'elle la guerre aurait duré 2 ans. Elle a changé l'acier pour l'or aussi s'y trouve-t-on infiniment prospère et heureux. [...] La tripe mène le monde et la France sera beaucoup moins terriblement vindicative lorsqu'elle bouffera à son aise »... Il évoque leur vie discrète d'exilés, tout le contraire de ce qu' imagine sa secrétaire Marie, qui le voit « gambillant insolent provoquant éclatant et défiant l'opinion »... Dans l'exil, tout se fane et s'évapore... 28 [novembre]. « Tu me dépeins admirablement une atmosphère de haine et d'hystérie politique dont la France est toujours chroniquement malade avec accès de haute fièvre cyclique – S' Barthélemy, 89, 71, etc. Elle est connue comme telle à l'étranger heureusement ! Sa justice politique complètement décréditée »... Il s'indigne d'être accusé de crimes de guerre alors qu'il a tout fait pour que la guerre n'ait pas lieu... Il ironise sur le tapage fait autour de Buchenwald ... Il raconte leur vie quotidienne dans le froid : « Pour travailler je m'habille en mongol. Je gèle quand même »... Il parle des ravages des maladies vénériennes dans la jeune génération, notamment leur logeur le danseur Billy Bartholin, « homosexuel confirmé »... Quant à Buchenwald : « Il y a toujours quelque chose de plus abject de plus fumier que les pires bagnes que les pires institutions, c'est l'Homme – il n'est jamais surpassé »... Lecture des Mémoires d'outre-tombe, qui réveillent sa nostalgie de la Bretagne « où je retournerai mourir si l'on me laisse. Je en suis qu'un breton de Paris »... Puis sur Alphonse de Châteaubriant, de *La Gerbe*, larbin d'Abetz et germanophile profond,, ce qui est interdit. « Il faut être anti-allemand, philosémite et républicain – ou cesser d'être français. Cela fait partie consubstantiellement du Français. [...] Moi qui étais si bien anarchiste qu'ai-je été me foutre sous un pavillon de connards ! Et perdants en plus ! et cocus ! haïs ! honnis ! massacrés ! »... 27 juillet 1948. Ils ont du chagrin à ne plus recevoir de ses lettres : « tu n'as rien à craindre du tout... Mon courrier n'est ni ouvert ni surveillé – je suis prisonnier libre sur parole »... Il l'invite à le rejoindre chez son avocat Mikkelsen : « Tu ne trouveras ici que des ambassadeurs et des ministres. Rien de clandestin – louche ou tendancieux. D'ailleurs discrétion *absolue* »... 4 août. La police et la justice danoise se foutent de sa correspondance : « Ils sont fixés depuis toujours sur l'étendue de mes crimes [...] avec un total mépris de mon importance mystique ou politique »... Il évoque le

nombre de Danois condamnés par les tribunaux français pour avoir travaillé pour la Gestapo en France, et dont on attend encore l'extradition ; de même, Chautemps. Mikkelsen le défendait contre une opinion très montée... Désormais ils vivent sans confort dans une cahute qu'il appelle la maison Thénardier : « J'hésite entre Valjean et Thénardier... De temps en temps je reçois la visite de Javert »... Il lui recommande Mikkelsen, franc-maçon généreux et roublard, et dénonce ses anciens compagnons Bécart et Gen Paul. « As-tu lu *Uranus* par Marcel Aymé ? Cela me semble une bonne chronique de l'an 1000 – 1945 – une fosse d'ordures et de reptiles. Inutile de te dire que nous avons été volés de tous et dans tous les sens [...] et plus aucun moyen de gagner ma vie – mes livres sont au pillage comme mes meubles – les successeurs de Denoël des gangsters »... 26 août. Mikkelsen viendra à Paris en octobre : « il nous a, tel, sauvé la vie. [...] De la fosse aux reptiles où nous nous trouvions il nous a tiré par les cheveux. *Le cas était désespéré* – même en Suède hélas ! livrés à coup sûr ! »... 31 août. Il lui soumet une fleurette dénommée *Ypéricon*, en danois, allemand et anglais, et demande, par « amour-propre patriotique », son nom et son lieu naturel en France... Il l'entretient aussi des récoltes de Mikkelsen, qui sera à Paris en octobre : « Il est ici avocat des ambassades d'Angleterre et d'USA – donc d'UN OPTIMISME ABSOLU – au-dessous : demi-naïveté – demi roublardise – *mais un admirable cœur*. – Le type est savoureux – avare et généreux etc. – Tu connais ces contrastes – un puceau pour nous, vieux cliniciens »... **On joint** : – une photographie originale de Céline prise par la police de Kränzlin (Prusse) en septembre 1944, annotée au dos par Céline (« chez les Nibelungen police ») ; une demande dactylographiée de réforme avec pension avec état de services, [1939 ?], avec enveloppe autographe au Dr Gentil [25.VIII.1948] ; 9 lettres de Lucette DESTOUCHES au Dr Gentil, 1945-1948, très intéressantes et bouleversantes (L.A.S. ou L.A., environ 50 p., qqs déchir.), avec qqs enveloppes (la 1<sup>re</sup> de la main de Céline) ; 3 télégrammes de Lucette sous le nom de Johansen au Dr Gentil (1946), pathétiques appels au secours ; 1 L.A.S. de Marie CANAVAGGIA à Céline, 9 octobre [1945] ; 1 L.A.S. de Gabrielle DONAS (mère de Lucette), au Dr Gentil, Nice 26 janvier 1946 ; une carte postale illustrée (*Ringgenberg, Faulensee*) ; et un ensemble de coupures de presse, 1941-1949 (*Germinal, Le Piloni, La Gerbe* etc.). *Lettres à Alexandre Gentil (1940-1948)*, éd. Olivier Caraguel (Tusson, Du Lérot, 2014).



18

**CÉLINE Louis-Ferdinand** (1894-1961).

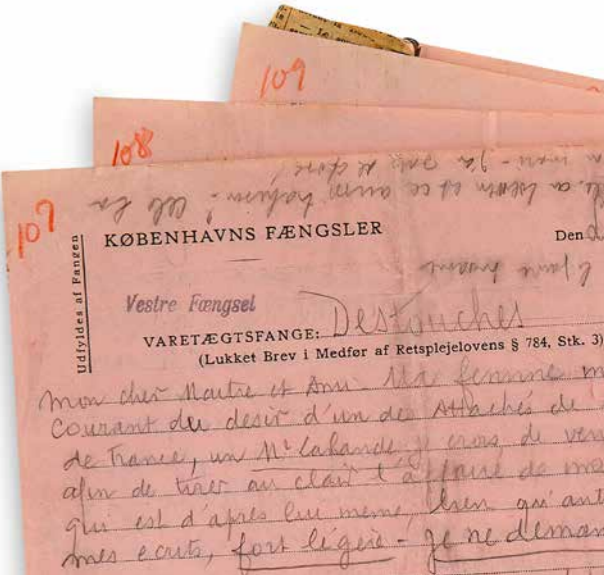
7 L.A.S. « Destouches », [Prison de Copenhague] 2-13 juillet 1946, à Thorvald MIKKELSEN et à sa femme Lucette DESTOUCHES ; 2 pages in-4 chaque au crayon sur papier rose à en-tête de la prison *Københavns Fængsler, Vestre Fængsel*.

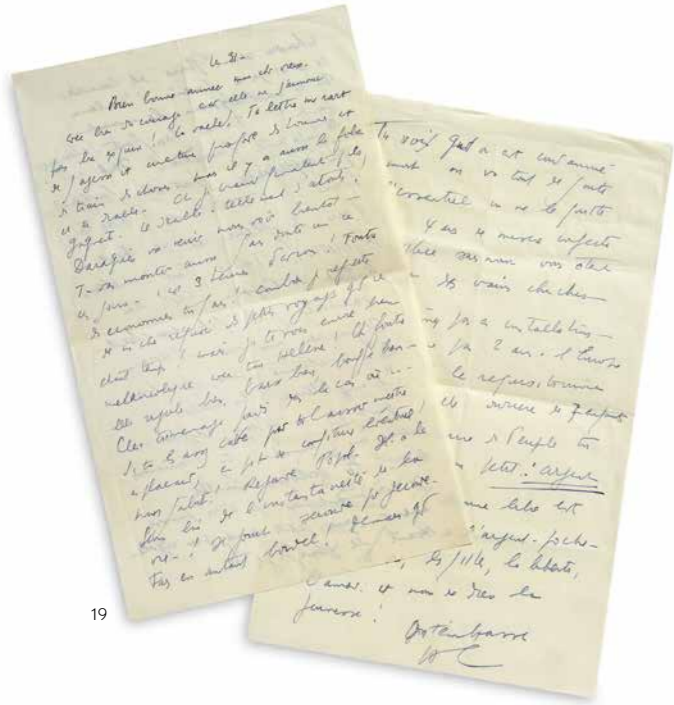
**8 000 - 10 000 €**

**Importantes lettres de prison, en partie à sa femme, se justifiant des accusations portées contre lui.**

[Ces lettres sont en deux parties, l'une destinée à son avocat danois Mikkelsen, l'autre, plus intime, pour sa femme Lucette.] *Lundi 2 juillet*. Un diplomate de la Légation française désirant le voir, Céline accepte cette entrevue, mais en la présence de son avocat. Il posséderait « TOUT LE DOSSIER des reproches que la Justice française m'adresse. [...] J'en ai pour 1/4 heure à balayer tout cela, et en votre présence. En réalité il n'y a rien – que des bêtises interprétées par la sottise et le fanatisme. Je ne demande qu'à rentrer en France, vous le savez, je suis un super patriote français, un janséniste du patriotisme français, comme Chateaubriand était un puriste un absolutiste de la royauté. Je veux trop pur et trop beau, c'est mon seul crime »... Puis il s'adresse à sa femme : « C'est mon plus cher désir de m'expliquer devant les autorités de mon pays, mais pas à Fresnes ! »... Il dément avoir été l'ami de Jacques DORIOT : « Je l'ai rencontré 4 fois ou 5 fois en tout dans ma vie. Il n'était point bête et mon métier de médecin et de romancier est de connaître tout le monde. Les gens qui voulaient me tuer à Sigmaringen comme défaitiste étaient à Doriot ». Il précise aussi ses rapports avec Alphonse de Châteaubriant. « Des plets que tout cela, des sottises », à côté des articles de Guitry et Montherlant. « Si j'avais un peu insisté avec les Allemands ils m'expédiaient à Buchenwald. J'avais la réputation d'être anti-allemand – *ce que je suis* »... *Mercredi 4 juillet*. Un écho du *Populaire* l'inquiète beaucoup en annonçant sa prochaine extradition, c'est un « très fâcheux augure. C'est commode ! On me bâillonne, on me fourre en prison, on fait marcher la presse et les commérages, on invente, on fausse, on calomnie. Après quelques mois de ce travail l'extradition, la guillotine semblent tout naturels ! Alexandre Varenne ce cochon est à présent ministre. Si on me livre à la France

je vais le réveiller un peu »... À sa femme : « cet écho du *Populaire* me bouleverse parce qu'il reproduit le genre de campagne que je connais bien : *la préparation du mauvais coup*. [...] C'est une main d'ombre et de haine qui ne vous lâche pas. Et pourtant ce ne sont que de sales petits merdeux qu'un peu de courage suffirait à dérouter mais personne n'ose »... Ce *Populaire*, journal de Léon BLUM, est « le journal le plus juif de Paris (si possible) petits fonctionnaires, petits bourgeois »... *Lundi 8 juillet*. Il paraît que Mikkelsen revient de Londres avec de bonnes nouvelles et que l'espoir est permis : « Attendons confirmation du miracle ! ». De France, encore 2 échos communistes haineux : « Les plus enragés sont les écrivains, la pensée que je puisse survivre et surtout écrire de nouveau les jette dans l'épilepsie »... À sa femme : « Notre Saint Bernard Mikkelsen nous a tenus hors du ravin mais le gouffre est encore là »... Il pense qu'il publiera ses livres en Suisse : « Tant pis pour la maison Denoël ! Je ne peux pas crever de faim pour leurs lubies sadiques. C'est eux qui perdront un auteur et des clients ! »... *Mardi 9 juillet*. Il envoie une coupure (jointe) du *Figaro*, et espère que tout va s'accélérer : « Voici 8 mois que je suis au supplice et au silence »... À sa femme, qui souffre d'eczéma, il donne longuement des conseils pour soigner ses mains, et la pousse à manger... « Je veux être traité aussi bien que Montherlant, Guitry, La Varenne, Ajalbert, Giono – qui ont cent fois plus collaboré que moi. [...] Ne te laisse jamais convaincre de mon indignité “spéciale” elle n'existe pas ? Churchill a écrit pire que moi contre les Juifs. Et Jésus-Christ lui-même »... *Mercredi 11 juillet*. Il se plaint d'un nouveau déchaînement des journalistes contre lui, alors qu'il n'a pas collaboré pendant la guerre : « Ils me jugent d'après eux-mêmes, merdeux plumitifs trop heureux de baver quelques colonnes [...]. Voici votre ministère des Affaires Étrangères bien embarrassé par cette cabale de presse de prendre envers moi une mesure bienveillante ! L'opinion publique ! Il ne s'agit pas de justice mais de sadisme »... À sa femme : « J'en ai assez d'être toujours recouvert de mensonges et de merde par n'importe qui sans pouvoir jamais me défendre »... L'hôpital étant plein, on va le renvoyer en cellule : « Pourquoi pas au cimetière tout de suite »... *Vendredi 12 juillet*. Il se désole de voir tant d'efforts vains, il est toujours en prison. S'il était juif, on l'aurait libéré depuis longtemps : « disons-le carrément si l'on ne me libère pas de la prison de Vestre c'est par peur d'avoir l'air de protéger un vieil antisémite. [...] Pure vengeance juive ». Il est médecin et sait bien qu'avec la gravité de son dossier médical, on devrait le soigner ailleurs. Qu'on ne raconte pas d'histoires, « surtout moi qui ne suis ni prisonnier, ni prévenu, ni même interné, seulement otage du G<sup>e</sup> Français »... *Samedi 13 juillet*. Il n'en peut plus ; à bout de force et de nerfs, il demande d'abandonner : « Voici 8 mois qu'on me berce de mots mais je suis toujours au même régime d'incarcération ». Il est venu sans se cacher au Danemark chercher « un refuge, un exil (ce qui est déjà une peine suffisante) mais pas une prison. [...] Non je ne veux plus rester au régime de la Prison. Je demande à retourner en France si l'on ne veut pas me mettre à l'internement *réel* c'est-à-dire dans un camp ou une maison sans mitrailleuse et sans *criminels* ! je n'ai rien mérité de tout cela »... *Lettres de prison* n<sup>os</sup> 84 à 90.





20

**CÉLINE Louis-Ferdinand** (1894-1961).

L.A.S. « LFC », Copenhague le 27 [1950], à son ami Georges GEOFFROY, « Mon cher frère » ; 3 pages et demie in-fol. (un peu fendue et effrangée dans le haut avec petite répar.).

1 200 - 1 500 €

Il se plaint des tracas qui lui sont causés et « de bien des salades qui m'ont fait un tort énorme. Les malentendus, bévues, ignorances, naïvetés, mirages, miraculages, blablas soigneusement entretenus, tu le sais, c'est pire que tout... Ça bat la campagne, à la fin on se retrouve couvert d'une légende de merde si bien bien épaisse, qu'il y a plus qu'à te foutre à la fosse ! et sans Te Deum ! » La lettre se poursuit par un petit mot sur la santé de sa belle-mère Gaby Pirazzoli, « fée adorable – peut-être un petit peu sensible des bronches ! ». Puis il s'en prend à la médecine et « aux temps où il y avait encore une médecine et des *cliniciens* (pas des garçons de Laboratoire !) »... Il termine sur ses problèmes d'argent : « Arts et Carambouille. Je suis encore fait pour *Scandale* [Scandale aux abysses, Chambriand 1950] (pas touché un sou !) je redoute ! J'arrive jamais à toucher un rond de rien. [...] Les millions qu'on m'a estouffé depuis la Libération c'est à rire ! J'ai pas de recours. Je suis hors la Loi ». Après une pique contre le chirurgien Robert Soupault, il s'écrie : « Vive la mobilisation générale, l'amnistie générale, la Bombe générale ! Ça fera sortir les taupes des trous. »

21

**CÉLINE Louis-Ferdinand** (1894-1961).

14 L.A.S. (la plupart signées des initiales ou du paraphe) et 1 P.A., [Klarskovgaard février-mars 1950], à Thorvald MIKKELSEN ; 31 pages in-fol.

8 000 - 9 000 €

**Lettres à son avocat danois au sujet de son procès devant la Cour de Justice.**

[Jugé le 21 février 1950 devant la Cour de Justice, Céline sera condamné par contumace à un an de prison, 50.000 francs d'amende, et à l'état d'indignité nationale, avec confiscation de la moitié de ses biens.]

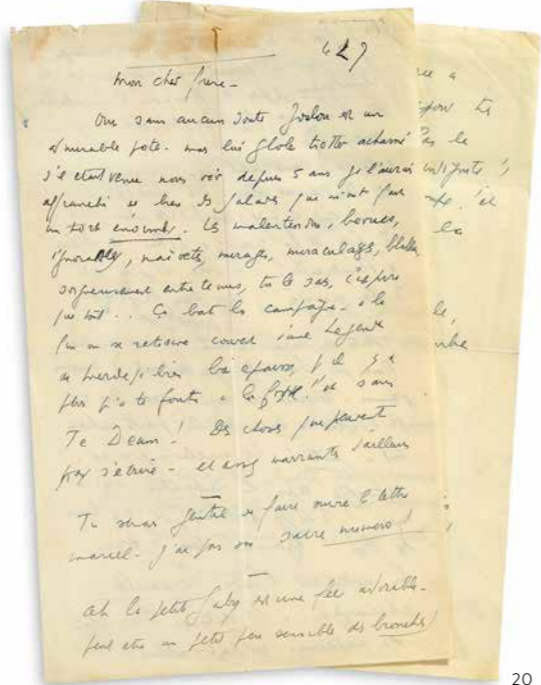
19

**CÉLINE Louis-Ferdinand** (1894-1961).

L.A.S. « LFC », [Kørsør] Le 31 [décembre 1947], à son ami Georges GEOFFROY ; 3 pages in-fol., enveloppe.

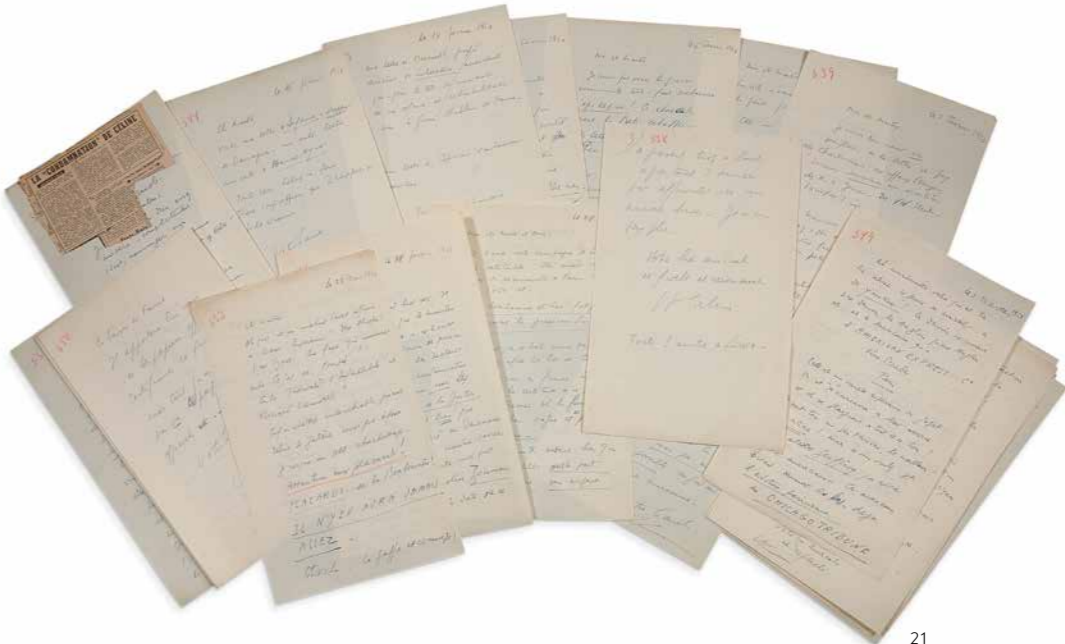
1 000 - 1 200 €

Il lui souhaite une bonne année, et l'encourage à venir le voir... « je te vois encore bien mélancolique avec ton Hélène ! Et foutre elle rigole bien, baise bien, bouffe bien. Elle te ménage pardi dans le cas où... Si tu es assez cave pour te laisser mettre au placard, en pot de confiture éventuel ! » Qu'il fasse comme Popol [Gen-Paul] qui « jouit seconde par seconde. Fais en autant bordel ! Demain quand [les] Chinois seront Place de la Concorde, ce n'est pas le souvenir d'Hélène qui te rattrapera le moment perdu ! [...] quand on est condamné à mort on va tout de suite à l'essentiel on ne le quitte plus. 4 ans de misère infecte de supplice sans nom vous ôtent le goût des vains chichis. [...] L'homme libre est celui qui a de l'argent en poche. Alors la vie, les filles, la liberté, l'amour, et nom de Dieu la jeunesse ! »...



20

– Le 1 [février]. Il voudrait recevoir « un exemplaire de la lettre de Guy de La Charbonnière [Guy de CHARBONNIÈRES, ambassadeur de France au Danemark] aux affaires Étrangères danoises demandant mon arrestation chez K.M. Jensen ». C'est l'hiver : la Baltique est gelée et Lucette ne peut plus se baigner... – Le 4. « Lucette a vaincu la Baltique. La preuve qu'elle dégèle ! » Il a trouvé un nouveau défenseur « très ardent, le chirurgien juif français illustre MONDOR de l'Académie française »... – Le 6. « Je crois que voici la presse communiste tout à fait déchainée. L'épilepsie ! Ces chacals voient la Bête échapper. [...] Lettre de PAULHAN pleine de sagesse ! »... – Le 13. Il prie Mikkelsen d'envoyer 10 exemplaires de sa première Défense à Maître Naud. Il s'apitoie sur le sort réservé au pauvre FRITSCH, ami des Juifs, militant d'Israël qu'on outrage post-mortem. « Ça ne sert plus à rien en vérité d'être bien avec les Juifs mais cela dessert énormément d'être *mal* avec eux, c'est sûr et c'est tout. Au positif, ils ne nous valent plus rien. Au négatif, ils peuvent encore beaucoup nuire, beaucoup de mal. Vous l'allez voir le 21 ! Le Duc Mayer de Vendôme ! »



21

– Le 14. Au sujet d'une lettre de « BISMUTH, juif, directeur du *Libertaire* anarchiste qui a pris la tête du mouvement de ma défense et réhabilitation avec le Grand Rabbín de France », ce qui « ne changera rien au *Diktat* de la Place Vendôme »... – Le 16. Il transmet une lettre de Daragnès et « une autre lettre amicale de Marcel Aymé »... – Après le procès, Céline envoie une coupure de *Libération* (jointe), relatant l'audience : « Voici l'article de la plus haineuse des hyènes franco-juives, Madeleine Jacob [...] Je le trouve mon Dieu assez modéré, complètement idiot, mensonger, mais insignifiant »... – Le 28. Il est fatigué par la campagne que *Land og Folk* continue à mener contre lui, et voudrait rentrer en France s'il est sûr de ne pas retourner en prison : « Je ne me suiciderai pas chez vous, soyez sans crainte ! J'irai faire ça en France si on m'en laisse la latitude. *Mais pas en prison si possible. Au grand air !* »... – Le 28. Il espère que ses 18 mois de prison au Danemark seront déclarés « équivalents à ma condamnation par la Cour Française », mais il a besoin d'une note de la Justice danoise, « spécifiant bien que j'ai été incarcéré au Danemark en exécution du mandat de Paris lancé contre moi [...] et pas du tout à la suite d'une mesure de police danoise »... – Le 1 [mars]. A propos d'amis américains de Mikkelsen qui doivent venir à Paris ; Céline est prêt à alerter son ami GEOFFROY « qui adore parler américain. Ces américains doivent demander là-bas déjà l'édition parisienne du *Chicago Tribune*, le journal qui paraît à Paris en anglais et qui contient cent annonces destinées à ce genre de touristes »... – Le 5. Il craint que la prison danoise ne soit pas considérée comme équivalente à la prison française « Mes ennemis eux sont actifs, ardents, électriques, scorpions, démoniaques... ! » – Le 7. À propos de la lettre d'une dame qui lui prête « l'atroce locution *Travailler de la toiture*... Voilà qui mérite la pendaison ! une telle vulgarité ! Il faudrait (mais elle ne le pourra pas) que cette dame puisse comprendre que CELINE peut être effroyablement *grossier* mais jamais jamais *vulgaire*. Il ne peut pas »... – Le 23. « Enfin chétif intouchable puant rebus des galères indigne infini je risque un petit chuchottage... Attention aux placards ! PLACARDS de la Bonbonnière ! IL N'Y EN AURA JAMAIS ASSEZ. Et voilà ! la gaffe est commise. Vous attendiez certainement cette très humble suggestion pour interdire au menuisier d'en édifier le moindre ! [...] Je répète qu'il faudrait des placards *partout* [...] *Jamais assez de placards* ». C'est le juge d'instruction ZOUSSMAN qui a lancé contre lui le mandat d'amener en 1944 ; il espère que « la divine Justice Danoise » va rédiger la note qu'il réclame... – Le 29. « Voici enfin les pièces maudites mais indispensables ! »... – Le 31. Il le relance afin d'obtenir ce papier de la Justice Danoise, dont l'absence empêche Naud d'agir : « Cela peut être fait fort rapidement puisqu'il s'agit d'un simple enregistrement, quelques mots stipulant que j'ai été coffré et maintenu tant de mois en cellule seulement en exécution du mandat d'arrêt de la Cour de Justice de Paris signé par Mr Zoussmann. [...] Je serais bien heureux de n'avoir pas à retourner en cellule en France, ce qui va arriver si les choses traînent et traînent... Car je veux rentrer en France, bientôt, de toute façon. Je me sens trop malade à présent, trop à bout après tant d'années pour affronter ici un nouvel hiver. Je n'en puis plus »...

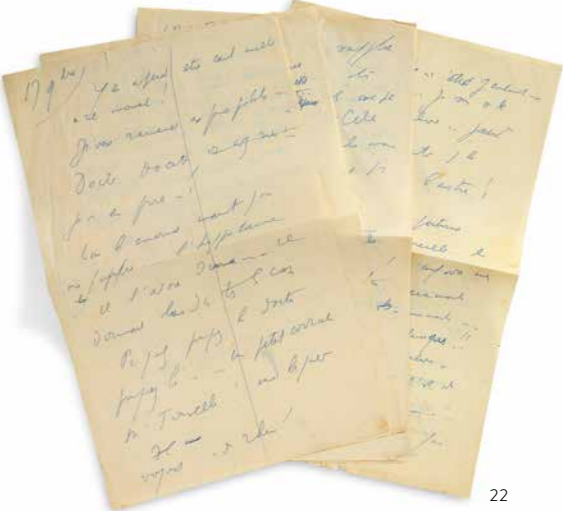
22

**CÉLINE Louis-Ferdinand** (1894-1961).

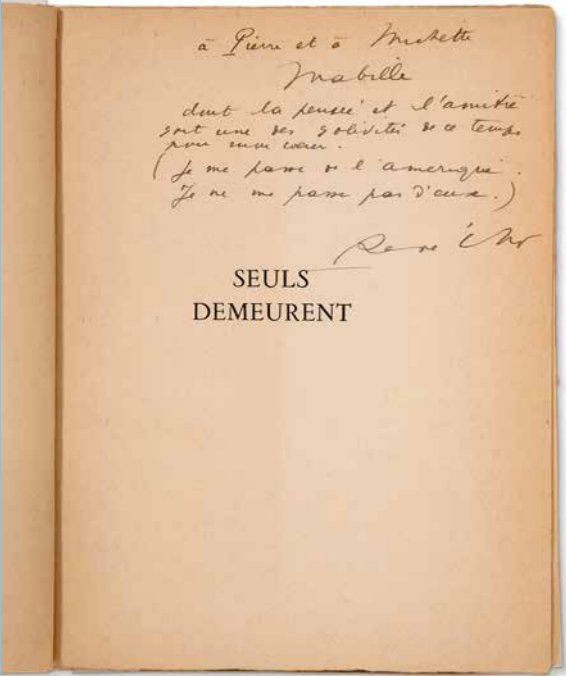
MANUSCRITS autographes pour **Normance, Féerie pour une autre fois** II, [vers 1951] ; 8 pages sur 5 feuillets in-fol.

1 000 - 1 200 €

Fragments de premier jet pour *Féerie pour une autre fois* II (Gallimard, 1954). La plupart des feuillets sont écrits recto-verso à l'encre bleue, et barrés d'un trait de plume ou de crayon rouge ; ils présentent des ratures et corrections ; ils sont paginés 179<sup>bis</sup>, 183<sup>bis</sup>/185<sup>13</sup>, 184<sup>8</sup>/185<sup>5</sup>, 184<sup>28</sup>, 185<sup>11</sup>/186. C'est une version primitive de la scène du bombardement (*Romans*, Pléiade, t. IV, p. 316 et suivantes). En 1944, au milieu de la nuit, alors que Montmartre est bombardée, Ferdinand, Lili et d'autres locataires s'entassent dans la loge de la concierge, Mme Toiselle. Hortense et Delphine sont évanouies, Ferdinand est sommé de les soigner : « Docteur docteur, je vous en prie ! » Le gros Normance est réveillé par les cris : « mais il dort toujours l'énorme, ronfle ! Hippototame qu'il fait de face [...] Faut que j'enfonce la porte aussi [...] Tout l'effort va recommencer – faut que tout le monde la pousse [...] Toute sa figure dégouline [...] Ah mais il est bien plus pâle [...] La tête contre la poitrine je presse là mon oreille, la bonne... Je veux pas confondre mes propres bruits, une baccanale de bourdonnements... Oh, le scrupule moi ! cliniques !! [...] Je convulse de douleurs sous ses coups [...] Pirame se met à hurler... Ouah ouaah ouaah »...



22



23

23

**CHAR René** (1907-1988).

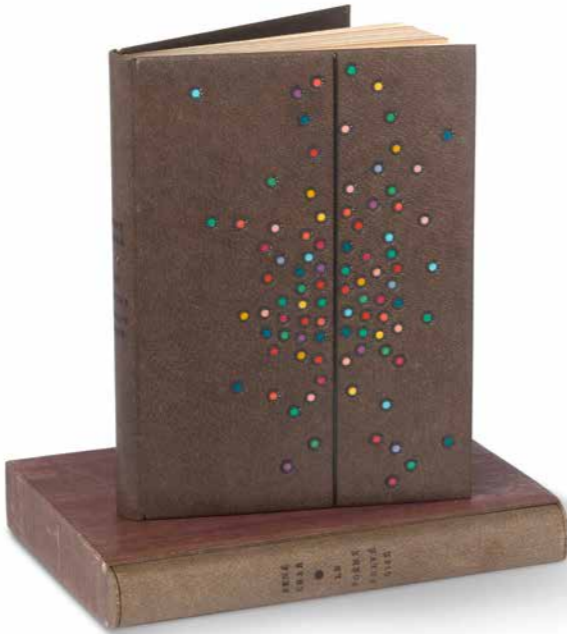
Seuls demeurent (Paris, Gallimard, 1945) ; petit in-8, broché.

400 - 500 €

Édition originale.

Un des mille exemplaires sur papier de châtaignier (n° 144).

**Envoi** autographe signé à l'écrivain Pierre MABILLE (1904-1952) et à sa femme : « A Pierre et Michette Mabilles dont la pensée et l'amitié sont une des solidités de ce temps pour mon cœur. (Je me passe de l'Amérique. Je ne me passe pas d'eux.) René Char » Avec le bandeau d'édition.



24

24

**CHAR René** (1907-1988).

*Le Poème pulvérisé* (Paris, Fontaine, 1947) ; in-4 (25,7 x 18,6 cm), reliure pécaris gris foncé, premier plat orné d'un semé de pastilles mosaïquées de maroquin jaune, vert, bleu, parme, séparé dans sa hauteur par un listel en relief de vinyle, doublure et gardes de daim havane, couverture et dos, tranches dorées sur témoins, chemise à rabats et étui gainés de même peau (Georges Leroux, 1986).

5 000 - 7 000 €

**Édition originale, avec le frontispice de Matisse, dans une reliure de Georges Leroux.**

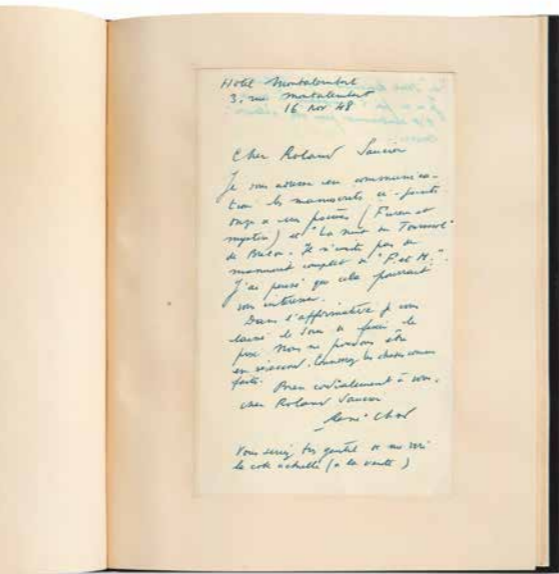
Un des 65 exemplaires de tête sur pur fil Johannot signés à l'encre par René Char contenant une linogravure originale hors texte signée de MATISSE en frontispice (n° XXII).

*Le Poème pulvérisé* sera repris dans *Fureur et mystère* (1948).

**Ravissante reliure à pastilles de Georges Leroux.**

**PROVENANCE**

Fred Feinsilber (2006, n° 315).



25

25

**CHAR René** (1907-1988).

11 POÈMES autographes pour **Fureur et mystère**, et 3 L.A.S. « René Char » à Roland SAUCIER, [1947-1948] ; le tout monté sur onglets et relié en un volume in-4 maroquin noir janséniste doublé du même maroquin, gardes de daim grises, chemise et étui (Monique Mathieu, 1998).

10 000 - 15 000 €

**Bel ensemble de onze poèmes pour Fureur et mystère.**

Publié en 1948, *Fureur et mystère* regroupe trois recueils antérieurs, et deux nouveaux ensembles auxquels se rattachent ces onze poèmes : les cinq premiers font partie de la section *Les Loyaux Adversaires*, les six derniers du cycle *La Fontaine narrative*.

Ces onze poèmes autographes sont écrits à l'encre noire sur 13 feuillets in-4 (27 x 21 cm), la plupart sont des mises au net, souvent sur une page (sauf indication contraire).

*Sur la nappe d'un étang glacé* (4 vers sur 1 page) : « Je t'aime, / Hiver aux graines belliqueuses »...

*Crayon du prisonnier* (5 vers avec une correction) : « Un amour dont la bouche est un bouquet de brume »...

*Cur secessisti ?* (en prose) : « Neige, caprice d'enfant »...

*Cette fumée qui nous portait* (en prose) : « Cette fumée qui nous portait était sœur du bâton qui dérange la pierre et du nuage qui ouvre le ciel »...

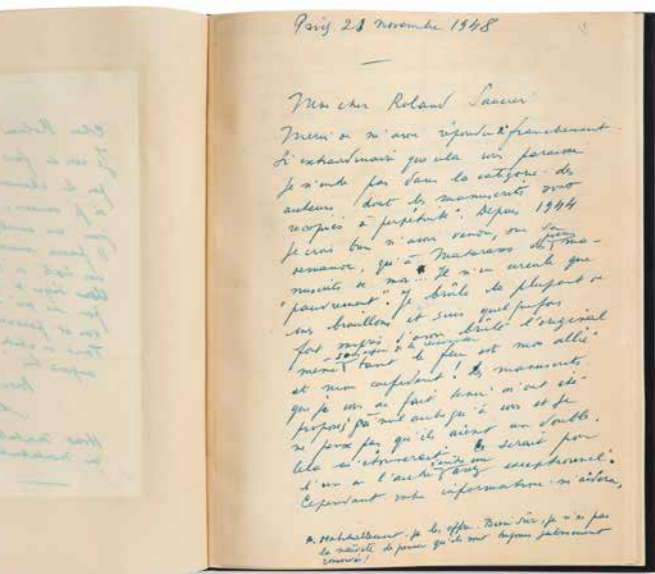
*La Patience*, suite de 4 poèmes (2 pages) : *Le moulin* (5 vers) : « Un bruit long qui sort par le toit »... ; *Vagabonds* (4 vers) : « Vagabonds, sous vos doux haillons »... ; *Le nombre* (5 vers, correction au dernier) : « Ils disent des mots qui leur restent au coin des yeux »... ; *Auxiliaires* (8 vers, titre primitif biffé : *Rapport de guet*) : « Ceux qu'il faut attacher sur terre »...

*Fastes* (en prose) : « L'été chantait sur son roc préféré quand tu m'es apparue »...

*Le martinet* (6 versets) : « Martinet aux ailes trop larges, qui vire et crie sa joie autour de la maison, tel est le cœur »...

*Madeleine à la veilleuse par Georges de la Tour* (prose) : « Je voudrais aujourd'hui que l'herbe fût blanche pour fonder l'évidence de vous voir souffrir »...

À *une ferveur belliqueuse*, signé et daté « (25-12-47) » (7 versets, 2 pages, nombreuses ratures et corrections ; au bas de la 2<sup>e</sup> page, note biffée de Char au stylo bleu : « écrit à S. Il faut marcher plus doucement, petite



filles sans cœur ») : « Notre-Dame-des-Lumières, qui restez seule sur votre rocher »... Assez creusé (prose, une correction) : « Assez creusé, assez miné sa part prochaine »... *Allégeance*, daté « (1948) » (4 versets ; trois titres primitifs biffés *Magie* [?], *La main et les étoiles* et *Reviviscence* ; une addition au 3<sup>e</sup> verset) : « Dans les rues de la ville, il y a mon amour »... Au bas de chaque texte, on a ajouté, au stylo bleu et au crayon, le titre du recueil (*Fureur et mystère*) et le numéro de page correspondant au bas de chacun des poèmes.

3 L.A.S. au libraire et collectionneur Roland SAUCIER (1899-1994), du 16 au 231 novembre 1948, renseignent sur l'histoire de ces poèmes. Le 16 novembre, il lui adresse « en communication [...] onze de mes poèmes (*Fureur et mystère*) », ainsi que *La Nuit du Tournesol* d'André Breton, en précisant : « Il n'existe pas de manuscrit complet de F. et M. ». Le 23 novembre, il indique : « Si extraordinaire que cela vous paraisse je n'entre pas dans la catégorie des auteurs dont les manuscrits sont recopiés à perpétuité. Depuis 1944 je crois bien n'avoir vendu, sur sa demande, qu'à Matarasso des poèmes manuscrits de moi (Habituellement je les offre [...]) Je brûle la plupart de mes brouillons et suis quelquefois fort surpris d'avoir brûlé l'original même sans espoir de le réinventer tant le feu est mon allié et mon confident ». Il vend à Saucier le manuscrit de Breton et lui offre les siens...

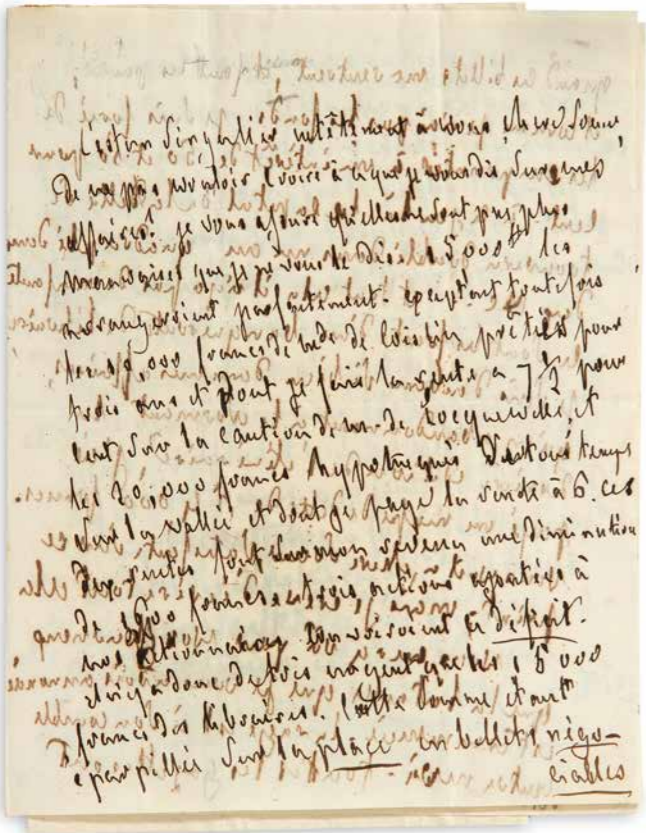
26

**CHAR René** (1907-1988).

4 L.A.S. « René Char », aux galeristes André et Henriette GOMÈS ; 1 page chaque in-12 ou in-8, une adresse (légère, mouillure à une lettre).

300 - 400 €

Lettres amicales à « Mes chers vous », « Mes chers tous deux », « Mes chers agneaux ». Il est contraint d'annuler ses rendez-vous avec le couple : « Cette fois encore impossible d'être des vôtres samedi. Je le regrette mais la période est très troublée »... « Ne comptez pas ce soir sur moi. Je suis grippé et pas sortable »... Etc.



27

27

**CHATEAUBRIAND François-René de** (1768-1848).

L.A., Val de Loup mercredi minuit 10 juin [1812], à la duchesse de DURAS ; 4 pages et demie in-4.

1 800 - 2 000 €

**Belle et longue lettre au sujet de sa situation financière, et des pamphlets et attaques contre lui.**

[Venait de paraître une nouvelle édition du pamphlet de Cadet-Gassicourt, *Saint-Géran ou la nouvelle langue française*, suivi de la parodie *Itinéraire de Lutèce au Mont-Valérien*, auquel Hoffmann a consacré trois feuillets du *Journal de l'Empire*].

« C'est un singulier entêtement à vous, chère sœur, de ne pas vouloir croire à ce que je vous dis sur mes affaires ! Je vous assure qu'elles ne sont pas plus mauvaises que je ne vous le dis. 15,000<sup>l</sup> les arrangeroient parfaitement, exceptant toutefois les 10,000 francs de M<sup>de</sup> de COISLIN prêtés pour trois ans et dont je fais la rente à 7 1/2 pour cent sur la caution de M. de TOCQUEVILLE ; et les 20,000 francs hypothéqués de tous temps sur la Vallée et dont je paye la rente à 6. Ces deux rentes font sur mon revenu une diminution de 1,600 francs, trois actions ajoutées à nos actionnaires couvriroient ce *déficit*. Il n'y a donc de très urgent que les 15,000 francs des libraires. Cette somme étant éparpillée sur la *place* en billets *négociables*, quand ces billets me rentrent, il faut les payer ; et comme je n'ai pas les fonds je suis forcé de les emprunter à un intérêt de 50 et 60 pour cent. À ce jeu là le capital de la dette se trouvera doublé dans un an, quadruplé dans deux &c... Et tout cela il n'y a pas de ma faute. Ce sont les fruits d'une banqueroute de libraire ; je suis d'ailleurs si bien dans mes affaires, qu'en abandonnant à LENORMANT la dernière édition de l'*Itinéraire*, j'ai payé une masse de dette de 54,000 francs. Vous voilà, chère sœur, satisfaite sur ce point ; mais je crève d'écrire tout cela. Vous aurez vu par vos journaux que la bataille que je vous avois annoncée

est commencée. La rage est à son comble contre moi. Toutes les gazettes ont ordre d'entasser injures sur injures. C'est le fruit de mon obstination à ne pas vouloir prononcer un second discours. On dit aussi qu'il est bon d'occuper le public de quelque chose ; et on me fait l'honneur de regarder mon nom comme une diversion aux grandes scènes de l'Europe. Ne soyez pas trop malheureuse de tout cela. Je me renferme dans ma vallée avec l'estime des honnêtes gens. J'opposerai le silence et le mépris aux apothicaires qui font des Parodies et aux Bouffons qui font valoir les œuvres des apothicaires. Car vous ne savez peut-être pas que l'auteur de ces Parodies est un nommé CADET-GASSICOURT, Apothicaire de S.M., et son commenteur M. HOFFMAN. J'avoue cependant que je suis un peu las de cette vie passée au milieu des orages ; et que je tourne quelquefois les yeux vers une patrie où je pûsse achever en repos le reste de mes jours. Vous sentez aussi que si je ne dois pas renoncer à écrire, je dois du moins renoncer à publier, et laisser le champ de batailles aux laquais qui y figurent. Tout cela tournera au profit de l'histoire, et la journée de demain ne sera pas écoulée, que la première page de ce grand tableau ne soit tracée. S'ils savoient ce qu'ils font par ces ignobles persécutions, ils ne seroient peut-être pas si empressés.

J'ai toujours craint, chère sœur, de vous envoyer quelques vers de ma tragédie [Moïse]. J'ai mes raisons pour cela. Vous verrez les cinq actes au mois d'août. Cela vaudra mieux. [...] Bonsoir chère sœur. Encore une fois ne vous affligez pas pour moi. Songez que je suis désormais hors de pareilles atteintes ; et qu'elles ne déshonoreroient que ceux qui les portent si ces gens-là pouvoient être déshonorés ».

*Correspondance générale*, t. II, n° 567.

28

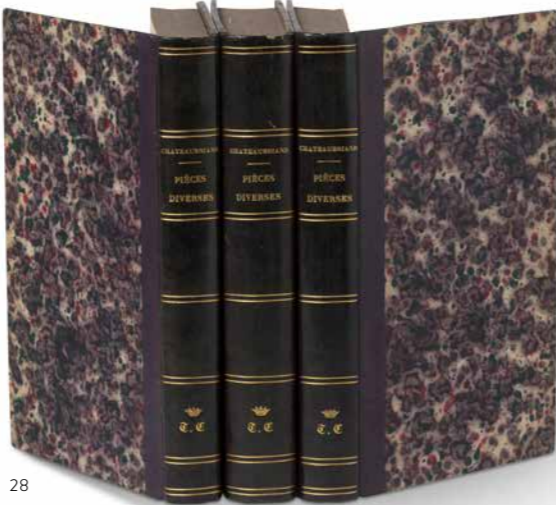
**CHATEAUBRIAND François-René de** (1768-1848).

Recueil de pièces diverses, Paris 1812-1833 ; 3 vol. in-8 (21,2 x 12,1 cm), demi-basane prune, dos lisse orné de filets dorés, monogramme couronné C.T. doré en pied (*reliure de l'époque* ; quelques petites rousseurs).

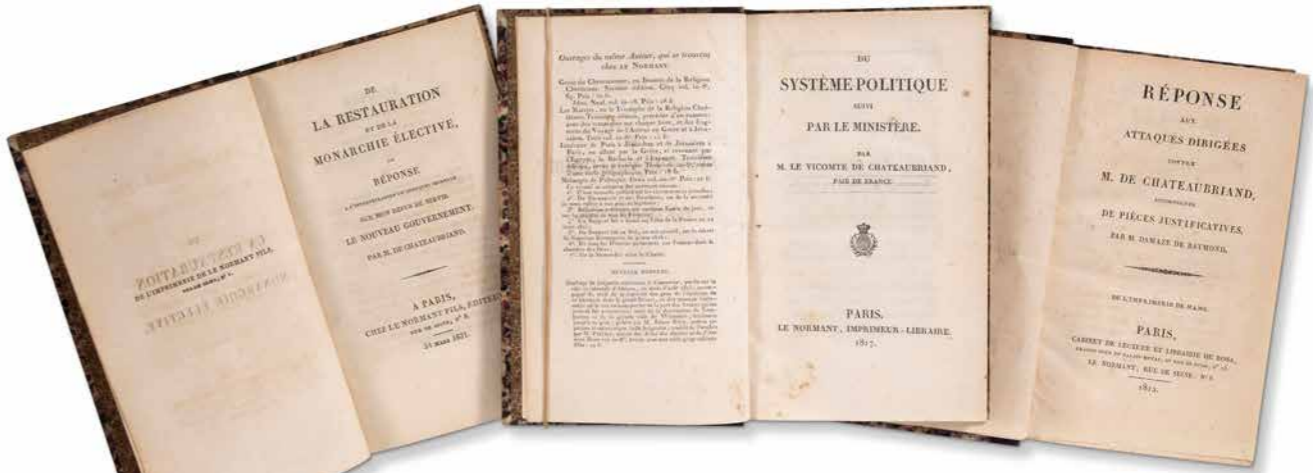
400 - 500 €

**Recueil de 15 pièces diverses de Chateaubriand, ou le concernant.**

Volume I. *Réponse aux attaques dirigées contre M. de Chateaubriand, accompagnées de pièces justificatives* (Cabinet de Lecture et Librairie de Rosa, Le Normant, 1812). – *Réflexions politiques sur quelques écrits du jour et sur les intérêts de tous les Français*. Nouvelle édition, revue et corrigée (Le Normant, 1814).



28



28

– *Proposition faite à la Chambre des Pairs, par M. le vicomte de Chateaubriand, dans la séance du 23 novembre dernier, et tendant à ce que le Roi soit humblement supplié de faire examiner ce qui s'est passé aux dernières élections, afin d'en ordonner ensuite selon sa justice. Suivie des Pièces justificatives annoncées dans la Proposition* (J. G. Dentu, 1816) ; édition originale. – *De la Monarchie selon la charte*. Par M. le vicomte de Chateaubriand, Pair de France, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, etc. Membre de l'institut royal de France (Imprimerie de Le Normant, 1816). – MARMET. *Réfutation des erreurs de M. le vicomte de Chateaubriand. De la Charte Constitutionnelle ; De la Représentation Nationale ; De la Nature du Pouvoir des deux Chambres ; De l'Initiative ; De la Prérogative Royale ; Et de la Responsabilité des Ministres* (Plancher et Delaunay, 1816), réponse à l'ouvrage précédent. Volume II. *Du système politique suivi par le Ministère*. Par M. le vicomte de Chateaubriand, Pair de France (Le Normant, 1817) ; édition originale. – *Remarques sur les affaires du moment*. Par M. le vte de Chateaubriand, Pair de France (Le Normant, 1818) ; édition originale.

– *Mémoires, lettres et pièces authentiques touchant la vie et la mort de S.A.R. Monseigneur Charles-Ferdinand d'Artois, Fils de France, Duc de Berry* ; par M. le V<sup>ie</sup> de Chateaubriand (Le Normant, 1820) ; édition originale. – *De la censure que l'on vient d'établir en vertu de l'article 4 de la loi du 17 mars 1822*. Par M. le Vicomte de Chateaubriand, Pair de France (Le Normant Père, 1824) ; édition originale. – *Lettre à un Pair de France*. Par M. le Vicomte de Chateaubriand, Pair de France. Deuxième édition (Le Normant Père, 1825). Volume III. *De la Restauration et de la Monarchie élective, ou réponse à l'interpellation de quelques journaux sur mon refus de servir le nouveau gouvernement*. Par M. de Chateaubriand (Le Normant Fils, 24 mars 1831) ; édition originale. – *De la nouvelle proposition relative au bannissement de Charles X et de sa famille, ou suite à mon dernier écrit : De la Restauration et de la Monarchie élective*. Par M. de Chateaubriand (Le Normant Fils, octobre 1831). – *Réponse à M. de Chateaubriand*, par M. PLOUGOULM, avocat (Abel Ledoux, novembre 1831). – *Courtes explications sur les 1.200 francs offerts par Mme la Duchesse de Berry aux indigènes attaqués de la contagion*. Par M. de Chateaubriand (Le Normant, 1832). – *Mémoire sur la captivité de Madame la Duchesse de Berry*. Par M. de Chateaubriand (Le Normant, 1833).

29

**CHATEAUBRIAND François-René de** (1768-1848).

L.A.S. « Chateaubriand », Paris 4 août 1826, [à Laure de COTTENS, à Lausanne] ; 4 pages in-8.

1 500 - 1 800 €

**Souvenir de son séjour à Lausanne.**

Il faudrait être bien ingrat, pour oublier les bontés dont on l'a comblé à Lausanne. « Je vois toujours ce lac si tranquille, ces montagnes et ce petit jardin où j'étois sûr de trouver une personne, si bienveillante pour moi, mon guide, ma compagne de solitude et de promenade. M<sup>de</sup> de Ch. partage tous mes regrets : elle vous a écrit ainsi qu'à M<sup>le</sup> Constant [...]. En quittant Lausanne j'ai éprouvé trop de peine pour ne m'être pas dit que je reviendrais. J'ai regardé à votre fenêtre ; j'aurois voulu encore vous dire *bon jour* et non pas *adieu* : vous savez que je déteste ce mot *jamais* qui va si mal à cette courte nature humaine »... Il réclame une lettre, et des nouvelles du grand concert. Il a été « charmé de Berne, et surtout de la vue que vous m'aviez recommandée. [...] Comment se porte le *Canard* ? »...

29

CIORAN Emil M. (1911-1995).

MANUSCRIT autographe, **Les degrés de la délivrance...**, [1969] ; cahier in-4 à spirale (Librairie-papeterie Joseph Gibert) de 80 pages foliotées 1 à 40, plus 3 pages (sur 2 ff. volants), couverture cart. rouge.

7 000 - 8 000 €

**Intéressant manuscrit de premier jet, préfiguration du livre De l'inconvénient d'être né.**

Écrit au stylo bille bleu ou rouge, avec de nombreuses ratures et corrections, au recto et au verso des pages chiffrées en rouge par Cioran, ce cahier porte sur la couverture le titre biffé : *Nostalgie du Déluge*. Une entrée porte la date du 21 août 1969 (f. 39) : « La nuit dernière, une nuit particulièrement mauvaise, j'ai compris dans quelles conditions surgit l'obsession de la naissance. – L'obsession de la naissance est le fruit des mauvaises nuits. // Réveil à 3 h. Impossible de me rendormir. Seul avec toute cette obscurité. Qu'ai-je à lui dire ? De tout ce qui semblait être, ne reste qu'elle et... moi. [Et cela sera toujours ainsi ; biffé] je ne peux même pas imaginer le jour. Tout est suspendu. Et comme l'avenir me paraît inconcevable, je me retourne vers le passé, le remonte en vitesse, et me heurte à ma naissance. Je ne peux plus parler. C'est donc elle le grand obstacle, le centre et l'origine, le secret de tout ce que je suis, le point de processus de mon moi. D'ailleurs il n'y a plus de moi, il n'y a plus que cette obscurité et la pensée de ma naissance. Et je n'ai qu'à triompher de cette pensée, pour que la nuit règne enfin seule ». Cette page, concentrée en cinq courtes phrases, formera l'incipit de *De l'inconvénient d'être né*. En effet, le cahier apparaît comme la première ébauche du livre de 1973, mais sous une forme plus méditative ou dissertée, qui sera par la suite considérablement concentrée en aphorismes ou en pensées plus ramassées ; ainsi une anecdote sur une Polonaise (p. 4) sera ramenée à quelques lignes dans la section IX. On trouve cependant déjà de remarquables aphorismes : « Toute opinion est un esclavage » ; « Je suis un incroyant contaminé par l'absolu »...

Le cahier apparaît d'ailleurs comme une longue réflexion et méditation, rythmée ou jalonnée par des titres ou des thèmes : *Les degrés de la délivrance* ; *Niveau spirituel* ; « L'universel cauchemar » ; *Naissance* ; *Le gouffre de la naissance* ; « La grande question : comment guérir de notre naissance ? » ; « Les suites de la naissance » ; *Éternité* ; *L'orgueil du "savoir"* ; « La vision du jeu universel » ; *Réalité et rêve* ; etc.

CIORAN Emil M. (1911-1995).

MANUSCRIT autographe, **L'erreur de naître [De l'inconvénient d'être né]** ; environ 350 pages in-4 dans 5 cahiers à spirale (27 x 21 cm), numérotés I à V.

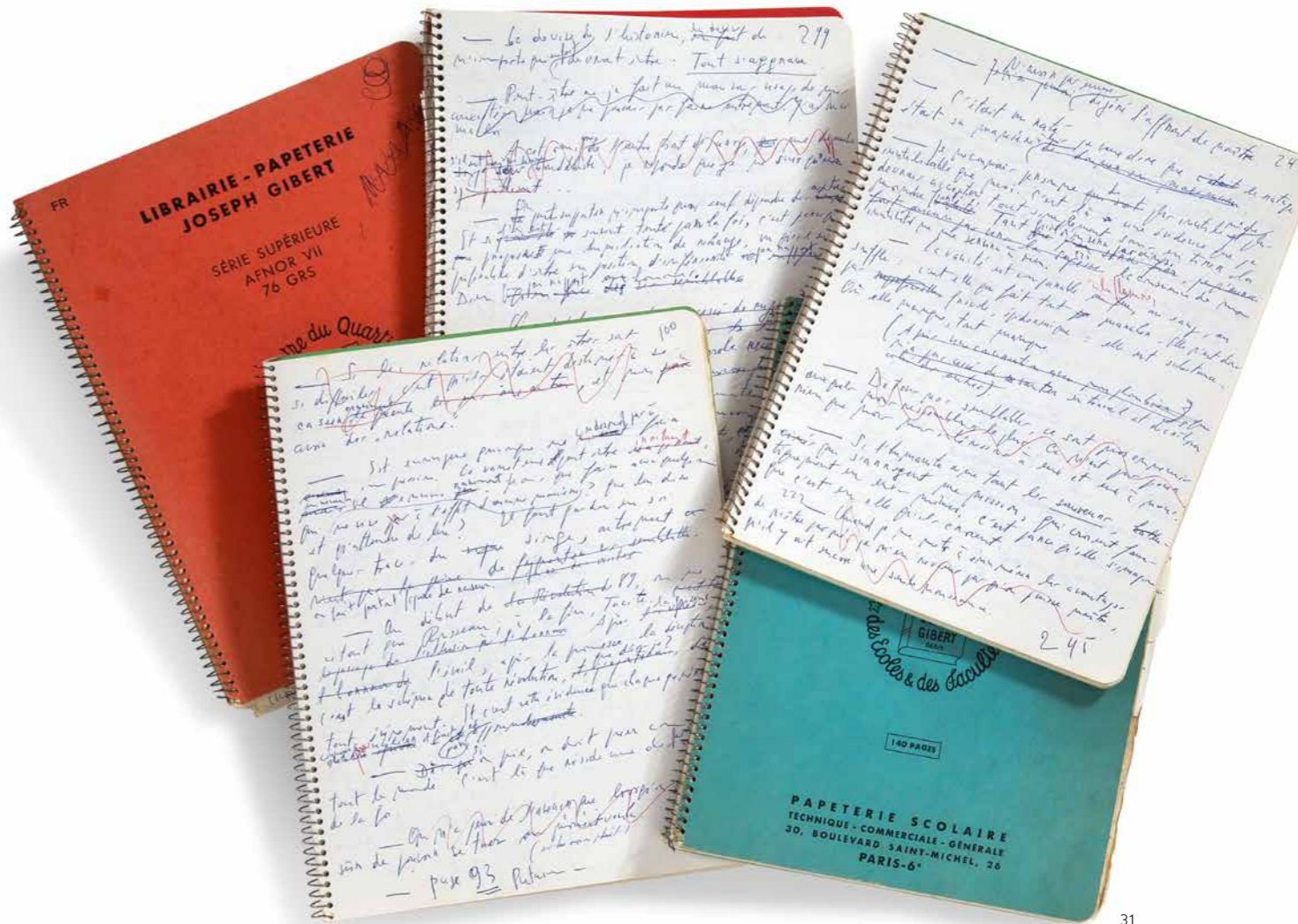
12 000 - 15 000 €

**Première version de son grand livre De l'inconvénient d'être né (Gallimard, 1973).**

Sur cinq cahiers à spirale de la Librairie-papeterie Joseph Gibert, Cioran a rédigé son ouvrage au stylo bille bleu sur le recto des feuillets, paginés de 1 à 329 ; il a, à plus de trente reprises, porté des additions ou des corrections sur des versos. Sur la couverture du premier cahier, il a noté au crayon le premier titre alors envisagé : *L'erreur de naître*, avec le sous-titre *Interjections* encadré ; la couverture du cahier IV porte le titre *Fluctuation*.

Le manuscrit porte de **très nombreuses et importantes corrections**, parfois au stylo-bille rouge ; parfois une nouvelle version d'une pensée est notée sur un béquet collé sur la version primitive, parfois même des pages entières. Le cahier I, rouge, est paginé 1 (feuille volante) et 3-70 (avec additions sur 14 versos) ; le cahier II, vert, est paginé 71-140 (avec additions sur 8 versos, et découpures aux p. 131 et 139) ; le cahier III, bleu, est paginé 141-188 et 191-195, plus 12 feuillets non numérotés ou paginés 1-8 (avec additions sur 10 versos) ; le cahier IV, vert, est paginé 211-179 (avec 2 pages chiffrées 228, et petites additions au verso de 2 pages) ; le cahier V, rouge, est paginé 280-329 (additions au verso de 3 pages).

**Ce manuscrit de travail, qui paraît même parfois de premier jet, est un premier état de ce qui deviendra, après élaboration et reclassement, De l'inconvénient d'être né.** On trouve là, dans un ordre qui n'est pas encore celui du livre, quantité de pensées et d'aphorismes, dans une version primitive, souvent surchargée de corrections. Ainsi en tête de la page 3, on peut lire les deux premiers aphorismes de la section II, très corrigés, puis biffés ; suivent deux autres pensées non reprises. La page 4 commence par un aphorisme biffé : « Chacun croit que ce qu'il fait est important. Sauf moi ; aussi ne puis-je rien faire ». Suit une intéressante réflexion rayée par une croix : « Ma forme de cafard est, disons, "slave".



Dieu sait de quelle steppe sont venus mes ancêtres ? J'ai, comme un poison, le souvenir héréditaire de l'illimité. De plus, à l'égal des Sarmates, je suis un individu douteux, incertain, suspect, d'une duplicité d'autant plus grave qu'elle est désintéressée. Des milliers et des milliers d'esclaves clament en moi leurs défaîtes et leurs humiliations contradictoires ». Suivent deux autres aphorismes. En haut de la page 5, on peut lire la première version de la troisième pensée de la section II du livre : « Plus on possède de vertus, moins on avance. Elles sont du reste incompatibles ; plus elles sont vives, réelles, plus elles se combattent et se neutralisent. Elles sont jalouses. Alors que les vices, indulgents les uns à l'égard des autres, donc plus humains, plus féconds. Ainsi s'explique la nullité et la stagnation des gens honorables » ; après des corrections, Cioran a biffé cette pensée, et a inscrit sur la page en regard une nouvelle version, proche de la version définitive. Citons encore le début de l'avant-dernière pensée de la section IV du livre, que Cioran a supprimé par la suite (ici p. 93) : « En 1940, pendant la "drôle de guerre", j'avais pris l'habitude de rentrer très tard. J'habitais un hôtel près de Cluny. Une nuit, une vieille putain aux cheveux blancs me demanda de faire quelques pas avec elle, car elle craignait une rafle. La nuit d'après je la rencontraï à nouveau. par la suite, vers trois heures du matin, moment où je rentrais, elle me guettait et nous discussions de choses et d'autres souvent jusqu'à l'arrivée du jour. Nos rencontres finirent avec le couvre-feu qui suivit l'entrée des Allemands à Paris »...

Sur certaines pages, Cioran a noté des renvois à d'autres pages de ce manuscrit, pour apporter un premier classement et un meilleur enchaînement dans ses pensées. Certaines pensées sont biffées, en bleu ou en rouge ; d'autres sont entourées ; d'autres marquées en marge d'une croix, ou de plusieurs S inversés. **Une grande partie de ces cahiers semble être restée inédite.**

Certains passages, non retenus dans *De l'inconvénient d'être né*, seront repris plus tard, comme, dans *Écartèlement*, ce récit d'une promenade dans le Paris matinal de novembre, dont nous citons le début (p. 94) : « Paris se réveille. En ce mois de novembre, avant six heures du matin, j'entends, avenue de l'Observatoire, un oiseau – un seul – s'essayant au chant. Je m'arrête, je me sens indiciblement heureux dans une telle compagnie. Soudain, des grognements dans le voisinage »...

La fin du troisième cahier a servi à élaborer le beau texte sur Henri Michaux, **Michaux ou la passion de l'exhaustif**, qui sera recueilli dans les *Exercices d'admiration*. Sur les feuillets 186 à 195 et les deux suivants, au recto et au verso, Cioran a jeté ses premières idées et ses esquisses ; puis sur neuf pages, il a rédigé son texte, en premier jet, avec de nombreuses ratures et corrections (une petite découpe correspond à une citation que Cioran a faite d'un de ses cahiers).

CIORAN Emil M. (1911-1995).

MANUSCRIT autographe, **De l'inconvénient d'être né** ; 210 feuillets in-fol. dans 3 cahiers à spirale in-4 (27 x 21 cm), numérotés I à III.

10 000 - 15 000 €

**Manuscrit d'élaboration et de travail pour son grand livre De l'inconvénient d'être né** (Gallimard, 1973).

Sur trois cahiers à spirale de la *Librairie-papeterie Joseph Gibert*, le premier bleu et les deux autres jaunes, Cioran a rédigé son ouvrage au stylo bille bleu sur le recto des feuillets, paginés de 1 à 210 ; il a, à dix reprises, porté des additions sur des versos. Sur la couverture du premier cahier, il a noté au stylo rouge le titre : *De l'inconvénient d'être né*. L'édition est divisée en douze sections. Le manuscrit s'ouvre sur la section II (le chiffre est porté en tête de la première page), et correspond à peu près aux sections II à VIII, non numérotées dans ce manuscrit ; mais bien des aphorismes ou développements seront déplacés pour prendre place dans les autres sections, voire dans d'autres livres, comme une anecdote (p. 125) qui se retrouvera avec des variantes dans *Écartèlement* : visite d'un jeune homme exalté, qui s'avance vers Cioran comme pour l'assassiner. Le manuscrit montre Cioran au travail, corrigeant et remaniant son texte pour arriver à la forme parfaite. Ainsi, le premier aphorisme est entièrement corrigé et réécrit ; la première version, qu'on peut déchiffrer sous les ratures (« Si le sentiment de la nullité de tout pouvait conférer à lui seul la sainteté, je n'échapperais vraiment pas à la canonisation »), devient le texte définitif : « Si le dégoût du monde conférerait à lui seul la sainteté, je ne vois pas comment je pourrais éviter la canonisation ». D'autres sont corrigés au stylo rouge ou vert ; quelquefois, Cioran a collé une nouvelle mouture du texte sur la version primitive. Certains aphorismes sont marqués en marge par des croix rouges, ou par des séries de trois points d'interrogation. Mais le manuscrit révèle quantité de **textes inédits**, supprimés, biffés au stylo bleu ou rouge. Ainsi, sur le premier feuillet, à la suite des deux premiers aphorismes, trois autres ont été rayés par Cioran. « Être stérile – avec tant de sensations ! Perpétuelle poésie sans mots ». « Après une nuit blanche, les passants vous paraissent des automates : aucun n'a l'air de vivre, de respirer, de marcher. Chacun semble mû par un ressort ; rien de spontané ; sourires mécaniques, gesticulations de spectres. Spectre vous-même, comment verriez-vous dans les autres des êtres en chair et en os ? » « Dostoïevski disait que la Russie était "vacante". Depuis longtemps elle ne l'est plus... L'histoire ne serait tolérable que si les nations acceptaient leur vacance, et refusaient d'en sortir. Mais alors l'histoire

cesserait précisément, – pour le plus grand bien de tous, de ceux qui la subissent, comme de ceux qui la font ». On trouvera cependant plus loin d'autres textes qui n'ont pas été rayés, et que Cioran n'a cependant pas retenus dans son livre. **On peut estimer qu'à peu près la moitié de ce manuscrit est restée inédite.**

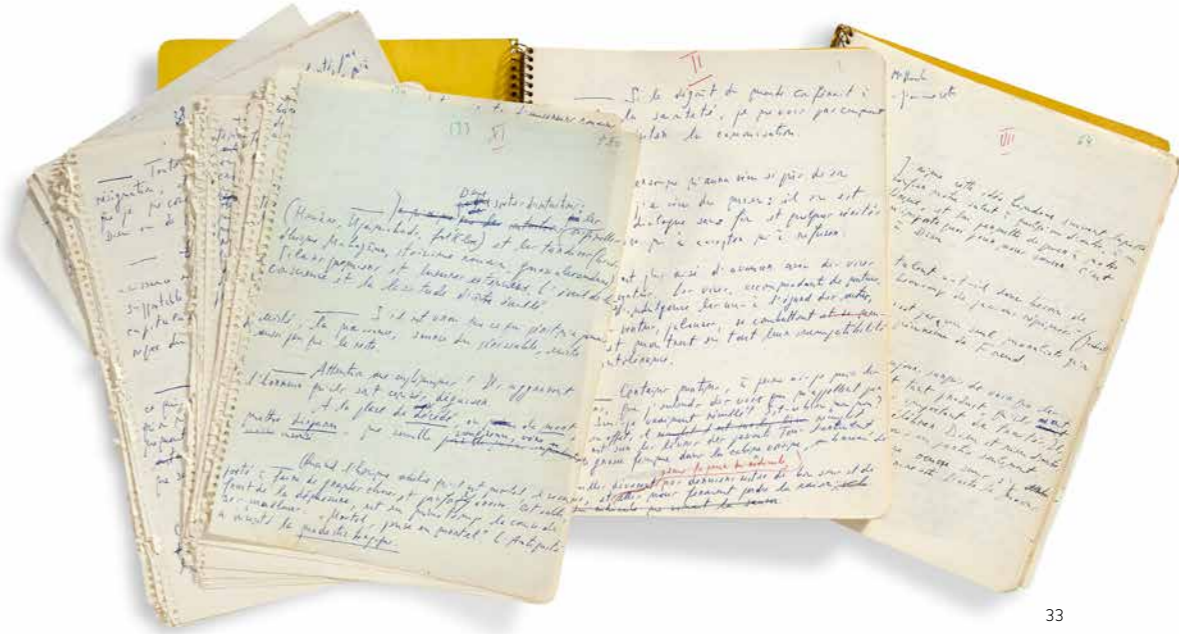
CIORAN Emil M. (1911-1995).

MANUSCRIT autographe, [**De l'inconvénient d'être né**] ; environ 190 pages la plupart in-4 (certaines découpées) dans 2 cahiers à spirale in-4 (27 x 21 cm) puis en feuilles.

10 000 - 15 000 €

**Manuscrit de travail de son grand livre De l'inconvénient d'être né** (Gallimard, 1973).

Sur deux cahiers jaunes à spirale de la *Librairie-papeterie Joseph Gibert*, numérotés I et II, Cioran a rédigé son ouvrage au stylo bille bleu sur le recto des feuillets, paginés au stylo vert (1-6 en bleu) de 1 à 63 puis de 64 à 132 (pas de p. 90, un [101 verso], plus 2 feuillets rapportés chiffrés 22 et 23 entre les p. 116 et 116a) ; la suite sur des feuillets volants de cahier-spirale est paginée en vert de 133 à 170 (pas de p. 163), puis deux feuillets 171 (dont un venant d'un bloc in-8), 4 feuillets non paginés (dont trois recto-verso), 8 feuillets paginés 38 à 45 (avec un petit feuillet 175 inséré après la p. 38), et un petit feuillet 179. **Cioran met en forme son livre, qu'on voit ici trouver son ordre presque définitif.** Cioran divise son manuscrit en sections, dont le numéro en chiffres romains est porté au stylo rouge, en commençant en tête de la première page par la section II (pages 1-14) ; à la fin de la section III (p. 15-33), Cioran a noté le chiffre IV avec le sous-titre *Déambulation*, suivi d'une addition (nombre de pages ou de pensées ?) ; la section V du manuscrit (p. 34-43) sera en fait éclatée entre plusieurs sections ; d'où un décalage : la section VI du manuscrit (p. 44-63) correspond à la section V du livre, la section VII (p. 64-80) à la VI, la section VIII (p. 81-116a) à la VII ; sur la page 116a, Cioran a noté le chiffre IX avec le sous-titre *Révolutions*, et les deux pages rapportées 22-23 donnent la fin de la section VIII du livre ; la section X du manuscrit (p. 117-132) correspond à la section IX du livre, la section XI (p. 133-159) à la section X ; à partir de la page 159, Cioran n'a plus marqué de division, mais la fin du dossier (dont la pagination est hétéroclite) correspond à peu près aux sections XI et XII du livre, dans une version encore non ordonnée.



Certaines pensées sont marquées pour être déplacées, comme la quatrième de la page 1 qui passera de la section II à la section IV (une autre viendra la remplacer dans le livre), ou pour être éventuellement supprimées, comme celle-ci (p. 3) marquée de trois points d'interrogation au stylo rouge : « Le doute n'est pas un [résultat] aboutissement, c'est une prédestination ». Parfois, Cioran a supprimé telle pensée en coupant dans son manuscrit, la collant parfois ailleurs : il y a une bonne trentaine de pages ainsi découpées. D'autres pensées supprimées, ou déplacées, sont biffées ou rayées dans le manuscrit ; d'autres sont entourées ; d'autres sont marquées *Révolutions* (sous-titre envisagé pour la section VIII). À certains endroits, Cioran renvoie à des pages de son manuscrit pour marquer l'insertion de tel passage. Certaines pensées sont **abondamment corrigées**, parfois au stylo rouge ou vert ou au crayon, notamment vers la fin du manuscrit. Certaines semblent être restées **inédites**.

CIORAN Emil M. (1911-1995).

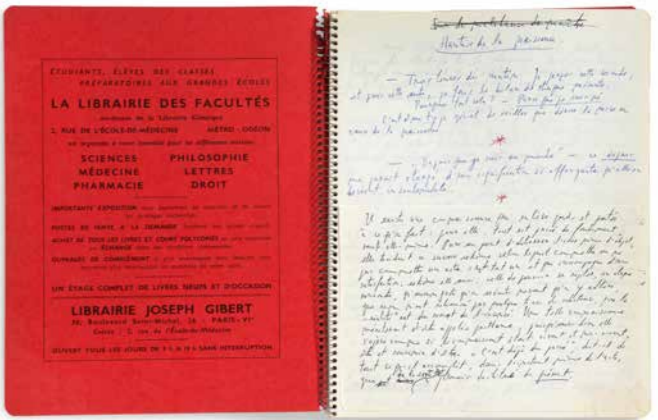
MANUSCRIT autographe pour **De l'inconvénient d'être né** ; 40 pages in-4 dans un cahier à spirale, couverture cart. rouge (*Librairie-papeterie Joseph Gibert*, 27 x 21 cm).

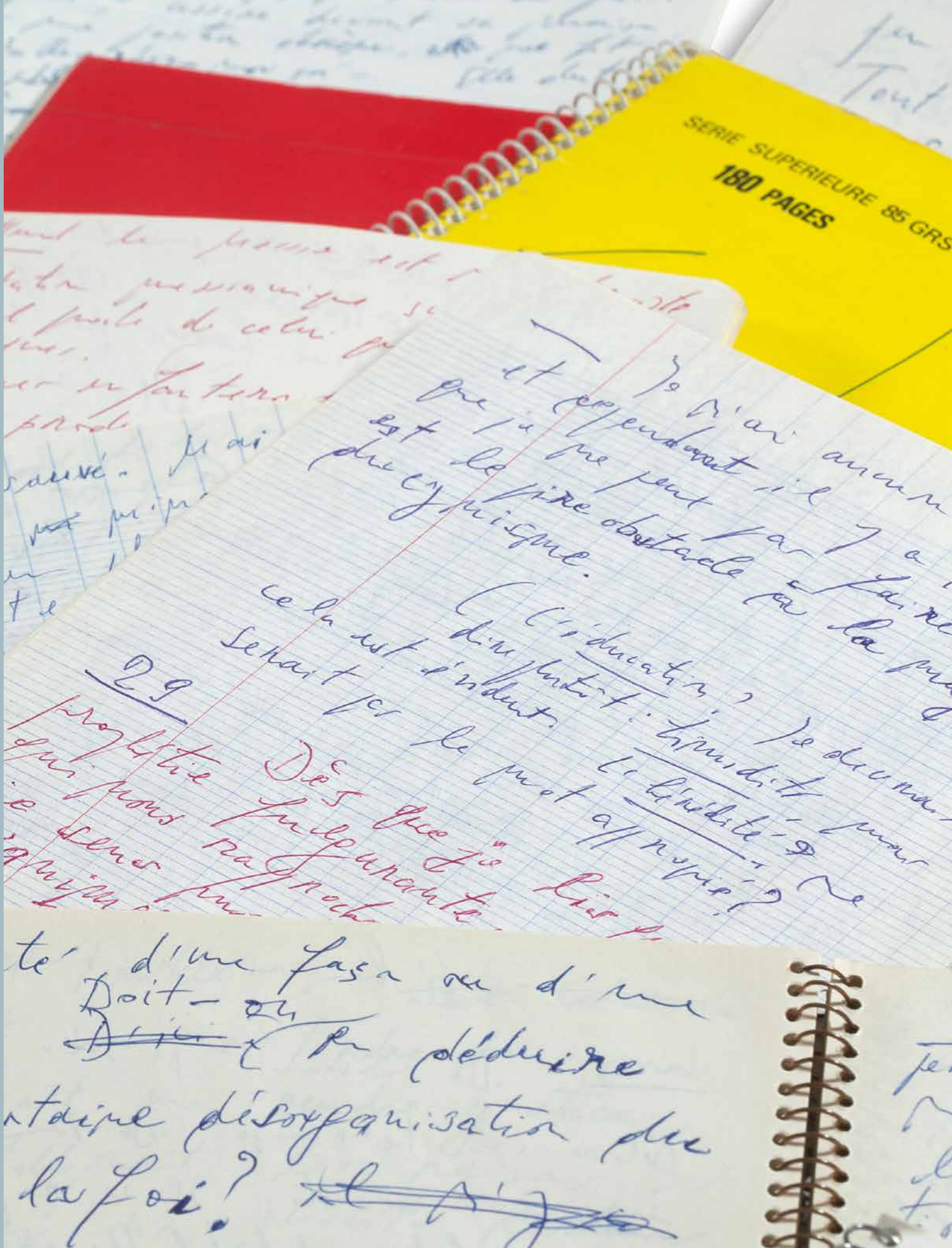
5 000 - 7 000 €

**Mise au net, avec variantes, ratures et corrections, de deux chapitres du livre De l'inconvénient d'être né** (Gallimard, 1973), probablement pour une publication en revue.

**Hantise de la naissance**, avec variante de titre biffée : **Sur la malchance de naître**. Ce texte, paginé 1 à 18, correspond à la section I de *De l'inconvénient d'être né*, où les titres de sections ont disparu. Cioran l'a écrit sur le recto des feuillets du début du cahier, au stylo-bille noir ou bleu, avec quelques corrections au stylo-bille rouge, et une mise au net au verso de la page 2, en regard du passage remanié. Une nouvelle version de la troisième pensée a été collée sur la version primitive. Parfois, les pensées sont séparées par des étoiles au stylo rouge. Cioran a porté sur son manuscrit de **nombreuses corrections**, et certaines pensées seront encore remaniées dans l'édition. Certains aphorismes ont été biffés sur le manuscrit, comme celui-ci après la quatrième pensée : « Ahurissement perpétuel. Je n'ai jamais été à l'aise dans l'être. Ne me séduisit que ce qui me précède, les instants sans nombre où je ne fus pas. Le non-né est mon refuge ». D'autres, non rayés sur le manuscrit, ont

été supprimés pour l'édition du livre, comme celui-ci (p. 6) : « L'Art de la Fugue et le *Mādhyamika*, ces exercices suprêmes, ces deux extrémités de l'expression, et du raisonnement, ces deux seules grandes victoires sur le monde ». Cet autre, rayé au stylo rouge (p. 14), deviendra, légèrement modifié, la conclusion du livre : « Qu'avez-vous, mais qu'avez-vous donc ? – Je n'ai rien, je n'ai rien, j'ai fait seulement un bond hors de mon sort, et je ne sais plus maintenant vers quoi courir... » **Sur l'inutilité des révolutions.** Ce texte, paginé 1 à 21, correspond à la section VIII de *De l'inconvénient d'être né*. Cioran l'a écrit au stylo bleu au recto des feuillets, avec un feuillet 12a en regard de la page 12, et deux additions en regard des pages 13 et 21, et des corrections, parfois au stylo rouge. Le texte a été là encore profondément remanié pour l'édition. Ainsi la seconde pensée du manuscrit a disparu du livre : « C'est dans l'euphorie que le Français construit un système social, sans tenir nul compte des données pratiques. Le mot "révolution" a sur lui l'effet d'un aphrodisiaque. Alors qu'il manque d'imagination métaphysique, il fait preuve d'une remarquable invention dès qu'il s'agit de *repenser* la société ; là, plus rien ne l'arrête : il se déchaîne, il délire en raisonnant, il perd tout bon sens, il va jusqu'au bout de ses divagations. Pour peu qu'il soit à envisager un autre type d'ordre ou de désordre, il se sent novateur, il est dans son élément. L'idée d'égalité le met en transe, et c'est autour d'elle que depuis deux siècles tournent ses obsessions. Comme il n'y a pas d'insanité plus noble, il peut y consacrer sans regarder toutes les réserves de ses espoirs et de sa rhétorique »...





**CIORAN Emil M.** (1911-1995).

CAHIERS autographes, 1973-1980 ; 18 cahiers in-4, environ 2500 pages.

60 000 - 80 000 €

**Très important ensemble inédit de cahiers autographes, qui sont comme un journal intime et intellectuel de Cioran, mais aussi le laboratoire des livres à venir.**

Ces cahiers inédits prennent la suite du volume des 34 *Cahiers* 1957-1972, publié chez Gallimard en 1997. Certains fragments, ici en tout premier jet, se retrouveront dans *Écartèlement* (1979) ou *Aveux et Anathèmes* (1987), mais ce journal, composé d'aphorismes, réflexions philosophiques, événements de la vie quotidienne (expositions, rencontres, visites, promenades), souvenirs personnels, citations, notes de lecture, explosions de colère et sautes d'humeur, est majoritairement inédit. Observateur scrupuleux du détail, misanthrope convaincu, Cioran multiplie les réflexions sur le passage du temps, sa crainte du gâtisme, l'obsession de la mort... Il note ses journées de mélancolie, ses nuits d'insomnies ou de rêves, ses cauchemars, ses accès de désespoir et son exaspération devant les imbéciles et les importuns. Il parle souvent de l'écriture comme d'un symptôme de son mal-être – ou, *a contrario*, comme d'un remède passer à ses maux. Les feuillets de ces cahiers sont remplis, recto et verso, de son écriture au stylo bille bleu et rouge (parfois vert ou noir). Les couvertures portent généralement une lettre ou un chiffre romain, et la plupart, la date de la première entrée. Souvent corrigées en cours de rédaction, les entrées du journal peuvent aussi être signalées par des « X », des « ? » ou des traits marginaux, ou barrées. Les dates se font plus rares dans les tout derniers cahiers.

**A, XXXV.** 22 novembre 1972-21 juillet 1973. Cahier à spirale de 162 pages in-4 (27 x 21 cm) et 1 page in-8 rapportée, couverture cart. rouge. Sur la couverture, Cioran a noté : « Le 17 juin 1973 ai remis le manuscrit à l'éditeur. *De l'inconvénient d'être né* ». Ce cahier a servi du 22 novembre 1972 au 21 juillet 1973. Deux pages blanches semblent signaler des entrées exceptionnelles. En voici la première : « *La nuit du 1<sup>er</sup> au 2 mai 1973.* 3/12 du matin. Je suis malade. Rien ne va plus. Mon corps (en l'occurrence, mon estomac) ne me suit plus. – Continuer jusqu'où, jusqu'à quand ? Mon corps n'est plus mon complice. – Seul avec le silence. Je suis *coincé*. Mais je garde un espoir, dont je ne sais quoi faire.. Il est curieux que j'arrive encore à m'intéresser à *quoi*. Si je pouvais n'y plus penser ! Mais ce sont mes maux qui m'y poussent »... L'autre page blanche se trouve face à l'entrée datée du 17 juin 1973 : « Aujourd'hui j'ai remis à l'éditeur *De l'inconvénient d'être né*. En plaçant devant lui le manuscrit, j'eus l'impression de me débarrasser d'un cadavre. Et d'ailleurs ma visite était bien chez un fossoyeur. – J'ai peiné plus de deux ans sur ce manuscrit, qui n'est au fond qu'un ramassis de boutades. Quelques-unes pourtant sont des cris pétrifiés. Mais qui les *entendra* ? – Vais-je me mettre à

écrire un autre livre ? Je le voudrais. Pourvu que j'en aie la force, et le *désir* ! – Pendant quelques jours, pressentiment d'une explosion imminente. Angoisse et jubilation en même temps. Si cette sensation était devenue plus intense, quelle eût été ma réaction ? La jubilation, il n'en aurait été plus question »... Le cahier s'ouvre sur une soirée au théâtre pour une pièce de Roland DUBILLARD (22 nov.), et des conversations téléphoniques avec Eugène [IONESCO] saoul. Promenades au Jardin des plantes (l'air indifférent d'un lama lui inspire une réflexion sur le détachement qui sera plusieurs fois reprise et remaniée), à la campagne, au jardin du Luxembourg, dans la Beauce, dans la forêt de Dourdan... Discussion avec Georges DUMÉZIL (23 déc.), la visite de trois "pays" (5 janvier 1973), une émission où il se contemple en « vieillard grimaçant » (17 avril), chez le médecin (18 mai), torture chez le dentiste, pèlerinage à la Défense (juin), exposition SOUTINE (11 juin), promenade avec un pensionnaire occasionnel de Sainte-Anne (12 juin), conversation avec Henri MICHAUX (20 juin)... Il raconte ses rêves et cauchemars, fait allusion à quelques personnes, souvent désignées par des initiales, notamment X. ; anecdote sur sa voisine nonagénaire lubrique... Réflexions et aphorismes sur la fatigue, la sainteté, la religion, le style (« La sainte concision ! »), la mélancolie, le pessimisme, la connaissance de soi, le mensonge, les croyances, la mort (« La mort, de toute évidence, est une solution. La seule, malheureusement »), Hitler, la conscience, etc. Le 15 décembre, il note : « Mes droits d'auteur EN FRANCE POUR TOUTE UNE ANNÉE se chiffrent à *cinq cents francs*. Si j'étais un homme d'honneur je me foudrais une balle dans la peau. Je gagne donc en moyenne 40 francs par mois. Je serais donc l'homme le plus pauvre du... royaume, si je ne gagnais un peu plus à l'étranger. Il vaut mieux penser à autre chose »... Nombreuses références littéraires ou philosophiques : La Rochefoucauld, Nietzsche, Lichtenberg, D. Halévy, Confucius, Joubert, Borges, Martin Buber, René Char (« Il fait du fulgurant »), Goethe, Nabokov, Voltaire, Nerval, Emily Dickinson, Swift, Kant, « l'exaspérant Mallarmé »...

**[A bis], 1973.** 24 juillet-31 août 1973. Cahier d'écolier de la marque Mes-sager, à couverture rouge, de 48 pages petit in-4 à carreaux (22 x 16 cm, le reste vierge), plus 8 pages rapportées. Ce cahier fut rédigé pendant des vacances à Dieppe, du 24 juillet au 23 août, puis à Montana en Suisse du 27 au 31 août. Cioran a inséré un feuillet avec les entrées des 21 et 22 juillet. Il ouvre le cahier par ces lignes : « Suis allé à la Bibliothèque. Ai emporté trois livres que j'avais déjà lus l'année dernière, – tant il m'est devenu impossible de me jeter sur de nouveaux auteurs – par peur de ne pouvoir pas les lire »... Dans les pages qui suivent, on lit des citations, parfois commentées, du Talmud, de la Kabbale, Novalis, Jean Rostand, Voltaire, Goethe, Wittgenstein... Cioran note quelquefois ce qu'il voit au bord de la mer, mais aussi ses humeurs : *anxiété, rage, fureur, méchanceté, besoin d'exploser*. Certaines notations se retrouveront dans *Écartèlement* : « Être, c'est être coincé ». Le 19 août, il rentre à Paris et se rend sur la tombe de PROUST au Père-Lachaise.. À Montana, Cioran raconte une conversation avec une paysanne, une visite au château de Muzot. Le 29, il note : « Mon seul mérite est de savoir un peu mieux que tout le monde que tout est inutile ».

**B, 10 septembre 1973**–6 janvier 1974. Cahier à spirale de 178 pages in-4 (27 x 21 cm), couverture cart. rouge.

Le cahier s'ouvre le 10 septembre sur une pensée de Novalis, suivie de cette phrase : « C'est exactement le contraire de ce que je pense et res-sens ». Et le lendemain 11 sept. : « Circulé une bonne heure dans Paris. Impression d'enfer, d'enfer achevé, parfait, intolérable »... Cioran souffre en effet de la promiscuité et de la pollution urbaines (15-18 sept.) : « Ce que je déteste le plus, c'est la présence de l'homme. Ma terreur du voisin. Le massacre de *tous les voisins*. – *Prochain* est un autre mot pour *fâcheux* »... « Ce défilé de gens laids, dégénérés, rabougris vous enlève toute volonté de vivre. Des déchets *suralimentés* »... « En rentrant tout à l'heure, je me suis dit que je devrais me mettre à écrire un autre livre, ne serait-ce que pour oublier le monde hideux qui m'entoure. Un livre, après tout, n'est qu'une manière de se leurrer, de se mentir ; – une manière élégante, et curieusement efficace. Je m'engage à écrire tous les jours quelques pages, *même si je n'ai rien* à dire. D'ailleurs, c'est cela écrire »... Le 29 sept. : « Mes livres : commentaires sur mes sensations. Tous mes livres pourraient porter le sous-titre : Entre la sensation et l'idée ». Certaines notations se retrouveront dans *Écartèlement*, souvent remaniées comme telle réflexion sur le rituel tantrique, ou cet aphorisme : « Exister est un plagiat ».

Cioran note des crises de rage contre le flatteur X (6 oct.), un automobiliste (9 nov.), ou longuement contre son ancien ami A.B. (Alain BOSQUET : « Ce n'est pas un homme, c'est une larve », 6 janv.) ; mais il constate aussi son absence d'émotion, lors de la mort de son ami le plus sûr, Gabriel MANCEL (le 8 octobre), et de ses obsèques (le 12), auquel il pensera très souvent dans les pages qui suivent ; ou encore, à propos d'un événement marquant (15 oct.) : « Un manuscrit auquel j'avais travaillé plusieurs mois pendant la guerre, que j'ai jeté en 1946 aux égouts, au coin de la rue Racine et de la rue Monsieur-le-Prince. Ce fut pour moi un événement. Depuis, je suis passé dans une complète indifférence presque tous les jours devant cette bouche d'égout, comme si elle n'avait le moindre rapport avec ce qui marqua un tournant de ma vie »...

Il est beaucoup question de son livre *De l'inconvénient d'être né* : le titre qui aurait dû être *Bricoler* (17 oct.), le thème qui « ne tient pas debout » (20 oct.), sa déception devant le texte imprimé dans lequel il découvre des « défauts » et des « pauvretés » (7 nov.)... « Toujours mon livre : est-il bon ? est-il mauvais ? Il est entre les deux, il est raté » (8 nov.)... « Moi qui écris si peu, il est étrange que les critiques me reprochent d'avoir publié tant de livres (six !) ». Il est vrai qu'avec mes idées je devrais m'abstenir de toute activité. Je suis peut-être le seul écrivain qui ait prévu – et formulé – toutes les critiques qu'on pourrait m'adresser. – Un auteur est un damné, nécessairement » (28 nov.)... Il raconte ses rêves et cauchemars, ses douleurs physiques et maladies, ses promenades, rapporte des conversations avec Henry CORBIN, Henri MICHAUX, le Père N.S., Jacobs, Fouad El-Etr, Eugène IONESCO, Samuel BECKETT (7 déc.), sa visite à l'exposition Max ERNST (1<sup>er</sup> déc.)...

Nombreuses références littéraires ou philosophiques : le Bouddha, Maurice Blanchot (« du noble pinaillage, mais pinaillage »), Proudhon, Marx, Massignon, Montherlant, Dostoïevski, Rilke, La Rochefoucauld, Tacite (« Tacite a été mon vice, mon poison »), Mme Du Deffand, Nietzsche, Pascal, Julien Green, Benjamin Fondane, Heidegger, Gottfried Benn, Elias Canetti, Tchékhouv (« le grand, le plus grand spécialiste des Ratés »)...

**C, 7 janvier 1974**–5 juin 1974. Cahier à spirale de 182 pages in-4 (27 x 21 cm), couverture cart. verte.

La première entrée le 7 janvier commente une émission « pas trop mal » sur *De l'inconvénient d'être né* à la télévision : « J'écoutais, je regardais comme s'il ne s'agissait pas de moi. On m'aurait complètement démoli, que cela m'aurait été indifférent. Le type a très bien dit que j'étais le contraire de Nietzsche. Je suis étonné que personne n'ait vu que mon livre était un livre de vieux. (Un autre type a dit que j'avais un côté Sacha Guitry. Bien saisi. Un penchant pour la frivolité, contrarié sans cesse par un appétit d'essentiel) »... La rage contre A.B. continue... Il revient sur son livre (18 janv.) : « De tous mes livres, c'est le dernier qui donne l'image la plus exacte de celui que je suis. Pourquoi ? Parce qu'il est entièrement une conversation avec moi, parce que, en l'écrivant, je n'ai eu, à aucun moment, le sentiment que j'écrivais un livre ». À Julien GREEN, à un déjeuner à l'Institut autrichien : « Je lui ai dit que le *Journal*, en tant que genre, était une *prière vulgaire*. Il a eu l'air de m'approuver. Mais peut-être ai-je fait une *gaffe* » (28 févr.). « L'ennui ? une démenée lucide. – Ce que je ressens exige la poésie – dont je ne fais que m'éloigner. Ce que

j'aime à dire aurait été acceptable en poésie ; en prose, ce ne pouvait être que l'horreur plus ou moins sèche et froide. – Je ne peux être compris pleinement que par les déçus de la psychiatrie et de l'ésotérisme » (23 mars)... Mort de Georges POMPIDOU (3 avril). Il parle avec regret de son petit texte sur Paul VALÉRY (12 avril) et de ce besoin de « démolir une ancienne idole qui, par sa perfection stérile et vide, m'a fait le plus grand mal ». « J'ai tant pensé au Suicide que j'en ai épuisé le contenu, et qu'il n'est plus qu'un cadre, qui emprisonne mes jours » (26 avril)... Etc. Conversations avec Samuel BECKETT (30 janv.), Manès SPERBER, Constantin NOÏCA, divers amis désignés par des initiales, avec un hippie allemand... Souvenirs de jeunesse (comme son amour d'adolescent pour Cella S., 10 mai), de son père, de sa mère ; réflexions sur les Roumains... Il dit son amour pour J.-S. BACH : « L'idéal serait de pouvoir se répéter comme... Bach » (11 mars) ; « Le Bouddha et Bach – eux seuls m'ont apporté quelque apaisement » (3 avril)... Promenades, scènes vues dans la rue ou le métro, incidents de la vie quotidienne... Certaines notations se retrouveront dans *Écartèlement*, souvent remaniées comme celle-ci : « Encore au Jardin zoologique. Toutes ces bêtes ont une tenue décente. Sauf les singes. On sent que l'homme n'est pas loin ».

Nombreuses références littéraires ou philosophiques : Pavese, Rancé, Dangeau, Swift, Platon, Plotin, Hume, Mme de Sévigné, Julien Green, Sainte-Beuve, Talleyrand, Pasternak, Swift, Épicure (« le grand Libérateur »), Lie-Tseu, Wittgenstein, Héraclite, Socrate...

**D, 5 juin 1974**–17 septembre 1974. Cahier à spirale (*Librairie-papeterie Joseph Gibert*) de 92 pages in-4 (27 x 21 cm), couverture cart. jaune.

5 juin : « J'ai tant attaqué l'existence que je me trouve à son égard à court d'invectives, d'arguments, et de griefs »... « Ma vie ? Un calvaire *réussi* » (7 juin). « Depuis des mois et des mois, je n'ai fait que voir des gens et écrire des lettres. Peut-être eût-il mieux valu écrire un livre. Peut-être » (16 juin)... « Mon malaise devant un écrivain, quel qu'il soit. Depuis toujours. On devrait extirper cette race-là. Je rêve d'un monde où écrire serait un acte inconnu. Les animaux ne connaissent pas leur bonheur » (18 juin)... « Je disais hier soir à Octavio PAZ que, tout en ne croyant plus aux livres, je ne voudrais pas cesser de "produire", que travailler faisait du bien, qu'après avoir écrit, n'importe quoi, une phrase ou une page quelconque, j'avais envie de siffler » (25 juin)... « Écrire avec de l'arsenic » (1<sup>er</sup> juillet)... « Écrire un livre qui ferait trembler Dieu » (18 juillet)... Etc. Cioran critique fréquemment ses amis, surtout pour leur incompréhension ou indifférence à l'égard de ses œuvres. « Marguerite YOURCENAR, à propos de *l'Inconvénient*, m'écrivit qu'elle croit à la *sincérité* du livre (j'avais marqué, dans ma dédicace, qu'il ne s'agissait que d'une suite de boutades précisément). Elle parle même de l'*exactitude* de mes affirmations. Et elle finit : "Malheureusement vous avez bien raison". Je crois savoir qu'elle est malade en ce moment (gravement ?). Ce qui explique son approbation. D'ailleurs quelqu'un qui n'est pas atteint par des infirmités évidentes ou secrètes ne peut pas comprendre ce que j'écris » (27 juillet)... Il s'interroge sur le désir, l'érotisme, l'euphorie, et consigne des anecdotes de la vie quotidienne : une représentation de marionnettes japonaises, une visite au cimetière Montparnasse, des incidents dans des librairies, à la blanchisserie, dans son hôtel ou au jardin du Luxembourg, ses excursions à Lausanne, à Londres (admiration pour la *Crucifixion* de Bacon), et dans l'Aisne... Références littéraires ou philosophiques (Dante, Pascal, Tacite, les Pères du désert, Léon Bloy, Hérodote...), ou musicales sur BACH (« Je suis ivre des *Variations Goldberg* », 4 août), Rachmaninov...

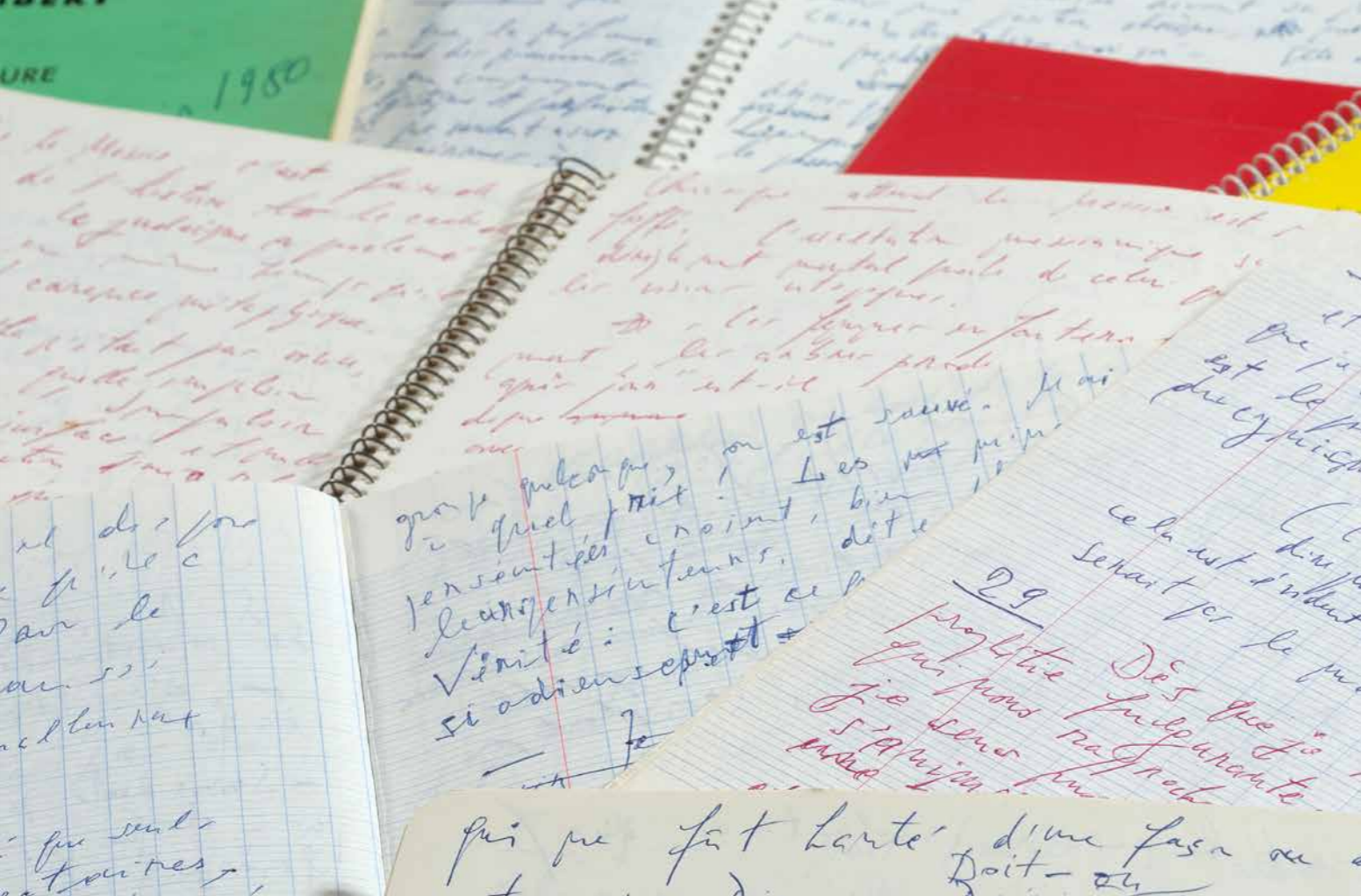
**E, 19 septembre 1974**–17 janvier 1975. Cahier à spirale (*Librairie-papeterie Joseph Gibert*) de 140 pages in-4 (27 x 21 cm), couverture cart. bleue. Le cahier s'ouvre sur un drame : Cioran est convoqué par son gérant : « Je dois vider les lieux. Autant ordonner un suicide. [...] Voilà que maintenant, l'idée de m'en aller me torture. Il ne faut s'attacher à rien profondément, si on veut s'épargner des tourments très graves. Et on s'étonne que les gens meurent si à contre-cœur ! »... Il raconte longuement l'entretien « extraordinaire » avec le gérant, avec qui il débat du pessimisme de *La Chute dans le Temps*... Cette crainte d'être expulsé lui inspire des idées surprenantes, « de gauche », contre les possédants, les propriétaires, les parasites, la société dans laquelle un écrivain ne peut être qu'escroc, maquereau ou fou... Il parle avec volupté de l'idée récurrente du suicide, *suicidal mood* (chez le cardiologue, à la banque, etc.), à laquelle il trouve une « valeur thérapeutique »... Exposition sur le Sahara (« merveilleuse », 28 sept.) ; vernissages... La relecture de *La Tentation d'exister* l'ennuie (9 oct.)... Nombreux accès de misanthropie : « Besoin morbide de solitude.



L'idée de voir quelqu'un m'attrer. [...] Tout ce qui me rappelle l'homme m'épouvante » (6 oct.)... « Rue Delambre, tout à l'heure, j'ai aperçu SARTRE qui rentrait chez lui. Il tâtonnait, il cherchait la porte comme un aveugle, il avait l'air triste et égaré... Je crois qu'il est effectivement menacé de cécité. Il m'a fait de la peine cet homme que je n'aime pas. Une ruine » (28 oct.). Il termine un article sur « la fin de l'histoire », pense reprendre son projet abandonné d'un essai sur *Les Deux Vérités*, en se replongeant dans les choses de l'Orient, reconnaît que le travail est « une solution, indépendamment du mépris qu'on peut avoir pour lui lorsqu'on se place dans une perspective métaphysique » (20 nov.)... « *Les Bons Côtés de l'enfer*, – voilà un titre que j'aimerais donner à un futur livre "optimiste" » (17 janvier)... Conversations avec Henri MICHAUX, Lavastine, Fernando SAVATER, Armel GUERNE... Anecdotes sur une agression par des voyous dont il est victime (24 nov.), l'administration de la Préfecture de Police, le cimetière de Passy, Gabriel MANCEL et son fils adoptif, Gabriel MARCEL, les grands magasins, la montée en haut de la Tour Montparnasse, des visiteurs (dont un jeune et bizarre Japonais), des compatriotes (« Que je suis fatigué de mes origines ! »)... Promenades et séjours à la campagne avec Simone BOUÉ, promenade dans le parc de Versailles, au Luxembourg... Parmi ses lectures et références : Saint Augustin, Platon, Nietzsche, Yeats, Pascal, Bloy (« grandiloquence vomitive »), Saint Paul, Tacite (« Mes maîtres, Tacite et La Rochefoucauld »), Hérodote, Paul Celan (« Celan n'était pas un homme, mais une blessure saignante »), Kleist, Nerval, Céline (qui « a compromis définitivement les points de suspension »), la Brinvilliers (« Ce que je me souhaiterais à moi-même, ce serait la force d'âme d'une Brinvilliers »), Diogène Laërce, Goethe... « La lecture aura été la grande passion de ma vie. Si un jour je ne peux plus lire, que vais-je faire ? Eh bien, je dirai des prières. [...] Moins je lirai, plus j'écrirai » (14.1.1975)...

**F, 18 janvier 1975**–20 juin 1975. Cahier à spirale (*Librairie-papeterie Joseph Gibert*) de 180 pages in-4 (27 x 21 cm), couverture cart. jaune. Ce cahier s'ouvre sur une citation de Tchouang-tseu. Cioran a envie de revoir l'Espagne une septième fois. Le 22 janvier, Cioran conte la rencontre d'un ramier blessé (cette note sera reprise, avec quelques variantes, dans *Écartèlement*). « En quoi je *réside*, je ne le saurai jamais. Il est vrai qu'on ne sait pas davantage en quoi réside Dieu lui-même, car à quoi

rime l'expression : *résider en soi* pour nous qui manquons de fondement et en nous et hors de nous ? – Je n'ai le sens du *perpétuel* que par le négatif, pour ce qui fait mal, pour ce qui contrarie l'être... Perpétuité tant qu'on voudra mais perpétuité de menace, d'inaboutissement, d'extase invariablement désirée et ratée, d'absolu non-atteint, entrevu, rarement vécu, et quelquefois sauté, dépassé, comme lorsqu'on *sort* de Dieu » (25 janv.) ... « J'emploie souvent le mot *Dieu*. Je le fais chaque fois que je touche à une limite suprême, et qu'il me faut un vocable pour désigner ce qui vient après. Je préfère Dieu à l'*Inconcevable*, qui serait pourtant un mot plus juste. Pour moi, Dieu est ce qui vient après *l'être*, qui est *plus* que l'être : quelque chose comme un néant étoffé » (29 janv.)... « En dehors du pur néant, tout est condamné. (Voilà le genre de proposition qui relèverait de la vérité ésotérique, fermée, défendue ; alors que l'autre vérité implique toutes les complicités imaginables avec l'être) » (5 février)... « Depuis de longues années, ai-je passé une seule journée qui n'ait pas été effleurée par la pensée du suicide ? » (15 février)... « Écrire des livres pour y parler de soi, quelle misère ! Y parler d'autre chose, quel mensonge ! » (20 mai)... « F.S. [SAVATER] n'a pas compris que mes livres ne sont pas indépendants les uns des autres, mais qu'ils constituent une succession d'un même Journal ; j'aurais pu aussi bien leur donner le même titre, en marquant I, II, III etc. Donc, se demander si *l'Inconvénient* apporte quelque chose de nouveau par rapport aux autres, est absurde » (5 mars)... Relevant régulièrement ses « poussées » d'anxiété ou de rage, ses accès d'irritabilité en société, il trouve pour lui-même cette devise : *dans un transport de rage* (19 févr.)... « Je dois me tourmenter et ce besoin se précipite sur le moindre prétexte et le transforme en enfer. Je ne peux ne pas souffrir. Si on m'obligeait à y renoncer, autant m'interdire de respirer » (10 mai)... La notion de « destinée juive » suscite quelques réflexions, ainsi que « la sagesse »... Conversations avec le comte Sologub, Fouad El-Etr, IONESCO, Constantin Noïca, Susan Sontag... ; cauchemars, maux divers, irritation contre les médecins ; il évoque le souvenir de Paul CELAN, une représentation de *La Mouette*, des expositions (manuscrits médiévaux, insectes, Max Ernst), des promenades dans Paris... Nombreuses références littéraires et philosophiques : Épictète, Eckhart, Dostoïevski, Pascal, Yves Bonnefoy (*Sur le lueur du seuil*, « pinaillage prétentieux, inexplicable, attristant »), Gobineau, Hérodote, Tacite, Swift, Pouchkine, le Bouddha, Plutarque, Bossuet, J. Updike, Montherlant, Épicure...



**G, 20 juin 1975**-31 octobre 1975. Cahier à spirale (*Librairie-papeterie Joseph Gibert*) de 180 pages in-4 (27 x 21 cm), couverture cart. bleue. Le 22 juin, une longue entrée commente une interview de SARTRE : Cioran trouve « inconcevable » que le philosophe ne pense pas à la mort, et « lamentable », cette fin d'un « maître à penser », faussé par la gloire... Il s'inquiète de la mort précoce des livres : « J'ai juré que le prochain que je pense écrire sera moins fragile que les autres » (26 juin)... Il rassemble des souvenirs sur l'écriture de ses premiers livres, en roumain (16 juillet), puis constate : « Depuis longtemps je ne me soucie plus d'écrire des livres, de laisser une "œuvre"... Je tends tout au plus à former les quelques réflexions susceptibles d'intéresser ceux qui connaissent une manière d'être coincé analogue à la mienne » (18 juillet)... Il évoque son arrivée à Paris en 1937 (31 août)... Il souffre d'une fatigue « spéciale, indépendante des organes. Une fatigue intemporelle, pour laquelle il n'existe aucun remède, et dont aucun repos, même pas celui de la mort, ne pourrait me guérir » (26 septembre)... Conversations avec Patrice Covo (14 juillet), Isidore ISOU (20 juillet), Fouad El-Etr, Lavastine, Samuel BECKETT (9 octobre), ... Souvenirs de jeunesse ; exposition Joyce ; maladie et mort de Maxime NEMO (9 septembre) ; promenades au Luxembourg et dans Paris ; visites d'importuns, d'une « connasse » ; arrivée de son amie d'enfance Minerva (16 septembre)... Ailleurs, il constate le déclin de l'Europe occidentale (28 juin), il analyse les raisons pour lesquelles elle n'est ni chrétien ni marxiste (30 juin), il prédit une renaissance prochaine de l'Islam (2 juillet), et il exprime, par de multiples anecdotes, son intérêt soutenu pour l'histoire, notamment sa « passion pour Talleyrand », et son goût de la musique : « *Les Variations Goldberg* me hantent. Quelque chose comme un déchirement au-delà de l'espace et du temps, au-delà de tout. Bonheur ultime. Des larmes dansantes » (7 juillet)... Des aphorismes : « Quiconque n'est pas mort jeune, s'en repentira tôt ou tard » ; « L'optimisme est un péché contre l'esprit »... Parmi ses lectures et références littéraires : Schlegel, Tolstoï, Balzac, Simone de Beauvoir, Hegel, Shakespeare, Alain (« élégant, extérieur, vide, monotone »), la Bible, Thomas Mann, Mallarmé (« La prose de Mallarmé donne l'impression d'une traduction littérale d'un texte infiniment subtil »), Huysmans, Pascal...

**Dieppe août 1975.** Cahier « Musique et chant » de la marque Oxford, alternant feuillets à carreaux et feuillets à portées musicales, de 52 pages petit in-4 (22 x 17 cm), couverture rouge. Ce cahier a servi lors de vacances à Dieppe du 26 juillet au 9 août 1975. « Depuis que j'existe je n'ai jamais songé au Temps, sans un serrement de cœur. Le Temps comme chagrin spéculatif. – Je ne marche pas de pair avec le Temps, je le précède ou le suis à la traîne, jamais je ne coïncide avec lui, avec ses instants ; je n'ai pas de *présent*. Je vis dans un temps tronqué, amputé, sans appui, sans base, un temps déshérité, infirme » (27 juillet)... « Qu'est-ce que *penser* ? C'est un aveu d'impuissance. C'est reconnaître qu'on est extérieur au monde, et incapable d'agir sur lui, qu'on reste, en toute circonstance, en marge, secrètement orgueilleux de n'avoir pas prise directe sur les choses. Le penseur fier de sa position marginale, de ses déficiences, accumule les particularités d'un dieu et d'un avorton » (1<sup>er</sup> août)... Évocation de sa vie de lycéen vers 1924 à Sibiu ; nuits atroces ; inquiétudes sur les défaillances de sa mémoire ; spectacle des vagues à Pourville, et méditation ; jugement sur Borges, « admirable pinailleur ! »... Etc.

**Dieppe août 1975.** Cahier à spirale « Travaux pratiques » de la marque Oxford, alternant feuillets blancs et à carreaux, de 45 pages petit in-4 (22 x 17 cm), 3 p. vierges, couverture jaune. Ce cahier de vacances faisant suite au précédent fut rédigé entre le 10 et le 25 août 1975. Il s'ouvre par un souvenir de la plage à Dieppe il y a trente ans, et d'une rencontre avec un officier américain. Concert d'orgue, feu d'artifice sur la plage, promenades (cimetière de Varengeville)... À plusieurs reprises, Cioran revient sur son statut (incertain) d'écrivain, sa mélancolie, son désespoir, ses maux et douleurs, le sentiment d'ennui... Il se rappelle une réserve exprimée jadis par Jean ROSTAND à l'égard du *Précis de décomposition*... « Ce que j'ai fait ? J'ai transformé mes sensations en formules. Si je les avais muées en système, je serais philosophe. Comme cela, je ne suis qu'un tâtonneur »...

**H, novembre 1975**-23 mars 1976. Cahier à spirale (*Librairie-papeterie Joseph Gibert*) de 178 pages in-4 (29,8 x 21 cm), couverture cart. rose. 31 octobre : « Dieu, ce tortionnaire. [...] Dieu est un tortionnaire hors classe. Comment peut-il infliger des heures pareilles ? ». Le 1<sup>er</sup> novembre, à propos d'André BRETON « imperméable à la musique et à Dostoïevski. [...] Je peux pardonner un crime mais pas cette forme d'insensibilité ». « Mes rapports avec des êtres sont très compliqués. Ce qui prouve que je ne suis pas tellement simple, pas tellement franc, *explicite* sur mes sentiments. Au vrai, en tout mes arrière-pensées submergent mes pensées. Je suis le moins spontané des forcenés, j'assiste on ne peut plus lucidement à tous mes actes *irréfléchis*. Mais cela ne me sert à rien, puisque je ne peux pas les empêcher » (24 novembre)... « La plénitude, comme extrémité du bonheur, n'est possible que dans les instants où l'on prend conscience en profondeur que la vie et la mort sont également irréelles. Ces instants sont rares, j'entends les instants où l'on *vit* cette irréalité, où l'on en a la perception directe ; au contraire, ils sont fréquents, s'il s'agit uniquement de la vue théorique que tout est irréel. En matière de choses ultimes ; tout ce qui relève de la spéculation est secondaire, voire insignifiant. – Ce qu'on sait, en revanche, par *expérience*, c'est seulement cela qui compte, qui *existe*. Or, l'irréalité sentie et transcendée dans le même acte, c'est la sensation suprême par excellence, c'est une performance supérieure à l'extase elle-même » (passage très travaillé, 28 novembre)... « Je viens d'écrire à ELIADE que tout m'ennuie, sauf lire. Écrire, c'est expliquer. Or, je ne peux plus rien expliquer. Même un aphorisme me semble du remplissage. J'oscille entre le sarcasme et le désir de piété, la prière intérieure. Mais je ne prie pas. Je continue cependant de me moquer de tout, mais je voudrais pouvoir le faire *sans mots* » (24 décembre). Réflexions sur les Juifs, « peuple génial, mystérieux, profond, compliqué, insaisissable » ; promenades dans Paris, au bois de Meudon ; croquis et scènes de la rue ; exposition Bram van Velde ; mort de Jacques MASUI (4 décembre) ; sa passion pour J.-S. BACH... Conversations et rencontres avec Eugène IONESCO, son amie Verena, Patrice Covo, Henri MICHAUX, Samuel BECKETT, Max ERNST, etc. Aphorismes : « Je ne sors de mon scepticisme habituel que pour me précipiter dans le délire, et du délire que pour me précipiter dans le scepticisme » ; « J'ai appris à me mépriser, mais je n'ai pu apprendre à me détacher de l'objet de mon mépris » ; « La Bible et le Coran – les deux livres qui ont fait le plus de mal dans le monde, les deux plus grandes agressions contre la liberté de l'esprit ». Nombreuses références littéraires ou philosophiques : Jean-Paul Sartre (« Son œuvre ne restera pas ; sa gueule, oui »), Susan Sontag, Râmakrishna, Lukacs, La Rochefoucauld (« patron de tous les détrompés »), Épicure, Luther, la Palatine, le Zohar, Talleyrand, Jules Renard, *l'Imitation de Jésus-Christ*, Salluste, Roland Barthes (« Effarement devant cet incroyable pinaillage »), Tolstoï, Alexandre Blok, Proust, Saint-Simon, etc.

**J, mars 1976**-5 octobre 1976. Cahier à spirale (*Librairie-papeterie Joseph Gibert*) de 180 pages in-4 (29,8 x 21 cm), couverture cart. jaune. 25 mars : « Cet après-midi, j'irai voir le gérant au sujet de l'appartement. Quelle folie de ma part de m'être attaché à cette cage où j'habite »... « Si j'écrivais mes "Mémoires", je les intitulerai : *D'une contradiction à l'autre*. Un exemple *immédiat* : ce matin, je lisais un long texte sur le bouddhisme [...] et deux heures après je suis allé à *ma* banque pour voir où j'en étais... Drôle de renonçant ! Il faut dire que ma condition de chômeur-né, sans aucun droit à la retraite, me met dans un porte-à-faux par rapport à l'existence » (21 avril)... Il thématise sa « complicité avec la mort », s'intéresse à l'anéantissement du désir, au mot *périr*, aux opinions portées sur le suicide... Il explique pourquoi il n'est pas un écrivain (13 septembre)... « L'histoire se terminera par la victoire de Satan. C'est ce que je me dis quand j'ai des accès de foi et que je pense en termes chrétiens » (17 septembre)... « J'ai usé – et depuis longtemps – tout ce que j'avais comme

disponibilités religieuses. – Dessèchement ou purification ? Je ne saurais le dire. En mon sang ne traîne plus aucun dieu » (24 septembre)... Des notations se retrouveront dans *Écartèlement*, comme une page du 7 avril sur un anthropologue et les pygmées... Visite du Salon des Indépendants ; mort de Max ERNST (2 avril) et souvenirs ; son anniversaire (65 ans) ; son amour de la musique de BACH ; correction des *Syllogismes* (« ces insanités souvent frivoles, quelquefois déchirantes ») ; mort d'Emmanuel BERL (23 sept.)... Rencontres et conversations avec Isidore ISOU, Ernst JÜNGER (7 avril), Henri MICHAUX, Patrice Covo, Czapsky, Madeleine Davy... Nombreuses références littéraires ou philosophiques : Shelley, Yourcenar, Rilke, Gogol (« le Russe le plus mystérieux, le plus attachant et le plus antipathique, le plus noir et le plus farce, le plus complexe »), Dostoïevski, Rivarol, Heidegger, Épicure, Edmond Jabès (« a eu le tort d'écrire trop »), Sade, Voltaire, Tchékhouv...

**[K], 9-31 août 1976.** Cahier à spirale « Travaux pratiques » de la marque Chatelles, alternant feuillets blancs et à carreaux, de 50 pages petit in-4 (22 x 17 cm), couverture cart. rose, plus 1 page in-8 rapportée. Ce petit cahier de vacances fut rédigé à Dieppe en août 1976. « Que suis-je ? Un prisonnier, doublé d'un théoricien, du malaise, dont j'ai fait l'expérience en spécialiste, en acharné, en *mordu*, sans craindre le res-sassement, car s'il y a quelque chose ici-bas qui revient sans cesse, qui insiste, qui ne s'efface que pour mieux s'affirmer, c'est bien ce symbole à la fois physiologique et métaphysique du retour éternel, du vrai, du retour, non à des intervalles cosmiques, mais quotidiens » (13 août)... Des notations se retrouveront dans *Écartèlement*, comme cet aphorisme : « Fonder une famille. Je crois qu'il m'aurait été plus aisé de fonder un empire ». Références littéraires et philosophiques à Shakespeare, Nietzsche, Chesterton, Kafka, Chateaubriand... Souvenirs de jeunesse avec D. Noïca, de l'Occupation ; spectacle de la mer et des vagues ; courses à Prénic ; choses vues...

**L, octobre 1976**-19 septembre 1977. Cahier à spirale (*Librairie-papeterie Joseph Gibert*) de 146 pages in-4 (29,8 x 21 cm), couverture cart. verte. 5 octobre 1976 : « L'auteur que Tchékhouv a le plus annoté est Marc-Aurèle. Quelle découverte extraordinaire pour moi ! »... « *L'inconvénient* d'être né aurait dû s'appeler *Manuel du Cafardeux* (comme d'ailleurs tous mes livres). – Travailler à un système philosophique, n'est pas sans ressembler à l'amour sans plaisir » (19 octobre)... « Mes livres ne traduisent pas une vision, mais un *Lebensgefühl* » (21 octobre)... « Né au milieu d'un peuple de lâches, je sens sur moi toutes les tares qui le définissent, en premier lieu son *manque* de folie, son excessive sagesse, son désastreux à quoi bon. Rien de grand ne pouvait sortir d'une conception si aiguë de l'Inutile. J'ai hérité de cette stérilité, de cette vue claire et paralysante qui n'a pas condamné à la mesure, à la résignation, et aux bricoles » (18 février)... « Réflexion faite, le suicide, à tout âge, est la seule issue honorable qui nous soit offerte. Il est difficile de voir ce qu'on peut gagner en persévérant dans l'être » (27 février)... « Ennui, Ennui, – je suis ton plus fidèle *suiveur* » (18 juin)... « J'ai beau faire et dire, ce qu'il y a de plus profond en moi c'est *l'ennui* » (3 juillet)... « Je suis consterné par la gravité, par l'ancienneté de mon ennui. – L'ennui fut la plaie de ma vie, mon ennemi inséparable, fraternel et meurtrier. – Je pourrais prier d'ennui ! » (10 juillet)... Des notations se retrouveront dans *Écartèlement*, avec des variantes, comme une entrée du 14 novembre sur les Iroquois, ou une du 17 janvier sur le voisin du dessous qui chante le « miserere »... Conversations avec Patrice Covo, Eugène IONESCO, des visiteurs et admirateurs... Scènes de la rue ; choc du tremblement de terre en Roumanie (5 mars), et vision d'un film pornographique ; mort de Jean ROSTAND (6 sept.)... Références littéraires, historiques et philosophiques à Saint Augustin, Maurice Blanchot, Épicure, Alain, Platon, le Talmud, Paul Valéry, Torquemada, etc.

**Septembre 1977** -9 juin 1978. Cahier à spirale (*Librairie-papeterie Joseph Gibert*) de 178 pages in-4 (29,8 x 21 cm), couverture cart. rouge. Ce cahier s'ouvre le 21 septembre 1977 sur une visite chez le Dr M. « Plus on avance en âge, plus on demeure en deçà de soi-même : l'écrivain, qui n'a pas le privilège de mourir jeune, ne laissera forcément qu'une image caricaturale de ses ambitions invouées » (31 sept.)... « Je ne serais totalement réconcilié avec moi-même que le jour où j'accepterais la mort avec la même désinvolture que j'accepte un dîner en ville » (26 oct.)... « La langue française. Tous ces mots qui n'ont pas habité en moi, qui n'y ont nulle racine – et que j'ai rencontrés sur mon chemin presque par hasard au milieu de mon existence » (4 nov.). « Il n'est pas normal d'être en vie, du moment que le vivant en tant que tel vit perpétuellement sous la menace. La mort ne serait en somme que la cessation d'une anomalie » (4 nov.)... « Je cherche un titre pour quelques pages de fragments extraits de ces cahiers, et je ne trouve rien » (31 déc.)... « Chaque jour je m'enfonce un peu plus dans l'idée de fatalité. On ne peut pas se dérober à ce qu'on est, à celui qu'on est. On y est condamné d'avant sa naissance, d'avant toute naissance. Monstre ou pauvre hère, on fait là, dès les commencements, aux côtés de Dieu ou en Dieu même » (3 mars 1978)... « Me débattre jusqu'au bout et comme un fou – *sans me briser* – telle a été mon ambition cachée » (2 juin)... Outre les thèmes récurrents de la maladie, la vieillesse, la colère, l'ennui, l'amertume, la mort, il est question de l'euphorie (7 déc., 11 mars), de l'amour-propre (9 déc., 16 janv.), l'idée d'une Providence ironique (3 févr.), la conscience (5 mars), etc. Des notations se retrouveront dans *Écartèlement*, avec des variantes, comme cette note du 19 janvier sur Bouddha et le sermon de Bénarès... Souvenirs de jeunesse (sa première déception amoureuse) ; promenades dans Paris ; musiques à la radio (*Requiem* de Mozart : « A cette hauteur, la Mort est le suprême bien et la récompense même »)... Conversations avec Eugène IONESCO, Patrice Covo, un étudiant (sur *la Tentation d'exister*), Armel Guerne... Références littéraires, historiques et philosophiques à J. Bainville, Maine de Biran, Kleist (« voilà un homme que j'aurais aimé connaître »), Platon, le Bouddha, Fénéon et Satie, Karl Kraus, Mme Du Deffand, Hésiode, Socrate, Dinu Noïca (« l'homme qui, en tout, a le *contre-instinct* »), César, le cardinal de Retz, Cicéron, Pouchkine, Pline...

**Juin 1978** -13 juillet 1979. Cahier à spirale (*Librairie-papeterie Joseph Gibert*) de 177 pages in-4 (29,8 x 21 cm), couverture cart. verte. 23 juin 1978 : « On s'intéresse d'autant plus à un être que son instinct de conservation est vacillant, pour ne pas dire compromis. [...] Je n'ai jamais pu me faire à ma condition d'homme ». « Quand la mort elle-même, qui pourtant a l'air de tout résoudre, et de tout guérir, ne nous paraît qu'un palliatif, où chercher le remède ? Sans doute doit-il se trouver ailleurs, hors de ce qui rappelle le souffle ou la négation du souffle. Ainsi s'expliquerait, peut-être, la *durée* de Dieu, son irruption inévitable à l'extrémité de nos fureurs ou de nos désolations » (4 juillet 78)... « Tout ce que font les autres me semble complètement inutile. Je leur suis donc supérieur puisque je ne fais rien ou lorsqu'il m'arrive de faire quand même quelque chose je m'en étonne ou me méprise. Et voilà comment on finit par se prendre pour un sage, par croire qu'on est quelqu'un » (20 juillet)... « Sans le goût de la déchéance, comment se supporter ? et comment supporter les autres ? C'est du côté de ce "goût" qu'il faut chercher le secret de tout un chacun, et non dans un instinct de continuation démodé » (5 oct.)... « Ma vie a été un enfer, *pur* enfer, un enfer à mon goût » (19 nov.)... Il évoque le suicide de sa sœur et de son neveu, raconte un des souvenirs d'enfance qui l'ont « *secrètement* le plus poursuivi » (11 août), analyse l'absence de lecture chez les Français (5 mars), note sa remise du manuscrit d'*Écartèlement* à Robert Gallimard (30 mai)... Promenades dans Paris ; exposition Berlin-Paris ; tournage d'une émission sur lui pour la télévision allemande ; souffrances, maux et maladies... Des notations se retrouveront dans *Aveux et anathèmes*, avec des variantes, comme cette note du 12 octobre : « Pendant que mon dentiste perforait sans pitié ma dent, je me disais que le Temps était l'unique sujet qui mérite méditation, que c'était à cause de Lui que je me trouvais sur cette chaise fatale, et que c'était par ses effets que tout craque chez moi, y compris les

dents » ; ou celle du 29 juin 1979 inspirée par le portrait de Remizov par Répine à l'exposition Paris-Moscou... Rencontres et conversations avec Patrice Covo, Paul Valet, Steinhardt (discussion sur l'extase, 20 juillet), Eugène IONESCO, Armel GUERNE mourant, Henry CORBIN (qui meurt le 7 oct.), Jean AMÉRY (qui se suicide le 18 oct.)... Références littéraires, historiques et philosophiques à Luther, Hegel, Joubert, Nietzsche, Élisabeth d'Autriche, Barrès, Torquemada, le Talmud, Kant, Sartre, Julien Green, Lichtenberg, Homère, Pindare, Épicure, Pascal, Bacon, Mallarmé, etc.

**I, 21 juillet 1979 → 23 juin 1980.** Cahier à spirale (*Librairie-papeterie Joseph Gibert*) de 148 pages in-4 (29,8 x 21 cm) dont une avec feuillet rapporté à son en-tête, couverture cart. jaune. Le cahier s'ouvre sur ces aphorismes : « Tout ce qui respire la fatalité me va au cœur. – L'homme est libre, sauf en ce qu'il a de profond. A la surface, il fait ce qu'il veut ; dans ses couches les plus cachées, "volonté" est un mot dépourvu de sens »... « Toute la matinée, exaltation comme de pleurer. J'aurais voulu écrire. Écrire *quoi* ? – 68 ans d'ennui ! – C'est-à-dire d'*angoisse sans peur*, car l'ennui c'est cela... une angoisse diffuse dont on ne peut pas guérir parce qu'elle n'a pas d'objet. On ne peut donc s'en prendre à rien, car il n'y a rien à éliminer ou à surmonter » (20 oct.)... « De tous les Français, c'est Pascal qui compte le plus à mes yeux » (1<sup>er</sup> nov.)... « Cette nuit j'ai décidé de ne plus écrire, de ne plus me manifester ni publier quoi que ce soit » (24 nov.)... Il est beaucoup question à cette époque de son frère Sibiu, qui se marie puis est interné dans un hôpital psychiatrique en Roumanie : « Mon frère et moi, n'avons qu'un ancêtre : Job » (10 février)... « Suis ton chemin sans regarder à droite ni à gauche, comme si tu avais un but lointain qu'il faudrait atteindre à tout prix et au plus vite. À qui j'adresse cette exhortation ? Pas à moi-même, je l'espère, vu que toute ma vie j'ai fait exactement le contraire » (10 mars)... « Guérir de ma neurasthénie, autant dire guérir de mon être » (3 avril)... Promenades dans Paris ; choses vues ; déception à l'exposition Picasso (4 janv.) ; refus du prix Morand (14 janv.)... Mort de Luc BADESCO (4 déc.) et ses obsèques. Conversations avec Manès SPERBER, Patrice Covo, Eugène IONESCO, Isidore ISOU, Michel Bauer... Cioran cite quelques lettres reçues au sujet d'*Écartèlement*, notamment de Marguerite Yourcenar... Références littéraires et philosophiques à Voltaire, Pascal, Gandhi, Omar Khayyam, Chateaubriand, Baudelaire... ; « *Mme du Deffand et Sissi*, l'Impératrice d'Autriche – les deux femmes avec lesquelles je me sens le plus d'affinité » ; portrait de SARTRE, « personnage grotesque et émouvant », qui « aurait dû être missionnaire, *par haine de soi* » (16 avril)...

**II 23 juin 1980 au 4 août 1980.** Cahier à spirale (*Librairie-papeterie Joseph Gibert*) de 178 pages in-4 (29,8 x 21 cm) dont 5 avec béquets collés et une découpée, couverture cart. verte. Les entrées dans ce cahier sont généralement courtes, rarement datées ; un grand nombre d'entre elles sont barrées ; certaines portent en marge l'interrogation « déjà ? » ou « déjà publié (?) ». Voici la première : « Depuis un certain temps, je ne tombe que sur des gens qui se prennent pour des dieux ou pour quelque chose d'approchant, et le disent *avec simplicité*. Pour eux, c'est une évidence, un état constant, – que, pour mon malheur, je connais seulement par à-coups ». Et la dernière du cahier : « Le "bonheur" n'est possible que si l'on cesse de s'intéresser à soi-même, si l'on cesse au fond de se réclamer d'un moi ». Citons encore : « Ma parenté avec le Chaos. Le cosmos, je n'ai jamais pu m'y faire. Et si je l'ai accepté quand même, c'est parce qu'il m'a toujours apparu comme suprêmement provisoire »... « Si le Bouddha n'avait pas proposé le nirvâna, et s'il n'y avait pas atteint, il aurait fait figure d'*excentrique*. – Rien à faire : en matière religieuse, je serai toujours du côté des mauvais anges »... « Quoiconque se survit rate sa... biographie. En fin de compte, ne peuvent être tenus pour accomplis que les destinés brisés »... Ce cahier a servi de garde-notes pour *Aveux et anathèmes* ; on y trouve en effet le premier jet de bien des notations et aphorismes du livre, mais aussi une nouvelle élaboration de la note sur le portrait de Remizov... Conversation avec Armel GUERNE agonisant... Références littéraires ou philosophiques à Bacon, Mallarmé, Sainte-Beuve, Saint Augustin, Confucius, Swift, Héraclite, Pascal, Platon, Spinoza, le Bouddha, César, etc.



36

**CIORAN Émil M.** (1911-1995).

MANUSCRIT autographe pour **Écartèlement** ; 4 cahiers à spirale in-4 (27 x 21 cm) de 43, 45, 51 et 88 feuillets, numérotés II (couverture jaune), III et IV (couv. vertes), et V (couv. bleue, *Joseph Gibert*).

**10 000 - 12 000 €**

**Intéressants cahiers de travail pour Écartèlement** (Gallimard, 1979).

Écrits au stylo-bille bleu, parfois rouge, mais aussi quelquefois vert ou au feutre bleu, au recto des feuillets, avec quelques additions ou corrections sur les pages blanches en regard, ces cahiers sont **abondamment raturés et corrigés**.

**Ce manuscrit de travail, qui paraît même parfois de premier jet, est un premier état de ce qui deviendra, après élaboration et reclassement, Écartèlement.** On trouve là, dans un ordre qui n'est pas encore celui du livre, quantité de pensées et d'aphorismes qu'on retrouvera dans les quatre sections des *Ébauches de vertige*, dans une version primitive, souvent surchargée de corrections.

Sur la couverture du cahier II, divers titres ont été rayés : *Les deux vérités / Les deux vérités / La fin de l'histoire / Le lecteur de mémoires* ; puis Cioran a noté : *Fluctuations II*. Ce sont à peu près les titres des trois premiers chapitres d'*Écartèlement* : *Les deux vérités* ; *L'amateur de mémoires* ; *Après l'histoire*. Le cahier V porte sur la couverture cette note : « le précédent septembre 1977 [Juin 1978 biffé] ».

Certaines pensées sont abondamment raturées et corrigées ; d'autres sont biffées ; d'autres sont marquées en marge par des croix, des points d'interrogation. Beaucoup seront très modifiées pour *Écartèlement*, et figurent ici dans une première version différente de celle du livre. Ainsi dans le cahier II, cette entrée : « Dans ce port normand, on vient d'attraper un gros poisson qui s'appellerait "Poisson de lune", et qui aurait été entraîné par un courant chaud, car il ne vit pas dans ces régions. Étendu sur la jetée, il se secoue et se tord, puis se calme et ne bouge plus. Visiblement, il a abandonné le combat. Plus de "drame". Comme on meurt bien si on a la chance de n'être pas homme ! » ; dans *Écartèlement* (*Ébauches de vertige*, IV), les trois dernières phrases seront remplacées par celle-ci : « Une agonie sans affres, une agonie modèle ».

Citons, comme exemple du travail de correction de Cioran, cette entrée du cahier V, qu'on retrouvera avec des variantes dans la section III des *Ébauches de vertige*, mais qui est déjà ici surchargée de corrections aux stylos rouge et vert (les mots entre crochets ont été biffés ou correspondant à la première rédaction) : « À la frontière espagnole, [nous étions] quelques centaines de touristes, la plupart [scandinaves nordiques] scandinaves, [qui] attend[ions]ent devant la douane. On apporte un télégramme à une dame forte, visiblement ibérique. Elle l'ouvre et aussitôt se met à pousser des hurlements [dignes de sa constitution complexion. C'était sa mère qui venait de mourir, et nous venions d'assister à une de ces explosions] et à appeler sa mère dont elle venait d'apprendre le décès. [Elle a de la chance] Quelle aubaine pour elle, me disais-je, de pouvoir se décharger [immédiatement] aussitôt de son chagrin, au lieu de le dissimuler, [de l'étouffer,] de le stocker comme aurait fait n'importe lequel de ces blondasses qui la regard[aien]tent ahuris et qui, [par excès] victimes de leur discrétion et [par superstition de la] de leur tenue, [et de leur anémie,] [aboutissent traînent des névroses à longueur se ruinent chez le psychanalyste] [finiront par se ruiner chez le psychanalyste] [somberont un jour dans la névrose] se ruineront un jour chez le psychanalyste ». D'autres pensées passeront dans *Aveux et anathèmes* (1987), comme celle qui ouvre le cahier III : « Un jeune Allemand, sur les bords de la Seine, me demande un franc. J'entre en conversation avec lui, et il m'apprend qu'il a couru le monde, qu'il est allé aux Indes dont il aime les vagabonds auxquels il pense ressembler. Cependant on n'appartient pas impunément à une nation... sérieuse. Je le regardai quémander ; il avait l'air de sortir d'une école de clochards. [La suite est biffée : Les Occidentaux, en général, quand ils se mettent à imiter l'Orient, ne font en réalité que déchoir : ils n'accèdent à un simulacre de sagesse qu'en s'encanaillant.] » D'autres semblent être restées inédites. Dans le cahier V, on trouve à deux reprises l'apostrophe : « Clio, je te hais ! », suivie sur un feuillet volant de cette note : « Clio, cette imbécile », qui deviendra dans le livre : « Abominable Clio ! ». Dans ce même cahier, Cioran a inséré, outre le feuillet ci-dessus cité, deux feuillets d'aphorismes dactylographiés, avec des corrections autographes ; et, en fin de cahier, deux feuillets autographes paginés a et b.

CIORAN Emil M. (1911-1995).

DEUX CAHIERS autographes ; 2 cahiers à spirale (29,7 x 21 cm, Joseph Gibert) bleu et rouge, numérotés III et IV, de 89 (+1) et 76 feuillets la plupart recto-verso.

8 000 - 10 000 €

**Importants cahiers de pensées et réflexions de premier jet qui nourriront *Aveux et anathèmes* (1987), mais qui sont pour la plus grande part inédites.**

Écrits principalement au stylo bille bleu, avec des corrections en rouge ou vert, ces deux cahiers prennent la suite des cahiers-journaux, mais toute notation chronologique a disparu. Sur la couverture du cahier III, Cioran a rayé la date d'ouverture du cahier : « Du 4 août 1980 au ». De nombreuses entrées ont été biffées, souvent en rouge, ou sont marquées en marge par des croix, ou par des S inversés, qui sont parfois aussi des points d'interrogation indiquant un doute quant à un éventuel emploi antérieur ; parfois encore Cioran pose la question « déjà ? ». Quelques rares feuillets ont été découpés pour réemploi du texte ; d'autres portent des textes collés et insérés dans le cahier. Citons les premières entrées du cahier III (les mots entre crochets ont été biffés) :  
« Pas de jour sans épreuve(s) pour quiconque n'a pas la chance d'être cuirassé contre l'homme.  
Ce qui fait l'intérêt de l'amitié, c'est qu'elle est une source inépuisable de déceptions, et par là de surprises fécondes dont il serait insensé de vouloir se passer.

On ne peut consoler quelqu'un qu'en allant dans le sens de son [désespoir] affliction, et cela jusqu'au point où [le désespéré] l'affligé en a assez de l'être. // Il existe une satiété non seulement des plaisirs mais [de la du chagrin] aussi de la douleur et même du chagrin.  
Le malheur, quel qu'il soit, est une promotion. Et il nous flatte. Les dieux, ou les démons, [ou le destin] s'occupent donc de nous. Et si ce [ne sont n'est] ne sont pas eux, [ce sera] c'est le hasard, et ce sera toujours ça.  
[S'il y a une Providence, comment a-t-elle permis les métropoles ? Seul un Monstre peut avoir voulu ce pullulement de déchus.]  
Les obsédés et les dilettantes ».  
On trouve dans ces deux cahiers quantité de pensées et d'aphorismes que Cioran reprendra dans les six chapitres des *Aveux et anathèmes*, généralement marqués d'une croix rouge, ici dans leur version primitive, souvent déjà surchargée de corrections qui cisèlent et mettent au point l'aphorisme. Ainsi on trouve dans le cahier III une première version très corrigée de la réflexion sur Joseph de Maistre du chapitre *Face aux instants*, et dans le cahier IV une version très corrigée du propos liminaire des *Aveux et anathèmes*. Citons ici dans le cahier III la version primitive, très différente du texte définitif, de la pensée sur les *Variations Goldberg* (chapitre *Face aux instants*) : « Les *Variations Goldberg* m'[ont] ayant [tellement] remué au-delà du supportable j'ai ressenti le besoin de sortir et de me promener. Soleil général. Au Luxembourg, j'ai fermé les yeux et me suis abandonné à l'écho qu'a suscité en moi cette musique "superessentielle" (pour parler comme les mystiques). Plus rien n'existait, sinon une plénitude sans contenu qui est la seule manière de concevoir Dieu ou ce qui en tient lieu ».

CIORAN Emil M. (1911-1995).

MANUSCRIT autographe, ***Aveux et Anathèmes*** ; cahier à spirale in-fol. (29,7 x 21 cm, Joseph Gibert) de 154 pages chiffrées, couverture cart. rouge.

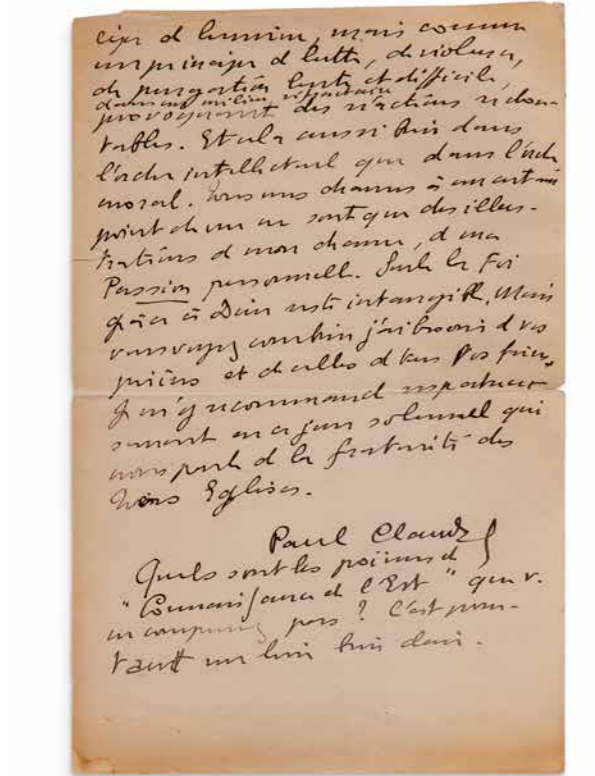
6 000 - 8 000 €

**Intéressant cahier de travail pour son dernier livre, *Aveux et anathèmes* (Gallimard, 1987).**

Écrit recto-verso au stylo-bille bleu, mais aussi parfois noir, vert et rouge, avec de **nombreuses ratures et corrections**, ce cahier (titré sur la couverture : *I Aveux et anathèmes*) rassemble plus de 650 pensées ou aphorismes. Certains portent en marge des croix au stylo rouge ; d'autres, des points d'interrogation ou la question « déjà ? ». Quelques-uns ont été biffés ou raturés.  
**Ce manuscrit de travail est un premier état de ce qui deviendra, après élaboration et reclassement, *Aveux et anathèmes*.** On trouve là, dans un ordre qui n'est pas encore celui du livre, quantité de pensées et d'aphorismes qu'on retrouvera dans les six chapitres du livre (ce sont en général ceux marqués d'une croix rouge), ici dans une version primitive, souvent surchargée de corrections qui cisèlent et mettent au point l'aphorisme. **Beaucoup d'autres entrées de ce cahier semblent être restées inédites.** Citons les premières entrées de ce cahier, dont seule la cinquième a été marquée d'une croix (les mots entre crochets ont été biffés) :

« L'idée de la mort enlève toute réalité à tout, à la mort elle-même.  
Les restes – pour parler d'un décédé. Quel mot ! À lui seul il suffirait à vous précipiter dans [la débauche ou le le renoncement ou la débauche] une forme inédite [d'idiotie] de désastre [mental].  
Fuite hors de celui qui j'étais, [désertion, moi évacué] évacuation du moi, désertion. Quelqu'un d'autre a [pris occupé] pris ma place. Eh bien qu'il l'occupe.  
Tout ce qui émane de la foule, tout ce qu'elle impose tourne [mal] [au désastre]. [La foule manque d'instinct politique] [Ignorant le] Imperméable au doute, elle ne sait qu'idolâtrer ou excéquer, – deux réactions également funestes.  
À mesure que les années passent, un être n'est plus qu'un résidu qui porte son nom.  
Le sentiment que nous éprouvons à l'égard de nos origines est un mélange d'attendrissement et de mépris furieux »...  
Citons encore la mise au point de cette réflexion sur Mallarmé (p. 31, incluse dans le chapitre *Magie de la déception*) : « Pour Mallarmé, condamné à [l'éveil] veiller, prétendait-il, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, le sommeil n'[est]était pas [n'est pas] un "vrai besoin" mais une "faveur". [Encore aurait-il dû ajouter que celui auquel elle était refusée [était le dernier] méritait de figurer au premier rang des pestiférés.] » Et Cioran, après avoir biffé cette dernière phrase, ajoute au stylo rouge : « Seul un grand poète peut se permettre le luxe d'un tel paradoxe ou d'une telle insanité ».

Dernier exemple de l'exploitation par Cioran de ce cahier. Les pages 38 et 39 contiennent cinq entrées, dont deux assez longues, dont trois marquées d'une croix sont reprises dans le chapitre *Fractures* : la première, très corrigée, est inspirée par l'agonie d'Armel Guerne (ses initiales ont été biffées) qui se considère comme « une bougie soufflée » ; la seconde concerne la musique (« Il n'est que la musique »...) ; la cinquième est inspirée par une rencontre (« Sur les bords de la Seine, un jeune Allemand me demande un franc »...). La troisième entrée semble être restée inédite : « X., septuagénaire, sort de l'hôpital. Le médecin, pour le rassurer, lui accorde un sursis de dix ans. X. est déçu, voire inquiet. "Vu ton âge [(il était loin d'être jeune)], ce n'est pas si mal", lui ai-je dit pour le calmer. "Ce n'est pas assez. je voudrais vivre plus longtemps", me répondit-il. // Quelques mois après il n'était plus. Imbu outre mesure de lui-même, à l'agonie il envisagea toutes les éventualités, sauf [celle de [sa mort] mourir] celle [qu'il redoutait écartait] qui s'imposait et qu'il élimina d'emblée ». La quatrième entrée semble elle aussi inédite : « La maladie est un complot. Elle en porte tous les stigmates : préparation de longue haleine, travail en secret et en silence, lenteur calculée, coup par surprise, etc. ».



39

39

**CLAUDEL Paul** (1868-1955).

9 L.A.S. « P. Claudel », 1919-1927, à l'abbé Jacques DOUILLET ; 30 pages formats divers (plusieurs à en-tête), 6 enveloppes et une adresse (quelques défauts, la 1<sup>ère</sup> lettre entièrement coupée aux pliures).

**1 500 - 2 000 €**

**Belle et riche correspondance avec un jeune prêtre, où Claudel évoque et commente ses œuvres.**

[L'abbé Jacques DOUILLET (1893-1974), alors sous les armes et jeune séminariste, a écrit à Claudel le 10 mai 1919 pour dire son admiration, notamment pour *L'Otage* qui a semé le trouble chez lui, et s'interroger sur le sacrifice de Sygne. C'est le début d'une correspondance entre l'écrivain et le jeune prêtre qui va durer huit ans. Dans son *Journal*, Claudel ne mentionne pas l'abbé Douillet, bien qu'il reconnaisse ici avoir trouvé en lui « l'aide sacerdotale » qui lui manquait depuis la mort de l'abbé Fontaine. Nous ne pouvons donner ici qu'un aperçu de ces lettres, parfois fort longues.]

Copenhague 24 septembre 1919. Claudel rassure Douillet sur ses inquiétudes : « Vous n'êtes pas le seul que la lecture de *L'Otage* ait troublé, intrigué, pour ne pas dire scandalisé. Dernièrement, j'ai été attaqué avec une violence inouïe par un jésuite de Montréal qui m'a accusé d'avoir fait une attaque dangereuse et perfide contre la foi catholique !! [...] En résumé Sygne se sacrifie : 1° pour sauver le Pape 2° pour sauver son hôte et laver son cousin des crimes qu'il a commis par un acte monstrueux de violence d'injustice et de témérité (sentiment antique et féodal) 3° par orgueil (le mauvais sang). [...] Je n'ai pas voulu représenter une Sainte mais la victoire de la Grâce sur l'Orgueil. J'ai été entraîné non pas par une idée préconçue mais par une certaine logique artistique »... 1<sup>er</sup> novembre (Douillet s'étant interrogé sur l'obscurité de certaines pages de Claudel). « Peut-être *Le Pain dur* vous paraîtrait-il plus clair si je lui avais laissé l'un des titres que j'avais choisis d'abord 'les Possédés' ou "l'Étrangère" [...] J'ai voulu montrer une société dont Dieu s'est retiré [...] Il y a du vrai dans ce que vous me reprochez sur l'impression de trouble, d'inquiétude que laissent mes livres. Et cela en effet est en partie voulu. Je ne veux pas que le lecteur se retire repu et satisfait, mais qu'il emporte avec lui un aiguillon et un ferment. [...] Je ne suis pas un saint ni un moine. Je suis un homme du monde et un poète, essayant de faire son salut au milieu d'une quantité de passions, de tentations et de batailles ; la Grâce se montre à moi non pas seulement comme un principe de lumière, mais comme un principe de lutte, de violence, de purgation lente et difficile, dans un milieu réfractaire provoquant des réactions redoutables »...

16 novembre 1921, « en mer devant les côtes du Japon ». Il livre à l'abbé ses préoccupations, la maladie de son petit garçon, et revient sur l'apparente obscurité de son œuvre. « Je traverse un moment de dégoût et de tristesse, et je me pose de nouveau cette question que je m'adressais bien souvent : à quoi bon ? Pourquoi écrire ? Pourquoi tous ces livres qui sont utiles à si peu de gens et dont la fabrication m'a arrêté sur la voie de la perfection ? »...

Tokyo 10 mai 1922. Très longue lettre (8 pages in-4) sur son œuvre. « Je pourrais dire d'abord qu'une bonne partie de mes œuvres est parfaitement claire. Il me semble que *l'Annonce*, *l'Otage* même, *le Pain dur*, les *Corona*, *Protée*, *Connaissance de l'Est* sont accessibles à tous. Mais j'aime mieux être franc et j'avoue que même mes ouvrages les plus clairs doivent laisser dans l'esprit du lecteur une sourde inquiétude, le sentiment qu'il n'a pas épuisé le livre, que l'auteur ne s'est pas laissé parfaitement posséder [...] Il y a tout d'abord les raisons purement extérieures, superficielles, verbales. Je passe sur la forme du vers qui ne peut choquer que les pions. Il y a, en outre, les sautes brusques d'idées, les changements soudains d'atmosphère, provoqués par des images juxtaposées, sublimes et triviales. Mais pour moi tout est bon qui sert à m'exprimer. [...] La véritable pensée chrétienne est que toute œuvre de Dieu est non seulement bonne, mais très bonne, non seulement par rapport à nous qu'elle recrée, mais par rapport à Dieu qu'elle signifie, et de même que son utilité matérielle résulte du travail de notre corps sa signification salutaire résulte de l'inquisition de notre esprit ».... 24 janvier 1923. Claudel avoue être « profondément dégoûté de la littérature. Vous savez sans doute qu'il y a une vingtaine d'années j'ai voulu entrer au monastère de Ligugé. J'ai une espèce d'espoir et de prémonition que le Bon Dieu ne me laissera pas crever comme un bourgeois dans le bien-être et la paresse »...

5 et 10 mai 1925, Claudel, en séjour à Grenoble puis à Paris, regrette de n'avoir pu rencontrer l'abbé Douillet.

Paris 19 août 1927. « Quand je me regarde moi-même et que je vois la proportion d'efforts honteusement minimes que j'ai faite et ce que je dois aux affectations de toute nature qui m'ont entouré, je suis pénétré de confusion »...

**On joint** 3 lettres autographes (minutes) de l'abbé Douillet à Claudel, très intéressantes.

Paul Claudel. *Supplément aux Œuvres complètes*, t. I (1990).

40

**CLAUDEL Paul** (1868-1955).

DEUX TAPUSCRITS corrigés, et MANUSCRIT autographe de la Préface, **Le Soulier de satin**, Saint-André 30 novembre 1924 ; 281 et 280 pages in-4, et 5 pages in-4 sous enveloppe titrée par Claudel ; emboîtage de peau d'autruche à fenêtre laissant voir le titre, dos titré or (*Alain Devauchelle*).

**2 500 - 3 000 €**

Deux tapuscrits complets de l'œuvre, portant des corrections autographes de Claudel, qui corrige les accents, la ponctuation, et déplace certains paragraphes.

Préface autographe, portant le titre complet : *Le Soulier de satin ou le Pire n'est pas toujours sûr. Action espagnole en IV journées*, avec la dédicace « Au peintre José Maria Sert », et les deux épigraphes : « Deus escreve direite por linhas tortas (Proverbe portugais). Etiam peccata (S. Augustin) ». Le manuscrit présente des variantes avec le texte publié. Dans cette fameuse préface, Claudel donne « quelques directions scéniques » pour une éventuelle représentation. « Il est essentiel que les tableaux se suivent sans la moindre interruption. [...] Les machinistes sans la moindre gêne feront leur aménagement sous les yeux mêmes du public pendant que l'action suit son cours [...] Les indications de scènes, quand on y pensera et que cela ne gênera pas le mouvement, seront ou bien affichées, ou lues par le régisseur, ou par les acteurs eux-mêmes [...] Il faut que tout ait l'air provisoire, en marche, bâclé, incohérent, improvisé dans l'enthousiasme »... L'Annoncier proclame le titre et déclare : « La scène de ce drame est le monde et plus spécialement l'Espagne à la fin du XVI<sup>e</sup> à moins que ce ne soit le commencement du XVII<sup>e</sup> siècle. L'auteur s'est permis de comprimer les pays et les époques, de même qu'à la distance voulue plusieurs lignes de montagnes séparées ne font qu'un seul horizon ». Et, après avoir annoncé la première journée, il ajoute : « Écoutez bien, ne touchez pas et essayez de comprendre. C'est ce que vous ne comprendrez pas qui est le plus beau, c'est ce qui vous paraîtra le plus long qui est le plus intéressant et c'est ce que vous ne trouverez pas amusant qui est le plus drôle »... Publié en 1928, *Le Soulier de satin* fut créé le 27 novembre 1943 à la Comédie-Française, dans une version abrégée et une mise en scène de Jean-Louis Barrault.



40

41

**COCTEAU Jean** (1889-1963).

POÈME autographe, **Hommage à Manolete**, Barcelone 11-14 juillet 1953 ; 9 pages infol. (31,5 x 21,5 cm).

**2 000 - 2 500 €**

**Bel ensemble des cinq versions successives de ce grand poème en hommage à Manolete, du premier jet jusqu'au retravail final.**

Rappelons que le matador espagnol Manuel MANOLETE avait été tué lors d'une corrida en 1947. La dernière version présente encore deux ou trois variantes avec le texte publié dans **Clair-obscur** (1954). Le poème compte 7 quatrains.

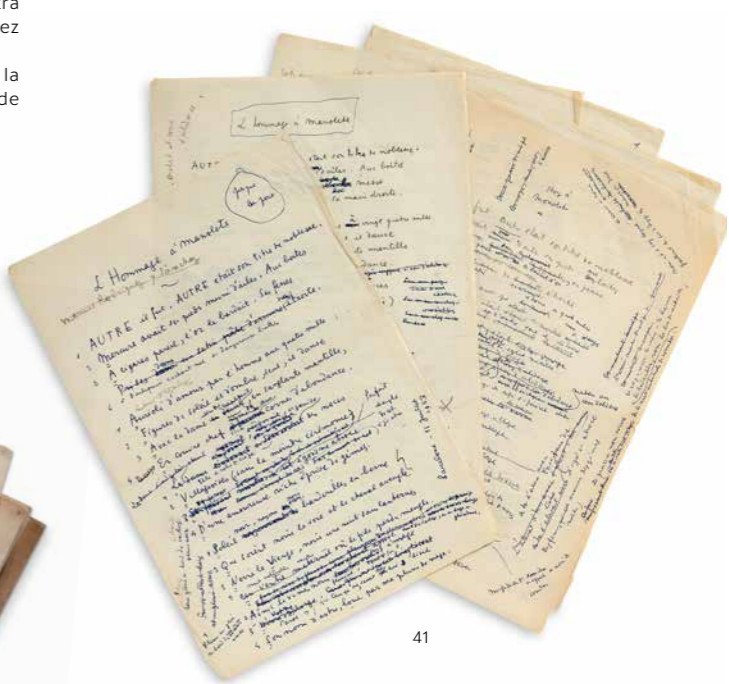
Le premier jet du poème est commencé au crayon puis poursuivi au stylo bille, abondamment raturé et corrigé, avec une dizaine de vers biffés pour ébaucher la dernière strophe (2 ff.). Puis vient une première mise en forme, au stylo bille, elle encore très corrigée et raturée (1 f.). Puis c'est une mise au net, bien calligraphiée, avec le titre *L'Hommage à Manolete*, datée « Barcelone 11 juillet 1953 », mais à nouveau raturée et corrigée ; en tête, Cocteau a noté « presque au point » (1 f.). La quatrième version est établie sur un double au carbone d'une nouvelle mise au net, signée et datée « Barcelone 14 juillet 1953 » ; Cocteau y a porté de nouvelles corrections au crayon et au stylo bille bleu ; puis sur deux feuillets supplémentaires, il élabore au crayon deux strophes supplémentaires (5 et 6), avec de très nombreuses ébauches raturées et corrigées (1+2 ff.). La version finale est encore un double au carbone d'une nouvelle mise au net du poème complet, avec quelques corrections au stylo bille (2 ff.).

« AUTRE il fut. AUTRE était son titre de noblesse.

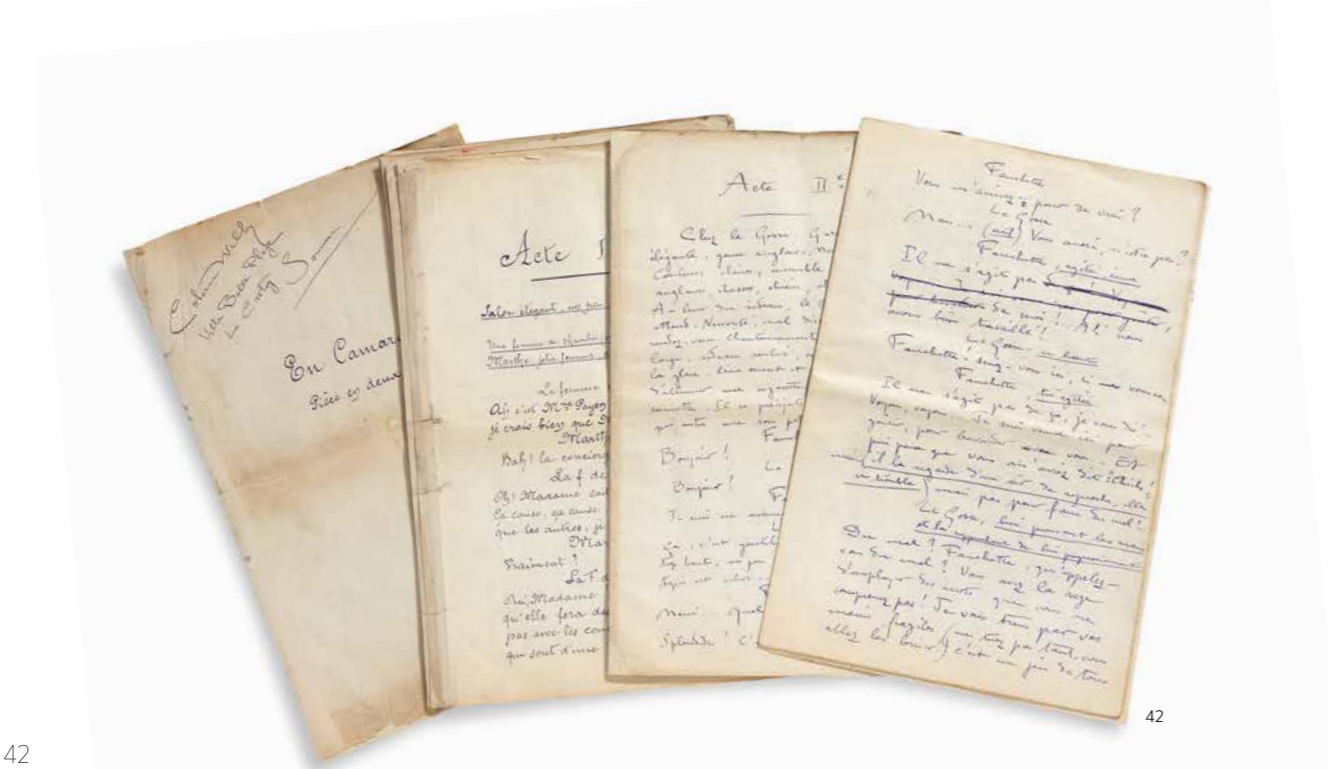
Mercur avait muni ses pieds d'ailes. Aux boîtes

A cigares pareil, d'or médaillé, la messe

Sanctifiait le pur crime de sa main droite »...



41



42

42

**COLETTE** (1873-1954).

MANUSCRIT en partie autographe, signé « Colette Willy », **En camarades**, pièce en deux actes, Villa Belle Plage, Le Crotoy (Somme) [1907] ; 56 pages in-fol. dont 34 autographes.

**5 000 - 6 000 €**

**Manuscrit complet de cette comédie, écrite et jouée par Colette.**

Cette comédie en deux actes fut créée au Théâtre des Arts le 22 janvier 1909, en complément de programme, avec Colette dans le rôle de Fanchette, puis reprise à la Comédie-Royale, rue Caumartin, du 5 février au 1<sup>er</sup> mars 1909, et encore en février 1912 au Théâtre Michel ; elle a été publiée dans *Le Monde illustré théâtral et littéraire*, n° 13, en 1947. Le premier acte, comprenant 22 pages dont la page de titre et la liste des personnages, est de la main d'un copiste, et présente quelques additions et corrections à la plume et au crayon de l'auteur ; le second acte (34 pages) est entièrement autographe.

L'intrigue, piquante, met en scène un couple qui au premier acte, semble vivre en bonne camaraderie, le mari Max flirtant tranquillement avec Marthe, une amie de sa femme Fanchette, et Fanchette avec son « Gosse », un beau jeune homme. Au second acte cependant, Fanchette ayant retrouvé le Gosse chez lui, la gêne les gagne, et l'arrivée du mari furieux précipitera des explications orageuses et un retour du bon ordre bourgeois, non sans ironie... Parmi les corrections en assez petit nombre, relevons cette inadvertance, dans le second acte : Colette a écrit le nom de « Claudine », avant de le corriger en « Fanchette »...

*Comœdia illustré* (15 février 1909) louera « ce charme naturel, cette vérité hardie d'enfant terrible » que Colette a mis dans sa pièce.

**On joint** le programme du Théâtre des Arts, pour la création d'*En camarades* ; une carte de visite autogr. de Willy à Arsène Durec (interprète du rôle de Max) ; une enveloppe de Sarah Bernhardt adressée à Durec ; un carton d'invitation de Mme Colette Willy, à la répétition générale de la pièce ; et un billet a.s. de Colette au Dr Jeanne Luys relative à une signature, *Librairie du Siècle* 5 mai 1934.

43

**COLETTE** (1873-1954).

16 L.A.S. « Colette » (une « Colette de Jouvenel », [Verdun 1914-1915, et Paris s.d.], à Annie de PÈNE ; 52 pages et formats divers (la 1<sup>ère</sup> au crayon, qqs fentes aux plis centraux), une enveloppe.

**4 000 - 5 000 €**

**Bel ensemble de lettres à son amie Annie de Pène, notamment de Verdun pendant la Guerre.**

[Désirée Poutrel, dite Annie de PÈNE (1871-1918), femme de lettres et journaliste, que Colette évoque dans *Le Fanal bleu*, s'était mariée d'abord à Charles Battendier (dont elle eut une fille, écrivain et journaliste connue sous le nom de Germaine Beaumont, 1890-1983), puis s'en était séparée pour vivre avec le journaliste Gustave Téry. Elle rencontra Colette vers 1910 et en devint une amie intime. Colette dira qu'elle fut « comme un précieux refuge, au début de la “grande guerre” », accueillant Colette dans le « phalanstère » de femmes, avec Musidora et Marguerite Moreno. Annie de Pène mourut prématurément de la grippe espagnole en 1918. Colette évoque notamment dans ces lettres la Guerre, et son mari Henry de Jouvenel (« Sidi »), qu'elle rejoint à Verdun ; mais aussi son ami et confident Léon Hamel, les *Confidences de femmes* (1914) et les reportages d'Annie dans *L'Œuvre*, et le directeur de ce journal, compagnon d'Annie, Gustave Téry.]

[*Verdun, mi-décembre 1914*]. Elle a encore « peu vu Sidi, assez pourtant pour constater qu'il est aussi “très joli” qu'un pharmacien de 1<sup>re</sup> classe, et que je n'ai pas trop démérité à ses yeux. [...] Mais quelle épouvante à la gare de Verdun ! Le gendarme voulait nous faire reprendre le train – simplement. Il nous menace de venir nous chercher ici dans quatre jours, mais... on obvierra »... Louise Lamarque n'a pas fermé l'œil dans le train : « nous avons passé sur une voie canonnée. Beaux éclairs dans la nuit et beaux “boum” sourds. Ne vous effrayez pas, il n'y a eu qu'un obus, dans toute la journée, qui est tombé près de la voie. On se bat très activement, me dit Sidi, à quelques kilomètres d'ici »... [*Peu avant Noël*]. « Ma petite Annie, qu'est-ce qu'il y a donc que mes lettres ne vous arrivent pas ? Je vous en ai écrit... de toutes les couleurs, on peut dire. Et comme je suis inquiète de vous savoir malade »... [*Vers Noël*]. « Annie, si vous entendiez les projets d'avenir de Sidi, vous seriez partagée, juste par le milieu, entre l'admiration et le scandale. Je me refuse à les écrire, mais je vous les dirai dans le dernier détail ». Elle aimerait qu'on fasse « remettre des ressorts neufs à mon grand sommier à la place de ceux qui sont... anémiés [...] Mais ceci frôle le chapitre de la grivoiserie ». Elle parle de sa chatte, qui a fait une tache sur la lettre, aux « yeux d'émeraude un peu bleue. [...] Hamel vous dira que j'ai été “voir la bataille” sur la place de la Citadelle. C'est déjà beau de voir, si près, la source des lueurs roses, et les aurores rondes dans la brume, qui s'allument et s'éteignent dans le même dixième de seconde. Le bruit est magnifique, varié, aussi varié qu'un orage, proche, lointain, sec ou rond. À part “ça”, enfin, il n'y a qu'on ne parle pas de la guerre, ici, et qu'on ne s'en occupe pas. Les gens de Verdun se tordraient, s'ils voyaient Paris à l'heure où brille “La Liberté ! intran” »...



43

*Samedi [début janvier 1915]*. Elle va partir. « Sidi m'assure que je pourrai revenir ici trois semaines après »... Elle parle de boudin, de beurre, de truffes et de réussites gastronomiques : « je ne rêve que de prendre des leçons avec vous. Dites, vous m'apprendrez le bœuf au vin rouge, et les craquelins ? J'aurais avec vous de passionnantes heures de classe, si vous vouliez. Nous parlerons de tout cela, jeudi. Et je projette déjà de folles soirées de ciné, et des heures incomparables au Petit-Casino. Le général Gouverneur de la Place de Chaville, s'il ne nous accompagne pas, nous délivrera un permis de théâtre, aller et retour. Si vous aviez entendu rire Sidi sur votre papier de *L'Œuvre* ! Je dis sur, car il a ri dessus comme on se vautre sur un coussin »... [*Février*]. « Ô Annie, que ce beurre est donc mauvais ! Je n'ai pas eu le temps de vous avertir, et je l'aurais dû, car j'avais goûté, chez Potin, quel nectar ultra-salé on préparait pour nos soldats. S'ils en mangent, ils seront forcés de se saouler. Et depuis quand, je vous le demande, trois jours de colis postal ont-ils nui à du bon beurre, bien emballé [...] *Le Matin* ? Mais jetez-vous donc, griffes dehors, sur Beaurain, de ma part, et tous les courriers pour Verdun seront à vos pieds ! Vos deux dernières lettres nous ont mis en joie, Sidi ne veut plus que des lettres de vous. (Comme ça, à Paris, je me ferai relayer : les jours pairs pour Annie, les jours impairs pour moi !) »... Elle apprend à jouer aux échecs avec Sidi : « Je n'avais plus que cette preuve d'amour à lui donner : je la lui donne. Est-ce qu'Hamel sait jouer ? Dites-lui que j'ai appris, avec joie, que la maison Hardtmuth existait encore, simplement débaptisée et que j'y pourrai faire réparer mes stylos. Mais vous ne comprenez pas, pauvre créature obtuse et profanatrice qui trempez votre stylo dans l'encrier, ce que cette nouvelle signifie pour moi ! »... *Verdun [mai]*. Elle annonce son retour. « Ma petite Annie, je n'ai rien à vous dire ; votre filleul, révolté, veut écrire à Téry pour avoir une autre marraine. Il a proféré des choses abominables sur l'inconstance des femmes, en même temps qu'il parlait de vous comme d'une de ses propriétés foncières »... Elle raconte sa rencontre de Mme du Gast dans le train, « coiffée d'un chapeau couvert de cerises, maquillée comme une pêche d'août, décollétée et parée de mille perles fausses [...] On dit que la guerre va bien. Je la vois ici sous un aspect très local, qui consiste en un coin de jardin, des lilas fleuris, et des rosiers grimpants qui habillent les murs et étouffent les sanglots. Et je fais du pastel comme un zèbre ». Elle s'inquiète de Zou [compagne de Robert de Jouvenel, frère d'Henry], « cette malheureuse infirme qui ne sait pas faire pipi debout et qui n'a pas de poils sous les bras. Quelle croix pour une pauvre mère que d'avoir mis au monde une pareille créature ! »... *14 juillet*. Elle envoie un Louis pour le beurre, et donne des nouvelles brèves : « Votre filleul magnifique en bleu ciel, et vraiment aussi content que moi-même. Abrami [l'avocat et homme politique Léon Abrami] fatigué, élégant et dolent, les Lamarque pareils à eux-mêmes. Une maison sur une colline, dans les arbrami, non, dans les arbres à mi-côte. Un petit bois, Annie, pour s'y

reposer, et même s'y promener, avec la prudence du sergent, car les alentours sont peuplés de militaires »... Il ne faut ni parler, ni rire trop haut, et passer rapidement dans les endroits découverts. « Un mobilier de campement, mais de la place, et on respire, et on n'entend [...] que le canon, le vent, les oiseaux, l'orage. Le canon domine tout, personne n'a pu fermer l'œil la nuit d'avant mon arrivée. C'est un terrible bruit qui sonne dans l'estomac, et les effets en sont tels que je préfère n'en pas parler. C'est ce que les journaux appellent : “Journée calme sur les Hauts de Marne, simples duels d'artillerie.” »... [*Juillet*]. Elle demande à Annie de lui acheter du beurre chez Potin. La vie a bien renchéri : « C'est le “mouvement ascendant”. Je suis bête, mais c'est parce qu'il faut que je travaille, ça m'ôte tous mes moyens »... Elle voudrait savoir le nom de Maître Moro de Giafferi. Car j'ai engagé un important pari contre Sidi, qui prétend que : 1<sup>o</sup> Moro de Giafferi s'appelle Moro de Giafferi, 2<sup>o</sup> il n'est pas israélite »... [*19 juillet*]. Remerciements pour le beurre, la Banque et la lettre, et commission de lui faire livrer du charbon à Paris... *21 juillet*. Elle n'ose plus lui demander de venir : « On est si épiés, si craintifs dans notre refuge. [...] De la hauteur où nous sommes, non seulement le vacarme est magnifique, surtout la nuit, et si proche, mais encore de bons yeux comme les vôtres pourraient à certains jours, vers la droite, voir des éclatements de marmites allemandes, il y a deux jours Abrami les voyait de sa fenêtre »... Elle raconte ses jours sans Sidi : « Je travaille honnêtement pour le *Matin* et le *Flambeau*. Je me dérouille les membres avec un peu de culture physique. Je m'occupe de ce qu'on mange. Annie, je n'aime pas travailler, comme dit Robert de Jouvenel. Est-il dans tous vos bras, cet enfant blond ? Personne ne m'écrit, dirai-je en parodiant la forte parole de Gustave Téry »... Elle va revenir vers le 1<sup>er</sup> août : « Tressez les guirlandes de bœuf au vin, et que l'oignon haché coule à pleins verres ! [...] Pour de Moro de Giafferi, l'affaire est de savoir si, comme je le soutiens, il ne s'appellerait pas plutôt Meyer, ou Abrami, ou Ben-Lévi, ou autrement, Sidi prétend qu'il est Mori, Giafferi, et catholique comme vous et moi, ou plutôt goÿ »... [*Paris sans date*]. Trouvailles « en “puçant” » : un flacon pour Annie, une soupière avec sa louche en faïence et une vieilleuse Louis-Philippe pour elle-même... – Elle va voir comment est « la petite Musi » [Musidora], qui a été opérée des végétations : « je reviendrai vous voir. Malédiction au satyre »... – Anecdote sur leur « nouveau “fermier général” », qui aménage une demeure princière auprès de Saint-Germain... – Envoi d'un permis à échanger, avec en guise de salutation : « Votre amie sincère, (qui sait, j'ose le prétendre, torcher une lettre de gratitude) »... – « Ils ne sont pas épatants, mais toutes les fleurs qui émaillent un parterre ne sont pas sans défaut, – comme ne craindrait pas de dire M<sup>me</sup> Mendès »... – « Je dîne à côté, au Petit Durand, je me dépêchais d'être en avance pour vous dire bonjour [...], je dîne dans les bras de la maison de la Presse »...

**DAUDET Alphonse** (1840-1897).

CARNET autographe signé, **Sapho**, [1883] ; carnet in-8 de 184 pages (14 x 9,5 cm) ; reliure d'origine à dos de toile bleue ; étui de maroquin vert en forme de livre.

5 000 - 6 000 €

**Précieux carnet, témoin de la genèse du roman Sapho.**

*Sapho, mœurs parisiennes*, écrit en 1883, publié dans l'Écho de Paris, a paru en volume chez Charpentier en 1884. On sait que Daudet y a transposé sa propre jeunesse et sa longue et orageuse liaison avec Marie Rieu. Le carnet porte l'étiquette de la *Papeterie de l'Odéon, Chelu*. La première page montre les hésitations de Daudet pour trouver le titre de son « roman parisien » : *Thaïs, Léda, Psyché, Salomé, Le faune, La faunesse* sont envisagés ; mais on peut déjà lire la fameuse dédicace : « Pour mes fils quand ils auront vingt ans ». Sur la même page, Daudet a noté cet envoi autographe : « A mon cher Henry Céard L'embryon de Sapho Alph. Daudet ». Ce terme d'*embryon* n'est pas mis là au hasard. C'est toute la gestation du roman qui revit dans ces pages, depuis les brèves notations jusqu'au début de la rédaction. Manuscrit de premier jet, abondamment raturé et corrigé, le carnet se présente en effet comme une première version, un canevas très détaillé – et parfois déjà rédigé – des XV chapitres du roman, généralement sur la page de droite ; tandis que sur la page en regard, Daudet note des développements, des idées complémentaires, des phrases, des épisodes à ajouter, des répliques, etc. ; par exemple : « Lettres que Sapho lui écrit, elle parle du bien moral qu'il lui a fait. Meilleure, plus honnête. Lui au contraire pris son mal » (en marge du chap. VI) ; ou : « Cette demi-séparation avive le collage. piquant désir du dimanche. Quelquefois le soir il y va. Le petit salon. Whist. Musique. bonne façon de Fanny qui se tient bien, que ça amuse. Donne le ton à tout ce monde. Le péruvien : "une grande Coucoute". – Il y va... étoiles au dessus de l'arc de triomphe, fait partie de l'éclairage Parisien » (en marge du chap. VII).

Les premières pages montrent les hésitations de Daudet quant au nom de son héros : Jean Jourdan, Gastier, Gosselin, et enfin Gaussin ; quant à son activité : élève à l'école des chartes ou élève-consul. De même, Sapho (chap. III) se nomme Marie Masson, le nom de Masson étant surchargé par celui de Legrand ; ce n'est que bien plus tard que le prénom de Marie (trop proche de la réalité) sera remplacé par celui de Fanny. On relèvera sur la première garde des notes sur la famille de Jean Gosselin-Gaussin ; plus loin, des comptes sur les âges des principaux personnages ; des listes de noms ; des idées ou des esquisses de divers épisodes ; des répliques ; le brouillon de la lettre d'adieu de Fanny qui conclut le roman, etc. Notons que les derniers chapitres portent des titres qui seront ensuite abandonnés : XIV *La rechûte*, XV *Le rendez-vous*.

**PROVENANCE**

Anciennes collections Louis BARTHOU (ex-libris ; II, n° 1031) et Gérard de BERNY (ex-libris ; I, n° 95) ; Daniel SICKLES (I, 51).

**DIVERS.**

8 L.A.S.

200 - 300 €

G. LENOTRE (longue lettre sur l'histoire de la montre de Louis XVI confiée à l'abbé Edgeworth), André ROUVEYRE (1919, à François Laya, rédacteur de *L'Éventail*, au sujet d'un article sur Remy de Gourmont), Anaïs SÉGALAS (2 à Hippolyte Lucas, mai 1870, pour ses *Magiciennes d'aujourd'hui*), Cécile SOREL (2 aux danseurs Alexandre et Clotilde Sakharoff, 1928), Jules SUPERVIELLE (1922, réponse à une enquête pour « la suppression des mauvais manuels scolaires de littérature »), Alexandre VORONOFF (1923, à une ménagerie à qui il a vendu un singe).

**DUMAS père Alexandre** (1802-1870).

10 L.A.S. « AlexDumas », [1842-1856] et s.d. ; 12 pages in-8 ou in-12.

1 000 - 1 500 €

À Jean-Baptiste PORCHER (1792-1864, agent théâtral et banquier des dramaturges), et à Madame. – [Juin 1842], il lui envoie un drame à faire « lire secrètement à Frederic » [Lemaître], et le charge de diverses commissions financières pour lui faire passer, par le banquier Legu, 1750 F à Florence. « Si vous voyez Goubaux demandez lui où il en est de Mad<sup>e</sup> de Sommerville. Je voudrais blacler bien vite cette seconde pièce ». Il le prie de lui adresser à Bastia « quelques détails sur le nombre de représentations qu'a eues Cromwell, et sur ce que l'on a joué de moi depuis mon départ »... – Au sujet de Marc-Fournier directeur de la Porte Saint-Martin, et de sa maîtresse Isabelle Constant : « Je passerai sur bien des choses pour qu'Isabelle restât à la Porte St Martin et y restât dans des conditions convenables. Ces conditions seraient son engagement renouvelé pour un an et 3600 F d'appointemens par an. [...] Vous connaissez ma position avec Hostein relativement à la Dame de Montsoreau »... – Il lui demande « un petit pot de cornichons », et lui recommande « un brave garçon qui a du talent et beaucoup »... – À Mme Porcher : « Je suis si pauvre que vous sachant aussi pauvre que moi je vous prie de me faire un petit bon de 200 F [...] nous sommes sans un sou à la maison »... – « Comme je laisse tout ce que je fais à Paris à mes créanciers, et que je vis ici avec le 10<sup>e</sup> de ce que je gagne, j'ai toujours besoin que tout en vous rendant vous me donniez. [...] nous n'avons pas pu nous entendre pour l'affaire de l'Ambigu avec ces messieurs. Je garantis la pièce Porcher ne pourrait-il pas faire l'affaire avec Fournier [...] il garderait la moitié de la prime 500 F. [...] Je garantis l'ouvrage et le signe seul. C'est à prendre les yeux fermés »... – Envoi de sa loge pour Mme Ristori. 6 juillet. Il a passé la soirée avec HUGO ; il n'a pas l'honneur de connaître M. Berquin... – 12 octobre 1851, à M. Champgobert, rédacteur du journal *La Constitution*, pour la reproduction dans le journal de « ma brochure sur Montevideo »...– [1856], à l'acteur Adolphe LAFERRIÈRE : « Parle donc à Hostein de Mme Stolz pour Adèle d'Hervey [héroïne d'Antony]. J'ai dîné hier avec Napoléon qui prétend que vous deux vous ferez courir tout Paris ». Il l'incite à aller voir « le Musée rapporté par le Prince de son voyage au Pôle Nord »... – 16 mai, à M. Hirschler, au sujet d'un paiement, et d'argent à retenir sur le volume de Cadot. On joint une l.a.s. de sa fille Marie Dumas (1 p. in-12).

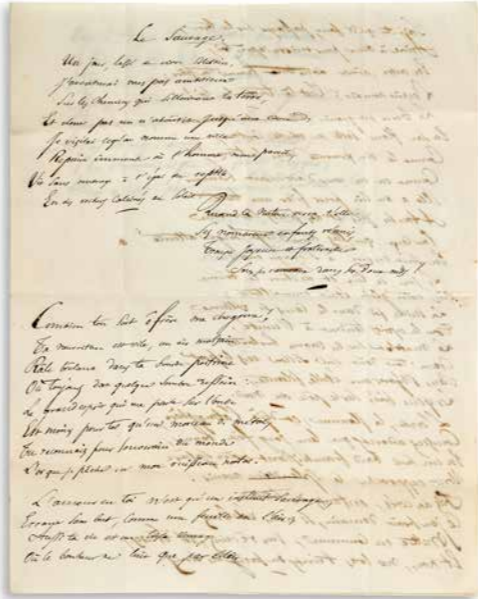


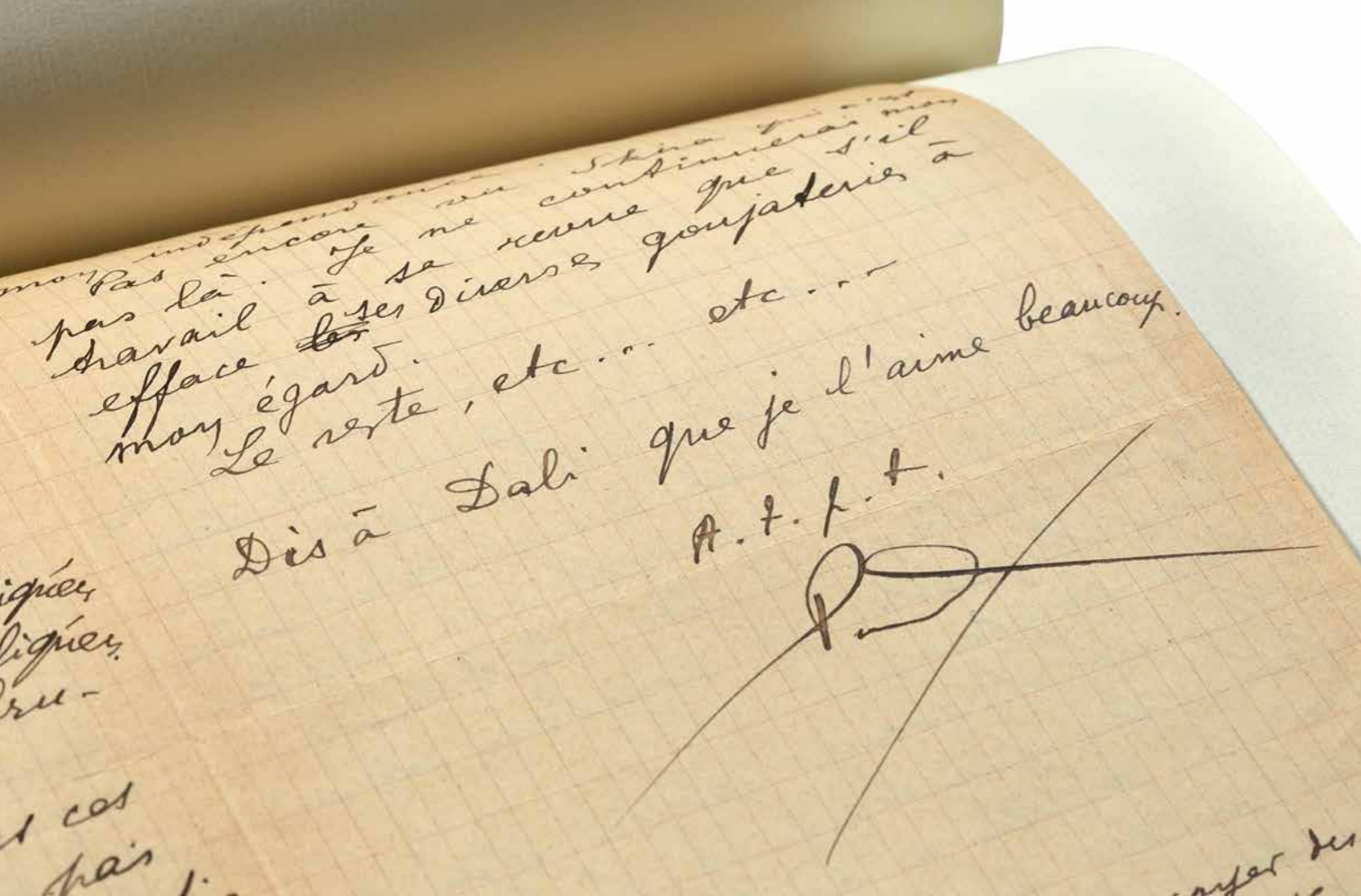
**DUPONT Pierre** (1821-1870).

POÈME autographe signée « Pierre Dupont », **Le Sauvage**, [1846] ; 2 pages et demie in-4.

500 - 600 €

Recueilli dans les *Chants et chansons* de Pierre Dupont (Houssiaux 1851) avec la date de 1846, *Le Sauvage* se compose de 7 couplets (huitains) et un refrain (quadrain), dans son « style net et décidé, frais, pittoresque, cru » célébré par Baudelaire : « Un jour, lassé de vivre solitaire, J'aventurai mes pas ambitieux Sur les chemins qui sillonnent la terre »...





48

ÉLUARD Paul (1895-1952).

266 L.A.S. « Paul », 1924-1948, à GALA ; 407 pages formats divers, dont 40 cartes postales (quelques lettres au crayon, 7 non signées, mouillure sur une lettre), quelques enveloppes, montées sur onglets sur des feuillets de papier vélin, le tout relié en 2 volumes in-4 (1924-1931 et 1932-1948), plein maroquin bordeaux, dos lisse titré or, doublures et gardes de daim gris souris, chemises titrées, étuis (C. et J.P. Miguet).

150 000 - 200 000 €

**Magnifique correspondance intime et amoureuse à Gala, sa première femme qui deviendra celle de Dali ; la plus belle et la plus riche correspondance amoureuse du surréalisme.**

Éluard a fait la connaissance d'Helena Dmitrievna Diakonova, dite Gala, en décembre 1912, au sanatorium de Clavadel en Suisse, où tous deux, âgés de 17 ans, soignaient une tuberculose. Gala, repartie en Russie, revint à Paris en 1916 ; en février 1917, elle épousa Éluard, dont elle eut en 1918 une fille, Cécile. En 1921, elle devient la maîtresse de Max Ernst, qui rejoint le couple Éluard en 1922 dans leur maison d'Eaubonne ; déstabilisé par ce ménage à trois, Éluard s'enfuit en 1924 pour un voyage autour du monde (la première lettre de cette correspondance est envoyée du Venezuela). Au retour, la vie commune reprend, et les lettres comblent alors les absences de Gala. En août 1929, Éluard et Gala viennent voir Dali à Cadaquès ; c'est le coup de foudre entre Dali et Gala, qui ne quittera plus désormais le peintre ; Éluard repart seul à Paris ; en 1932, Gala épouse Dali. Peu après leur séparation, Éluard rencontra Maria Benz dite Nusch, qu'il épousera en 1934.

Une soixantaine de lettres précèdent la séparation de 1929 ; la plus grande partie de la correspondance, toujours amoureuse et souvent très sensuelle, lui est postérieure, et s'étend de 1929 à 1948, quatre ans avant la mort du poète.

« Voici Paul Éluard tout cru, Éluard surprenant, Éluard enrichi, Éluard vivant de toute sa vie. L'érotisme de ces lettres – rêverie de plein jour, souvenir précis, récit d'un songe ou masturbation magnifique – devient une de ces expressions multipliées de l'amour, filet de mots simples et d'images fortes dans lequel, une fois de plus, un grand poète nous retient. [...] Qu'il ait aimé Gala, [...] qu'il l'ait aimée "de toute éternité", ces lettres nous rapprochent de ce combat contre le temps où Paul Éluard a toujours choisi l'amour comme première arme. [...] L'amour fort existe hors de la durée des choses, et Gala est sa pyramide. [...] Il est né pour elle et par elle. Elle est son origine et son destin, elle est sa liberté, elle est tout simplement lui-même » (Jean-Claude Carrière).

Au-delà de l'amour pour sa « petite fille », sa « daragaïa », on lit dans ces lettres les problèmes de la vie quotidienne et de l'argent qui manque, les soucis de santé, les nouvelles de leur fille Cécile, les achats d'objets d'art et de tableaux, la vie littéraire parisienne, le travail du poète, les conflits dans le groupe surréaliste, les tourments de l'Histoire... De nombreux personnages, écrivains et artistes, sont ici évoqués, outre « le petit Dali » : André Breton, Aragon, René Crevel, Benjamin Péret, René Char, Max Ernst, Picasso, Valentine Hugo, Man Ray, Joe Bousquet, Giacometti, etc. Nous ne pouvons donner ici qu'un très bref aperçu de cette riche et ardente correspondance, avec quelques citations.

[Cristobal (Venezuela) 12 mai 1924]. « Tu es la seule précieuse. Je n'aime que toi, je n'ai jamais aimé que toi. Je ne peux rien aimer d'autre »... 1927. En mai, violente rixe chez André Breton avec « Max Ernst le porc » ; Éluard reçoit un coup de poing sur l'œil et est défiguré ; il pense « au Porc Verlain tirant sur Rimbaud, le blessant » ; il voulait « tuer le Porc », mais c'est toi qui en aurais souffert »... « Ton corps, tes yeux, ta bouche, toute ta présence me manquent »... Écriture avec Breton d'un manifeste *Lautréamont envers et contre tout*... En juin, vente à Alphonse Kann de tableaux de Chirico et Picasso...

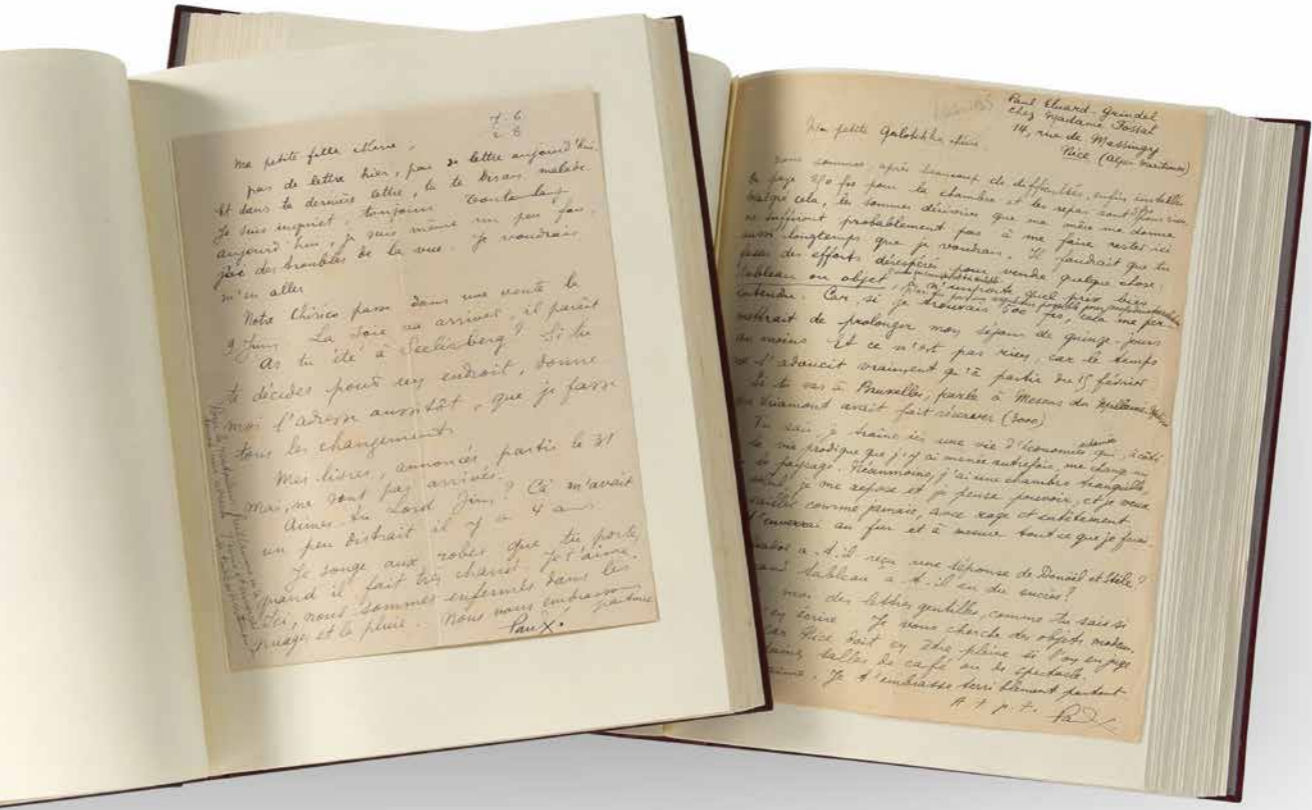
1928. En mars, du sanatorium à Arosa, il demande à Gala de lui acheter à Berlin des aquarelles de Paul Klee. De retour à Eaubonne, il vend un

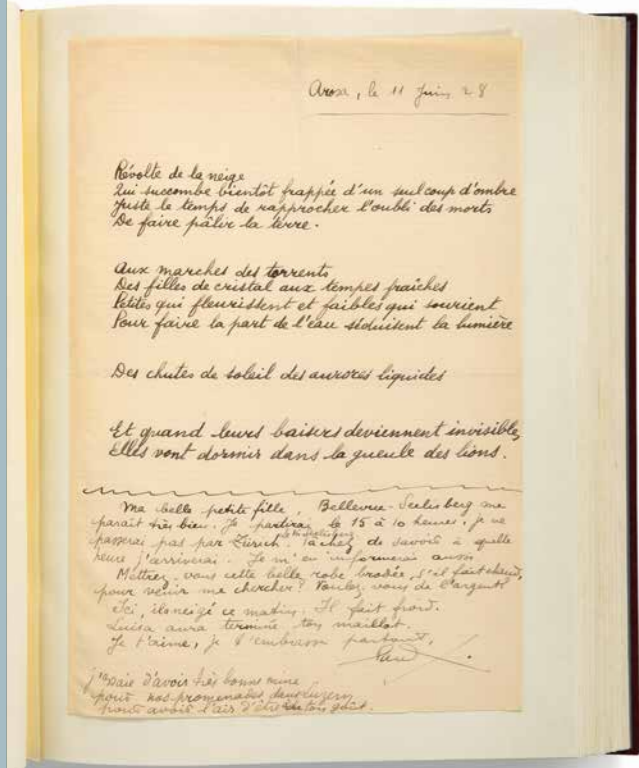
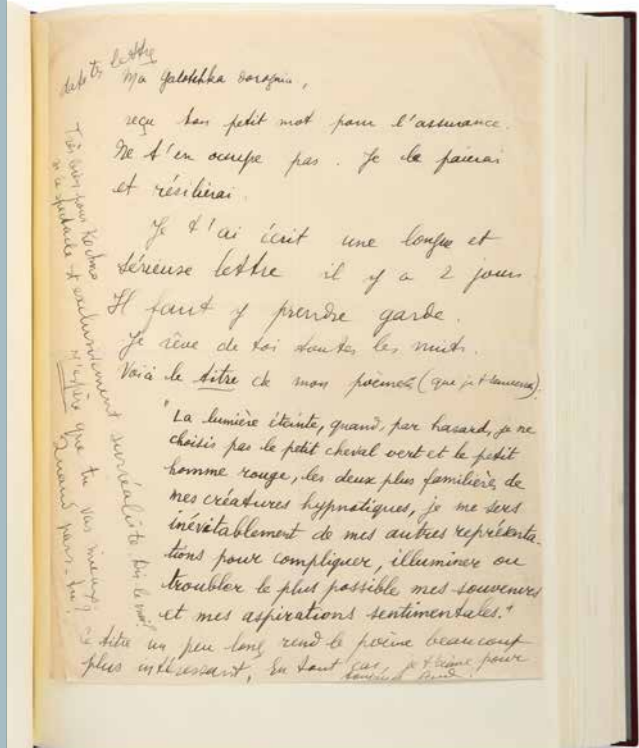
ivoire esquimau à Ratton. Rêve érotique : « J'étais étendu sur un lit à côté d'un homme que je ne suis pas sûr d'identifier, mais un homme soumis, rêveur depuis toujours et silencieux. Je lui tourne le dos. Et tu viens t'allonger contre moi, enamorée, et tu me baises les lèvres doucement, très doucement et je caresse sous ta robe tes seins fluides et si vivants et tout doucement, ta main par-dessus moi va chercher l'autre personnage et s'impose à son sexe. [...] Et ton baiser devient plus chaud, plus humide et tes yeux s'ouvrent de plus en plus. La vie de l'autre passe en toi et, bientôt, c'est comme si tu branlais un mort. [...] je n'ai qu'une envie : te voir, te toucher, te baiser, te parler, t'admirer, te caresser, t'adorer, te regarder, je t'aime, je t'aime toi seulement, la plus belle et dans toutes les femmes je ne trouve que toi : toute la Femme, tout mon amour si grand, si simple »... Retour fin mai à Arosa ; Cécile l'y rejoint, puis René Crevel ; il travaille à son prochain livre, qu'il voudrait publier sans titre... 1929. En mars, avant de partir pour Berlin où il va retrouver une jeune femme rencontrée dans le train : « Ma petite Gala, je t'aime infiniment. Je ne crois pas à la vie, je ne crois qu'en toi. Cet univers qui est le mien et qui se mêle à la mort ne peut y pénétrer qu'avec toi. C'est entre tes bras que je suis. C'est entre tes yeux, entre tes seins, entre tes jambes que je suis appelé, que je ne m'éteindrai jamais. Le reste, c'est une grande misère qui ne rêve que de s'écrouler »... Voyage en Allemagne : achat d'objets de Nouvelle-Guinée et de Bali, de dessins de Klee ; Grosz a fait son portrait ; flirts, liaison avec Alice Apfel, « la Pomme », mais sans cesser de penser à Gala avec qui il veut faire l'amour : « te tenir dans mes bras, te lécher partout, l'écraser, te faire plus légère que tout, plus mouillé, plus chaude, plus molle et plus dure que tout. Ma langue est tout entière dans ta bouche, dans ton sexe, mon sexe te pare de sperme »... Séjour à Marseille et Nice ; découverte émerveillée du « cinéma obscène »... Voyage en Belgique et Hollande, achat d'un fétiche de Nouvelle-Guinée... Retour à Paris : échange avec Keller d'un tableau du Douanier Rousseau contre un « objet nègre » ; ennui de la liaison avec la Pomme... « J'ai une hâte folle de te revoir, tu es, de toutes les chairs, la plus désirable, de tous les yeux les plus profonds, de tous les sexes le plus chaud, de toutes les passions la plus folle, de toutes les femmes la plus belle, la plus

audacieuse, la plus libre »... Installation dans un nouvel appartement... En septembre, retour seul à Paris ; masturbation en pensant à Gala... « Gala ma sœur, mon amie, mon amante, tes lettres me plaisent beaucoup. Et puis je t'aime et tu es le seul et plus grand mystère pour moi. Mystère de ton corps si beau, si jeune, contre moi, voluptueux et m'est toujours offert [...] je n'aime que toi, je ne désire que toi, je ne comprends que toi »... 1930. Vente d'objets à Keller... Envie folle de Gala ; belles lettres érotiques... Vives réactions à *Un cadavre* ; Breton a terminé le *Second Manifeste*... « Nous avons fait, Breton, Char et moi un assez long livre de 30 très beaux poèmes [*Ralentir travaux*] »... Tensions dans le groupe surréaliste ; suicide de Maïakovski... Préparation des numéros du *Surréalisme au service de la révolution*, avec des contributions de Dali... Travail avec Breton à *L'Immaculée Conception*.

1931. Séjour à la montagne avec René Char. Vente d'un Picasso à René Gaffé. Visions érotiques de Gala, pour qui il écrit des poèmes... Séjour en Bretagne avec Valentine Hugo. Aragon va publier *Persécuté persécuteur* ; lecture par Breton des *Vases communicants*... Réticences sur un texte de Dali : « Le texte de Dali ou plutôt ce que je crois être un fragment de texte me paraît ainsi qu'a Breton, assez incompréhensible. La phrase sur les fantaisies diurnes et le résidu des rêves et de la réalité conjuguée détourne considérablement de son sens l'idée émise par Breton et lui rend impossible le travail beaucoup plus important qu'il voudrait faire. Si Dali n'y voit pas d'inconvénients il y aurait que Breton et moi nous revoyions le texte tout entier »...

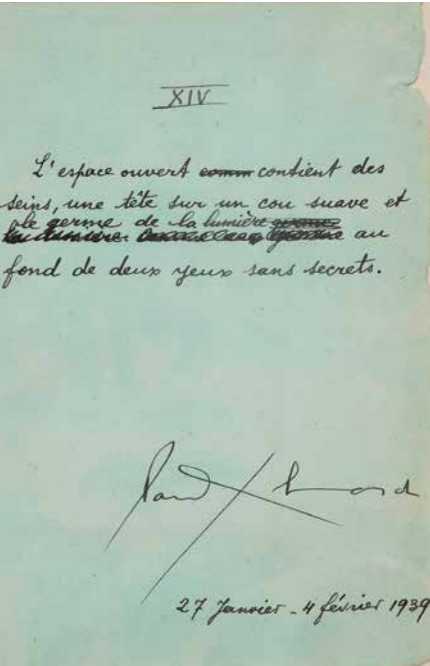
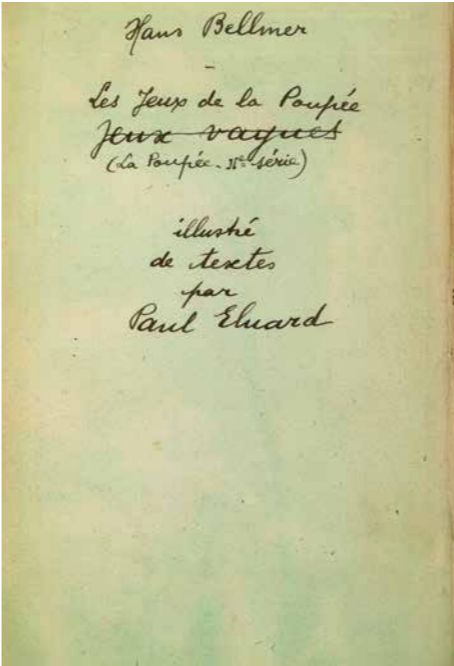
1932. Dissensions avec Aragon ; attaques de *L'Humanité* contre les surréalistes : « Tout va mal pour le Surréalisme »... Rupture avec Aragon. René Char est « dans une misère noire, épouvantable »... Lettre à Dali sur Buñuel et *L'Âge d'or*, et sur l'Association des Écrivains Révolutionnaires... Séjour à Grimaud. Rédaction et impression à Saint-Tropez de *Certificat*. Réponse à une enquête sur le désir. Rédaction d'un « poème-préface pour Dali ». Il achève *La Vie immédiate*. Nouvel amour de Breton « qui a d'ailleurs tourné tout de suite très mal »... Rupture de Breton et Valentine Hugo. « Breton est dans une mauvaise situation à tous points de vue : sentimental et matériel »... Critique d'un dessin de Dali.





1933. Séjour au sanatorium de Passy (Haute-Savoie), où Crevel le rejoint dans un état désespéré... Long récit d'un rêve... Conseils à Gala au cas où Dali viendrait à mourir ; il faut qu'ils se marient... « Les dessins de Dali sont merveilleux »... Longue lettre sur le projet de la revue *Minotaure* avec Breton et Skira, et sur l'A.E.A.R. Ses idées pour « la reprise d'une activité surréaliste » et un « libre exercice du surréalisme expérimental ». Préparation de l'exposition surréaliste. La vie chez sa mère est intolérable ; installation rue Legendre. Exercices d'écriture automatique ; écriture alimentaire d'une chanson pour Marlene Dietrich. Longue lettre sur la préparation du numéro 3 du *Minotaure*. Sur les photos de Brassai. 1934. Réticences sur « l'attitude hitlérienne-paranoïaque de Dali ». Manifestation à Nice. Préparation de *La rose publique*. La veille de son mariage, il plonge « dans des abîmes de mélancolie », chaque nuit il rêve de Gala nue. 1935. Voyage et conférences à Prague ; rencontre de Nezval et Toyen. Vente de tableaux à Pierre Matisse. Commande de poèmes pour la revue *Sur*. Publication de *Facile*. 1936. Picasso a raté les eaux-fortes pour *La Barre d'appui*. Rupture avec André Breton : « Le surréalisme ne devait pas devenir une école, une chapelle littéraire »... Prêt de tableaux pour l'exposition surréaliste à Londres, organisée par Roland Penrose. Anniversaire de Cécile. Préparation de *Grand air* (Les Yeux fertiles). Publication de son poème *Novembre 1936* dans *L'Humanité* : « C'est la première fois qu'un de mes poèmes est tiré à 450 000 ». 1937. Il travaille : « 40 poèmes pour illustrer des dessins de Man Ray » (*Les Mains libres*), et un livre en prose (*Donner à voir*). Rage à la nouvelle des « massacres de Guernica ». 1938. Séjour à Cannes. Admiration des tableaux de Picasso. Inquiétude après la mobilisation partielle. Mariage de Cécile avec Luc Decaunes. 1939. Rupture définitive avec Breton après l'enquête de G.L.M. sur la poésie. Vente d'un tableau à Marie Cuttoli. Écho des calomnies des surréalistes contre Dali. En septembre, mobilisation : « Ce ne sont pas les guerres qui peuvent nous séparer réellement, mais ce malheur caché en nous et qu'il faut tuer. Nous nous aimons pour vivre ». 1940. Exode vers le Tarn avec Nusch. Publication du *Livre ouvert*. 1945. Bilan des cinq années passées : « Nous avons espéré, désespéré, ragé, lutté comme nous avons pu – et vieilli. [...] Nusch et moi, nous avons été obligés, pendant un an, de nous cacher. Nous avons eu la chance d'échapper à la Gestapo »... Ses livres se vendent très bien. 1946. Inquiétude de Gala à propos du livre de Louis Parrot sur Éluard : « La pureté de nos relations, le grand secret est enfoui en moi et ce que je pourrais en dire, ou les autres, ne le détruira jamais »... Cécile et son nouveau mari. La situation politique. Voyage en Tchécoslovaquie, en Grèce, en Yougoslavie. Grossesse de Cécile. Projets de livres avec Chagall et Fernand Léger. Il veut « recommencer entièrement [s]a vie poétique », sous le pseudonyme de « Didier Desroches ». 1947. Cécile donne naissance à une fille. Vide de sa vie après la mort de Nusch : « La mort, le sentiment de la mort, a pris en moi une trop grande place »... 21 février 1948. Détresse de Cécile, « malheureuse moralement et matériellement. [...] Embrasse bien le petit Dali pour moi. J'ai vu des photos de très beaux tableaux ».

**On a joint** deux brouillons de poèmes, l'un pour *Défense de savoir*, l'autre sur une enveloppe pour *À toute épreuve*. Paul Éluard, *Lettres à Gala 1924-1948*, édition établie et annotée par Pierre Dreyfus, préface de Jean-Claude Carrière (Gallimard, 1982).



49

**ÉLUARD Paul** (1895-1952). **BELLMER Hans** (1902-1975).

MANUSCRIT autographe signé « Paul Eluard », **Les Jeux de la Poupée**, 1939 ; 15 feuillets in-8 ; avec un DESSIN original et 3 PHOTOGRAPHIES originales en couleurs de Hans BELLMER ; le tout relié en un volume in-8 chagrin violine janséniste, dos lisse, titre doré en long, filet intérieur, gardes et doublures de papier moucheté, tête dorée (G. Gauché ; légers frottements aux charnières) ; emboîtement de maroquin noir.

40 000 - 50 000 €

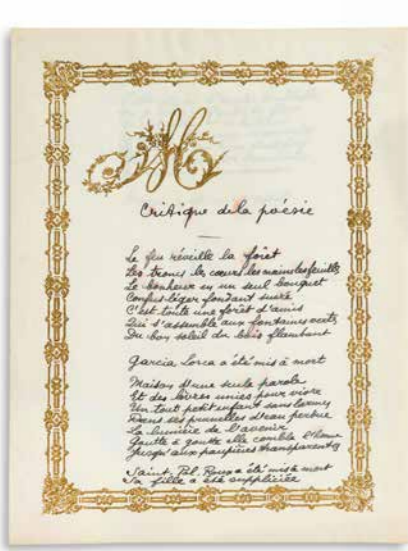
**Précieux manuscrit d'Éluard des Jeux de la Poupée, avec un dessin et des photographies de Bellmer.**

Le manuscrit de Paul Éluard correspond à la première édition de ce texte, publié en tiré à part de la revue *Messages*, cahier II, 1939, illustré de deux photographies de Bellmer, sous le titre *Jeux vagues la Poupée* (titre ici biffé). Le présent ensemble se rattache à un projet d'une édition prévue aux *Cahiers d'Art* en 1939 : « Hans Bellmer, *Les Jeux de la Poupée*, illustrés de textes par Paul Éluard », dont figurent ici le prospectus et le bulletin de souscription. Le manuscrit, à l'encre noire au recto de feuillets de papier vergé vert pâle filigrané *Papier à la main*, est signé en fin et daté « 27 janvier – 4 février 1939 ». La page de titre est ainsi rédigée par Éluard : « Hans Bellmer / – / Les Jeux de la Poupée / [Jeux vagues biffé] / (La Poupée – II<sup>e</sup> série) / illustré / de textes / par / Paul Eluard ». Les 14 proses poétiques sont écrites chacune sur une page ; elles présentent 25 corrections avec ratures et modifications, ainsi que deux paragraphes entièrement biffés (VIII et XI, qui seront intégrés dans la 3<sup>e</sup> édition du texte en 1949) et des variantes demeurées inédites. Le DESSIN original de Bellmer, à la mine de plomb (10,6 x 11,6 cm), représente la Poupée agenouillée sur une chaise. Il s'agit probablement d'un des deux dessins qui devaient accompagner un exemplaire unique du projet des *Cahiers d'Art*.



détail

Des 3 PHOTOGRAPHIES (11,2 x 11 cm), épreuves photographiques originales montées sur carte (17 x 13 cm), deux sont réhaussées à la main par Hans Bellmer. Ces photographies de Bellmer seront reprises dans l'édition de 1949. Dessin, photographies, le prospectus et le bulletin de souscription sont montés sur onglets. Éluard intégrera ses poèmes en 1942, sous le titre *Les Jeux de la Poupée*, dans le recueil *Le Livre ouvert II*, 1939-1941. Il en donnera une troisième édition en 1949 aux Éditions Premières, avec 15 planches photographiques.



50

50

ÉLUARD Paul (1895-1952).

POÈME autographe signé « Paul Eluard », **Critique de la poésie**, [1944] ; 1 page et demie in-4 sur papier à bordure décorative gaufrée dorée et M doré.

2 500 - 3 000 €

Très beau poème en hommage aux poètes martyrs, qui conclut le recueil **Le lit la table**, publié en Suisse au début de 1944 ; il a été également publié dans Poésie 44 (n° 20). Éluard y évoque les morts de Garcia LORCA, de SAINT-POL ROUX (et le supplice de sa fille Divine), et de Jacques DECOUR.

Le poème, de 25 vers, est soigneusement écrit à l'encre noire sur ce joli papier décoré.

« Le feu réveille la forêt  
Les troncs les cœurs les mains les feuilles  
Le bonheur en un seul bouquet  
Confus léger fondant sucré  
C'est toute une forêt d'amis  
Qui s'assemble aux fontaines vertes  
Du bon soleil du bois flambant

Garcia Lorca a été mis à mort »...

51

ÉLUARD Paul (1895-1952).

3 MANUSCRITS autographes d'allocutions politiques, [vers 1948-1949] ; 5 pages et demie in-4, avec ratures et corrections.

1 000 - 1 500 €

[Avril 1948]. **Congrès mondial des Intellectuels pour la Paix à Wrocław (Pologne)**. Au lieu de lire un poème sur la paix, il va énumérer des témoignages de barbarie en France, « car l'agitation xénophobe est un des plus grands facteurs de préparation à la guerre »...

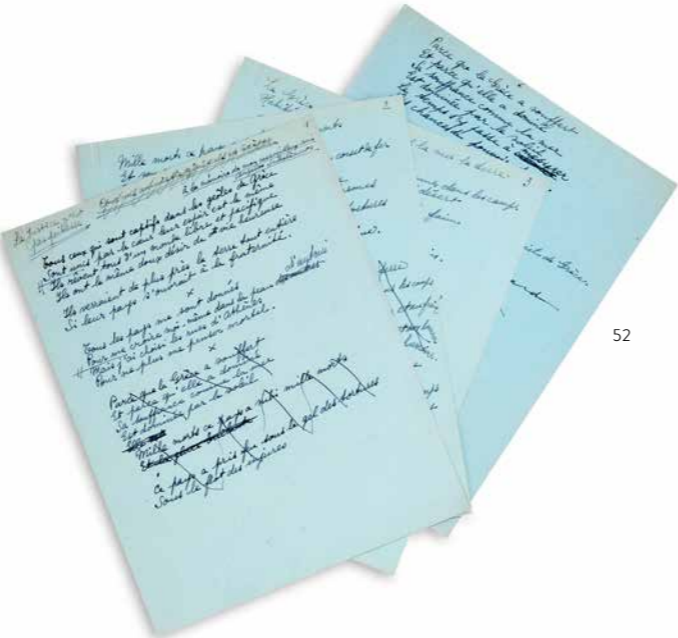
[Avril 1949]. **Commémoration du 18<sup>e</sup> anniversaire de la République espagnole**. « La situation mondiale actuelle donne à toute la lutte révolutionnaire que le peuple espagnol a soutenue et continue de soutenir un sens que nous ne devons jamais oublier. Elle nous montre, plus présente que jamais, la nécessité de lutter »... Ce pays soumis à un régime autoritaire a une « permanence révolutionnaire »...



51

[Vers 1948-1949 ?]. **Hommage à la Roumanie**, à sa participation aux fédérations mondiales, son activité culturelle pénétrée de « l'esprit créateur propre à l'internationalisme prolétarien », sa contribution à la connaissance réciproque des peuples. Il souhaite que le « peuple libre » de la Roumanie ne se laisse pas intimider par l'étranger, notamment le gouvernement français « aux ordres de l'impérialisme américain », de « la guerre et de l'oppression capitaliste »...

**On joint** 4 fragments autographes ou dactylographiés avec corrections autographes (dont une note autogr. sur la justice révolutionnaire) ; le tapuscrit de son intervention à Wrocław (compte rendu à la Mutualité à Paris, 23 novembre 1948), et le tapuscrit d'une allocution de Pavel Bunčák présentant Éluard en République tchèque (1950 ?).



52

52

ÉLUARD Paul (1895-1952).

POÈME autographe signé « Paul Eluard », **La Justice n'est pas faiblesse**, [1951] ; 3 pages et demie in-4 sur papier glacé bleu.

1 500 - 2 000 €

**Manuscrit de travail de ce poème en faveur des militants communistes emprisonnés en Grèce.**

À l'encre bleue sur papier glacé bleu, le manuscrit présente de nombreuses et importantes ratures et corrections, avec des strophes entières biffées et refaites.

Le titre primitif « "Pour une amnistie générale en Grèce » a été biffé et remplacé par *La Justice n'est pas faiblesse*, titre sous lequel il a été publié dans *Les Lettres françaises* du 13 décembre 1951, avec en sous-titre « Un poème de Paul Éluard pour une amnistie générale en Grèce ». Le poème a été recueilli en 1952 dans *Poèmes pour tous*.

Le manuscrit est conforme à la version définitive, divisée en sept parties (I-VII), mais les corrections donnent de très nombreuses variantes. Seules les deux dernières strophes sont ici numérotées (6 et 7).

Le poème est dédié « à la mémoire de mon merveilleux ami Angelos Sikelianos », le poète grec Angelos SIKELIANOS (1884-1951).

« Tous ceux qui sont captifs dans les geôles de Grèce

Sont unis par le cœur leur espoir est le même [...]

Tous les pays me sont donnés

Pour me croire moi-même dans la peau d'autrui

Mais j'ai choisi les rues d'Athènes

Pour ne plus me penser mortel [...]

Parce que la Grèce a souffert

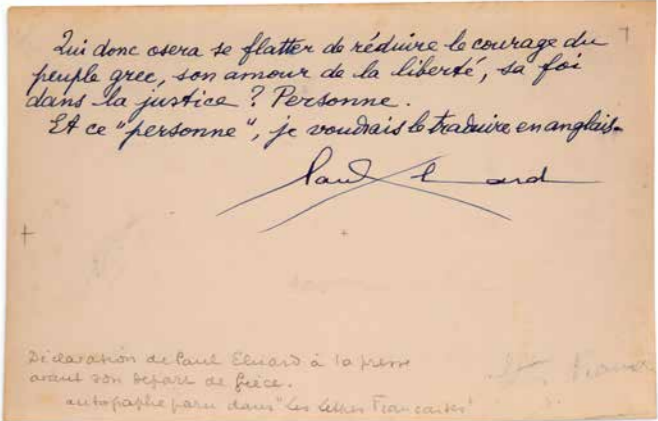
Et parce qu'elle a dominé

Sa souffrance comme la mer

Est dominée par le soleil

Le temps s'y passe à mesurer

Les chances de pouvoir durer »...



53

53

ÉLUARD PAUL (1895-1952).

MANUSCRIT autographe signé « Paul Eluard », [1949] ; demi-page oblong in-8.

200 - 300 €

**Déclaration à la presse avant de quitter la Grèce.**

« Qui donc osera se flatter de réduire le courage du peuple grec, son amour de la liberté, sa foi dans la justice ? Personne. Et ce "personne", je voudrais le traduire en anglais ».

54

FARRÈRE Claude (1876-1957).

MANUSCRIT autographe signé « Claude Farrère », **L'île au Grand Puits**, 1920-1921 ; 223 feuillets in-fol. écrits au recto (dont 7 dactylographiés avec additions et corrections autographes), sous chemise rouge brique avec titre autographe signé et le cachet encre de l'Association des écrivains combattants (dos de la chemise en partie déchiré).

1 200 - 1 500 €

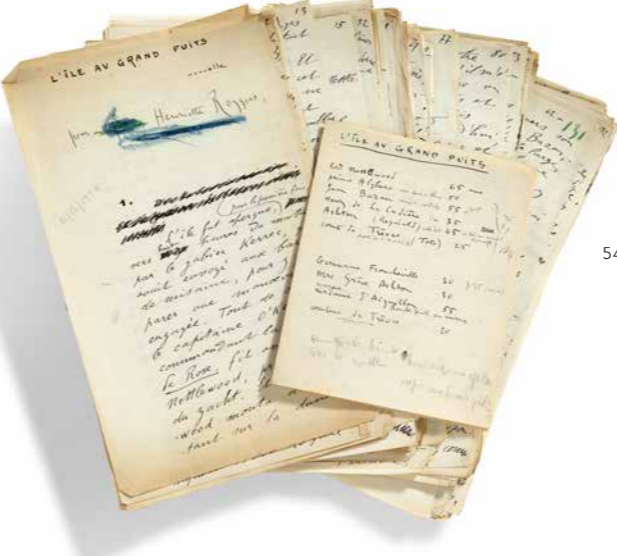
**Manuscrit de travail complet de cette longue nouvelle.**

Ce roman a été publié, comme « roman inédit », dans le numéro de juillet 1921 des *Œuvres libres* ; il sera recueilli dans *Histoires de très loin ou d'assez près* (Flammarion, 1923).

Le manuscrit présente de nombreuses ratures et corrections ; « commencé le 18 décembre 1920 fini le 7 mai 1921 » ; des dates au crayon vert figurent en marge du texte, parfois avec des notes : « 4/2/1921 retour de Bruxelles », « Lyautey maréchal 20/2/21 ». Farrère a dédicacé son manuscrit : « pour ma femme Henriette Rogers », puis il a rayé la mention « ma femme » au crayon bleu.

*L'île au grand puits* raconte l'aventure de Lord Nettlewood et ses hôtes d'élite à bord du yacht *La Feuille de Rose* : ayant débarqué sur une pittoresque île déserte au large de l'Irlande, pour visiter son légendaire Puits de la Vérité, ils voient le yacht disparaître au large, emporté par une tempête. Alors des passions complexes, sentimentales et politiques, se déchaînent... Mais au petit matin le yacht est heureusement de retour...

**On joint** 6 pages petit in-4 de notes autographes préparatoires, avec dessin à la plume d'une goélette : éléments du drame, titre primitif (*Les Naufragés*, corrigé), noms, qualités et âges des personnages...



54



**FLAUBERT** Gustave (1821-1880).

MANUSCRIT autographe, **Pyrennées & Corse** (22 août – 1<sup>er</sup> novembre 1840) ; 276 pages petit in-4 (21,5 x 17,5 cm) sous chemise autographe ; emboîtage moderne demi-maroquin noir.

50 000 - 60 000 €

**Précieux manuscrit complet du premier récit de voyage de Flaubert, à l'âge de dix-neuf ans.**

Un peu moins de trois semaines après son baccalauréat ès lettres, passé en candidat libre, le 3 août 1840, Gustave Flaubert, âgé de 19 ans, part en voyage dans les Pyrénées et en Corse en compagnie du professeur Jules Cloquet, un ami de son père, « grave et savant compagnon ». Il va rédiger pendant ce périple qui va durer plus de deux mois, et de retour à Rouen, un récit divisé en trois grandes sections : *Bordeaux*, *Marseille* et *Corse*. L'itinéraire peut être ainsi reconstitué. Rouen, Paris, Longjumeau, Montlhéry, Blois, le Poitou (« pays de bœufs »), Bordeaux (longuement visitée, dont la bibliothèque où il touche « avec autant de vénération qu'une relique » l'exemplaire corrigé de Montaigne), Dax, Bayonne, Biarritz (où il se jette dans la mer déchaînée pour porter secours à des noyés), Béohobie, Fontarabie (« j'ai vu l'Espagne, j'en suis fier et heureux »), la Madalena, Irun, Pau, Lourdes, Argelès, Eaux-Chaudes, Saint-Savin, Cauterets (le Pont d'Espagne et le lac de Gaube), cirque de Gavarnie, Bagnères-de-Luchon (15 septembre), Saint-Bertrand-de-Comminges, port de Vénasque, Toulouse, canal du Midi et Saint-Ferréol, Carcassonne, Narbonne, Nîmes, le Pont du Gard, Arles, Marseille, Toulon d'où il embarque (4 octobre) pour la Corse ; Ajaccio, Sagone, Vico, Guagno, Ajaccio, Bocognano, Vizzavona, Ghisoni, Isolaccio, Corte, Piedicroce, Bastia, où l'on embarque pour regagner la France ; Toulon, Marseille...

Flaubert, passionné par l'Antiquité et l'histoire médiévale, décrit les monuments qu'il visite, mais aussi les villages et les sites pittoresques ; il relate avec verve les différentes péripéties du voyage et les rencontres, évoque avec émotion et enthousiasme sa découverte de la Méditerranée et de ses couleurs, s'intéresse aussi aux mœurs et coutumes des habitants des régions traversées, avec notamment tout un développement sur

les bandits corses... Mais on remarquera surtout un ton très personnel, où l'expression du moi et des impressions ressenties l'emporte sur la simple relation. Un futur écrivain est en train de naître, comme le montre le tout début du récit :

« Il y a des gens qui la veille de leur départ ont tout préparé dans leur poche : encrier rempli, érudition placardée, émotions indiquées d'avance. Heureuses et puériles natures qui se jouent avec elles-mêmes et se chatouillent pour se faire rire comme dit Rabelais. Il en est d'autres au contraire qui se refusent à tout ce qui leur vient du dehors, se rembrunissent, tirent la visière de leur casquette et de leur esprit pour ne rien voir. Je crois qu'il est difficile de garder ici comme ailleurs le juste milieu exquis préconisé par la sagesse – point géométrique et idéal placé au centre de l'espace, de l'infini de la bêtise humaine. – Je vais tâcher néanmoins d'y atteindre et de me donner de l'esprit, du bon sens & du goût, bien plus, je n'aurai aucune prétention littéraire et je ne tâcherai pas de faire du style – si cela arrive que ce soit à mon insçu comme une métaphore qu'on emploie faute de savoir s'exprimer par le sens littéral, je m'abs-tiendrai donc de toute déclamation et je ne me permettrai que six fois par page le mot pittoresque et une douzaine de fois celui d'admirable. Les voyageurs disent le premier à tous les tas de cailloux et le second à toutes les bornes il me sera bien permis de le stéréotyper à toutes mes phrases qui pour vous rassurer sont d'ailleurs fort longues. Ceci est un préambule que je me suis permis et qu'on aurait pu intituler le marche pied pour indiquer les émotions que j'avais en montant en voiture ce qui veut dire que je n'en avais aucune. Je m'assassinerais si je croyais que j'eusse la pensée de faire ici quelque chose d'un peu sérieux. Je veux tout bonnement avec ma plume jeter sur le papier un peu de la poussière de mes habits. Je veux que mes phrases sentent le cuir de mes souliers de voyage et qu'elles n'aient ni dessus de pieds ni bretelles ni pommade qui ruissèle en grasses périodes ni cosmétique qui les tienne raides en expressions ardues mais que tout soit simple franc et bon, libre et dégagé comme la tournure des femmes d'ici avec les poings sur les hanches et l'œil gaillard le nez fin s'il est possible et avant tout point de corset mais que la taille soit bien faite. Cet engagement pris me voilà lié moi-même et je suis forcé d'avoir le style d'un honnête homme. / La campagne de Paris est triste, l'œil va loin sans rencontrer de verdure, de grandes rous

qui tirent les pierres des carrières, un maigre cheval flanqué d'un petit âne tirant des tombereaux de fumier, du pavé, le cliquetis des glaces et cet indéfinissable vide d'esprit qui vous prend aux moments du départ voilà tout ce que j'ai vu, voilà tout ce que j'ai senti. »...

Et il conclut ainsi :

« Ô moi qui si souvent en regardant la lune – soit les hivers à Rouen – soit l'été sous le ciel du midi ai pensé à Babylone – à Ninive, à Persépolis – à Palmyre – aux campements d'Alexandre – aux marches des caravanes – aux clochettes des chamelles – aux grands silences du désert, aux horizons rouges et vides, est-ce que je n'irai pas m'abreuver de poésie de lumière de choses immenses et sans nom à cette source où remontent tous mes rêves. Povero ! Tu iras dimanche prochain à Deville & s'il fait beau cet été à Pont-l'Évêque. Encore un mot. Je réserve dix cahiers de bon papier que j'avais destiné à être noircis en route, je vais les cacheter et les serrer & précieusement, après avoir écrit sur le couvert, papier blanc pour d'autres voyages. »

Le manuscrit est écrit à l'encre brune sur des bifeuilllets la plupart assemblés en cahiers, soit 19 cahiers ou fragments de cahiers ; la partie Corse (à partir de la p. 141) l'est principalement sur papier au timbre sec couronné *Superfine Paper BATH*. Flaubert a numéroté les 7 premiers cahiers (p. 1-114). Le manuscrit a été paginé postérieurement (la partie Pyrénées à l'encre violette, p. 1-140, la partie Corse au crayon p. 141-274, dont les p. 168 bis et ter). Il est conservé sous une chemise autographe (un peu déchirée) portant le titre et les dates « (22 août – 1<sup>er</sup> novembre 1840) », qui correspondent aux dates du voyage ; la rédaction est datée en fin « 21 novembre », le « 21 » surchargeant un « 16 ».

Le manuscrit, rédigé au fil de la plume (avec quelques taches ou pâtes d'encre), est cependant abondamment raturé et corrigé ; il comporte environ 1500 mots ou passages biffés, corrigés ou ajoutés, soit au fil de la plume ou lors d'une relecture dans les interlignes, avec des additions dans les marges. Plusieurs feuillets ont été enlevés pour faire place à une nouvelle rédaction ; mais la page 110, presque entièrement biffée, révèle une première rédaction de la page 111, évocation nocturne des arènes de Nîmes. D'autres nombreux passages ont été biffés mais restent lisibles,

comme une page abondamment raturée puis presque entièrement biffée sur Gavarnie (p. 67), ou cette phrase sur la Méditerranée vue de Corse : « C'était là la mer d'Annibal, de César, la mer de tous les héros, celle d'Homère, la même qui baigne les golfes de Grèce. » (p. 234). Il est divisé en trois grandes parties : *Bordeaux* (p. 1-102), *Marseille* (103-140), et *Corse* (141-274). On comprend cependant, à la lecture du texte, que ces divisions correspondent, non pas aux différentes régions ou villes visitées, mais aux étapes de la rédaction. Ainsi, la partie *Bordeaux* raconte le voyage depuis Paris ; celle intitulée *Marseille* commence à Toulouse : « C'est à Toulouse qu'on s'aperçoit vraiment que l'on a quitté la montagne et qu'on entre en plein midi. Les raisins sont plus gros et sucrés, on se gorge de fruits rouges, de figues à la chair grasse »... Enfin, la partie *Corse*, qui à elle seule représente la moitié de l'ensemble, commence par le récit depuis l'embarquement à Toulon : « Quand nous sommes partis de Toulon, la mer était belle et promettait d'être bienveillante aux estomacs faibles »... On relève quelques subdivisions : « Bagnères de Luchon 15 7<sup>bre</sup> temps de pluie » (p. 72), *Toulouse* (p. 88), *Écrit sur le Canal du Midi pour passer le temps* (p. 90), *Écrit au retour* (p. 191) : « J'en étais resté là à Marseille de mon voyage, je le reprends à 15 jours de distance – me voilà réinstallé dans mon fauteuil vert, auprès de mon feu qui brûle »...

Le texte a paru pour la première fois (après des extraits dans *La Revue* des 1<sup>er</sup> et 15 octobre 1910) dans le tome VI des *Œuvres complètes* de Gustave Flaubert chez Louis Conard en 1910, à la suite de *Par les champs et par les grèves* ; d'autres éditions ont suivi en 1924 et 1948, prenant des libertés avec le texte originel, parfois mal lu (ainsi « sucrerie » au lieu de « scierrie de bois »), souvent réécrit. Le manuscrit avait disparu depuis la vente de la succession de la nièce de Flaubert en 1931, et est resté inconnu de Claudine Gothot-Mersch pour son édition des *Œuvres de jeunesse* dans la Bibliothèque de la Pléiade (2001, p. 645-726).

**PROVENANCE**  
Caroline Franklin-Grout, née Hamard (1846-1931, nièce de Flaubert) ; vente de sa succession (Antibes 28-30 avril 1931, n° 3) ; acquis (pour 7 000 F), par le baron Rudolf von Simolin-Bathory (1885-1945), « un lettré allemand » ; collection suisse (?) ; vendu en 2007 par Alain Moirandat.





56

**FLAUBERT Gustave** (1821-1880).

L.A.S. « ton G. », Samedi soir [26 juin 1852], à Louise COLET; 4 pages petit in-4, enveloppe avec cachets postaux et sceau de cire rouge (petite trace de rouille sur la p. 4).

8 000 - 10 000 €

**Magnifique lettre sur la vie à Paris, Alfred de Musset, la poésie et la prose, et sur l'avancement de Madame Bovary.**

Il a écrit à un capitaine de Trouville pour commander du rhum anglais, à Henriette COLLIER pour récupérer l'album de Louise, et à Maxime DU CAMP : « Il y a je crois revirement à propos de l'Ulysse de PONSARD il m'a écrit de but en blanc et il recommence à déplorer amèrement (c'est le mot) que je ne sois pas à Paris, où ma place était entre Ponsard et Vacquerie. Il n'y a qu'à Paris qu'on vit, etc. etc. Je mène une vie *neutro-lisante*. Je lui ai répondu strictement et serré sur ce chapitre. Je crois qu'il n'y reviendra plus et qu'il ne montrera ma lettre à personne. – Je m'y suis tenu dans le sujet, mais je l'emplis. Ma lettre a quatre pages. En voici un paragraphe que je copie et qui te donnera une idée du ton : "C'est là qu'est le souffle de vie me dis-tu. Je trouve qu'il sent l'odeur des dents gâtées, ton souffle de vie. Il s'exhale pour moi, de ce Parnasse où tu m'invites plus de miasmes à faire vomir que de vertiges. Les lauriers qu'on s'y arrache sont un peu couverts de merde, convenons-en". Et à ce propos je suis fâché de voir un homme d'esprit renchérir sur la mar[quise] d'Escarbagnas laquelle croyait que hors Paris, il n'y avait point de salut pour les honnêtes gens. Ce jugement me paraît être lui-même provincial, c'est-à-dire borné. L'humanité est partout, mon cher monsieur – mais la blague plus à Paris qu'ailleurs, j'en conviens – etc. » Le récit de la visite de Louise Colet à Alfred de MUSSET lui a fait « une étrange impression. En somme, c'est un malheureux garçon. – *On ne vit pas sans religion*. Ces gens là n'en ont aucune. Pas de boussole, pas de but. – On flotte au jour le jour tirillé par toutes les passions et les vanités de la rue ; [ne respectant rien *biffé*] Je trouve l'origine de cette décadence dans la manie commune qu'il avait de prendre le sentiment pour la poésie.

Le mélodrame est bon où Margot a pleuré ce qui est un très joli vers en soi, mais d'une poétique commode. – "Il suffit de souffrir pour chanter" etc. Voilà des axiomes de cette école. Cela vous mène à tout, comme morale, et à rien comme produit artistique. Musset aura été un charmant jeune homme et puis un vieillard. – Mais rien de planté, de rassis, de carré, de serein dans son talent ni sa personne (comme existence j'entends). C'est qu'hélas le vice n'est pas



plus fécondant que la vertu. Il ne faut être ni l'un ni l'autre, ni vicieux ni vertueux – mais au-dessus de tout cela. – Ce que j'ai trouvé de plus sot – et que l'ivresse même n'excuse pas, c'est la fureur à propos de la croix. – C'est de la stupidité lyrique en action, et puis c'est tellement voulu et si peu senti. Je crois bien qu'il a peu écouté *Melaenis* [de Louis BOUILHET]. Ne vois-tu donc pas qu'il a été jaloux de cet étranger (Bouilhét) que tu te mettais à lui vanter, après l'avoir repoussé (lui, Musset). Il a saisi le premier prétexte pour rompre là les chiens. – Il eût été plus fort de ta part de souscrire à sa condition et puis le soir de la lecture de lui répondre par ses maximes "qu'il faut qu'une femme mente" et de lui dire mon cher monsieur allez à d'autres, je vous ai joué. – S'il a envie de toi il lira ton poème. – Mais c'est un pauvre homme pour faire l'aveu que les petits journaux l'empêchent de tenir sa parole. – Sa lettre d'excuse achève tout, car il ne promet encore rien, ce n'est pas franc – Ah mon Dieu ! mon Dieu ! quel monde ! » Puis il parle d'un article que devrait faire Nefftzer sur *Melaenis* : « Si non, nous rarrangerons un peu le tien et le reverrons ». Il critique les corrections portées par Louise Colet sur son poème *Les Résidences royales*, et n'aime pas son sonnet : « Tu mériterais bien que je te tirasse (excusez le subjonctif) les oreilles pour ton *reintroniser* expression de droit canonique que tu me fourres là ! Tu emploies qqfois ainsi des mots qui me mettent en rage. – Et puis le milieu du sonnet n'est pas plein il faut que tous les vers soient tendus dans un sonnet, et venant d'une seule haleine ». Bouilhét écrit son poème sur Pradier, mais « a dû supprimer le commencement qui était mauvais »...

Puis il parle du difficile travail sur *Madame Bovary* : « Je suis harassé. J'ai depuis ce matin un pincement à l'occiput et la tête lourde comme si je portais dedans un quintal de plomb. Bovary m'assomme. J'ai écrit de toute ma semaine trois pages, et encore dont je ne suis pas enchanté. Ce qui est atroce de difficulté c'est l'enchaînement des idées et qu'elles dérivent bien naturellement les unes des autres. – Tu me parais, toi, dans une veine excellente mais médite davantage. Tu te fies trop à l'inspiration et vas trop vite. – Ce qui fait moi que je suis si long c'est que je ne peux penser le style que la plume à la main et je patauge dans un gâchis continuél que je déblaye à mesure qu'il s'augmente. – Mais pour des vers c'est plus net. La forme est toute voulue. – La bonne prose pourtant doit être aussi précise que le vers et sonore comme lui ». Il lit « une charmante et fort belle chose, à savoir *Les États de la Lune*, de CYRANO de Bergerac. C'est énorme de fantaisie et souvent de style. [...] Je pense avoir fini ma 1<sup>ère</sup> partie avant à la fin du mois prochain. – Nous irons à Trouville 15 jours au mois d'août. [...] Adieu, chère femme bien aimée, je t'embrasse sur le cœur »...

*Correspondance* (Pléiade), t. II, p. 116.

57

**FLAUBERT Gustave** (1821-1880).

L.A.S. « ton G. », [Croisset] Nuit de mardi [14 juin 1853], à Louise COLET ; 4 pages in-4, enveloppe avec cachets postaux et sceau de cire rouge annotée par Louise Colet.

10 000 - 12 000 €

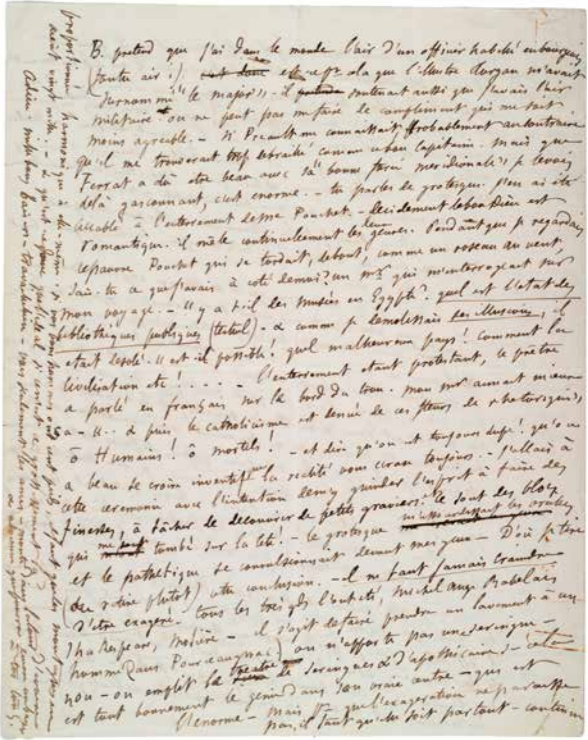
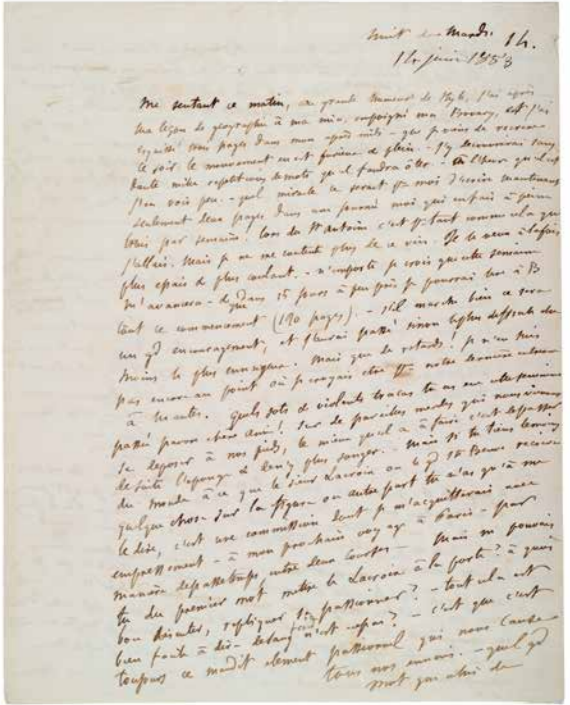
**Longue et magnifique lettre sur l'avancement de Madame Bovary, dont Flaubert cite un passage.**

Me sentant ce matin, en grande humeur de style, j'ai après ma leçon de géographie à ma nièce, empoigné ma Bovary et j'ai esquissé trois pages dans mon après-midi – que je viens de récrire ce soir. Le mouvement en est furieux & plein. – J'y découvrirai sans doute mille répétitions de mots qu'il faudra ôter. [...] Quel miracle ce serait pour moi d'écrire maintenant seulement deux pages dans une journée moi qui en fais à peine trois par semaine ! ... Il pense que dans une quinzaine de jours il pourra « lire à Bouilhét tout ce commencement (120 pages). – S'il marche bien ce sera un grand encouragement, et j'aurai passé sinon le plus difficile du moins le plus ennuyeux. Mais que de retards ! je n'en suis pas encore au point où je croyais être pour notre dernière entrevue à Mantes ».

Puis il évoque les « sots & violents tracass » de sa « pauvre chère amie », aux prises avec un ancien amant, Octave LACROIX, secrétaire de SAINT-EBUE : « Sur de parilles merdes qui nous viennent se déposer à nos pieds, le mieux qu'il a à faire c'est de passer de suite l'éponge & de n'y plus songer ». Flaubert est prêt à aller leur donner « quelque chose sur la figure ou autre part [...] À quoi bon discuter, répliquer se passionner ? [...] c'est toujours ce maudit élément passionnel qui nous cause tous nos ennuis. [...] Oui il faut se brider le cœur – le tenir en laisse comme un bouledogue enragé – et ensuite le lâcher tout d'un bond dans le style, – au moment opportun. Cours, mon vieux, cours, aboie fort & prends au ventre ...» Il rassure Louise sur son poème *La Paysanne* (paru au début de l'année) : « «Tu t'étonnes d'être en but à tant de calomnies, d'attaques, d'indifférences de mauvais-vouloir. *Plus tu feras bien, plus tu en auras*. C'est là la récompense du bon, & du beau. On peut calculer la valeur d'un homme d'après le nombre de ses ennemis, et l'importance d'une œuvre au mal qu'on en dit. – Les critiques sont comme les puces, qui vont toujours sauter sur le linge blanc, et adorent les dentelles »...

Flaubert rapporte les amusants propos d'un curé de Trouville lors d'un plantureux dîner, et il cite un dialogue entre Charles Bovary et le pharmacien Homais : « " – Allons donc ! fit le pharmacien en levant les épaules les parties fines chez le traiteur ! les bals masqués ! le champagne ! tout cela va rouler je vous assure ! – Moi je ne crois pas qu'il se dérange objecta Bovary. – Ni moi non plus reprit vivement Mr Homais, [quoi] qu'il lui faudra pourtant suivre les autres, au risque de passer pour un jésuite – et vous ne savez pas la vie que mènent ces farceurs-là, dans le quartier-latin avec des actrices ! Du reste, les étudiants sont fort bien vus à Paris. Pour peu qu'ils aient qqe talent d'agrément on les reçoit dans les meilleures société ; et il y a même des dames du faubourg St Germain, qui en deviennent amoureuses – ce qui leur fournit par la suite, les occasions qqfois, de faire de très beaux mariages." En deux pages j'ai réuni, je crois toutes les bêtises que l'on dit en province sur Paris. – La vie d'étudiant, les actrices, les filous qui vous abordent dans les jardins publics, & la cuisine de restaurant "toujours plus malsaine que la cuisine bourgeoise" ».

Il raconte l'enterrement de Madame Pouchet : « Le grotesque m'assourdissait les oreilles et le pathétique se convulsionnait devant mes yeux. D'où je tire (ou retire plutôt) cette conclusion. – *il ne faut jamais craindre d'être exagéré* – tous les très grands l'ont été, Michel-Ange Rabelais Shakespeare, Molière [...] Mais pour que l'exagération ne paraisse pas, il faut qu'elle soit partout – continue, proportionnée, harmonique à elle-même. Si vos bonshommes ont cent pieds, il faut que les montagnes en aient vingt mille. – & qu'est-ce donc que l'idéal si ce n'est ce grossissement-là ? »... *Correspondance* (Pléiade), t. II, p.353.



FLAUBERT Gustave (1821-1880).

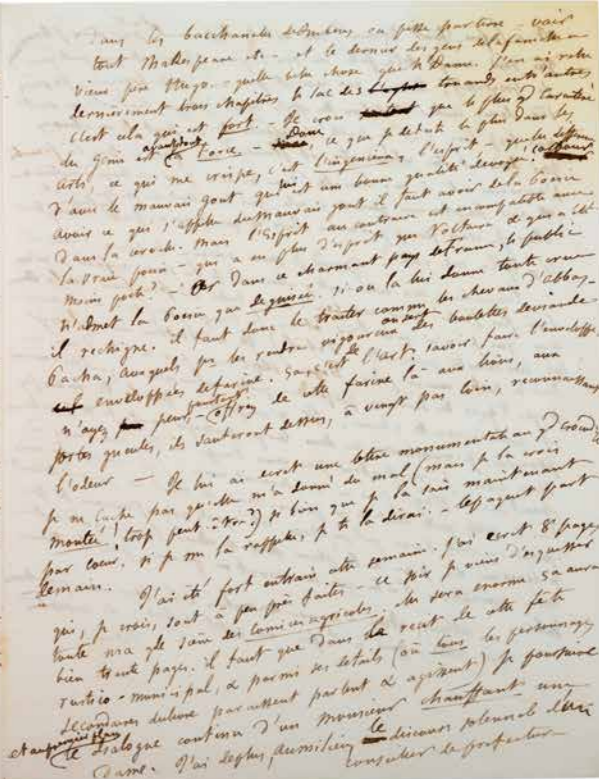
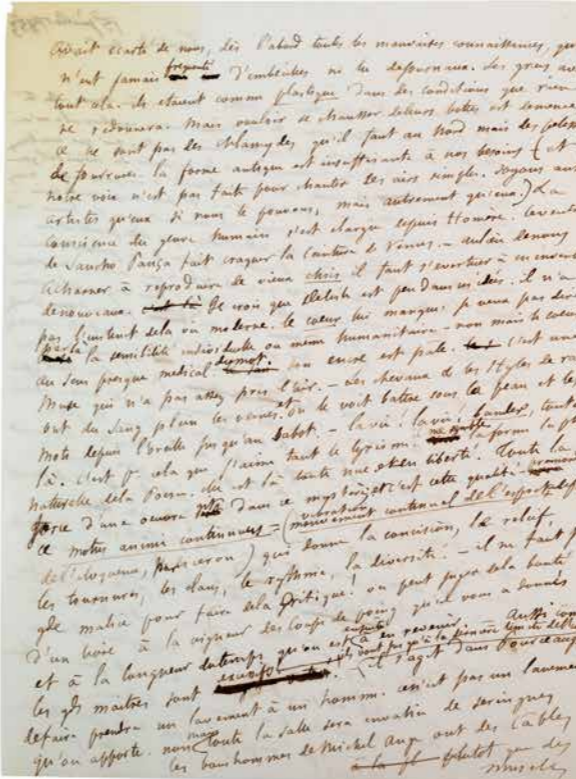
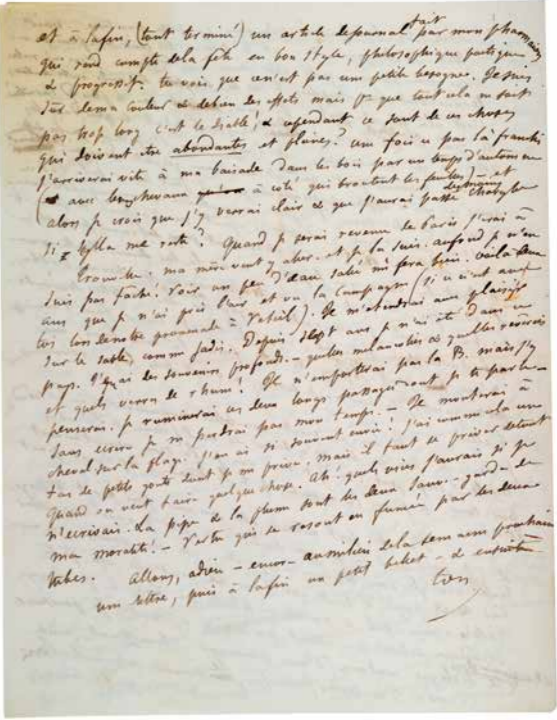
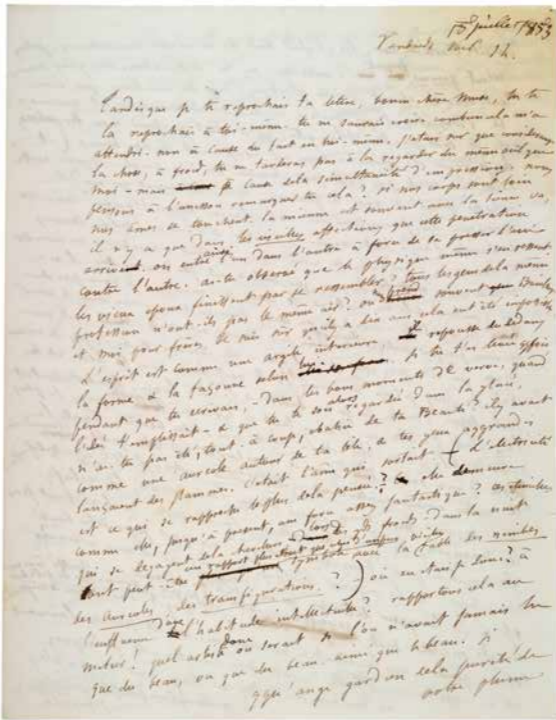
L.A.S. « Ton », [Croisset] Vendredi soir 1 h. [« 15 juillet 1853 » (de la main de Louise Colet)], à Louise COLET ; 4 pages in4, enveloppe avec cachet cire rouge à son chiffre.

10 000 - 12 000 €

Superbe et longue lettre à sa maîtresse, sur le génie et sur Madame Bovary.

« Tandis que je te reprochais ta lettre, bonne chère Muse, tu te la reprochais à toi-même. Tu ne saurais croire combien cela m'a attendri. Non à cause du fait en lui-même. J'étais sûr que considérant la chose, à froid, tu ne tarderas pas à la regarder du même oeil que moi – mais à cause de la simultanéité d'impression. Nous pensons à l'unisson [...] Si nos corps sont loin nos âmes se touchent. La mienne est souvent avec la tienne va, il n'y a que dans les vieilles affections que cette pénétration arrive. On entre ainsi l'un dans l'autre à force de se presser l'un contre l'autre. As-tu observé que le physique même s'en ressent, les vieux époux finissent par se ressembler ? [...] On nous prend souvent BOUILHET et moi pour frères. Je suis sûr qu'il y a dix ans cela eût été impossible. L'esprit est comme une argile intérieure, il repousse du dedans la forme & la façonne selon lui. Si tu t'es levée qqfois pendant que tu écrivais, – dans les bons moments de verve, quand l'idée t'emplissait – & que tu te sois alors regardée dans la glace, n'as-tu pas été, tout à coup, ébahie de ta Beauté ? Il y avait comme une auréole autour de ta tête, & tes yeux agrandis lançaient des flammes. C'était l'âme qui sortait. (L'électricité est ce qui se rapproche le plus de la pensée ? Elle demeure comme elle, jusqu'à présent, une force assez fantastique ? Ces étincelles qui se dégagent de la chevelure, lors des grands froids, dans la nuit, ont peut-être un rapport plus étroit que celui d'un pur symbole, avec la vieille fable des nimbes, des auréoles, des transfigurations ?) [...] Quel artiste donc on serait si l'on n'avait jamais lu que du beau, vu que du beau, aimé que le beau. Si qq'ange gardien de la pureté de notre plume avait écarté de nous, dès l'abord toutes les mauvaises connaissances, qu'on n'eût jamais fréquenté d'imbéciles ni lu de journaux. Les Grecs avaient tout cela. Ils étaient comme *plastique* dans des conditions que rien ne redonnera. Mais vouloir se chausser de leurs bottes est démente. Ce ne sont pas des chlamydes qu'il faut au Nord, mais des pelisses de fourrures. La forme antique est insuffisante à nos besoins (et notre voix n'est pas faite pour chanter ces airs simples. Soyons aussi artistes qu'eux si nous le pouvons, mais autrement qu'eux.) La conscience du genre humain s'est élargie depuis Homère. Le ventre de Sancho Pança fait craquer la ceinture de Vénus. – Au lieu de nous acharner à reproduire de vieux *chics* il faut s'évertuer à en inventer de nouveaux ». LECONTE DE LISLE « n'a pas l'instinct de la vie moderne. Le cœur lui manque, je veux pas dire par là la sensibilité individuelle ou même humanitaire – non mais le cœur au sens presque médical du mot. Son encre est pâle. C'est une muse qui n'a pas assez pris l'air. – Les chevaux & les styles de race ont du sang plein les veines, et on le voit battre sous la peau et les mots depuis l'oreille jusqu'aux sabots. – La vie ! la vie ! bander, tout est là ! C'est pour cela que j'aime tant le lyrisme. Il me semble la forme la plus naturelle de la Poésie. Elle est là toute nue et en liberté. Toute la force d'une œuvre gît dans ce mystère ; et c'est cette qualité primordiale, ce *motus animi continuus* (vibration, mouvement continuél de l'esprit, définition de l'éloquence, par Cicéron) qui donne la concision, le relief, les tournures, les élans, le rythme, la diversité. – Il ne faut pas grande malice pour faire de la Critique ! On peut juger de la bonté d'un livre à la vigueur des coups de poing qu'il vous a donnés et à la longueur du temps qu'on est ensuite à en revenir. – Aussi comme les grands maîtres sont excessifs ! Ils vont jusqu'à la dernière limite de l'idée. Il s'agit dans Pourceaugnac de faire prendre un lavement à un homme.

Ce n'est pas un lavement qu'on apporte. Non mais toute la salle sera envahie de seringues. Les bonshommes de MICHEL ANGE ont des câbles plutôt que des muscles. Dans les bacchanales de RUBENS on pisse par terre. Voir tout SHAKESPEARE etc. – et le dernier des gens de la famille ce vieux père HUGO. – Quelle belle chose que Notre-Dame. J'en ai relu dernièrement trois chapitres le sac des truands entr'autres. C'est cela qui est fort. – Je crois que le plus grand caractère du génie est avant tout la Force. – Donc ce que je déteste le plus dans les arts, ce qui me crispe, c'est l'*ingénieux*, l'esprit, – quelle différence d'avec le mauvais goût qui lui est une bonne qualité dévoyée. Car pour avoir ce qui s'appelle du mauvais goût il faut avoir de la Poésie dans la cervelle. Mais l'Esprit au contraire est incompatible avec la vraie poésie – qui a eu plus d'esprit que Voltaire & qui a été moins poète ? Or dans ce charmant pays de France, le public n'admet la Poésie que *déguisée*. Si on la lui donne toute crue il rechigne. Il faut donc le traiter comme les chevaux d'Abbas-Pacha, auxquels pour les rendre vigoureux on sert des boulettes de viande enveloppées de farine. Ça, c'est de l'art : savoir faire l'enveloppe. N'ayez peur, pourtant ! offrez de cette farine là aux lions, aux fortes gueules, ils sauteront dessus, à vingt pas au loin, reconnaissant l'odeur ». Il a écrit « une lettre monumentale au Grand Crocodile [Victor HUGO]. Je ne cache pas qu'elle m'a donné du mal (mais je la crois montée ! trop peut-être ?) si bien que je la sais maintenant par cœur »... Puis il en vient à son travail sur Madame Bovary. « J'ai été fort en train cette semaine. J'ai écrit 8 pages qui, je crois, sont à peu près faites. Ce soir je viens d'esquisser toute ma grande scène des Comices agricoles. Elle sera énorme. Ça aura bien trente pages. Il faut que dans le récit de cette fête rustico-municipale, & parmi ses détails (où tous les personnages secondaires du livre paraissent parlent & agissent) je poursuive et au premier plan le dialogue continu d'un monsieur *chauffant* une dame. J'ai de plus, au milieu, le discours solennel d'un conseiller de préfecture et à la fin (tout terminé) un article de journal fait par mon pharmacien qui rend compte de la fête en bon style, philosophique poétique & progressif. Tu vois que ce n'est pas une petite besogne. Je suis sûr de ma couleur & de bien des effets mais pour que tout cela ne soit pas trop long c'est le diable ! & cependant ce sont de ces choses qui doivent être *abondantes* et pleines ? Une fois ce pas là franchi j'arriverai vite à ma baisade dans les bois par un temps d'automne (avec leurs chevaux à côté qui broutent les feuilles) – et alors je crois que j'y verrai clair & que j'aurai passé du moins Charybde si Scylla me reste ? » À son retour de Paris, il ira à Trouville avec sa mère. « Au fond je n'en suis pas fâché. Voir un peu d'eau salée me fera bien. Voilà deux ans que je n'ai pris l'air et vu la campagne (si ce n'est avec toi lors de notre promenade à Veteil [Vétheuil]). Je m'étendrai avec plaisir sur le sable, comme jadis. Depuis sept ans je n'ai été dans ce pays. J'en ai des souvenirs profonds. – Quelles mélancolies & quelles rêveries et quels verres de rhum ! Je n'emporterai pas la B. [Bovary] mais j'y penserai. Je ruminerai ces deux longs passages dont je te parle – sans écrire je ne perdrai pas mon temps. – Je monterai à cheval sur la plage. J'en ai si souvent envie ! J'ai comme cela un tas de petits goûts dont je me prive. Mais il faut se priver de tout quand on veut faire quelque chose. Ah ! quels vices j'aurais si je n'écrivais. La pipe & la plume sont les deux sauve-garde de ma moralité ! – Vertu qui se résout en fumée par les deux tubes »... Correspondance (Pléiade), t. II, p.383.



à Jules Sandeau

Je ne vais pas vous voir parce que  
je vous suppose dans tous les  
embarras d'un 1<sup>er</sup>.

Quand a-t-elle lieu ? est-ce  
demain, ou après-demain ? J'aurais  
besoin de le savoir.

et ma place (ou mes  
places). Comment les aurai-je ?

bonne chance - & mille  
bonnes tendresses

G. Flaubert

Lundi matin.

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

16 L.A.S. « G<sup>e</sup> Flaubert », Croisset et Paris 1858-1867, à Paule et Jules SANDEAU ; 40 pages in-8 la plupart sur papier bleu, montées sur des feuillets de papier vergé, le tout relié en un volume in-4 bradel percaline grise, pièce de titre au dos (reliure de l'époque).

10 000 - 12 000 €

Belle correspondance littéraire, amicale et intime aux Sandeau.

[L'écrivain Jules Sandeau (1811-1883), qui fut l'amant de George Sand, a épousé en 1842 Pauline Portier (1821-1883) ; il fut élu à l'Académie française en 1858. Dans ses lettres à Mme Sandeau, Flaubert se dévoile sans apprêt, relate ses douleurs quotidiennes, ses affections physiques et émotionnelles, tout en se livrant à un jeu de séduction qui ne devait pas laisser insensible son interlocutrice. Il semble en effet que Paule Sandeau ait eu une certaine passion inavouée pour l'écrivain. Caroline Franklin-Grout, nièce de Flaubert, y fit allusion dans ses mémoires, *Heures d'autrefois* : « dans le désir de s'occuper de ma personne, il y avait, je l'ai deviné depuis, le désir d'afficher son intimité avec mon oncle. Jusqu'où cette intimité est-elle allée, je ne saurais le dire. Elle fut certes très coquette avec lui, mais lui, je crois, se défiait d'elle ; il avait en quelque sorte peur de l'ascendant que pourrait prendre sur lui une femme de caractère ambitieux ». Cette correspondance est aussi remarquable pour les jugements littéraires que dispense Flaubert, sur Hugo, notamment, ou sur Baudelaire II y parle aussi de son travail d'écrivain, et de ses romans : *Madame Bovary*, *Salammbô* et *L'Éducation sentimentale*. Cette correspondance fut révélée par André Doderet dans la *Revue de Paris* des 15 juillet et 1<sup>er</sup> août 1919.]

À Jules Sandeau.

Croisset 26 janvier [1862], au sujet de la candidature académique de BAUDELAIRE, et sur l'achèvement de *Salammbô*. « J'ai reçu hier, une lettre de Baudelaire m'invitant à solliciter votre voix pour sa candidature à l'Académie. Or comme je trouve insolent de vous donner en cette matière, un conseil je vous prie de lui donner votre voix – si vous ne l'avez déjà promise à quelqu'un. Le candidat m'engage à vous dire "ce que je pense de lui". Vous devez connaître ses œuvres. Quant à moi, certainement si j'étais de l'honorable assemblée, j'aimerais à le voir assis entre Villemain & Nisard ! quel tableau ! Faites cela ! nommez le ! ce sera beau ! il paraît que S[ain]te-Beuve y tient, Je ne sais rien de toutes ces choses dans mon petit trou – étant acharné à la fin de Carthage qui aura lieu dans deux ou trois semaines – après quoi j'irai vous serrer les deux mains »... [Paris 28 février 1863]. Il va partir : Ma petite Maman me réclame. Bouilhet a promis les corrections de sa *Faustine* pour la fin de la semaine prochaine. Nous sommes l'un et l'autre exténués. Voilà quatre nuits que je ne ferme l'œil »...

Lundi matin [Paris 14 décembre 1863]. « Je ne vais pas vous voir parce que je vous suppose dans tous les embarras d'une 1<sup>re</sup>. Quand a-t-elle lieu ? est-ce demain ou après-demain ? [...] Et ma place (ou mes places). Comment les aurai-je ? »... [Il s'agit de *La Maison de Penarvan*, créée au Théâtre Français le 15 décembre 1863.]

À Paule Sandeau.

Croisset près Rouen [vers le 12 juin 1858]. « Depuis que je suis ici je n'ai fait que dormir mais aujourd'hui que je commence à me réveiller je vais me mettre aux Penarvan [*La Maison de Penarvan*, roman de Jules Sandeau]. Je suis étourdi par le calme & le silence qui m'entourent. – Au milieu de tout cela, j'ai pensé à vous »...

Croisset Dimanche 7 [août 1859]. « Il m'est très "agréable de savoir que vous êtes encore de ce monde". J'espère vous y voir longtemps, et je compte bien cet hiver, reprendre nos bonnes causeries, le jeudi, vers quatre heures du soir, quand les bourgeois & les bourgeoises sont partis ! Vous souffrez avec indulgence toutes les sottises qui me passent par la cervelle. On se trouve heureux près de vous. Comment n'y pas revenir ? La chaleur vous gêne donc ? vous avez manqué en écrivant ce mot d'y adjoindre l'épithète de *tropicale*. Il le faut ! (voir tous les journaux & ouïr les exclamations des personnes rouges agitant des mouchoirs). [...] Moi, je me réjouis de cette température. Le soleil m'anime & me grise comme du vin. Je passe mes après-midi dans des négligés peu convenables, fenêtres closes & jalousies fermées. Je me plonge, le soir, dans la Seine qui coule au bas de mon jardin. Les nuits sont exquis, et je me couche au jour levant. Voilà. D'ailleurs j'aime la nuit passionnément. Elle me pénètre d'un grand calme. C'est une manie, – un vice. Quant aux ennuis du monde, comme je ne vois absolument personne, j'en subis peu. Mais j'en ai d'autres & qui les valent bien ! Ceux de la littérature et ceux du cœur ! Le fardeau du style à remuer et l'éternel moi qui vous pèse ! En définitive, je m'amuse peu sur la planète. [...] Un livre a toujours été pour moi une manière spéciale de vivre, un moyen de me mettre dans un certain milieu. J'écris comme on joue du violon, sans autre but que de me divertir. – & il m'arrive de faire des morceaux qui ne doivent servir à rien dans l'ensemble de l'œuvre & que je supprime ensuite. Avec une pareille méthode & un sujet difficile, un volume de cent pages peut demander dix ans. Telle est toute la vérité. Elle est déplorable. Je n'ai pas bougé depuis bientôt trois mois. Mon existence est plate comme ma table de travail, & immobile comme elle »...

Samedi 30 7<sup>me</sup> [1<sup>er</sup> octobre 1859]. « Je suis tout étourdi & ébloui par les deux nouveaux volumes d'Hugo, [*La Légende des siècles*], d'où je sors à l'instant. J'ai des soleils qui me tournent devant les yeux & des rugissements dans les oreilles. Quel homme ! [...] Pourquoi doit-on crier contre l'hiver ? Quant à moi je vois revenir avec plaisir la saison des grands feux et des longues heures sous la lampe. C'est d'ailleurs le temps où je sors de mon antre – où je retourne à Paris [...] J'ai beaucoup songé à vous, depuis que je vous sais à Honfleur. Voilà un *depuis* qui n'est guère convenable ? Mais j'ai longtemps vécu dans ce pays-là. Quelque chose de mon cœur y est resté. C'était une rencontre peut-être ? Si vous tenez à savoir ce que je fais apprenez que je suis au milieu des éléphants & des batailles. J'éventre des hommes avec prodigalité. Je verse du sang. Je fais du style cannibale »...

Croisset jeudi [24 novembre 1859]. « C'est moi ! comment allez-vous ? il m'ennuie de ne pas avoir de vos nouvelles ! Où êtes-vous maintenant & comment se passe votre vie ? écrivez-moi donc un peu. Quant à moi, je n'ai absolument rien à vous dire [...] Mes jours s'écoulent dans une monotonie & une régularité monacales. [...] Je ne vois personne & je n'entends rien. De temps à autres un remorqueur passe sous mes fenêtres.

La Seine murmure, les grands arbres sans feuilles se balancent, & pendant la nuit le vent bruit. [...] Je suis perdu dans des rêveries & des lectures sans fin ni fond. J'ai fait cet été de la médecine, de l'art militaire etc., un tas de choses fort inutiles. Une idée en amène une autre, et je me laisse aller au courant sans trop songer à ma besogne. Voilà pourquoi je suis si longtemps à pondre un livre. "Mon dernier petit" [*Salammô*] a cependant avancé. Maintenant j'en vois la fin. Pourvu qu'il vous plaise ! car je tiens beaucoup à votre estime littéraire. Comment accepterez-vous ce tissu d'extravagances ? En tout cas la tentative est honnête. J'ai fait ce que j'ai cru bien. Or nous ne valons quelque chose que par nos aspirations ». Il aimerait partir pour la Chine : « je lâcherais très bien mon travail & mes travaux pour m'en aller au pays des paravents & du nankin, si je n'avais une mère qui commence à devenir vieille [...] Voyager (bien que ce soit un triste plaisir) est encore la meilleure chose de la vie – puisque tout ici-bas est impossible : l'Art, l'Amour, etc. & même le Bien-Être j'entends la parfaite santé du corps et de l'âme, – que je vous souhaite – comme on dit à la fin des sermons. Mais je suis lugubre, il me semble ? c'est peut-être l'influence de Moloch (dont je décris le sanctuaire) – ou bien celle de mes trente-huit ans qui vont sonner dans quinze jours ? [...] Avez-vous lu *la Légende des Siècles* ? Comme c'est beau ! J'en suis resté ébloui. Quel Cabire, quel colosse que ce père Hugo ! Mais tout cela doit plaire très peu au bon public. Tant qu'on ne le prend pas par un vice, il vous échappe, ce bon public. Plus nous irons & plus le talent se séparera de lui »...

*Croisset Dimanche [5 août 1860].* « Je m'ennuie de vous extrêmement. [...] L'atroce été que nous avons jette-t-il un peu de noir dans l'âme ? – Moi, je me rôtis les tibias devant ma cheminée, comme en plein décembre – en ruminant un tas de vieilles choses, et en bâtissant encore (comme si j'étais jeune !) des plans de livres, de voyages et de vie. – Je pousse de grands soupirs. – Je fume pipes sur pipes puis je retourne à ma table. Telle est la façon diaprée dont s'écoulent mes jours. Les angoisses de la littérature succèdent aux aplatissements de l'existence. [...] Cette époque de distribution de prix me remet toujours en mémoire mon temps de collège. J'ai un grand respect pour ce que j'étais alors – (bien que je fusse parfaitement ridicule) – & si je vaux quelque chose c'est peut-être à cause de cela ? – Nous étions un petit cénacle où bouillonnait & flamboyait, je vous le jure, la plus furieuse exaltation poétique & sentimentale qu'il soit possible de contempler. – Nous couchions la tête sur des poignards. On se suicidait *pour tout de bon*. Nous étions beaux comme des anges ! »... *Croisset près Rouen Dimanche [26 août 1860].* « Comment je me transporte à Bellevue afin de jouir de la vôtre (Pardon) – j'endure une chaleur africaine & la soif comme dans le désert. Je me rabats sur l'Institut etc. enfin j'ai passé une journée abominable à courir après vous – vainement [...] Je m'ennuie de vous. J'ai bien envie de voir vos jolis yeux, votre jolie bouche, & je vous baise les deux mains très longuement »...

*1<sup>er</sup> septembre [1861].* « Comme voilà longtemps que je n'ai entendu parler de vous ! – & qu'il est doux de vivre ainsi sans savoir si les gens qu'on aime sont morts ou vivants ! [...] Quant à votre esclave indigne, il continue à mener la même existence que par le passé, une vie de curé, ma parole d'honneur ! il me manque seulement la soutane. Quant à la tonsure et au reste, c'est complet. Puisque vous êtes une personne littéraire et que vous vous intéressez à mes longues turpitudes, je vous dirai que le mois prochain j'espère commencer mon dernier chapitre [de *Salammô*]. [...] Je donnerai, je crois, aux gens d'imagination l'idée de qqe chose de beau. Mais ce sera tout, probablement ? Bien que vous m'accusiez de manquer absolument de bon sens, je crois en avoir dans cette circonstance. Or vous verrez que ma prédiction se réalisera : mon bouquin ne fera pas grand effet »...

*21 octobre [1861].* « Quelle gente lettre vous m'avez écrite ! il n'est pas possible de lire rien de plus aimable et de plus charmant. J'en ai été ravi & touché. Tout ce que vous me dites de mon Livre [*Salammô*] est bien encourageant & bien bon. Mais qu'en résultera-t-il ? Je commence demain mon dernier chapitre que je compte avoir fini vers la fin de janvier. Quant à la publication il est fort probable (entre nous) qu'elle se trouvera reculée jusqu'à l'automne prochain. [...] il me semble, à moi, très présomptueux & assez stupide de vouloir attirer l'attention publique pendant tout le temps que *les Misérables* paraîtront. Or, si les 8 volumes paraissent tous les mois, deux à deux, à partir de février, ce sera une affaire de quatre mois, ce qui me rejette en juin, époque détestable. [...] je n'ai nullement la maladie typographique. Dès que j'ai fini un livre il me devient complètement étranger, étant sorti de la sphère d'idées qui me

l'a fait entreprendre. Donc quand *Salammô* sera recopiée – & recorigée je la fourrerai dans un bas d'armoire & n'y penserai plus – fort heureux de me livrer immédiatement à d'autres exercices. Advienne que pourra ! Le succès n'est pas mon affaire. C'est celle du hasard et du vent qui souffle. Je ne tiens compte que des intentions. C'est pour cela que je m'estime, les miennes étant hautes et nobles. Et voilà pourquoi j'ai défendu le doux Vacquerie. S'il n'a pas plus de talent, est-ce sa faute ? – Je garde toute ma haine et tout mon dédain pour les gens qui font des choses *convenables* et réussies - & j'aime mieux un bossu, un nain & même un crétin du Valais qu'un Mosieu quelconque. Il n'est pas donné à tout le monde d'être ridicule. [...] Vous avez bien raison d'aimer les voyages. C'est la plus amusante manière de s'ennuyer c'est-à-dire de vivre qu'il y ait au monde. [...] Combien n'ai-je pas perdu d'heures dans ma vie à rêver au coin de mon feu, de longues journées passées à cheval dans les plaines de la Tartarie ou de l'Amérique du Sud. – Mon sang de peau-rouge (vous savez que je descends d'un Natchez ou d'un Iroquois) se met à bouillonner dès que je me trouve au grand air, dans un pays inconnu. [...] & cependant je mène une vie recluse & monotone, une existence presque cellulaire & monacale »...

*Croisset lundi 14 [juillet 1862].* « Je suis comme le temps – sombre & sans soleil. Maintenant que je n'ai plus de travail suivi, je ne sais que devenir. Je rêve & je patauge au milieu d'un tas de plans & d'idées. La moindre chose que j'entrevois me semble impossible ou inepte. – J'avais pris un sujet antique pour me faire passer le dégoût que m'avait inspiré la Bovary. – Pas du tout ! les choses modernes me répugnent tout autant ! L'idée de peindre des bourgeois me fait d'avance mal au cœur. Si j'avais dix ans de moins (& quelqu'argent de plus) j'irais en Perse ou aux Indes par terre pour écrire l'histoire de Cambyse ou bien celle d'Alexandre. Voilà au moins des milieux qui vous montent le bourrichon. Mais s'exalter sur des messieurs ou des dames, je n'en ai plus la force. – Je lis de droite & de gauche. Je dors beaucoup je m'ennuie considérablement & je ne trouve rien »...

*Jeudi [2 février 1865].* « Moi aussi, j'ai été très souffrant cet hiver & je le suis encore. Des rhumatismes, des névralgies & un spleen abominable, voilà mon lot, depuis trois mois. Vous voyez que nos tempéraments sont sympathiques »...

*Mercredi [20 mars 1867].* « Ah ! sapristi ! comme il est difficile de se rencontrer, ma chère amie. Nous qui vous attendions aujourd'hui, nous en sommes tout "marrys". Je ne serai pas chez moi vendredi dans l'après-midi parce que j'ai un rendez-vous avec un commissaire de police, pour des renseignements littéraires »...

*Samedi [16 novembre 1867].* « Si je vous écrivais chaque fois que je pense à vous, je me ruinerais en timbres-poste.– Comment d'ailleurs ne songerais-je pas à votre jolie mine puisque je l'ai là devant moi – clouée sur mon armoire aux pipes ! Je voudrais bien la voir en nature. [...] Quant à votre ami, il espère à la fin de janvier – avoir terminé la seconde partie de son roman [*L'Éducation sentimentale*] ! Comme il m'embête ! comme il m'embête ! – Après celui-là, bonsoir ! Je dirai adieu aux bourgeois pour le reste de mes jours ». Il évoque le jugement de Michelet sur Rousseau : « Ce jugement-là (qui est le mien, & que par conséquent, j'admire) a dû vous choquer ? – Car vous aimez ce vieux drôle, – autrement vous ne seriez pas femme. À toutes les objections que l'on fait contre lui on vous répond qu'il avait "tant de cœur" – Moi aussi, j'en ai ; mais je n'ai pas précisément toutes ses habitudes ni sa descente – ni son style, hélas ! [...] Je voudrais bien produire une œuvre qui vous enchantât. Car vous êtes une des personnes dont j'estime le plus le goût – malgré votre voisinage de l'Académie »...

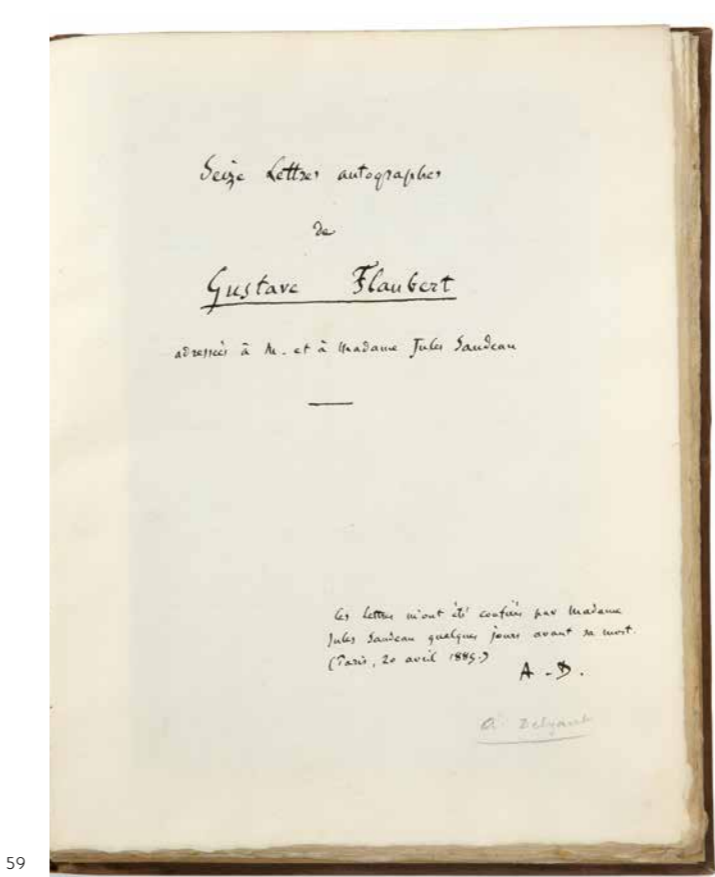
*Lundi soir [5 mars 1877].* « Comme j'ai pensé à vous, aujourd'hui. Je ne vous ai pas quittée ! – et je ne veux pas m'endormir sans vous dire combien votre peine m'afflige & comme je participe à votre douleur. – Je sais ce que sont ces moments. J'ai passé par là. J'ai enseveli mes mieux aimés & je les ai baisés au front, dans leur dernier costume. Les chagrins du passé me reviennent à propos du vôtre »...

Note en tête d'Alidor Delzant, précisant : « Ces lettres m'ont été confiées par Madame Jules Sandeau quelques jours avant sa mort. (Paris, 20 avril 1885) ».

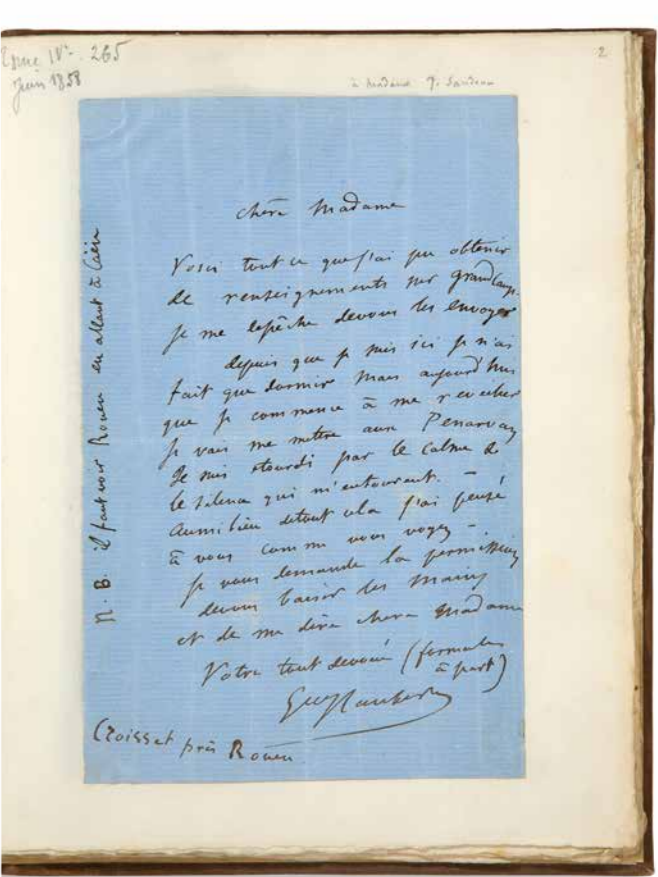
On a relié en tête un tirage de l'ex-libris d'Alidor Delzant gravé par E. Loviot à grandes marges sur papier vergé ; et une photographie ancienne du monument à Gustave Flaubert par H. Chapu.

#### PROVENANCE

Alidor Delzant (ex-libris gravé par E. Loviot).



59



60

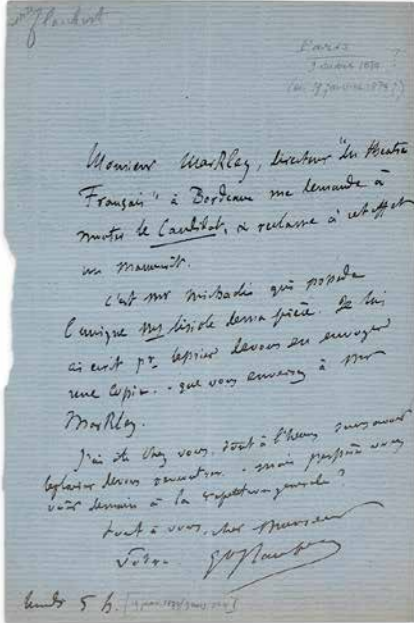
**FLAUBERT Gustave** (1821-1880).

L.A.S. « G<sup>re</sup> Flaubert », lundi 5 h. [9 mars 1874] ; 1 page in-8 sur papier bleu.

**500 - 600 €**

**Au sujet de sa pièce *Le Candidat* (créée le 11 mars 1874 au Vaudeville).**

« Monsieur Markley, directeur "du théâtre Français" à Bordeaux me demande à monter *le Candidat*, & réclame à cet effet un manuscrit. C'est Mr Michaelis qui possède l'unique ms lisible de ma pièce. Je lui ai écrit pour le prier de vous en envoyer une copie – que vous enverrez à Mr Markley. [...] j'espère vous voir demain à la répétition générale ? »...



60



61

61  
**FOURRÉ Maurice** (1876-1959).

TAPUSCRIT signé, **La Nuit du Rose-Hôtel**, 1949 ; 367 pages (chiffrées 1-346) in-4 (27 x 19,9 cm), relié en un volume in-4 demi-toile rouge (toile insolée).

1 500 - 2 000 €

**Tapuscrit complet de ce roman surréaliste, avec envoi à André Breton.**

Sur la page de garde de ce tapuscrit (double carbone), Maurice Fourré a noté au crayon son nom et son adresse « 23 quai Gambetta Angers » ; sur la page de titre, au stylo bleu, il a inscrit cet envoi : « Pour Monsieur André Breton en hommage d'admiration et de respect avec mon simple cœur Paris 8 Février 1949 Maurice Fourré ».

*La Nuit du Rose-Hôtel* sera le premier ouvrage de la collection « Révélation », chez Gallimard, dont la direction avait été confiée à André Breton, qui écrira la préface du livre. Ce curieux roman suit les pérégrinations des habitants d'un hôtel parisien tenu par Madame Rose.

Sa rédaction s'étend de 1944 à 1949, années pendant lesquelles Fourré ne cesse de reprendre et corriger son texte. Le manuscrit arriva finalement dans les mains de Julien Gracq et Michel Carrouges qui le transmirent à Breton, qui fut enthousiasmé à la lecture de cette œuvre écrite par un surréaliste qui s'ignorait, et organisa une lecture publique qui fut un véritable succès et acheva de convaincre Jean Paulhan de le faire éditer.

**On joint :**  
- 2 L.A.S. de Maurice Fourré à André Breton, Angers 5 mai et 16 juillet 1949 (2 p. in-4, et 2 p. in-12 au dos de cartes postales, enveloppes), évoquant notamment l'avancement de son « second "roman schématique" »...  
- liste autographe par André BRETON de textes et d'auteurs pour la collection *Révélation* (1 p. in-8, au dos du prière d'insérer des *Poèmes* de Breton).  
- photographie originale de Maurice Fourré dédicacée « Pour André Breton, dans la complicité de mon cœur ami Maurice Fourré 31/8/49 ».  
- 2 coupures de presse d'articles de Maurice Fourré.

**PROVENANCE**  
André BRETON.

62

**FRANCE Anatole** (1844-1924).

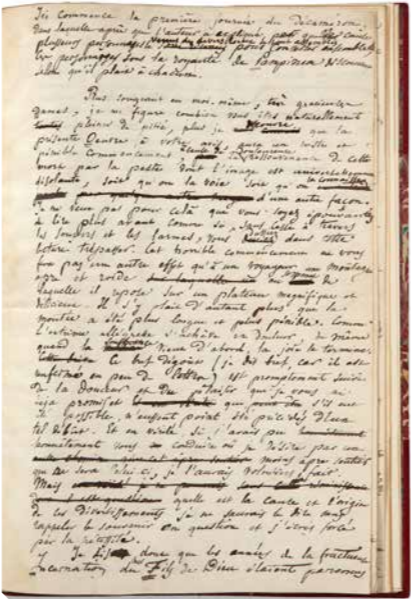
MANUSCRIT autographe, « *Ici commence la première journée du Décaméron* »... ; 6 pages in-fol. montées sur onglets et reliées en un vol. in-fol. demi-marquain rouge à coins (Stroobants).

1 000 - 1 500 €

Traduction des premières pages du *Décaméron* de BOCCACE, dont l'influence est manifeste dans les *Poèmes dorés* et *Le Puits de Sainte-Claire*. Nombreuses ratures et corrections sur ce travail de jeunesse. Citons-en le début :

« Plus songeant en moi-même, très gracieuses Dames, je me figure combien vous êtes naturellement pleines de pitié, plus je découvre que la présente Œuvre, à votre avis, aura un triste et pénible commencement, à cause de la douloureuse ressouvenance de cette mort par la peste dont l'image est universellement désolante »...

**PROVENANCE**  
Bibliothèque Max-Philippe DELATTE (ex-libris ; 14-15 novembre 1989, n° 5).



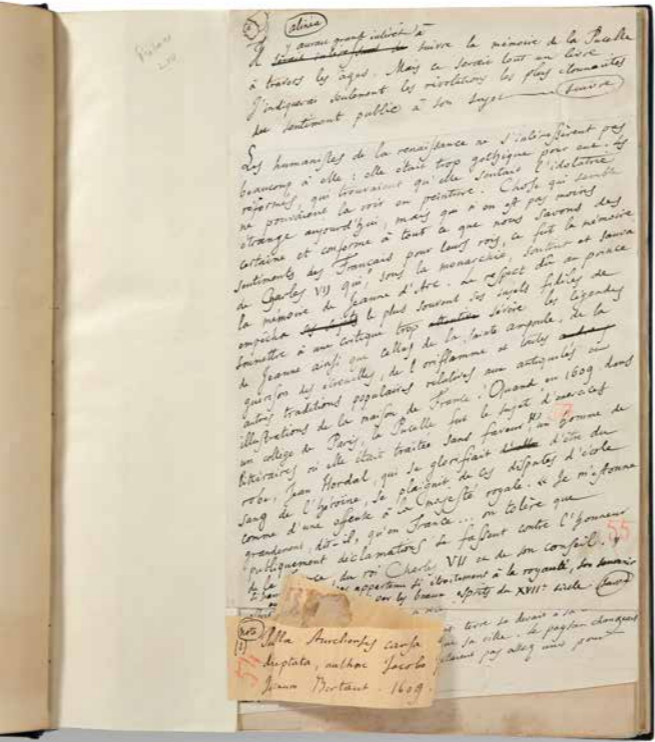
62

63

**FRANCE Anatole** (1844-1924).

MANUSCRITS et NOTES autographes, et ÉPREUVES avec corrections et additions autographes, pour la **Vie de Jeanne d'Arc** ; 230 feuillets de formats divers, dont une centaine entièrement autographes, montés sur onglets et reliés en un volume in-4, maroquin bleu, 3 filets sur les plats, dos orné de fleurs de lys et de motifs végétaux et mosaïqué en long, à l'intérieur 3 filets avec motifs d'angle mosaïqués ornés d'épées et de fleurs de lys, gardes de soie brochée noire et mauve, doubles gardes, étui (Ch. Septier).

3 000 - 4 000 €

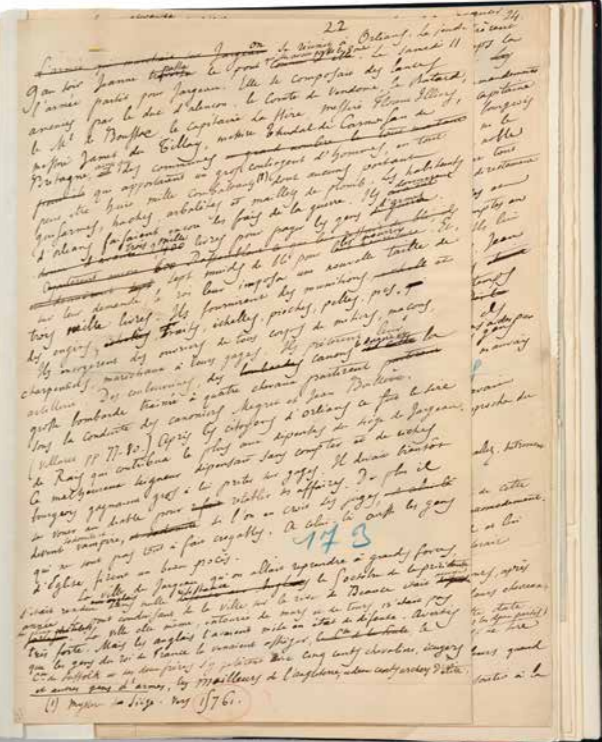


**Précieux ensemble de manuscrits et placards corrigés pour la première édition de la Vie de Jeanne d'Arc.**

Anatole France a travaillé plus de vingt ans à sa *Vie de Jeanne d'Arc*, la plus longue de ses œuvres, donnant de 1884 à 1907 à divers journaux et revues des études sur JEANNE D'ARC qui passeront en entier ou par fragments plus ou moins remaniés dans les deux volumes de son ouvrage, publié en 1908 chez Calmann-Lévy. C'est dire qu'il n'en existe pas de manuscrit, mais des fragments dispersés ; ce recueil est probablement le plus important ensemble connu.

Citons la description qu'en fait l'élégante plume de Georges Blaizot dans le catalogue de la vente Paul Voûte : « Très précieux ensemble de pages autographes et d'épreuves surabondamment corrigées, qui n'est pas loin de constituer la totalité des deux volumes in-8 de l'ouvrage complet. Rien n'est plus éloquent que ces placards recouverts de béquets, constellés de notes ajoutées, zébrés de suppressions ; des pages entières totalement autographes et d'une rédaction très différente de celle imprimée montrent l'immense labeur de ce "paresseux" ; selon son habitude France a écrit tout son livre sur des papiers de différents formats ; cette alternance désordonnée de morceaux si minutieusement agencés contribue encore à faire de cet important ensemble un des plus beaux, un des plus suggestifs documents franciens qui soient possible de rêver et de rencontrer ».

Ces manuscrits et épreuves témoignent du travail de l'auteur à un stade déjà avancé de la préparation du livre, probablement lors de l'arrivée des premiers placards (timbres de l'imprimerie Chaix à Saint-Ouen datés d'octobre-décembre 1906, certains en 2° ou 3° épreuve), où France va considérablement remanier et compléter son texte. De nombreux feuillets autographes se rattachent à la Préface, qui s'élabore au fil d'additions sur des papiers de différents formats. Citons le début de quelques développements : « Le mot de patrie n'existait pas au temps de Jeanne d'Arc. On disait le royaume de France. Personne,



63

pas même les légistes, n'en savaient au juste les limites, qui changeaient sans cesse. [...] Si la guerre de Cent ans ne créa pas en France le sentiment national, elle le nourrit »... « Ce n'est pas Jeanne qui a chassé les Anglais de France ; si elle a contribué à sauver Orléans, elle a plutôt retardé la délivrance, en faisant manquer, par la marche du Sacre, l'occasion de recouvrer la Normandie »... « Cette idée d'une mission sainte et guerrière, dont Jeanne prit conscience par ses Voix, s'était-elle formée en son esprit spontanément, sans l'intervention d'aucune volonté intelligente, ou lui fut-elle suggérée par quelque personne dont elle subissait à son insu l'influence ? »... « Cette nouvelle qu'une petite sainte d'humble condition, une pauvre de Notre-Seigneur, apportait secours divin aux orléanais frappa vivement les esprits que la peur tournait à la dévotion et qu'exaltait la fièvre du siège »...

Ces feuillets sont abondamment raturés et corrigés, augmentés de collages de fragments imprimés et de nombreux béquets, et plusieurs sont ornés de dessins originaux : têtes de femme, têtes de chat ou de chien, femme nues, oiseaux, chevaliers, licorne, aigle impériale, chauve-souris, griffons et dragons, évêques, portrait de Charles VII, vase, etc. Les placards ont été corrigés et découpés, avec de nombreuses additions marginales ou à l'aide de béquets ajoutés, parfois très développés et dépliants.

France a également rédigé de nombreuses notes sur divers points historiques (l'âge de Jeanne, celui de Charles VII, la fin de Jean de Luxembourg comte de Ligny, etc.), et des citations d'érudits, souvent avec des références bibliographiques, pour les notes de bas de page : le *Bulletin de l'Académie delphinale*, le *Journal d'un bourgeois de Paris*, *Recherches de la France* d'Étienne Pasquier, les *Chroniques* de Froissart, *Chroniqueurs de l'abbaye des Dunes* de Kervyn de Lettenhove, etc.

**PROVENANCE**  
Bibliothèque Paul VOÛTE (9-11 mars 1938, n° 592 ; ex-libris).

**GARY Romain** (1914-1980).

MANUSCRIT autographe, [**Adieu Gary Cooper**, vers 1968] ; 578 feuillets in-fol. ou in-4.

10 000 - 12 000 €

**Manuscrit de travail complet de ce roman américain, dans sa version française.**

En 1963, Romain Gary a écrit en anglais un scénario, *Millions of Dollars*, dont il tire aussitôt un roman, en anglais aussi, publié en octobre 1964 dans la revue *Ladies Home Journal*, et dans une version plus développée, en février 1965, chez l'éditeur new-yorkais Harper & Row, *The Ski Bum* (le vagabond des neiges). Une traduction française est commandée à Jean Autret (traducteur de Jack Kerouac), mais Romain Gary va réécrire entièrement le roman français, développant le texte originel et y introduisant de nouveaux développements. *Adieu Gary Cooper* paraît chez Gallimard en mai 1969, comme second volet de *La Comédie américaine*. Le roman est l'histoire de Lenny, jeune Américain qui a fui son pays pour échapper à la guerre au Vietnam, en n'apportant avec lui qu'une photo de Gary Cooper. Il se réfugie dans un chalet des Alpes suisses, avec une communauté d'autres clochards, passionnés de ski. Pressé par le besoin d'argent, il se trouve mêlé à un trafic de lingots d'or, et vit une histoire d'amour désespéré avec Jess, jeune Américaine militante politique. Dans son texte de présentation, Romain Gary dira avoir voulu montrer « la fin de cette Amérique sûre d'elle-même », incarnée par Gary Cooper ; « Lenny et Jess sont pour moi les représentants typiques d'une jeunesse non point perdue, mais "paumée" » ; Lenny ayant choisi la fuite, « sa prairie perdue et retrouvée, ce sont les pentes de neige et les pistes de ski » ; mais malgré leurs efforts « pour échapper à tous les liens et à toutes les responsabilités, mais dans leurs joutes amoureuses, jetés dans une aventure périlleuse, Lenny et Jess reprennent irrésistiblement les places que le cérémonial américain traditionnel leur a assignées, où l'argent joue un grand rôle et où la femelle tend à dominer le mâle »... Le manuscrit est écrit au stylo-feutre bleu ou marron, au recto de feuillets in-4 (28 x 21,5 cm, papier américain filigrané *Eaton's Corposable Bond*...) pour les pages 1-14, 16 bis -101, puis de feuillets in-fol. d'un bloc à perforation (35,5 x 21,5 cm) pour les pages 1-3 (d'une seconde version), 15-16, 102-586. Il est paginé par Gary, avec quelques incohérences. Il présente de **nombreuses ratures, corrections et additions** : 252 mots ou passages biffés et remplacés, plus de 2000 biffures et 88 additions, et quelques béquets collés au scotch. On relève notamment deux versions des premières pages du roman, des noms propres différents (Maurissot qui deviendra Alec, Mint Lefkovitz se prénomme d'abord Chubby, Cook Slavitch deviendra Cookie Wallace, Big Coleman sera remplacé par Charlie Parker, Jeanne d'Arc par Louis XIV, etc.), et de nombreuses variantes, dont des évocations plus fréquentes de De Gaulle. Mais l'intérêt principal de ce manuscrit réside dans les **nombreux passages inédits** qui vont disparaître du texte définitif. Nous n'en donnerons ici que quelques exemples, tous tirés du chapitre I, en renvoyant à l'édition de la Pléiade. F. 28 [bis] (p. 8), sur les parents de Cookie Wallace, incapables de rien sentir : « ils ne sentaient même plus le godemichet, et croyaient qu'il y avait une différence entre Kennedy, Castro et Mao Tse Tung »... F. 33-34 (p. 9), sur le trompettiste skieur : « Salter prenait plus de risques sur ses skis que n'importe qui. C'était effrayant. Les touristes payaient pour le voir dégringoler en slalom la forêt de Grasse, trois kilomètres de sapins, s'il vous plaît, cela valait le coup d'œil. Il faisait la quête ensuite. Le soir, dans le chalet, il jouait de la trompette. Il disait vraiment ce qu'on avait sur le cœur. Les Noirs avaient inventé ça pour s'exprimer »... F. 41 (p. 11), à propos de la montagne qui fait penser à Dieu : « C'est pour ça qu'un jour vraiment affranchi doit savoir s'arrêter à temps. Vous pensez à Dieu une fois, deux, et puis ça devient une habitude. Les sommets, la blanche, ça vous fait de la propagande. Le froid glacé vous lave le cerveau, et vous allez vous mettre à avoir des pensées à la con. C'est quand même pas croyable qu'est-ce qu'il faut se défendre dans la vie »... F. 43-45 (p. 12), à propos de la langue des autres : « ça existait déjà alors que vous n'étiez pas né, des ficelles avec lesquelles on vous attache. C'est avec les mots qu'on vous baise toujours, vous êtes obligé d'être pour ou contre, mais qui est-ce qui a envie d'être pour ou contre, alors que le vrai truc pour lequel on pourrait être, ça n'existe pas, ça n'a même pas commencé,

on ne sait même pas à quoi ça ressemble ? Les frères Flatters, d'Albuquerque, avaient inventé un langage à eux, cent ou deux cents mots, juste ce qu'il faut pour se défendre, que personne ne comprenait sauf eux, ils étaient à l'abri. Bug Moran prétendait que si on pouvait inventer une langue tout à fait nouvelle, avec des mots sans aucun équivalent dans les autres langues, on pourrait vraiment parler, on dirait enfin quelque chose de nouveau. Il disait que des gars comme Shakespeare et tous les philosophes étaient des collabos, des enfants de pute qui avaient tous mangé le morceau. Les philosophes surtout étaient tous des flics, et la grammaire c'était du fascisme, c'était l'Autorité, la Loi et l'Ordre, un passage clouté particulièrement dégueulasse »... F. 53-54 (p. 13), sur l'indulgence des Français pour les Américains : « Les clochards américains sont extrêmement bien vus, à Paris, vous arrêtez un Français dans la rue, vous lui demandez cent francs, ils ne se sentent plus pisser, tellement ils sont fiers de pouvoir faire l'aumône à un Américain. Ils ont même un nom pour ça, ils appellent ça "la grandeur". Un Américain qui se mettrait céans de bosser à Paris, il ferait une fortune. Le rêve américain, il faut voir ça à Paris, il n'y a plus que là que ça existe. Ils sont tous persuadés que, même si on vous embarque dans le panier à salade, parce qu'on vous a trouvé en train de dormir dans votre sac de couchage, sur un banc, que l'année prochaine vous reviendrez au volant de votre Cadillac »... F. 72-73 (p. 17), à propos de Bug Moran : « Tous les clochetons étaient contre la morale. Bug n'était pas un bourgeois, il n'avait pas de remords, le peuple, il n'en parlait jamais, il n'était vicieux que rapport à la pédérastie. Mais là, alors, il l'était vraiment. Il lui fallait des brutes dégueulasses, il ne pouvait pas faire ça proprement. Son psychiatre devait avoir raison, c'était un idéaliste. Le pauvre mecq se reprochait d'être contre-nature, comme si la nature, ça existait. La nature, ça n'existe pas. De temps en temps, il disparaissait dans une clinique et les clochetons devenaient dingues de frousse, parce que les vivres s'épuisaient. Heureusement, Bug veillait au grain, et du fond de sa dépression nerveuse, il leur envoyait des mandats. Il avait le même âge qu'eux, mais il était leur père et leur père. Un vrai type. On aurait pu dire de lui qu'il avait un cœur en or, mais qui est-ce qui peut dire des choses comme ça ? Aldo, l'Italien, avait rationalisé la chose en disant que si Bug était tellement gentil, c'était parce qu'il était complètement détraqué. Il était contre-nature »... F. 86-87 (p. 20), sur le jazz : « Si quelqu'un allait un jour bâtir un vrai monde, à supposer qu'il eût l'idée de perdre son temps au lieu de jouer de la trompette, ce serait Stan Gavelka, et personne d'autre. Il n'y avait qu'à l'écouter, il avait ça en lui. C'est un monde tout à fait nouveau qui sortait de sa trompette, c'était tellement vrai que les flics lui interdisai[en]t de jouer dans la rue, parce qu'un monde nouveau, c'est vivant tout du désordre. C'était le seul Blanc qui jouait de la trompette comme s'il avait des siècles d'esclavage derrière de lui, et encore autant autour, et autant devant lui, mais qu'il vous faisait sauter par-dessus et vous étiez dans un monde tellement différent, que vous auriez pu embrasser votre père sans dégueuler. En écoutant le disque, Lenny avait parfois envie de pleurer, enfin, c'est une façon de parler, parce que les larmes il n'en avait pas sur lui. Il les avait laissées au vestiaire, et il avait perdu le ticket »...F. 91-93 (p. 21), étoffant les observations de Lenny sur la possessivité de Tilly : « Il fallait se méfier, il y a du danger dans les endroits les plus sûrs et les plus doux. Des trucs pour se faire piéger. "L'amour", "les sentiments", "le cœur", toute la propagande quoi. La publicité. Ils cherchent toujours à vous vendre le monde, ces salauds-là. Viens avec nous, petit. Vous croyez tomber amoureux d'une fille, mais ça vous fait aimer la vie, on peut pas aimer une femme sans aimer la vie aussi, ça va ensemble. Les femmes, c'est la cinquième colonne, si vous vous mettez à en aimer une vraiment, vous acceptez n'importe quoi. Lenny avait connu un gars qui aimait tellement une fille qu'elle lui a collé un enfant et qu'est-ce que vous croyez ? Le mecq n'a rien dit, il n'a même pas foutu le camp. Encore si la fille l'avait plaqué ensuite, par délicatesse, mais non, rien elle lui avait foutu un gosse, et puis, elle l'a épousé. Si c'est pas malheur, tout de même. Le type était en train de vendre des aspirateurs, quelque part. C'est ça, l'amour »... F. 109-110 (p. 24), dans la tirade de Bug sur les paumés : « Les autres, ceux qui ne se sentent pas du tout paumés, ça veut dire qu'ils sont vraiment paumés, sans espoir. Le drame de l'Amérique, c'est que c'est plein de mecqs qui se sentent pas paumés. Effrayant »... F. 119 (cf. p. 28), sur les autres skieurs paumés : « La morale de l'histoire, c'était qu'il fallait leur mentir sans arrêt, c'était la seule chance que vous aviez de vous en tirer. On ne pouvait pas skier tout le temps et lorsque vous n'étiez pas là-haut,

sur la neige, il fallait bien mentir, c'est-à-dire, ne jamais leur dire la vérité : allez donc tous vous faire foutre. Je veux pas de vos trains express – ultra rapide, on sait où ça mène »... Etc.

**On joint** la chemise cartonnée verte autographe d'origine, portant un titre alternatif : « SKI BUM (en français) *Adieu La Compagnie* (*Adieu Gary Cooper*) » ; plus 9 feuillets dactylographiés et corrigés pour le premier chapitre (correspondant peut-être au début du travail sur la traduction de Jean Autret, abandonné pour une réécriture complète), et une coupure de presse.

**Plus** 2 livres brochés avec envois. – LEGRAND Jean. *L'Homme manifeste* (Paris, Éditions L.G.T., 1947), in-12 (partiellement débrosché, plats et dos bruns, cahiers bruns). E.O., un des 60 ex. hors-commerce (avec le billet d'errata). Envoi a.s. : « À Jean-Paul Sartre, ce livre qui s'intéresse à lui, en quelque endroit. Mais peu »... – SALMON André. *Prikaz* (Paris, Nouvelles Éditions Debresse, 1956) ; in-12, broché (dos insolé, bords des plats effrangés, cahiers jaunis). Nouvelle édition. Envoi a.s. : « À Jacques Prévert [*Prikaz*] (1919) ou de la Vie intérieure à la Place publique, Royal 1956, histoire de faire connaissance ».

#### BIBLIOGRAPHIE

*Romans et récits* (Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, p. 1-191, et notice p. 1445-1465.



65

67

65

**GARY Romain** (1914-1980).

MANUSCRITS autographes et TAPUSCRITS corrigés pour **Les Enchanteurs** et sa version américaine, **The Enchanters**, [1972-1974] ; environ 340 feuillets autographes et 950 feuillets dactylographiés in-4, dont environ la moitié avec corrections ou additions autographes ; en français et en anglais.

**7 000 - 8 000 €**

**Ensemble d'ébauches et manuscrits autographes, et de tapuscrits, certains lourdement corrigés par Gary, pour Les Enchanteurs et sa traduction américaine.**

Le roman *Les Enchanteurs* parut chez Gallimard en mai 1973 ; sa traduction en anglais par Helen Eustis a été abondamment revue et corrigée par Gary lui-même, et publiée à New York, chez G.P. Putnam's Sons, sous le titre *The Enchanters*, en juin 1975. Ce roman, plein de fantaisie et d'érudition (celle-ci souvent en trompe-l'œil), est narré par Fosco Zaga, héritier d'une dynastie de magiciens vénitiens ayant fait souche en Russie sous le règne Pierre le Grand, et qui, par un effet de son art, traverse les siècles jusqu'aux temps modernes, éclairé par son amour pour la belle Teresina, la femme de son père, qu'en ressasant sans cesse ses souvenirs il va maintenir en vie, dans « un amour qui ne meurt jamais ».

**Les Enchanteurs.** Nous renvoyons à l'édition de « la Pléiade » des *Romans et récits*, t. II. **Ébauches et brouillons du début du roman** (48 ff.), dont une quinzaine de versions de la première page ; un fragment du chapitre II, « (les livres) », à propos de la bibliothèque de Zaga père ; 2 versions raturées du début du chapitre III ; brouillon de la définition du métier d'enchanteur, du père du narrateur (« Plaire, enchanter, séduire, donner à croire, à espérer, faire pressentir des mondes », etc. qui trouvera place dans le chapitre I), barré, suivi d'une ébauche du début du chapitre IV, et une autre version de ce début de chapitre..

**Manuscrits autographes** (environ 255 ff.). \* Mise au net d'un texte paginé [1]-179), correspondant aux chapitres I à IX et s'enchaînant à la seconde partie du chapitre XIII (passant ainsi des épisodes de voyeurisme et de masturbation à une tentative de Fosco de calmer son désir en se plongeant dans de la neige) et au début du chapitre XIV. Les chapitres ne sont pas numérotés (aucune indication de division non plus entre les chapitres VII et VIII). Le manuscrit présente des ratures et corrections mais aussi des passages non retenus dans l'édition, ou transformés ultérieurement. Relevons ainsi cette introduction au chap. V, non retenue : « Je retrouve ces pages avec soulagement, après les quelques jours passés à corriger les épreuves d'une de mes autres vies, laquelle va s'en aller maintenant de par le monde, vers ces amis inconnus qui m'ont toujours soutenu de leur confiance. À ceux qui s'étonneraient de m'entendre en cette fin du vingtième siècle, leur conter des souvenirs vieux de deux cents ans, je ne manquerai pas de dévoiler le secret, pourtant bien simple, d'une telle

longévité et d'une si longue mémoire », etc. (f. 55). Deux pages (ff. 83-84) sur ce qu'évoquent les mots « grand amour » mènent à la phrase qui commencera le 6<sup>e</sup> chapitre : « Elle s'appelait Teresina » ; l'ordre sera interverti dans le livre. D'innombrables petites différences se recèlent dans ces feuillets : des noms propres différents (« Demeteff » au lieu de « Demetiev », « Ryboff » au lieu de « Rybine », « Flavio de Florence » au lieu de « Laurent le Magnifique », etc.) ; une référence au *Dictionnaire de l'occultisme* de M. de Sèze, transformée ailleurs en l'*Histoire du charlatanisme depuis ses origines* de M. de Serre ; l'aïeul de 80 ans qui sentait « qu'il allait manquer de talent et rater son numéro le plus long », aura, en définitive, 86 ans, et sentira « qu'il allait falloir changer de planches » ; « fêtard » deviendra « noceur », « Mon illustre confrère » (Freud) sera « L'illustriissime maestro », « le grand art italien » deviendra « le grand art d'escamotage », etc. \* Fragments de manuscrits à foliotation distincte, commençant chaque fois à 1, à rapprocher des chapitres X, XI, XII et XIII du roman.

**Tapuscrits.** \* Tapuscrit incomplet d'une version intermédiaire, avec corrections et additions autographes (252 ff., paginé 1-260, 9 ff. manquants). Il ne comporte pas de division en chapitres après les deux premiers. Ce tapuscrit a fait l'objet de menues corrections autographes de typographie et d'orthographe, ainsi que quelques modifications de style, et la suppression ou réécriture de quelques passages. Gary l'a peut-être dactylographié lui-même, car le document présente des suppressions en cours de frappe, et si l'auteur a corrigé à la main le prénom de Marina ou Marinetta, puis Luccina, en Teresina, à partir de la page 69 le choix de « Teresina » est entériné dès la frappe. Son intérêt principal réside dans ses dernières pages : Fosco ayant rappelé Teresina à la vie, et ayant annoncé, « C'est Venise », le récit ne se dénoue pas dans un sublime embrassement lyrique, mais se poursuit dans des réflexions diffuses sur le simulacre d'un enterrement, et la déchéance du père du narrateur... \* Copie carbone du précédent tapuscrit, complet des 9 feuillets qui y manquaient. Gary a reporté dessus des corrections autographes (certaines y figurent du fait du papier carbone). S'y ajoute la copie carbone d'une « Liste des personnages des UGOLINI », où la belle-mère est donnée comme Teresina. \* Tapuscrit et copie carbone (ff. 1-5) : fragment de souvenirs de l'enfance du narrateur, conçu pour le début du roman : à dix ans, son « plus grand plaisir, déjà, était le regard »...

**The Enchanters.**

\* Brouillons et fragments autographes (environ 30 ff., certains paginés). Il s'agit d'essais de Gary, avant report au tapuscrit d'Eustis. Le texte des feuillets 9-10 et 14-17, à propos du père et du grand-père du narrateur, sera en grande partie utilisé dans le 1<sup>er</sup> chapitre, avec référence non retenue à Arthur Rubinstein et Thomas Mann ; un feuillet « 47 » sur les débuts littéraires de Fosco, correspond, avec variantes, à la nouvelle fin du chapitre V, avec invention d'un critique nommé Saint-Mesoult, et référence à Voltaire et Diderot qu'on ne trouve pas dans le texte français. \* Fragments de tapuscrit avec de nombreuses corrections et additions autographes de Gary (environ 60 ff. et 8 ff. autographes intercalés), sous chemise cartonnée d'origine. Il s'agit de feuillets écartés du tapuscrit d'Helen Eustis, dont la page de titre portant le titre refusé par Gary *The*

*Magicians*, et des fragments des chapitres I à VIII. Relevons un détail attestant la conscience de Gary à l'égard de lecteurs étrangers : la chute du chapitre IV, « M. Beyle avait de l'esprit », devient, sous la plume de Gary : « Monsieur Stendhal was quite a wit ».

\* Tapuscrit fragmentaire d'environ 130 feuillets en photocopie, et 5 feuillets dactylographiés originaux, avec de nombreuses additions ou corrections autographes, provenant de la traduction par Helen Eustis des chapitres I à XVIII : texte écarté par l'auteur ou modifié sur photocopie avant intégration au tapuscrit.

\* Tapuscrit complet de la traduction (certaines pages en photocopie de la dactylographie), avec d'abondantes corrections et additions autographes de Gary : environ 380 ff. dont environ 20 feuillets intercalaires autographes et de très nombreux portant des béquets autographes. Quelques feuillets du début portent le titre *The Magicians*, d'autres feuillets portent celui des *Enchanteurs* ; la plupart portent seulement le nom d'Hélène Eustis. Ce document hétérogène témoigne de l'attention soutenue de l'auteur à la traduction de son œuvre, qui, de par sa réécriture, s'apparente plus à une version américaine qu'à une traduction littéraire. Gary a remplacé les trois premiers feuillets de sa traductrice par des pages autographes, écartant notamment le paragraphe qui commence par « Le Temps qui, pourtant, ne fait que passer et que mon père me décrivait comme un grand propriétaire terrien »... Il a substitué des pages de sa main à la fin du chapitre I, et a replacé le paragraphe sur le Temps, propriétaire terrien, au début du chapitre II, à la suite d'une phrase liminaire que l'on ne trouve pas dans l'original : « *Childhood believes in forever* ». D'autres interventions consistent à modifier l'ordre des phrases, à supprimer des lignes entières (par exemple, sur les crises de tristesse à l'approche de la puberté, ou les décorations du grand-père Zaga), à récrire de sa main la fin du chapitre II, celle du chapitre III, le début du chapitre IV, le début et la fin du chapitre V, la fin du chapitre VIII, à augmenter le début du chapitre IX de détails sur la toilette de Fosco enfant (on lui mit des gouttes de lait aux cheveux et derrière les oreilles, pour sentir agréablement l'innocence !), et le chapitre XI d'explications inédites sur l'importance de divertir le public, sans l'effrayer : « *Which goes to show that in spite of my young age I was becoming aware of the necessity to impress the public without disturbing it unduly, an outlook traditional in the art of enchantment, from which it took me some pains to break away, when the new generation of the needy began to ask for more substance and less delight* »... Relevons enfin deux retouches apportées à l'ultime paragraphe du roman. Gary a substitué au « *hair* » de Teresina, terme commun qui rend mal la « chevelure », une évocation de fourrures : « *Her red squirrels covered me with coresses* », et il a mis à la place de « *Jewish violin* », traduction directe du « violon juif » final, une leçon vernaculaire plus juste : « *Jewish fiddle* »...

**On joint** le dactylogramme final avec corrections manuscrites pour impression (405 ff.), avec le « Bon à tirer » en date du 10 février 73 : les corrections portées en noir sont de la main de Gary tandis que celles au stylo rouge sont par le préparateur de Gallimard ; des épreuves photocopées avec des corrections et des suggestions manuscrites ; 2 jeux d'épreuves sur ozalid.

**BIBLIOGRAPHIE**

*Romans et récits* (Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, p. 359 -644, et notice p. 1512-1529.

66

**[GARY Romain** (1914-1980)].

31 ouvrages avec envois autographes signés à Romain Gary, la plupart en édition originale et brochés (défauts d'usage).

**700 - 800 €**

ANISSIMOV Myriam. *Comment va Rachel ?* (Denoël, 1973) : « Romain, tu vas voir que la sensualité n'est pas totalement absente de la femme qui raconte cette histoire d'une femme sans nom et que je demande à voir comment va Rachel [...] j'aime que tu me racontes que tu te racontes »... – *L'Homme rouge des Tuileries* (Julliard, 1979). BOSQUET Alain. *Le Livre du doute et de la grâce* (Gallimard, 1977), un des ex. sur Bouffant de Condât. – *Robert Sabatier* (Seghers, 1978), double envoi : « A Romain Gary, son ami et admirateur. Alain Bosquet ... et ma vraie amitié. Robert Sabatier ».

BREUER Claude. *Voyage en Mongolie intérieure* (Mercure de France, 1980), « ces vagabondages insolites »... CRESSANGES Jeanne. *La Feuille de Bétel* (Casterman, 1962) : « Pour Romain Gary, cette feuille de Bétel où j'inscris la dette de reconnaissance que j'ai envers lui, depuis l'*Éducation européenne*" et qui, depuis, n'a fait que s'accroître »... DANINOS Pierre. *Made in France* (Julliard, 1977). – *La Composition d'histoire* (Julliard, 1979). FAÏY Bernard. *Rivarol et la Révolution* (Perrin, 1978). GARAMPON Georges. *Le Jeu et la chandelle* (Gallimard, 1953). GRENIER Roger. *Un air de famille* (Gallimard, 1979) : « Pour Romain, *Un air de famille* chanté par son vieux frère »... GUILLERMOU Alain. *Ignace de Loyola* (Le Seuil). – GUIMARD Paul. *L'Empire des mers* (Hachette, 1978) : « Cher Romain, voici quelques houles pour ton printemps »... HOVALD Patrice. *Toutes ces années...* et *André Malraux...* (Le Cerf, 1978). HUNDERTWASSER (Fr.). *Hundertwasser* (Hanovre, Kestner-Gesellschaft, 1964), envoi à R.G. et Jean Seberg. KALINSKY René. *Le Pique-nique de Claretta* (Gallimard, 1973) : « à Romain Gary, l'un des derniers vrais et grands romanciers »... LABORDE Jean. *Les Moissons de l'ombre* (Lattès, 1980). LE BRUN Annie. *Annuaire de la lune* (Maintenant, 1977), ill. de 6 dessins hors texte de Toyen, n° 543/900 sur Pop'set Arjomari Prioux. MARCEAU Félicien. *Le Roman en liberté* (Gallimard, 1978). MONIRETH Sisowath, prince. *Chants Maurice* (Darantière, 1956), ill. de 7 lithographies d'Élisabeth Gross, n° 44/200 sur vélin blanc Johannot, « en souvenir amical de notre prof. de français M. Odios et de notre vieux lycée de Nice. Puisse-t-il garder de son passage au Cambodge les images imparfaites que donnent ces chants »... MOUSSARIE Pierre. *Pays perdu* (Aurillac, Imprimerie moderne, 1968). OBRAZTSOV Serguei. *Mon Métier* (Moscou, Éditions en langues étrangères, [1950]), envoi à RG et Jean Seberg. ORMESSON Jean d'. *Au revoir et merci* (Gallimard, [nouveau tirage 1976]) : « Pour toi, mon cher Romain, ces souvenirs d'un temps où tous les tickets étaient encore valables »... PONTALIS Jean-Bertrand. *Loin* (Gallimard, 1980). ROCHE Louis. *Si proche et lointaine* (Gallimard, 1946), envoi évoquant le « cher vieux Londres du temps de guerre ». SZYDLOWSKI Roman. *Le Théâtre polonais aujourd'hui*, trad. fr. (Varsovie, Centre polonais de l'Institut international du Théâtre, 1963), envoi à Jean Seberg et RG. TOWNSEND Peter. *Le dernier Empereur* (Robert Laffont, 1977). URASOV S. *L'Ennemi du peuple* (en russe). VALLIER Dora. *Hadju* (Knoedler, 1968), « pour Jean et pour Romain »... VILMORIN Louise de. *L'Heure Malicieuse* (Gallimard, 1967), avec son L au trèfle. VILLALONGA José-Luis de. *Fiesta* (Le Seuil, 1971).

**On joint** 4 ouvrages dédiacés à Jean SEBERG par Hollis ALPERT (*The Summer lovers*, 1958), Lesley BLANCH (*The Wilder Shores of Love*, 1954), Sergio CORRÊA DA COSTA (*Every inch a King. A Biography of Dom Pedro I, first Emperor of Brazil*, 1953), Paul JENKINS (*The Paintings of Paul Jenkins*, 1961), Henri MICHAUX (*A Barbarian in Asia*, 1949). Plus quelques ouvrages en russe de la bibliothèque de Romain Gary, et quelques ouvrages ayant appartenu à Lesley Blanch ou à Jean Seberg.

**On joint également** 5 boîtes d'archives se rapportant à la gestion des droits de l'œuvre de Romain Gary : documents de gestion de l'œuvre de Romain Gary avec ses éditeurs, en particulier les éditions Gallimard, notamment pour *L'Angoisse du roi Salomon, Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable...*, *Chien blanc*, dont un projet de couverture pour l'édition Folio du roman *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable...* (1990).

67

**GIDE André** (1869-1951).

POÈME autographe : « *Notre amour a fini comme finit l'automne* »..., [vers 1890 ?] ; 1 page in-4 (25,6 x 19,8 cm ; légère salissure sur un bord).

**800 - 1 000 €**

Ce poème de dix vers en trois strophes (un quatrain et deux tercets) est écrit à l'encre noire sur une feuille de papier vergé anglais blanc filigrané Joynson / *Superfine*. Beau poème mélancolique, aux vers irréguliers et en partie libres, dans la veine des *Poésies d'André Walter*, publiées en 1891. Ce poème, qui n'a pas été recueilli dans ce volume, semble être resté inédit. « Notre amour a fini comme finit l'automne  
Et comme une chanson –  
Le soleil s'est éteint ; les fleurs se sont fanées »...

**GIDE André** (1869-1951).

MANUSCRIT autographe, **Les Nourritures terrestres**, [1895-1897] ; 5 cahiers brochés in-4, et 2 volumes in-4 reliés.

100 000 - 120 000 €

**Exceptionnel ensemble des manuscrits du chef-d'œuvre de jeunesse d'André Gide.**

Ce manuscrit, comprenant 5 cahiers autographes contenant les livres I à VI, un volume relié contenant le livre VII, et un volume relié pour la *Ronde de la grenade* du livre IV, présente de nombreuses corrections et variantes : il a servi pour la publication du volume en 1897 aux éditions du Mercure de France. Le VIII<sup>e</sup> et dernier livre manque (collection Bruno Roy). Gide a vingt-cinq ans lorsqu'il commence à composer ce livre étrange, mêlant poème en prose, ballades et rondes, fragments de carnet de voyage, dialogues... Deux fragments sont publiés en revue durant l'année 1896, mais quand le livre paraît l'année suivante, il tranche si radicalement sur la production littéraire du moment qu'il déconcerte jusqu'aux amis les plus proches de l'auteur. Dans une société rigide, André Gide lançait une sorte d'anti-manuel pédagogique, fondé sur une mystique de la sensation, l'apprentissage par la vie nomade, le dénuement, le contact avec l'herbe, l'eau, les fruits, le corps désiré, et toutes les « nourritures » dont on peut jouir sur cette terre. S'adressant à un garçon, Nathanaël, cet hymne à la liberté et à l'émancipation intellectuelle et physique est porté par un souffle lyrique et panthéiste. Le texte du manuscrit est soigneusement préparé pour la composition du volume paru en 1897, et porte des marques typographiques au crayon bleu, ainsi que des noms de typographes portés en marge au fur et à mesure de la composition. Il est entièrement autographe, sauf deux passages déjà parus en revues, dont l'auteur a inséré à l'emplacement prévu les pages imprimées extraites des revues *L'Ermitage* et *L'Art jeune*.

Certaines pages, partiellement découpées, sont de format variable, d'autres sont constituées de plusieurs morceaux montés par collage. Les très nombreuses biffores, corrections, adjonctions marginales ou surcharges représentent un nombre considérable de variantes, dont nous signalerons les plus importantes.

**I. Les Nourritures Terrestres. Cahiers I à V [Livres I à VI].**

**Cinq cahiers autographes.** Cahiers in-4 (28 x 22 cm), couvertures de papier fort bleu, dos de percaline bleue ; étiquettes de titre sur le plat sup. des couvertures ; en tout 109 pages autographes à l'encre noire, plus 7 pages imprimées, sur papier vergé ivoire (à l'exception de quelques pages de plus petit format sur papier vélin), sous chemise et étui chagrin fauve (étui taché).

**Cahier I.** Titre : « *Les Nourritures Terrestres* / Cahier I. / Voici les fruits dont nous nous sommes nourris sur la terre... Coran. II, 23 ». 23 pages. Ce cahier contient le prologue et le Livre I. L'auteur y raconte comment une maladie et sa convalescence, des voyages et l'enseignement de Ménalque l'ont guéri de sa tristesse et conduit lui-même à adorer la vie avec une ferveur qu'il souhaite communiquer à son lecteur. On compte 29 biffores et corrections, la plupart des mots ou lignes biffés restant lisibles, et des variantes. L'adresse inaugurale à Nathanaël, prologue qui sera composé en italiques dans le livre, occupe les deux premiers feuillets ; elle comporte 9 lignes largement biffées à la mine de plomb (plus une correction antérieure à l'encre) : dans ces deux paragraphes, Gide explique l'intention du livre, en insistant sur son rejet de l'artifice littéraire : « Dans ce livre, j'ai voulu laisser mon adoration, ma passion ou mon désir, se répandre, sous une forme non limitée, regardant ici toute préoccupation littéraire comme un artifice qui leur eût fait perdre l'apparence de leur spontanéité, par quoi surtout elles valent de leur sincérité. / Plus d'apprêt c'eût été moindre transparence. Même je n'écrivis souvent ici que juste ce qu'il te fallait pour me suivre. – Je n'écrivis que le moins possible. Encore ce peu le

voudrais-je pouvoir supprimer. » (pp. 1-2). On note deux vouvoiements corrigés en tutoiements. La plupart des corrections, conservées dans l'édition, visent à une parfaite limpidité, ou bien traquent les expressions qui pourraient sembler usées, pour se rapprocher de la vérité de la sensation. Gide a également modifié l'ordre de quelques paragraphes. Le cahier se termine sur un sizain biffé, accompagné de la mention qu'il devrait « commencer le deuxième cahier » : « Tu chercherais encore longtemps / Le bonheur impossible des âmes »... ; mais ces vers formeront en fait la première strophe de la *Ronde de la grenade* au livre IV.

**Cahier II.** Titre : « *Les Nourritures Terrestres* / [Nathanaël biffé] I ». 28 pages. Ce cahier contient les Livres II et III, où Gide pose la question du bonheur à partir de sa propre expérience avant d'illustrer son propos par des notes de voyage en Italie et en Tunisie.

On compte une cinquantaine de biffores et 23 corrections. À la première page, Gide a biffé l'épigraphe : « Allons ! allons ! déchargez ces fruits un peu vite que nous puissions enfin les goûter ». Une phrase de 5 lignes (p. 6) est biffée, avec mention de « mettre en note », mais non conservée dans l'édition : « Ce que je peux, c'est d'adorer confusément, en ne me laissant pas cesser de percevoir que je suis une part dans l'environ de la Nature et que ma palpitation de vie s'ajoute à la sienne – de sorte que s'épanouisse en moi d'une manière naturelle cette bonté qui n'est qu'une participation aux choses, une reconnaissance de parenté. »

**Cahier III.** Titre : « *Les Nourritures terrestres* / Cahier III [Joies – Voluptés biffé] ». 17 pages, avec 4 ff. provenant de la revue *L'Ermitage*. Ce cahier contient le Livre IV, où l'on trouve, outre le long récit de Ménalque, publié dans *L'Ermitage*, plusieurs rondes et ballades en vers : *Ballade des plus illustres amants*, *Ballade des biens immeubles*, *Ronde des maladies*, *Ronde de tous mes désirs*. La célèbre *Ronde de la grenade*, publiée dans la première livraison du *Centaure*, est absente du manuscrit mais son emplacement est indiqué par une note (de Madeleine Gide ?) sur un petit feuillet : « Ici se place la *Ronde de la grenade* » (voir *infra*).

Le « Récit de Ménalque » est inséré à sa place dans le manuscrit sous sa forme imprimée (pages 1 à 7 de la revue *L'Ermitage*) avec des corrections autographes, et adjonction d'une note de bas de page qui ne sera pas imprimée dans l'édition : « Malgré les quelques répétitions qu'il amène, nous redonnons ici le fragment tel qu'il parut dans *L'Ermitage* (N° de Janv. 96) ».

Le cahier comporte 45 biffores et une dizaine de corrections. Ce livre était primitivement divisé en trois parties, la troisième étant devenue la quatrième lorsqu'une division supplémentaire fut ajoutée juste avant la *Ronde de la Grenade*. La *Ballade des biens immeubles* portait d'abord le titre (corrigé) de *Ballade des biens inutiles*. Au début de la 3<sup>e</sup> partie, 5 lignes biffées indiquent que la *Ronde des désirs* était primitivement placée au début de la soirée virgilienne qui réunit Tityre, Ménalque, Nathanaël, Hélène et Alcide sur une terrasse de Toscane, « assemblés sur l'herbe près des sources qu'un bosquet de chêne vert abritait. Ce soir, Alcide, dit Simiane, nous chanterons tous les désirs. Alcide commença la *Ronde des désirs* » (dans le livre, cette *Ronde* est chantée plus tard dans la nuit). La page 27, très corrigée, présente une addition biffée, qui accentue la tonalité érotique homosexuelle : « Oui ; ce fut une volupté si subite qu'elle me prit debout ; et j'en eus les jambes brisées. Puis de sa bouche rouge je fus amoureux six semaines ; il restait passif dans le plaisir et semblait que ne supporter mes caresses ; mon désir s'en exaspérait ».

**Cahier IV.** Titre : « *Les Nourritures terrestres. / La ferme* / Cahier IV », avec note au crayon dans l'angle de l'étiquette : « Faire suivre du voyage en diligence ». 19 pages. Ce cahier contient le livre V, et porte à la première page le titre *La ferme* (qui sera conservé dans l'édition en titre de la 3<sup>e</sup> partie). Il offre une peinture élégiaque de la vie rurale, nourrie par les souvenirs de la pluvieuse campagne normande, à travers ses champs, ses auberges et ses fermes ; ces pages font l'éloge vibrant des travaux des champs, mais aussi de l'ivresse et du vagabondage. On compte une quarantaine de biffores et 15 corrections ou ajouts de mots qui surchargent les lignes.

**Cahier V.** Titre : « *Les Nourritures Terrestres / Lyncéus* » (le cahier est numéroté d'une autre main). 22 pages. Ce cahier contient le livre VI. L'auteur reprend son discours à Nathanaël et lui « raconte » tout ce qui exprime l'ouverture sur la vie : les sources, les fenêtres, les cafés, les villes, les rencontres...

Le manuscrit, très travaillé, comporte une soixantaine de biffores et 30 corrections. Ainsi, 3 lignes sont biffées au bas de la 1<sup>ère</sup> page : « On a dit au loin que je faisais pénitence ; mais qu'ai-je à faire avec le repentir / Sadi / La repentance est une stérile usure de l'âme ». Est joint le 1<sup>er</sup> plat de couverture d'un autre cahier de même facture, dont l'étiquette porte le titre : « *Les Nourritures terrestres* / Les Nourritures / La ronde des fruits ». Un feuillet volant sert de fantôme pour le dernier cahier.

**II. Les Nourritures terrestres. Afrique – traversée. [Cahier VI.** Livre VII]. 26 pages in-4, dont 18 autographes, et 8 de la main de Madeleine Gide, plus 2 pp. in-8 imprimées ; couvertures bleues conservées avec l'étiquette de titre, le tout monté par onglets sur des feuillets vergé, et relié en un volume in-4 plein maroquin havane janséniste, dos à 4 nerfs soulignés d'un filet à froid, bordure intérieure encadrée de 4 filets dorés (G. Cretté successeur de Marius Michel).

Ce volume contient le sixième cahier bleu de la série formant le manuscrit des *Nourritures terrestres*, donné par Gide à son ami intime Eugène Rouart ; passé ensuite dans la collection du Docteur Lucien-Graux, le cahier fut relié avec à sa suite la copie par Madeleine Gide de la *Ronde de la grenade*, et une page extraite des *Nouvelles Nourritures* (1935). Adoptant la forme d'un carnet de voyage alternant avec des lettres à Nathanaël, Gide évoque successivement sa traversée et la nuit en mer en février 1895, l'arrivée à Alger, puis les séjours à Blidah, Biskra, Chetma, Oumach, Touggourt, les oasis et le désert.

Gide y a intercalé un feuillet de la revue *L'Art jeune* du 15 septembre 1895 (p. 161-162) où le texte, daté « mars 1895 », avait paru sous le titre « Fragments », ici biffé ; il y a porté une correction autographe. Ce manuscrit comporte environ 35 biffores et une vingtaine de corrections présentant des variantes. P. 17, 5 lignes ont été biffées : « Je chanterai encore le désert. / J'ai vu des fleuves, des grands fleuves, disparaître au tiers dans le sable ; ils ne s'y jetaient pas, je suppose ; ils s'y enfonçaient lentement ; ils y disparaissaient, comme des espérances. Parfois ils reparaissent plus loin ; ils ne surgissent pas, je suppose ».

On a relié à la suite : \* *La Ronde de la Grenade* (poème figurant au livre IV), 8 pages in-4 copiées de la main de Madeleine Gide, avec 7 corrections autographes de Gide, qui y a ajouté le dernier vers : « Chante à présent toutes les fleurs... ». \* Une page autographe signée des *Nouvelles Nourritures* (1935) : « C'est la reconnaissance de mon cœur qui me fait inventer Dieu chaque jour »...

**III. La Ronde de la Grenade.** Manuscrit autographe signé « André Gide ». 8 pages in-4 (28,5 x 22 cm) à l'encre noire sur 8 ff. de papier vergé ivoire, montés sur onglets et reliés en un volume in-4 à la Bradel pleine soie imprimée à motif fleuri japonisant dans les tons gris perle, jaune et rose, contreplats et gardes papier caillouté.

Ce célèbre poème de 115 vers fut publié pour la première fois en 1896 dans la première livraison de la revue *Le Centaure* fondée par Pierre Louÿs. Il figure au 4<sup>e</sup> livre des *Nourritures terrestres* : dans la nuit, Hylas se met à chanter pour ses amis la *Ronde de la grenade*, hymne aux joies de la chair, autour de l'image merveilleuse des fruits où se distingue l'âpre et succulente grenade. On ne connaît pas d'autre manuscrit autographe de ce poème, qui ne figure pas dans le cahier bleu III contenant le livre IV des *Nourritures*, où est simplement indiqué l'emplacement où il doit s'insérer. Ces pages étincelantes, composées en versets libres qui ne sont pas sans évoquer le *Cantique des Cantiques*, sont probablement parmi les premières dans la chronologie des *Nourritures terrestres*, dont le projet naquit durant l'hiver 1893-1894. Le manuscrit présente 5 biffores, 2 corrections, et 3 variantes de texte ; il a servi pour l'impression dans *Le Centaure*.

**PROVENANCE**

Catherine Gide (cahiers I-V) ; Eugène Rouart, Dr Lucien-Graux (ex-libris ; vente IV, 1957, n° 29), Pierre Monart (cahier VI) ; Paul Voûte (ex-libris, 1938, n° 600) (*Ronde de la Grenade*).

**EXPOSITION**

*André Gide*, Bibliothèque nationale, 1970, n<sup>os</sup> 247 et 248.



69

**GIDE André** (1869-1951).

35 L.A.S. « André Gide » ou « A.G. », 4 L.S. et 2 L.A. (minutes), 1896-1947 et s.d., à divers correspondants.

**4 000 - 5 000 €**

À Henri ALBERT. *La Roque-Baignard* 4 septembre 1896 (4 p. in-8), à propos du deuxième volume du Centaure, et du conte *El Hadj* qui y paraîtra...

À Henri VANDEPUTTE. *Paris* jeudi [1896 ?] (4 p. in-12 deuil), le remerciant d'un livre dédiéacé [*L'Homme jeune* ?]: « c'est parce que vous êtes jeune et que vous le sentez, que votre sympathie m'est précieuse. Vous avez l'âme encore tout emplie de musique et de poésie ; voilà qui est en vous plus "inné" que les tristes Idées »...

À Marie et Geneviève MALLARMÉ. *Paris* [fin septembre 1898] (1 p. in-4), remerciant d'une belle image qui « prolonge illusoirement la vie » de « notre Maître disparu »...

À Édouard DUCOTÉ (2). *La Roque-Baignard* Lundi matin [1899] (3 p. in-8), se réjouissant de le recevoir à La Roque. *Samedi* [1899] (3 p. in-8), à propos d'avances d'argent au poète Emmanuel Signoret, « cela devient dangereux surtout si S. est accompagné de Mécislas, de Callixte etc. »...

À Henry DAVRAY (6, 15 p. la plupart in-8). *Marseille* 5 novembre [1900], sur une mésaventure au départ de Marseille. *Bray sur Seine* [1902], pour l'envoi de *L'Immoraliste* à Philippe Berthelot, à qui il faut expliquer que le Dr Henri Vangeon et le « littérateur » Henri Ghéon sont une même personne. *Cuverville* [2 avril 1903], demandant des facilités pour un voyage en Suisse. *Cuverville* [fin août 1909], demandant le nom de l'auteur d'un article du *Times* sur sa *Porte étroite*. 2 autres, pour remercier d'une traduction d'H.G. Wells, presser l'envoi d'un billet de Francis Jammes pour la Belgique, ...

À un « critique autorisé » (3 p. in-12), le remerciant de son « curieux livre » où Gide est jugé « de la lignée de Goethe » : « je suis heureux de voir que vous estimez réalisées les prédictions que vous faisiez sur moi en 91 »...

À un poète (2 p. in-8), *La Roque* s.d., le complimentant sur son poème : « Votre dialogue m'a plu ; votre pensée a de très beaux essors »...

À Alfred VALLETTE (2 p. in-4), lui confiant de l'argent à remettre à Davray pour ses billets Paris-Bordeaux et Toulouse-Paris, après vérification de la somme...

À Catulle MENDÈS. 10 mai 1901 (3 p. in-4) [au lendemain de la création du *Roi Candaule*], le priant de « pardonner l'impertinence d'une préface que l'incompréhension presque totale des autres critiques, au sujet de ma pièce, n'a que trop justifiée »...

À un ami poète. 8 octobre [1903] (3 p. in-4). « De toutes tes angoisses d'aujourd'hui vont sortir des poèmes admirables ». Il va s'embarquer pour « retrouver à Alger le livre à écrire qui m'attend ». Il aime Gauguin « passionnément [...] As-tu lu les *Feuillets* de Moréas ? [...] Je vais écrire un livre très épatant – et qui ne t'irritera pas ».

À Jean ROYÈRE. 2 avril 1908 (2 p. in-4). Ayant achevé « Dostoïevsky d'après sa correspondance » pour *La Grande Revue*, il se remet à son roman [*La Porte étroite*], « trop longtemps délaissé »...

À Henri BACHELIN. 18 novembre 1912 (3 p. in-8) : « pour m'être distrait quelque temps de mon livre, je rencontre à présent une telle résistance de la matière que je n'ose lever le nez d'ici quelques jours encore »...

À un ami, [1912] (2 p. in-8), évoquant Schlumberger, Ghéon et Copeau...

À Charles DU BOS (2 ; 3 p. in-4, enveloppe). *Cuverville* 14 janvier 1921, exprimant sa gratitude pour une belle étude perspicace, qu'il voudrait voir reparaître en volume pour le public français. *La Bastide* vendredi [fin 1921 ?], après avoir précipité son départ, de crainte de manquer Mme Théo à la Bastide, il se « replonge dans Proust avec ravissement »...

À Henri MASSIS (5, dont 2 l.s. ; 12 p., répar.). 25 janvier 1924, réponse à *Jugements II*, accusant le critique d'être « bien plus préoccupé de m'étrangler que de me comprendre », d'avoir dénaturé ses phrases et sa pensée ; néanmoins, « depuis votre étude, je sens évidemment que je suis ». [Fin janvier 1924], poursuivant la polémique, croyant en effet que « la notion même de l'homme, sur laquelle nous avons vécu jusqu'à ce jour, ne peut plus nous suffire et qu'elle mérite une révision – mais vous avez préféré l'injustice et c'est par là que votre étude péra ». 21 octobre 1929, ironisant sur ses efforts, car il croyait « que vous aviez déjà prouvé que j'étais mort », donnant des extraits du *Goethe* et *Diderot* de Barbey d'Aurevilly, qui rappellent ses « récentes diatribes ». *Cuverville* mars 1930, lettre ouverte de polémique, dénonçant la mauvaise foi de Massis [reproduite dans « Lettre ouverte à André Gide » de Massis, *Revue universelle*, 15 juillet 1934]. 26 septembre 1934, demandant « l'article nécrologique » à son sujet...

À Jean CASSOU. *Cuverville* 13 juin 1932 (2 p. in-4, env.), répondant à *Grandeur et infâmie de Tolstoï*, et exprimant ses réserves sur l'auteur russe, avec qui Gide « reste toujours en marge de l'âme »...

À Raymond De BECKER. *Cuverville* 17 janvier 1934 (2 p. in-4). Projet de lettre ouverte se démarquant des dogmes du journaliste belge : « chrétien convaincu », Gide croit que « la grande crise de l'humanité d'aujourd'hui vient de ce que, pour la première fois, elle cherche à s'en délivrer. [...] En attachant le Christ aux dogmes, vous forcerez les révolutionnaires (dont vous êtes) à rejeter avec ceux-ci le Christ même »...

À Renée ALLÉGRET (2 cartes post. et un billet). 30 juillet [1935], souvenir d'un « trip avec Cath. des plus réussis ». 10 avril 1942, désirant la revoir avant de s'embarquer pour la Tunisie ...

À Henri DOMMARTIN. 23 décembre [1939] (2 p. in-4, env.), répondant aux remarques de sa belle étude sur le « problème de l'homosexualité » : « si vous vous doutiez du nombre de ceux que mes écrits, à ce sujet, ont pu sauver du désespoir et du suicide, vous ne parleriez pas avec cette désinvolte légèreté. Mais ceux qui peuvent librement manger à leur faim ont bien du mal à comprendre les tortures de ceux qui jeunent »... Plus la minute a.s. de la réponse, 4 [janvier 1940].

À Charles AUDRAN [directeur de l'Institut Fénélon à Grasse]. *Cabris* 3 janvier 1941 (4 p. in-8, brouillon très corrigé), à propos de l'instruction religieuse de sa fille, reconnaissant que « Catherine tient de son père cet esprit d'opposition critique où vous vous êtes heurté » (plus la réponse de l'éducateur, 8 janvier).

À Pierre CAPDEVIELLE (directeur des *Cahiers du plateau*, 2). *Nice* 10 octobre 1941 (1 p. in-8, env.), faisant allusion à un article du *Figaro* sur *Le Géranium ovipare*. *Alger* 26 avril 1945 (1 p. in-4, env.). Mme Van Ryssel-berghé est venue le rejoindre : ils sont « comme "sur un balcon" pour contempler les événements ; mais je souffre de me sentir en marge : il me tarde de rentrer dans la mêlée, fût-ce pour m'y meurtrir »...

À l'éditeur Richard HEYD (2, dont une l.s. ; 3 p. in-8). 18 novembre 1946, sur la chronologie de ses œuvres dramatiques, difficile à établir (liste jointe). 22 décembre 1946, concernant sa prochaine venue à Genève avec Mme T. V.R... Plus une L.A.S. de Maria VAN RYSSELBERHE, 18 novembre 1946.

À Jean GUÉHENNO. [25 janvier 1947] (2 p. in-8), le complimentant sur son « Esprit de vérité » dans *Le Figaro* du 24, mais lui reprochant sa malveillance : « L'importance de la cause que nous défendons ensemble est telle que, auprès, les petites questions d'amour-propre personnel paraissent bien misérables »... Plus une invitation à déjeuner. Etc.

70

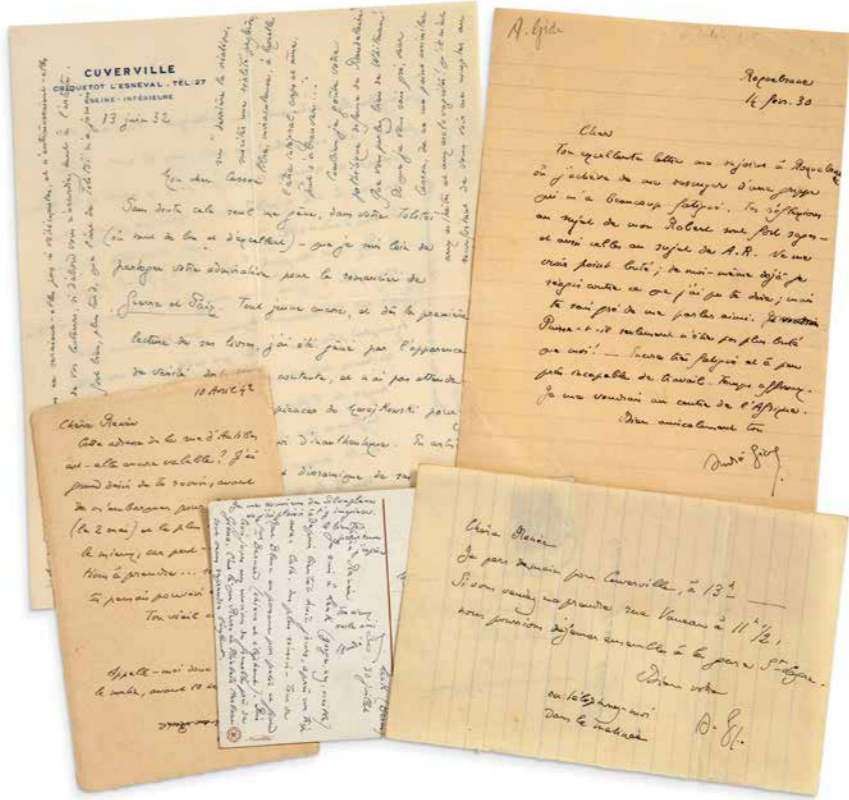
**GIDE André** (1869-1951).

8 L.A.S. « André Gide » ou « A.G. », [Paris], Cuverville, Roquebrune ou Calvi 1900-1931, à Eugène ROUART ; 28 pages in-4 ou in-8, une enveloppe.

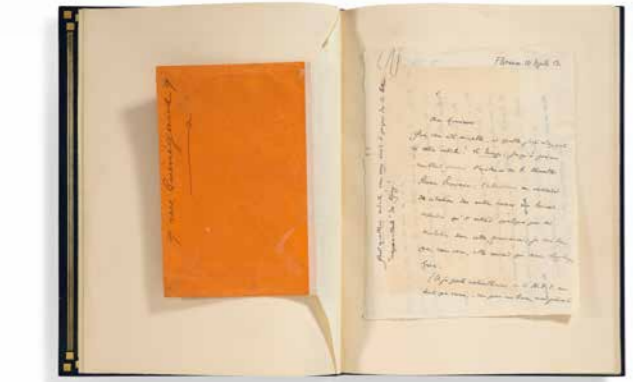
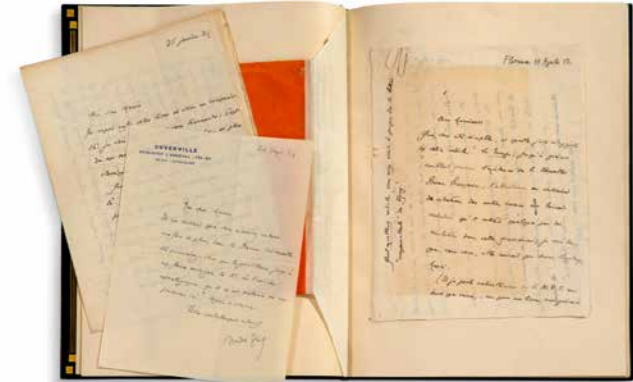
**1 500 - 2 000 €**

**Lettres à son ami intime (1872-1936), modèle du personnage Robert de la trilogie *L'École des femmes*.**

[19 septembre 1900]. Il rentre de Cabourg, « affaire de voir Ducoté, Jacques Blanche et de ramener le jeune Ghéon », et espère venir le voir aux Plaines après le mariage de Georges Widmer. Au sujet de Quillot : « Tu dis que tu serais assez disposé à l'aider. De quelle façon ? Dans quelles mesures ? Je ne peux prêter d'argent sans les indications de toi les plus formelles »... 29 mars **1901**. Submergé par des épreuves, dont la mort de sa tante Démarest, il aurait grand besoin de tranquillité, mais les répétitions [du *Roi Candaule*] commencent : « ma pièce passera du 20 au 24 avril. [...] Je travaille de mon mieux, mais ne vaux plus grand-chose, et me ménage une cure à Lamalou dès le printemps. Je ne parviens pas à faire comprendre aux autres que *j'ai besoin de travailler* ; même les plus agréables distractions, les conversations les plus charmantes m'apparaissent dès lors comme un dérangement. Voilà trop longtemps que je n'ai presque plus rien fait [...] Paris est plein de types qui ont trop de temps à tuer et s'embêtent sitôt qu'ils sont seuls avec eux-mêmes. Nous avons vu le cas de Jammes ; il reste toujours désœuvré et considère comme un service qu'on le dérange »... *Mercredi soir* [vers le 9 mai]. « Je sais déjà combien tu es gentil pour mon vieux roi. Je tâcherai que ta loge soit bien entourée. [...] Mes amis agissent si chiquement en cette occasion que Ligné Poë commence à s'épat un peu »... – Il a porté le manuscrit d'Eugène au Mercure, et il parlera à Vallette ; il faudra sans doute des modifications. Il propose des billets supplémentaires pour *Candaule* : « La partie que je joue est si importante que je ne fais fi d'aucun conseil, d'aucun appui. [...] Je m'aperçois aujourd'hui que je ne



connais aucun journaliste ; je pressens qu'ils vont me le faire rudement sentir »... *Cuverville* 6 octobre 1905. Longue lettre au sujet d'un fermier sur l'ancienne propriété de sa famille maternelle à la Roque-Baignard (Calvados). Le pauvre Auvray se meurt, paralysé. Gide blâme les deux propriétaires qui lui ont succédé : « L'homme d'affaires de Mauguin [...] a trouvé le moyen de rouler à la fois Hély d'Oissel et Auvray, surfaisant au dernier le prix du fermage, surfaisant d'autant le prix de la terre au premier. H. d'O. n'a pas compris qu'il payait au-dessus de sa valeur une terre dont la location se trouvait majorée de 2 ou trois cents francs »... Le fermier a vainement réclamé l'exécution des promesses du bailleur, qui de surcroît l'a poursuivi pour braconnage. « Auvray, je te l'ai dit je crois, est une *admirable* figure ; ancien valet de ferme, à force de travail, de vertu, de sobriété, il avait pu mettre de côté, peu à peu, assez pour devenir fermier lui-même. Pour la première fois que je rencontrais une noble figure dans ce triste pays, désireux de me l'attacher, je lui remet-tais la première année du fermage ; cette remise fut stipulée et signée sur feuille indépendante du bail. Et comprends maintenant dans quel inextricable embarras je me trouve : *Auvray seul peut résilier le bail* ; mais, à demi-comateux, il ne [...] sait pas qu'il est saisi »... *Roquebrune* 14 février 1930. « Tes réflexions au sujet de mon Robert sont fort sages – et aussi celles au sujet de A.R. Ne me crois point buté ; de moi-même déjà je réagis contre ce que j'ai pu te dire ; mais te sais gré de me parler ainsi. Puisse-t-il seulement n'être pas plus buté que moi ! »... *Calvi* 14 septembre 1931. « Sans toi je n'aurais pas eu connaissance de l'article de Daudet, qui, en effet, est d'une rare intelligence. Il va gêner et irriter bien des gens de son bord, qui n'en finissent pas de m'enterrer et de proclamer ma "faillite". Tu m'avais écrit une lettre bien affectueuse abordant un sujet sur lequel je préfère me taire ; mais je n'en suis pas moins sensible au témoignage de ton amitié »... – « Simple dîner charmant chez les Lerolle hier ; causerie très longue au hasard ; – ta belle-sœur ne réintègre qu'aujourd'hui le domicile familial. Vu Valéry assez longuement ces derniers jours ; ses mathématiques le raccornissent un peu ; il y confie bien des choses qui ont meilleur goût fraîches »...



71

**GIDE André** (1869-1951).

9 L.A.S. et 1 L.S. « André Gide », 1913-1928, à Paul SOUDAY ; 19 pages formats divers, enveloppes, montées sur onglets dans un volume in-4, relié maroquin bleu nuit, dos à nerfs, coupes fletées, encadrement intérieur de maroquin bleu fileté, étui bordé (*René Aussourd*).

**1 500 - 2 000 €**

**Correspondance au critique Paul Souday.**

Florence 10 avril 1913. Gide se réjouit de l'article de Souday dans *Le Temps*, [en réponse au sien, sur « Les dix romans français que... », *NRF*, avril 1913]. « Non, ce n'est point le point de vue réaliste qui me fait préférer la *Cousine Bette* (j'ai du reste faillie inscrire *Le Cousin Pons*). Mais vraiment pouvez-vous préférer à une de ces deux œuvres d'architecture si magistrale l'informe *Louis Lambert* ou la désolante *Séraphita* ! »... Il accepte *Pantagruel*, si l'on veut bien le tenir pour roman, et cite des œuvres de Voltaire, Diderot, Montesquieu, Sterne ; qu'est-ce que George Sand, « en regard de Georges Eliot ? »... 10 novembre [1914]. « Non, non, je ne suis pas un ingrat ! Mon premier mouvement, après avoir lu votre excellent article, avait été de vous en remercier »... Il pensait aller le voir, « puis la guerre est venue, culbutant tous les projets. Et si je vous écris aujourd'hui, enfin ! ce n'est point que mes pensées aient repris leur cours normal, certes ! mais cette petite épine dans la conscience finissait par trop me gêner »... Cuverville 9 octobre 1916. Il félicite Souday de ses articles dans *Paris-Midi*. « Je suis bien amusé d'apprendre de quel exécrable histrion sont les deux vers que vous citiez. Est-il vrai, comme me le racontait Blanche, que Poincaré, à la suite de votre article sur "la hyène" vous aurait convoqué à l'Élysée pour vous rappeler au sentiment des convenances..? »... Il va écrire à Gallimard concernant le service de presse de la N.R.F. et des œuvres de Péguy ; la N.R.F. a été « profondément désorganisée par la guerre : la petite république que nous formions, où les éléments les plus divers se maintenaient en respect

et en équilibre, s'est trouvée toute écartelée. Les décisions que d'abord nous prenions toutes en commun [...] sont aujourd'hui prises par un seul – et certainement si cet état se prolongeait, notre forme devrait être changée »... *Mardi matin*. « Je m'attristerais réellement que vous vous sentissiez blessé par une pointe sans venin, et pussiez considérer comme inamicale ma boutade. Je pensais que vous en souririez »... D'absurdes et abominables attaques ont rendu Souday sensible sur ce point ; Gide ne fait nullement chorus avec elles. « Si, comme je le souhaite, nos relations se resserrent un peu, je vous montrerai certaine lettre indignée que j'écrivais à Maurras, à votre sujet »... Cuverville 13 mai 1918. Il doute que Souday interprète comme il faut l'exclamation entendue au sujet de la vente de DEGAS : il l'attribuerait plutôt à l'un des amis et admirateurs de Degas, désolés de voir livrer au public des croquis et brouillons que l'artiste aurait voulu détruire. Il cite l'extrait d'une lettre reçue de l'« un de ceux qui ont le plus intimement connu Degas, et l'ont le plus vénéré : "Désastre. L'exposition Degas. C'est une trahison. La famille a accroché tout, tout ! Quand on songe qu'il avait projeté de confier à X le soin de filtrer son atelier, de brûler beaucoup, de ... Le gâtisme est venu ; on lui a fait tous les testaments qu'on a voulus et, mort, il a subi tout ce qu'il avait détesté : la collection vendue, les brouillons exposés et mis aux enchères" »... 28 novembre 1921. Au retour d'Italie, il a pris connaissance de la « judicieuse réplique à l'article de Strowsky », et il souhaiterait voir l'article sur « la reprise des relations intellectuelles avec l'Allemagne »... 30 avril 1925. Il lui sait gré « du peu d'humeur que respire une rectification dont vous m'avez fait reconnaître la justesse », et qui est bien présentée : « Pour un peu je me féliciterais d'avoir provoqué une explication que seuls les sourds volontaires resteront à ne pas entendre – si j'étais bien assuré que du même coup vous y avez purgé tout votre ressentiment contre moi. Au surplus vous parlez de mon petit livre [*Caractères*] avec une bienveillance charmante »... 14 juillet 1927. Lettre sévère, à la suite de plusieurs articles d'incompréhension : « Vous me prêtez des pensées qui ne sont pas les miennes, des opinions que je n'ai jamais eues, des sentiments, des intentions, avec une générosité telle, que je m'essouffie à vous suivre, et me garde de protester. Mais, pour trois lignes de moi qui vous chatouillent, vous vous récriez longuement [...] que signifie cette hostilité persistante, qui du reste n'éveille aucun écho dans mon cœur. Vous vous trompez en croyant que je la mérite ; oui, plus encore que dans tous les jugements extra-littéraires que vous vous plaisez à porter sur mon œuvre »... Bellême 2 août 1927. « Évidemment je sens, à travers vos critiques, vos attaques même, une sorte de considération, que votre dédicace veut bien accentuer, et à laquelle je ne reste pas insensible. Je vous en prie, laissons tomber les griefs, justifiés ou non, et, puisque votre lettre m'affirme que vos jugements ne portent trace d'aucune animosité de votre part, persuadez-vous qu'il n'y en a pas non plus de la mienne »... Paris 30 septembre 1928, compliments sur ses articles récents sur Barrès et Tolstoï... **Onjoint** 2 brouillons de lettres de Paul SOUDAY à Gide, l'une relative à *Caractères* (1925), l'autre protestant contre la déloyauté de Gide (15 juillet 1927).

72

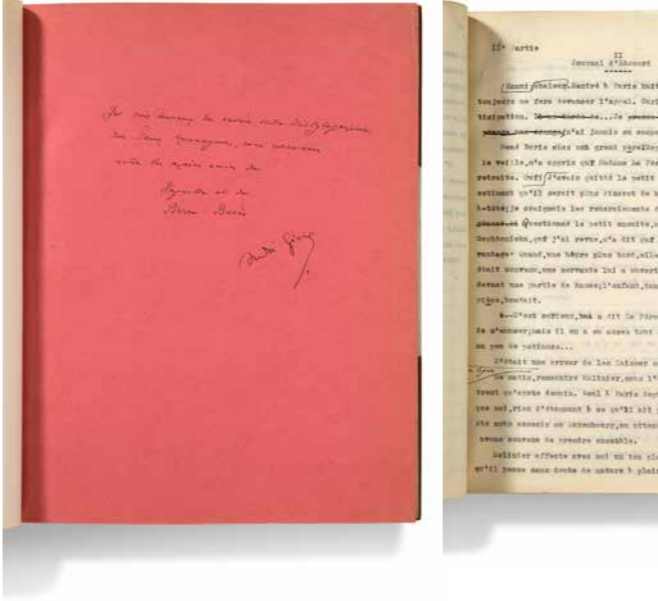
**GIDE André** (1869-1951).

TAPUSCRIT avec corrections autographes, **Les Faux-Monnayeurs**, *Seconde partie*, [1925] ; 187 feuillets in-4 (21 x 27 cm), reliés en un volume in-4 demi-marroquin Lavallière à coins, filets dorés, plats couverts de vélin blanc, dos cinq nerfs, titre doré (*P.L. Martin*).

**6 000 - 8 000 €**

**Important tapuscrit abondamment corrigé de la seconde partie du roman, avec une fin abandonnée.**

*Les Faux-monnayeurs*, le chef-d'œuvre romanesque d'André Gide, fut publié en 1925 aux Éditions de la Nouvelle Revue Française. Ce tapuscrit est abondamment corrigé : il comporte plus de 400 corrections et additions autographes à l'encre, dont près de 120 lignes biffées, qui restent parfaitement lisibles, et surtout une fin abandonnée. La pagination est discontinue, recommençant à chaque chapitre, ou inexistante (notamment pour le « Journal d'Édouard »). Gide a modifié la coupe et la numérotation des chapitres.



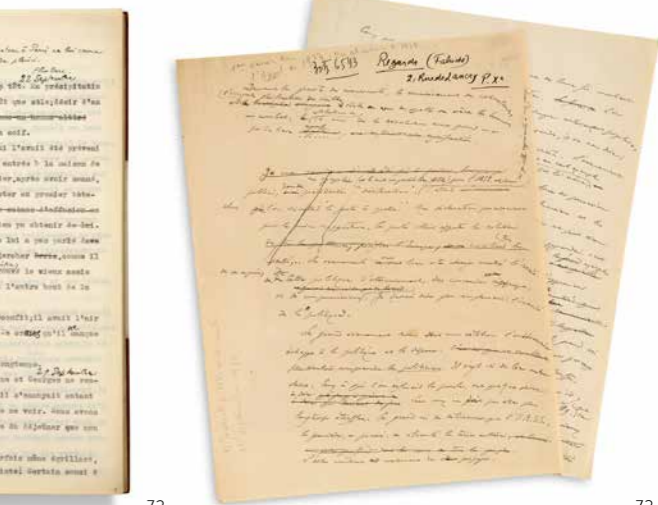
Parmi les additions autographes, outre des dates insérées dans le « Journal d'Édouard », et des épigraphes (empruntées à Flaubert, Fénelon, Pascal), on notera des précisions, comme celle-ci concernant Ghéridanisol : « Un peu plus âgé que les autres, et du reste plus avancé dans ses études » ; ou cette phrase à la fin du chap. V : « Pauvre Olivier ! Au lieu de se cacher de ses parents, que ne retournait-il chez eux simplement. Il eût trouvé son oncle Édouard près de sa mère. » ; ou celle-ci, dans le chap. XII (Journal d'Édouard) : « Les livres que j'ai écrits jusqu'à présent me paraissent comparables à ces bassins des jardins publics, d'un contour précis, parfait peut-être, mais où l'eau captive est sans vie. À présent je la veux laisser couler selon sa pente, tantôt rapide et tantôt lente, en des lacs que je me refuse à prévoir. » Plus d'une vingtaine de lignes ont été biffées dans le chap. IV, sur la rentrée à la pension Vedel et les professeurs ; une dizaine de lignes sur Sarah dans le chap. VIII ; au chap. XI, la page 6 concernant Strouvilhou a été biffée. La fin du roman est plus longue dans le tapuscrit que dans le livre ; elle commence au bas de la page 8 du dernier chapitre et se termine page 10, avec le mot FIN ; elle compte 45 lignes, et sera remplacée dans le livre par un court paragraphe. Nous en citons le début et la fin. « Visite de Bernard. Il préférerait que je n'allasse pas le relancer dans le galetas où il gîte depuis qu'il a quitté la pension. On vient de le fiche à la porte du *Grand Journal* où je l'avais fait entrer comme correcteur ; à la suite d'un coup de tête qu'il prend trop de plaisir à raconter. [...] Le voici de nouveau sans place. Mais le jour même où il fut débarqué du journal, voici qu'il rencontra Caloub, son jeune frère, qu'il n'avait pas revu depuis des temps. Le petit se montra, paraît-il, tout ému de le retrouver, et Bernard ne put rester insensible à sa joie. Comme il l'interrogeait, le petit lui apprit que le vieux juge n'allait pas bien ; une crise de foie, plus forte que les précédentes le couchait sur le flanc. Alors Bernard, oubliant ses résolutions, n'a plus écouté que son cœur. Il a couru chez Profitendieu, s'est jeté dans ses bras... – Et j'ai compris, m'a-t-il dit, qu'un faux père peut être encore plus père qu'un vrai ». Sur la couverture de carton rose conservée, Gide a inscrit cet envoi a.s. : « Je suis heureux de savoir cette dactylographie des Faux Monnayeurs, avec corrections entre les mains amies de Huguette et de Pierre Berès. André Gide ».

73

**GIDE André** (1869-1951).

MANUSCRIT autographe, [**Un Appel**, septembre 1933] ; 3 pages in-4.

**800 - 1 000 €**



**Brouillon de sa déclaration pour la commémoration de la révolution bolchevique d'Octobre.**

Beau texte politique de Gide, écrit au moment où il commence à s'engager publiquement aux côtés des communistes. Le manuscrit, de tout premier jet, abondamment travaillé, comporte 34 corrections autographes, dont un long passage de six lignes biffées parfaitement lisibles. Ce texte fut écrit pour le Congrès mondial de la jeunesse contre le fascisme et la guerre, réuni à Paris les 22, 23 et 24 septembre 1933 à la Mutualité, sous la présidence d'honneur d'Henri Barbusse, Romain Rolland, Francis Jourdain et André Gide. L'allocation de Gide, dont nous avons ici le premier jet qui sera remanié, fut reproduite pour la commémoration de la Révolution d'Octobre dans *Regards* (novembre 1933), *L'Humanité* (5 novembre 1933), *Lu* (10 novembre 1933), et, enfin, dans la *Nouvelle Revue Française* (1<sup>er</sup> avril 1935), avant d'être recueillie par les soins d'Yvonne Davet dans *Littérature engagée*. Preuve de l'importance que Gide attachait à ces pages, il les a recopiées dans son *Journal* à la date du 1<sup>er</sup> novembre 1933. Devenu « compagnon de route » du Parti communiste, Gide participera au Congrès des écrivains en 1935. Cet engagement culminera avec l'invitation à visiter l'U.R.S.S. en 1936, dont on sait qu'il reviendra les yeux décillés sur la véritable nature du régime. Le *Retour de l'U.R.S.S.* marquera avec éclat la rupture avec le stalinisme. Mais en 1933, époque où il rédige ce texte, il est plein d'enthousiasme pour les réalisations de la Russie soviétique. Il défend donc l'U.R.S.S. contre les attaques dont elle est victime, en célébrant l'exemple d'Octobre et l'espoir qu'il a fait naître dans toutes les autres nations.

« Devant la gravité des événements, le renaissement des nationalismes, et l'arrogante glorification des vieilles idoles au nom desquelles on mène les hommes au combat, la célébration des 16 ans de la révolution russe prend une particulière [signification] ». Le passage suivant a été biffé et supprimé de la version finale : « Je me souviens d'avoir été pris à partie lorsque je publiai, dans de précédentes "déclarations", ma sympathie (et le mot me paraît bien faible) pour l'URSS et ce qu'elle représente à nos yeux. C'était alors que l'on discutait "le pacte à quatre". Ce pacte allait apporter la solution à tous les problèmes, pacifier l'Europe, concilier tous les partis ». Puis il reprend : « Les événements ont bien vite montré l'inanité de ces espoirs, de cette politique d'aterrissement, de concessions réciproques, et de compromissions. Je devrai dire plus simplement : l'inanité de la "politique". Le grand événement russe dont nous célébrons l'anniversaire échappe à la politique et le dépasse. Il s'agit ici de bien autre chose. Ceux à qui l'on refusait la parole, ont quelque chose à dire. Leur voix ne doit pas être plus longtemps étouffée. Ce grand cri de délivrance que l'U.R.S.S., la première, a poussé a ébranlé la terre entière [et trouvé un écho profond dans les cœurs de tous les peuples biffé]. L'écho continue et continuera de se propager »... Etc.

**GIDE André** (1869-1951).

2 MANUSCRITS autographes du **Journal** : **1934** et **Juillet 35-Décembre 35** ; 2 carnets de 137 pages in-8 (18 x 12 cm) et 43 pages in-12 (16,5 x 10 cm), de la marque *The Canvas*, reliures souples d'origine en toile beige.

20 000 - 25 000 €

**Deux précieux carnets d'André Gide pour son *Journal*, en partie inédits.**

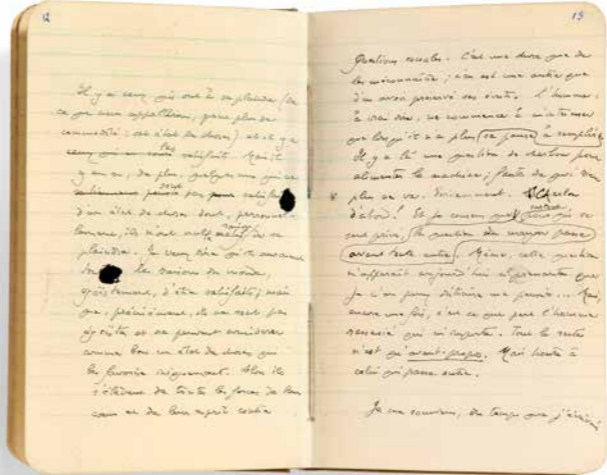
**Carnet « 1934 ».**

Il comprend 137 pages chiffrées, plus les revers des couvertures et les feuillets de garde non chiffrés. Il est écrit à l'encre noire au recto des feuillets de papier ligné, des notes et ajouts venant s'inscrire sur la page en regard ; à partir du 23 juillet, le carnet étant rempli, Gide utilise le carnet tête-bêche des pages 136 à 70. Il prend la suite du carnet 64 (gamma 1629) conservé à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, et correspond aux pages 448-477 du tome II du *Journal* dans l'édition Sagaert de la Bibliothèque de la Pléiade. On relève de nombreuses variantes avec le texte publié et revu par Gide pour l'édition, ainsi que des ratures et corrections, et des passages marqués au crayon rouge, ainsi que de nombreuses pages inédites.

Ce carnet est commencé le 6 février à Syracuse, et la dernière entrée est notée à Cuverville le 1<sup>er</sup> octobre. Gide y raconte son séjour à Syracuse ; des notations sont ajoutées à Cuverville, à Manosque, à Nice (soirée avec Paul Valéry), à Cabris, Paris, Karlsbad (cure dans la ville d'eaux), Prague (5 août, impressions sur cette « ville très étrange »), Ascona (« Tout ici baigne dans un azur splendide ») et Arona, Nice et Bormes, Cuverville enfin. Il parle de son travail sur son roman *Geneviève* puis *Robert* ; il note ses lectures (Dos Passos, Shakespeare, Hölderlin, Voltaire, Racine, Lamennais, Zola, Goethe, Platen, Schiller, Descartes, Balzac), des réflexions sur la musique (Bach et Chopin) et sur la littérature (Goethe et Voltaire, la diction des vers, Baudelaire), des réactions à la politique (visite de la Mostra fascista, l'exécution du responsable de l'incendie du Reichstag, les journées de février, l'Allemagne hitlérienne, le communisme, les nationalismes, la situation en U.R.S.S.) ; il réagit aux rumeurs sur son suicide... Nombreuses pensées et réflexions divers, aphorismes...

Plusieurs pages sont **inédites** et n'ont pas été reprises dans le texte du *Journal*. « Mais inadmissibles toutes, presque toutes, les pages écrites en vue de mes *Nouvelles Nourritures*. Projet que, décidément, j'abandonne. Tandis que je croyais, au contraire, devoir abandonner *Geneviève*. J'y pourrai verser ceci dans cela. » (6 février) À propos des jeunes élèves d'un « collège de prêtres » en promenade : « J'imagine quelle instruction l'on va pouvoir donner à ces cancres ; quelles graines faire germer sur ce terreau... » (8 février). « Méphisto fait le jeu de Goethe ; mais c'est Goethe qui tient les cartes et, pour jouer, il ne s'en remet pas à Méphisto » (11 février, 3 lignes biffées à la fin). À la suite de l'entrée concernant l'exécution de Van der Lubbe (incendiaire présumé du Reichstag) : « Cela ne forti-

fie-t-il pas tous les soupçons qu'on pût avoir et rien d'autre expliquerait-il l'énigmatique attitude de Van der Lubbe durant tout le cours du procès, sa prostration, son mutisme, ses regards abattus, et même cette salivation abondante [...] qu'un empoisonnement lent par l'arsenic ! » (21 février). Notes sur Racine et l'expression « À d'autres ! » (id.). L'entrée concernant la rumeur de suicide (30 mars) se poursuit par un long développement inédit relatant sa discussion le soir avec Marc Allégret, au sujet de cette rumeur, de propos qu'on lui prête dans une pseudo-interview, et de fausses nouvelles dans les journaux, s'achevant ainsi : « J'ai bien assez d'ennemis dans la presse pour pouvoir être à peu près certain que l'on n'y donnera vent qu'à ce qui peut espérer de me nuire. » Son emploi du temps et itinéraire du 18 au 28 avril, de Cabris à Tende, Sermione, Vérone, Riva, Merano puis Zurich. Le 18 mai, réaction à un article sur lui dans *L'Action française*. Le 22 mai, à Cuverville, développement à propos d'une fleur de véronique ; puis longue entrée (p. 79-85) à propos d'un « embryon de dialogue » avec Paul Valéry, rapporté par les journaux, où Gide aurait déclaré : « Si l'on m'empêchait d'écrire, je tuerais », puis sur un article écrit pour soutenir *Les Frères Karamazov* montés par Copeau, ainsi conclue : « Ne me suis-je pas exposé au reproche d'avoir voulu "tomber" Balzac pour avoir simplement écrit que je lui préférerais Dostoïewsky ? Et cela, je crois bien, par Thibaudet lui-même. Dans ces conditions mieux vaut se taire ; ou, du moins, ne pas donner sa prose aux journaux. » L'entrée « Mercredi 11 juillet. Karlsbad 22 heures » relate son voyage en train depuis Bâle, et les premières relations liées dans le train avec un « rabbin suédois » et « un couple de juifs russes-suédois »... Un autre relation du début du séjour à Karlsbad (13 juillet, puis le 17 juillet) n'a pas été retenue, non plus qu'une réaction à une lettre « antichrétienne » de Ruyters (14 juillet), puis une longue discussion avec Louis Gérin (15 juillet), et la réaction à une lettre ouverte de Massis (16 juillet). Le 19 juillet, il réagit à quelques écrits le concernant ; il termine : « Ah ! combien je comprends Tolstoï et souhaite comme lui tout quitter ! Mais je crains tout geste d'apparence si peu que ce soit théâtrale et qui, du reste, serait immanquablement interprété de manière impertinente ». 20 juillet, développement « pour le roman », avec cette note finale : « Ces deux pages sont à verser au cahier bleu ». 21 juillet : « Le héros de roman que l'on peint à sa ressemblance, on lui fait faire ce que l'on aurait voulu faire, ce que l'on aurait peut-être fait si... bref ce que l'on n'a pas fait ; et il serait imprudent d'en induire. Il y a quatre jours je me suis offert un chapeau de marque anglaise, assez coûteux, mais vraiment à ma convenance. Il est si rare de trouver un chapeau qui vous plaise ! Je me souviens d'être entré chez Adrienne Monnier certain jour (il y a déjà longtemps) à la suite d'un jeune homme qui portait un chapeau si séduisant [...] Le chapeau venait d'Oxford ; en poils de levrauts. Et deux ans plus tard, passant à Oxford, j'en commandai deux d'un coup [...] Mes Caves étaient déjà écrites ; c'est un pareil chapeau que je voyais à Lafcadio. Il eut l'heur de plaire à Colette, certain soir de ballets russes ; elle me demanda de le lui abandonner un peu et en resta coiffée pendant l'entracte »... « Vends tout ton bien et le donne aux pauvres". Aucune considération d'amitié, de parenté, etc., ne doit m'arrêter. Depuis longtemps déjà cette préoccupation m'habite. Ne



pas attendre, pour me déposséder, de n'avoir plus à en souffrir. Vendre, mais comment ? Donner, mais à qui ? [...] Le geste de vente et de don, je suis depuis longtemps prêt à le faire; mais de telle manière que je ne doive penser, sitôt ensuite, qu'il eût mieux valu le faire autrement. [...] Non, ce n'est pas pour moi que je voudrais garder rien en réserve, (et le profit de mes livres me met suffisamment à l'abri) mais pour la détresse de bientôt et que j'imagine déjà si affreuse que demain je pourrai déplorer de n'avoir conservé plus rien qui me permette de secourir. Pour l'amour du geste, je ne dois point céder à une précipitation inconsidérée. » (28 juillet). 5 août, note sur la perte de ce carnet, finalement retrouvé ; puis relation de la fin du séjour à Prague. 28 août, réflexion sur la « vie commune ». Fin supprimée de l'entrée du 19 septembre : « Il importe avant tout de ne pas se laisser aigrir. Cette agitation de la critique autour de mon nom me retient et je ne goûte plus grand plaisir à écrire ». Etc. Sur le revers des couvertures et les pages de garde, listes de noms et adresses, notes diverse, tâches à effectuer, livres à envoyer, listes de courses... Deux feuillets volants sont joint à la fin du carnet, l'un dactylographié (9 mai) au sujet de la commission d'enquête sur les émeutes de février, l'autre autographe (11 janvier 1934), brouillon de réponse à une enquête : « Pour qui j'écris ? Je n'attendais pas votre enquête pour me poser souvent cette question. Du moins, lorsque j'étais encore jeune, savais-je très précisément ceux pour qui je n'écrivais pas : mes contemporains »...

**Carnet « Juillet 35 Décembre 35 ».**

Il comprend 43 pages écrites sur 87 chiffrées, plus les revers des couvertures. Il est écrit à l'encre noire (quelques notations au crayon ou à l'encre bleue) au recto des feuillets de papier ligné, des notes et ajouts venant parfois s'inscrire sur la page en regard. Il prend la suite du carnet 65 (gamma 1630) conservé à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, et correspond aux pages 496-510 du tome II du *Journal* dans l'édition Sagaert de la Bibliothèque de la Pléiade. On relève de nombreuses variantes avec le texte publié et revu par Gide pour l'édition, ainsi que des ratures et corrections, et de nombreuses pages inédites. Les trois premières pages du carnet ne sont pas datées ; elles constituent en effet la fin de l'entrée notée à Hossegor le 31 mai dans un précédent carnet. Après une interruption de deux mois, le journal reprend à Lenk (Suisse), le 30 juillet, par ces lignes restées inédites : « M. Monnier le tout jeune et fort sympathique professeur d'histoire à Genève, dont, par heureux hasard et conséquence de l'encombrement de l'hôtel, je suis appelé à partager la table aux repas de midi et du soir – me recommande vivement de lire les mémoires de Tocqueville. Il m'avait identifié dès le premier soir, mais s'amusait d'abord à ne pas me le laisser voir ». Le journal se poursuit les 1<sup>er</sup>, 2, 3, 4, 7, 15 (« Retour à Paris ») et 27 août (Cuverville), passe au 17 septembre, continue avec les 6, 28, 30 octobre, puis le 21 novembre à Menton, et se termine après le 1<sup>er</sup> décembre (entrée non datée). Le carnet est principalement consacré au séjour à Lenk, dans le canton de Berne ; Gide évoque également la publication des *Nouvelles Nourritures* en octobre et les réactions au livre, la rédaction de *Robert ou l'intérêt général*, ses lectures (notamment Balzac)...



Plusieurs pages sont **inédites** et n'ont pas été reprises dans le texte du *Journal*. Ainsi, la relation de l'ascension du 30 juillet se poursuit par cette rencontre : « Mais, presque atteint le sommet dernier, une exquise rencontre m'invite à rebrousser chemin – non tout aussitôt toutefois, pour ne point trop avoir l'air de suivre ; mais suivant pourtant et rattrapant bientôt. Rien de plus "enticing" que ce petit paysan de quatorze ans qui accompagne un oncle et un cousin fort vulgaires, à travers les monts du Valais, pendant les vacances. Ils sont de Winterthur. Comme ils ne parlent que le Bernois, la conversation avec eux trois n'est pas aisée. Mais quelle joie, quelle confiance, quel abandon ! chez ce petit qui feint de rattacher son soulier pour rester en arrière avec moi. Quelle reconnaissance enjouée lorsque je lui laisse un des francs qu'en sortant mon mouchoir j'avais maladroitement semés sur la route ». Suit un développement sur les « Questions sociales. C'est une chose que de les méconnaître ; c'en est une autre que d'en avoir préservé ses écrits. L'homme, à vrai dire, ne commence à m'intéresser que lorsqu'il n'a plus à remplir sa panse. [...] Il y a ceux qui ont à se plaindre (de ce que nous appellerons, pour plus de commodité : cet état de chose) et il y a les satisfaits. Mais il y en a, de plus, quelques-uns qui ne sont pas satisfaits d'un état de choses, dont, personnellement, ils n'ont nulle raison de se plaindre. Je veux dire qu'ils auraient toutes les raisons du monde, égoïstement, d'être satisfaits ; mais que, précisément, ils ne sont pas égoïstes et ne peuvent considérer comme bon un état de choses qui les favorise iniquement. Alors ils s'élèvent de toutes les forces de leur cœur et de l'esprit contre cet "état de choses", et travaillent à un changement radical, fussent-ils eux-mêmes en pâtiir, convaincus qu'il ne peut faire place qu'à un état meilleur, fût-ce à travers un désordre provisoire »... L'entrée du 1<sup>er</sup> août n'a pas été retenue : « Je n'oublierai pas cet enfant radieux qui, ce matin, dans la chambre de vaporisation, vint s'asseoir intentionnellement, sur le large banc de bois pourtant vide, à côté de moi, contre moi. Il entraît avec ses deux frères, l'un à peine plus âgé, l'autre plus jeune, à peine un peu moins beau que lui, robuste, doré comme un épi, souriant de tout son corps. Il me parla des chevaux de sa mère, plus je crois par besoin de causer que pour me faire connaître qu'il était riche ». Le début de l'entrée du 6 octobre (une page) a été biffé : « Il y a des gens qui ne peuvent penser que de façon vile, et ne sont en état de prêter à autrui, à l'adversaire, que des motifs intéressés »... Page 63, cette note sur Montherlant : « Dans les *Nouvelles littéraires*, Montherlant donne la Préface d'un nouveau livre. Pourquoi ce grand enfant gâté a-t-il si grand souci de composer son personnage ? Il est bien plus intéressant qu'il ne cherche à se montrer. » Le 28 octobre, Gide a biffé la fin de l'anecdote sur le réfugié. Une note (Menton 21 novembre) n'a pas été retenue : Gide s'y plaint du désintérêt de la presse pour les *Nouvelles Nourritures*, et de l'absence de ses livres dans la vitrine d'une librairie ; suit une note biffée sur l'expression « Reprendre du poil de la bête ». Sur le revers des couvertures et les pages de garde, listes de noms et adresses, notes diverse, tâches à effectuer, livres à envoyer, listes de courses, comptes...



75

75

**GIDE André** (1869-1951).

24 L.A.S. « André Gide », 1934-1949, au Docteur Louis GESLIN, à Marseille ; 51 pages in-4 ou in-8 (dont 2 cartes postales), enveloppes ou adresses.

**3 000 - 4 000 €**

**Belle correspondance autour de la traduction de Shakespeare et du Journal.**

Habitant Marseille, le Dr Louis GESLIN (1900-1957), médecin aux Messageries maritimes, a écrit à Gide en novembre 1934 pour lui faire des remarques sur sa traduction d'*Antoine et Cléopâtre* de Shakespeare (1921, 2<sup>e</sup> édition en 1925) ; il a lui-même entrepris de traduire Shakespeare pendant ses loisirs. Une correspondance va donc se nouer entre eux, et Gide fera appel au médecin lorsqu'il reverra sa traduction d'*Antoine et Cléopâtre* pour le *Théâtre complet* de Shakespeare dans la Bibliothèque de la Pléiade en 1938 ; le médecin adresse de longues lettres (les minutes sont jointes) à Gide, touchant également la traduction d'*Hamlet*, et le *Journal* de Gide, à qui il envoie également ses propres compositions littéraires. Les lettres de Gide sont écrites de Paris, Cuverville, Dalaba (Guinée), La Boissière (Calvados), du château de Chitré, Luxor, Nice, Cap d'Ail, Grasse, Alger, Constantine, Le Caire et Juan-les-Pins ; nous ne pouvons en donner qu'un aperçu. La correspondance s'ouvre par une réponse polie à des remarques sur sa traduction d'*Antoine et Cléopâtre* ; Gide se défend sur quelques points, et évoque sa traduction de *Hamlet*, interrompue au premier acte : « Cet acte seul m'a donné plus de mal que les cinq actes d'*Antoine et Cléopâtre* ; mais j'ose dire que j'en suis plus satisfait » (12 décembre 1934)... Au sujet de sa traduction du premier acte d'*Hamlet* (1930), il n'accepte pas toutes les remarques du docteur, mais a égaré la lettre qu'il avait préparée (18 mars 1935). Revenant vers le Dr Geslin en 1938, il demande à lui confier les épreuves du Shakespeare de la Pléiade, qui reproduira la traduction de François-Victor Hugo, sauf quelques pièces traduites par Maeterlinck, Pourtalès, Supervielle, etc., et son *Antoine*, pour laquelle il déplore d'avoir égaré les notes du médecin... Il obtient un délai supplémentaire pour tenir compte de ses remarques critiques... Il eût voulu discuter avec lui de quelques passages qu'il a maintenus : « Déjà les quelques vers : "This common body... To rot itself with motion" m'avaient donné beaucoup de mal. (Je ne connaissais pas le très intéressant commentaire de Katherine Mansfield que vous citez.) Je l'ai de nouveau réétudié, retourné dans tous les sens, si j'ose dire. Texte infernal » (21 juillet 1938)... Il supplie Geslin de ne pas céder au vertige du « supplice de l'asymptote », car la ligne de la traduction ne rejoindra jamais parfaitement celle du texte, et il répond longuement à ses dernières objections. « Shakespeare lui-même, ainsi que tout vrai poète, s'occupe moins du sens exact des mots que de leur sonorité et de leur puissance évocatrice » (28 juillet 1938)... Il réitère sa gratitude pour les retouches heureuses apportées grâce à Geslin, et débat de quelques mots et passages difficiles, tout en critiquant un extrait de François-Victor Hugo, où il ne resterait de Shakespeare que le sens :

« Quelque chose d'informe, sans plus d'élan, de rythme ni de vie » (18 août 1938)... Gide n'a pu tenir compte des propositions de correction de Geslin pour son *Journal*, arrivées trop tard en 1940 ; l'année suivante, il explique cependant qu'un journal n'est pas une œuvre : « c'est une trace, et l'on ne peut, sans tricherie, revenir là-dessus. Rien de plus instructif que ce perpétuel effort d'amendement de certains poètes », comme Baudelaire ou Ronsard... Et de comparer les remarques du médecin à celles de Voltaire sur Corneille, souvent justes, mais prêtant à sourire (Grasse 5 septembre 1941)... Il insiste sur l'authenticité du *Journal*... Le conseil de Geslin lui eût été utile pour la traduction d'*Hamlet* : il le consulte sur un vers particulier, qu'il croit avoir mieux rendu que ses prédécesseurs... Gide exprime des réserves sur les boutades et réflexions qu'il trouve dans les manuscrits de Geslin, notamment concernant Toulet, Vauvenargues et Joubert, qui ne méritent pas tant d'attention... Il lui soumet sa traduction de vers célèbres d'*Hamlet*, et regrette de ne pas avoir d'exemplaire encore de cette première édition parue en Amérique, « qui n'a pas droit d'accès en Europe » (20 juillet 1945)... Etc.

**On joint** un important dossier contenant la copie par Geslin de sa correspondance avec Gide, avec ses propres lettres souvent très longues ; un gros ensemble de notes de Geslin sur Shakespeare et sur le *Journal* de Gide ; une l.a.s. de l'éditeur Jacques Schiffrin, fondateur de « la Pléiade », à Geslin (1938) ; et un jeu d'épreuves d'*Antoine et Cléopâtre* pour la Pléiade, corrigé et commenté par Geslin.



76

76

**GODOY Armand** (1880-1964).

8 MANUSCRITS autographes, et plus de 950 lettres ou pièces à lui adressées, la plupart L.A.S., 1926-1963 ; 2 volumes in-4, reliés par Canape demi-maroquin grenat à coins, le reste en feuilles.

**1 000 - 1 500 €**

**Important ensemble de correspondances adressées au poète, traducteur et bibliophile.**

**8 manuscrits autographes d'Armand GODOY**, dont 6 signés, chacun de quelques pages : plusieurs versions d'un hommage **À l'Italie** ; textes sur la traduction poétique et sur *La Phalange* ; 2 poèmes d'après Vincenzo de Simone ; un article en espagnol sur sa nomination à la Légion d'honneur. Plus 7 L.A.S. à son fils Jean-Charles. **Correspondance reçue pour son livre Le Drame de la Passion** (Bernard Grasset, 1929), reliée en 2 volumes (environ 200 lettres) : George Adam, Osvaldo Bazil, Marthe Bibesco, M.P. Boyé, Pierre de Bréville, Antonio de Bustamante, Jean Carrère, Daragnès, Julia Daudet, Suzanne Després, Nicolai Dontchev, Hélène Doumic, René Fauchois, Félix Fénéon, Jean Francis-Bœuf, Léon Frapié, L. de Gonzague Frick, Funck-Brentano, Yves Gandon, Francisco Garcia Calderon, Georges Goyau, Bernard Grasset, Fernand Gregh, Henri-Robert, Francis Jammes, Frédéric Lachèvre, Raoul Laparra, Carlos Larronde, Robert de La Vaissière, Philéas Lebesgue, Wilfrid Lucas, Lugné-Poe, Gerardo Machado, Camille Mauclair, Fernand Mazade, V.E. Michelet, Georges Migot, Jules Mouquet, abbé Mugnier, J. Picart le Doux, Greta Prozor, Robert Randau, Marie de Régnier, Rhené-Baton, Émile Ripert, J.H. Rosny aîné, Saint-Pol Roux, Andrés Segovia, André Suarès, Franz Toussaint, Uslar Pietri, Théo Varlet, etc.

**Important ensemble de lettres et manuscrits** (environ 750 lettres), par des écrivains, compositeurs, artistes, politiques et diplomates, religieux, etc. (de nombreuses copies carbonées de réponse jointes), souvent regroupés par Godoy selon leur sujet (livres, honneurs, etc.) : Vincent Auriol, Claude Aveline, Jacques Bainville, Bernard Barbey, Natalie C. Barney, Joseph Barthélemy, Louis Barthou, Émile Baumann (4), Federico Beltrán Masses, Philippe et Hélène Berthelot, Georges Blaizot, Pierre Blanchar, Gabriel Boissy, Henri Bosco (8), Maurice-Pierre Boyé, Lucien Bret, Théophile Briant (env. 40), Marc Brimont (5, dont un poème), Antonio de Bustamante, Juliette Cantacuzène (avec sonnet de son mari, et sonnet de Godoy en réponse), Francis Carco, Jérôme Carcopino, Francis Casadesus, Blaise Cendrars, Philippe Chabaneix, Édouard Champion, Pierre Chanlaine, Jacques Chevalier, Raymond Christoflour, Alfredo Cini, Vittorio Clemente, Piero Coppola, José-Manuel Cortina, Christine de Crayencour, Jacques Crépet, Bogomir Dalma, Jean-Gabriel Daragnès, André David, Christian Dédéyan (3), Pierre Descaves (dont un hommage à Godoy), Suzanne Després, André Devaux (25, dont poèmes), Manuel de Diéguez, Fernand Divoire, Nicolai Dontchev (10), Hélène de Heredia Doumic, René-Louis Doyon, François Ducaud-Bourget, André Dumas, René Dumesnil, Denise Dupraz (plus de 20, dont de nombreux poèmes), Jacques Dyssord, Émile Fabre, Claude Farrère (3), René Fauchois, Gabriel Faure, André Fontainas (15), Paul Fort (étude du rythme chez Godoy), Arnaldo Fortini, Francisque Gay, George-Day, Henri Guillemin, Jacques Hébertot, G. Huisman, Maurice Jacquemont, Edmond Joly (7), Gustave Kahn, Tristan Klingsor (26), duc de La Force, Carlos Larronde, Guy Lavaud, Philéas Lebesgue, Jean Lebrau, Georges Lecomte, A. de Lévis-Mirepoix, A. Lugné-Poe (3), Camille Mauclair (8, plus une de Suzanne), Albert Mermoud, Pierre Messiaen, Georges Migot (3), Henri Mondor (3), Henri de Montfort, G.B. Montini (futur Paul VI), André Mora, Élie Moroy, Jules Mouquet, Ada Negri, Georges Normandy (3), Pierre Paraf, Jacques Patin, Henri Pourrat, Marcel Prévost, Bernard Privat, Ernest Raynaud, Paul Reboux, Marie de Régnier, Gonzague de Reynold, Saint-Pol-Roux, Yvonne Sarcey, Carmine Starace, Albert Toetenel (3, dont 2 poèmes), Franz Toussaint (2), Pasteur Vallery-Radot, Jean Valmy-Baysse, Théo Varlet (10), Charles-Marie Widor, Marguerite Yourcenar, etc.

**On joint** des coupures de presse, de nombreux télégrammes, le menu d'un dîner des Amis des Lettres françaises en son honneur, des photos prises à cette occasion, des tapuscrits de ou sur Godoy, etc.

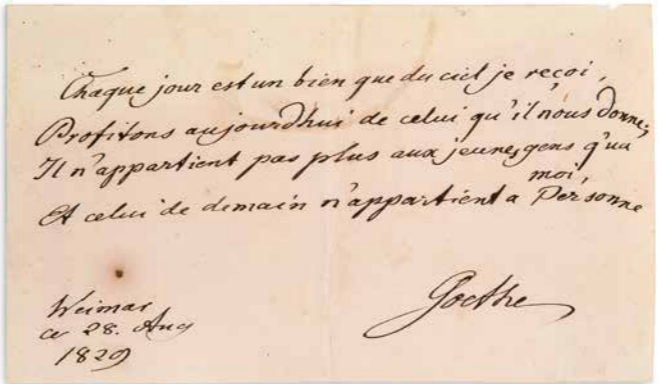
77

**GODOY Armand** (1880-1964).

10 ouvrages, principalement à lui dédiacés, et pour la plupart reliés par Canape en demi-maroquin rouge à coins.

**600 - 800 €**

GODOY Armand. *Laudes* (Paris, 1927). In-folio. Plein maroquin janséniste bordeaux doublé, gardes de moire bordeaux, dos à six nerfs, tranches



78



78

dorées, étui (*Canape*). Édition originale tirée à 181 exemplaires, celui-ci n°1 unique sur vélin hors commerce imprimé pour l'auteur. FARRÈRE Claude. *Le Dernier Dieu* (Flammarion, 1926). Édition originale, un des 50 exemplaires sur Chine, « spécialement imprimé pour Claude Farrère », avec envoi a.s. au crayon bleu : « à Armand Godoy avec l'espoir que ce très humble livre, celui pourtant auquel l'auteur tient peut-être le plus, prendra place dans la plus belle des bibliothèques amicalement Claude Farrère ». MARTI José. *Poèmes choisis*, traduits de l'espagnol par Armand GODOY (Émile-Paul frères, 1929). In-4, plein maroquin grenat janséniste, doublures et gardes de moire, tranches dorées, couverture et dos conservés (*Canape*). Édition originale collective. Exemplaire unique sur vieux japon, imprimé pour l'auteur. MAUCLAIR Camille. – *Jules Laforgue*, introduction de Maurice Maeterlinck (Mercure de France, 1906). Édition originale. Envoi a.s. : « A mon cher Pierre Louÿs, très affectueusement. Camille Mauclair ». – *Mallarmé chez lui* (Grasset, 1935). Édition originale, ex. sur vélin. Envoi a.s. : « A Armand Godoy son fidèle ami Camille Mauclair ». MILOSZ Oscar Venceslas de Lubicz. – *L'Amoureuse Initiation* (Grasset, 1910). Édition originale. Envoi a.s. « À Armand Godoy le beau poète de "Ite missa est" fraternellement O.V. de L. Milosz ». – *Les Arcanes* (Librairie Teillon, [1927]. Édition originale. Envoi a.s. « à Monsieur Monsieur Armand Godoy le très noble poète de l'évocation et de l'enthousiasme son fidèlement dévoué O.V. de L. Milosz ». Exemplaire annoté au crayon par Godoy. – *Miguel Mañara, Mystère en six tableaux*. Avant-propos d'Armand Godoy (Grasset, [1935]). Édition originale, un des 115 sur Hollande (n° V). Envoi a.s. « à mon Frère le Grand Poète Armand Godoy reconnaissant hommage Milosz ». RÉGNIER Henri de. – *Proses datées* (Mercure de France, 1925). Mention de 8<sup>e</sup> édition. Envoi a.s. « à M. Armand Godoy Cordialement Henri de Régnier ». – *L'Escapade* (Mercure de France, 1926). Édition originale. Envoi a.s. « à Armand Godoy cordial hommage Henri de Régnier ».

78

**GOETHE Johann Wolfgang von** (1749-1832).

POÈME autographe signé « Goethe », Weimar 28 août 1829 ; 1 page oblong in-8 (légère trace de couleur rose pâle sur une partie de la feuille).

**5 000 - 7 000 €**

**Quatrain en français.**

Probablement destiné à un album, d'une superbe calligraphie, ce poème montre la maîtrise du français par le maître de Weimar, malgré quelques petites fautes orthographiques.

« Chaque jour est un bien que du ciel je reçois,  
Profitons aujourd'hui de celui qu'il nous donne.  
Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi,  
Et celui de demain n'appartient à Personne ».

**GONCOURT Edmond et Jules de** (1822-1896, 1830-1870).

MANUSCRIT autographe de NOTES pour **Madame Gervaisais**, [1867-1868] ; 182 pages petit in-8 (18,2 x 11,5 cm) reliées en un volume in-8 vélin blanc à recouvrement, pièce de titre rouge au dos (un feuillet détaché).

**2 500 - 3 000 €**

**Importantes notes préparatoires à leur roman *Madame Gervaisais*.**

Dernier roman écrit par les frères Goncourt avant la mort de Jules en 1870, *Madame Gervaisais* a paru en février 1869 à la Librairie internationale d'A. Lacroix, Verboeckhoven & Cie. Le roman, admirable, se déroule à Rome et a été inspiré par leur tante Nephtalie de Courmont, morte à Rome d'une sorte de folie mystique : « À Rome, le récit de la vie de Mme Gervaisais, de la vie de ma tante, en notre *roman mystique* est de la pure et authentique histoire », écritra Edmond dans une postface au roman en 1892.

Sur ce manuscrit, constitué à l'origine de petits carnets faits de feuillets pliés, remplis d'une petite écriture serrée à l'encre brune ou noire, l'écriture de Jules et d'Edmond alterne. En tête, est collée une liste d'ouvrages sur Rome et de le « Livres religieux ». Les notes témoignent de l'ampleur de la documentation amassée par les Goncourt ; un autre carnet a été cité par Marc Fumaroli en appendice de sa remarquable édition du roman (Gallimard, « Folio », 1982). Nous donnons ci-dessous un aperçu non exhaustif de ces notes, d'autant que des notes sur un même ouvrage apparaissent à plusieurs reprises.

Après quelques « Renseignements donnés par Renan », Jules prend des notes dans l'« Evangile selon S' Marc », puis celui de St Luc, *La Vie de damoiselle Antoinette Bourignon* (1683) ; puis Edmond sur les *Lettres* de Mme Swetchine ; Jules sur *Le Père de Ravignan* de Poujoulat, puis les *Lettres de Lacordaire à des jeunes gens*, *La Psychologie morbide* du Dr Moreau de Tours, *Les Bohémiens et leur musique* de Liszt, des *Méditations* sur l'âme de Marie (1866)... Un carnet par Edmond est consacré aux *Promenades dans Rome* de Stendhal, aux *Confessions* de St Augustin, à *Madame Swetchine, sa vie et ses œuvres* de Falloux, à l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion* de Lamennais, aux *Lettres spirituelles* d'Olier, à la *Pratique de la perfection* chrétienne de Rodriguez, aux *Lettres d'un pèlerin* sur Rome, aux *Œuvres* de Thomas Reid publiées par Jouffroy, à la *Vie de S' Michel des Saints*... Puis des notes de Jules sur *Les Trois Rome* de Mgr Gaume (notamment sur les cérémonies de la Semaine Sainte), et sur les Trinitaires ; suivies de notes bibliographiques par les deux, de notes de Jules sur les *Lettres* de Mme Swetchine, puis de Jules sur la *Correspondance de Lacordaire avec Mme Swetchine*, Saint François de Sales ; suit Edmond sur la sœur Urbaniste de Fougères, la princesse Louise de Condé, Lamennais, Lacordaire, les *Conférences* de Passaglia ; puis Jules sur Swedenborg, M. Olier, Saint Jérôme, *La Chrétienne de nos jours* de l'abbé Bautain, des ouvrages médicaux sur les maladies du cœur (Bouillaud, Corvisart) et sur la folie (Trélat, *Annales médico-psychologiques*) ; Edmond sur Lamennais, Scaramelli, François de Sales... Etc. Envoi autographe signé d'Edmond de Goncourt sur un feuillet de garde à Alidor DELZANT (1848-1905), qui sera un de ses exécuteurs testamentaires : « à Alidor Delzant bien amicalement Edmond de Goncourt ». Sur un autre feuillet, note autographe signée d'Alidor Delzant : « Notes manuscrites par Edmond et Jules de Goncourt qui ont servi à la composition de *Madame Gervaisais*, 1869 », qui indique que le manuscrit du roman, « tout entier de la main de Jules de Goncourt », avait été donné à Philippe Burty, et acheté à la vente Burty par Paul Gallimard.

**PROVENANCE**

Edmond et Jules de GONCOURT (ex-libris gravé par Gavarni) ; Alidor DELZANT (ex-libris gravé par E. Loviot).



79

80

**GRACQ Julien** (1910-2007) écrivain.

103 L.A.S. « Julien Gracq » ou « J. Gracq » ou « J.G. », Saint-Florent-le-Vieil, Saint-Hilaire-de-Riez ou Sion-sur-l'Océan (Vendée) et Paris [1970-2007], à Ariel DENIS ; 120 pages in-8 ou in-12, la plupart sur cartes ou au dos de cartes postales illustrées, nombreuses enveloppes.

**8 000 - 10 000 €**

**Importante correspondance à un ami écrivain.**

[Ariel DENIS (né 1945), romancier et essayiste, a publié en 1978 une étude sur *Julien Gracq* dans la collection « Poètes d'aujourd'hui » chez Seghers (édition augmentée en 2003). Enseignant à Angers, il rendait souvent visite à Gracq à Saint-Florent-le-Vieil. Dans ces lettres, Gracq parle de leurs livres à tous deux, de ses lectures abondantes, d'écrivains contemporains et classiques, et de sa vie quotidienne auprès de sa sœur aînée. Nous ne pouvons donner ici qu'un aperçu de cette riche correspondance.] *29 juillet [1969]*. Il a lu les deux articles de Denis avec « un intérêt constant : je savais d'ailleurs depuis votre mémoire toute la qualité de votre travail critique » ; il approuve son vœu de quitter l'enseignement secondaire pour entrer dans la recherche. « Je suis content que vous vous soyez intéressé à la *Route*, que je publierai sans doute en volume au début de l'année prochaine avec deux autres nouvelles beaucoup plus longues et d'un caractère assez différent »... *13 mai [1970 ?]*, remerciant pour *La Vie*, « un très curieux roman, d'un ton qui vous appartient en propre – et il me semble que ce télescopage infructueux de la vie et de la littérature, à l'époque de l'adolescence, s'il avait sans doute été déjà abordé, dans quelques livres, n'en avait jamais constitué le sujet, d'une manière aussi directe, et aussi expressive. Cette régurgitation littéraire – parfois littérale, qui recouvre à chaque instant la réalité, sans rien offrir qui permette de mieux la saisir – tout cela est d'une justesse certaine et neuve, et vous vaut un roman désenchanté, aigu, et assez amer, dont la qualité n'est pas douteuse »... *15 juin [1976 ?]*. Les éditions Seghers souhaitant publier un livre sur Gracq, il a d'abord suggéré Leutrat, qui « a déjà écrit un petit livre sur moi, et dirigé le n° de *L'Herne* », puis a donné le nom de Denis... *12 novembre*. « Votre travail semble avancer très vite : je ne peux que m'enorgueillir d'être une pareille source d'inspiration ! Vous ne doutez pas

non plus, je pense, de ma curiosité »... Remarques sur la *politique-fiction* et la *science-fiction*... *16 mai [1978]*. Il a de bons échos du livre, y compris de Mandiargues... Nouvelles du *Balcon en forêt* de Michel Mitrani, présenté au festival de Cannes... *28 juillet [vers 1970 ?]*, très déçu par *Cent ans de solitude* de Garcia Marquez : « dans cette *saga* villageoise, je ne vois guère que la faconde d'un conteur arabe. Ce serait peut-être amusant à écouter sur une place de Marrakech »... *[Début 1985]*. Le livre dont il a les épreuves [*La Forme d'une ville*] devrait paraître au printemps. « Mais la disparition de Corti, à bien des points de vue, fait pour moi un vide sensible »... *29 juillet [1986]*. Rencontre avec Ernst Jünger qui « revenait d'écumer – quant aux scarabées et autres bestioles – les forêts de Sumatra et m'a semblé en excellente forme. Nous avons visité ensemble Guérande [...] et on nous a même filmés débambulant par les rues, avec une caméra d'amateur. Il m'a donné son amusant roman policier, présent : *Une rencontre dangereuse* (un Paris à la fois irréel et attirant du temps de la construction de la Tour Eiffel) »... *18 juillet [1988]*. Éloge d'*Une découverte*, récit : « des textes comme celui-ci sont non seulement plaisants et vifs, mais toniques : ils font croire qu'il y a encore un avenir pour la littérature. Je suis touché que vous m'ayez dédié ces lignes passionnées »... Il est réticent à un projet d'hommage : « Je n'ai pas de goût – c'est le moins qu'on puisse dire – pour les hommages, centenaires, célébrations et autres liturgies de la littérature, ou plutôt de la république des lettres »... *20 avril [1989]*, sur les échos à la publication de ses œuvres en Pléiade ; une enquête chez les étudiants en lettres « révèle qu'un étudiant sur cinq connaît mon nom, et que sur ce nombre beaucoup me croient mort depuis des années. Vanité des réputations – et puissance du livre de poche ! »... *22 novembre [1989]* : il assure que « les années apportent leur remède – ou leur palliatif – à la séparation, et qu'un temps vient où se renoue, avec les morts qui vous ont été proches, une société non pas certes souriante, mais paisible et sans tristesse »... *22 janvier [1990]*. Il a lu *Lac* d'Echenoz : « amusant, et non dénué de talent, surtout dans l'image. Mais si gratuit – et un peu étroit d'envergure »... *31 décembre 1991*. Il lui enverra d'ici un mois. « J'ai lu en épreuves le livre de Murat [*Julien Gracq* de Michel Murat] – intéressant – qui devrait paraître à peu près en même temps. J'espère que vous travaillez rigoureusement à défricher cette voie romanesque nouvelle dont vous m'avez parlé. J'en suis bien curieux »... *21 janvier [1992]* : « votre prochain livre va être un moment important ». Les *Carnets du grand chemin* prennent « tant bien que mal la suite des *Lettrines*, avec un équilibre un peu différent dans les sujets abordés »... *5 janvier [1993]*. Consolations après un refus de Gallimard : « je reste assez étranger à cette maison qui m'héberge comme résidence secondaire (si j'ose dire) mais dont les rouages compliqués et un peu labyrinthiques ne me sont guère compréhensibles »... Plaintes sur son ordinateur d'échecs, « inébranlablement coriace : vexé, je me remets quelquefois à écrire un peu ; et à taquiner une Muse, hélas, bien peu médiatique par ces temps de décadence, sauf aux mains de virtuoses du renvoi de l'ascenseur, comme M. Bernard Henry Lévy en donne le plaisant exemple »... *11 février*. Relecture de l'*Histoire de la Révolution* de Michelet, « qui n'est jamais ennuyeuse, et même souvent assez drôle à cause de son ton "l'œuvre de Vérité et de Justice", qui est parfois tout proche du Zola de l'affaire Dreyfus. Cela donne au moins la mesure de l'extraordinaire atonie qui s'est abattue sur les convictions politiques depuis l'affaissement sans gloire de l'idéologique soviétique »... *7 août*. Suicide du fils d'Ernst Jünger... Ayant achevé Mérimée, il lit la correspondance de Flaubert. « Il y est énormément question de stratégie littéraire – et même très machiavélique – mais c'est essentiellement sous forme de conseils à ses amis. Stratégie en chambre – qu'un lui-même ne pratique pas pour son compte – et toujours cet instinct de tenir la vie à distance. *Croisset* – rien que Croisset ! »... *29 novembre*. Projet d'exposition sur « Nantes et le surréalisme »... Lecture de romans policiers de Van Dine (« vous savez que je place cette littérature assez haut ») ; « lectures disparates : Orsenna (bien léger !) Debray (intelligent, mais gâté par le culte de la formule) »... *18 décembre*. Relecture de H.P. Lovecraft : « curieux écrivain, sérieusement doué, mais qui semble n'être jamais sorti du monde et du public des magazines d'épouvante à deux sous qui sont restés presque uniquement son support (rien à voir ici avec Simenon qui a beaucoup lu). Ses *Suggestions pour un guide du lecteur*, destinées sans doute à orienter les lecteurs de *thrillers* populaires dans le gratin de la littérature mondiale, sont très drôles, et dignes d'un inspecteur primaire de sous-préfecture »... *23 avril [1994]*. « J'ai découvert un curieux auteur belge, mort depuis 25 ans, Paul Desmeth, un peu minimaliste malheureusement en matière



80

d'art, mais pourvu d'une sensibilisation très singulière aux paysages et aux atmosphères urbaines. Naturellement, cela ne me laisse pas indifférent »... *31 octobre*. Tout ce qu'il lit dans la presse renforce sa conviction « qu'édition, critique, magazines, radio et télévision, fonctionnent de plus en plus en circuit fermé, selon un système d'autocongratulation qui a plus d'un aspect dérisoire. Il faudrait pouvoir en rire avec détachement, si les ouvrages "hors circuit" n'en pâtissaient pas aussi grièvement. [...] Je ne suis pas particulièrement porté en ce moment à l'optimisme quant à la chose littéraire »... *13 août [1995]*. Il s'occupe de la révision des textes du tome II de la Pléiade : « Occupation à la fois minutieuse et sans joie, mais qui débouche au moins sur un reste de vie débarrassé de tout encombrement »... *20 août [1999]*. Il demeure fidèle à son souvenir de Venise : « j'ai connu la ville en 1931, peuplée encore de Vénitiens (et de moustiques !) autant et plus que de touristes – non reliquaire de séjours illustres et "habitable de mélancolie" en voie de délabrement »... Il lit *Les Mémorables* de Maurice Martin du Gard : « souvenirs d'une époque défunte (l'entre-deux-guerres) riche en bonne littérature, mais où le *gendelettrisme* semble s'être donné en spectacle avec fureur »... *13 décembre [2002]*. À propos d'une nouvelle édition du *Julien Gracq* de Denis : « Je suis partagé par la lecture de votre *addendum* à la version de 1969. J'en aime la désinvolture, le dégagé très personnel, la liberté de ton, la discontinuité dans le discours, qui font une partie de votre talent. J'en aime moins le désenchantement final, qui convient aux baissers de rideau sur les orgies littéraires. J'en aime moins – en partie – la matière, par un réflexe qui me fait rentrer dans ma coquille et me hérisser chaque fois que je me trouve en face, dans un texte, de "personal remarks", même les mieux intentionnés. Bref, tout ce qui me fait sortir de l'anonymat »... Ses remarques « vont me brouiller avec Nourissier, qui n'est pas sans talent. Soit. Avec tous les auteurs de thèses et de mémoires qui vont se sentir visés, et qui sont parfois de *vrais* lecteurs (vous en avez été un !) plus ennuyeux, quand ils ne sont (c'est souvent) que ridicules, et qui se doivent d'abord de contenter un jury. Cela, je le regrette davantage »... *8 mai [2003]*. Appréciation d'À *l'aventure* : *quasi una fantasia* : « Vous n'êtes jamais plus à l'aise que dans le monologue intérieur poursuivi à travers les rues de Paris qui le ponctuent – par quoi vous touchez, au moins formellement, à l'allure surréaliste ce qui fait que votre dernier livre est certainement un de vos meilleurs, par la désinvolture, la liberté et un certain côté "paysan de Paris" original, qui lie les variations de l'humeur comme les thèmes de réflexion aux "plis sinueux des vieilles capitales". J'ai trouvé particulièrement bienvenue et heureuse l'évocation du quartier du Sentier »...

Souvenirs de vacances en Vendée, conseils pour la carrière de Denis dans l'Éducation nationale, invitations à Saint-Florent, allusions à sa sœur Suzanne, etc.

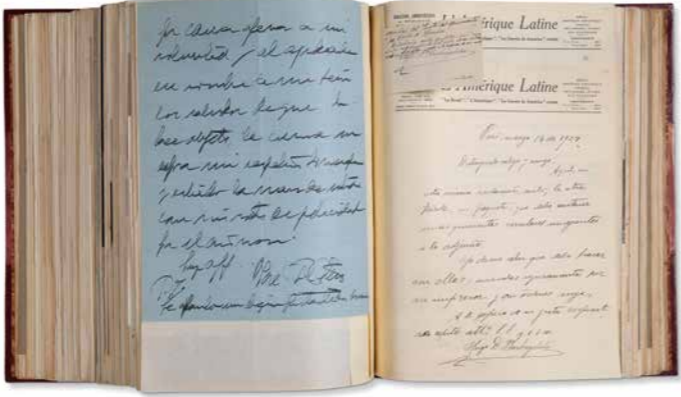
**On joint** une note autographe de Denis relative à Gracq.



81



82



83



84

85

LAMARTINE Alphonse de (1790-1869).

MANUSCRIT autographe signé « Lamartine », **Vie de Lord Chatham (William Pitt)** ; 63 pages in-4 (27 x 20,5 cm) écrites au recto seulement, sous chemise autographes.

1 000 - 1 200 €

**Manuscrit complet de cette biographie du grand homme d'État anglais.**

Cette biographie a été recueillie dans *Portraits et Biographies* : William Pitt, lord Chatham, Mme Roland, Charlotte Corday, volume paru le 19 novembre 1865 à Paris, chez A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, 1865. La première page porte en tête la rubrique « **Le Civilisateur** », titre de la revue éditée par Lamartine de 1852 à 1854 et sous-titrée « Histoire de l'humanité par les grands hommes », à laquelle était donc destinée cette étude. Le manuscrit est paginé de 1 à 67 avec des incohérences (2 ff. 10, et 2 ff. 65 ; le texte passe ininterrompu de la p. 16 à la p. 18) ; sur une quinzaine de pages, Lamartine a collé des pages ou des fragments de texte imprimé, correspondant à une notice probablement découpée d'une édition de la *Biographie universelle* de Michaud, et à des pages détachées des *Mémoires des dix dernières années du règne de Georges II* d'Horace Walpole (Dentu, 1823).

Lamartine, ancien député, ancien ministre et ancien candidat à la présidence de la République, sous guise de retracer la vie du grand homme d'État britannique William PITT (1708-1778), livre ici un vibrant éloge de l'orateur. « De toutes les facultés littéraires de l'homme celle qui se confond le plus avec l'action c'est l'éloquence politique ; c'est pourquoi de tous les hommes de lettres ceux que l'histoire range le plus souvent au rang des grands hommes sont les orateurs. On n'est pas un grand homme en effet pour être simplement un grand philosophe, un grand poète, un grand écrivain, car ces dons ou ces talents de l'intelligence quoique possédés à un degré éminent par les favoris de la nature ou de l'art ne supposent pas toujours les qualités d'âme, de caractère, de puissance sur les événements, de vertu publique, qui constituent le grand citoyen, le grand guerrier, le grand tribun, le grand conseiller politique de son pays. Mais l'orateur politique confond à la tribune son âme avec son éloquence, son caractère avec ses paroles, son génie d'homme d'état avec son discours, son patriotisme avec ses idées, et souvent même son sang avec ses opinions. Il n'y a que du talent dans l'écrivain il y a de l'héroïsme dans le grand orateur. Écrire c'est écrire, mais parler c'est agir, combattre, gouverner, quelquefois mourir »... Citons aussi la conclusion de cette *Vie* : « Les grandes paroles sont les mères des grandes choses. Le beau dans le discours est le diapazon du beau dans l'action. Dégrader l'éloquence c'est dégrader l'âme de l'auditoire. L'orateur est le poète du peuple délibérant ; si l'orateur est trivial et cynique vous avez *Clodius Cromwell* ou *Marat* demandant des têtes à des barbares ; si le poète est lettré et philosophe vous avez Chatham Vergniaud ou Lanjuinais demandant des modérations et des vertus aux citoyens. N'abaissez pas la voix des tribuns car ce serait abaisser le patriotisme et les vertus des nations. »

**PROVENANCE**  
Archives LAMARTINE, château de Saint-Point.



85

81

**HEREDIA José-Maria de** (1842-1905).

POÈME autographe, **Un nom** ; 1 page in-4 à l'encre violette.

1 000 - 1 200 €

Ce sonnet a été recueilli en 1907 dans l'édition posthume des *Trophées* (donnée par René Descamps-Scrive), dans la série *Le Moyen-âge et la Renaissance* (*Les Conquérants*), mais semble avoir été écrit avant la mort de Théophile Gautier (1872) qui, d'après un « sonnet portrait » d'Achille Maffre de Baugé (*José-Maria de Heredia*, dans *La Vie moderne* du 21 mai 1887), considérait le dernier vers d'*Un nom* comme « le plus beau vers de la langue française ».

Le manuscrit est superbement calligraphié à l'encre violette sur papier vergé filigrané *Imperial Treasury De La Rue*.  
« Quand je dis à voix haute et du fond de la gorge  
La liste des Seigneurs qui conquirent le Val  
De Mexico, [...]   
J'entends dans l'air sonore un bruit d'acier qu'on forge. [...]   
Et parmi ces beaux noms plus vibrants que l'airain,  
Il en est un qui tient tout un alexandrin, [...]   
Alonso Hernandez de Puertocarrero. »

82

**HEREDIA José-Maria de** (1842-1905).

POÈME autographe signé « JM. de Heredia », à **F.M.R.**, Royat 30 août 1884 ; 2 pages in-8 (petites fentes de désinfection, trace d'onglet au dos).

800 - 1 000 €

**Amusant poème pour Robert de Montesquiou.**

Cette épître en vers, comprenant six quatrains, est dédiée « à F.M.R. » (initiales inversées de Robert de Montesquiou-Fezensac) ; elle dénonce avec humour la cueillette de faux edelweiss en coton, véritables attrape-nigauds touristiques faits « pour la boutonnière factice » de Paul Bourget ou de J.J. Weiss. Le manuscrit, à l'encre noire, présente de petites fentes de désinfection, dues à l'épidémie de choléra qui sévit dans le sud de la France pendant l'été et l'automne 1884.  
« L'Edelweiss, fleur de neige Suisse  
Que tu cueilles à Saint-Moriz  
N'est pas une fleur dont on puisse  
Faire des bouquets à Chloris »....  
**On joint** une L.A.S., Le Croisic 12 septembre 1892, envoyant une adhésion (1 p. in-12).

83

**[HEREDIA José-Maria de** (1842-1905)].

Correspondance reçue par Armand GODOY concernant le monument en l'honneur de José Maria de HEREDIA, 1925 ; plus de 400 lettres et documents montés sur onglets, et un ensemble de coupures de presse, le tout relié en 2 forts volumes in-4 demi-marquin grenat à coins (*Canape*).

1 000 - 1 500 €

**Important ensemble sur la souscription, la réalisation et l'inauguration du monument en l'honneur de José-Maria de Heredia au jardin du Luxembourg.**

C'est le poète Armand GODOY (1880-1964) qui prit l'initiative de faire élever un monument à la mémoire de José-Maria de Heredia dans les jardins du Luxembourg. Ce monument, avec le buste de Heredia par Victor Ségoffin, fut inauguré le 17 octobre 1925. Dans son discours, Jean Richepin remercia Armand Godoy, « né aussi à Cuba, comme Heredia, et poète en langue française [...] C'est grâce au zèle infatigable d'Armand Godoy que nous avons pu ajouter, à la collaboration des Français, celle des Cubains et des Américains latins, et réunir la somme nécessaire pour élever ce monument, et aussi une réplique qui sera élevée à Santiago de Cuba, la ville natale du grand écrivain ». Le premier volume rassemble tous les bulletins de souscription, listes de souscripteurs, lettres et télégrammes, factures et documents comptables, etc., plus 15 photographies originales, et le plan du monument. On y trouve notamment de nombreuses lettres de la famille de Heredia, de nombreuses lettres de Cubains, des lettres et reçus du sculpteur Victor SÉGOFFIN (1867-1925, mort le jour même de l'inauguration de son buste) et de l'architecte Chrétien-Lalanne, et diverses personnalités : Maurice Bedel, Auguste Blaizot, A. de Bustamante, Édouard Champion, Louis Conard, Arturo Diaz, René Doumic, R. de Flers, Francisco Garcia Calderon, Gabriel Hanotaux, Hélène Heredia-Doumic, Gustave Kahn, Georges Lecomte, Joaquin Nin, Ernest Prévost, Henri et Marie de Régnier, Jean Renouard, Jean Richepin, Jules Supervielle, Eugène Vallée, etc. Le second volume réunit toutes les coupures de presse relatives à cet événement (152 pp.).



86

86

**LAMENNAIS Félicité de** (1782-1854).

65 L.A. (12 signées « F.M. » ou « L'a. de I. M. »), 1820-1824, à Jacques Bins de SAINT-VICTOR ; 144 pages in-4 ou in-8, la plupart avec adresse (quelques réparations au scotch et petits manques, notamment par bris de cachets).

**7 000 - 8 000 €**

**Importante correspondance politique et religieuse.**

Jacques Bins, comte de SAINT-VICTOR (1772-1858), publiciste et éditeur royaliste et catholique, était un des principaux collaborateurs du journal monarchiste *Le Drapeau blanc*, auquel collaborait également Lamennais. Les lettres sont écrites de La Chênaie, Saint-Brieuc, Saint-Malo, Genève, et Paris. Nous ne pouvons ici donner qu'un rapide aperçu de cette riche correspondance. Lamennais y parle notamment de sa collaboration au *Défenseur* et au *Drapeau blanc*, ainsi que du projet d'un *Observateur politique et religieux* ; il suggère des textes d'ordre théologique ou spirituel à recueillir dans la *Journée du chrétien* et les *Opuscules des Pères*, et déconseille d'autres rééditions ; il envoie au fur et à mesure les chapitres de sa traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Il parle longuement et librement de son *Essai sur l'indifférence en matière de religion* (1817-1823), renseignant son ami sur son avancement, dénonçant les procédés des éditeurs et les attaques qui l'amènent à écrire sa *Défense* : « je vois d'où vient ce déchainement général. [...] Tout part du clergé, et d'une certaine classe de royalistes. Ils m'ont appris ce que j'ignorois, que j'ai des ennemis nombreux » (20 août 1820)... « J'ai reçu de Rome un exemplaire de la traduction italienne de ma *Défense*. Elle est revêtue de trois approbations conçues dans les termes les plus forts » (1<sup>er</sup> juillet 1822)... Surtout, il exhale sa rage devant le gâchis politique des dernières années du règne de Louis XVIII, nommant, entre autres, Lainé, Corbière, Bonald, Villèle, Royer-Collard, Camille Jordan, Pasquier, Vaublanc, Manuel, Lafayette, et se référant à ce qu'il lit dans la presse de Laurentie, de Feletz, Genoude, Rohrbacher, Martainville et O'Mahony. Il s'écrie, après l'assassinat du duc de Berry : « où en sommes-nous ! Cet avertissement de Dieu, cette leçon terrible sera-t-elle perdue comme les autres ? » (20 février 1820)... « Le sang versé le 13 a irrité la soif du sang » : on a menacé un prêtre, abattu des calvaires, sabré une croix, il faut s'attendre à « une grande, une épouvantable justice » (27 février 1820)... Il blâme la liberté de la presse et la sottise du parti royaliste. « Le Jacobinisme, secondé par l'administration, fait des progrès rapides. [...] il y a dans le gouvernement

une obstination à se perdre véritablement effrayante. Mais il ne se perd pas seul, il nous entraîne, nous fort innocents de ses fautes, et l'Europe entière dans sa chute » (7 août 1820)... La conspiration du bazar le fait trembler. « Notre gouvernement est une complication de miracles permanents. [So]n existe[nce] en est un, sa stupidité un autre, etc. etc. Dieu a étendu sa main devant la lumière, et les peuples et les rois chancèlent dans les ténèbres » (31 août 1820))... L'abbé Frayssinous, Grand Maître de l'Université, « prête son nom aux méchants, qui le jeteront comme un voile sur la plaie hideuse qui devore la France. Hélas ! Que deviendra cette pauvre France ? Que deviendra la société ? Elle n'est pas seulement morte, elle est pourrie » (7 juin 1822)... Il prévoit « l'abîme » de la guerre d'Espagne, voit dans l'antichristianisme qui se répand un symptôme de la mort de la société, déplore également les intrigues des ministres et le spectacle de la royauté anglaise... Un « gouvernement corrompu corrompt le caractère national, et un gouvernement absurde altère la raison publique. Je n'ai d'espoir qu'en la religion qui n'est pas éteinte en France » (9 juillet 1822)... Etc.

87

**LE CLÉZIO Jean-Marie Gustave** (né 1940).

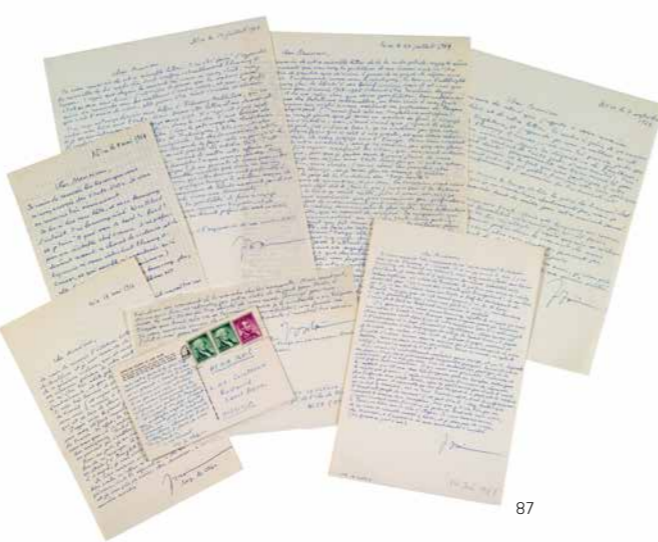
7 L.A.S. « JMG Le Clézio », 1964-1965, à Maurice-Edgar COINDREAU ; 3 pages et demie in-8, 3 pages et demie in-4, et une carte postale illustrée avec adresse.

**2 000 - 2 500 €**

**Belle correspondance, en partie sur la littérature américaine.**

[Maurice-Edgar COINDREAU (1892-1990), grand traducteur, était professeur à l'université de Princeton ; il a notamment traduit en français l'œuvre de Faulkner.]

[9 *mai* 1964] Il le remercie d'un envoi de livres des États-Unis, et lui est reconnaissant de lui faire connaître ces écrivains : « j'ai beaucoup aimé *Wise Blood* et je tiens *A good man is hard to find* pour un véritable chef d'œuvre. J'ai profondément ressenti ce climat de violence et de bizarrerie où nous introduit Flannery O'CONNOR, et qui semble n'appartenir qu'à elle ». Il a aussi aimé le livre de Fred Chappel : « La lignée de FAULKNER est toujours présente »... [12 *juillet*] Il est très peiné d'apprendre la maladie de Flannery O'Connor. Son livre va bientôt sortir aux États-Unis et à cette occasion son éditeur américain a eu l'idée d'un « cycle de conférences [...] dans le cadre d'une bourse de voyage des relations culturelles ». Il lui demande conseil : « Je me demande [...] si le meilleur moyen de connaître la vie aux USA avec le maximum de liberté ne serait pas de me faire nommer assistant quelque part, dans un université »... [23 *juillet*] Il le remercie de ses précieux conseils : soit il acceptera la bourse des Relations culturelles, soit il viendra aux USA par ses propres moyens et essaiera de trouver un poste en université. Mais ses plans sont encore vagues, et il ne veut pas déranger les siens.



87

Il tâchera d'aller le voir et serait très heureux de rencontrer les écrivains dont il lui a parlé ; il lui redit tout le plaisir qu'il avait eu à la lecture de ces livres, notamment *This time Lord* : il a découvert grâce à lui un nouveau visage de la littérature américaine : « profondeur, poésie, et [...] l'amour de la nature dans son sens le plus vaste. Une littérature qui n'est pas abstraite, qui se nourrit des réalités » ; il comprend l'attachement des écrivains américains au sud, la préférence de Faulkner pour son « county » au reste du monde : « Les cités industrielles, passé l'attrait du gigantisme, ne peuvent certainement offrir qu'une vie superficielle, sans attaches, où l'individu n'existe pas, où il n'y a que des esclaves. Enfin, j'attends mon expérience propre pour définir mon jugement »... [8 nov.] Il vient d'apprendre par sa lettre le décès de Flannery O'Connor : « c'est une très grande perte pour la littérature américaine depuis la disparition de Faulkner, et pour vous c'est surtout la triste perte d'une amitié »... Il attend le résultat de ses démarches pour partir aux USA... [1965] Il lui envoie une carte du lac Tahoe, lui décrivant son voyage ébloui à travers le pays, et regrettant de l'avoir manqué à Sweet Briar... [14 *juin*] Il le remercie pour l'envoi du dernier ouvrage de Flannery O'Connor : « je suis sûr d'y retrouver les mêmes qualités et la même noblesse. Je viens de terminer la préface que vous m'aviez demandé pour "*Et ce sont les violents qui l'emportent*". Je ne sais pas si j'ai su traduire dans un texte si bref les sentiments de beauté tragique qui m'on remué quand j'ai lu le livre. C'est la première fois que j'écris une préface, mais je suis heureux d'avoir pu le faire en honorant un écrivain si parfait ». Son voyage aux USA l'a envouté, surtout les paysages et la nature, si extraordinaires... [18 *mai* 1966] Il le remercie pour le si généreux cadeau d'un exemplaire de « l'édition Corti des *Chants de Maldoror*. [...] Ce livre va m'être très utile pour ma connaissance de Lautréamont, et pour la thèse que j'ai entreprise ». L'armée va probablement l'envoyer en Asie, à Bangkok...

88

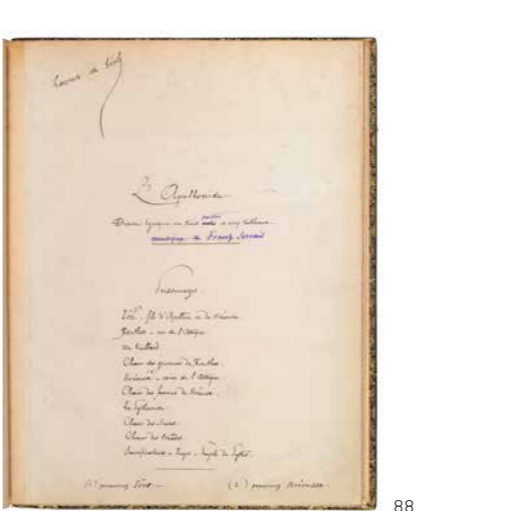
**LECONTE DE LISLE Charles** (1818-1894).

MANUSCRIT autographe signé « Leconte de Lisle », ***L'Apollonide**, drame lyrique en trois parties et cinq tableaux*, [vers 1887-1888] ; [2]-54 pages in-fol. montées sur onglets, reliure plein maroquin bleu nuit, dos à nerfs, chiffre « LC » en écoinçon sur les plats, double filet doré sur les coupes, dentelle int. dorée (*Paul Vié*) (coins frottés, manques aux coiffes, quelques éraflures).

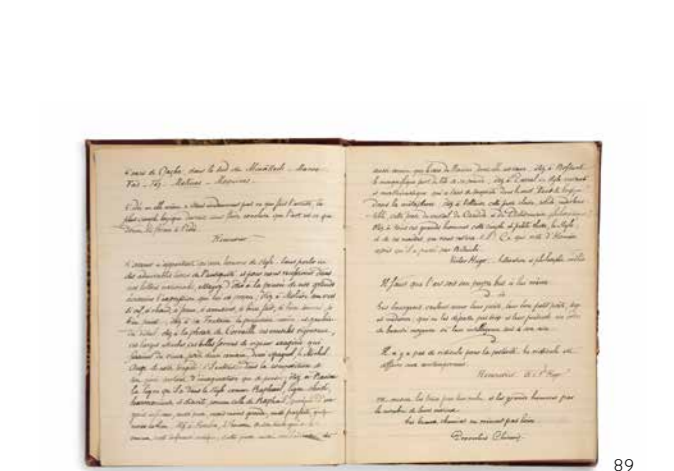
**2 000 - 2 500 €**

**Manuscrit complet de ce drame lyrique.**

Manuscrit soigneusement mis au net à l'encre noire, ayant servi pour l'impression de l'édition originale chez Lemerre en 1888. Il présente quelques additions ou corrections à l'encre violette, (ajout du nom du compositeur Servais, modification de l'indication d'actes en parties),



88



89

et plusieurs décomptes des vers à la fin ; la page de titre, non chiffrée, donne la liste des personnages. Le texte sera repris dans le recueil posthume *Derniers poèmes* (1895), et représenté sur la scène de l'Odéon en 1896. Ce drame lyrique, en trois parties et cinq tableaux, est inspiré de la tragédie *Ion* d'EURIPIDE. *L'Apollonide* fut écrit à l'initiative du compositeur Franz SERVAIS (1846-1901), élève de Liszt ; ayant choisi le sujet grec, Servais s'adressa au poète pour des paroles en français. L'élaboration de l'œuvre est connue à travers une importante correspondance de 1877 à 1894. Une partition réduite, pour chant et piano parut chez Choudens, en 1890, et l'œuvre musicale, sur un autre livret, fut enfin jouée le 29 janvier 1899, sous la direction de Félix Mottl, au Théâtre grand-ducal de Karlsruhe, obtenant alors « un beau succès d'estime, grâce à une importante délégation de journalistes et de personnalités françaises qui avaient fait le déplacement » (Jean-Marc Luce, « *L'Apollonide* de Franz Servais et Leconte de Lisle, récit d'une redécouverte », *Anabases*, n° 24, 2016).

89

**LECONTE DE LISLE Charles** (1818-1894).

CAHIER autographe, [vers 1890] ; environ 95 pages petit in-4 (22 x 17 cm) d'un cahier, reliure cartonnée d'origine demi-percaline bordeaux à coins d'époque (le cahier en partie désolidarisé du cartonnage), sous chemise demi-maroquin rouge, étui.

**2 500 - 3 000 €**

**Recueil de citations et d'aphorismes personnels.**

Recueil de citations d'écrivains, philosophes et érudits, quelquefois de provenance biblique ou proverbiale, presque toutes en prose : Renouvier, Hugo, Balzac, Baudelaire, Voltaire, Du Bellay, Fénelon, Bossuet, Rousseau, Bacon, Spinoza, Lessing, Shakespeare, Dostoïevski, Mme de Staël, Vacquerie, Louis Ménard, Barbier, etc., et de Leconte de Lisle lui-même (« Ego »), à propos de l'art, la poésie, la pensée, la religion (nombreux aphorismes antireligieux), les femmes, etc. « La vie est peu de chose, et la mort n'est rien » (Voltaire, lettre à Mme Du Deffant)... « Naturellement curieuses, elles veulent savoir, soit pour user, soit pour abuser de tout » (Diderot)... « Sapience n'entre point en âme malivole, et science sans conscience n'est que ruine de l'âme » (Rabelais)... « Je ne suis pas l'homme de la nature et je ne comprends rien aux pays qui n'ont pas d'histoire » (Flaubert, lettres)... « Les prêtres, en bonne règle, ne doivent faire d'enfants qu'à des femmes mariées » (Rousseau, *Confessions*)... « La pensée est une sécrétion du cerveau » (Broussais)... « Nous, Italiens, nous devons à la Papauté ce bienfait d'être devenus, en matière religieuse, indifférents ou athées » (Machiavel)... « Quand le critique se distille du miel, il l'empoisonne préalablement » (« Ego »)... « Parfaitement douée pour l'analyse et la logique, la tête française est d'une pauvreté d'imagination qui étonne » (Bourget)... « Le catholique met sa vanité dans sa servilité » (Bulwer Lytton)... « La vie humaine n'est qu'une illusion perpétuelle » (Pascal)... « La foi est un état pathologique qui se constate et ne se discute pas » (« Ego »)...

**PROVENANCE**

Collection Armand GODOY.

## LITTÉRATURE ET DIVERS.

50 lettres ou pièces, la plupart L.A.S.

400 - 500 €

Jacques ARAGO, Alexandre BIXIO, Nicolas de BONNEVILLE (à Nodier, plus n° 1 de *La Bouche de fer*), Louis BOUILHET, Nicolas BRAZIER, Charles BRIFAUT (2), François BULOZ, Charles DESNOYERS (2), Paul FOUCHER, Émile de GIRARDIN (5), Jules JANIN (3), Théodore JOUFFROY, Alphonse de LAMARTINE (et copie de la *Némésis*), Victor de LAPRADE, P.S. LAURENTIE, Léon LAYA (13), Pierre LEBRUN, Édouard MONNAIS, Fabien PILLET, SAINT-MARC GIRARDIN, Charles SAINTE-BEUVE, Eugène SCRIBE (3), Abel VILLEMAIN (2), Dr VÉRON...

## LITTÉRATURE ET DIVERS.

70 lettres ou pièces, la plupart L.A.S., XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle.

400 - 500 €

Edmond ABOUT (3, à Henry Murger, à Claudius Popelin...), Jean AICARD (4), Gabriele d'ANNUNZIO, Jean ANOUILH, Jacques AUDIBERTI (à Joe Bousquet), Théodore de BANVILLE (2, à Jules Adenis), Henri BARBUSSE (signée « Henri de Barbusse », 1894), Maurice BARRÈS (2, à Maurice Pottecher), Pierre BENOIT (3, une à Maurice Pottecher), Francis CARCO (3, deux du front et une à Robert Kemp), François COPPÉE (quatrain), Léon DAUDET, Roland DORGELÈS (2, à Robert Kemp), Édouard DRUMONT (et fragments d'article), Georges DUHAMEL (à Robert Kemp, évoquant l'« édition brûlée » de *Lieu d'asile*), Alexandre DUMAS fils (2, une à Victorien Sardou), Alfred FABRE-LUCE, Paul FORT, Paul GÉRALDY, Edmond de GONCOURT, Fernand GREGH (à Maurice Pottecher), Augusta HOLMÈS, Eugène LABICHE (à Péragallo), Émile LITTRÉ, Pierre LOUÏS (à André Lebey, défauts), Aurélien LUGNÉ-POE, Maurice MAETERLINCH (déchir.), André MAUROIS (2), Paul MORAND, Jean MORÉAS (2, dont des vers), Vincent MUSELLI, Élisée RECLUS, Henri de RÉGNIER (10, à Maurice Magre, Édouard Dujardin, etc.), Jacques RIVIÈRE, Romain ROLLAND, Jules ROMAINS, Maurice ROSTAND, Charles SAINTE-BEUVE, Jean SCHLUMBERGER (sur Proust), Marcel SCHWOB (2, à Maurice Pottecher), Philippe SOUPAULT, WILLY (4) ; et une photo de Bernanos.

## LITTÉRATURE ET DIVERS.

Ensemble d'environ 600 lettres et pièces, la plupart L.A.S., principalement adressées à Maurice DELAMAIN (et Madame) et/ou Jacques BOUTELLEAU (CHARDONNE) et aux éditions STOCK.

1 500 - 2 000 €

Suzanne ABETZ (3), Th. ALAJOUANINE, Denys AMIEL, Marcel ARLAND (3), ARLETTY, Marcelle AUCLAIR, Édouard AUTANT et Mme LARA, Henri BARBUSSE, Maurice BARING (8), Maurice BARRÈS, André BAUCHANT, Mgr BAUDRILLART, Vicky BAUM, Georges BEAUME (25), Albert BÉGUIN (6), Julien BENDA, René BENJAMIN (9), Jacques BENOIST-MÉCHIN, Pierre BENOIT (30), Christian BÉRARD (dessin pour un décor, réparé au scotch), Léon BÉRARD, Henri BERGSON, Georges BERNANOS, Jean BERNARD, Tristan BERNARD, Philippe BERTHELOT (3), Marthe BIBESCO, Marcel BIGEARD, André BILLY, Jacques-Émile BLANCHE, Antoine BLONDIN, Jeanne Léon BLOY, Pierre de BOISDEFFRE, Abel BONNARD, Henry BORDEAUX, Nadia BOULANGER, Jacques BOULENGER, Édouard BOURDET (5), Robert BRESSON (10), Maurice BRIANCHON, Eugène BRIEUX, Marcel BRION, Pierre BRISSON, Maurice duc de BROGLIE, Louis BROMFIELD, Pearl BUCK, Henri BUSSER, CHAPELAIN-MIDY, Georges CHARENSOL, Michel CIRY, COLETTE (répar. scotch), René COTY, Georges COURTELINE, DANIEL-ROPS, Hermine DAVID, Lucie DELARUE-MARDRUS, Jean DELAY, Joseph DELTEIL, Tristan DERÈME (9), Lucien DESCAVES, DIGNIMONT,

Paul DOUMER, Pierre DRIEU LA ROCHELLE, Georges DUHAMEL, Alexandre DUMAS fils, Mircea ELIADE, Raymond ESCHOLIER (7), Alfred FABRE-LUCE, Henri FAUCONNIER (6), Ramon FERNANDEZ, Paul FORT, FRANC-NOHAIN, Gaston GALLIMARD, Maurice GARÇON, Paul GÉRALDY (4), Henri GHÉON, André GIDE, Louis GILLET, Jean GIONO, Jean GIRAUDOUX, Françoise GIROUD, GRAU-SALA, Julien GREEN, Fernand GREGH, Jean GUÉHENNO, Yvette GUILBERT, Henri GUILLEMIN, Sacha GUITRY, Kléber HAEDENS, Daniel HALÉVY (6), Franz HELLENS, René HUYGHE, Jacques JASMIN, Marcel JOUHANDEAU, Hermann KEYSERLING, Jean LACOUTURE, René LALOU, Léo LARGUIER, Anatole LE BRAZ, Louis LEPRINCE-RINGUET, Pierre LOTI, Germaine LUBIN (12), Pierre MAC ORLAN, Maurice MAETERLINCK, Maurice MAGRE, André MALRAUX, Gabriel MARCEL, Jacques MARITAIN, Mary MARQUET, Roger MARTIN DU GARD, François MAURIAC, Charles MAURRAS, André MAUROIS, Jean MAXENCE, Pierre MILLE, Henry MILLER (répar. scotch), Francis de MIOMANDRE (5), Nancy MITFORD, George MOORE, Paul MORAND, Charles MORGAN, Emmanuel MOUNIER, Irène NÉMIROVSKY, Roger NIMIER, Marie-Laure de NOAILLES, Marie NOÉL (10), Jacques NORMAND, Cilette OFAIRE (9), Max d'OLLONE, Jean ORIEUX, José ORTEGA Y GASSET, Madeleine OZERAY, Jean PAINLEVÉ, Brice PARAIN, Jean PAULHAN, Léon PIERRE-QUINT, François PORCHÉ, Georges de PORTO-RICHE, Yvonne PRINTEMPS, Xavier PRIVAS, Henri QUEFFÉLEC, RACHILDE, Michel RAGON, Salomon REINACH, Paul REY-NAUD, Romain ROLLAND, Jean ROSTAND, J.H. ROSNY, Jules ROY, André SALMON, Thierry SANDRE, Jean SCHLUMBERGER, Arthur SCHNITZLER, Edmond SÉE, Georges SOULIÉ DE MORANT, Raymond SOUPLEX, P.V. STOCK (17), André TARDIEU, Jérôme et Jean THARAUD (37), Gustave THIBON, André T'STERSTEVENS, Sigrid UNSET, Paul VALÉRY, Paul VIALAR, Alexandre VIALATTE, Maurice de VLAMINCK, Henry de WAR-OQUIER, Simone WEIL, WILLY, Kikou YAMATA, etc.



92

## MAC ORLAN Pierre (1882-1970).

MANUSCRIT autographe signé « Pierre Mac Orlan », **J. J. Grandville précurseur**, [1934] ; 6 pages et quart in-4.

800 - 1 000 €

## Très bel article sur le grand dessinateur Grandville.

Il a paru dans le n° 44 (15 décembre 1934) de la revue *Arts et métiers graphiques*. Le manuscrit a servi pour l'impression ; il présente des ratures au crayon bleu, avec des corrections. Mac Orlan retrace à grands traits la vie et l'œuvre de Jean-Jacques GRANDVILLE (1803-1847), qui « se promena toujours dans la vie paisible de son temps comme Alice dans le Pays des Merveilles. Il y rencontra d'attendrissantes fleurs romantiques, des astres de bonne compagnie et des personnages burlesques [...] Grandville fut peut-être le premier de tous les dessinateurs à donner à la vie larvaire des songes une forme plastique raisonnable. [...] une impression d'étrangeté rayonne et donne à ces dessins coloriés une sorte d'angoisse qui est celle de tous les rêves »... Mac Orlan conclut en louant « son génie d'invention », précurseur notamment des premiers films de MÉLIÈS et de ceux de Walt DISNEY, « ce charmant poète du Wonderland »...



93

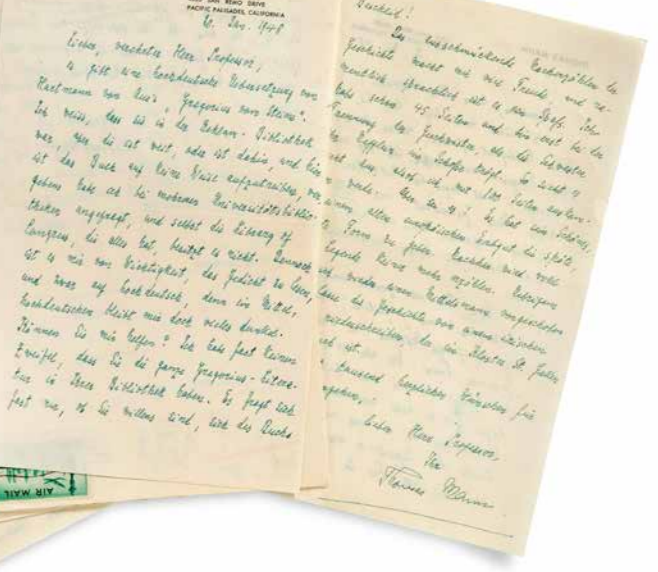
## MANN Thomas (1875-1955).

6 L.A.S. « Thomas Mann », Pacific Palisades (California) 20 janvier-20 mai 1948, au professeur Samuel SINGER à Berne (Suisse) ; 12 pages in-8 à l'encre verte sur papier à son en-tête et adresse, 4 enveloppes ; en allemand.

6 000 - 8 000 €

Intéressante correspondance sur la genèse de son roman *Der Erwählte* (L'Élu).

Samuel SINGER (1860-1948), philologue et médiéviste d'origine viennoise, enseignait depuis 1910 à l'université de Berne la philologie allemande et la littérature du Moyen-Âge, auxquelles il consacra de nombreux ouvrages. Il mourra à la fin de cette année 1948. La correspondance commence le jour même où Mann entreprend l'écriture de la nouvelle qui deviendra bien vite roman (achevé fin 1950, et publié en 1951), et concerne la source principale de son livre, le *Gregorius* de Hartmann von Aue, que Singer va traduire pour lui. 20 janvier. Il cherche une traduction allemande (« eine hochdeutsche Uebersetzung ») du *Gregorius vom Steine* de Hartmann von Aue. Il est important pour lui de pouvoir lire ce poème en allemand, car trop de choses lui restent obscures en allemand médiéval (« Dennoch ist es mir von Wichtigkeit, das Gedicht zu lesen, und zwar auf hochdeutsch, denn im Mittelhochdeutschen bleibt mir doch vieles dunkel »). Il demande l'aide de Singer, qui doit avoir dans sa bibliothèque toute la littérature grégorienne, pour lui prêter ce livre pour quelque temps et lui faire traverser l'Océan... 13 février. Il remercie Singer de sa complaisance. Il lui explique qu'il veut raconter en prose moderne cette histoire évoquée brièvement dans *Faust*, et qui a des ramifications dans la tradition, comme une pieuse légende grotesque, peut-être par la bouche d'un moine irlandais qui aurait vécu avant Hartman (« Die Sache ist die, dass ich die Geschichte, die schon in *Faustus* kurz vorkommt, und die so lange, verzweigt Wurzeln in der Tradition hat, gern mit modernen Prosa-Mitteln noch einmal erzählen möchte, als fromme Grotesk-Legende, vielleicht durch den Mund Eines, der vor Hartman lebt, eines irischen Mönches der ein Kloster St. Gallen zu Besuch ist, oder so »). Puis il évoque longuement la localisation de la légende : Aquitaine et Guyenne, Flandres-Artois, etc. 8 mars. Il remercie Singer de l'envoi de la suite de sa traduction, et attend le prochain envoi. Il imagine un duché de Flandre-Artois, aux influences françaises, mais avec des noms de personnes de légendes internationales ; l'histoire serait écrite pour le divertissement par un moine irlandais en visite à Saint-Gall... (« Ich imaginiere ein Herzogtum von Flandern-Artois, mit französischen Einschlagen, aber mit Personen-Namen wie Grimald, Herburg, Willigis, Sigunde, alles legendär-international. Die Geschichte lasse ich von einem irischen Mönch, der in St. Gallen zu Besuch ist, zur



94

Unterhaltung aufschreiben. Er ist etwas abstrakt von Person, eigentlich “der Geist der Erzählung”, und es ist weder ganz sicher, wann er dort sitzt, noch in welcher Sprache er eigentlich schreibt. Er sagt, es sei die Sprache selbst »)... Etc. 13 et 27 avril. Liste de questions touchant le vocabulaire, la traduction allemande de certains termes du temps de Chrétien de Troyes, et l'équivalent médiéval de certaines expressions... 20 mai. Après de nouvelles questions philologiques, Mann parle du développement de son histoire, qui, de nouvelle, va devenir roman, et donner une forme moderne à un vieux patrimoine européen : « Das ausschmückende Nacherzählen der Geschichte macht mir viel Freude, und namentlich sprachlich ist es ein Spass. Ich habe schon 45 Seiten und bin erst bei der Trennung der Geschwister, als die Schwester ihr Nefflein im Schosse trägt. So sieht es nicht aus, als ob ich mit 100 Seiten auskommen werde. Aber sei es! Es hat sein Schönes, so einem alten europäischen Erbgut die späte, letzte Form zu geben. Nachher wird wohl die Legende keiner mehr erzählen. Uebrigens habe ich wieder einen Mittelsmann vorgeschoben und lasse die Geschichte von einem irischen Mönch wiedereschreiben, der im Kloster St. Gallen zu Besuch ist »...

## MÉRIMÉE Prosper (1803-1870).

L.A.S. « P<sup>r</sup> Mérimée », Paris 30 août 1836, à Ernest de BREDÀ, à Compiègne ; 2 pages in-4, adresse.

700 - 800 €

## Sur le vandalisme et les églises.

« Je crains bien que l'église de S' Antoine ne soit définitivement badi-geonnée mais peut-être avez-vous adressé vos remontrances au sous-préfet qui aura fait suspendre l'opération. À tout hasard je vais écrire au ministre de l'Intérieur ; ce ne sera pas la première fois que des mesures conservatrices auront été prises trop tard. Le badigeonnage a été expressément défendu par des circulaires du M<sup>re</sup> de l'Intérieur & du M<sup>re</sup> des Cultes. Les évêques ont fait des mandements pour le proscrire – dernièrement encore les instructions publiées par le M<sup>e</sup> de l'Instruction publique non seulement le déclarent nuisible, mais encore donnent des procédés pour l'enlever. Eh bien rien ne peut arrêter le pinceau des vandales. Jusqu'à ce qu'on ait institué des amendes contre les curés & les fabriciens, on ne pourra en venir à bout »... Il regrette qu'il soit impossible de préserver les restes de l'abbaye d'Ourscamp, mais en le prévenant en temps utile, il serait facile d'empêcher la vente de vitraux d'églises : « Ces ventes sont formellement défendues, et les curés s'exposent en s'y livrant à des poursuites judiciaires » ; seul le Ministre des Finances peut vendre des propriétés publiques...



96

**MISTRAL Frédéric** (1830-1914).

9 MANUSCRITS autographes, dont 8 signés (de son nom ou de pseudonymes) ; 155 L.A.S. « F. Mistral » (ou cartes), plus 3 lettres dictées à Madame, 1859-1913, dont 17 en provençal.

6 000 - 8 000 €

**Important ensemble de manuscrits et de lettres du félibre.**

**MANUSCRITS.**

- \* Sonnet autographe signé « F. Mistral », **À la Roumanio** (en provençal), avec traduction française en regard, **À la Roumanie**, au dos d'une L.A.S. [à Francis Maratuech], Maillane 22 mai 1880 (3 p. in-8) : « Voici pour le *Feu follet* », avec recommandation du poète provençal Joseph Roux. C'est un hommage à la renaissance de la Roumanie : « Quand lou chaple a pres fin... » (Quand le carnage a pris fin...).
- \* Manuscrit autographe, **En avant Pierre lou trin** (en provençal, avec 2 lignes en français) (1 p. in-4 au dos d'un faire-part du 29 mai 1891) : histoire d'un mendiant à la gare de Marseille.
- \* Manuscrit autographe signé « Mistral » (à la 3<sup>e</sup> personne, en provençal) (5 p. in-4 dont une au dos d'un faire-part du 5 novembre 1892) : texte raturé et corrigé sur la statue d'Estienne, « lou Tambour d'Arcolo » (le tambour d'Arcole), à Cadenet.
- \* Manuscrit autographe signé « Mèste Franc », **À Na Severino** (en provençal) (2 p. collées ensemble au dos d'un fragment de faire-part du 18 décembre 1893). Réponse à un article de Séverine, « Les Vêpres languedociennes » au sujet de l'affaire d'Aigues-Mortes (le massacre de travailleurs italiens par des Français, tous acquittés le 30 décembre 1893 aux Assises d'Angoulême)... [Publié dans *L'Aioli* du 7 janvier 1894.]
- \* Manuscrit autographe signé « Gui de Mount-Pavoun » (signature rayée), **La Gramatico provençalo** (en provençal) (3 p. in-4) : compte rendu de la *Grammaire historique de la langue des félibres* de Koschwitz, qui met la langue littéraire des félibres à la portée de tous... [Publié dans *L'Aioli* du 27 juin 1894.]
- \* Manuscrit autographe signé « F. Mistral », **La Chanson des aïeux**, Maillane 27 mars 1906 (4 p. in-8) : traduction d'une chanson provençale : « Honneur à nos aïeux – si sages, si sages ! »...

- \* Sonnet autographe signé « F.M. », **Au banquié Morgan** (en provençal), au dos d'une L.A.S. à Honoré Dauphin, Maillane 3 avril 1908 (1 p. in-4 et 1 p. in-8). Il s'agit d'une requête au banquier Morgan : « Dias nosta mar d'azur i' a 'no fado Mourgans... »
- \* Manuscrit autographe signé « F. Mistral », **« Prouvençau, veici la Coupo... »** (en provençal) (1 p. in-8) : première strophe et refrain de *La Cansoum de la coupo* [composée en 1867].
- \* Manuscrit autographe signé « Mistral » (à la 3<sup>e</sup> personne, 1 p. in-12) : fragment de discours sur la fondation du Félibrige : « Le 21 mai 1854, sept jeunes poètes provençaux, Aubanel, Brunet, Giéra, Mathieu, Mistral, Roumanille et Tavan, se rendirent au château de Fonségugne, près Châteauneuf de Gardagne (Vaucluse), et dans l'enthousiasme d'un joyeux banquet, au milieu des arbres et des fleurs, fondèrent l'institution du félibrige, destinée à relever la race du Midi par le culte de sa langue et de ses lettres nationales »...
- CORRESPONDANCE.**  
Lettres adressées à Juliette Adam (pour saluer l'auteur d'*Un rêve sur le divin* : « la voyante est devenue croyante »), Jean Ajalbert (2), Paul Arène, Joseph Aurouze, Anatole Belval-Delahaye (2, saluant le journal *Les Loups* et ses « jeunes militants de la poésie vivante »), Jules Bois (2, dont une à propos du *Couple futur*, « l'Art d'aimer de la femme qui vient »), Batisto Bonnet, Adolphe Chavanier, Noël Clément-Janin (2, dont une réponse à son hommage au Museon Arlaten), Amédée Collet (à propos de la distribution du *Trésor du félibrige*), Charles Coran (2, dont une très belle réponse à son jugement sur *Nerto*, plus une à sa fille), Ernest Daudet (4, à propos de *La Succession Chavet*, du *Missionnaire*, etc.), Albert Delpit (2), Mme Dislère (pour la Société des Femmes de France), A. Dragon (2), Bertha Fauchon, Arnaud Ferrand (3, très cordiales, « vous êtes le premier satirique de notre littérature méridionale »), J. Galand (2), A. Gary, Philadelphie de Gerde (5, la plupart à elle adressée sous son vrai nom de Requier), Charles Gounod (recommandation du tambourinaire Philippe Buisson), Alexandre Gueidon (pour s'enquérir de sa biographie de Peiresc), Emilia Julia (2, dont une saluant les poésies de cette protégée de Lamartine), Julien Larroche (6, dont une à lui adressée comme « secrétaire des Hugophiles »), Georges Leygues (requête au ministre de l'Instruction publique), Hippolyte Maquan (2, dont une à propos de *Sous les oliviers*), Francis Maratuech (2), Henri Maréchal (présentation de la fille du regretté Roumanille), Édouard Marel (relative à *L'Aioli*), Charles Maurras (autorisation de produire son portrait dans *La Plume*), Eugène Montfort, Paul Moulin (remerciements au nom du musée ethnographique d'Arles), Alexandre Mouttet, Lucien Paté (remerciement pour un sonnet), Eugène Plauchud (2, dont une en vers, au major du Félibrige à Forcalquier), Henri de Pontmartin (condoléances sur la mort de son père, Armand de Pontmartin : « sa gloire étoilera toujours le ciel de France et toujours illuminera la poétique rive du Rhône d'Avignon »), Cesira Pozzolini Siciliani (4), Louis Ratisbonne (2, dont une anticipant les « joies célestes » de sa traduction de Dante), Xavier de Ricard, Frédéric Rivière (à l'occasion de la première communion de ce filleul), Jules Rolland (18, 1879-1893, intéressantes, à cet avocat et historien d'Albi et de l'Albigeois), Alphonse Roque-Ferrier, Ulysse Rouchon (plus un article de Rouchon, *Mistral et le Velay*, 1914), Joseph Roumanille (2, dont une longue note a.s. de Mistral sur les principes de transcription des textes de troubadours annotée par Roumanille), Marius Roux (8, 1865-1879, dont une longue lettre de reproches sur le ridicule et l'odieux qu'il jette sur le catholicisme, à l'occasion de son *Homme adultère*), Paul Sébillot (3, évoquant sa *Revue des traditions populaires*), Victor Segoffin (3, dictées à Mme Mistral, évoquant son buste et les fouilles à Arles), Nicolas de Semenow (2), Paul Stuart (compliments sur *Larmes et Ris*), Albert Tournier (27, 1889-1905, à ce rédacteur en chef du *Mois cigalier*), Gustave Vapereau (à propos de son *Dictionnaire universel des contemporains*, où il souhaiterait voir Roumanille, Aubanel, Mathieu etc.), Euphrémie Vauthier (2, à propos de l'appel d'une demoiselle en faveur de Lamartine), etc.
- On joint divers documents** relatifs au mariage de Mistral avec Marie-Louise Rivière : L.A.S. de Sylvan Saint-Estienne à Mistral ; lettres aux Bresset (amis dijonnais des Rivière) par Théophile Mistral, Maurice Rivière, Joseph Roumanille ; discours manuscrit de l'abbé Bizouard ; 2 faire-part ; hommages imprimés en prose ou vers, d'Emmanuel Des Essarts (2), Joseph Roumanille, Félix Gras. Plus les faire-part du décès de la mère de Mistral et du mariage de son neveu Théophile, un fragment d'éprouve de *Mireille*, une carte de visite, des cartes postales de parents, etc.

97

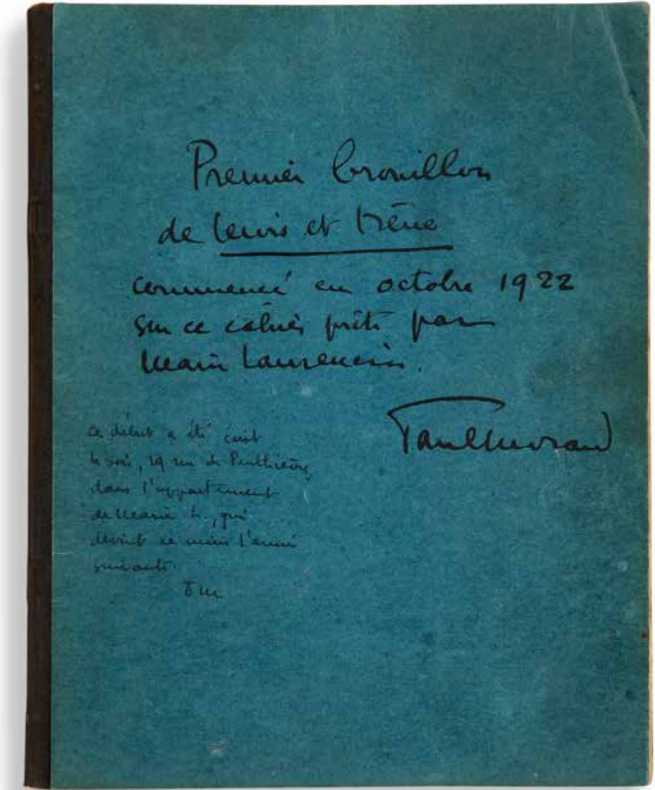
**MORAND Paul** (1888-1976).

MANUSCRIT autographe signé « Paul Morand », **Lewis et Irène**, 1922, illustré de **dessins originaux de Marie LAURENCIN** ; cahier in-4 (27 x 21 cm) à couverture cartonnée bleue et dos toilé noir de 52 feuillets détachables (les ff. 40-48 et 51 vierges), dont 35 pages autographes de Morand et 13 avec dessins de Laurencin ; sous chemise-étui de papier gaufré de gris bleu, dos percaline bleue avec titre.

15 000 - 20 000 €

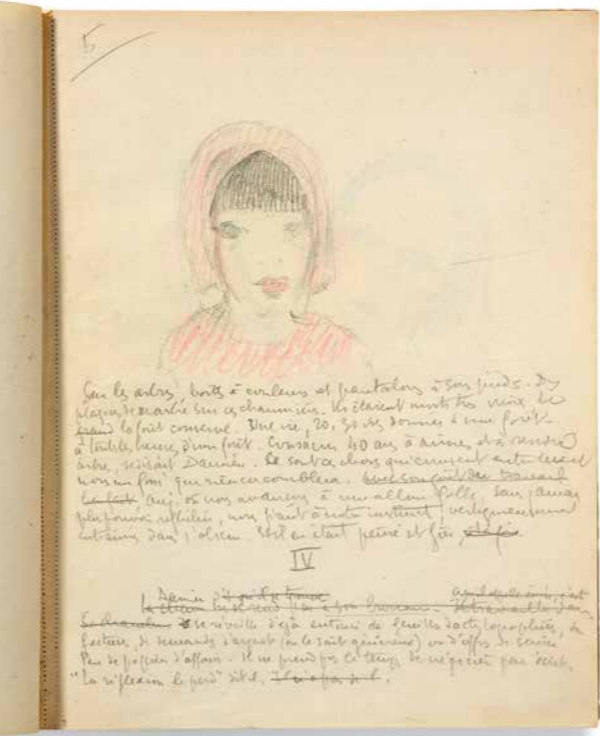
**Brouillon du premier roman de Paul Morand, illustré de dessins de Marie Laurencin.**

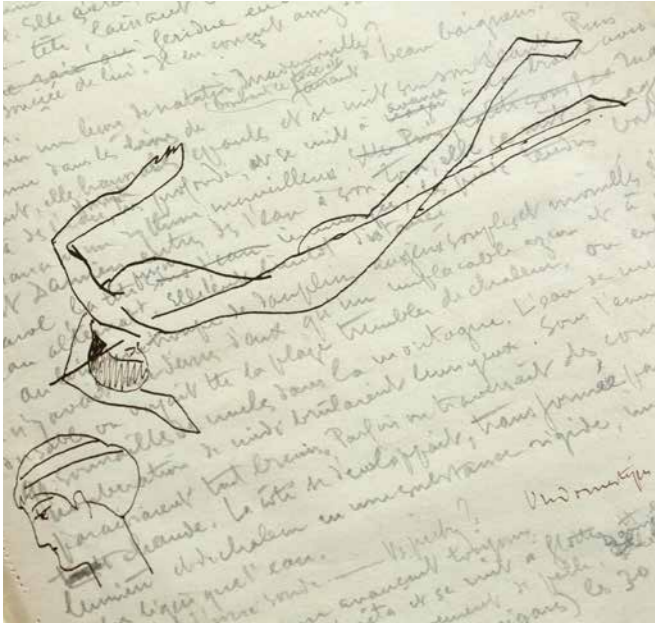
*Lewis et Irène*, commencé en 1922, fut achevé l'année suivante à Athènes ; publié dans la *Revue de Paris* les 1<sup>er</sup> et 15 décembre 1923 et le 1<sup>er</sup> janvier 1924, il paraît chez Bernard Grasset en janvier 1924. C'est le premier roman de son auteur, qui n'avait publié auparavant que trois recueils de nouvelles. Cette publication marque également son départ des éditions Gallimard pour les éditions Grasset (ce qu'illustre un amusant dessin). Le personnage d'Irène Apostolatos est en partie inspiré par la princesse Hélène Soutzo, fille et sœur de banquiers grecs, que Morand épousera en 1927. Ce roman, qui restitue avec bonheur les « Années folles », remportera un grand succès ; il met en scène la rivalité amoureuse d'un riche banquier, homme pressé, et d'une femme d'affaires moderne, leur mariage puis leur séparation ; Morand a écrit que *Lewis et Irène* aurait pu se nommer « les Jeux de l'amour et de l'argent ». Sur la couverture du cahier, Morand a inscrit : « Premier brouillon de *Lewis et Irène* commencé en 1922 sur ce cahier prêté par Marie Laurencin. Paul Morand ». Plus tard, il ajoute : « Ce début a été écrit le soir, 19 rue de Penthhièvre, dans l'appartement de Marie L., qui devint le mien l'année suivante. P.M. ».



Au revers de la couverture, quelques notes sont écrites principalement par Marie Laurencin (dont l'adresse de Robert de Rothschild). Au fil du cahier, on relève 13 **dessins originaux ou croquis de Marie LAURENCIN** : – portrait de jeune en buste (f. 2, pleine page, mine de plomb, crayons noir et de couleur ; peut-être le portrait d'Irène Apostolatos, l'héroïne du roman) ; – sirène empanachée (f. 3, pleine page, mine de plomb et crayons de couleur) ; – deux bouquets de roses et de tulipes (f. 6, pleine page, mine de plomb et crayons de couleur) ; – jeune femme lisant une lettre, et esquisse de tête auréolée (f. 7, pleine page, mine de plomb) ; – deux chiens se poursuivant (f. 8, tiers supérieur de la page, texte de Morand en dessous, esquisse à la mine de plomb) ; – buste de jeune fille encapuchonnée (f. 9, mi-page supérieure, texte de Morand en dessous, mine de plomb et crayons de couleur) ; – jeune femme à mi-corps, les mains derrière la nuque (f. 10, pleine page, mine de plomb et crayons de couleur, annoté : « Tulle / Jour échelle ») ; – jeune femme allongée sur un fauteuil, mains derrière la nuque (f. 11, pleine page, esquisse mine de plomb) ; – jeune femme à mi-corps, de face, et esquisse de tête (f. 12, à mi-page, perpendiculairement au texte écrit, mine de plomb et crayons de couleur) ; – deux jeunes filles en buste (f. 13, à mi-page, esquisse à la mine de plomb) ; – esquisse hachurée (f. 49v°, mine de plomb) ; – chien couché et femme allongée, bras tendu (f. 50v°, esquisse mine de plomb) ; – cinq jeunes femmes en tenue de bal, dont une masquée (f. 52v°, pleine page, avec 10 lignes de Morand, mine de plomb).

Ce manuscrit offre la première esquisse de ce qui deviendra le roman *Lewis et Irène*. Morand a rédigé son manuscrit au crayon, au recto des feuillets, laissant intacts les feuillets portant un dessin à pleine page de Laurencin, mais écrivant quelquefois sous les dessins ou esquisses occupant le haut de la page. Il est tracé d'une écriture cursive, sans marge, avec quantité de ratures, corrections et additions (parfois notées sur la page en regard).





97

Les pages sont inégalement remplies, souvent entièrement, mais parfois avec de grands blancs, ou avec seulement quelques lignes ; Morand a paginé son manuscrit jusqu'à la page 24 (f. 30). Le roman est déjà divisé en trois parties, avec deux « Deuxième partie » (I p. 1-12, II p. 13-22 et p. 23-f. 35, III f. 36-38), qui ne correspondent pas, sauf le début, avec le découpage final ; la troisième partie est abandonnée après deux lignes du chapitre II.

Le héros s'appelle d'abord Damien : le nom de Lewis n'apparaît qu'à la page 23 ; son secrétaire-confident (Martial dans le roman) se nomme Élie. Les trois premiers chapitres correspondent au roman, dans une première rédaction présentant d'importantes variantes. Citons le début : « Les journaux du matin annonçaient un temps couvert, avec averses locales, suivies d'une dépression atlantique. Pour les contredire la matinée présentait un ciel de Sèvres, intact vers lequel montèrent les haleines et l'encens des tapis battus. / – 15 ft D. / C'était le 1<sup>er</sup> enterrement d'octobre. Personne n'avait encore eu le temps d'avoir mauvaise mine. [...] Damien se rappelait son 1<sup>er</sup> conseil d'administration, en 1918. Le défunt, blême jetonnier alors, présidait »... La soirée chez Elsie Magnac (actuel chap. iv) ne figure pas ici ; le chap. iv du manuscrit montre Damien travaillant dans sa chambre à coucher, le v énumère brièvement les livres de chevet de Damien, au vi Élie vient voir Damien, le vii (biffé) donne une biographie de Damien, le viii correspond au chap. vi du roman : « Damien aime les femmes. Il leur plait, avec sa petite taille, ses yeux de charbon. Il conserve sur un carnet le nom de ttes les femmes qu'il a eues »... Etc. Après le chap. x, commence la « Deuxième partie », en cinq chapitres, correspondant aux cinq derniers chapitres de la première partie du roman. Suit la « 2<sup>e</sup> partie » (à l'origine 3<sup>e</sup>) dont les chap. i-v correspondent aux sept premiers chapitres de la seconde partie du roman ; la page en regard du chap. v est couverte de notes, notamment sur les Grecs de Marseille te de Trieste ; il n'y a pas de chap. vi, et le chap. vii ne compte que ces mots : « Deux jours après qu'il eut confié sa peine à Noe il reçut un coup de téléph. un télégr. ». Seul le premier chapitre de la « III<sup>ème</sup> partie » est rédigé, sur deux pages, très différent du roman : « Il se levèrent de bon matin et vers 8 heures le bateau quitta Trieste. Devant eux, Miramar sortait des brumes et devant eux commençait la lame monotone et dénudée des monts d'Istrie, lavée à sa base par la mer. Depuis 3 semaines, Lewis et Irène étaient mariés »... ; le chap. « II (Rapin) » ne comprend que ces deux phrases : « Lewis descendait vers midi au café des Platanes. Il entraît un moment au Cercle de lecture français ». Là s'interrompt le cahier, à l'exception d'une dizaine de lignes sur la dernière page : Lewis vieillissant se regarde dans la glace. Sur la dernière garde, on lit : « La mort ne se décidera-t-elle pas à passer de mode ? »



Paul Morand a parsemé son manuscrit de **dessins** et croquis, généralement au crayon : une tête d'homme à Iorgnon (en marge de la p. 2) ; tête d'Irène de profil, et Irène nageant, deux dessins à l'encre par-dessus le texte (p. 16) ; le verso du f. 30 est couvert de dessins : trois souliers, un personnage grotesque, silhouettes de trois personnages autour d'une table, Morand au volant d'une voiture dont le capot s'allonge au fur et à mesure que se multiplient les tirages, faisant un signe d'adieu à Gaston Gallimard qui court derrière en levant les bras au ciel ; un voilier sur la mer devant de grandes falaises (à la plume en pleine page au verso du f. 32) ; le verso du d. 33 présente un portrait en pied d'Irène, en cape, et coiffée d'un chapeau, plus deux dessins d'un voilier, et une tête grotesque ; voiture de sport et palmier (f. 36v°) ; tête de Chinois à la plume (garde). **On joint** 2 L.A.S. à l'avocat Maurice Ribet (défenseur de Daladier au procès de Riom en 1942, bâtonnier), dont une du 2 mars 1947 lui offrant « ce premier brouillon de mon premier roman, *Lewis et Irène*, écrit chez Marie Laurencin, mon amie, auprès de qui je travaillais le soir »...

98

**NAU John Antoine** (1860-1918).

*Poèmes triviaux et mystiques*, avec un portrait de John-Antoine Nau par Henri-Edmond Cross (Paris, Albert Messein, collection « La Phalange », 1924) ; avec 15 L.A.S. (2 non signées) de John-Antoine NAU ; in-8, couv. et dos conservés, les lettres montées sur onglets ou sur papier vélin fort, le tout relié en un volume demi-marouquin rouge à coins, tête dorée.

600 - 800 €

Édition originale posthume, tirée à 535 exemplaires, un des 25 sur Vergé d'Arches (non justifié) à grandes marges.

**Exemplaire de Jean ROYÈRE, qui réalisa cette édition, enrichi d'une belle correspondance littéraire de John-Antoine NAU.**

John-Antoine NAU, premier Prix Goncourt en 1903 pour *Force ennemie*, est alors en Corse, et écrit à son « vieux frangin » Royère qui sera son exécuteur testamentaire (42 pages in-8 la plupart sur papier deuil, et 4 au dos de cartes postales illustrées). Les lettres sont écrites de Zicavo et Portovecchio de septembre à décembre 1910 ; une est signée « Giovanni-Antonio Navetti », et une autre « Adolphe Brisson [avec signes maçonniques] dit John Antoine Nau ». Il y est beaucoup question de *La Phalange*, de la collaboration de Nau à cette revue et à divers quotidiens,

de l'éventuelle publication d'un roman chez Grasset (*Cristobal le poète*), et surtout de leurs contemporains René Chalupt, Félix Fénéon, André Fontainas, Judith Gautier, Gustave Geffroy, Gérault-Richard, Valéry Larbaud, Marius-Ary Leblond, Jules Lemaitre, Charles Morice, Jacques Rivière, Alfred Vallette, Léon Werth, etc.

7 septembre. Sur ses travaux : *Autre âge ingrat, En suivant les goélands* (recueil dédié à Royère) ; il recommande vivement son « demi-compatriote », Stuart Merrill, « un délicieux garçon que j'aime beaucoup [...] il a beaucoup de talent et exècre les Américains presque autant que je le fais. Du reste, tous les Américains propres abominent les Yankees. Il y a longtemps qu'il existe comme poète »... 21 septembre. En bon révolutionnaire antirépublicain et « ci-devant », il voudrait « essayer de tomber » la *Gazette de France* : « je ne suis pas content et emmerde tous mes contemporains sauf toi et les tiens. (Exceptons aussi Fénéon, Rivière et quelques autres, comme ce cochon de Guy Lavaud qui ne me répond jamais quand je lui écris) »... 3 novembre. Citation de vers admirables de Royère, dont un, « miraculeux », « digne de Baudelaire » : « Amour, ô mort blottie en une chair qui passe ! »... 30 novembre. Il est heureux que son bouquin paraisse en prépublication dans *La Phalange* ; hommage à cette revue « toujours littéraire et qui compte J. Royère, Vielé-Griffin et Jammes parmi ses poètes, sans oublier Guy Lavaud et Chalupt, les meilleurs parmi les jeunes »... 7 décembre. Éloge de *Des fleurs, pourquoi* de Lavaud ; il aimerait glisser dans la revue dix lignes « d'un royalisme gris et éteint » en faveur de *Quelques propos d'un contre-révolutionnaire* de Guy Chardonchamp... 28 décembre. « Très bien les quelques mots que tu répons à ce ... postérieur de Clément Vautel. Il n'est même pas capable d'être venimeux, ce gigolo, mais il est outrageusement bête ! »... Etc.

On a monté en tête du volume 2 photographies originales de Royère se recueillant sur la tombe de Nau, au cimetière de Tréboul, et à la suite de la correspondance, 3 enveloppes autographes à Ange Toussaint-Luca, plus une carte postale représentant la tombe de Nau.

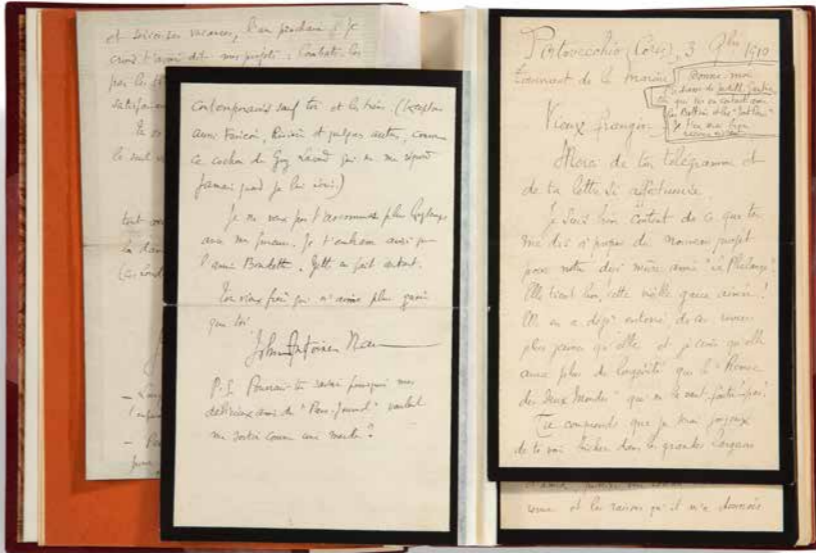
99

**PAGNOL Marcel** (1895-1974).

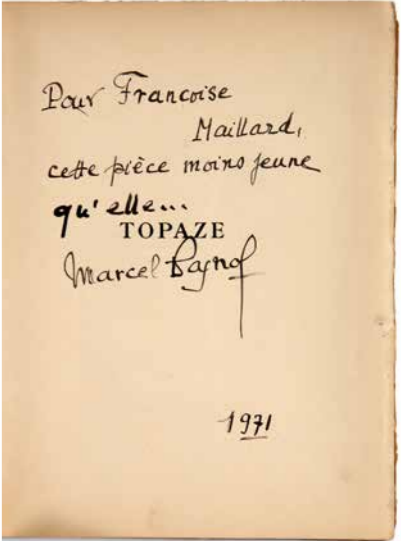
*Topaze. Pièce en quatre actes* (Paris, Fasquelle éditeur, 1930) ; in-8, broché (fentes aux charnières avec légers manques).

500 - 700 €

Édition originale



98



99



100

Exemplaire sur vélin teinté pur fil Lafuma imprimé spécialement pour Sacha GUITRY.

Envoi autographe signé inscrit postérieurement sur le faux-titre : « Pour Françoise Maillard, cette pièce moins jeune qu'elle... Marcel Pagnol 1971 ». *Topaze*, premier succès théâtral de Marcel Pagnol, fut créé au Théâtre des Variétés en 1928.

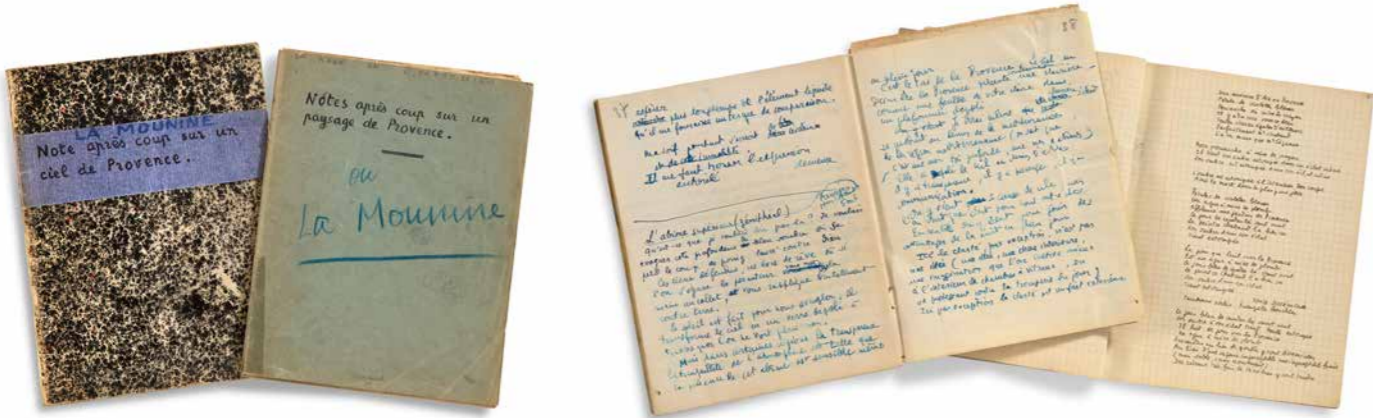
100

**PONGE Francis** (1899-1988).

4 ouvrages en édition originale, brochés, avec envois autographes signés au libraire Max-Philippe DELATTE.

500 - 700 €

*Douze petits écrits* (Paris, Éditions de la Nouvelle Revue Française, 1926). In-8. « à Max Ph. Delatte avec qui j'entretiens un commerce (au sens noble) dont je me félicite amicalement Francis Ponge ». *L'Œillet, la Guêpe, le Mimosa* (Genève, Mermod, 1949). In-12. Édition originale collective. « "L'essaïm de mots justes..." hum ! Qu'en pensez-vous, mon cher libraire ? A Max Ph. Delatte Francis Ponge ». *Pour un Malherbe* (Paris, Gallimard, 1965). In-4, un des 26 exemplaires de tête sur vélin de Hollande (n° 9). « à Max Ph. Delatte, grand libraire, ami dévoué des livres et mon ami Francis Ponge ». *La Fabrique du Pré* (Genève, Albert Skira, 1971). In-4. « pour Max-Philippe Delatte avec la fidèle amitié de Francis Ponge ».



101

**PONGE Francis** (1899-1988).

2 MANUSCRITS autographes, **La Mounine ou Note après coup sur un ciel de Provence**, 1941 ; 2 cahiers in-4 brochés de 45 et 20 pages ; plus 3 L.A.S. « Francis Ponge », 1978-1979, à Lionel Salem (5 pages formats divers, 2 enveloppe) ; le tout sous emboîtement toile bleue, titre au dos.

**10 000 - 12 000 €**

**Précieuse réunion des cahiers de premier jet et de mise au net de ce très beau texte poétique, qui permet d'entrer dans l'atelier de création du poète.**

*La Mounine* a été recueillie dans *La Rage de l'expression* (Lausanne, Mermod, 1952) ; elle clôt le recueil.

Dans la « Note du 11 juillet 1979 » adressée à Lionel Salem, Francis Ponge a retracé la genèse de ce texte. Au cours d'un voyage vers Aix-en-Provence pour aller rendre visite à sa tante, il subit un « choc émotif » en voyant tout à coup le ciel de Provence s'obscurcir en plein jour. *La Mounine* est tout entière consacrée à essayer de retranscrire et d'analyser ce phénomène et les sensations qu'il a provoquées en lui. Alternant prose, vers, passages lyriques et réflexions, Francis Ponge, de mai à août 1941, va noter dans ce cahier – qui est une sorte de journal poétique – les textes que cette expérience a suscités. Autour de plusieurs images fortes, les pétales de violette, le poulpe et son encre, les cendres, auxquelles il revient sans cesse dans d'innfinies et magnifiques variations, il va non pas articuler un poème, mais offrir au lecteur l'atelier même de la création poétique. En effet *La Mounine* expose non pas le résultat final, débarrassé de ses scories et tâtonnements, mais le processus d'élaboration. On voit ainsi le même poème repris de nombreuses fois, avec à chaque fois d'insensibles variations, en prose ou sous forme de vers.

**Cahier de premier jet**, titré sur la couverture à l'encre noire : « **Notes après coup sur un paysage de Provence.** », et ajouté au-dessous, au crayon bleu : « **ou La Mounine** ». Cahier de format 22 x 17,5 cm à couverture gris-bleu portant le titre ; on y a jointé plus tard, à l'encre noire, en haut le titre du recueil *La Rage de l'expression*, et en bas le nom de l'éditeur Mermod. Au revers de la couverture, note autographe : « Ce cahier constitue le manuscrit original pour ce texte qui y a été inscrit au fur et à mesure de sa conception. F. P. » Le cahier compte 30 feuillets de papier ligné paginés de 1 à 38, avec une lettre autographe collée sur la p.[39], plus 3 feuillets volants venant d'un autre cahier (4 pages autographes et une avec dactylographie collée) et un brouillon de lettre autographe collé sur la 3<sup>e</sup> p. de couverture.

Il est écrit à l'encre noire ou bleue (et un petit passage au crayon), d'abord au seul recto des feuillets, jusqu'à la page 22 (les versos n'étant paginés), la suite recto-verso. On compte 120 passages ou mots biffés, corrigés ou ajoutés, et de nombreuses variantes avec le texte définitif

En tête de la page 1, Ponge a noté : « Cahier ouvert à Roanne le 3 mai 1941 » ; suit le titre : *Notes après coup d'un voyage à Marseille et à Aix les 27 et 28 Avril 1941*, et le début du texte : « Il n'a fait jour résolument qu'aux Martigues »... (p. 1-2) ; *Nuit du 10 au 11 Mai* : « Décidément la chose la plus importante de ce voyage fut cette vision fugitive de la campagne au lieu dit "Les Trois Pigeons" ou "la Mounine" pendant la montée en autobus de Marseille à Aix »... (p. 2-6) ; *11 au 12 Mai* : « Sur la campagne en Provence »... (p. 7-9) ; *12 au 13 Mai* : « Je n'arriverais pas à conquérir

ce paysage »... (p. 10-15) ; *10 Juin* (au crayon) : « Je me suis demandé ce soir »... (p. 15) ; *10 au 30 Juin 41* : « Cette étude devrait-elle être très longue encore »... (p. 16-17) ; 1<sup>er</sup> au 12 Juillet 41 : « À quelle heure – très matinale – le grand coup de gong a-t-il était [sic] donné »... (p. 18) ; *Notes après coup sur un ciel de Provence* : « Quelle poulpe reculant dans le ciel de Provence a provoqué ce tragique encrage de la situation ? »... (p. 19-21) ; *12/7/41 Notes après coup sur un ciel de Provence* : « La plus fluide des encre[s] à style est-elle vraiment la bleue-noire ? »... (p. 22) ; *13/7/41 La Mounine* : « Au lieu dit la Mounine entre Marseille et Aix un matin d'avril »... (p. 23, texte collé) ; *14/7/41 La Mounine* : « Au lieu dit la Mounine auprès d'Aix en Provence un petit matin »... (p. 24, 4 morceaux collés) ; *19/7/41 Note (motion) d'ordre à propos du Ciel de Provence* : « Il s'agit de bien *décrire* ce ciel tel qu'il m'apparut et m'impressionna si profondément »... (p. 25-26) ; *19/7/41* : « Lorsqu'Audisio m'écrivit »... (p. 27-29) ; *19 au 25 juillet La Mounine* : « Au lieu dit LA MOUNINE auprès d'Aix en Provence »... (p. 29-30, avec commentaires inédits) ; *25 Juillet 41. 1h30 du matin* : « (Un pas nouveau) »... (p. 30-32) ; *25 Juillet au 5 Août La Mounine* : « Au lieu dit La Mounine auprès d'Aix en Provence »... (p. 32, 4 strophes dont une biffée, avec corrections) ; *La Mounine* : « a) La strophe I »... (p. 33-34) ; *La Mounine* : « Au lieu dit la Mounine auprès d'Aix en Provence »... (p. 35-36, version en prose du poème, avec corrections) ; *La Mounine* : « Au lieu dit la Mounine auprès d'Aix en Provence »... (p. 36, version mise en vers, avec corrections) ; *Premiers jours d'Août 5 ou 6* : « L'abime supérieur (zénithéal) »... (p. 37-38, plus p. [1-3] des ff. volants, texte publié dans la Pléiade p. 438-439) ; *7 Sept<sup>bre</sup> 41* : « Au lieu dit La Mounine auprès d'Aix en Provence »... (p. [4], mise au net des quatre premières strophes, avec corrections, puis brouillon de la cinquième, suivi d'une note inédite : « Il y avait comme un *blâme* au ciel une altération (voir ce mot dans le sens double de soif et d'autrification) voir aussi contamination »...) ; le poème dactylographié (p. [5]). Plus le brouillon de lettre à Linette Fabre, Roanne 17 août 1941, racontant l'épisode de la Mounine (voir Pléiade, p. 437) ; et un brouillon de lettre à Jean Hytier, 10 août 1941, sur André Gide : « Audace et mesure, affranchissement et contrainte, etc. [...] Un peu plus que Pétrone et beaucoup moins que Goethe ». On joint une note autographe : « La Mounine. Un autre cahier manuscrit (copie revue de celui-ci) est entre les mains de H.L. Mermod, éditeur à Lausanne. F.P. 3 Nov. 1947 » [il s'agit probablement du cahier suivant, récupéré par Ponge, et provenant des archives familiales].

**Cahier de mise au net**, titré (bande de papier bleu collée sur la couverture) : « **LA MOUNINE. Note après coup sur un ciel de Provence** ». Cahier de format 22 x 17 cm, couverture de papier marbré avec bande de papier bleu portant le titre ; et au revers de la couverture : « Francis Ponge, 12 rue Émile Noirot Roanne (Loire) ». Il compte 20 feuillets de papier quadrillé, soigneusement écrits au recto à l'encre noire. Mis au net, il présente quelques corrections (13 passages ou mots biffés, corrigés ou ajoutés). IL est daté en fin : « Roanne – Mai Août 1941 ». Une description très précise en a été donnée par François Chapon (voir ci-dessous).

#### BIBLIOGRAPHIE

François Chapon, *Francis Ponge. Manuscrits, livres et peintures* (Centre Georges-Pompidou, 1977, p. 18-19).  
Francis Ponge, *Œuvres complètes* (Bibl. de la Pléiade), t. I, p. 412-432, 437-440 et notes p. 1043-1050.

#### PROVENANCE

Francis Ponge ; archives familiales ; Lionel Salem.

102

**PRÉVERT Jacques** (1900-1977).

14 L.A.S. « Jacques » (la plupart avec petit croquis de chat), 3 avec DESSINS et une avec COLLAGE, [1942-1944 et s.d.], à Claudy CARTER ; 25 pages formats divers, dont 6 cartes ou cartes postales (une incomplète), une adresse.

**12 000 - 15 000 €**

**Belle correspondance amoureuse à sa compagne sous l'Occupation, inspiratrice des Feuilles mortes.**

Claudy Emanuelli dite Claudy CARTER a rencontré Prévert en 1938 : elle a seize ans, lui en a trente-huit ; elle tournera dans plusieurs films ; ils se quitteront au bout de vingt ans.

*La Garoupe, Cap d'Antibes* [1942 ?]. « Je pense que tu as reçu l'argent que j'ai demandé à Paulvé de te remettre et que tu as eu des nouvelles de Carné. [...] Le merveilleux spectacle monté par Marcel Duhamel a quitté l'affiche avec une extraordinaire rapidité, ayant sombré lamentablement après 5 représentations... C'était triste et marrant à la fois »... – Lettre ornée de **dessins** aux crayons de couleurs de 6 fleurs. « Dans un sens c'est heureux que tu ne sois pas ici... parce qu'ici c'est sans arrêt la pluie la gadoue le froid et l'humide... mais je travaille de l'encrier [...] il y a aussi ici la nuit la lune et les étoiles comme au-dessus de Paris et beaucoup de vers luisants... et puis des petits gnomes... des farfadets... des korrigans des lutins... des petits êtres dans le genre de ceux de la place S<sup>t</sup> Sulpice et des branches après les arbres et des feuilles après les branches... et puis du vent »... – Après l'envoi d'une bague : « C'est très joli, on dirait un conte : le tisserand qui apporte la bague ! » Elle lui portera bonheur. « Ne regrette pas trop d'être partie, Claudy, ici la vie est désagréable à vivre, peu de choses à manger et peu ou presque pas d'argent pour les acheter et presque plus de métro ni d'électricité plus de cinéma (ce qui n'est pas une grande perte, cela devenait tellement con) »... Pierrot et sa femme attendent un enfant... Il a invité le père de Claudy à déjeuner... « J'ai aussi une immense admiration pour toi. [...] Je pense tous les jours à toi avec une immense tendresse et je suis sûr que dès que ces atroces conneries cesseront un peu, tu travailleras et tu auras une vie plus libre, plus belle, plus calme et plus heureuse... En attendant, quand tu es seule dans ta petite maison – pense du mal de moi le moins souvent possible »... – *Paris mardi soir* [septembre 1943]. Il lui écrit à deux adresses. « Je suis très triste aujourd'hui et je ne sais pas trop pourquoi [...]. Je pars à midi



pour un jour voir Pierrot qui se repose chez Tual, dans l'Indre-et-Loire et qui a encore été malade... J'ai vu son film [Adieu... Léonard !] qui est très joli, très drôle et surtout un peu très méchant, les gens se foutent sur la gueule, se traitent de cons, déjà ça ne marche pas mal du tout. Je n'ai pas pu voir *Les Mystères de Paris* [film de Jacques de Baroncelli], une queue formidable... Et ce que je peux te dire c'est que le film n'a pas une bonne presse *mais* que tout le monde sans exception, te connaissant ou ne te connaissant pas s'accorde à dire que tu es TRÈS BIEN et TRÈS BELLE »... – *Paris mardi soir « seconde édition »* : « Résumé d'une lettre envoyée au Prieuré. 1<sup>o</sup> écris moi je suis inquiet 2<sup>o</sup> n'oublie pas de m'envoyer ton état civil... on ne sait jamais 3<sup>o</sup> je pense à toi, cela me rend triste de te savoir malade. 4<sup>o</sup> Je ne suis pas méchant [...] 11. Tout le monde unanime à ton sujet que *Les Mystères de Paris*, c'est un truc qui va te faire du bien considérable. Personne ne parle de ce film (qu'on trouve très mauvais) on parle de toi qu'on trouve au contraire très bien et très belle »... *Lundi [automne 1943]*. « À l'instant je reçois ta lettre et tu vois je réponds tout de suite. Si je ne rentre pas, où je ne suis pas déjà revenu c'est que *je n'ai pas pu faire autrement*. Cette histoire de film inachevé et qu'on doit reprendre n'en finit pas de créer sans cesse de nouvelles difficultés, sans compter les histoires d'argent inquiétantes et mornes. De toute façon le cinématographe parlant commence à continuer de m'emmerder considérablement ; c'est très joli le cinéma quand on en fait de temps en temps, mais tous les jours : merde ! enfin cela ne m'a pas empêché d'aller te voir dans *Les Mystères de Paris*, tu es bien tu sais et surtout tu existes plus que tous les autres, j'ai été heureux et ça m'a fait plaisir, surtout quand tu renverses sournoisement le seau d'eau sale sur la mère supérieure. Tu as un long et méchant doux regard qui raconte très vite et à lui tout seul les vrais mystères de Paris sans parler de ceux de la rue de Buci »... Quant à lui, il souffre de tristesse et de maux de tête... Il est allé voir la pièce de Pierre Brasseur [*Un ange passe*] – « c'est très marrant » – et il mange souvent en ville, « chez Mayo, Simone et Chavance, Maurice Henry, Arletty qui te dit bien des choses »... – [*Hiver 1943-1944 ?*], lettre ornée de **dessins** aux crayons de couleur de fleurs, d'une volée d'oiseaux et d'un soleil brillant sur un terrain verdoyant. « Claudy petite fille et aussi un peu petite femme [...] je voudrais être à côté de toi et puis te voir rire... Mais... quelquefois le sort l'a voulu, je t'ai vu pleurer... [...] Je pense souvent à toi, très souvent et je voudrais t'embrasser te caresser et tout de même *je m'ennuie de toi*... Tu m'as laissé et moi aussi souvent je t'ai laissé *dans le cabinet noir*, joli petit être libre et tellement enfermé... – Je suis une brute intelligente, une bête civilisée, c'est tout, mais quelquefois la présence d'un être comme toi me donne de la lumière, de la chaleur...



102

Une fois... tu étais assise près de moi et surtout assise près du feu... et tu as dit : Je t'aime autant que le feu... et puis quand j'étais malade tu m'as fait apporter un grand bouquet de fleurs. J'étais heureux. Rien ne peut changer les choses qui sont arrivées, quoi qu'il arrive après, Claudy, j'aimerais encore te retrouver t'embrasser. Je t'embrasse. Je t'embrasse, je t'embrasse. Il ne faut jamais en vouloir au monstre d'être froid, froid quelquefois puisqu'il est comme ça »... – *Vendredi 10 mars [1944]*. « J'ai été inquiet parce que je n'avais pas de nouvelles de toi et maintenant que j'en ai-je ne suis plus inquiet, tout est pour le mieux. [...] Dragon va très bien lui aussi et certainement il pense beaucoup à toi puisque l'autre jour il s'est sauvé encore une fois et pendant que je le cherchais sur les quais il était tout simplement chez ton père, sans aucun doute pour voir si tu étais là. [...] je vous envoie votre carte d'alimentation »... – *[Paris début juin ? 1944]*. Sachant que Nice a été bombardée, il aimerait bien avoir de ses nouvelles le plus tôt possible. « Je pense à toi, tu es une merveilleuse fille et je sais que ça ne doit pas être marrant tous les jours d'être une merveilleuse fille alors ça me rend triste de ne pouvoir rien faire pour que tu sois heureuse, ou plus heureuse. L'autre jour je suis passé devant l'hôpital des Enfants malades, et je me suis arrêté devant la femme qui vend des jouets à la porte et j'ai pensé à toi quand tu étais petite et malade à l'hôpital des Enfants malades et ça m'a fait pleurer. J'aimerais tant que tu ailles bien... [...] Ici il y a des alertes, quatre ou cinq par jour, et c'est emmerdant comme tout, cela devient une entreprise absurde que de s'aventurer à prendre le métro. Les événements financiers ne sont pas beaucoup plus brillants, je continue à travailler avec Paul et c'est très intéressant, mais je suis fatigué, fatigué, fatigué »... On dit que Paulvé et d'autres reviendront tourner à Nice... Il envoie une carte à Dragon, représentant un lionceau : « Je pense chaque jour à vous et surtout quand je mange de la viande »... – **Collage** sur une carte postale représentant l'intérieur d'une station de métro : Prévert a collé un bras de femme sur lequel il a écrit : « à bientôt »... – **Dessin** au feutre noir et rouge d'un bonhomme en haut-de-forme, brandissant un bouquet... Etc.

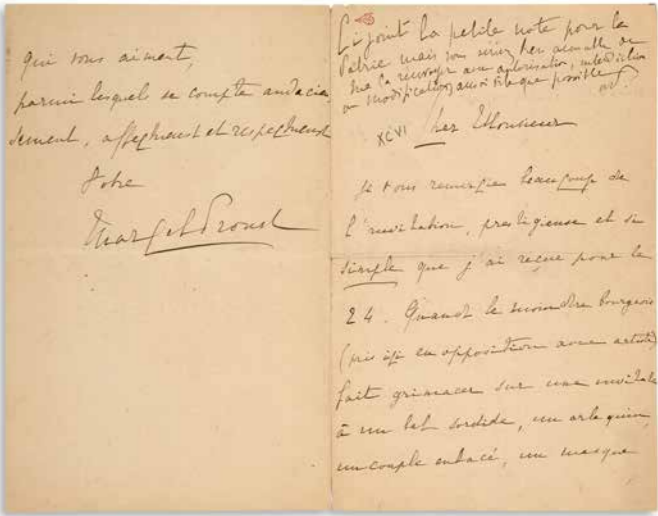
104

**PROUST Marcel** (1871-1922).

L.A.S. « Marcel Proust », [2 ou 3 mai 1894], à Robert de MONTESQUIOU ; 2 pages et demie in-8 (légèrement fendue au pli central).

2 500 - 3 000 €

Il le remercie « beaucoup de l'invitation, prestigieuse et si simple » qu'il a reçue pour le 24. « Quand le moindre bourgeois (pris ici en opposition avec artiste) fait grimacer, sur une invitation à un bal sordide, un arlequin, un couple enlacé, un masque, ou une levrette, j'aime à regarder, promesse de tant de joies rares, cette assurance si simple d'événements si extraordinaires. C'est le correct et glorieux pendant de la cravate noire le jour de la conférence [sur Marceline Desbordes-Valmore]. C'est la déception des imbéciles, la confusion des méchants et la joie profonde des délicats qui vous aiment »...  
*Correspondance*, t. I, p. 289.



103

**PROUDHON Pierre-Joseph** (1809-1865).

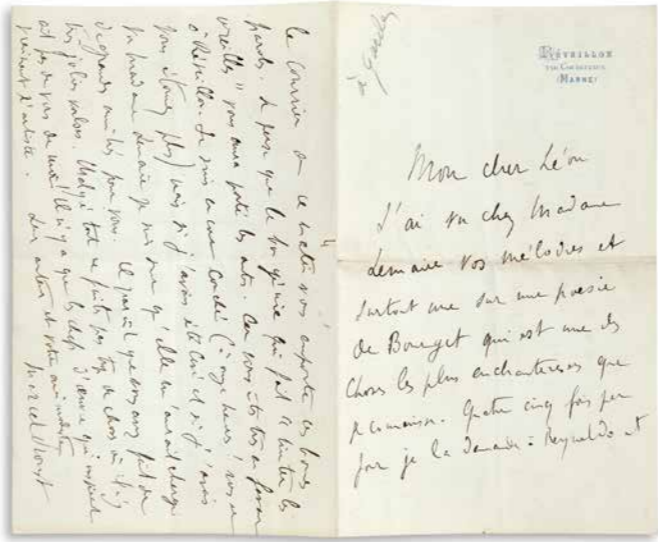
P.A.S. « P.-J. Proudhon », Bruxelles 10 novembre 1858 ; 6 pages in-4, cachet encre du tribunal.

600 - 800 €

**Dénonciation et plainte au sujet de son ouvrage *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église*.**

Condamné dès la sortie de son livre, Proudhon s'est réfugié en Belgique pour échapper à sa peine. Son livre a été interdit, mais il a été autorisé à publier un « mémoire » pour sa défense, en attendant une révision de son procès. Ce mémoire, devant le refus des imprimeurs français, a été imprimé à l'étranger ; mais il a été intercepté par le ministère de l'Intérieur avant même sa diffusion. Proudhon demande au procureur impérial près le Tribunal de police correctionnelle de la Seine à ce que son droit soit respecté et en profite pour souligner les abus de l'État, le « système d'intimidation pratiqué par la police » auprès de ses éditeurs les frères Garnier... « C'était aussi la conséquence des mesures adop-

tées par le ministre de l'Intérieur contre l'auteur du livre *De la Justice*, dont une brochure philosophique, venant de Bruxelles, avait été déjà retenue à la douane »... Proudhon relate les démarches de Charles Beslay, « ancien représentant du peuple, son fondé de pouvoir et son ami », pour réclamer les exemplaires saisis. Il fut répondu que « le mémoire a été saisi par ordre du ministère de l'Intérieur, comme contenant les passages incriminés du livre, et que la police n'en permettra pas la distribution »... Proudhon proteste contre « cet acte de pur arbitraire ». Il continue, avec verve, la relation des vaines démarches auprès des magistrats pour faire assigner le ministre, ou adresser une sommation à la douane... Ainsi « on serait débarrassé et du mémoire, et du procès, et de l'homme »... Mais Proudhon, « menacé dans sa liberté et ses intérêts par cette espèce de complot organisé pour la proscription de sa pensée et de sa personne, mais fort de son droit, et certain de la vérité des faits qu'il dénonce », demande au procureur d'informer contre le ministre de l'Intérieur Delangle, le directeur de la Librairie Salles, les magistrats Benoît-Champy, de Charancey, Sainte-Beuve et Legallois, d'inviter les deux premiers à « cesser leur opposition à l'introduction du mémoire », et sinon de les poursuivre...



105

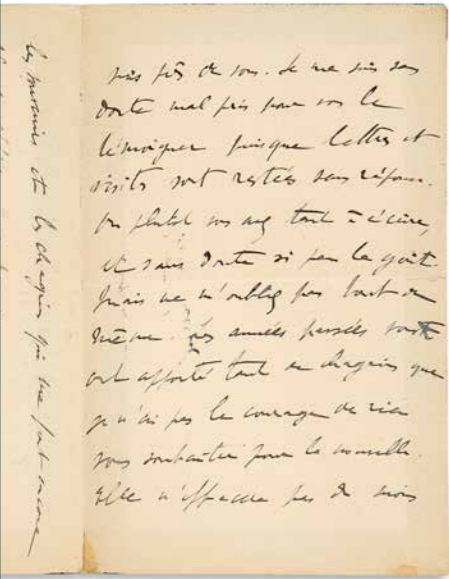
**PROUST Marcel** (1871-1922).

L.A.S. « Marcel Proust », *Réveillon par Courgivaux (Marne)* [fin octobre ou début novembre 1895], à son « cher Léon » [DELAFOSSÉ] ; 4 pages in-8 à en-tête de Réveillon.

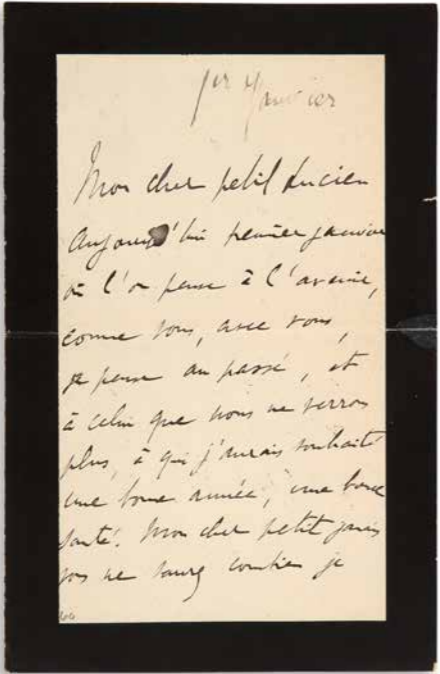
3 000 - 4 000 €

**Jolie lettre inédite, lors d'un séjour avec Reynaldo Hahn au château de Réveillon, chez Madeleine Lemaire.**

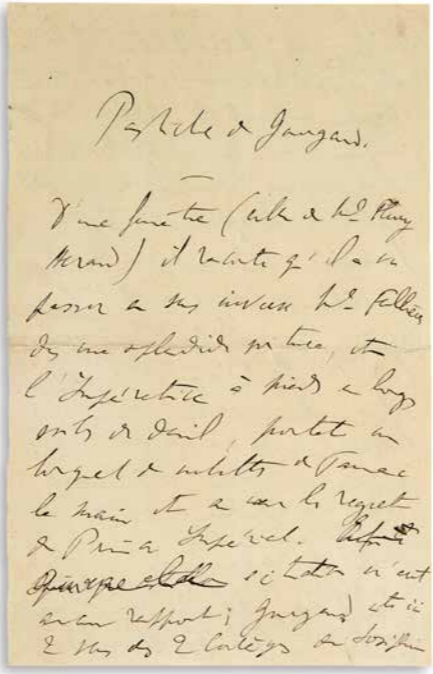
« J'ai vu chez Madame Lemaire vos mélodies et surtout une sur une poésie de Bourget qui est une des choses les plus enchanteresses que je connaisse. Quatre cinq fois par jour je la demande à Reynaldo et quand il n'est pas là, d'une voix glapissante et d'un doigt unique, j'épouvante les fleurs des printemps morts et leurs adorables aromes par des questions discordantes qui ne leurs donne [sic] pas envie de me répondre où elles sont. Toutes les autres ont leur charme à elle, de glaise d'or ou de verger. Et pour celle que je considère un peu comme ma bru puisque je lui ai donné mon fils, je la trouve malgré la susceptibilité des beaux pères, sans défauts. Je la chante aussi [...] et regrette que ma voix ne sache pas comme votre mélodie monter jusque dans "les cieux" ». Il reste encore quelques jours à Réveillon, où Delafosse est « très en faveur [...] Il paraît que vous avez fait de très jolies valse. Malgré tout ne faites pas trop de choses où il n'y ait pas de vers de moi ! Il n'y a que les chefs d'œuvre qui inspirent pleinement l'artiste »...



106



107



108

PROUST Marcel (1871-1922).

L.A.S. « Marcel Proust », [Versailles vers le 12 décembre 1906], à Madame CATUSSE ; 18 pages in-8 (papier deuil).

7 000 - 8 000 €

Très longue lettre sur son mobilier et son installation au 102 Boulevard Haussmann, où il peut disposer les meubles de sa mère et de l'appartement familial de la rue de Courcelles.

« Tout ce que vous m'avez dit m'a semblé – à travers la brume du malaise se dissipant – parfait. Je ne tenais pas au papier rouge comme vous l'aviez cru. C'était ce papier empire en particulier qui m'avait semblé beau quoique rouge. Mais il ne pouvait aller là. Et je ne suis nullement hostile au rouge, au contraire ! Je suis content de voir que les boiseries pourront servir, je croyais que l'antichambre était trop petite, et cela me fera grand plaisir de les retrouver là car Maman en avait eu tant de plaisir, aimait tant son antichambre. En dehors même de cette douceur, cela me fera plaisir de toutes façons car c'était ravissant quoique en pense ma jeune belle-sœur ! Hélas ce que vous me dites de l'appartement du boulevard Haussmann [celui de son grand-oncle Weil, également au 102 boulevard Haussmann] je le sais trop ! Il y a quinze ans au moins que je ne l'ai pas vu, mais je me le rappelle comme la chose la plus laide que j'aie jamais vue, le triomphe du mauvais goût bourgeois à une époque encore trop rapprochée pour être inoffensive ! Cela n'est même pas démodé dans le sens charmant du mot. Démodé ! C'est trop laid pour l'être jamais. Mais je vous ai dit la douce et triste force attractive qui m'y avait ramené, malgré l'horreur plus encore du quartier, de la poussière, de la gare Saint Lazare, tant d'autres choses. Les amis qui cherchèrent pour moi avec un si adorable dévouement puisque je ne pouvais chercher moi-même et qui connaissaient mes instructions et mes goûts, mes recommandations : pas d'arbres, pas de bruit, pas de poussière, quartier élevé etc. etc., n'en reviennent pas encore de m'avoir vu élire le “bel appartement” d'un Nucingen moins riche et beaucoup plus tardif. [...] il aura du moins été une transition entre l'endroit où repose pour moi Maman et qui n'est pas le cimetière mais l'appartement de la rue de Courcelles et un appartement qu'elle n'aurait jamais vu, entièrement étranger ».

Puis il parle de son séjour à l'Hôtel des Réservoirs à Versailles ; il ne s'éveillait qu'à la nuit... « J'ai passé quatre mois à Versailles comme si je les avais passés dans une cabine téléphonique sans avoir rien su du décor. Et autrefois j'allais sans cesse de Paris à Versailles tant j'aime ces lieux incomparables, que notre tristesse a construits plus beaux qu'ils ne furent jamais dans leur splendeur première et qui ont tant gagné en beauté de Louis XIV à Barrès ! »...

Il demande des nouvelles de Reynaldo HAHN : « Il me téléphone tout le temps pour venir, mais je suis vraiment trop souffrant, j'espère qu'il ne prend pas cela pour de l'indifférence. Dieu sait si c'est le contraire que j'éprouve pour lui ! »

Il ne sait quand il pourra s'installer à Paris, car il y a du retard. « Dès mon arrivée – même si je dois bien me porter ensuite dans l'appartement – je serai malade quelques jours, comme après tout changement »...

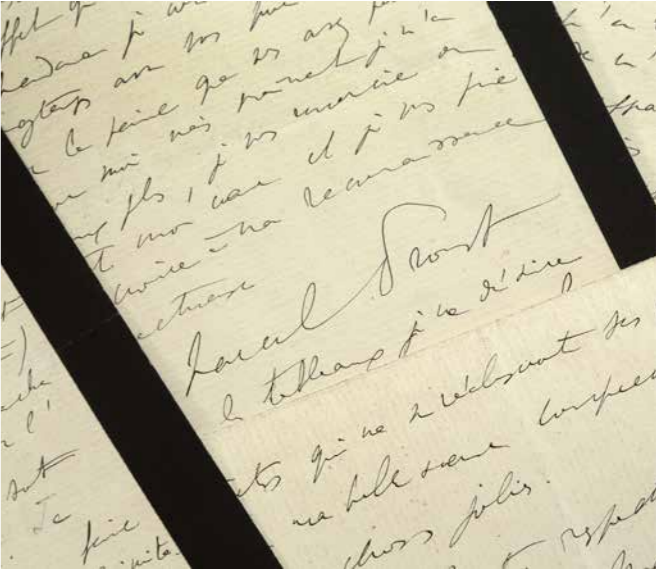
Il n'y a pas moins de quatre post-scriptum à cette lettre. Proust parle d'abord de ses tableaux : « Pour les tableaux je ne désire voir un peu en vue que la bergère petite et vieillotte qui a l'air monstrueux et racé d'une infante espagnole, le portrait de Maman, et mon portrait par Blanche. Cependant les copies exactes des Snyders feront très bien dans la salle à manger. Je sais que le Govaert Flinck (*Tobie et l'Ange*) est un tableau de prix, et en somme la très bonne peinture un peu sombre d'un des meilleurs élèves de Rembrandt. Mais je compte le laisser à Robert (et du reste tout ce qu'il voudra) ainsi que le si beau portrait de Papa par Lecomte du Nouy, qui faisait l'admiration de Jacques Blanche, mais je crois que Robert aura grand plaisir à l'avoir. Je lui enverrai aussi s'il veut bien les héberger (ou je lui garderai dans l'ombre) *Esther et Aman*, *l'histoire romaine*, et le Metsu [...] Mais pour mon compte tout tableau qu'on n'a pas désiré, acheté avec peine et amour est atroce dans un appartement. [...] un tableau qui ne plaît pas, c'est une horreur ».

Dans un autre post-scriptum, Proust parle de l'installation de sa chambre : « Si le mobilier bleu n'est pas adopté pour ma chambre, on pourrait grossir les meubles de l'ancienne chambre de Papa de quelques meubles du grand salon ou du petit salon qui ne tiendront peut-être pas dans ces pièces plus petites. Le seul inconvénient que je vois au joli (relativement) papier empire dans l'antichambre est que toutes les boiseries de l'antichambre de Maman ne sont guères du même style. Je pourrais peut-être dans ce cas faire tendre les murs en étoffe (imitation des vieilles toiles de Jouy, ce que j'avais comme rideaux dans ma chambre rue de Courcelles, et que je n'aurai plus si j'ai des rideaux bleus). Je compte mettre dans le grand ou le petit salon la pendule de l'antichambre de la rue de Courcelles (Cartel) car la pendule du petit salon de la rue de Courcelles était bien néfaste, et je n'ai pas d'argent pour en acheter une belle ! »

« Encore un postscriptum [...] je suis en humeur de bibeloter [...] je tâcherai si je quitte le boulevard Haussmann d'avoir un grand salon [...] et si j'y reste de démolir une cloison »...

Proust parle encore d'un envoi de fleurs, et d'un cadeau de mariage qu'il a fait de meubles en marqueterie, comme sa mère le lui avait conseillé... « Seulement je crois que ç'aurait été bien, Maman faisant un plus beau cadeau. Mais puisque Maman n'est plus là, j'ai peur que de moi qui la représente un peu ce soit bien maigre »...

*Correspondance*, t. VI, p. 325.



106

PROUST Marcel (1871-1922).

L.A.S. « Votre Marcel », 1<sup>er</sup> janvier [1898], à Lucien DAUDET ; 2 pages et quart in8 (deuil).

3 000 - 4 000 €

Affectueuse lettre évoquant le récent décès d'Alphonse Daudet (16 décembre 1897).

« Mon cher petit Lucien Aujourd'hui premier janvier où l'on pense à l'avenir, comme vous, avec vous, je pense au passé, et à celui que nous ne verrons plus, à qui j'aurais souhaité une bonne année, une bonne santé. Mon cher petit jamais vous ne saurez combien je suis près de vous. Je me suis sans doute mal pris pour vous le témoigner puisque lettres et visites sont restées sans réponse. Ou plutôt vous avez tant à écrire, et sans doute si peu le goût. Mais ne m'oubliez pas tout de même. Les années passées vous ont apporté tant de chagrins que je n'ai pas le courage de rien vous souhaiter pour la nouvelle. Elle n'effacera pas du moins les souvenirs et les chagrins qui me font encore plus vous chérir »...

107

PROUST Marcel (1871-1922).

MANUSCRIT autographe, *Pastiche de Gourgaud*, [vers 1908 ?] ; 2 pages in-8.

4 000 - 5 000 €

Amusant pastiche d'une chronique mondaine, écrit pour Reynaldo Hahn.

[Nous rectifions le nom lu par Philip Kolb comme « Gaugard » en Gourgaud. Membre du Jockey Club et autres cercles mondains, ardent collectionneur, le baron Napoléon GOURGAUD (1881-1944) était l'arrière-petit-fils du compagnon de Napoléon à Sainte-Hélène. Selon Gabriel-Louis Pringué, « le baron fut tout sa vie un mécène, un artiste, un hôte délicat et affectueux, dont le physique aristocratique et la conversation spirituelle charmait ». En août 1920, Proust demande au duc de Guiche où est Napoléon Gourgaud, et dit qu'il veut « faire un pastiche contre lui » (*Correspondance*, t. XIX, p. 410), peut-être pour l'inclure dans une seconde série de *Pastiches et Mélanges*.]

« D'une fenêtre (celle de M<sup>e</sup> Flury Herard) il raconte qu'il a vu passer en sens inverse M<sup>e</sup> Fallières dans une splendide voiture, et l'Impératrice à pied en longs voiles de deuil, portant un bouquet de violettes de Parme à la main et au cœur le regret du Prince Impérial. Enfin quoique la situation n'ait aucun rapport, Gourgaud cite ici 2 vers des 2 Cortèges de Joséphin Soulayr, qu'il croit être de lui, et inventer au moment même. Et il termine en disant que le soir au cotillon de M<sup>e</sup> Henri de Rothschild il a mis une boutonnrière en violettes de Parme et personne n'a su pourquoi. M<sup>e</sup> de Gagne [?] lui a dit “C'est original ces violettes” mais lui n'a pas voulu profaner son secret. Et le soir en rentrant et en se déshabillant il a mis “pieusement” la boutonnrière dans un vase devant la photographie de l'Impératrice et a oublié de répondre à une invitation de la C<sup>ess</sup>e Molitor. Le soir chez M<sup>e</sup> Barrachin on a trouvé l'article de Gourgaud “idéal” et Verdé Delisle a dit qu'il pouvait faire tout ce qu'il voulait de ses dix doigts et que c'était malheureux qu'il n'ait pas besoin de ça pour vivre ».

Publié par Philip Kolb dans les *Lettres à Reynaldo Hahn* (1956, n° CVIII).

**PROUST Marcel** (1871-1922).

L.A.S. « Marcel Proust », [Versailles 15 octobre 1908], à Albert NAHMIAS à Fontainebleau ; 1 page et quart in-8, enveloppe (petit deuil).

2 000 - 2 500 €

« Merci de votre souvenir délicat si délicat et charmant, mon cher ami, et dont le raffinement atteste au contraire cette culture ou cette aptitude de l'esprit et du cœur que vous vous refusez trop modestement. Je suis ennuyé de vous savoir triste à Fontainebleau. Quant à moi je suis bien malade à Versailles, étouffant sans trêve, pouvant me lever à peine une fois par semaine »...

**PROUST Marcel** (1871-1922).

L.A.S. « Marcel Proust », Cabourg G<sup>d</sup> Hôtel [24 septembre 1910], à André de FOUQUIÈRES à Biarritz ; 16 pages in-8, enveloppe à en-tête du *Grand Hôtel Cabourg*.

8 000 - 10 000 €

**Très longue et extraordinaire lettre inédite, dans laquelle Proust s'explique longuement sur son renoncement au journalisme pour se consacrer à son roman qui est toute sa vie, et sur son affection pour Lucien Daudet.**

[André de FOUQUIÈRES (1874-1959), écrivain et mondain, arbitre des élégances parisiennes, venait de publier *De l'art, de l'élégance, de la charité* (de Boccard, 1910), pour lequel il dut demander un article à Proust.] S'il n'était pas si fatigué, il voudrait écrire à son cher André « trente pages de lettre », ne pouvant faire la chronique demandée, et « si clairement vous expliquer pourquoi qu'il ne pourrait pas rester dans votre esprit l'ombre d'un doute sur le sentiment profond que j'ai pour vous et qui souffre si amèrement de vous en refuser la première preuve que vous m'en demandez ». Il a fait « quelques articles dans *le Figaro*. J'ai cessé il y a trois ans parce que étant malade, je ne pouvais en faire beaucoup.

Or si bête que cela ait l'air à dire de la part d'un inconnu comme moi, [...] il se trouve que des écrivains très connus, illustres, les uns des maîtres à qui j'avais de grandes obligations, les autres des amis très chers, me demandèrent de faire des articles sur eux parce qu'ils aimaient ma manière d'écrire » ; mais, pour ne froisser personne, il a préféré « cesser absolument de faire des articles. D'ailleurs ma santé empirait et j'ai commencé un grand livre, qui est toute ma vie maintenant, et si Dieu me donne de le finir, alors, délivré je recommencerai à écrire dans les journaux ». Il a fait une seule exception pour Lucien DAUDET : « j'étais écœuré de la conspiration du silence qu'on fait autour de son admirable talent. Et puis vous savez peut-être ce qu'il a été pour moi pendant quinze ans [...] Mon seul duel [contre Jean LORRAIN] a été à cause de lui et de notre amitié calomniée. Et pour le second (pour un motif tout différent) c'est son frère qui était mon témoin. Son père a été divin pour moi. Aujourd'hui que je ne vois plus Lucien, que personne chez lui ne peut plus m'être utile à rien, il m'est doux de pouvoir lui faire cette gentillesse »... L'article, prêt depuis juillet, a été envoyé à *L'Intransigeant*, « parce que le *Figaro* a été infect pour moi en refusant après un an d'attente de publier la 1<sup>re</sup> partie de mon roman (ceci entre nous) (roman dédié à Calmette !) (mais pour Calmette aussi je suis heureux de lui donner ce témoignage de reconnaissance) », et aussi pour être plus discret, « et risquant moins d'être vu par ces maîtres que je ne veux pas froisser en manquant à ma promesse de silence tant que je n'aurai pas parlé d'eux ». Il ne veut pas « avoir l'air d'attacher une importance à ma malheureuse prose », alors que c'est « plutôt par gentillesse pour moi et pour me flatter » que Fouquières demande cet article. Mais Proust ne veut pas le « laisser supposer que c'est par manque d'amitié et de dévouement que je vous dis que je ne peux pas. C'est une impossibilité morale ». Si Fouquières n'a personne au *Figaro*, Proust est prêt à faire la chronique, « à condition de ne pas signer l'article de mon nom (c'est d'ailleurs de cette façon que j'ai parlé de livres) », et à condition que Fouquières prévienne Calmette, « car depuis qu'il m'a fait cela pour ce roman je ne peux pas le 1<sup>er</sup>, lui offrir de la prose qu'il ne me demande pas. S'il me le demande je peux envoyer un article non signé (signé d'un pseudonyme) ». Mais ce serait mieux de le demander à un autre... Il aimerait, en compensation, à défaut du « souvenir intellectuel », offrir à son ami un « souvenir matériel » qui lui ferait plaisir : « ce sera pour moi une consolation sentimentale, car dans cet objet je mettrai tout mon cœur ». Il termine en regrettant de ne pouvoir faire la connaissance de M. de VOGÜÉ : « Je ne pourrai pas le voir parce que je me suis levé une seule fois en 2 mois et ½ hors de l'hôtel et que je suis trop abattu pour faire des connaissances »...

**PROUST Marcel** (1871-1922).

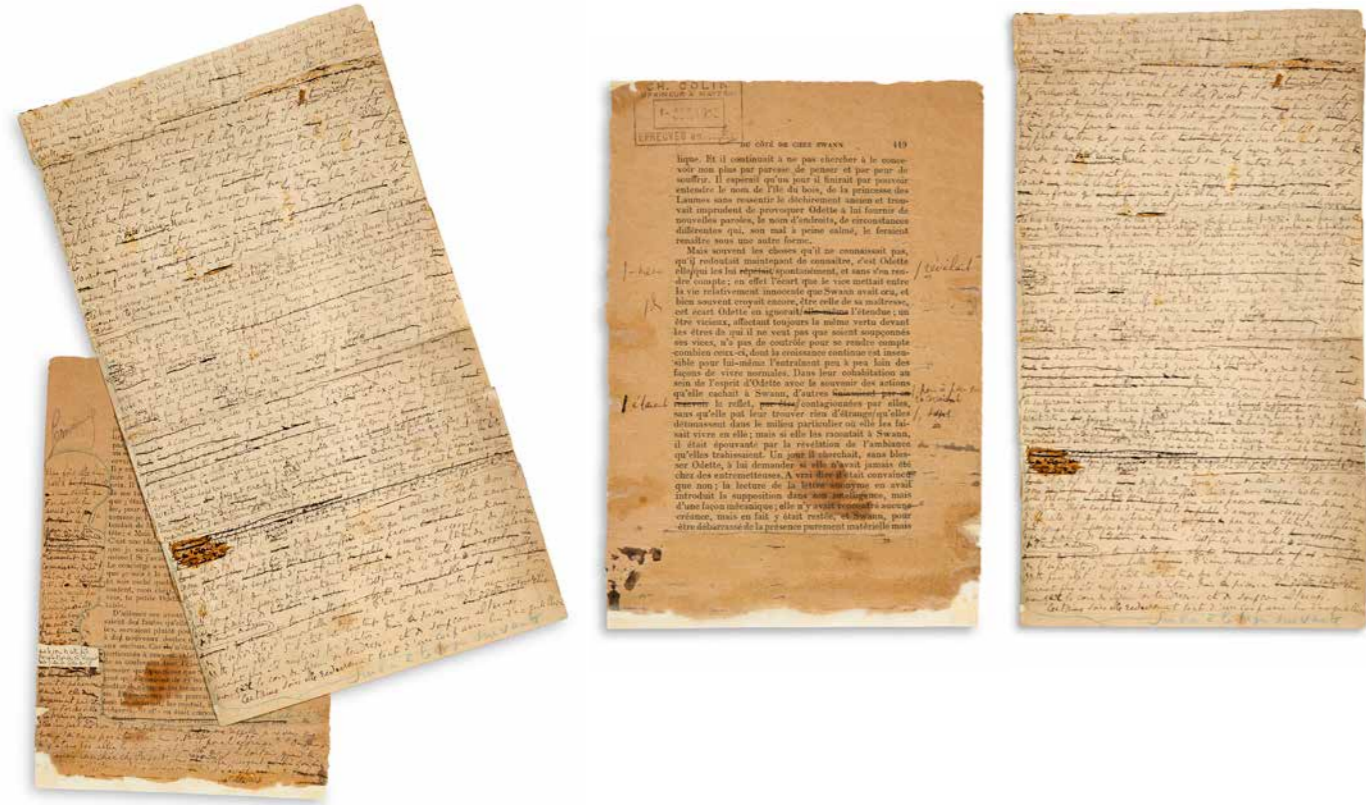
L.A.S. « Marcel Proust », [avril ou mai 1912], à Jean-Louis VAUDOYER ; 7 pages in8.

8 000 - 10 000 €

**Longue et intéressante lettre sur les poèmes de Vaudoyer et sur la publication d'À la recherche du temps perdu.**

Vaudoyer lui a envoyé son recueil *Hommage à Théophile Gautier* et Proust a trouvé ces vers délicieux : « La somnolence de Gautier et l'inspiration que lui versent les Muses de la décoration est peut-être la chose qui m'a paru de la plus rare qualité. Cependant le Café de Venise est bien remarquable aussi et quant au petit poème sur le Voyage en Espagne, cette forme qui est si essentiellement de cette époque et qui donne au goût quelque chose d'équivalent à une saveur acidulée par la perpétuelle impression que les vers ne riment pas (ce qu'on a si souvent chez Musset) il est peut-être ce que je préfère »... Il regrette cependant l'absence du baron de Sigognac, héros du *Capitaine Fracasse*, « l'œuvre de Gautier que je préfère ». Il lui demande ensuite des conseils pour la publication d'À la recherche du temps perdu : « Mon roman (?) se composera à peu près de 2 volumes de [650 barré] 700 pages chacun. Peut-être le second n'en aura que 600, mais je ne peux pas arrêter le 1<sup>er</sup> à la moitié juste. Croyez-vous qu'un ouvrage en 2 volumes soit exécutable par Fasquelle ou autre. Ou faudrait-il mettre 2 titres. Un titre général et au dessous l et un 1<sup>er</sup> titre pour le 1<sup>er</sup> volume, et un autre titre pour le second volume (comme L'Orme du mail, l'Anneau d'Améthyste) ou même cinq volumes de 300 pages un par partie. Enfin vous qui êtes si expert en belles impressions, et *sans chercher du tout la beauté* pour ce livre, mais la possibilité qu'il soit lu sans fatigue, la clarté de l'impression tient-elle à ce qu'il y a peu de lettres dans chaque ligne et peu de lignes dans chaque page ? Ainsi *la Double Maîtresse* (Mercure) est très facile à lire, *Salammbô* (Fasquelle) impossible. [...] quoique Fasquelle est le seul auquel je sois recommandé, j'aurais peut-être intérêt à aller au Mercure car il me faut des pages très, très pleines ; pour n'en avoir que 650 dans le 1<sup>er</sup> volume et je crois que c'est le maximum de pages que puisse avoir un volume ? [...]

Au p[oin]t de vue de l'ouvrage, ce que je préférerais ne pouvant avoir un volume de 1300 pages serait 2 volumes de 650. Tout de suite après 2 titres (que j'aimerais moins qu'un ouvrage en 2 volumes. (Ce serait 2 volumes aussi mais en titres séparés). Enfin une multitude de volumes (un par partie de 300 pages) est ce que j'aimerais le moins, mais peut-être ce qui me sera imposé. Dans ce cas ne devrai-je pas exiger que chaque volume paraisse au maximum 3 mois après le précédent ? Jamais je n'oserais vous parler de tout cela si je ne savais que votre grand amour de la littérature descend volontiers jusqu'aux questions de confection du livre »... *Correspondance*, t. XI, p. 117.



112

**PROUST Marcel** (1871-1922).

MANUSCRIT autographe et ÉPREUVE corrigée pour **Du côté de chez Swann**, [1913] ; un feuillet d'épreuve imprimée de 2 pages in-8 (bord inférieur restauré), et 1 page manuscrite in-fol. (30,5 x 17 cm) composée de 3 morceaux collés bout à bout.

**15 000 - 20 000 €**

**Longue paperole sur la jalousie de Swann, pour Un amour de Swann.**

Ce long développement autographe est apporté sur la deuxième épreuve de *Du côté de chez Swann*, dont l'édition paraîtra chez Grasset le 14 novembre 1913. Il s'agit des deux premières pages (449-450) du placard 29 des secondes épreuves, portant en tête le cachet à date de l'imprimeur *Ch. Colin imprimeur à Moyenne 1 SEP 1913*, correspondant aux pages 362-364 de l'édition Tadié dans la Bibliothèque de la Pléiade. Sur ces deux pages, Proust a porté en marge une dizaine de corrections. Une longue addition, venant s'insérer à la fin de la page 450, remplit la marge de gauche (avec un petit béquet collé), puis se poursuit sur la paperole (à l'origine collée au bas de la page), avec des ratures et corrections. Ce long ajout correspond, avec quelques petites variantes, aux pages 364 à 366 de la Pléiade. Swann, écoutant Odette, se laisse envahir par des soupçons. « Une fois elle lui parla d'une visite que Forcheville lui avait faite, le jour de la [première représentation d'adieux de Delaunay *biffé*] Fête de Paris-Murcie. "Comment tu le connaissais déjà ! Ah ! oui c'est vrai" dit-il se reprenant pour n'avoir pas l'air de l'avoir ignoré. Et tout d'un coup il se mit à trembler à la pensée que le jour de cette fête Paris-Murcie où il avait reçu d'elle la lettre qu'il avait si précieusement gardée, elle déjeunait peut-être avec Forcheville, à la Maison [Dorée *biffé*] d'Or. Elle lui jura que non. "Pourtant la Maison d'Or me rappelle je ne sais quoi que j'ai su ne pas être vrai, lui dit-il pour l'effrayer". "Oui, que je n'y étais pas allée le soir où je t'ai dit que je sortais, quand tu [m']avais cherchée chez Prévost,

lui répondit-elle, (croyant à son air qu'il le savait), avec une décision où il y avait, beaucoup plutôt que du cynisme, de la timidité, une peur de contrarier Swann et que par amour-propre elle voulait cacher pour le désir de lui montrer qu'elle pouvait être franche. Aussi frappa-t-elle avec une netteté et une vigueur de bourreau qui étaient exemptes de cruauté car Odette n'avait pas conscience du mal qu'elle faisait à Swann ... Elle continue à se justifier... Swann « lui sourit avec la lâcheté soudaine de l'être [faible qu'il était à ce moment *biffé*] sans forces qu'avaient fait de lui ces accablantes paroles. Ainsi, même dans ces mois auxquels il n'avait plus jamais osé repenser parce qu'ils avaient été trop heureux, dans ces mois où elle l'avait aimé, elle lui mentait déjà ! Aussi bien que ce moment (le premier soir qu'ils avaient "fait catleya", où elle lui avait dit sortir de la Maison Dorée, combien devait-il y en avoir eu d'autres, receleurs eux aussi d'un mensonge que Swann n'avait pas soupçonné. Il se rappela qu'elle lui avait dit un jour "Je n'aurais qu'à dire à Madame Verdurin que ma robe n'a pas été prête, que mon cab est venu en retard. Il y a toujours moyen de s'arranger". À lui aussi [sans doute *biffé*] probablement bien des fois où elle lui avait [dit qu'elle était passée chez sa couturière, que sa *biffé*] dit des mots qui expliquent un retard, justifient un changement d'heure dans un rendez-vous, ils avaient dû cacher sans qu'il s'en fût douté alors, quelque chose qu'elle avait à faire avec un autre ... Puis cet épisode finit par s'effacer de son esprit. « Car ce que nous croyons notre amour, notre jalousie, [ne sont pas des réalités *biffé*] n'est pas une même passion [constante *biffé*] continue, indivisible. Ils se composent d'une infinité d'amours successifs, de jalousies différentes, et qui sont éphémères mais par leur multitude ininterrompue donnent l'impression de la continuité, l'illusion de l'unité. La vie de l'amour de Swann, la fidélité de sa jalousie, étaient faites de la mort, de l'infidélité, d'innombrables désirs, d'innombrables doutes, qui avaient tous Odette pour objet. S'il était resté longtemps sans la voir, ceux qui mouraient n'auraient plus été remplacés par d'autres. Mais la présence d'Odette continuait d'ensemencer le cœur de Swann de tendresses et de soupçons alternés. Certains soirs elle redevenait tout d'un coup avec lui d'une gentillesse ... Proust a alors indiqué à l'imprimeur, au crayon bleu : « Suivre à la page suivante »...

113

**PROUST Marcel** (1871-1922).

L.A.S. « Marcel Proust », [juin 1919], à Albert NAHMIA ; 4 pages in-8.

**2 500 - 3 000 €**

« Mon petit Albert, Des crises se succèdent sans interruption et causées sans doute par ce froid, m'ont empêché de vous remercier pour Borrel. [...] Mon avis est qu'il aille travailler dans son pays. C'est selon moi son intérêt moral et matériel, et du reste le conseil que Morane lui avait donné. Je ne peux pas vous dire combien j'ai été touché de votre grande gentillesse. Cela m'a remis de plain pied avec nos bons jours de Cabourg dont je n'oublierai jamais le charme. J'espère bien vous voir avant votre départ pour l'Amérique. Je ne sais si je vais rester dans cette maison de papier où on entend chaque bruit et où on est gelé par chaque brise. Trois chambres dans un 6° rue de Castiglione auprès de la rue de Rivoli, voilà ce qu'il m'aurait fallu. Malheureusement c'est difficile à trouver et d'autre part Jacques Porel a été tellement gentil quand il m'a pris ici [8 bis rue Laurent-Pichat] que je ne peux pas lui faire attendre au delà du 1<sup>er</sup> juillet de savoir si je pars ou si je reste. Je vous dis tout cela qui ne vous intéresse aucunement, mais petit Albert, dans mes lettres à vous, c'est comme quand nous causons, si fatigué que je suis, j'ai de la peine à vous quitter »...

114

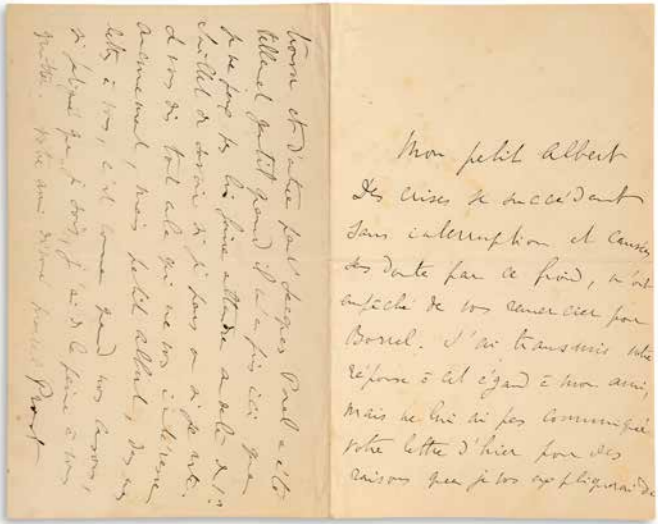
**PROUST Marcel** (1871-1922).

L.A.S. « Marcel », [janvier 1922], à son « bien cher Clément » de MAUGNY ; 12 pages in-8.

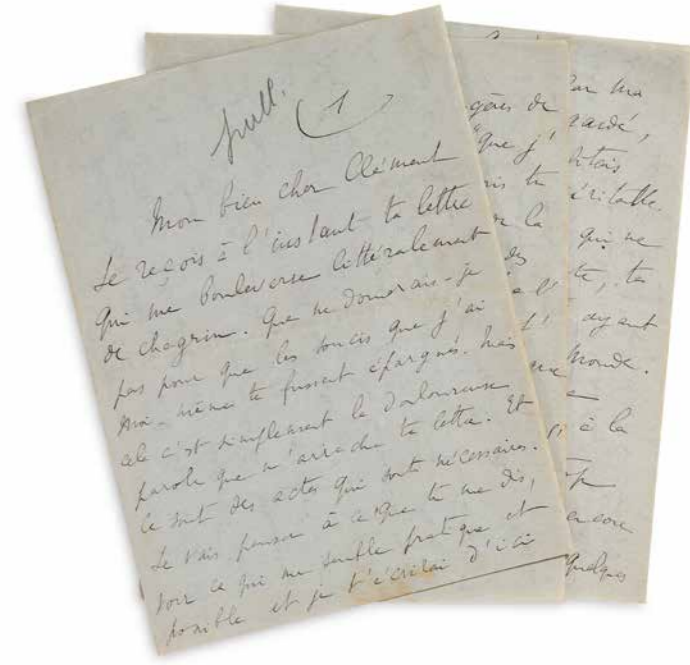
**4 000 - 5 000 €**

**Longue lettre à son ami qui veut entrer à la Société des Nations.**

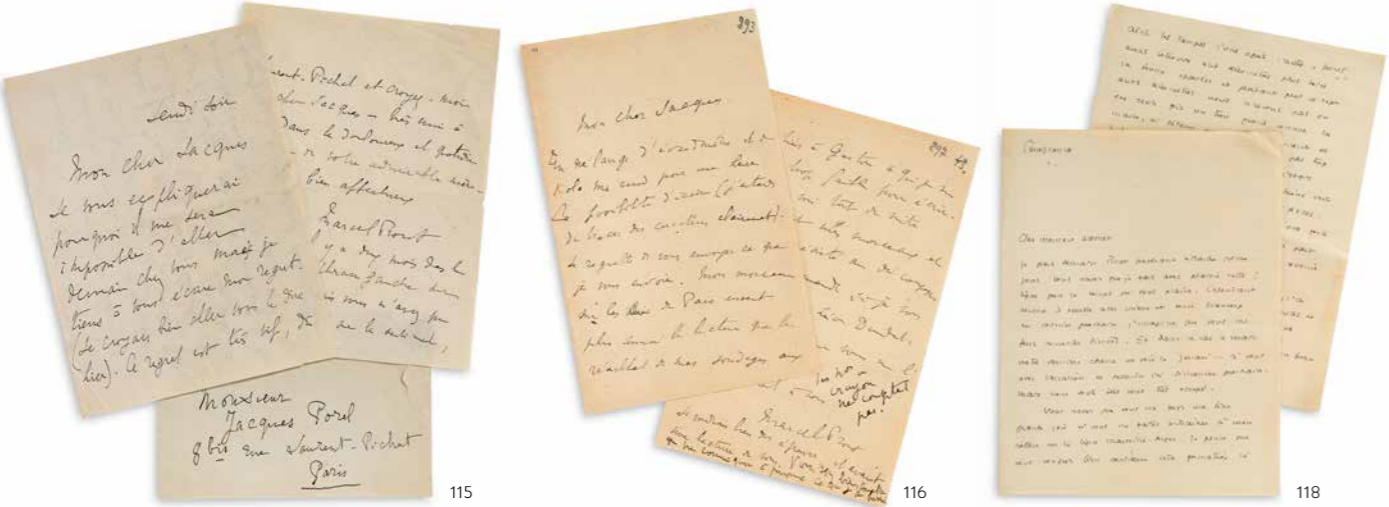
« Je reçois à l'instant ta lettre qui me bouleverse littéralement de chagrin. Que ne donnerais-je pas pour que les soucis que j'ai moi-même te fussent épargnés. [...] Dès maintenant je ne veux pas te leurrer d'illusions. Je crains que la Société des Nations n'en soit une (j'entends une place à la Société des Nations). Je vais m'en occuper néanmoins .... Il lui cite alors le cas d'un jeune homme de sa connaissance dans le même cas et dont les démarches sont restées infructueuses. « Or ce jeune homme [...] est d'une intelligence et d'une nature tout à fait remarquables. De plus il a dans le monde les plus brillantes relations. Malgré cela il n'a pas abouti, ou du moins n'avait pas abouti quand je l'ai vu pour la dernière fois il y a longtemps de cela car ma santé allant toujours s'aggravant je ne quitte plus mon lit que bien rarement, à peine une fois par mois. Encore cet été je suis resté sept mois sans me lever »... Il raconte ensuite ses démarches au Ministère des Affaires étrangères où il avait un ami [Paul MORAND]: « il y est toujours mais tu sais combien les répercussions de la politique modifie la situation des individus, et je ne sais pas s'il a l'influence qu'il avait alors .... Il était prêt à prendre l'affaire [la succession de la comtesse de Maugny] en mains. Quant au ministre de Roumanie, « je le connais à peine, je l'ai vu il y a beaucoup d'années, je l'ai trouvé très froid et je doute qu'il ait beaucoup de sympathie pour moi. Il se nomme Daeschner »... Il s'inquiète que Clément n'ait pas reçu sa lettre : « Il reste un mystère. Comment n'as-tu pas eu ma lettre. J'écris si rarement, par le fait de mon état, que je ne réponds à personne et qu'on ne peut oublier de mettre une lettre de moi à la poste, surtout une lettre adressée à toi, car ma femme de chambre a gardé, depuis le temps où j'habitais b<sup>d</sup> Haussmann, une véritable adoration pour toi. Ce qui ne peut t'étonner du reste, ta grâce et ta simplicité ayant toujours conquis tout le monde .... Il est « bien chagrin d'apprendre que ton bonheur, si assuré par ta charmante femme, se trouve endeuillé par ces événements absurdes et lamentables. J'en ai le cœur navré [...] Merci de ce que tu me dis de mes livres. Hélas mon éditeur (ceci *entre nous*) n'a pu me payer (je te demande une discrétion absolue car cela lui ferait du tort) sans quoi les choses s'arrangeraient d'elles-mêmes sans avoir besoin de chercher une situation pour toi ... Correspondance, t. XXI, p. 35.



113



114



115

**PROUST Marcel** (1871-1922).

L.A.S. « Marcel Proust », Jeudi soir [27 juillet 1922], à Jacques POREL ; 5 pages in-8, enveloppe (annotée par le destinataire : « dernière lettre – juin 1922 »).

5 000 - 6 000 €

**Belle lettre au fils de Réjane au sujet du château de Guermantes.**

[C'est la dernière lettre de Proust à son ami Jacques Porel (1893-1932) ; il mourra le 18 novembre.]  
Il regrette de ne pouvoir accepter son invitation de demain [dîner organisé par Porel pour réunir Proust et les nouveaux propriétaires de Guermantes, Maurice Hottinger et sa femme, née Blanche de Maupeou] : « Ce regret est très vif, dû à une assez subite recrudescence d'affection pour vous, ramenée par interférence du cœur, à des temps plus anciens. [...] Et puis dans mon regret il y a aussi la propriétaire actuelle de Guermantes. Ce n'est pas un mot aimable, j'aurais vraiment aimé la connaître. Je trouve si bon, si intelligent de sa part, d'avoir pensé au nom du château qu'elle habitait. Je pense que dans l'histoire des Châtelaines c'est un fait unique. Et du nom être allée en esprit à l'auteur. Le nom de Guermantes (dont je voudrais tant, dites-le-lui, savoir l'étymologie) m'a toujours porté bonheur. Quand parut Swann, un "admirateur" inconnu de moi, demanda à me connaître pour m'offrir un livre relié aux armes de Guermantes. C'était Walter BERRY, devenu un des deux ou trois hommes que j'aime le plus. Cher Jacques, j'ai eu entre un mois atroce à la suite d'un accident et une fièvre rhumatismale à peine finie un soir de santé ! »... Il salue la « charmante femme » de Porel, se disant « très uni à vous dans le douloureux et quotidien souvenir de votre admirable mère ». Il ajoute pour finir une remarque sur son dernier article [*Les Goncourt devant leurs cadets*, dans *Le Gaulois* du 27 mai 1922] : « J'ai mis il y a deux ou trois mois dans le *Gaulois* une phrase gauche sur *Germinie* [Germinie Lacerteux, pièce créée par Réjane, qui fit pleurer Proust dans son enfance] mais vous n'avez pu vous méprendre sur le sentiment, ni personne ».  
**On joint** une note dactylographiée de Suzanne Vernes concernant l'histoire de cette lettre.

#### PROVENANCE

Jacques Porel ; ancienne collection du baron Hottinger.  
*Correspondance*, t. XXI, p. 387.

116

**PROUST Marcel** (1871-1922).

L.A.S. « Marcel Proust », [23 septembre 1922], à Jacques RIVIÈRE ; 5 pages in-8.

4 000 - 5 000 €

**Une des dernières lettres de Proust, alors que, malade, il travaille à son roman *La Prisonnière*.**

[Proust, gravement malade, met au pont le dernier volume de *la Recherche du Temps perdu*. Il a promis à Jacques Rivière, directeur de la *Nouvelle Revue Française*, des extraits qu'il doit fournir à la revue et qui donnent lieu à de nombreux échanges entre les deux hommes. Proust décide cependant de donner aux *Œuvres libres* un grand extrait couvrant l'époque de la vie avec Albertine et qui paraîtra en février 1923. Rivière continue à faire le siège de l'écrivain épuisé pour qu'il tienne sa promesse initiale. Proust lui enverra finalement *Le Sommeil d'Albertine* et *Les Cris de Paris*, après un mois et demi de bataille. Il réduit le premier de ces fragments, *La regarder dormir*, à six pages, et un second, *Mes réveils*, à deux pages et demie. Jusqu'au jour de l'impression, Rivière devra faire face aux exigences vétilleuses de l'écrivain concernant le découpage de son texte et les corrections. Les deux extraits paraissent dans la *Nouvelle Revue Française* du 1<sup>er</sup> novembre 1922, 18 jours seulement avant la mort de Proust. Cette lettre accompagnait le premier fragment adressé à Jacques Rivière.]  
« Un mélange d'évadmine et de kola me rend pour une heure la possibilité d'écrire (j'entends de tracer des caractères clairement). Je regrette de vous envoyer ce que je vous envoie. Mon morceau sur les Cris de Paris eussent plus amusé le lecteur que le résultat de mes sondages aux profondeurs du sommeil. Mais ceci fait déjà près de 15 pages de la N.R.F. Il ne faut pas abuser. Le morceau que je vous envoie doit avoir pour titre : I *La regarder dormir*. II *Mes réveils*. J'ai fait avec une énergie méritoire si vous aviez vu mon état un travail de découpage qui me rendra phrase par phrase l'établissement du volume une torture. N'ayez aucune crainte en voyant le nom de Gisèle au lieu de celui d'Albertine. Je suis trop honnête vis-à-vis de vous, et j'ajoute vis-à-vis de Fayard, pour qu'une seule ligne de ce que je vous envoie paraisse aux *Œuvres libres*. Il aura cela en moins dans ses extraits. Et d'ailleurs beaucoup d'autres choses. Mais je lui laisserai les Cris de Paris (ce n'est pas les Cris de Paris je vous dis très mal) je crois car le travail me semble sans cela inextricable. Nous en parlerons quand j'irai mieux. Du reste je suis déjà beaucoup mieux (grâce à l'évadmine). Mon médecin m'ayant vu en train de me tuer sur vos extraits m'a trouvé fou de travailler dans un état pareil. Je ne vous demande pas de venir me voir (maintenant je pourrais vous recevoir peut-être) mais je sais que les sorties du soir ne vous valent rien. Dites mille amitiés à Gaston à qui je suis encore trop faible pour écrire. Écrivez-moi tout de suite comment sont mes morceaux ? et s'ils ont résisté au découpage »... Il réclame des épreuves.  
*Correspondance*, t. XXI, p. 484.

117

**ROYÈRE Jean** (1871-1956).

71 L.A.S. « Jean Royère » ou « Jean » et 2 L.A. (incomplètes), 1932-1954, à Armand GODOY ; 230 pages in-4 ou in-8, la plupart à en-tête *La Phalange*.

700 - 800 €

**Importante correspondance littéraire.**

Jean Royère a fondé et dirigé la revue *La Phalange* de 1906 à 1914. Il va trouver en Armand GODOY un « frère très cher », qui va l'aider à ressusciter *La Phalange* en décembre 1935, après une interruption de vingt et un ans. Ces longues lettres sont écrites de Paris, Divonne-les-Bains, Vernon, Avignon, et Dinard. Nous ne pouvons en donner qu'un bref aperçu. Royère est « emballé » par la poésie « géniale » de Godoy (8 juillet 1932), pour qui il rêve du Prix Nobel... Il parle de *Frontons* (1932), de *Triste et tendre* (1935), et de ses fidèles interventions en faveur de Godoy... Il se livre à des réflexions sur l'évolution de la pensée occidentale, de la logique au psychologique, aussi bien que sur le symbole dans l'art, la musique, et l'amour. « Vous voyez la palingénésie psychologique de la musique en art de l'amour et en art de Dieu ou, si vous préférez, de l'*Homme* et pour l'artiste l'intimation d'un langage et rythme qui sont un surrythme, un sursaut asymétrique de catachrèses et de répétitions hyperboliques et soutenues. Voilà la psychologie du *musicisme musical* totalement opposée à l'autre, à celle du musicisme sculptural qui est l'art de l'*espace concret* » (2 juillet 1934)... Il est seulement que « vaguement question » de reprendre *La Phalange*, en juin 1935, mais rapidement la revue occupe la correspondance : rapports avec l'éditeur, distribution, inclusion de vers de Godoy (« *tu avances régulièrement sur la rampe raide du Pinde* », 15 juillet 1936), choix de collaborateurs, qualité des contributions, traductions, numéros spéciaux, suppléments, tirages, épreuves, abonnements, finances, concurrence... La politique tient aussi sa place : Royère s'exprime fréquemment et longuement sur le Front populaire, la guerre d'Espagne, la menace du Dragon Rouge, etc. La France « est gouvernée *bolchévistement* et l'Espagne également » (4 août [1936]) ; « *Le Bolchévisme doit mourir... ou la poésie* », ([été 1936]) ; il marche avec Hitler ; « les circonstances tragiques du moment doivent absolument nous faire mettre *Mussolini au pinacle*, pour le salut du monde » (12 septembre 1936)... Après la guerre, il souffre matériellement, mais sa dernière lettre est une explosion de joie pour le chef-d'œuvre du *Bréviaire* de Godoy... Il est question de Gabriele d'Annunzio, Louis Barthou, Binet-Valmer, Auguste et Georges Blaizot, Henry Bordeaux, l'abbé Brémond, Jean Cassou, Raymond Christoflour, George-Day, André Devaux, Jean Dolent, Paul Fort, Francis Jammes, Tristan Klingsor, Lugné-Poe, Mallarmé, Camille Mauclair, Albert Messein, Jean-Antoine Nau, Marcel Prévost, Marie de Régnier, Émile Ripert, Saint-Pol-Roux, Paul Valéry, Théo Varlet, etc. Plus un tapuscrit avec corrections autogr., *Quelques mots sur Armand Godoy* (4 p. in-4), et le manuscrit d'une adresse à René Vannier, relative à Godoy.

**On joint 3 volumes de Jean Royère**, éditions originales, reliés par Canape demi-maroquin rouge à coins.

*Clartés sur la poésie* (Paris, Albert Messein, 1925). Un des 15 exemplaires sur vergé d'Arches, l'exemplaire personnel de Jean Royère, enrichi de 2 poèmes autographes signés de Jean Royère (*Lumière sceau natal* et *Eurythmies retrouvées* dédié à Paul Valéry) et du prière d'insérer autographe, une l.a.s. de René GHIL à Jean Royère (la dernière, 30 mai 1925), un article autographe de Louis de Gonzague FRICK sur le livre avec une l.a.s., et une carte a.s. de l'abbé Brémond.  
*Mallarmé, précédé d'une Lettre sur Mallarmé de Paul Valéry* (Paris, Simon Kra, 1927). Un des 40 ex. sur Hollande à grandes marges. Superbe et long envoi a.s. à Armand Godoy. On joint un autre ex., sur papier d'édition, pareillement relié, avec envoi a.s. au fils d'Armand Godoy.  
*O quêteuse que voici* (Paris, Simon Kra, 1928). Un des 20 ex. sur Hollande (n° 6), avec envoi a.s. à Mme Armand Godoy.

118

**SAINT-EXUPÉRY Antoine de** (1900-1944).

L.A. (minute), Casablanca [fin 1931], à Didier DAURAT ; 6 pages petit in-4 (marque de pli).

4 000 - 5 000 €

**Très belle lettre du pilote à son patron de l'Aéropostale.**

[Saint-Exupéry assure alors la liaison Casablanca-Port-Étienne de la ligne d'Amérique du Sud, avant d'être affecté à la ligne d'hydravions Marseille-Alger en 1932. On sent dans cette lettre tout le respect de Saint-Ex pour Didier DAURAT (1891-1969), le mythique directeur des Lignes Latécoère (1919-1927) puis Aéropostale (1927-1933), qui inspirera le personnage de Rivière dans *Vol de nuit* (1931).]  
Saint-Ex espère que Daurat le fera « remonter bientôt. [...] Vous savez que vous me ferez une bien grande joie si vous me faites entraîner à mon retour sur la ligne Marseille-Alger. Je pense que vous voudrez bien considérer cette formation-là comme utile étant donné le rôle que prendront un jour les hydravions. Je serai également très heureux si vous m'accordez votre confiance pour les essais d'Agadir Saint-Louis sans escale. L'expérience vient de m'en démontrer une fois de plus la nécessité, car mon dernier voyage n'a pas été facile ». Et de dresser une relation minutieuse des incidents de vol, des difficultés des escales : « A notre départ de Port-Étienne, Cisneros a annoncé une visibilité nulle par brume épaisse au sol. La presque île de Port-Étienne était à demi-couverte de brume jusqu'au milieu du terrain : l'affaire se présentait mal. Mais j'étais si ennuyé d'avoir déjà couché à Agadir en descendant, que j'ai décidé d'aller voir quand même. [...] Bénéficiant de contre-alizés violents et d'alizés violents aussi, j'ai pensé que j'avais le temps de pousser une pointe jusqu'à Cisneros et de revenir à Port-Étienne sans que la situation s'y soit beaucoup aggravée. En effet quand je suis arrivé au banc de brume de Cisneros qui commençait à mi-chemin, brume très épaisse, Port-Étienne était clair et j'ai continué paisiblement vers Cisneros, en dessus, et d'ailleurs sans un relèvement, car la nuit était trop humide. Je suis par hasard tombé pile sur Cisneros sans quoi, faute de relèvements, je n'aurais eu qu'à m'en retourner. Le dernier message reçu, à mon arrivée, me signalait encore visibilité nulle. Mais j'ai remarqué que la brume sur la presque île était beaucoup moins épaisse qu'ailleurs et qu'on apercevait vaguement les feux. Je me suis posé sans difficulté. Je n'ai d'ailleurs rien risqué car j'avais décidé de faire un ou deux passages dans la brume aux instruments et près du sol en en abondant, au compas, le halo du phare sous le bon angle pour ne rien emboutir. Si je ne voyais pas le sol, je remontais au dessus de la brume et m'en retournais. Si je voyais j'y plaquais mes roues et roulais droit face au pionnier. Or j'ai très bien vu le sol »... Saint-Ex veut montrer qu'à bord d'un appareil Laté 28, il pourrait faire bien mieux qu'avec un Laté 26 et se passer d'escale : « ce voyage qui a été, en apparence, difficile, n'a vraiment présenté aucune difficulté sérieuse simplement parce que, étant donné le vent, j'avais assez d'essence pour continuer même sur Casa – et ainsi je n'ai pas été inquiété une minute. Avec trois heures de plus d'essence je n'aurais même pas insisté pour atterrir à Cisneros. Cela démontre bien ce que l'on pourrait faire avec des Lat' 28 quinze heures ! »

#### PROVENANCE

Vente Artcurial 9 mai 2011, n° 248.

119

**SAINTE-BEUVE Charles-Augustin** (1804-1869).

POÈME autographe signé « J. D. », *Sonnet. Imité de Wordsworth*, 26 août 1829 ; 1 page oblong in-4 (16,3 x 24,2 cm).

400 - 500 €

Belle page d'album avec ce sonnet « imité » du poète romantique anglais William WORDSWORTH (1770-1850), qui sera recueilli dans *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme* (1829), avec une variante au 9<sup>e</sup> vers ; le 4<sup>e</sup> vers présente une rature avec correction intégrée dans le texte publié..  
« Je ne suis pas de ceux pour qui les causeries  
Au coin du feu, l'hiver, ont de grandes douceurs »...

**SAND George** (1804-1876).

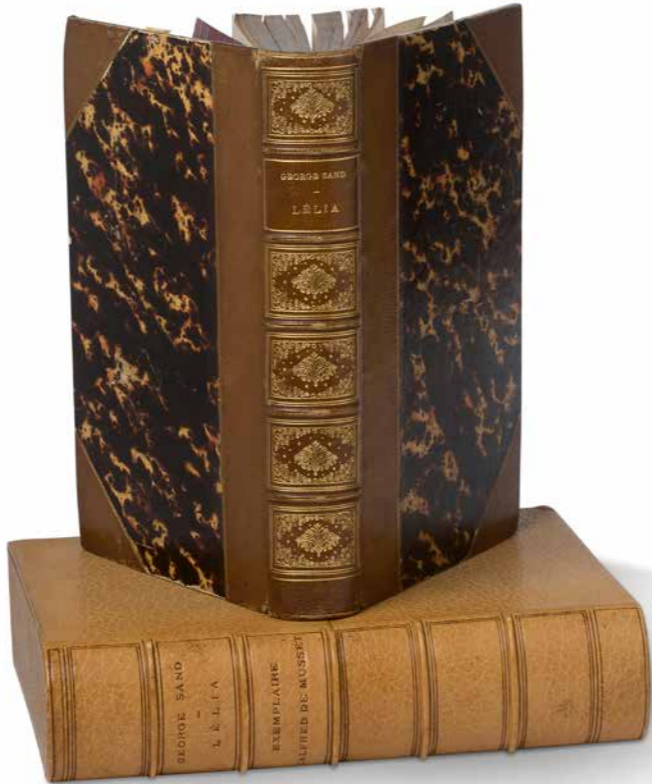
*Lélia* (Paris, Henri Dupuy, imprimeur-éditeur, L. Tenré, libraire, 1833), 2 tomes reliés en un volume in-8 (21,5x13,3 cm), demi-marquoquin lavallière à coins, filets dorés, dos à nerfs à caissons encadrés de triples filets dorés et ornés de fleurons, tête dorée (reliure fin XIX<sup>e</sup> siècle) ; étui-boîte marquoquin crème en forme de livre par G. Huser.

25 000 - 30 000 €

**Édition originale.**

**Précieux exemplaire offert par George Sand à Alfred de Musset au début de leur liaison, avec un double envoi.**

Tome I: 4 ff. n. ch. (faux-titre, titre, dédicace et épigraphe), 350 p. Tome II : 3 ff. n. ch. (épigraphe placée par erreur avant le faux-titre, titre,), 383 p. (les p. 209 à 225 remplacées par une copie manuscrite) et 1 f. bl. Cet exemplaire est enrichi de deux envois autographes signés, sur chacune des pages de titre. Sur le premier tome on lit : « à Monsieur mon gamin / d'Alfred. / George » ; sur le second : « A Monsieur / Monsieur le Vicom[te] / Alfred de Musse[t] / hommage respectueux / de son dévoué / serviteur / George Sand ».



Cet exemplaire témoigne des tourments de la liaison orageuse de Sand et Musset. Ce dernier a en effet collé, dans le tome I, le faux-titre au titre pour cacher l'envoi de son ancienne maîtresse. Il a également arraché quelques feuillets. La gouvernante de Musset, Adèle Colin Martellet, a relaté, dans son *Alfred de Musset intime, souvenirs de sa gouvernante* (F. Juven, 1906), la raison de cette mutilation : « À ce dernier tome, seize pages sont arrachées, ce sont les pages 209 à 225, où George Sand décrit une scène d'orgie où tout le monde paraît dans un état voisin de la folie, où le personnage de Sténio est bafoué et joue un rôle répugnant. [...] J'ai supposé que M. de Musset, lisant, longtemps après, avait voulu retirer de ce livre le passage peu intéressant qui lui déplaisait. Il avait aussi collé la dédicace du premier volume avec deux pains à cacheter qui sont encore visibles ». Les pages supprimées ont été remplacées par 6 feuillets manuscrits lors de la reliure. Émouvant témoignage d'une des plus célèbres liaisons amoureuses de la littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle. Bel exemplaire, agréablement relié, dans un excellent état de conservation (quelques minimes frottements sur les nerfs et les coiffes) ; intérieurs très frais, de rares rousseurs éparses, marques de cachets de cire posés par Musset qui avait scellé la page de dédicace du premier volume. Petit manque angulaire au premier feuillet de dédicace avec le mot « g[amin] » refait. L'envoi du 2<sup>e</sup> tome légèrement rogné par le relieur. Étui cassé.

**PROVENANCE**

Alfred de Musset ; Jacques Guérin (20 mars1985, n° 90) ; Paul-Louis Weiller (30 novembre 1998, n° 143).

**EXPOSITIONS**

*Alfred de Musset* (Bibliothèque nationale, 1957, n° 91) ; *George Sand. Visages du Romantisme* (Bibliothèque nationale, 1977, n° 135).

**BIBLIOGRAPHIE**

Carteret, II, p. 306 (exemplaire cité).

**SAND George** (1804-1876).

69 L.A.S. « GS », « George » ou « G. Sand », 1834-1862, à Eugène DELACROIX ; 143 pages formats divers, la plupart in-8, montées sur onglets et interfoliées de papier vélin, le tout relié en un volume petit in-4, demi-marquoquin rouge à coins avec filet doré, dos à 5 nerfs orné de filets dorés (Semet & Plumelle).

50 000 - 60 000 €

**Magnifique correspondance qui témoigne de l'affectueuse amitié entre la romancière et le peintre.**

C'est à l'occasion du portrait de George Sand commandé par François Buloz (acquis en 2016 par le Musée national Eugène Delacroix) que commença l'amitié avec son peintre Eugène DELACROIX (), qui fit d'elle un autre portrait avec Chopin (aujourd'hui démembré). Delacroix séjourna à trois reprises à Nohant, et accueillit dans son atelier Maurice, le fils de son amie. Cette amitié ne prendra fin qu'à la mort du peintre en 1863. Leur correspondance a été réunie en 2005 par Mme Françoise Alexandre (nous renvoyons au numéro des lettres dans cette édition, sauf pour 3 lettres oubliées en renvoyant au tome de la *Correspondance* de Sand publiée par G. Lubin ; nous suivons ici l'ordre chronologique, quelque peu différent de l'ordre des lettres dans le recueil).

Le recueil s'ouvre sur le reçu autographe signé de DELACROIX pour son portrait : « J'ai reçu de Monsieur Buloz la somme de [800 biffé] ff pour un portrait de M<sup>e</sup> Sand. Ce 17 mars 1835 Eug. Delacroix ».

*Jeudi [20 novembre 1834]*. « Je suis trop malade aujourd'hui pour aller vous ennuyer de ma triste figure. Voulez-vous, Monsieur, que nous remettons la séance à demain ? Je tâcherai de vous faire achever ce portrait. C'est pour moi une occasion de vous connaître et il y a longtemps que je désirais cet honneur-là ».... [1]

*[Novembre-décembre 1836]*. Elle est heureuse de lui rendre service et de le revoir. « Je vous renvoie votre revue et votre chiffon de papier. Faites-en l'usage que vous voudrez ; je sais bien quel serait le plus naturel. Pardon, voilà de ces plaisanteries de marchand de cochons qui scandalisent le beau monde. [...] vous avez en moi un camarade tout dévoué, mal élevé, mais bon garçon ». [XXV, S151-152]

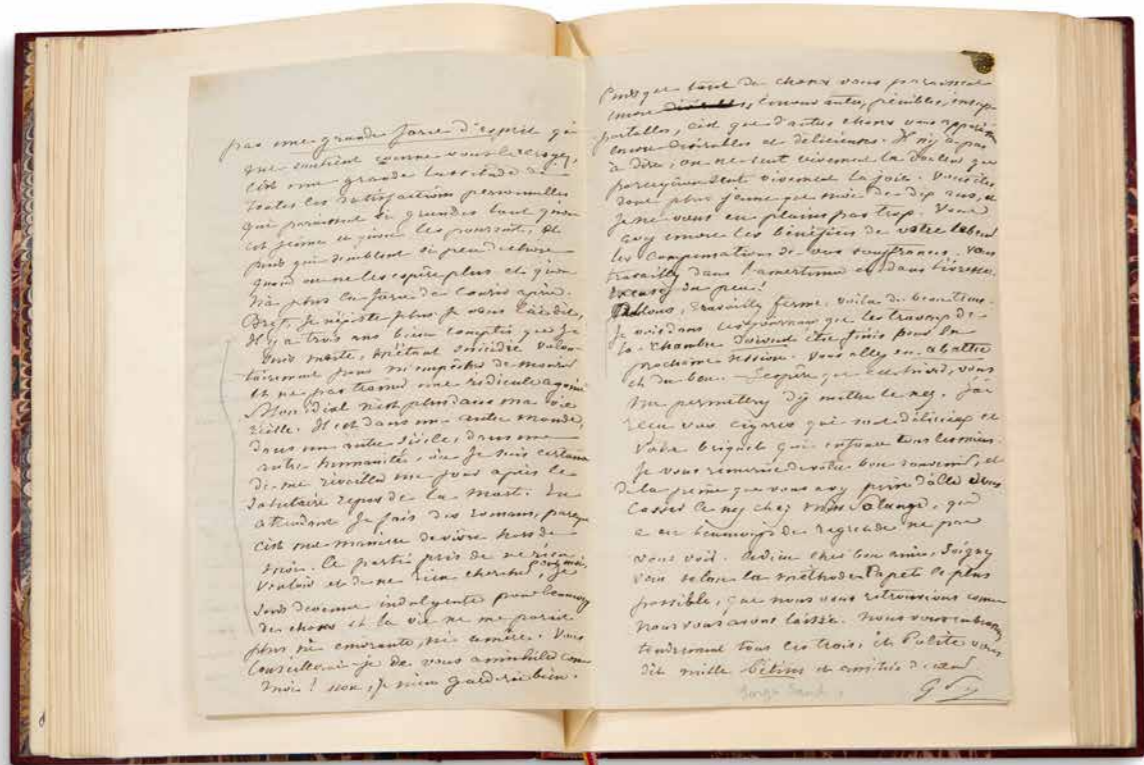
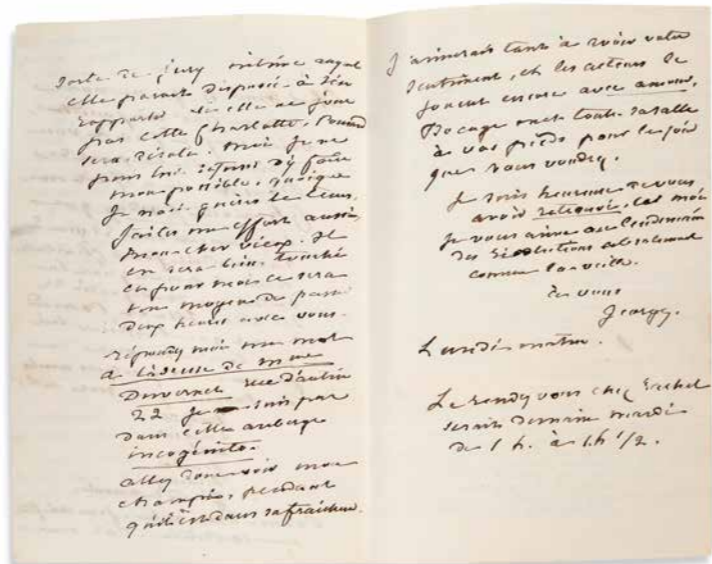
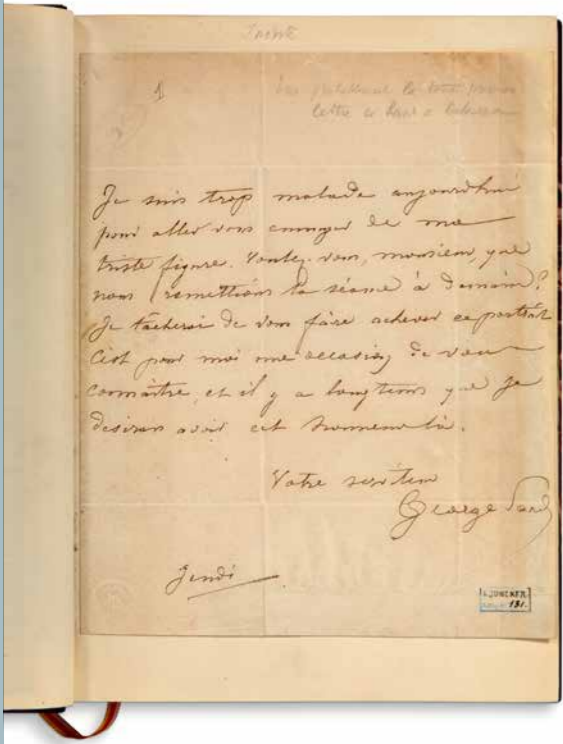
*[27 novembre 1839]*. Invitation à dîner avec Marie Dorval « qui est plus gaie, plus spirituelle et plus amusante que moi. Vous dînerez mieux que la première fois. Il y aura du persil autour du bœuf et du sucre sur les beignets »... [15]

*[2 janvier 1840]*. « Dearest decoration, on compte sur vous pour dîner au cabaret aujourd'hui avec Chopin, Calamatta, Bignat et Grzym[ala]. – Le soir nous irons chez Chop, et le premier qui ne s'amusera pas, sera jetté par les fenêtres »... *[Avril ?]*, invitant le « cher vieux coquin qui nous abandonne » à dîner avec Marie Dorval. *[18 mai]*, invitation à dîner avec Théodore Rousseau qui « vous adore ». *[1<sup>er</sup> décembre]*, pour passer la soirée chez Pauline Viardot : « Il n'y a personne que nous »... *[14 décembre]*, pour aller avec son fils Maurice aux Invalides assister au retour des cendres de Napoléon : « ne vous faites pas écraser et amusez-vous si vous pouvez »... Invitations au théâtre... [16, 23, 24, 27, 28, 32, 33]

*[6 février 1841]*. Invitation au « vieux chat » à un concert au Conservatoire de Pauline Viardot, « qui chante 2 morceaux de Haendel avec chœurs, et un air de Mozart »... *[9 ? février]*, remerciant pour des belles fleurs. Elle est « dans les éditeurs jusqu'aux oreilles », mais elle ira le lendemain « vous embrasser et me prosterner devant vos chefs-d'œuvre »... *[12 ? mars]*. « Chopin prétend que j'ai fait une bêtise » en invitant à dîner le peintre Gudin avec le marquis de Rancogne, « bêtement à ce que dit Chip-Chip qui prétend que vous êtes mal ensemble. [...] Moi je n'aime pas sa peinture. Mais lui, je le trouve très gentil et bon garçon. Enfin Chopin prétend que je me trompe, que vous êtes brouillés, que ce n'est pas Gudin mais Scheffer qui me parle toujours de vous, que je n'ai pas de mémoire, enfin je ne sais quoi, si bien que je ne sais plus rien [...] Nous aurons Michel-Ange, pour vous dédommager, et certainement Chopinet jouera un peu ». *[24 mai]*, dîner avec Papet. *[Début juin ?]*, au sujet du *Compagnon du tour de France* : « Ce n'est qu'un pauvre essai à moitié manqué peut-être, et qui n'est qu'une préface à d'autres développements »... *[Nohant 8 juillet]*. Elle l'invite à Nohant en même temps que Pauline Viardot : « Être à la campagne entre Pauline et Chipchip,

c'est quelque chose. Sans compter que je vous aime bien et que c'est quelque chose aussi que d'être aimé ». Son fil Maurice « barbouille toute la journée et au milieu de ses tâtonnemens, il me semble qu'il fait des progrès ». Elle s'est « remise à peindre des fleurs à l'aquarelle. Mais je suis forcée de m'abstenir de cette débauche ; car il faut finir *son pauvre roman* qui ne bat que d'une aile, et qui est singulièrement dérangé par le cheval et par le chien ». Amusant passage sur son chien Pistolet, et récit d'un impressionnant tremblement de terre. *[23 ? août]*. Elle insiste pour qu'il vienne à Nohant, et lui indique dans le détail l'itinéraire. « Chopin me charge de vous dire *qu'il faut* que vous veniez, que vous avez été promis à Pauline, et qu'il vous jouera *tout* ce qu'il a composé dans sa vie. Bonsoir mon cher bon petit vieux, je vous espère un peu et vous désire *beaucoup fort* »... *[6 novembre]*, de retour à Paris : « j'irai vous voir demain dans la journée avec Chopin qui vous demande aussi à grands cris ». *[Mi-décembre]*, elle reste au chevet de sa fille, « ma grosse poule toute malade »... *[23 décembre]*. L'Opéra était « ennuyeux à crever malgré la beauté et la pompe du spectacle ». Elle veut lui « parler sur des matières **artistiques** !!! Sans plaisanterie, j'écris quelques pages sur la peinture, et j'ai besoin de vous pour savoir si je ne déraisonne pas ». Elle évoque le tableau de Delacroix d'après *Lélia* : « La *Lélia* avec son moine et son mort, me frappe et me plaît de plus en plus, c'est ce qui m'a mise en veine d'écrire sur la couleur et ce qu'il faut entendre par la *forme*. Avec ça que j'ai vu vos *femmes d'Alger* ce matin. Si vous m'encouragez, je suis capable de faire le prochain *salon* dans notre revue, et vous savez que je ne *caponnerai* pas avec toute cette école *silhouettiste* qui se dit en possession du dessin ». [1841 ?], dîner chez Pauline Viardot. [34, 30, 35, 40, 43, 45, 46, 48, 49, 50, 51]

*[13 ? avril 1842]*. Elle s'inquiète de la santé de Delacroix, et elle voudrait qu'il se fasse examiner par son ami Gustave Papet, qui a soigné Maurice : « Lui seul a compris l'organisation de Chopin qui était resté une sorte de mystère pour tous les autres. Lui seul l'a soulagé et ranimé »... Elle voudrait lui parler de son fils Maurice « qui est comme un corps sans âme, si longtemps privé de vous », mais dont la santé exige de rester à la campagne afin de se faire « un *bon coffre* pour être ensuite un travailleur aussi solide que passionné. Pour passionné, il l'est. Mais l'enveloppe est encore fragile ». Elle l'invite à venir passer la soirée, où Mme Mainvielle-Fodor viendra chanter « en pantoufles »... « Le Chopinet a été rhumatisé, et souffre encore. Ma fille va mieux avec un battement de cœur qui ne finit pourtant pas. Je suis la plus solide de tous. Je travaille la nuit, je monte à cheval le jour, je joue au billard le soir, et je dors le matin. C'est toujours la même vie. J'écarte les trop noires réflexions à grands coups de pied, et quand je suis dans mon bon sens, je trouve la vie *acceptable* parce qu'elle est éternelle. Vous appelez cela ma rêverie. J'appelle cela ma foi et ma force. Non, rien ne meurt, rien ne se perd, rien ne finit, quoi que vous en disiez. Je sens profondément et passionnément que ceux que j'ai aimés et que j'ai vu partir, vivent en moi et autour de moi. [...] Le seul bien hélas ! que je puis vous faire, c'est de vous dire que je vous aime de toute mon âme. [...] Vous êtes une des grandes affections de ma vie. Cela me donne le droit de vous gronder de votre spleen et d'exiger que vous le combattiez »... *[1<sup>er</sup> mai]*. Amusante invitation à venir à Nohant : « Venez à Nohant, venez, venez, venez, venez, venez, venez, venez » ; à la suite, Maurice Sand a répété 22 fois le mot « venez ». Et CHOPIN ajoute : « Multipliez le premier verset par le nombre du dessous – le total à la millièrne puissance Ch ». *[Nohant 8 mai]*. Elle est bien arrivée à Nohant, avec Chopin, et indique dans le détail à Delacroix comment y venir par la diligence. « nous voilà archi-débarqués et archi-reposés, excepté Chopinet qui était parti de Paris déjà souffrant et éreinté. Il lui faudra quelques jours pour se refaire. « J'ai déjà rossé mon gros pataud de frère au billard. Il vous demande à cor et à cris, et prétend faire poser devant vous dix-huit belles vaches qui sont la plus grande passion et la plus grande occupation de sa vie. Je prétends qu'il est une bête, lui-même, beaucoup plus champêtre que ses vaches. [...] Venez donc voir tout cela, et boire du bon lait et tâter du bon soleil, et entendre le bon piano du bon Chopin »... *[28 mai]*. Ils attendent tous Delacroix « avec une impatience pleine de bonheur. [...] J'ai du bon thé et de la crème délicateuse pour vos déjeuners. J'ai à vous lire une quantité de *Consuelo* si comme je l'espère, vous n'en connaissez que le commencement. C'est assez amusant jusqu'ici. Chopin a composé deux mazourkes adorables qui valent mieux que quarante romans et qui en disent plus long que toute la littérature du siècle.[...] Venez, venez.



Il fait beau, non pas chaud, mais doux, et les fleurs sentent bien bon. Nous avons des gardénia à votre service, et on vous prépare un bal de paysans qui vous paraîtra assez curieux »... [6 juillet]. Elle espère que Delacroix est « arrivé à bon port [...] Nous sommes restés tout tristes et tout déçus de votre départ. Nous tâchons de jouer au billard, mais je crois que vous avez emporté le carambouillage dans votre poche et que vous ne nous avez laissé que le manque de touche »... [7 juillet]. « J'ai rêvé de vous toute la nuit ; j'espère que c'est bon signe et que vous êtes bien portant ». [14 juillet]. « Cher ami, Je me suis jetée, plongée, dans le travail tous ces jours-ci pour ne pas trop sentir le chagrin de votre départ [...] je comprends qu'il faut que vous soyez à Paris travaillant, piochant, enrageant, et cependant terminant votre tâche et obéissant à votre vocation. À l'heure qu'il est, je suis sûre que, surmontant toutes ces nécessités, et tous ces déboires qui sont le tourment et l'élément nécessaire de la vie des artistes, vous vous êtes repassonné pour votre œuvre. Dieu est juste, s'il ne nous avait pas donné une compensation infinie dans l'amour du travail même, s'il n'avait pas mis dans le triomphe de certaines difficultés et dans l'accouchement de certaines idées, une joie secrète, nous serions trop misérables au milieu de la lutte, et quand toutes les choses humaines sont contre nous à toute heure. Moi, j'attends que je me repassonne pour mon griffonnage. Cela n'est pas encore venu, mais je m'opiniâtre sachant que ce moment viendra ». Elle évoque le tableau de *L'Éducation de la Vierge* que Delacroix a peint pendant son séjour à Nohant : « Je me retrempe un peu avec ma Sainte Anne et ma petite Vierge. Je les regarde en cachette quand je me sens défaillir, et je les trouve si vraies, si naïves, si pures que je me remets au travail avec de beaux types et des idées fraîches dans le... quoi ? Cela se passe-t-il dans la tête ou dans le cœur, dans les nerfs ou dans le sang, dans le diaphragme ou dans le foie ? Qu'y a-t-il en nous de si mystérieusement caché, et pourtant de si délicatement impressionnable que tout y réponde, et qu'un instant nous transforme, nous abat, ou nous ressuscite ? »... [Paris, octobre]. Invitations à l'Opéra. [1842 ?], elle voudrait que Maurice l'emmène au Musée un jour où Delacroix n'ira pas à l'atelier « voir ses croûtes »... [53, 54, 55, 57, 60, 61, 63, 64, 65, 66, 67] [Mai ? 1843]. « Je suis malade et je vous aime »... [Nohant 13 août], sur le triste retour de Delacroix à Paris après un nouveau séjour à Nohant : « vous allez vous plonger dans le travail, faire des choses superbes, avoir un coup de feu magnifique ; un instant de satisfaction légitime en regardant le réussi vous fera oublier les semaines et les mois de fatigue et de contrariété. C'est nous qui devrions nous plaindre, nous qui menons une petite vie si monotone, si bourgeoise, et qui nous regardons tout ébahis de notre bêtise quand vous nous quittez. [...] Cependant nous portons notre joug avec la patience de nos bœufs, Chopin avec sa santé souffreteuse et résignée, Maurice avec son caractère d'enfant au maillot, moi avec ma montagne de pierre qui a force de peser sur moi est devenue adhérente à mon individu. Ce n'est pas une grande force d'esprit qui me soutient comme vous le croyez. C'est une grande lassitude de toutes les satisfactions personnelles qui paraissent si grandes tant qu'on est jeune et qu'on les poursuit, et puis qui semblent si peu de chose quand on ne les espère plus et qu'on n'a plus la force de courir après. Bref, je n'existe plus, je vous l'ai dit. Il y a trois ans bien comptés que je suis morte, m'étant suicidée volontairement pour m'empêcher de mourir et ne pas traîner une ridicule agonie. Mon idéal n'est plus dans ma vie réelle. Il est dans un autre monde, dans un autre siècle, dans une autre humanité, où je suis certaine de me réveiller un jour après le salutaire repos de la mort. En attendant, je fais des romans, parce que c'est une manière de vivre hors de moi »... [17 septembre]. Elle lui renvoie son bonnet « revu, corrigé et augmenté », en espérant que la doublure ira. « Je suis bien charmée que Consuelo vous amuse toujours. Moi, elle m'ennuie un peu, et j'ai hâte de la quitter pour créer une nouvelle héroïne sur laquelle je sois moins blasée. Mon modèle primitif pour Consuelo [Pauline Viardot], du moins pour Consuelo enfant et débutante, me quitte demain [...] C'est toujours la bonté, la franchise et la simplicité par excellence »... Elle évoque la noce de sa bonne Française qui « a duré 3 jours et 3 nuits, avec toutes les cérémonies du vieil usage fort enjouées et fort curieuses. [...] Il y avait là pour vous mille sujets pittoresques, et de ces tableaux naïfs qu'on n'imagine pas »... [70, VI 2699, 75] [27 ? août 1844]. Elle l'attend à Nohant : « Avez-vous bien travaillé, et n'avez-vous pas besoin de repos ? Moi je sors d'un nouvel accouchement intellectuel et j'en suis imbécile de fatigue. Je n'ai fini que ce soir, juste au moment où mes enfants vont partir. Mais morte ou non, je veux vous dire que je vous aime et que je ne veux pas passer mon automne sans vous »...

[12 novembre]. Elle regrette que Delacroix ne soit pas venu à Nohant ; elle va rentrer à Paris. « Chopin se fait un petit bagage de compositions nouvelles, tout en disant comme de coutume qu'il ne peut rien faire que de *détestable* et de *misérable*. Ce qu'il y a de plus drôle c'est qu'il le dit de la meilleure foi du monde ». Elle parle de ses enfants Maurice et Solange. Delacroix a-t-il fini ses coupoles de la Chambre des députés ? « Arriveriez-vous au moins à un intervalle de repos ? C'est notre rêve à tous tant que nous sommes, artistes nécessiteux et laborieux ; et nous avons le talent de faire nos haltes si courtes que nous n'en jouissons pas. Je regarde parfois avec envie le paysan qui fait boire son bœuf et qui semble n'en penser pas plus long que lui et que l'eau du réservoir. Mais si je l'interroge, je m'aperçois qu'il pense à la pluie, à sa charrue, à la terre, à la récolte qui est à peine semée. Hélas ! le repos n'est pas de ce monde »... [Fin 1844 ?] Amusante lettre après une visite manquée : « Monsieur fait ses farces ! N'oubliez pas que je vous attends à dîner et à Mozart aujourd'hui, vieux gueux, va ! chenille nomade, insecte incestueux. Quels tronc vas-tu vernir, quels crouppissants lavoirs grouillants d'étoiles ? Réponds, escargot sans parole et sans cervelle ! » [82, 84, 86] [4 ? avril 1845]. Invitation à aller voir *La Biche aux bois* à la Porte Saint-Martin. [Vers le 20 mai]. Elle lui envoie l'épreuve de la suite d'*Isidora* ; elle l'invite à aller voir avec elle « les Sauvages » de Catlin. « Je vous embrasse sur les roses de vos pots à fleurs et sur celles de vos joues ». [22 mai ?]. Elle lui envoie le 3<sup>e</sup> volume du *Meunier d'Angibault*, et va recevoir la visite de Tom-Pouce. *Nohant 28 septembre*. Elle regrette qu'il ne soit pas venu à Nohant, mais lui envie « le bonheur de revoir les Pyrénées, ce pays que j'adore [...] J'ai la passion des pays de montagnes et de profondeurs. Nous n'avons par chez nous que des miniatures de ces choses sublimes, mais elles ont un cachet *sui generis* qui ne les rend point désagréables ». Ainsi Crozat : « ce qui nous charme dans ces expéditions, c'est qu'il y a fatigue et danger, vu qu'il n'y a ni chemins, ni ponts, ce qui ne nous empêche pas de franchir en voiture précipices et torrents, [...] Nous revenons de là, cuivrés, mais renforcés de santé et d'activité [...] Chopin lui-même supporte tout cela, et en revient plus fort »... Elle a fini un roman [Le *Péché de Monsieur Antoine*], et se met à lire des romans contemporains : « J'ai lu du Gautier, du Dumas, du Méry, du Sue, du Soulier etc. Ah ! mon ami, quelles savates ! J'en suis consternée, et plus que cela affligée, peinée, attristée à un point que je ne pouvais prévoir et que je ne saurais dire. Quel style, quelle grossièreté, quelle emphase ridicule, quelle langue, quels caractères faux, quelle boursoffure de froide passion, de sensiblerie guindée, quelle littérature de fanfarons et de casseurs d'assiettes ! Quels héros ! Tranche-Montagne et Matamore ne sont que des gringalets auprès de ces types modestes. O *sancta simplicitas*, où t'es-tu réfugiée ! [...] Il y a énormément de talent et de savoir-faire mal employé dans tout cela. Mais l'école est détestable. Les cœurs sont secs, l'esprit est faux, le mauvais goût étouffe tous les bons mouvements, l'insolence de la vanité et la misère de l'esprit percent à chaque mot, on est mauvais écrivain parce qu'on est mauvais homme. [...] Est-ce que c'est de même dans la peinture, est-ce que c'est le règne et le triomphe de l'absurde et de l'impertinent ? Je ne crois pas. L'école ingriste me paraît tout bonnement bête et médiocre. Mais en littérature, c'est pis que bête et froid. C'est enragé, écumeant, dévorant, flamboyant [...] Il vaut mieux s'obstiner à chercher le vrai, et à ne point se soucier de la critique. Que vous avez donc bien fait, mon ami, de suivre votre chemin sans dévier et de vous *ficher* parfaitement de l'opinion des juteurs ! Vous n'y avez pas gagné cent mille livres de rente comme certains confrères, mais quand on devrait mourir à l'hôpital, il y a dans la satisfaction de la conscience d'artiste, une douceur que je crois préférable à de mauvais triomphes »... [89, 92, 94, 96] [Nohant 6 mai 1847]. Vive relation du prochain mariage de sa fille Solange avec le sculpteur Clésinger ; elle s'inquiète cependant de la « nature un peu orageuse » de Solange et de « l'abîme de la coquetterie » : « je crois que Clésinger mettra une grande science à n'être point trop cocu. Il a le nez très pointu et l'oreille très fine. Il est habile à se faire aimer, c'est quelque chose ». Elle demande de brûler cette lettre, au ton badin, « et cependant j'ai le cœur et la tête bien gros et bien lourds depuis un mois. Mais entre vieux que nous sommes, nous nous comprenons, quel que soit le ton. Chopin, le bon, l'excellent Chopin ne comprend rien à tout ce qui se passe là »... [106] [Paris 2 ? mars 1848]. « Soyez donc gai et tranquille sur l'avenir, du moins si Dieu veut que mes amis restent au pouvoir, je vous réponds de vous (*entre nous soit dit*) »... [112]

[*Paris 10 décembre 1849*], le convoquant pour une lecture de la *Char-lotte Corday* de Ponsard que Rachel refuse de jouer. « Allez donc voir mon *Champi*, pendant qu'il est dans sa fraîcheur. J'aimerais tant à avoir votre sentiment, et les acteurs le jouent encore avec *amour*. […] Je suis heureuse de vous avoir *retrouv*é, car moi je vous aime au lendemain des révolutions absolument comme la veille »… [113]

[*Paris 16 septembre 1850*], recommandant le peintre François Bonvin : « Depuis ce que vous avez vu de lui, il a fait de grands progrès. C'est, en outre, un bon et beau caractère »… [116]

[14 mai ? **1851**], elle ne veut pas quitter Paris sans embrasser son ami. *Nohant 19 juillet*. Elle lui envoie son portrait par Thomas Couture, gravé par son compagnon Manceau : « Je ne sais pas si vous aimerez cette ressemblance, mais le *fac-simile* vous intéressera, et Manceau est ambitieux d'avoir un regard de vous sur son travail d'adresse et de conscience. Vous savez qu'il rêve, d'avoir, quelque jour, un dessin de vous à reproduire ainsi, quand la fantaisie vous en prendra. Quant à ma *tête*, gardez-la et mettez-la au *cabinet* si elle vous déplaît sous cet aspect, mais souvenez-vous que l'original vous aime, et si vous avez un peu de liberté, venez respirer sous mes tilleuls et faire ici vos quatre volontés »… Elle déplore que son fils ne travaille pas et que sa fille ne fasse rien : « Nous ne comprenons pas cela, nous autres, qui ne concevons la vie qu'avec le feu du travail au derrière »… 7 septembre, elle regrette qu'il ne vienne pas à Nohant… 7 octobre. « Si vous êtes libre, venez oublier ici l'ennui des choses matérielles pour ne vous rappeler que le chef-d'œuvre que vous venez de faire [plafond de la galerie d'Apollon] et que vous me *raconterez* en attendant que je le voie »… [*Paris 23 novembre*] : « j'ai vu le *morceau sublime*. En passant devant le Louvre, je n'ai pu résister au désir d'entrer. C'est aussi beau que tout ce qu'il y a de plus beau dans le monde »… *Nohant 25 décembre*. Elle est venue se réfugier à Nohant après le coup d'État du 2 décembre : « au milieu des éventualités d'une guerre civile, il vaut mieux être chez soi, pour préserver sa responsabilité au milieu des conflits possibles. […] Je suis donc revenue ici le 4 décembre, et nous y avons été fort tranquilles, sauf le chagrin d'apprendre les malheurs où se sont jetés les pauvres paysans du midi, prétendus *socialistes*. Le mot est bien ronflant pour eux, et je veux être pendue s'ils savent ce que cela veut dire. […] Quel temps d'amertume et de mélancolie pour les pauvres artistes chercheurs d'idéal sur la terre ! Où sont les nymphes et les faunes de la peinture, les bergeries de la littérature par ce temps d'émeutes et d'élections ? Où retrouverons-nous nos paisibles divinités ? Aussi faites-vous des monstres terribles foudroyés par l'Apollon vainqueur ». Elle prie Delacroix de lui envoyer un tableau pour les éternnes de Maurice, sinon la *Lélia*, « un turc, un lion, un cheval, une odalisque, ce que vous voudrez »… [119, 120, 124, 126, 129, 131]

[*Nohant 1<sup>er</sup> décembre 1852*]. « Je vous comprends bien, moi, de vous absorber dans l'ivresse sérieuse et continue de la création. Personne ne vous comprend mieux que moi ; non pas que je veuille comparer mes griffonnages à votre œuvre monumentale, mais parce que je ne vois pas ailleurs la manière de vivre qui fait qu'on oublie les maux particuliers, les bêtises ou les folies générales et jusqu'à son propre individu souffreteux. Je suis rentrée dans mon calme et je *repioche* ». Elle s'occupe de sa petite-fille, et demande une pochade pour « faire une joie, une surprise à Maurice »… 21 décembre, le remerciant : « C'est du travail que vous faites exprès, de la peine que vous vous donnez pour moi, et c'est ce que je ne voulais pas, quand vous êtes si accablé de grands travaux. […] Nohant se peuple avec amour de ces beaux souvenirs de vous, et m'en devient plus cher. C'est un bon nid dont les murailles me parlent, et où je voudrais être, le jour où je rendrai l'âme en regardant votre pensée écrite autour de moi »… 30 décembre. Elle a reçu le tableau : « C'est beau, c'est grand, c'est poétique »… [138, 141, 142]

[*Nohant 10 ? janvier 1853*]. « Notre *Lélia* est une chose admirable et si le public de Nohant n'est pas nombreux, au moins il est chaud ». Maurice repart à Paris faire « son petit travail d'illustrations […] qu'il soit petit ou grand artiste, il faut qu'il s'habitue à gagner, sinon le pain quotidien dont il n'a pas précisément besoin, du moins l'honneur modeste et le légitime contentement que ne méritent pas ceux qui se croisent les bras lâchement, ou qui courent bêtement la *prétentaine*. […] Et moi aussi, je travaille toujours, cher ami, à travers des bobos continuels comme ceux dont vous vous plaignez. Mais il faut passer à travers tout cela sans se trop écouter, du moins tant qu'on peut se tenir sur ses pattes. J'éprouve un grand affaiblissement. Mais, c'est une crise qui se fait à mon âge. J'approche du demi-siècle, et si je double ce cap, j'aurai encore bien

des choses à dire. Cramponnez-vous aussi. Il faut que nous vivions les uns pour les autres, que nous vieillissions avec nos amis ou bien la lutte sera plus cruelle. Pour vous, vous êtes dans tout l'éclat, dans toute la puissance de votre œuvre. Vous avez gagné une bataille mémorable en ce siècle de bourgeoisie renforcée, et de scepticisme vaniteux. Votre *empire* est fait, et ceux qui n'ont jamais douté de vous sont plus fiers de votre gloire que vous-même »… [*Paris 24 novembre*], pendant les répétitions de *Mauprat*. [143, 144]

[*Nohant 2 septembre 1855*]. Elle ne sait encore quand elle ira à Paris pour ses affaires de théâtre… [6 septembre]. Elle part le 10 : « Je suis sous le coup d'un travail forcé qu'il faut que j'emporte absolument et mes minutes sont comptées »… [149, 151]

[*Paris 27 janvier 1856*]. Elle tient à ce qu'il assiste à la lecture de sa pièce *Comme il vous plaira* d'après Shakespeare. « Je ne fais pas lire ce Shakespeare pour les premiers venus, mais pour quelques vrais artistes et vrais amis, en très petit nombre pour moi dans le nombre déjà petit des invités. […] J'entreprends là une chose grave et pour ainsi dire sacrée. Toucher à Shakespeare, et mettre à cette auguste statue un vêtement qui la fasse accepter en France, à un public nourri de fariboles. […] Vous ne pouvez pas me dire que cela vous est indifférent, vous qui m'avez fait sentir et comprendre le maître, mieux que tous les traducteurs de mots et de phrases »… [155]

[*Nohant 20 avril 1857*]. Elle s'inquiète de la santé de son ami : « Vous avez trop travaillé, j'en suis sûre ; il faut payer ses belles passions comme les mauvaises. Tout cela vient peut-être aussi de ce que vous ne venez plus à Nohant, et le bon Dieu vous punit d'oublier qui vous aime. […] Guérissez-vous vite »… Elle aimerait qu'il aille voir les toiles de Maurice : « Je voudrais un mot d'encouragement de vous pour lui, et ces précieux conseils qui font richesse pour l'avenir » ; elle aimerait aussi qu'il soit admis au Salon… Elle recommande la lecture d'*Un été dans le Sahara* d'Eugène Fromentin : « C'est une des choses que j'ai lues, où la peinture est le mieux *exprimée en mots*, et où le sentiment de l'art est le mieux *pensé* »… [158]

[*Nohant 25 ? novembre 1860*]. Elle va un peu mieux : « Oui, j'ai été près des *sombres bords*, comme disaient nos pères, mais je n'y ai rien vu de sombre. J'étais trop bête pour ça. Je m'en allais sans penser à rien et sans souffrir de quoi que ce soit. […] Mourir n'est rien si on meurt comme cela, mais être rendu à ceux qu'on aime c'est quelque chose, et j'en remercie Dieu en voyant qu'ils m'aimaient bien aussi »… [163]

*Nohant 14 janvier 1861*. « Vous voilà après des crises terribles, inévitables peut-être chez les tempéraments délicats et impressionnables, entré dans cette seconde jeunesse, où l'artiste, bien plus fort et bien plus heureux que dans la première, se rit des petites choses et se donne tout entier aux grandes. Je suis sûre que vous n'avez pas encore donné votre dernier mot et que le retour de force, accompagné du calme précieux et divin que l'âge des passions ignore, va vous faire créer des œuvres encore plus belles et plus puissantes »… [166]

[*Paris 4 avril 1862*]. Elle a vu sa chapelle des Saints-Anges à Saint-Sulpice : « C'est *splendide*. Je vous admire plus que jamais et je vous aime comme toujours. […] ceux qui sentent l'art se sentent avec vous dans une région de vie, de grandeur, de puissance et de magnificence où la critique n'a pas le droit de pénétrer ». [*Nohant*] 8 mai. Émotion à la réception du *Centaure* au pastel : « c'est si puissant, cette chose qui tient si peu de place, et dont le mouvement, la couleur, le sentiment grandiose, vous enlèvent au grand galop de la pensée, dans un monde au-delà de nous. Ça sent l'essor au-dessus de la vie et je ne sais pas quel souvenir et quelle aspiration vers quelque chose d'immense qu'on ne peut pas dire, et qu'on peut pourtant rêver. Voilà où la peinture est quelque chose d'*infini* que la parole n'aura jamais »… [167, 171]

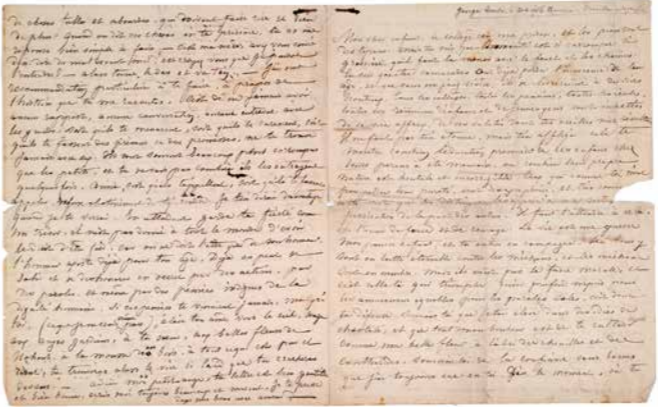
Sur un feuillet d'adresse, petit croquis au crayon de Delacroix ; notes autographes au crayon de Delacroix sur trois autres adresses.

**On joint** 2 L.A.S. de Maurice SAND : *mardi*, il donne les numéros de ses tableaux présentés au Salon ; 3 novembre 1860, annonçant que sa mère a été très malade, et est « en voie de guérison ». Plus une l.a.s. de Juliette Adam concernant cette correspondance.

Sur certains interfeuillets, on a dactylographié le texte des lettres de Delacroix à Sand ; sur d'autres, le libraire Marc Loliée a inscrit des notes au crayon.

**PROVENANCE**

Achille Piron (légataire universel de Delacroix) ; Marc Loliée.



122

123

122

**SAND George** (1804-1876).

L.A., [La Châtre 17 mai 1836], à son fils Maurice DUDEVANT ; 4 pages in-4 (plis fendus, petite déchirure avec manque de 2 mots).

**800 - 1 000 €**

**Étonnante lettre de conseils de George Sand à son fils Maurice.**

[Elle répond ici au courrier que lui a adressé Maurice le 15 mai 1836 et dans lequel il se plaignait des railleries de ses camarades envers sa mère « parce que tu es une femme qui écrit […] ils te nomment, je ne pourrai pas te dire le mot parce qu'il est trop vilain, P... je te le dis malgré moi »... (*Correspondance*, t. III, p. 358).]

« Mon cher enfant, le collège est une prison, et les pions sont des tyrans. Mais tu vois que l'humanité est si corrompue, si grossière, qu'il faut la mener avec le fouet et les chaînes. Je vois que tes camarades ont déjà perdu l'innocence de leur âge, et que sans un joug sévère, ils se livreraient à des vices honteux. Tous les collègues […] sont infectés de ce vice affreux, de ces saletés dont tes oreilles sont révoltées. […] Ceux qui comme toi, n'ont pas perdu leur pureté, sont des exceptions […] La vie est une guerre mon pauvre enfant, et tu entres en campagne. Les bons y sont en lutte éternelle contre les méchants, et les méchants sont en nombre, mais ils n'ont pas la force morale, et c'est celle-là qui triomphe. Qu'un profond mépris pour les amusemens ignobles, pour les paroles sales, soit donc ta défense. Souviens toi que je t'ai élevé dans des idées de chasteté, et que tout mon bonheur est de te cultiver comme une belle fleur à l'abri des chenilles et des cantharides. Souviens toi de la confiance sans bornes que j'ai toujours eue en toi. Dès le moment, où tu sus marcher et parler, je t'ai traité comme un ami. Je t'ai dit les dangers auxquels ton enfance serait exposée, et tu m'as promis de n'y pas succomber ». Elle lui a confié sa sœur Solange : « tu dois être son soutien, son conseil, son défenseur. Ta sœur est un ange d'innocence, son âme est aussi pure que sa figure est belle et fraîche »… Elle compte que Maurice aura en horreur les amusements grossiers, comparés à « ceux de notre chambre, à nos vacances, à nos promenades dans les bois, à nos bonnes causeries, à nos griffonnages du soir, à ton paisible sommeil lorsque ta sœur ronfle ou rit à côté de toi. […] Tout est calme, pur, et heureux. Mon plus grand bonheur serait de vous avoir toujours. Mais je ne le puis. Ton père veut que tu sois élevé au collège […] Tout ce que tu souffres est nécessaire pour que tu sois un homme, pour que tu apprennes à discerner le bien d'avec le mal, la vraie joie d'avec la peine »… Elle le voit comme « un brave soldat »… Etc.

Puis elle répond aux railleries et attaques contre elle : « ne t'en occupe pas. Tu sais que mes écrits font beaucoup parler, et qu'on parle de même par curiosité et par oisiveté, de tous les gens qui écrivent beaucoup. […] Quand on dit ces choses en ta présence, tu as une réponse bien simple à faire. – C'est ma mère, avez-vous envie d'en dire du mal devant moi, et croyez-vous que je puisse l'entendre ? – Alors tourne le dos et va t'en ».

Elle lui recommande de se tenir à l'écart des grands, « beaucoup plus corrompus que les petits », et qui « les outragent quelques fois. […] garde ta fierté comme un trésor ». Et si des pensées mauvaises lui viennent, « élève ton âme vers le ciel, songe aux anges gardiens, à ta sœur, aux belles fleurs de Nohant, à la mousse de nos bois, à tout ce qui est pur et riant, tu trouveras alors le vice si laid que tu cracheras dessus ». Et elle termine : « Adieu, mon petit ange […] Je te presse dans mes bras avec amour ».

**PROVENANCE**

Ancienne collection Sacha GUITRY (vente 21 novembre 1974, n° 86).

*Correspondance*, t. XXV, p. 270 (S 139).

123

**SAND George** (1804-1876).

L.A.S. « G. Sand », [Nohant] 30 novembre [1869], à Gustave FLAUBERT ; 3 pages in-8 à son chiffre.

**1 500 - 2 000 €**

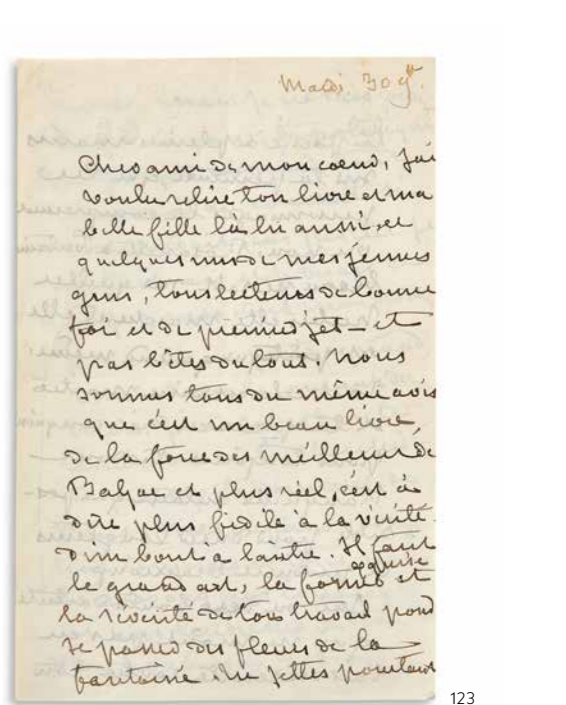
**Belle lettre sur *L'Éducation sentimentale* qu'elle vient de relire.**

« Cher ami de mon cœur, j'ai voulu relire ton livre et ma belle-fille l'a lu aussi, et quelques-uns de mes jeunes gens, tous lecteurs de bonne foi et de premier jet – et pas bêtes du tout. Nous sommes tous du même avis que c'est un beau livre, de la force des meilleurs de Balzac et plus réel, c'est-à-dire plus fidèle à la vérité d'un bout à l'autre. Il faut le grand art, la forme exquise et la sévérité de ton travail pour se passer des fleurs de la fantaisie. Tu jettes pourtant la poésie à pleines mains sur ta peinture, que tes personnages la comprennent ou non. Rosanette à Fontainebleau ne sait sur quelles herbes elle marche, et elle est poétique quand même. Tout cela est d'un maître et ta place est bien conquise pour toujours. Vis donc tranquille autant que possible pour durer longtemps et produire beaucoup.

J'ai vu deux bouts d'article qui ne m'ont pas eu l'air en révolte contre ton succès, mais je ne sais guère ce qui se passe, la politique me paraît absorber tout. Tiens-moi au courant. Si on ne te rendait pas justice je me fâcherais et je dirais ce que je pense, c'est mon droit. […] nous t'envoyons nos louanges et nos tendresses ».

Elle signe : « ton vieux troubadour G. Sand ».

*Correspondance*, t. XXI, p. 718.



123

**SARTRE Jean-Paul** (1905-1980).

20 L.A.S. « J.P. Sartre », juillet-septembre 1939, à Bianca BIENENFELD ; 59 pages in4 et 13 pages in8 (une incomplète de la fin).

15 000 - 20 000 €

**Belle correspondance amoureuse, en partie inédite, à une jeune fille.**

[Bianca BIENENFELD (1921-2011), fille de juifs polonais arrivés à Paris en 1922, était l'élève de Simone de Beauvoir au Lycée Molière. Elle rencontra Sartre en 1938 et la liaison qui s'établit alors dura jusqu'en février 1940. Une liaison charnelle s'était établie entre Bianca [connue sous le pseudonyme de Louise Védrine dans les *Mémoires* de Simone de Beauvoir] et Simone de Beauvoir. Cette configuration triangulaire explique que cette correspondance ait été en possession de Simone de Beauvoir, Sartre insistant auprès de Bianca pour qu'elle confie ces lettres à Simone... Ce sont les seules qui ont survécu, Bianca ayant brûlé toutes les autres. Devenue en 1941 Bianca Lamblin, cette dernière a raconté dans *Mémoires d'une jeune fille dérangée* (Balland, 1993) sa relation avec Sartre et son amitié pour Beauvoir avec qui elle renoua après la guerre.]

13 de ces lettres ont été publiées dans *Lettres au Castor et à quelques autres* (Gallimard, 1983, avec quelques coupures et des modifications), les cinq dernières sont inédites. La plupart sont datées de la main de Simone de Beauvoir et portent le nom de Bianca, biffé et remplacé par celui de Louise Védrine.]

Dans ces lettres tendres et chaleureuses, Sartre s'adresse à sa « chère petite Polack », son « amour », sa « chère petite flamme », sa « petite merveille », et finit toujours en l'embrassant passionnément, lui affirmant qu'il l'aime de toutes ses forces, qu'il lui est passionnément attaché, qu'il pense à son petit corps qu'il serre contre le sien...

En *juillet* 39, Bianca est hospitalisée pour l'opération d'un kyste et Sartre passe de traditionnelles vacances familiales à Saint-Fargeau, non loin de la maison de Colette à Saint-Sauveur. Il compatit aux souffrances de sa jeune amie, il voudrait être à ses côtés, lui tenir la main, il se désole de la savoir malheureuse et triste, il est hanté par sa petite figure pâle... Il donne le détail de ses journées, « tout le monde s'emmerde » ; de ses rapports avec son beau-père « rébarbatif et ma mère esclave de rébarbatif ». Il s'ennuie « jusqu'à la sensiblerie », erre de café en café, travaille à son roman en demandant à Bianca ce qu'elle en pense [il envoie des chapitres à Beauvoir de ce qui deviendra *L'Âge de raison*]...

De son côté Simone de Beauvoir est partie rejoindre son amant, Jacques-Laurent BOST, à Amiens où il effectue son service militaire, mais elle a prétexté se rendre chez une amie, Mme Morel, près d'Angers. Sartre ne veut pas commenter ce départ et conjure Bianca de ne pas se torturer : « *notre* avenir c'est *ton* avenir ; il n'y a pas de différence [...] le Castor vit dans un monde où tu es partout présente à la fois [...] surtout, mon amour, ne prends pas ce qu'elle fait pour un manque de tendresse. Je sais moi, plus que tu ne peux savoir, combien le Castor t'aime »... « si tu es un peu endolorie dans ton amour pour Simone, pense que je t'aime passionnément en attendant »...

En *soût*, Sartre passe quelques jours avec Bianca, en convalescence à La Clusaz près d'Annecy, puis rejoint Simone dans le Midi. Ses lettres de Marseille fourmillent de notations et de descriptions détaillées sur ce séjour durant lequel il rencontre pour la dernière fois Paul NIZAN et sa famille [Nizan sera tué à Dunkerque le 23 mai 1940]. Il parle de ses balades et de ses soirées dans Marseille, « c'était tout poétique et nous avons parlé sur la vérité philosophique et nous sommes devenus existentiels et je regardais une réclame lumineuse sur l'autre trottoir et je la percevais existentielle » ; de ses longues conversations avec Simone, par exemple sur la valeur des explications psychanalytico-marxisto-historiques que l'on peut donner de la vie de quelqu'un : « en gros, on est jeté dans le monde, dans une situation par nature irrationnelle, par exemple la situation sexuelle avec cette liaison du plaisir sexuel et de l'enfantement et, quoi que tu fasses - abstention, avortement ou au contraire enfantement - tu ne peux que couvrir un moment l'irrationalité de la situation mais non pas la lever parce qu'elle définit non-être-dans-le-monde [...] nous avons alors convenu qu'il fallait te défier de ton rationalisme parce que tu as la tendance optimiste à croire qu'il existe des conduites rationnelles en face

des objets irrationnels qui peuvent donc - sans supprimer l'irrationalité de l'objet - te purger toi, subjectivement, de toute irrationalité. Au lieu que c'est l'être-dans-le-monde qui est irrationnel c'est à dire un rapport originel de toi à l'objet d'où sont issus concurremment ton toi et l'objet »... Avec le petit Bost qui les a rejoint le temps d'une permission, ils vont à Martigues avant de partir pour Juan-les-Pins en compagnie de Mme Morel et de ses amis à propos desquels Sartre accumule les anecdotes, détaillant les péripéties de leur trajet jusqu'à la villa de Juan-les-Pins, l'emploi du temps de ses journées : il se baigne malgré sa peur d'une Bête qui pourrait l'attirer vers le fond de la mer avec ses douze paires de pattes, obsession qu'il traite lui même de « croyance psychasthénique », il fait de la gymnastique, travaille ; il a changé tout un chapitre qui était emmerdant... Cette vie de château qui ne convient qu'à demi au Castor, se déroule dans « un drôle de temps, vide et fourmillant, tout de loisir et d'agitation épuisante », « une atmosphère rêvée pour un crime dans un roman policier bien fait, parce que chacun a son secret et sa duplicité personnelle »....

Au milieu des détails quotidiens, il est tout de même question de la situation politique, et Sartre tente de calmer les inquiétudes de Bianca qu'il traite d' « étrange petite politicienne ». ...« Il est impossible qu'HITLER songe à entamer une guerre avec l'état d'esprit des populations allemandes. C'est du bluff. On ira peut-être jusqu'à la mobilisation générale mais [...] la mobilisation n'est pas la guerre. Mon amour, nous voudrions tant que tu sois calme [...] Ce n'est pas du tout une vie nouvelle qui commence pour nous trois, c'est deux mois d'emmerdements [...] Nous t'aimons passionnément, mon amour »... S'il est mobilisé, il partira comme météorologiste à Nancy et ne sera donc pas en danger, « si quelqu'un doit revenir de cette guerre, ce sera moi. Quasi un embusqué, quoi ». D'ailleurs, il continue à ne pas croire à la mobilisation générale, « avec ceci en plus que je ne suis pas si sûr qu'Hitler soit con. Réfléchis : lâchage de l'Espagne et du Japon, attitude nette de Roosevelt et de la presse américaine (ils aideront les démocraties), affolement de l'Italie, fidélité de la Turquie aux engagements pris. Ajoute cette distribution significative de cartes d'alimentation en Allemagne [...] Pour moi le grand coup devait être frappé vendredi ou samedi au plus tard : Hitler annonçant le pacte germano-soviétique escomptait le désarroi des démocraties et des troubles intérieurs en France » ; mais le coup a manqué et Hitler ne voulant aucune négociation directe avec la Pologne, Sartre conclut qu'il ne faut pas être trop inquiet, « reste évidemment "la connerie". Là dessus il n'y a rien à dire puisque sa nature est de ne pas être pensable »...

Le *1<sup>er</sup> septembre*, c'est la mobilisation générale, Simone et lui rentrent à Paris en passant par Foix, une petite ville charmante que la guerre ne touchera d'aucune façon. Dans la capitale, tout est fermé : « il ne restait qu'une totalité qui était Paris. Totalité qui pour moi était déjà du *passé* et aussi, comme dit Heidegger, retenu et supporté par le Néant »...

Le *2 septembre*, sur un papier à l'en-tête du *Café des Mousquetaires*, il annonce son départ puisque c'est « la connerie qui a triomphé »... « Rien ne peut nous changer, mon amour, ni toi, ni le Castor, ni moi. C'est une sale histoire *dans* notre vie, mais ça n'est pas la fin de notre vie. Il y aura une paix et un *après*. [...] je t'aime passionnément et *pour toujours* »... La lettre se termine par un post-scriptum inédit de Simone de BEAUVOIR qui, voulant récupérer le manuscrit de son roman et celui de Sartre, souhaite pouvoir se rendre chez Bianca en son absence [celle-ci est partie pour Quimper en compagnie de sa mère] : « nous arrangerons notre vie, je veux te voir, je t'aime - je t'embrasse passionnément ».

[Simone de Beauvoir prétend dans *Lettres au Castor* que Bianca a été emmenée à l'étranger par ses parents dès le début de la guerre, et que cette lettre est la dernière conservée par la jeune fille. Mais celle-ci est bien restée en France, vivant dans la dernière période de l'Occupation sous une fausse identité ; elle a reçu de nombreuses autres lettres de Sartre jusqu'à celle lui signifiant la rupture en février 1940. Mariée en 1941 à Bernard Lamblin, Bianca a brûlé une quarantaine de lettres, à part celles restées en la possession de Beauvoir... Les lettres suivantes sont donc INÉDITES.]

*Dimanche [3 septembre]*. Sartre parle de son départ « à la Kafka [...] à la recherche d'une puissance militaire invisible ». Il a pris un train gare de l'Est, « après un moment charmant avec le bon Castor », ce train était rempli de civils et lui-même n'a effectué sa métamorphose en militaire qu'en arrivant à Nancy où il est affecté à un poste de sondage météorologique « parti quelque part *en arrière* ». On lui donne un képi, un treillis, il



couche dans une chambrée où « les types sont assez plaisants et corrects mais chacun est isolé par sa vie [...] isolé sans être jamais seul », il traîne dans la caserne, prévoit d'écrire son roman... Il s'inquiète de la vie sinistre que son amie doit mener à Quimper et espère que Simone pourra l'y rejoindre. Il lui demande d'écrire, de lui envoyer des photographies...

*Mardi 5*. Il loge avec trois autres soldats dans la maison d'un curé, « le piquant, c'est que trois d'entre nous sont libres-penseurs et le quatrième Juif - un Juif polonais d'origine et né dans la rue des Rosiers [...] J'ai une étrange sympathie pour lui, comme, à présent, pour tout ce qui est Juif. Lui d'ailleurs il est Juif et Polonais, petite Polack. [...] Songe qu'il pèse 90 kilogr. nous dirons donc que cette espèce de poésie qui vient de toi à travers lui, reste diffuse dans toute sa personne »... Il parle également du caporal Pierre, « le genre malchanceux, marié à un institutrice et père, tu vois à peu près. [...] Tous les événements ont l'air de tomber profond et loin à travers ses yeux jusqu'au fond de lui comme une pierre dans un puits ». Il raconte la vie quotidienne de leur petit groupe, « Le Castor te dira que j'avais vaguement senti ce que pouvait être un voyage de guerre à travers des pays plaisants, un soir, Dieu sait pourquoi, que nous descendions en auto de Delphes à Itéa »... « Nous nous promenons toute la journée, j'écris un peu mon roman, tu tirais si tu me voyais recoudre mes affaires. Il y a entre nous une drôle de solidarité qui ne vient ni de l'estime ni de la sympathie [...] mais de la communauté de sort ». Il y a des moments où il ne vit que dans le présent, d'autres où il a le cœur crevé d'un immense désir de voir son amie, d'autres encore où « je me rappelle ton pathétique petit visage et je sens combien je t'aime »...

*Jeudi 7 septembre*. ... « Nous ne savons ni ce qui se passe, ni ce qu'on attend de nous, même pas, au fond, si la guerre existe. C'est une guerre fantôme, à la Kafka », et Sartre imagine alors l'histoire qu'aurait pu écrire Kafka sur ce groupe de quatre soldats errant à la recherche de la guerre et qui seraient tués bêtement dans un accident le jour même où on leur apprendrait que la guerre est finie depuis longtemps... Il avoue cependant que son histoire est plus humaine, qu'il va être affecté dans l'artillerie dans le secteur 108. Il explique à Bianca qu'il est impossible qu'elle garde ses lettres « en temps de guerre comme en temps de paix. Quand tu les auras lues, envoie-les au Castor. Je lui écrivais hier que l'on gagne, à cette vie une sorte d'innocence enfantine, une innocence de trappiste qui n'est pas loin de la gaîté. C'est qu'on nous a ôté notre avenir et nous avons la gaîté des choses. Il n'y a plus pour nous de "possibilités propres" sauf de très intimes et très humbles qui sont à portée de nos mains : fumer, manger, boire, pisser, etc. [...] pour la première fois de ma vie je me sens anonyme. Les yeux qui me regardent ne voient même pas que

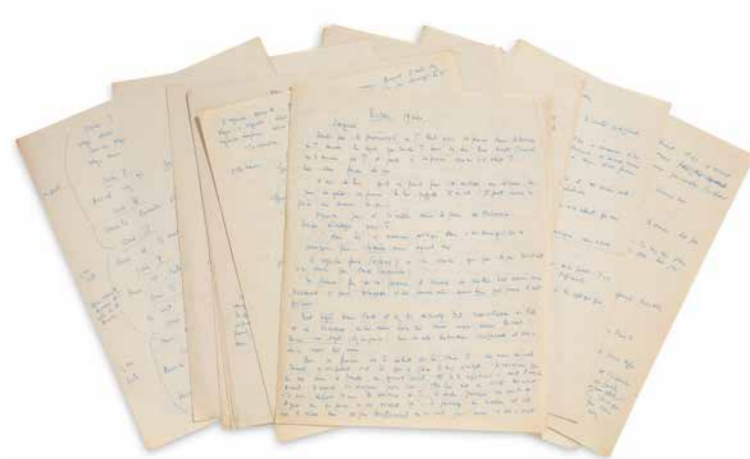
je louche, ne se demandent même pas si je suis laid ou beau : ils voient un type. Un militaire d'une certaine arme »... Il prie Bianca d'être calme, d'attendre, « en sachant que tu es toute ma vie, que je reviendrai et que nous commencerons vraiment à vivre »...

*9 septembre*. S'il aimerait savoir quels sont les sentiments de Bianca face à la situation, il est sans impatience « car ici l'impatience n'a aucun sens ». Il a compris cela depuis qu'il a pris le train pour Nancy et qu'il attend toujours de partir pour ailleurs, les journées sont remplies de très petites attentes qui masque la grande attente, « l'attente de la fin de la guerre. [...] S'il n'y avait pas toi dans un coin de la France et le Castor dans un autre, je serais presque heureux : j'ai avoué au Castor dans ma lettre d'hier que tout ça *m'intéresse*. Il me semble que je suis en pays étranger : je suis curieux de la guerre et curieux de moi-même en guerre »... Suit la description d'une scène où un soldat, alsacien de 40 ans, se met à crier et à pleurer parce que sans nouvelles de sa femme et de ses enfants...

*12 septembre*. Il raconte le départ en pleine nuit de son régiment, un voyage en train, « j'ai réalisé un peu - c'est tellement difficile - ce que c'était que la guerre ; j'ai surtout longuement pensé à toi, mon amour. J'ai pensé comme c'était réconfortant d'aimer quelqu'un de pur et de fidèle, qu'on *retrouvera*. Peut-être Paris et les choses que j'aime seront-elles abîmées, mon amour, mais toi, je te retrouverai »... Il a été bouleversé de tendresse en pensant au petit visage de Bianca. Il décrit l'endroit où son groupe de sondage vient d'être affecté. « J'ai bien du temps pour écrire mon roman, je l'écris sous les railleries des autres types mais imperturbablement. Je pense, si ça continue, l'avoir fini dans quatre mois. Va mon amour, moi non plus je ne changerai pas »...

*14 septembre*. Il répète qu'il n'est pas malheureux du tout, qu'il fait comme un voyage à l'étranger, que tout cela l'intéresse... « J'ai acheté un beau carnet neuf et j'ai commencé à le remplir. Ici tout le monde sait que j'écris » ; un colonel lui a même demandé des leçons de philosophie. Il doit cependant avoir un air assez martial puisqu'une commerçante lui a demandé si la nuit « au front » avait été calme, il rapporte d'autres anecdotes à propos de sa vie de militaire. Sa seule impatience concerne le courrier car « depuis longtemps, je n'attends plus de vous revoir, Castor et toi. Je sais que cela viendra un jour et que nous n'aurons pas changé ». C'est pourquoi, il se réjouit d'avance, « formidablement et innocemment » des lettres de Bianca : « Je t'aime et je t'embrasse passionnément, ma petite merveille »...

Dans un billet rédigé sur un papier à en-tête du café *Le Dôme*, Sartre remet un livre à Bianca de la part du Castor qui demande si elle a « une toile de tente ou une couverture imperméable à lui prêter pour camping ».



125



126

125

**SARTRE Jean-Paul** (1905-1980).

MANUSCRIT autographe pour **Les Mains sales** ; 28 pages sur 23 ff. in-4 (27 x 21 cm).

5 000 - 7 000 €

**Intéressant dossier sur la genèse de la pièce Les Mains sales.**

« Sartre a eu l'idée des *Mains sales* pendant les vacances de Noël de 1947 et a écrit son texte en quelques mois » (Sandra Teroni). C'est de cette époque que date le présent manuscrit, à l'encre bleue sur des feuillets vélin crème, avec quelques passages biffés et des additions. La pièce sera créée le 2 avril 1948 au Théâtre Antoine, dirigé par Simone Berriau, avec André Luguet, François Pèrier, Paula Dehelly et Marie Olivier dans les principaux rôles. L'idée de la pièce trouve son origine en pleine crise de l'idéal marxiste, dans le contexte de la guerre froide. En situant le drame au sein d'un parti « prolétarien », Sartre désirait porter sur la scène un débat autour des notions cruciales de l'idéal, de l'action et la liberté, et poser la question du droit que le révolutionnaire a, ou non, de « se salir les mains ». Inconnu des éditeurs du *Théâtre complet* dans la Bibliothèque de la Pléiade, ce manuscrit fournit des renseignements inédits sur la genèse de la pièce, dont le manuscrit définitif a été donné par Sartre à Jean Cocteau (aujourd'hui conservé à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris).

Dans ces notes préparatoires, Sartre a dressé des fiches détaillées sur les personnages principaux (certains changeront de nom) : Victor (qui deviendra Hugo), Hoederer, Jessica, Olga, Trotzky (qui deviendra Karsky), sur leurs motivations, et sur les thèmes abordés. Ainsi : « Victor, 19 ans. L'orgueil. Hanté par la personnalité de T[rotzky]. Seul avec sa femme dans le bureau de T, touche les objets que touche T pour en tirer leur secret. [...] A ceci de bien qu'il ne prend pas sa mission au sérieux. [...] N'arrive pas à se mettre dans la peau de l'assassin. [...] Se regarde faire (réflexif) ne s'en évade que par le jeu. Voudrait s'en évader par l'acte (destructeur). La jeunesse : fier de sa jeunesse et crainte de vieillir. Veut mourir jeune secrètement : se pense incapable d'être, homme mûr, aussi bien que jeune. Se sent *précieux*. Veut *agir*. Mais l'acte est chez lui destructif. But : réconciliation de l'être et de l'existence, de lui-même avec lui-même mais dans la mort. [...] Ses rapports avec le parti : croit bien sûr au but dernier du parti. Mais surtout besoin de *discipline*. L'objectif : se débarrasser de la subjectivité »... Etc.

Un plan de la pièce montre que, dans un premier temps, celle-ci était structurée en 3 actes contenant chacun 3 scènes (la version définitive comportant 7 tableaux contenant de 1 à 6 scènes) : Hugo-Victor s'y pré-nomme Henri. Une quinzaine de pages présentent des schémas puis des esquisses de plusieurs scènes : on y trouve des débuts de dialogues à développer, des indications scéniques, des réflexions qui nourriront les répliques. On assiste à la naissance de l'intrigue et des articulations internes de l'action : « Scène III. 1) L'attente avec les gardes du corps. Ils s'en vont. 2) Arrivée de Trotzky. 3) La dispute et conciliation de Jessica ». Des indications psychologiques ou rappels de faits préparent de futures répliques : « feint d'être vexé », « lui veut être moral. Elle est de mauvaise foi », ils « se sentent bien faibles, bien petits »... Etc.

126

**SARTRE Jean-Paul** (1905-1980).

MANUSCRIT autographe pour **Le Diable et le Bon Dieu**, [1951] ; 91 pages sur 85 ff. in-4 (27 x 21 cm) sous couverture d'un bloc de papier de la marque *Moirans*.

7 000 - 8 000 €

**Manuscrits de premier jet et de travail pour sa pièce Le Diable et le Bon Dieu.**

Commencée au début de 1951, la pièce fut créée au Théâtre Antoine le 7 juin 1951 dans une mise en scène de Louis Jouvet (avec Pierre Brasseur, Jean Vilar, Maria Casarès...), et publiée dans *Les Temps modernes* de juin, juillet et août 1951, et en volume chez Gallimard en octobre 1951. Le manuscrit, à l'encre bleu-noir sur des feuillets de bloc de papier quadrillé écrits au recto (6 sont également écrits au verso) et parfois partiellement remplis, présente parfois plusieurs versions du même texte, Sartre n'aimant guère raturer et préférant reprendre son texte sur une nouvelle feuille ; certains cependant présentent des ratures et corrections, et des passages biffés. Ces feuillets de travail présentent une version parfois très différente du texte imprimé. Nous avons ici la quasi-totalité du X<sup>e</sup> tableau à l'acte III (à l'exception de la courte scène v et dernière), dans le village en ruines : la scène I avec Hilda puis Heinrich, la scène II entre Hilda et Goetz, la scène III avec les mêmes et Heinrich, et la longue scène IV de confrontation entre l'ancien guerrier Goetz et le curé Heinrich. Nous ne pouvons donner ici qu'un

bref aperçu de l'intérêt de ce manuscrit. Ainsi, dans la scène I, on relève une longue tirade biffée de Hilda (reprise sur un autre feuillet dans une version raccourcie) dont il ne restera dans la version finale qu'une réplique de trois phrases : « Celui qui t'a offensé n'est plus. Je pensais qu'il t'attendait, qu'il s'était fait beau pour te recevoir, qu'il allait te défier et te prouver sa victoire. C'est ce qui excitait ta colère. Eh bien vois : ta colère sera déçue, elle ne rencontrera que le vide. Il ne se soucie plus de toi ni de votre pari. Il est toujours absent, attentif à lui-même ; il cherche en lui ses tentations et s'il n'en trouve pas il s'en invente pour pouvoir se punir d'en avoir eu. Il lutte contre la faim, contre la soif, contre le désir qu'il a de moi ; il jeune, prie, se flagelle. Quel que soit le mal que tu veux lui faire tu ne peux pas le torturer plus qu'il ne se torture, quelle que soit la haine que tu lui portes, tu ne peux le haïr plus qu'il ne se hait. Va-t'en, laisse le faire ta besogne à ta place : il s'affaiblit de jour en jour. Si je n'étais ici pour le soigner – quand il veut bien que je le soigne – je crois qu'il serait déjà mort. Il ne te reconnaîtrait même pas s'il te voyait et toi-même tu ne pourrais pas le reconnaître. À quoi bon t'obstiner ». Citons encore, à la scène III, cette réplique de Goetz qui a disparu de la version finale : « Eh bien nous sommes au complet : toi, moi, le Diable et le Bon Dieu. Commençons ».

127

**SARTRE Jean-Paul** (1905-1980).

MANUSCRIT autographe pour **Nekrassov**, [1955] ; 43 feuillets in-4 (27 x 21 cm) sous couverture d'un bloc de papier de la marque *Diane*.

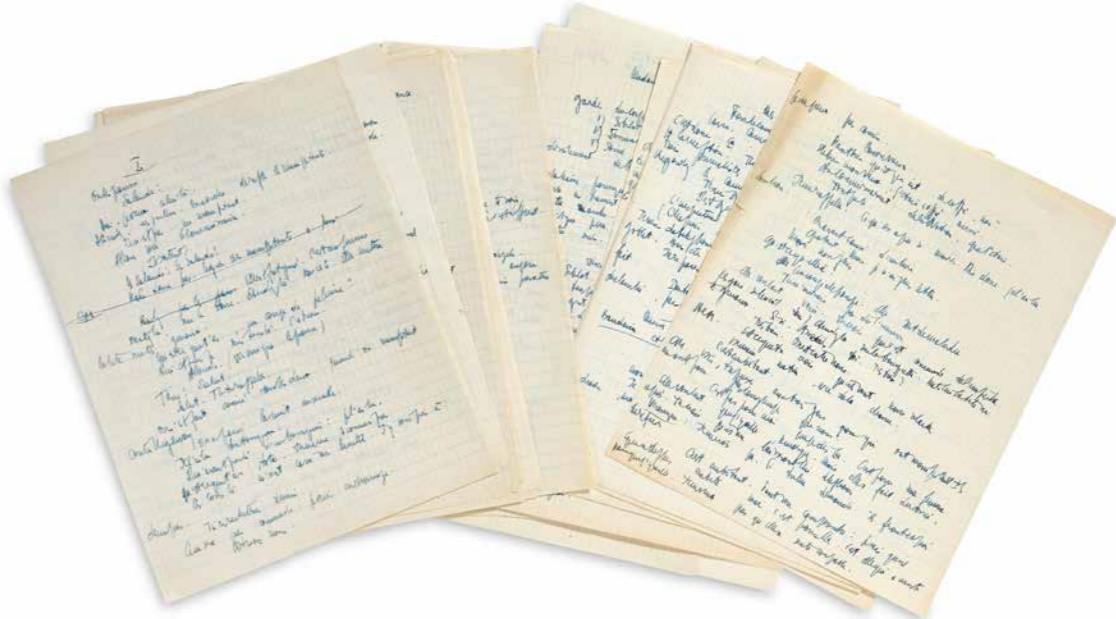
5 000 - 7 000 €

**Manuscrits de premier jet et de travail pour sa pièce Nekrassov.**

Cette pièce en huit tableaux fut créée le 8 juin 1955 au Théâtre Antoine dans une mise en scène de Jean Meyer, avec Michel Vitold dans le rôle de Georges et Jean Parédès dans celui de Sibilot. Pour échapper à la police, l'escroc Georges de Valera se fait passer pour Nekrassov, un ministre soviétique qui a « choisi la liberté », avec l'aide de Sibilot, journaliste d'un quotidien anticommuniste... La pièce parut d'abord dans la revue *Les Temps modernes* de juin à septembre 1955, deux scènes ayant

été donnée au préalable au journal *Libération* (20 juin 1955), et sortit en librairie chez Gallimard en 1956. D'une grande force comique, la pièce, qui dénonçait l'anticommunisme, provoqua une polémique. Ces feuillets, écrits à l'encre bleu-noir au recto de feuillets de papier quadrillé, dont 34 remplis à pleine page, donnent des versions primitives de différentes scènes, parfois en plusieurs rédactions différentes, et présentant d'importantes variantes ; d'autres scènes ont complètement disparu dans la version définitive (notamment une scène d'interrogatoire dans un commissariat après des arrestations de manifestants). D'une écriture rapide, avec quelques ratures et corrections, ils donnent les dialogues sans le nom des protagonistes. Citons ainsi ce feuillet donnant le début du V<sup>e</sup> tableau (une partie passera dans le VI<sup>e</sup> tableau) et le premier jet de la scène IV entre Georges et Sibilot. « Gardes du corps :

1) Sibilot  
2) Journaliste du Figaro  
3) Soirée dansante chez Mme Bounoumi pour célébrer le désistement de Perdière.  
[Georges :] La haine, pourquoi pas ? C'est un sentiment qui m'est étranger. Peu importe où traînent les ficelles. Quand on les tient dans sa main, la marionnette marche. Je les fais toutes marcher. (Coup de téléphone) La vérité, c'est que je me sens un peu seul. Tamerlan, Gengis Khan devaient se sentir seuls (Il se met devant la glace). ---  
[Sibilot :] Je veux nous dénoncer. – Quoi ? – J'ai pris ma résolution tout à l'heure etc.  
Tu es fou, Sibilot. Tu choisis bien ton moment. J'ai la terre dans mes mains. C'est une toupie que je fouette et fais rouler. Ça toujours été mon rêve. L'argent je m'en fous. Tirer les ficelles. Sibilot, je suis Vautrin ! Tu es Lucien de Rubempré. Tu auras la signature. Je te ferai riche, célèbre, jeune. Jeune !  
Mais oui : ce n'est qu'une question d'argent.  
Je veux me dénoncer.  
Pas si vite. Causons d'abord. Qu'y a-t-il.  
Il y a que Mouton veut ta peau. Il s'est adjoint Demidoff, un vrai Kravtchenko, celui-là. Authentifié par l'agence Tass. Ils te cherchent tous les deux. S'ils te trouvent – et ils te trouveront forcément – tu es foutu. Moi aussi. Bah !  
Méfie-toi : Demidoff est terrible »...



127

**SARTRE Jean-Paul** (1905-1980).

MANUSCRIT autographe pour **L'Idiot de la famille**, [1965] ; 126 feuillets in-4 (27 x 21 cm) de papier quadrillé écrits au recto (petits défauts à quelques feuillets).

10 000 - 15 000 €

**Important manuscrit pour la deuxième partie du « Flaubert » de Sartre.**

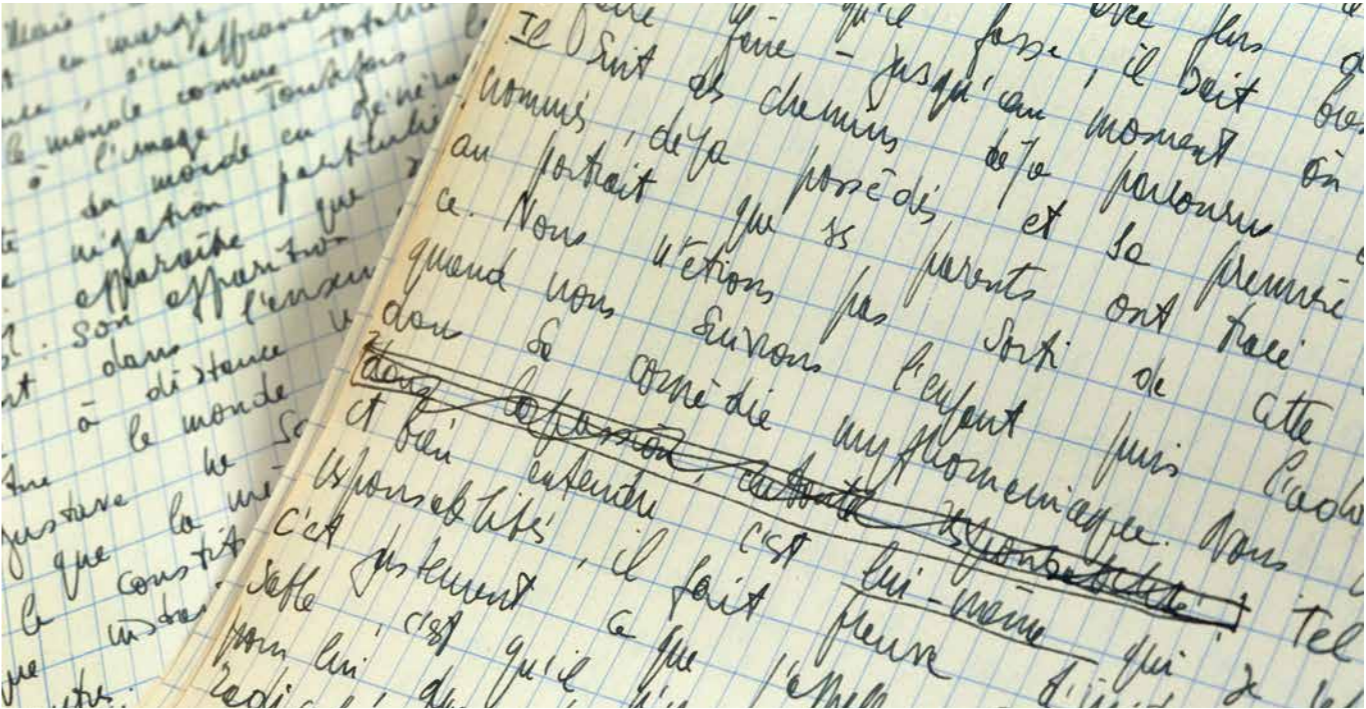
L'ouvrage monumental de Sartre sur Gustave FLAUBERT, qui occupa Sartre pendant une vingtaine d'années, a été publié, sous le titre *L'Idiot de la famille. Gustave Flaubert de 1821 à 1857*, en trois forts volumes chez Gallimard en 1971 et 1972, et est resté inachevé. Écrit à l'encre bleu-noir au recto de feuillets de papier quadrillé, ce manuscrit offre une première version inédite d'un important fragment de la première rédaction de 1965 : un chapitre complet intitulé **Le rôle** (p. 1-107), suivi du début d'un autre chapitre : **Théâtre et littérature** (p. 107-126 ; la pagination, au crayon, n'est pas de Sartre). Cette version entièrement rédigée présente cependant d'importantes corrections, selon le système habituel de Sartre qui consiste à aller à la page après un passage non satisfaisant et raturé, où l'on peut ainsi suivre l'invention du texte dans son flux d'écriture. On relève cependant d'importants passages biffés. Ce manuscrit se rattache à la deuxième partie de l'ouvrage : « Flaubert tel qu'il se fait », sous-titrée : « Qu'est-ce que le beau, sinon l'impossible ? », partie qui sera intitulée dans la dernière version de 1971 : « La personnalisation », le livre premier reprenant le sous-titre « Qu'est-ce que le beau, sinon l'impossible ? »»

Ces pages sont d'un intérêt majeur pour la compréhension de la genèse de *L'Idiot de la famille*, parce que ce morceau est long, alors que les manuscrits ont souvent été démembrés pour constituer la version ultérieure. On y appréciera le style resserré, souvent plus vif, plus enjoué que dans la version définitive. C'est en effet une version très travaillée stylistiquement, un exercice de réécriture, comportant des analyses abruptes et des morceaux de bravoure, qui seront adoucis dans la version finale. Cette partie laisse voir de façon complexe les thèmes sartriens du rapport aux autres, du langage, de l'acteur et du « rôle ». Dans cette version de 1965, les thèmes sont plus ramassés et synthétiques qu'ils ne seront dans la dernière version. Le rôle commence ainsi : « Dans sa famille, les liens sont hiérarchiques. Mais le Pater Familias poursuit son travail négatif : il veut être obéï comme un roi ce qui ne l'empêche pas de saper les fondements idéologiques de toute discipline hiérarchique. Il goûte assez les dignités sociales pour vouloir s'élever jusqu'aux cîmes mais son parti-pris libéral ne lui montre partout que des atomes : l'ordre des molécules n'a rien de commun avec celui des mérites »... Dans ces pages, Sartre tient à faire apparaître le lien féodal que Flaubert prétendait entretenir avec ses congénères et qui dessine peu à peu le pessimisme des rapports humains. La cause en revient à l'idéologie paternelle : « un Flaubert, c'est un alpiniste, il traverse sans cesse de nouvelles couches sociales mais sans y séjourner ; s'il fréquente ses pairs, c'est pour trouver leur point faible et s'élever au-dessus d'eux ; quand il déclare qu'un homme est son égal, c'est manière d'exprimer le mépris que lui inspire ce futur inférieur. [...] et puis son amour de la féodalité le détourne à jamais des relations réciproques : des seigneurs et des vassaux, tant qu'on voudra, mais point d'égaux » (p. 5-6).

Sartre met clairement en évidence le mécanisme flaubertien qui gouvernera cette intuition de l'absence de liens entre les hommes et entre les choses : « La raison de cette attitude, il est à peine besoin de la mentionner : c'est le Refus paternel qui, en le découvrant à lui-même comme objet universel, a amorcé une sorte de désagrégation en chaîne et de "réification" du milieu humain. Flaubert éprouve la vie sociale comme une sorte de solitude en commun, comme un fourmillement de séparations. Mais cette distance qui le faisait tant souffrir lorsqu'il la ressentait en présence du père, il ne s'en plaint jamais quand il la redécouvre en face des autres. C'est la même coupure ; mais elle ne saigne pas. Il n'y reconnaît pas son statut personnel et la tient plutôt pour un caractère de notre condition, pour un état des relations humaines, bref pour la nécessité qui nous est commune de vivre dans le même milieu inerte de l'extériorité. Il ne voit aucun mal à ce que le principe d'inertie règle ses rapports avec autrui ; il y voit même la seule réciprocité concevable : une réciprocité d'indifférence » (p. 11).. A partir de là, se constitue la distance entre le privé et le public dont la scène va être le moyen de révélation : « la distance infranchissable qui sépare l'homme de l'homme, on en fait cette fosse d'orchestre qui sépare la scène de la salle. On voit le processus entier : antagonisme et réification déterminent la coupure » (p. 19). Flaubert ne connaît pas de zone intermédiaire entre sa solitude et les feux de la rampe : « Il ne quittait sa chambre que pour "paraître en public". C'est qu'on l'avait fait l'homme de l'extériorité par excellence » (p. 21). Ainsi joue-t-il en public une insolente santé, alors qu'en réalité c'est « un malade que son rôle oblige à jouer la santé » (p. 26). Suivent des lignes truculentes sur ses confidences aux amis, cette vie joyeuse affichée, « santé, turbulence criarde, vulgarité voulue, grosse nature » (p. 27), alors qu'il « mène dans la séparation la relation synthétique de l'homme à l'homme ; il manifeste dans l'égalité sa supériorité de droit divin » (p. 29)... De même, ses rapports amoureux avec Louise Colet, bien que plus âgée que lui, sont empreints d'une condescendance toute satanique.

Ce rapport curieux d'amour et de refus de l'amour apparaît aussi comme la continuation d'un lien féodal familial, qui est le fond de l'analyse sartrienne sur les complexes rapports entre Flaubert et Louise Colet : « Flaubert au fond ne s'intéresse pas à la femme réelle qui l'a déjoué, percé à jour. Ce qui compte, à ses yeux, c'est cette abstraction construite sur des signes ambigus : la femme-qui-aime-plus-qu'elle-n'est-aimée. C'est pour cette idée qu'il se dépense, c'est à elle qu'il se dépeint : tout simplement parce que cet amour malheureux contient à ses yeux le germe d'une relation féodale. [...] Louise devient l'incarnation un peu trop vivante, un peu trop bruyante d'une "invisible Grisélidis" » (p. 60-61)... Ces analyses montrent la constitution de la théâtralité, du sadisme et du masochisme chez Flaubert : « Flaubert est un naufragé de l'imaginaire. Du coup rien ne le défend plus contre la conscience de son insincérité. Cette insincérité, l'Autre pouvait la démasquer ; mais, s'il était convaincu, il pouvait aussi la faire disparaître. À présent, elle est là, flottante, insaisissable, obsédante : ce n'est pas un objet, c'est *le goût*, l'affreux goût d'encre des phrases qu'il écrit, c'est une insatisfaction qui le jette hors de lui-même sans jamais découvrir son véritable sens, c'est un insupportable énervement, un grincement de l'âme et puis, dans les meilleurs moments, c'est la dissolution du monde dans l'irréalité consciente de soi » (p. 69-70)... On citera encore, après une importante note sur le théâtre qui se développe sur trois pages (96-98), le début du chapitre *Théâtre et littérature* : « Le vrai projet de Flaubert – celui qui le définit à nos yeux – est tardif. Il ne se manifeste que dans "la crise nerveuse", il se constitue en elle et après elle. Mais il faut tout de même trouver sa préfiguration dans l'acte réel qui transforme le comédien mythomane de soi-même en un acteur amateur, exprimant par cœur des rôles et les représentant sur une scène. En un sens, rien n'est changé ou presque : en un autre l'humain est apparu » (p. 107)...

**PROVENANCE**  
Michel Sicard.



**SEGALEN Victor** (1878-1919).

ÉPREUVES corrigées et signées de **Stèles**, 1912. Plus de 200 ff. en 1 vol. in-4 étroit (29,1 x 14,1 cm), reliure de l'éditeur, ais de bois d'acajou et liens de soie jaune, idéogrammes gravés au premier plat.

15 000 - 20 000 €

**Épreuves corrigées de l'édition originale de Stèles.**

Ces épreuves du célèbre recueil de Segalen ont été offertes par Segalen à sa femme Yvonne, avec cet **envoi** : « A Mavone chérie, ces premières de nos épreuves dont elle a senti le germe naître. Péking 25 mars 12 Victor ». Achevant son œuvre poétique majeure, Segalen porte sur ces épreuves d'abondantes corrections concernant le remplacement de mots, l'orthographe, la ponctuation, les modifications typographiques et 27 idéogrammes chinois. Ces épreuves renferment les premières feuilles imprimées du texte brut, puis la mise en pages dans un encadré, et les versions successives après corrections. Elles contiennent le texte complet de l'édition originale de 1912, sur environ 250 feuillets, imposés au recto, volants ou assemblés en livrets dépliant, sur papier vélin européen sauf une trentaine de feuillets sur différents papiers (de Corée et autres) ; ainsi que des essais de couverture et d'étiquettes de titre, et quelques béquets imprimés collés. Épreuves exceptionnelles par leurs riches variantes de texte : corrigées entre mars et juin 1912, elles comprennent bien les 48 stèles de l'édition originale, et jusqu'à trois impressions pour chaque texte, la plupart du temps avec corrections autographes de Segalen, les versions successives intégrant ces corrections. On compte plus de 400 inscriptions autographes : environ 330 mots, environ 80 corrections typographiques et 27 idéogrammes chinois. **5 calligraphies originales** d'un artiste chinois (Maître Li, selon une mention autographe de Segalen), et 11 grandes gravures sur bois pour partie inédites représentant ces calligraphies-idéogrammes. On relève également de nombreux essais de différents sceaux à l'encre rouge. L'ensemble est placé entre deux ais de bois d'acajou maintenus par deux liettes de soie jaune, avec, sur le premier plat, le titre gravé en caractères chinois (« Recueil de stèles anciennes et quotidiennes »).

Achevée d'imprimer le 13 août 1912 à Pékin sur les presses de la mission lazariste du Pei-t'ang, l'édition originale de *Stèles* a été tirée à 281 exemplaires, dont 200 sur vélin européen et 81 sur papier de Corée – tirage symbolique correspondant au nombre des dalles de la terrasse du temple du Ciel –, « non commis à la vente » et destinés aux parents et amis, plus 2 exemplaires sur papier de Chine, un sur papier du Japon, et un de passe. Ce dossier d'épreuves comprend également le prospectus de la « Collection coréenne » dirigée par Segalen lui-même au profit de l'éditeur Georges Crès, auquel on a collé l'épreuve très corrigée de la stèle *Sur un hôte douteux*.

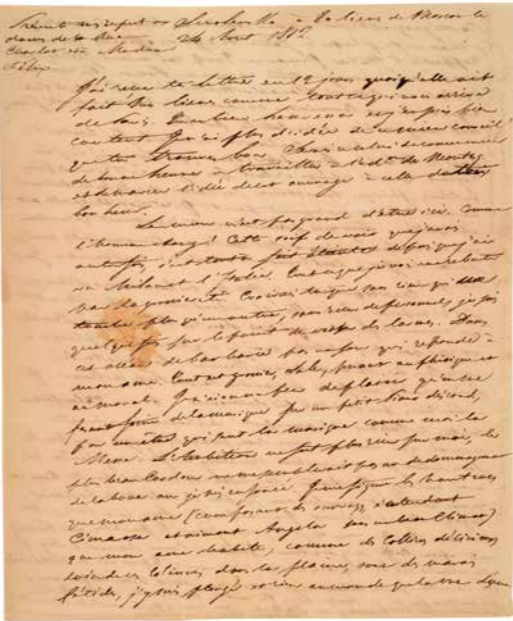
**STENDHAL** (1783-1842).

L.A., Smolensk à 80 lieues de Moscou 24 août 1812, [à son ami Félix FAURE] ; 2 pages in-4.

5 000 - 6 000 €

**Superbe lettre de la Campagne de Russie.**

Il évoque d'abord le bonheur de son ami, qu'il envie. « Comme l'homme change ! Cette soif de voir que j'avais autrefois, s'est tout à fait éteinte depuis que j'ai vu Milan et l'Italie. Tout ce que je vois me rebute par la grossièreté. Croirais tu que sans rien qui me touche plus qu'un autre, sans rien de personnel, je suis quelquefois sur le point de verser des larmes. Dans cet océan de barbarie pas un son qui réponde à mon ame. Tout est grossier, sale, puant au phisque et au moral. Je n'ai eu un peu de plaisir qu'en me fesant faire de la musique sur un petit piano discord, par un être qui sent la musique comme moi la Messe. L'Ambition ne fait plus rien sur moi, le plus beau cordon ne me semblerait pas un dedommagement de la boue ou je suis enfoncé. Je me figure les hauteurs que mon ame (composant des ouvrages, entendant Cimarosa et aimant Angela sous un beau climat) que mon ame habite, comme des collines délicieuses loin de ces colines dans la plaine, sous des marais fétides, j'y suis plongé et rien au monde que la vue d'une carte géographique ne me rapelle mes colinnes »... Il a même un vif plaisir à faire des affaires officielles qui ont rapport à l'Italie ; trois ou quatre ont occupé son imagination comme un roman. ...« J'ai une contrariété de détails. J'ai traversé le pays de Wilna



à Boyardowiscoma (près Krasnoi) où j'ai rejoint quand ce pays n'était pas organisé. J'ai eu des peines extrêmes phisiques. Pour arriver j'ai laissé ma caleche derriere et cette caleche ne rejoint point. Il est possible qu'elle ait été pillée. Pour moi personnellement ce ne serait qu'un demi malheur 4000f environ d'effets perdus et de l'incommodité, mais je portais des effets à tout le monde. Quel sot compliment à faire aux gens. Ceci cependant n'influe pas sur la maniere d'etre que je t'ai exposée. Je vieillis. Il depend de moi d'etre plus actif qu'aucune des personnes qui sont dans le Bau où j'écris, l'oreille assiégée par des platitudes [...] Tout cela tend furieusement à me faire demander la sous-pref. de Rome. Je n'hésiterais pas si j'étais sûr de mourir à 40 ans. Cela pêche contre le Bélisme. C'est une suite de l'exécrable éducation morale que nous avons reçue. Nous sommes des orangers venus par la force de leur germe au milieu d'un étang de glace en Islande »... Il presse son ami de lui écrire, et d'embrasser pour lui Angela et de l'aider. Il évoque Paris : « Je n'aime pas plus Paris, qu'à Paris, je suis blasé pour cette ville comme toi je crois, mais j'aime les sensations que Painting and opera Buffa m'y ont donné pendant 6 mois »... Il parle des nouveautés « comme l'art dramatique de Schlegel (l'ami de Mme de Staël) »... *Correspondance générale*, t. II, n° 818 (p. 352).

**STEPHENSON George** (1781-1848) ingénieur et inventeur ferroviaire anglais.

L.S. « Geo. Stephenson », Westminster 7 février 1844, à James

BROWNELL BOOTHBY ; 3 pages in-8 (fente au pli central réparée au papier gommé) ; en anglais.

600 - 700 €

**Rare lettre au sujet de la construction d'une ligne ferroviaire.**

Il regrette de ne pas avoir eu le plaisir de le voir, au sujet de leur projet. Il a envisagé la disposition de la ligne de cette façon, car il ne veut empiéter sur aucun terrain de jeux. Il a abandonné le tracé suivant la rivière car il est certain de rencontrer une forte opposition dans ce quartier ; son plan est d'obtenir un bail des propriétaires du terrain avec la possibilité d'établir un acte d'une certaine durée sans en référer au Parlement. Si personne ne vient contrecarrer son projet, il a grand espoir de convaincre les propriétaires du terrain d'entrer dans ses vues. Il commencera simplement par créer une ligne au charbon, et pour le transport des produits du pays, il sera peut-être nécessaire de dire qu'ils commenceront avec des chevaux-vapeur. Cependant il se laissera guider par l'opinion des propriétaires du terrain, s'ils veulent bien s'associer au projet. Il propose un rendez-vous chez lui, au lendemain de l'assemblée à Norwich...

**SWINBURNE Algernon Charles** (1837-1909).

L.A.S., The Pines [Putney, Londres] 4 mai 1891, à une dame [Louise CHANDLER MOULTON ?] ; 1 page in-8 ; en anglais.

500 - 700 €

**Au sujet de son ami mort, le poète Philip Marston.**

[Louise Chandler MOULTON (1835-1908) cherchait un éditeur pour publier les œuvres du poète anglais Philip Bourke MARSTON (1850-1887) ; elle publiera à Boston en 1892 *The Collected Poems* de Marston.] Il serait heureux de lui recommander un éditeur, s'il savait à qui la recommander. Mais comme son propre éditeur lui a catégoriquement refusé un petit livre – toujours inédit – dédié à la mémoire de leur pauvre ami Philip Marston, et qui comporte, outre des sonnets et autres poèmes élégiaques écrits par Swinburne immédiatement après la mort de Marston, l'hommage de Mr Watts, publié dans l'*Athenæum*, elle comprendra que l'influence de Swinburne dans le monde éditorial est moins que rien... « I should be happy to recommend a publisher to you if I knew of one to recommend. But as my own publisher flatly refused a little book – still unpublished – of my own, inscribed to the memory of our poor friend Philip Marston, & which would have contained besides my sonnets & other elegiac poems written immediately after his death, Mr. Watts's memorial tribute reprinted from the Athenaeum, you will understand that my influence in the publishing world is rather less than nothing »...

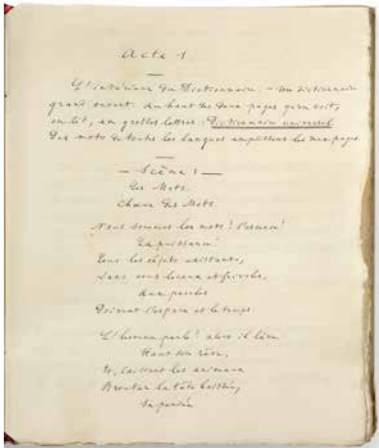
**VACQUERIE Auguste** (1819-1895).

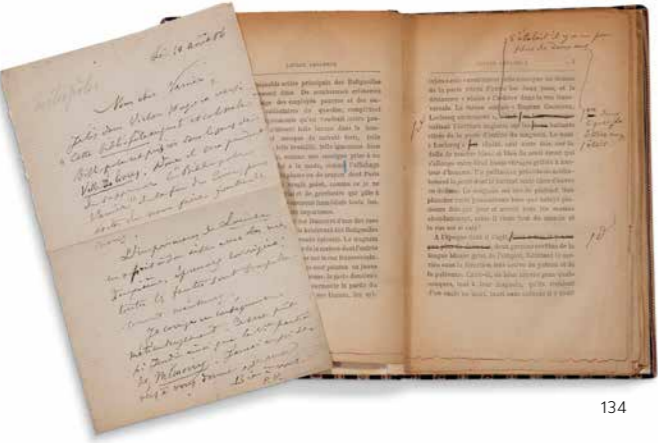
MANUSCRIT autographe, **Les Mots** ; 86 pages in-4 sur papier vergé en cahiers cousus d'une cordelette rose sous couverture cartonnée titrée.

1 500 - 2 000 €

Beau manuscrit mis au net de cette pièce en 3 actes et en vers publiée à titre posthume dans le *Théâtre inédit* (Calmann Lévy, 1897) de Vacquerie, poète et auteur dramatique, et compagnon fidèle de Victor Hugo. La liste des personnages témoigne de la fantaisie de la pièce : Fiat Lux, le mot Égalité, Éloi Requin, L'Entracte, un condamné à mort, Bonaventure, Homère, Dante, Galilée, Campanella, Socrate, Chœur des Mots, Despotisme, etc. L'action s'ouvre à l'intérieur du *Dictionnaire universel*, par un chant du chœur : « Nous sommes les mots ! l'essence ! / La puissance ! », etc. Elle s'achève par le triomphe du Mot, résolument volontaire face aux tristesses de la condition humaine :

« N'importe, un meilleur jour doit luire !  
Supprimons d'abord, sans délais,  
Les maux possibles à détruire ;  
Et les autres, compensons-les »...





134

134

**VERLAINE Paul** (1844-1896).

ÉPREUVES corrigées, *Louise Leclercq* (Asnières, Imprimerie Louis Boyer et Cie, [1886]) ; in-12 de 216 pp., [1] f. (table), cartonnage bradel du temps recouvert de soie bleu marine à rayures de fleurettes verticales, entièrement non rogné.

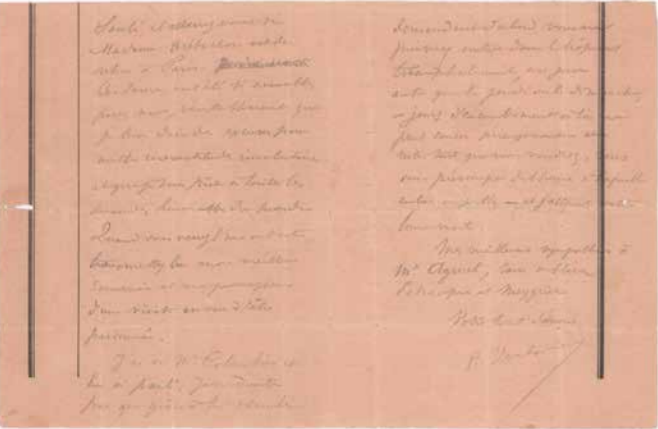
**3 000 - 4 000 €**

**Exemplaire complet des épreuves du livre, corrigé par Verlaine.**

*Louis Leclercq* a paru chez Léon Vanier en 1886. Le contrat pour ce livre avait été signé le 4 mars 1886, et il paraîtra en novembre chez Léon Vanier. On relève sur ces épreuves environ 225 retouches autographes, consistant en ratures, suppressions, additions, phrases ou mots changés...  
**On joint** une L.A.S. « P.V. » à Léon Vanier (1 p. in-8, un bord un peu effrangé). « Je lis dans Victor Hugo ce vers : “ Cette *bibliopole* auguste et colossale ” [L’Âne, vers 289]. Bibliopole est pris ici dans le sens de *Ville de livres*. Donc il sera prudent de supprimer le “ Bibliopole Vanier ” de la fin du livre pour éviter de nous faire foutre de nous ». Il se plaint que l'imprimeur de Louise Leclercq en ait pris à son aise avec les deuxièmes épreuves corrigées : « Toutes les fautes sont scrupuleusement maintenues ». Il va donc les corriger méticuleusement ainsi que la première partie des *Mémoires [d'un veuf]*. « J'aurai aussi des vers à vous donner, je pense ».

**PROVENANCE**

Bibliothèque Julien Le Roy (ex-libris) ; colonel Daniel Sickles (VII, n° 2914).



135

124

135

**VERLAINE Paul** (1844-1896).

L.A.S. « P. Verlaine », 27 juin 1890, à Mme SOULEY-DARQUÉ à Auteuil ; 3 pages in-12 au crayon sur papier administratif d'hôpital, adresse (petites fentes au pli).

**500 - 700 €**

**Lettre de l'Hôpital Cochin.**

Il est entré à l'hôpital « le lendemain même du jour où j'ai eu l'honneur et le plaisir de vous voir, c'est-à-dire Jeudi de l'autre semaine. Je suis salle Woillez, lit n°29 service du Dr Beaumetz, pour combien de temps ? Cela va dépendre un peu de ma santé et beaucoup, beaucoup de Savine, mon nouvel éditeur qui me doit plus de 300 francs. S'il tient ses engagements, me voilà sauvé, (car je suis en veine de travail), et ce par mes propres efforts, – ce qui vaut mieux que tous les *protecteurs* et souscriptions de la terre ! » Il demande d'adresse de Mmes Soulé et Trébuchon : « Ces dames ont été si aimables pour moi, véritablement, que je leur dois des excuses pour mille inexactitudes involontaires et que je suis prêt à toutes les amendes honorables du monde. Quand vous verrez l'une ou l'autre, transmettez-leur mon meilleur souvenir et ma promesse d'une visite en vue d'être pardonné ». Il a vu M. Colombier : « Je ne doute pas que grâce à lui et en le demandant d'abord, vous ne puissiez entrer dans l'hôpital triomphalement, un jour autre que le jeudi ou le dimanche, – jours d'encombrement où l'on ne peut causer sérieusement, – et rester tant que vous voudrez, sans vous préoccuper de l'heure à laquelle entrer ou sortir – et j'attends votre bonne visite »...

136

**VILLIERS DE L'ISLE-ADAM Auguste de** (1838-1889).

POÈME autographe signé « Villiers de L'Isle-Adam », *Fragment du poème de GOG*, [1882] ; 1 page et demie in-8 (petite déchirure, trace d'onglet au dos).

**500 - 700 €**

Poème de 27 alexandrins, sur Simon de Cyrène aidant le Christ à porter sa croix, publié dans *Le Chat Noir* du 9 juin 1882.  
« Ce fut donc au logis de cet homme, qu'un soir  
Quelqu'un frappa. Le Juif ouvrit, et l'on put voir  
Briller des piques dans le sentier »...

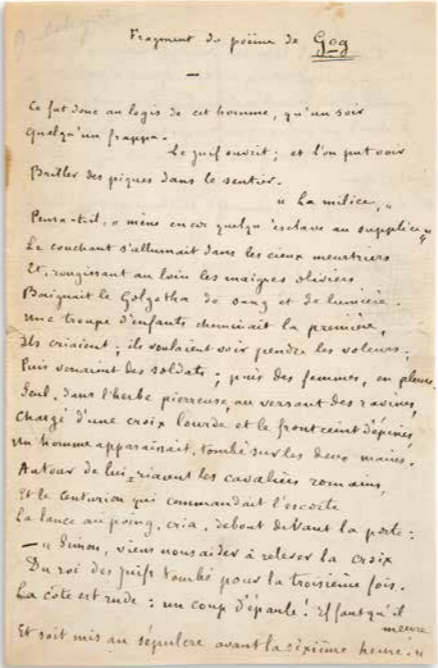
137

**ZOLA Émile** (1840-1902).

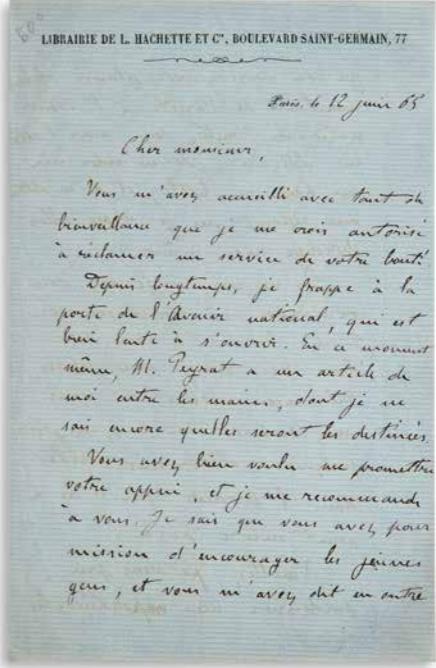
L.A.S. « Emile Zola », *Paris* 12 juin 1865, à un journaliste de *L'Avenir national* ; 2 pages et demie in-8 à en-tête de la *Librairie Hachette et Cie*.

**500 - 700 €**

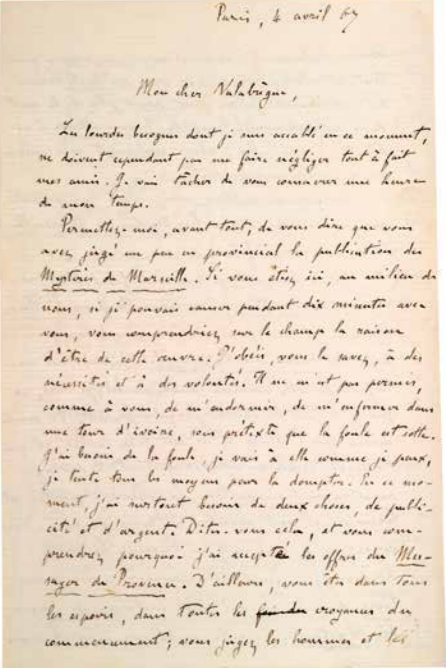
Il cherche un journal qui accueille sa plume. « Depuis longtemps, je frappe à la porte de *l'Avenir national*, qui est bien lente à s'ouvrir. En ce moment même, M. Peyrat a un article de moi entre les mains, dont je ne sais encore quelles seront les destinées. Vous avez bien voulu me promettre votre appui, et je me recommande à vous. Je sais que vous avez pour mission d'encourager les jeunes gens, et vous m'avez dit en outre que vous verriez avec plaisir plusieurs rédacteurs de Variétés à *l'Avenir national*. Veuillez donc avoir l'extrême obligeance de m'aider un peu dans ma lutte, et de m'obtenir une réponse que je n'ose aller chercher moi-même ». Il ose « demander un second service. Je me hasarde à vous dire bien bas que je vous serais très reconnaissant si vous aviez occasion de dire un jour quelques mots sur mes Contes [Contes à Ninon] dans *l'Avenir* qui n'en a point encore parlé »... [Zola publiera 21 articles dans *L'Avenir national*, de février à juin 1873.]



136



137



138

138

**ZOLA Émile** (1840-1902).

L.A.S. « Emile Zola », Paris 4 avril 1867, à Antony VALABRÈGUE ; 4 pages in-8 remplies d'une petite écriture serrée.

**800 - 1 000 €**

**Belle et longue lettre au début de sa carrière littéraire.**

[Zola a commencé le 2 mars de publier en feuilleton dans *Le Messager de Provence* son premier roman, *Les Mystères de Marseille*. Antony VALABRÈGUE (1844-1900), qui deviendra poète et critique d'art, était l'ami et le condisciple à Aix-en-Provence de Zola et de Cézanne, qui fit son portrait.]  
« Les lourdes besognes dont je suis accablé en ce moment ne doivent cependant pas me faire négliger tout à fait mes amis ». Il reproche à son ami d'avoir « jugé un peu en provincial la publication des *Mystères de Marseille*. [...] J'obéis, vous le savez, à des nécessités et à des volontés. Il ne m'est pas permis comme à vous de m'endormir, de m'enfermer dans une tour d'ivoire, sous prétexte que la foule est sotte. J'ai besoin de la foule, je vais à elle comme je peux, je tente tous les moyens pour la dompter. En ce moment, j'ai surtout besoin de deux choses : de publicité et d'argent. Dites-vous cela, et vous comprendrez pourquoi j'ai accepté les offres du *Messager de Provence*. D'ailleurs, vous êtes dans tous les espoirs, dans toutes les croyances du commencement, vous jugez les hommes et les oeuvres absolument, vous ne voyez pas encore que tout est relatif, et vous n'avez pas les tolérances de l'expérience. Je ne veux point jeter de la nuit dans votre beau ciel limpide. Je vous attends à vos débuts, à vos luttes ; alors seulement, vous comprendrez bien ma conduite. [...] Je sais ce que je fais.

En ce moment, je mène de front trois romans : *Les Mystères*, une nouvelle pour *l'Illustration*, et une grande étude psychologique pour la *Revue du XIX<sup>e</sup> siècle* [*Un mariage d'amour*]. Je suis très satisfait de cette dernière œuvre ; c'est, je crois, ce que j'ai fait de mieux jusqu'à présent. Je crains même que l'allure n'en soit trop corsée, et que Houssaye ne recule au dernier instant. L'ouvrage paraîtra en trois parties ; la première partie est terminée et doit paraître au mois de mai. Vous voyez que je vais vite en besogne. Le mois dernier, j'ai écrit cette première partie – un tiers du volume – et une centaine de pages des *Mystères*. Je reste courbé sur mon bureau du matin au soir. Cette année, je publierai quatre à cinq volumes. Donnez-moi des rentes, et je m'engage à aller tout de suite m'enfermer avec vous et me vautrer au soleil dans l'herbe ».

Il a quitté *Le Figaro*, où il ne publiera plus « que des articles volants, et, métier pour métier, je préfère écrire des histoires de longue haleine, qui restent. J'ai dû également renoncer à l'idée de faire un Salon. Il est possible cependant que je lance quelque brochure sur mes amis les peintres. [...] Je travaille beaucoup, soignant certaines œuvres et abandonnant les autres, tâchant de faire mon trou à grands coups de pioche. Vous saurez un jour qu'il est malaisé de creuser un pareil trou ».

Il envisage la future carrière de poète de Valabrègue, mais c'est « une voie si différente de celle que j'ai prise, qu'il m'est difficile de ne pas faire quelques restrictions. Ma position m'a imposé la lutte, le travail militant est pour moi le grand moyen, le seul que je puisse conseiller. Votre fortune, vos instincts vous font des loisirs, vous vous attardez de gaieté de cœur. Toutes les routes sont bonnes : suivez la vôtre »..

Il termine en donnant des nouvelles de leurs amis peintres : « Paul [CÉZANNE] est refusé, Guillemet est refusé, tous sont refusés ; le jury, irrité de mon Salon, a mis à la porte tous ceux qui marchent dans la nouvelle voie »...

LITTÉRATURE

125

LES COLLECTIONS ARISTOPHIL

**RAYMOND QUENEAU**  
(1903 - 1976)





139

**QUENEAU Raymond.**

Aquarelle, **Autoportrait** ; 32,5 x 24,5 cm à vue (encadrée).

**8 000 - 10 000 €**

Autoportrait en buste, de face, avec des lunettes, probablement au début des années 1950.  
Raymond Queneau. *Dessins, gouaches et aquarelles* (Paris, Buchet-Chastel, 2003, n° 56).



140

**QUENEAU Raymond.**

MANUSCRITS autographes de ses **Journaux**, 1914-1965 ; plus de 2 000 pages formats divers, plus 170 pages en tapuscrit corrigé.

**30 000 - 40 000 €**

**Ensemble exceptionnel des différents journaux tenus par Queneau tout au long de sa vie, sur des cahiers, des carnets et des feuilles volantes.**

Sans s'être astreint à tenir régulièrement son journal, Raymond Queneau s'est livré, durant plusieurs périodes de sa vie, à cet exercice qui répondait à un besoin épisodique et a revêtu des formes variées. Journal intime, auquel il confie les aléas des sentiments et du désir, des convictions et des opinions, avec une volonté de lucidité constante que l'on retrouve dans ses étonnants récits de rêves, soigneusement consignés de 1928 à 1932 ; journal littéraire bien sûr, mine d'informations sur la vie éditoriale et artistique, du mouvement surréaliste à la nébuleuse Gallimard ; mais

aussi memoranda, itinéraires, citations, notes de lectures, avec parfois de petits croquis... Loin d'opérer dans le genre littéraire exploré par les Goncourt ou Gide, Queneau tenait plutôt une sorte de carnet de bord, « un témoignage de franchise » (écrivait-il en 1930), à usage personnel. Les notes prises au jour le jour ont parfois été mises au net, dans un mouvement rétrospectif : ainsi, le journal que le lycéen a tenu au Havre de l'âge de 13 à 20 ans, nous est connu par le *Journal du Havre*, recopié dans un cahier en 1923, et en partie dactylographié (et corrigé) dans le *Journal d'un jeune homme pauvre* (1920-1927). Les récits de rêves (1928-1932) ont été consignés au jour le jour, avec un système d'encres de couleur pour différencier les rêves de leur interprétation. Les cahiers et carnets du « Journal de guerre » (1939-1940) ont été revus par Queneau qui en a supprimé des passages aux ciseaux. À partir de 1949, Queneau a opté pour un système de numérotation continue de ses notes. Nous avons tenté de présenter ici au mieux ces éléments disparates, en renvoyant à l'édition des *Journaux* établie par Anne Isabelle Queneau (Gallimard, 1996, 1240 p.) [J], certains éléments étant cependant restés inédits.



**A. Journal du Havre (1914-1923).**

Cahier cartonné in-4 (21,6 x 17 cm) relié toile beige, papier ligné. 117 ff. autographes à l'encre noire plus 1 f. détaché inséré.

Le début du manuscrit, soigneusement mis au net, a été rédigé par Queneau d'après des notes prises au cours des années précédentes, probablement en 1917 (sur la première page, Queneau a fait ses comptes : « Résumé du 1<sup>er</sup> Trimestre 1917 », resté inédit ; il évalue sa bibliothèque à 569 F). Il a continué à tenir son journal à la suite.

Ce Journal est commencé au Havre le 15 avril 1914, poursuivi à Paris, à Épinay et au cours de ses différents voyages (en Angleterre, en Alsace, à Grenoble...) jusqu'à la dernière entrée le 26 avril 1923. [J 11-115]. Un feuillet inséré raconte le voyage à Grenoble au début d'octobre 1922 [J 102-103], avec quelques variantes, un plan et quelques notes inédites.

**B. Journal (1923-1927).**

Manuscrit autographe, 68 ff. paginés postérieurement 1-83 (les pages 1-27 sur feuillets de cahier d'écolier in-4, la suite sur divers formats (dont des feuillets de petit carnet), du 26 juillet 1923 à 1927 [J 115-148]. Quelques passages sont restés inédits, dont (p. 67) deux courts récits de rêves les 3 et 5 avril 1927, et un paragraphe biffé (p. 82) sur Dieu et la pauvreté : « Dieu, c'est le mot favori des barques abandonnées où gémissent la monotonie des repas ordonnés qui pèsent comme des bouchers la petite dose d'espoir laissée la veille sur la table de nuit. [...] ces mangeurs de cervelas et ces bouffeurs d'hostie bardent de billets de banque leurs poches tachées de la sueur de leur travail ou de leur bassesse. Je ne comprends pas la valeur de l'argent et ce que signifient la richesse ou la pauvreté »...

**C. Le Journal d'un Jeune Homme Paüvre (1920-1927).**

Tapuscrit corrigé, 85 ff. in-4 (27x 21 cm) dactylographiés, comportant de nombreuses additions et corrections autographes à l'encre, avec des béquets collés. Sous chemise portant le titre autographe : « *Le Journal d'un Jeune Homme Paüvre (1920-1927)* », un second titre en lettres capitales (*Journal d'un Paüvre Jeune Homme corrigé*) avec la mention biffée « dix-sept à vingt-quatre ans », et l'épigraphe « Hélas quel paüvre jeune homme / Plus tard je suis devenu (*Chêne et chien*) ».

Ce tapuscrit reprend, à partir du 18 mai 1920, le texte du *Journal du Havre*, jusqu'en avril 1923 (ff. 1-46), puis le texte des manuscrits du Journal jusqu'au 27 novembre 1927 [J 65-149].

**On joint** une copie dactylographiée (double carbone) du Journal, du 17 avril 1920 au 27 novembre 1927 (86 ff. in-4, quelques découpes aux dernières pages).

**D. Notes autographes (1917-1939).**

– *Journal* (28-29 novembre [1919]), fragment découpé, différent du texte édité [J 43]. – Page de cahier d'écolier inédite portant le titre « Journal depuis le 12 novembre 1920 », avec épigraphe d'Eschyle en grec et des citations de Stendhal, Gide, Sorel et Sainte-Beuve ; le 12 novembre 1920 est la date tant attendue du départ de Queneau pour Paris avant son emménagement à Épinay. – Page de cahier inédite portant le titre « Journal IV » avec une citation de Goethe et, au verso, de James Joyce. – Adresses de papetiers, d'imprimeurs, rendez-vous, commandes de papier, etc. (5 ff. in-12). – 5 pages d'un cahier d'écolier : itinéraire de voyage, colonnes de chiffres, liste de 20 livres ou auteurs lus de juillet à octobre (inédite) : Heine, Jouhandeau, Sade, Vie de Bakounine, Trotsky (« tomes deuzétrois »), Jaspers, Victor Serge, etc. – Page de cahier : tableau chronologique inédit des années 1928-1929, divisé en colonnes par thèmes : Vacances, Romans, Travaux, Traductions, Revues. – Liasse de 82 ff. arrachés à un agenda publicitaire du Printemps, du 3 janvier au 28 mai [1930], où sont notés rendez-vous (notamment avec Bataille, Leiris, Fonseca), courriers envoyés, sorties (boxe, cinéma), voyages (Londres). – *Agenda de l'étudiant*, été 1939, in-18, comportant 2 ff. de texte (rêves, « Réfl. sur mon père et la folie de ma mère »), et 2 ff. de hiéroglyphes. – Petit carnet in-12 avec 4 ff. de notes au crayon et un dessin de paysage au crayon. – 5 ff. de formats divers : extraits de journal, note sur « Flaubert et la Science » (1946), notes de voyage dans le Valois avec croquis...

**E. [Une campagne de rêves] (1928-1932).**

Manuscrit autographe, en 6 cahiers d'écolier rassemblant les rêves notés par Queneau, et formant le journal de ses rêves. Le premier cahier (48 ff.), dont la couverture a été coupée, rassemble les rêves de 1928. On y trouve également l'itinéraire d'un voyage à La Ciotat, et 5 pages d'amusants pictogrammes. [J 179-208].

5 cahiers d'écolier 100 pages à grands carreaux, numérotés en chiffres romains sur la couverture, et foliotés en continu. Les rêves sont notés à l'encre noire, les interprétations et commentaires à l'encre rouge. – I (p. 1-47), 31 août-17 septembre 1931. – II (p. 48-94), 18 septembre-10 octobre. – III (p. 95-141), 10 octobre (suite)-19 octobre. – IV (p. 142-167), 19 octobre (suite)-26 octobre ; à la fin Queneau a dressé la « Table » (4 p.) des rêves et de leur interprétation renvoyant aux 4 cahiers. – [V] (8 ff. non numérotés), 20 novembre 1931-18 janvier 1932. [J 209-288 et 289-292]. Plus 4 ff. in-8 ou in-12 de notes autographes se rapportant à des rêves. [J 293-294].

**F. Journal de guerre 1939-1940.**

7 cahiers et 5 carnets autographes.

Le décompte des feuillets est malaisé en raison des coupes aux ciseaux opérées par Queneau, peut-être en vue d'une transcription ou d'une édition ; une partie de ce journal (jusqu'au 24 juillet 1940) a été publié par Jean-José Marchand (*Journal de guerre*, Gallimard, 1986), et l'intégralité, avec des variantes de texte parfois importantes, dans les *Journaux* (1996). [J 353-520].

7 cahiers d'écolier de 100 pages à papier ligné ou à grands carreaux (22 x 17 cm), écrits à l'encre noire, avec des découpes aux ciseaux : 27 août-28 septembre 1939 ; 30 septembre-17 octobre 1939 ; 22 octobre-28 novembre 1939 ; 1<sup>er</sup>-22 décembre 1939 ; 28 décembre 1939-28 janvier 1940 ; 30 janvier-28 mars 1940, se terminant ainsi : « Je termine ce cahier. Je crois que je vais continuer sur un carnet » ; suivent deux fragments inédits.

5 carnets à dos toilé noir, avec des découpes aux ciseaux. – Carnet bleu *Gallia* (17 x 10,5 cm), 29 mars-18 juin 1940. – Carnet vert *Gallia* (14,5 x 9,5 cm), 21 juin-24 juillet 1940. – Carnet rose *PB* (14,5 x 9,5 cm), 25 juillet-15 août 1940. – Carnet ocre (17 x 10,5 cm), 17 août-19 septembre 1940. – Carnet bleu (17 x 10,5 cm), 20 septembre -15 décembre 1940.

À partir du 3<sup>e</sup> carnet, le manuscrit diffère de la version imprimée. Outre des variantes parfois importantes, de nombreux passages (de quelques lignes à une page) n'y figurent pas et semblent inédits. Par exemple cette page du 25 juillet à Saint-Léonard-de-Noblat : « Hier je suis allé à Limoges par le car de 13h.30 ; je voulais aller au *Journal* pour voir le rédacteur en chef, afin de lui demander une situation : idée folle, agitation incongrue. Je me suis promené toute la journée dans la ville, aussi animée que la rue de Rivoli ; j'achète des Pensées pour chaque jour, de Ruysbroek l'Admirable ; je suis une femme, par callipygeophilie ; je poursuis quelques réflexions sur le thème : l'indifférence aux petits soucis, aux ennuis, c'est encore de l'égoïsme, une sorte d'art du bonheur" assez pharisien. [...] plaisanteries d'un troufon : "Plus la culotte est large, plus l'homme est fort" ; mon pantalon de golf dont j'étais si fier serait-il donc si ridicule. Je remercie Dieu d'avoir pris cette apparence vulgaire pour détruire cette petite vanité ».

**G. Fragments de journaux, 1944-1954.**

– 15-25 août 1944 (9 ff. d'un cahier d'écolier, insérés dans le cahier de 1947), sur la Libération de Paris [J 561-567]. – 14 avril-25 décembre 1945 (19 ff. divers, au verso de circulaires, de tapuscrits, etc.) [J 568-581]. – 17 janvier-21 février 1946, et 1946 (9 ff. d'un cahier d'écolier, insérés dans le cahier de 1947, et 3 ff. dans le cahier 1946) [J 582-588]. – [1946-1947 (malgré la mention « Il y a un an : 6 juin débarquement »)], cahier d'écolier (34 ff.) consacré à la liaison amoureuse avec Suzanne [X. dans l'édition, J 589-606] ; plus un dessin au crayon. On joint 3 billets tendres au crayon (de Suzanne ?). – [1946], 5 ff. inédits : chronologie d'un voyage en Provence, avec de nombreuses mentions : « écrit à S. ». – 20 janvier 1947-21 mai 1948, cahier brun titré *Journal* (14 ff.) [J 607-620]. – [Août 1948], cahier de voyage en Italie (3 ff., couverture illustrée), notes inédites à l'exception d'un paragraphe *Gidéana* sur Gide [J 627]. – 14 avril-19 mai 1953, 31 juillet-4 octobre 1953 (10 ff. de cahier d'écolier), dont le journal de voyage au Pays Basque avec croquis [J 819-825]. – [1954], une page sur la rencontre de Sartre à Capri [J 873].

**H. Journal 1949-1965.**

6 cahiers in-4 (22 x 17 cm) cartonnés demi-toile à coins. Papier quadrillé (petits ou grands carreaux), encre noire. Chaque paragraphe est numéroté (le plus souvent à l'encre verte), la numérotation étant continue de 1 à 2854. À la fin de chaque volume, Queneau a dressé une table autographe avec renvois aux numéros (ainsi, pour le 1<sup>er</sup> cahier, quatre rubriques : Mathématiques, Projets de romans, Chiens, animaux et Pictogrammes). Ces notes vont du 5 juin 1949 à juillet 1965 [J 657-1117]. – Cahier bleu (117 ff.), 5 juin 1949-mai 1951, n<sup>os</sup> 1-638 [J 657-762]. – Cahier rouge (118 ff.), 20 juin 1951-janvier 1954, n<sup>os</sup> 639-1069 [J 763-833]. – Cahier bleu (117 ff.), mai 1954-1956 (retour d'URSS), n<sup>os</sup> 1070-1691 [J 834-944]. – Cahier bleu (117 ff.), 9 février 1957-11 mai 1960, n<sup>os</sup> 1692-2099 [J 945-1006]. – Cahier bleu (117 ff.), 29 juillet 1960-1963, n<sup>os</sup> 2100-2545 [J 1007-1070]. – Cahier vert (92 ff.), 23 juin 1963-juin 1965, n<sup>os</sup> 2546-2854 [J 1071-1117].

**BIBLIOGRAPHIE**

Raymond Queneau, *Journaux 1914-1965*, édition établie, présentée et annotée par Anne Isabelle Queneau (Gallimard, 1996).



QUENEAU Raymond.

CORRESPONDANCE adressée à Raymond Queneau, 1920-1976 ; environ 18 000 lettres, manuscrits, cartes, etc., dans 43 boîtes d'archives.

40 000 - 50 000 €

Importante correspondance adressée à Queneau tout au long de sa vie, extraordinaire témoignage d'un demi-siècle d'amitiés et d'édition.

Nous ne pouvons donner ici, avant un inventaire non exhaustif, qu'un bref aperçu de la richesse de cet ensemble.

De par sa position centrale dans le monde des lettres et la variété de ses centres d'intérêt, Raymond Queneau fut en relation avec tout ce que l'époque a compté de personnalités marquantes en littérature, comme Roland Barthes, Italo Calvino, Aimé Césaire, Blaise Cendrars, Jean Cocteau, René Char, Eugène Ionesco, Pierre Mac Orlan, André Malraux, André Gide, Roger Nimier, Georges Perec, Francis Ponge, Jacques Prévert, Jean-Paul Sartre, Marguerite Yourcenar, etc., jusqu'à la nouvelle génération : Jacques Roubaud, Michel Deguy, le lettriste Maurice Lemaître, Claude Simon, Patrick Modiano, Frédéric Vitoux, ou le jeune Mouloudji qui lui soumet son premier roman... Mais aussi des penseurs : Gaston Bachelard, Maurice Merleau-Ponty, Georges Dumézil ou Alexandre Kojève... Des artistes comme Fernand Léger, Enrico Baj, Pol Bury, Jean Cortot, Jean Effel ou Élie Lascaux (très belles lettres illustrées, dont une avec un portrait de Queneau) ; des hommes de théâtre comme Jean-Louis Barrault, des cinéastes comme René Clément, Alain Resnais ou Jean-Pierre Mocky, des comédiens comme Serge Reggiani, des musiciens comme Joseph Kosma ou Georges Auric. Et tant d'autres...

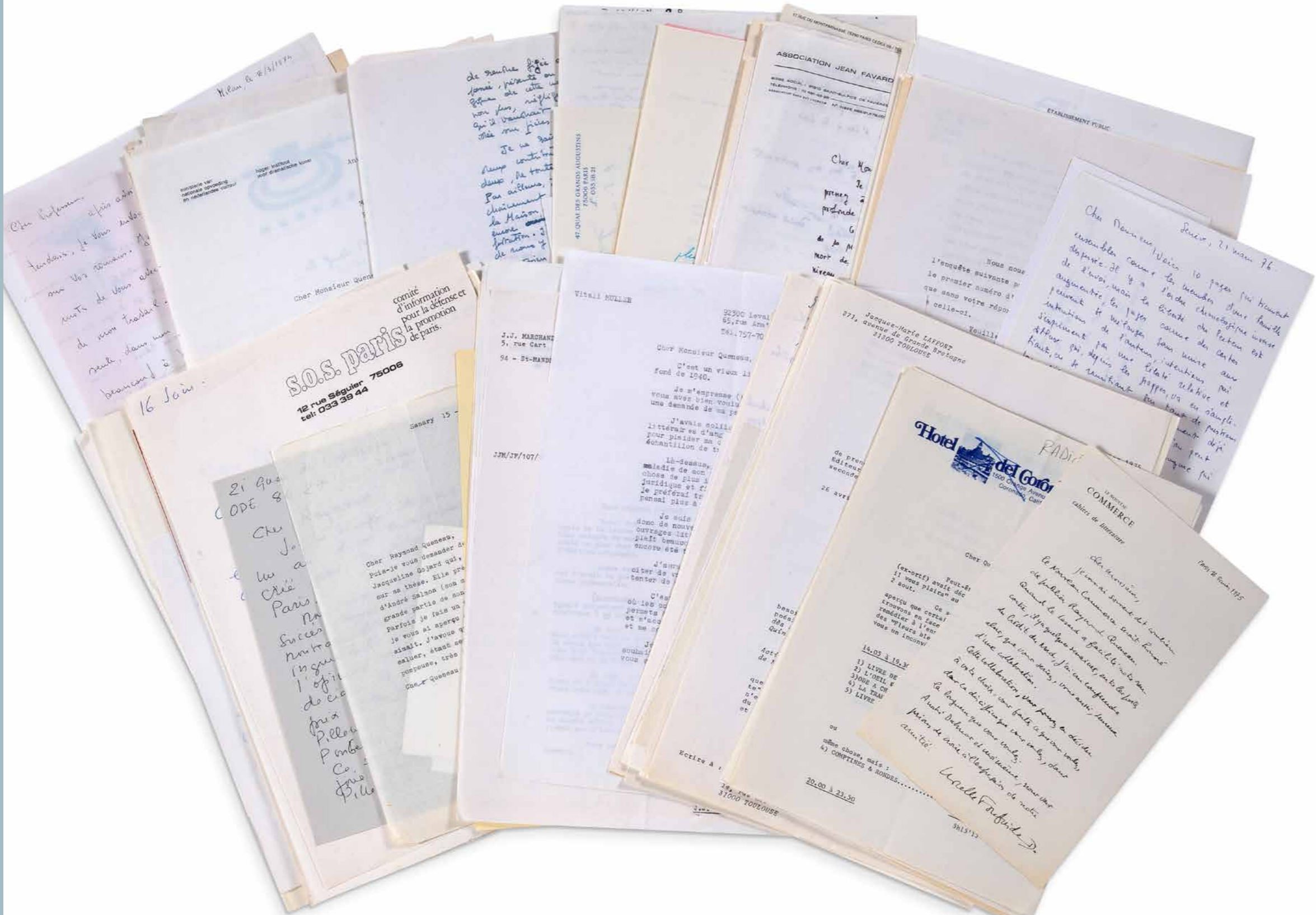
**Des amitiés suivies.** Plusieurs correspondances importantes, composées de centaines de lettres, témoignent de relations d'amitié indéfectibles à travers le temps. Jacques BENS (1931-2001) était un jeune poète dont le premier recueil, *Chanson vécue*, fut publié chez Gallimard en 1958, grâce à Raymond Queneau. Ce fut le début d'une relation qui allait durer jusqu'à la mort de Queneau. Admirateur respectueux, Jacques Bens se confie de plus en plus au fil du temps, commente les œuvres de son aîné, la vie littéraire. Il sera de la fondation de l'Oulipo et l'un des plus fins commentateurs de l'œuvre de Queneau. Jean QUEVAL (1913-1990), journaliste, critique, poète, romancier, dramaturge, traducteur, oulipien, fut lui aussi un ami cher ; il consacra à Queneau un volume de la collection « Poètes d'aujourd'hui » chez Seghers. Ses lettres pleines de drôlerie courent sur des dizaines d'années et abordent tous les sujets, littéraires et intimes. Dans un style différent, les lettres de Pierre JOSSERAND (1898-1972), conservateur à la Bibliothèque Nationale, principal collaborateur de Queneau (« Mon cher d'Alembert ») pour la collection des « Écrivains célèbres » chez Mazenod, sont d'une érudition impressionnante et d'un humour pince sans rire constant. Les lettres de son grand ami mathématicien François LE LIONNAIS (1901-1984) sont passionnantes pour recons-

tituer le fonctionnement de l'Oulipo, mais adoptent aussi un tour plus personnel, comme celle de 1945 dans laquelle il évoque son arrestation par la Gestapo. Celles de ses amis de jeunesse au Havre, Jean et Louis PIEL, offrent un témoignage unique sur les débuts de Queneau et son entrée en littérature. Citons encore les intéressantes correspondances de ses traducteurs, Eugen HELMLÉ pour l'allemand, et Barbara WRIGHT pour l'anglais, qui montrent les difficultés qu'il y a faire passer dans un autre idiome les subtilités langagières de Queneau.

**Le Collège de Pataphysique.** Raymond Queneau fit partie dès ses débuts du Collège de Pataphysique, où il entra directement à la plus haute distinction, celle de Satrape. Des lettres de Latis, Noël Arnaud, François Caradec, Paul Gayot, etc., témoignent de l'esprit de cette institution mystérieuse. Citons ainsi le non moins mystérieux LATIS : « « Il ne vous sera pas tout à fait indifférent – si détaché que vous soyez de la réputation littéraire – de savoir qu'un jour notre civilisation ne sera connue que par le seul *Battre la campagne*. Vous avez pu remarquer qu'auprès de ma bicoque, il y a une petite cabane. On l'appelle communément le Forge. J'y ai bricolé, entre autres, une modeste machine à explorer le temps, qui ne vaut pas grand-chose. Sans doute fonctionne-t-elle parfois, mais la mise au point n'est pas bonne. Je finirai par y rester, et ce n'est pas, à mon goût, ce qui pourrait m'arriver de pire ». Ou encore le poète André MARTEL, le « Papapafol » : « Queuj auraisaimé, quanj suisété à Panamyre, bénéchuter danl voirvou à la Gallimardière. La damoiselle de la bouquinothèque ènèrèfe, elmadit : Mossieu Knô, ilépala. Ej mensuis anallé tototnrit du papuvor »... Mentionnons également les correspondances des membres de l'OULIPO.

**L'activité éditoriale.** Membre influent du comité de lecture des éditions Gallimard pendant plus de trente ans, Raymond Queneau occupe une place importante dans l'histoire de l'édition française dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, dont témoignent les lettres de Gaston GALLIMARD et des membres de la famille Gallimard, d'autres collaborateurs de la maison, comme Brice Parain ou le traducteur Pierre Leyris ; on plonge ainsi dans les coulisses de la plus grande maison d'édition française du siècle. Cette activité se reflète également dans les lettres d'écrivains étrangers publiés par Queneau (Erskine Caldwell, Paul Bowles, William Saroyan, Hermann Broch...). De par son rôle de directeur de l'Encyclopédie de la Pléiade, il était au carrefour de multiples disciplines, ce qui explique la présence dans cet ensemble de lettres d'anthropologues, de sinologues, de scientifiques ou d'historiens. Queneau fut en contact avec bien d'autres éditeurs, comme Dominique de Roux de l'Herne, Jérôme Lindon des éditions de Minuit, ou Lucien Mazenod, pour qui il dirigea deux collections. On n'oubliera pas les lettres adressées par des inconnus envoyant leurs manuscrits au lecteur de Gallimard, souvent cocasses (voir Dominique Charnay, *Cher Monsieur Queneau. Dans l'antichambre des recalés de l'écriture*, Denoël, 2011). Cette correspondance a fait l'objet de deux classements distincts : l'un chronologique (24 boîtes), l'autre alphabétique (17), plus 2 boîtes de dossiers divers.





**Années 1920-1930.** Correspondances familiales ; dossier militaire (convocations, sursis, incorporation dans les troupes du Maroc) ; amis de jeunesse et relations du Havre, camarades de régiment, amies ; sociétés savantes, libraires (achats de livres anciens), éditeurs français et étrangers, journaux et revues, Argus de la Presse, banques ; voyage en Grèce ; Alfred Bloch (agent de la S.A.C.D.), Pierre Bost, Georgette Camille, G. Charensol, Louis Dumur, Vasco da Fonseca, H. Fouras, Michael Fraenkel, Dr T. Fraenkel, Stuart Gilbert, Florence Gilliam, L. de Gonzague Frick, Pierre Humbourg, Jack Kahane, Simone Kahn, Jean-Charles Moreux, Charles Morgan, P. Morhange, L. Moussinac, Alfred Perlès, A.M. Petitjean, Abraham Rattner, Ed. Roditi, J.H. Rosny aîné, Y. Sarcey, Patrick White, C. Zervos, etc. ; tracts, circulaires, programmes de théâtre et concerts, etc.

**Années 1940.** Notes autographes et minutes de lettres. H. Appia, Jeanne Bucher, H. Calet, R. Chaté, Jean Choux, P. Colinet, C. Connolly, P. Daix, A. Dauzat, Decaris, Y. Delétang-Tardif, R. Denoël, P. Descragues, G. Diehl, Ed. Dolléans, Ph. Dumaine, B. Dussane, G. Duthuit, R. Ellmann, L. Emié, L. Fabre, René Fallet, M. Fardoulis-Lagrange, J.T. Farrell, M.P. Fouchet, J. Fougère, A. Fraigneau, Jeanne Freundlich, J.J. Gautier, Stuart Gilbert, L. Gischia, L. Guilloux, J. Guirec, A. Hardellet, H. Joannidès, M. Jouhandeau, F. Kern, F. Kiesler, A. Koestler, Ilmar Laaban, F. Lachenal, J.A. Lacour, P. Lafue, R. Lalou, J. Lambert, R. Lannes, P. de La Tour du Pin, François Lechat, J.B. et J.F. Lefèvre-Pontalis, L. Le Sidaner, R. Levesque, G. Limbour, A. Lunel, G. Magnane, C.E. Magny, O. Mannoni, Jean Marcenac, J.J. Marchand, G. Margaritis, M. Mariën, Gabrielle Marquet, R. Martin du Gard, H. Martinie, P. de Massot, J. Maton, Claude Mauriac, Ch. Mauron, Mayo, R. Michaud, Henri Michaux, C. Murciaux, M. Noël, Frédéric O'Brady, N. Papatakis, A. Parinaud, L. Parrot, H. Pastoureaux, L. Pauwels, P. Pia, Gaston Picard, A. Pierhal, José Pierre, Marc Pincherle, R. Pizani, L. Poliakoff, W. Porché, Jean Pouillon, J. Prévost, G. Puel, H. Queffélec, Herbert Read, André Reybaz, Élie Richard, A. de Ridder, Dominique Rolin, Charles Ronsac, G. Rosenthal, R. Rougerie, A. Ruyters, S. de Sacy, André Salmon, Marcel Sauvage, F. Sentein, Marcelle Sibon, Marc Soriano, Charles Spaak, Jacques Sternberg, A. Thirion, L. Treich, D. Tual, J. Vagne, G. Verdort, R. Vidal, G. Walter, Wladimir Weidlé, Paul Willems, G.Wodli, etc. Dossier sur son travail chez Gallimard. Comité National des Écrivains, libraires, éditeurs français et étrangers, journaux et revues, cercles littéraires et sociétés savantes... Documents militaires (guerre 1939-1945), loyers, revenus, déclarations d'impôts, factures, voyage en Suède (1945) et mission à Vienne (1946)... ; tracts, circulaires, programmes de théâtre et concerts, etc.

**1950-1955.** Georges Auclair, Cl. Autant-Lara, Rose Aynard, L. Barnier, Henry Barraud, F.R. Bastide, M. Beerblock, P.A. Benoit, J. Bouissounouse, J. Brenner, Chandler Brossard, Roland Caillois, J. Canteloube, J. Carcopino, François Chalais, M. Chapelan, Stanley Chapman, Gabriel Chevallier, G. Cohen, Paul Colin, M. Constantin-Weyer, R. Coty, F. Crémieux, J.L. Curtis, A. Dansette, Y. Davet, Garry Davis, R. Delpire, B. Dimey, A. du Dognon, S. Doubrovsky, J. Dyssord, R. Fallet, B. Fauconnier, F. Fejtö, Fequet & Baudier, G. Ferdière, Lucette Finas, P. Flamand, P.L. Flouquet, J. Follain, H. Fouras, P. Fresnay, P.A. Gallien, M. de Gandillac, R. Ganzo, M. Garçon, G. Gattegno, B. Gheerbrant, A. Gillois, Cl. Glayman, R. Goffin, M. Goudek, J. Goytisolo, Robert Grandcour, F. Gregh, S. Groussard, R. Groussat, Julien Guillemard, C.A. Hackett, R. d'Harcourt, A. de Hevesy, A. Hodeir, B. Horowicz, G. Huysman, P. Humbourg, J.C. Ibert, A. Jakovsky, R. Kanters, Pierre Kast, J. Kessel, P. Lafue, Jean Lambert, Pierre Lambert, H. Langlois, J. Lanoë, V. Larbaud, P. de Latil, R. Laudenbach, J. Laughlin, P. Lazareff, H. de Lescoët, J.J. Lévêque, Cl. Lévi-Strauss, C.E. Magny, Marcel Marceau, J. Marcenac, A. Martel, H. Matarasso, C. Mégret, P. Messiaen, C. Millau, Max Morise, Aimée Mortimer, Georges Mounin, H. Muller, Th. Narcejac, Émilie Noulet, A. Parinaud, Gabriel Paris, L. Pauwels, Ch. Pellat, R. Pizani, Léo Poldès, Reginald Reynolds, Suz. Roger, J.P. Rosnay, T. de Saint-Phalle, G. di San Lazzaro, A.M. Schmidt, Guy Schoeller, F. Sentein, R. Thérond, Marcel Thiébaut (Revue de Paris), Maurice Thiriet, André Thirion, G. Timmory, L. Treich, G. de Vaucouleurs, André Verdet, Jean Verdier, Claude Vigée, Michel Vinaver, S. Volterra, G. Vriamont, Roger Wild, Paul Willems, Y. Nakagawa, etc.

**1956-1957.** G. Alphandéry, Amavis, Ansaldi, P.A.L. Anspach, Gabriel Arout, Cl. Aveline, F.R. Bastide, M. Beerblock, A. Berry, T. Besterman, C.G. Bjurström, Jacques Bondon, J. de Bourbon-Busset, E. Buchet, D. Braga, J. Brenner, Gérard Calvi, U. Campagnolo, L. Catroux, G. Charensol, P. Chaunu, A. Chave, René Coty, P. Daix, J. Daniélou, P. Daninos, Y. Davet, Jean Denoël, Michel Droit, Julien Duvivier, L. Émié, R. Escarpit, B. Esdras-Gosse, Gaston Gallimard, R. Ganzo, Raymond Gérome, B. Gheerbrant, P. Grimal, H. Guillemin, G. Huisman, J.C. Ibert, R. Ikor, Jules Isaac, R. Kanters, M. Kieffer, R. Labat, F. Lachenal, M. Lacos, G. Lapouge, P. Lazareff, J. Lindon, Lo Duca, L. Martin-Chauffier, J. Mauvoisin, F. O’Brady, J. d’Ormesson, A. Parinaud, L. Peillard, R. Pernoud, Michel Pilotin, E. Pognon, L. Poliakov, Poupard-Lieussou, Roland-Manuel, J.P. Rosnay, R. Rougerie, M. de Saint-Pierre, San Lazzaro, L. Schwartz, F. Sentein, P. Sipriot, Charles Spaak, F.J. Temple, G. Vitaly, P. Winkler, J. Yoyotte, R. Zazzo, Association France-URSS, etc.

**1958-1959.** P.A.L. Anspach, F.R. Bastide, M. Bessy, P. Braunberger, H. Calixte, R. Carasso, Stanley Chapman, M. Chatterji, R.J. Clot, Cl. Confortès, P. Daix, Michel Deville, J.M. Domenach, J. Duché, J. Dutourd, R. Escarpit, H. Filipacchi, E.J. Finbert, Paul Flamand, M. Flinker, H. Fouras, Bernard Frank, A. Gheerbrant, F. Giroud, J. Goytisol, L. Harig, A. Jakovsky, Kischka, R. Lalou, Monique Lange, J. L’Anselme, P.E. Lapide, S. Lassalle, J.C. Latès, J. Laughlin, J.J. Lévêque, M. L’Herbier, J. Lindon, Lo Duca, T. Maya, A. Miatlev, A. Mirambel, Edgar Morin, H. Oberstadt, F. O’Brady, P. Oster, P. Pia, M. Piccoli, M. Pilotin, Roger Régent, Jean Richer, J.P. Rosnay, A. Schwarz-Bart, R. Shattuck, F.J. Temple, Michel Vaucaire, A. Verdet, etc.

**1960-1961.** P. Barret, M. Beerblock, G. de Bellet, S. Benmussa, M. Bessy, J. Blanzat, G. Borgeaud, L. de Broglie, P. Cabanne, H. Certigny, P. Chambrillon, D. Chraïbi, H. Cliquet-Pleyel, R.J. Clot, G. Compère, Cl. Dauber-cies, F. Delanglade, J. Delay, J. Denoël, Ph. Diolé, J. Dupin, les Frères Jacques, R. Ganzo, P. Gascar, J. Gaudry, P. Guéguen, L. Harig, Ph. Hériat, O. Hussonot, I. Isou, A. Jimenez, R. de Jouvenel, M. Lacos, J.Cl. Lambert, A. Lang, J. Lindon, A. Maeght, Louis Malle, P. de Massot, T. Maya, A. Memmi, A. Mermoud, N. Murat, M. de M’Uzan, L. Pauling, L. Pauwels, L. Peillard, A. Perlès, M. Piccoli, R. Pillaudin, B. Pivot, J. Pons, G. Prou-teau, Roland-Manuel, J.P. Rosnay, A. Sauvy, J.C. Sournia, A. Varda, S. Veber, G. Vicari, etc.

**1962-1963.** Cl. Abeille, F. Arnal, H. Béhar, P. Belfond, A. Berry, A. Blan-chet, G. de Bosschère, P. Braunberger, L. Carré, A. de Cayeux, Arlette Chabaud, A. Chamson, B. Chardère, Y. Ciampi, Gaston Compère, Cl. Confortès, B. Coquatrix, Danièle Delorme, J.P. Delouvrier, J. Dupin, J. d’Esme, P. Flamand, H. Frère, J. Gaudry, A. Gillois, M. Girodias, L. Harig, Ph. Hériat, O. Hussonot, R. Kanters, B. Karsenty, A. Lang, H. Langlois, J. Laughlin, Jean Leray, J. Malignon, Hélène Martin, R. Micha, A. Miguel, Jean Mollet, Édith Mora, P. Pia, M. Piccoli, A. Pierhal, R. Pillaudin, J. Pimpaneau, J. Puyaubert, Jean Ray, Guy de Ray, J.P. Rosnay, D. de Roux, P. Samuel, A.M. Schmidt, G. Schoeller, J. Sternberg, G. Unglik, P. Vandromme, S. Veber, etc.

**1964-1965.** L. Adès, P. Anspach, J.P. Aron, P. Barbaud, K. Barnes, Jean Barraqué, M. Bataille, Jacques Borel, P. Boujut, D. Bourdet, P. Braunberger, J. Camion, R. Campbell, J. Chaillay, A. Chastel, A. Chave, G. Compère, Cl. Contamine, G. Cravenne, M. Decaudin, G. Deleuze, J. Duchateau, M. Dufrenne, L. Dumont, G. Dumur, J. Fougère, H. Frère, J.C. Grosjean, L. Guillaume, J.E. Hallier, L. Harig, Ph. Hériat, O. Hussonot, Ph. Jaccottet, C. de Jouvenel, A. Kern, O. Lazar-Vernet, J. Lebrau, B. Lemoine, J. Malignon, Hélène Martin, A. Miatlev, Mick Michéyl, Jules Monnerot, P.J. Oswald, H. Parmelin, L. Pauwels, Roland Petit, R. Pillaudin, M. Polac, J.B. Pontalis, G. de Ray, D. de Roux, B. Rybak, R. Sieffert, T. Tardos, G. Unglik, P.J. Vaillard, S. Veber, J. Vodaine, G. Walusinski, etc.

**1966-1967.** H. Agel, F. Alquié, H. Bessette, M. Bessy, Chr. Bourgois, C. Bourniquel, P. Braffort, F. Chalais, A. Crombecque, A. David, S. Debout, M. Deguy, F. Dobo, J. Duchateau, J. Dupin, J.C. Eloy, P. Flamand, A. Folds, J. Follain, P. Gayot, Y. Guillou, L. Harig, A. Hodeir, O. Hussonot, Ph. Jaccottet, Marcel Jean, A. Jouffroy, F. Lacassin, H. Langlois, J. L’Anselme, M. Le Bris, O. de Magny, J. Malignon, F. Mauriac, G. Métraux, A. Miguel, B. Noël, A. Pagani, A. Peyrefitte, R. Pillaudin, R. Pintard, Micheline Presle, J. Ralite, M. Rheims, H. Rochas, E. Roditi, G.L. Roux, Ed. Sanguinetti, M. Sanouillet, A. Sauvy, G. Serreau, T. Shattuck, D. Sibony, J.C. Simoën, A. Skira, F. Themerson, R. Vaneigem, J. Vérame, J. Vodaine, S. Veber, etc. **1968-1969.** Cl. Abeille, P. Anspach, G. Béart, H. Béhar, L. Bénisti, H. Bes-sette, P. Braunberger, J. Cabanis, R.P. Carré, St. Chapman, H. Corbin, G.

Costaz, H. Creuzevault, R. Dalsace, M. Deguy, J. Duchateau, Ph. Dumaine, P. Dumayet, J. Farran, J.P. Faye, G. Ferdière, P. Flamand, J.J. Gautier, P. Gayot, D. Halévy, F.J. Harrison, S. Jay, R. Kanters, H. Langlois, J.J. Lebel, L. Malle, J.J. Marchand, P. Menanteau, R. Micha, F. Nourissier, W. d’Ormesson, M. Piccoli, R. Pillaudin, M. Rheims, J. Richer, D. de Roux, S. Veber, J. Vodaine, R.L. Wagner, etc.

**1970-1971.** P. Andreu, G. Béart, M. Beaujour, F. Bédarida, P. de Boisdeffre, R. Borderie, P. Boudot, J.J. Brochier, J. Busse, R. Caby, J. Camion, H. Corbin, S. Debout, R. Deforges, P. Demarne, P. Domec, J. Duquesne, E.J. Finbert, T. Foulc, M. de Gandillac, J. Gattégno, P. Gayot, André Green, R. Grenier, Y. Guillou, D. Halévy, A. Lang, P. de Latil, P. Lazareff, R. Leven, F. Mallet-Joris, J.J. Marchand, Hélène Martin, P.G. Persin, P. Pia, G. Pillement, Alain Rey, G. Rosenthal, L. de Rothschild, D. de Roux, Guy Selz, J. Thieuloy, G. Unglik, P. Veyne, etc.

**1972-1973.** Cl. Abeille, S. Alexandrian, R. Baligand, J. Baron, G. Béart, G. Belmont, M. Bénabou, H. Bessette, L. Boyer, R. Boyer, J. Busse, R. Campbell, R. Caratini, G. Clairefond, J. Dauven, R. Debuissou, L. Decaunes, M. Deguy, P. Dehaye, P. Duchateau, M. Duhamel, J. Dupin, J. Dutourd, G.H. Dyson, E.L. Epstein, J.Y. Erhel, F. Erval, J. Esterel, J.P. Faye, T. Foulc, B. Gavoty, P. Gayot, F. Grover, L. Harig, O. Hussonot, A. Imberechts, Marcel Jean, E. Jouhaud, M. Jullian, B. Knapp, D. Kris, M. Lange, J. Lupin, F. Marceau, J.J. Marchand, André Masson, P. Nora, J. Orizet, J. d’Ormesson, l’Oulipo, Val. Panitescu, Max Papart, P. Pia, Jan Prokop, Michel de Rê, J.M. Ribes, Élie Richard, J. Richer, Yak Rivaïs, E. Roblès, Adrian Rogoz, T. Ross, D. de Roux, A. Schwarz, Michel Serres, H. Spade, C. Tchou, J. Thieuloy, M. Tournier, S. Veber, etc.

**1974-1976.** R. Bacri, C. Baillère, C. Bernadac, M. Bisiaux, H. Bordillon, Brassai, D. Breteau, J. Charpentreau, R. Cobb, J. Corti, L. Decaunes, P. Dehaye, J. Demélier, P. Descargues, J. Duhamel, G.H. Dyson, J.Y. Erhel, A. Fermigier, M. Fonfreide, J.E. Hallier, L. Harig, D. Hérault, A. Imberecht, Benoit Jacquot, Marcel Jean, Zizi Jeanmaire, Ph. Lejeune, R. Melik, R. Morel, J. d’Ormesson, Val. Panitescu, J. Piaget, A. Pierey de Mandiargues, R. Pillaudin, G. Raillard, J.M. Ribes, A. Rodocanachi, A. Rogoz, J. Rous-selot, G.L. Roux, T. Tardos, A. Thirion, P. Vasil, O. Volta, P. Willems, etc. **A.** Claude ABELLE, Marcel ABRAHAM, Pierre ABRAHAM (4, revue *Europe*), George ADAM (12), Arthur ADAMOV, Marcel ADÉMA (4), Suzanne AGNELY, William AGUET, A. AINEL (7, Cercle culturel Mouffetard), Th. ALAJOUANINE, Luis ALCORIZA (sur Buñuel), Maxime ALEXANDRE (34, 1946-1971), J.C. ALLAIN (3), Roger ALLARD (3), Georges ALLARY, Simone ALMA, Jacque-line AMAR, Jean AMROUCHE (4), Suzanne ANDRÉ, Robert ANTELME (5), Gérard ANTOINE (10), Avigdor ARIKHA (11), Marcel ARLAND (3), François et Françoise ARNAL (8), Michel ARNAUD (13), Noël ARNAUD (29), Odette ARNAUD, Alexandre ARNOUX (8), Robert ARON, Sophie Taueber ARP, Michel ARRIVÉ (8, sur Jarry), John ASHBERY, Betty ASKNITT (2, sur la traduction d’*Un rude hiver*), Alexandre ASTRUC (9, 1942-1957), Fernand AUBERJONNOIS, Pierre AUBERY, Jean AUBIER, Marcelle AUCLAIR, Jacques AUDIBERTI (12, une avec dessin), Gabriel AUDISIO, Colette AUDRY (4), George AURIC (2), Jean-Georges AURIOL, Rose AYNARD « Joséphine » (56, abondante correspondance littéraire et scientifique), etc.

**B.** Gaston BACHELARD (5), R. BADINTER, Gaston BAISETTE (4), Enrico BAJ (14), Georges BALANDIER (2), Jean BALLARD (*Cahiers du Sud*, 9), François-Marie BANIER (5), Marc BARBEZAT (*L’Arbalète*, 10), Jacques BARON (14), Jean-Louis BARRAULT (5), Roland BARTHES (3), Gérard BAUËR (env. 115, sur l’Académie Goncourt), André BAY (28), André BAZIN, Hervé BAZIN (2), Sylvia BEACH (3), Marcel BÉALU (21, 1943-1967), Pierre BÉARN (13, et circulaires annotées du Mandat des poètes), André BEAUDIN, Simone de BEAUVOIR, Béatrice BECK (4), Maurice BEERBLOCK (15), Albert BÉGUIN (5), Marc BEIGBEDER (3), Yvon BELAVAL (27), Martin BELL, Paul BÉNICHOU (9), Jacques BENS (161, et quelques poèmes, 1952-1976, passionnante corresp.), Jean-A. BER, Pierre BÉRÈS (32), Pierre BERGÉ, Andrée BERGENS (27, au sujet de ses ouvrages sur RQ et du Cahier de l’Herne), Luc BÉRIMONT (4), Marc BERNARD, Sabine BERRITZ (8), René BERTELÉ (37, et 4 d’Antoine TUDAL), Jean BERTHET, Celia BERTIN (3), Pierre BETZ (*Le Point*, 22), Jean de BEUCKEN (45), Antoine BIBESCO (4), François BILLETDOUX (2), André BILLY (14), Marcel BISIAUX (6), Jean BLANZAT (10), Georges BLIN (5), Dr Sylvain BLONDIN (18), Carlo BO, Henriette de BOISSARD (41, sur ses traductions de romans américains), Jacques BOREL, Pierre BOREL (10), Alain BORNE (5), Nimet BOROVALI (17, d’Ankara, sur les poètes turcs), Alain BOSQUET (12), Jacques BOST (4), Henri BOUCHÉ, André du BOUCHET (8 sur *Finnegans Wake*), Emma-nuel BOUDOT-LAMOTTE (5), Jean BOULLET (4), Claude BOURDET, Paul

BOWLES, Jacques BRENNER (10), André BRETON (projet de collection « Révélation »), Théophile BRIANT (*Le Goëland*, 5), Annie BRIERRE (12), Hermann BROCH (3), Louis de BROGLIE, Samuel BROUSSELLE (19 et 2 poèmes), Martin BUBER, Jeanne BUCHER, Poi BURY, Jacques BUSSE, etc. **C.** José CABANIS, René-Guy CADOU (12), Pierre CAILLÉ (21), Roger (4) et Roland CAILLOIS, Julien CAIN (5), Alain CALAME (64, passionnante corresp.), Erskine CALDWELL, Henri CALET, Italo CALVINO (4), Marie CANAVAGGIA (9), Joseph CANTELOUBE, Agnès CAPRI (3), François CARADEC (22), Jérôme CARCOPINO, Alejo CARPENTIER, Michel CAR-ROUGES (11), Jean CASSOU (12), Jean CAU (14), François CAVANNA, Blaise CENDRARS (4), Aimé CÉSAIRE, Madeleine CHAPSAL (4, et petit ms de RQ), René CHAR, André CHASTEL, Robert CHATTÉ, Louis CHAUVET (*Le Figaro*, 5), Jean CHOUX, Barbara et Henry CHURCH (*Mesures*, 21), Yves CIAMPI, Georges CLAIREFOND, Georges-Emmanuel CLANCIER (importante corresp., environ 120), René CLAIR, René CLÉMENT (5), René-Jean CLOT (23), Jean COCTEAU (6), Gustave COHEN, Maurice-Edgar COINDREAU (6, sur Faulkner), COLETTE, Paul COLIN, Paul COLINET, Simone COLLINET (14), Lucien COMBELLE (3), Marie-Anne COMNÈNE (6), Cyril CONNOLLY, Douglas COOPER (24), Jean CORTOT (23), René COTY, Pierre COURTHION (*Lettres*, 6), Francis CRÉMIEUX, Gaston CRIEL (18), Joseph CSAKY (11), Claude CUÉNOT (5), Jean-Louis CURTIS, etc.

**D.** Pierre DAIX, Jean DANIÉLOU (3), Pierre DANINOS (4), Adrien DANSETTE, Albert DAUZAT, Yvonne DAVET (3), Pierre DAVID (22, plus les 3 n<sup>os</sup> de l’an-ti-revue *Le Lance-flammes*, 1951, et une « Chronologomachie »), DECARIS, Lise DEHARME, Robert DELPIRE, Jean DEMÉLIER, Jean DENOËL, Robert DENOËL (3), Pierre DESCARGUES, Youki DESNOS, George DEVEREUX (14), Manuel de DIEGUEZ (35), Bernard DIMEY, Frank (puis Francis) DOBO (41, 1934-1974), André du DOGNON, Édouard DOLLÉANS, Roland DORGELES (7), Jean-Pierre DORIAN (4), Bernard DORIVAL (9), Réjean DUCHARME, Georges DUHAMEL, Jacques DUHAMEL, Philippe DUMAINE (*Poésie* 42, 3), Raymond DUMAY (30), Georges DUMÉZIL (12), Jean-Marie DUNOYER (7), Marguerite DURAS, Marie-Jeanne DURRY (14), Béatrix DUSSANE, Georges DUTHUIT, Jean DUTOURD (5), Jean DUVIGNAUD (5), etc., et un ensemble de documents concernant Garry DAVIS.

**E.** Françoise d’EAUBONNE (7), Jean EFFEL (7), Giulio EINAUDI (10), Paul ELUARD, Pierre EMMANUEL (7), Bernard ESDRAS-GOSSE (7), Luc ESTANG (14), René ÉTIEMBLE (30), Luc ÉTIENNE (12, sur l’Oulipo), Richard ELLMANN, Louis ÉMIÉ, Robert ESCARPIT, etc.

**F.** Lucien FABRE, abbé Louis FAFOURNOUX (24), René FALLET, Stéphane FANIEL (Christofle, 9), Michel FARDOULIS-LAGRANGE, James T. FAR-RELL, FEQUET & BAUDIER, Gaston FERDIÈRE, José Maria FERREIRA DE CASTRO (9), Jean FERRY (4), Jarmila FIALOVA (3), André FIGUERAS (8), Paul FLAMAND (10), Edmond FLEG (33, sur la littérature juive), Albert FLOCON (9), Henri FLUCHÈRE (21), Jean FOLLAIN, Maurice FOMBEURE (8), Mas-Pol FOUCHET, Jean FOUGÈRE, Hugues FOURAS, Paul FOUURNEL (8), André FRANÇOIS (4), Nino FRANK (10), André FRÉDÉRIQUE, André FRÉNAUD (18), Jeanne FREUNDLICH (4), etc.

**G.** Les GALLIMARD : Gaston (40), Claude (16), Michel (7), Robert (12), Simone (9)... Ernest de GENGENBACH (6), Marie GEVERS (5), André GIDE (3), Jean GIONO, Francis GIROD, Maurice GIRODIAS (4), Yvan et Claire GOLL (4), Jean et Roger GRENIER, Jean GROSJEAN (3), Juliette GRÉCO, Marius GROUT (23), Pierre GUÉGUEN (4), Daniel GUÉRIN (33), Raymond GUÉRIN (5), Jacques GUICHARNAUD (33), Georges GURVITCH, Paul GUTH (4). Plus un dossier sur l’Académie GONCOURT (convocations, menus, procès-verbaux).

**H-K.** André HALIMI (12), Eugen HELMLÉ (123, 1957-1976, importante corresp. sur la traduction allemande et la publication en Allemagne des œuvres de RQ, qqs lettres cosignées par Ludwig Harig), Pierre HENRY (sur la musique concrète), Jean HÉLION (19, 1941-1976), Louis-Daniel HIRSCH (éd. Gallimard, 13), Georges HUGNET (8, dont une carte post. avec collage), Edmond HUMEAU (3), Eugène IONESCO (10, 1950-1963), Henri JEANSON (3), Henriette JELINEK (16), Eugene et Maria JOLAS (10), Alfred JOLIVET (12, sur la littérature scandinave), Pierre JOSSERAND (env. 180, 1941-1971, importante corresp. érudite non sans humour), Lucien JUSTET (11), Henri KAHNWEILER (23, 1939-1971), Robert KEMP, Hélène KERN (18), Alexandre KOJËVE (19, 1942-1967), Joseph KOSMA (6), Alexandre KOYRÉ (8).

**L.** Félix LABISSE, Jacques LACARRIÈRE (10), René LACÔTE (*Vulture*, 8), Georges (8) et Gilberte (15) LAMBRICHS, Armand LANOUX (15), Élie LASCAUX (90 dont 15 avec dessins, 1937-1967, passionnante corresp.), Raymond LAS VERGNAS (8), LATIS [Emmanuel PEILLET] (32, concernant le Collège de Pataphysique et l’Oulipo), René LEIBOWITZ (14), Jean LE

LOUËT (26), Fernand LÉGER (2), Zette LEIRIS (4), François LE LIONNAIS (env. 55, 1943-1972, plus circulaires et doc. joints), Gilbert LELY (16, sur Sade), Maurice LEMAÎTRE (5), Jacques LEMARCHAND (9), Léon LEMONNIER (49), Jean LESCURE (85 avec qqs dessins, 1943-176), Guy LÉVIS-MANO (4), Pierre LEYRIS (56), Marguerite LIBERAKI (22, une avec dessin), Georges LIMBOUR, Jean LINARD (65, souvent très longues et délirantes, certaines avec dessins).

**M.** Pierre MAC ORLAN (8, une avec autoportrait), Robert MALLET (5), André MALRAUX (2, 1942), Michel MANOLL (6), André MARCHAND (27), André MARY (17), Dionys MASCOLO (10), MASSIN (18, dont une sur *Exercices de style*), Loys MASSON (7), Harry MATHEWS, Thierry MAULNIER (6), André MAUROIS (7), Lucien MAZENOD (env. 90, 1949-1974, concernant les col-lections « Les Écrivains célèbres » et « Les Œuvres célèbres », plus lettres diverses et relevés de comptes), Jean MECKERT (39, 1942-1953, une avec dessin), Robert MERLE (9), Maurice MERLEAU-PONTY (15), Jean-Pierre MOCKY (4), Patrick MODIANO (4), Michel MOHRT (10), Henri MONDOR (8), Jules MONNEROT (17), Marcel MORÉ (12), Claude MORGAN (9), Aimée MORTIMER (3), MOULOUDJI (8, 1944-1970), Emmanuel MOUNIER (4).

**N.** Maurice NADEAU (47), Pierre (6) et Denise (5) NAVILLE, Roger NIMIER (22), NORGE (7).

**O.** René de OBALDIA, Gertrude O’BRADY (13), Zoé OLDENBOURG (4), Claude OLLIER, Marianne OSWALD (16).

**P.** Brice PARAIN (23), Henri PARISOT (18), Jean-Jacques PAUVERT (8), Georges PERLORSON [puis Georges BELMONT] (40), Georges PEREC (5), Gaëtan PICON (21), Jean PIEL (66, 1922-1951), Louis PIEL (63, Le Havre 1922-1927), Robert PINGET (5), Henri POLLÈS (31), Francis PONGE (4), Henri POULAILLE (5), Gisèle (6) et Mario (37, qqs dessins) PRASSINOS, Jacques et Pierre PRÉVERT, Henri-Charles PUECH (40), Jean PUYAUBERT (33).

**Q.** Jean QUEVAL (env. 220, 1955-1976, passionnante corresp. avec une douzaine de manuscrits).

**R.** Roger RABINIAUX (44), Claude RAMEIL (45, au sujet de ses travaux sur RQ), Serge REGGIANI, Alain RESNAIS, Pierre REVERDY, Georges RIBEMONT-DESSAIGNES (27, 1937-1974), Adrian ROGOZ (5, et tapuscrit en partie autogr., sur ses travaux oulipiens), Jean ROSTAND (98, sur l’Encyclopédie de la Pléiade, et 9 de son fils François), Georges ROTH (38), Jacques ROUBAUD (5), Claude ROY (2), Jules ROY, etc.

**S.** Roger SABATIER (9), Maurice SACHS, Georges SADOUL (10), Maurice SAILLET (12), Armand (et Lucienne) SALACROU (31), William SAROYAN, Jean-Paul SARTRE (2), Ludmila SAVITZKY (40, 1943-1957, sur ses traduc-tions, notamment *Dedalus*), Pierre SCHAEFFER (3), André SCHAEFFNER (4), Lucien SCHELER (9), Raymond SCHWAB (*Yggdrasil*, 5), Louis SCUTE-NAIRE (8), Pierre SEGHERS (35), Louise SERVICEN (10), Gilbert SIGAUX (13), Claude SIMON (longue l. dactyl. avec corr. autogr. en écriture phonétique sur le refus par Gallimard de son *Gulliver*, 1951), Claude SIMONNET (14), Boris SOUVARINE (4), James Johnson SWEENEY (13).

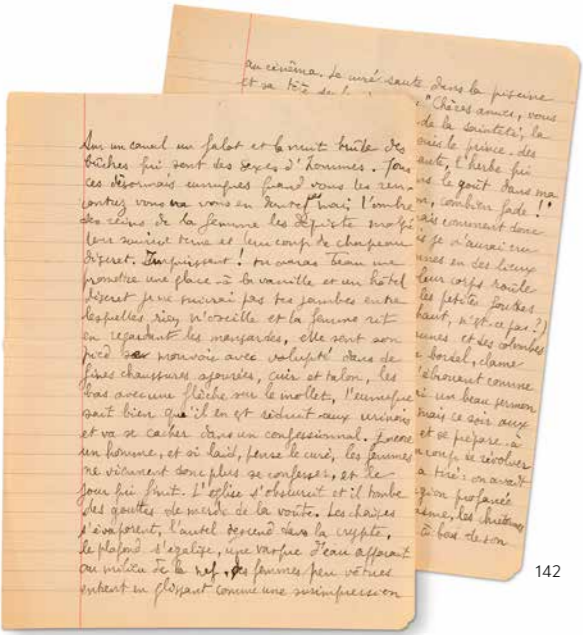
**T.** Jean TARDIEU (8), René TAVERNIER (*Confluences*, 6), Jacques TATI, Paule THÉVENIN (7), Henri THOMAS (17, et 2 poèmes), Maurice TOESCA, Guy TOSI (4), Frederic TUTEN (10), Tristan TZARA.

**V.** Roger VADIM, Roger VAILLAND (3), Robert VALANÇAY (4), Nicole VÉDRÈS (13), Alexandre VIALATTE (4), Roger VIEILLARD, Jean VILAR (3), Louise de VILMORIN (poème), Frédéric VITOUX (6), Elio VITTORINI (3).

**W.** Jean WAHL (12), Patrick WALDBERG (19), Paul et Betty WINKLER, Barbara WRIGHT (41, sur ses traductions de RQ).

**Y.** Jacques YONNET (16), Marguerite YOURCENAR (3, avec dossier sur Cavafy).

**Dossiers.** – Réponses à l’enquête sur la « Bibliothèque idéale » : R. Abellio, J. Anouilh, A. Arnoux, R. Aron, M. Aymé, G. Bauër, H. Bazin, A. Béguin, Y. Belaval, A. Billy, H. Bosco, R. Clair, A. Dhôtel, R. Dorgelès, G. Duhamel, G. Dumézil, M. Garçon, G. Izard, E. Jaloux, P. de La Tour du Pin, A. Lunel, P. Léautaud, R. Lehmann, L. Martin-Chauffier, J. Meckert, M. Moore, P. Morand, M. Nadeau, J. Paulhan, G. Picon, F. Prokosch, J. Roy... – Encyclopédie de la Pléiade : A. Adam, J. Calmette, H. Fluchère, P. Guillon, P. Marquer, P.M. Masson, R. May, A. Métraux, L. Musset, N. Nabokov, J. Naudon, J.R. Palanque, A. Parrot, S. Regnault, Roland-Manuel, Cl. Rostand, A. Schaeffner, Cl. Simonnet, M. Soumagnac, J. Soustelle, H. Strobel, Ch. Terrasse, V. Thomson, J. Ullmo, J. Vidalenc, W. Weidlé, J. Yoyotte, etc. – Lettres de candidats à la publication : la plupart des lettres sélectionnées dans ce dossier ont été publiées (sous l’anonymat) par Dominique Charnay, *Cher Monsieur Queneau. Dans l’antichambre des recalés de l’écriture* (Denoël, 2011).



142  
**QUENEAU Raymond.**

MANUSCRIT autographe, « **Sur un canal un falot** »..., [vers 1925-1929] ; 3 pages petit in-4 (22 x 17 cm).

1 200 - 1 500 €

#### Manuscrit d'un texte surréaliste délirant, pornographique et anticlérical.

Le manuscrit est à l'encre noire au recto de 3 feuillets de cahier ligné. Ce texte relate l'aventure d'un curé profanateur, seul parmi les hommes à n'avoir pas été castré, se baignant dans son église transformée en piscine et finalement assassiné par la statue de saint Joseph, au moment où il s'apprête à commettre le péché de chair.

« Sur un canal un falot et la nuit brûle des bûches qui sont des sexes d'hommes. Tous ces désormais eunuques quand vous les rencontrez vous ne vous en doutez pas mais l'ombre des reins de la femme les dépiste malgré leur sourire terne et leur coup de chapeau discret. Impuissant ! Tu auras beau me promettre une glace à la vanille et un hôtel discret je ne suivrai pas tes jambes entre lesquelles rien n'oscille [...] L'église s'obscurcit et il tombe des gouttes de merde de la voûte. Les chaises s'évaporent, l'autel descend dans la crypte, le plafond s'égalise, une vasque d'eau apparaît au milieu de la nef, des femmes peu vêtues entrent en glissant comme une surimpression au cinéma. Le curé saute dans la piscine [...] Il se dénude et se prépare à accomplir l'acte de chair, mais un coup de revolver retentit. C'est Saint Joseph qui a tiré : on avait oublié sa statue. Il venge la religion profanée et le curé s'écroule dans un spasme, les chrétiennes hurlent de douleur, S' Joseph est jeté à bas de son socle, réduit en miettes sous les pieds des adoratrices du foutre »...

Ce texte semble inédit ; il n'a pas été recueilli parmi les « Textes surréalistes » au tome I des *Œuvres complètes* de Queneau dans la Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1989. Il provient des archives d'André BRETON. Raymond Queneau commença à fréquenter le Bureau des recherches surréalistes en novembre 1924, et publia son premier texte, un récit de rêve, dans le n° 3 de *La Révolution surréaliste* en avril 1925. Il rompra avec Breton en 1929 et collaborera au violent tract *Un cadavre* avec le texte « Dédé ».

**PROVENANCE**  
André Breton ; vente *André Breton*, 42, rue Fontaine (11-12 avril 2003, n°2094).

143

#### QUENEAU Raymond.

MANUSCRIT autographe, « **Sur les bords géants d'une vulve assouvie** »..., [vers 1925-1929] ; 7 pages in-4 sur papier pelure (6 feuillets 25 x 21 cm et un 27 x 21 cm).

1 500 - 2 000 €

#### Rare texte érotique de l'époque surréaliste, contant les malheurs d'un sexe d'homme.

« Sur les bords géants d'une vulve assouvie, un gland se lamente en pleurant, drapé dans son prépuce. Les jours sont loin où la femme à la hanche débôitée, le caressait doucement de ces doigts futilles, en chantant le vieux refrain des bouilleurs de cru descendant les cataractes ; les jours sont loin où la jeune fille aux jarretelles vertes frottait son bas bleu contre l'orifice rougissant de sa prostate ; les jours sont loin où la fillette aux jupes plus courtes qu'un éclair de chaleur promenait la pudeur de sa langue sur son corps mis à nu. Maintenant les crucifix et les lois et la femme habituelle que grossissent les grossesses ont pacifié son maître ; le gland se lamente – il est encore si jeune ! – et prenant les deux testicules de son maître comme roue et sa verge comme cadre et son cordon comme guidon, il s'en fit une bicyclette poilue et brunâtre sur laquelle il décida de voir le vaste monde »...

Ce texte est demeuré en grand partie inédit ; les 3 premières pages, ainsi que les deux tiers de la quatrième, sont inédits ; à partir de la phrase « Je rencontraï la femme au vagin acéré » jusqu'à la fin de la sixième page, le texte présente une version un peu différente d'un texte surréaliste révélé dans les *Œuvres complètes* (Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1989, pp.1028-1030), « L'exaspération d'un soir »... Il s'agit du même récit fantasmatique de la femme au vagin acéré ayant sectionné la verge d'un violeur. Nous en citons la fin dans le manuscrit : « Vraiment, vous n'êtes pas trop bêtes, vous avez deviné, et bien que votre croûte soit troublée, toujours ! toujours ! et que votre morale devienne aussi racornie qu'un préservatif frit dans la margarine ».

La septième page ne semble pas s'accorder avec le texte précédent (bien qu'il soit aussi question au départ de mutilation !) et paraît former un tout complet, resté également inédit. « Avec une lame de rasoir, je couperai les doigts de tous les pianistes ! Et le reste. Que j'éprouve encore un "certain" plaisir à écrire voilà qui n'est pas sans me déconcerter quelque peu. [...] Un camélia vient de s'envoler en compagnie d'une épingle, ils se butent aux carreaux de la fenêtre avant de trouver la porte ouverte, je les vois qui s'éloignent, à peine remuant leurs aigles marbrées or et noir. Je sais où ils vont, au pays de Cocagne, dont tous les mâts sont étoilés d'yeux. Dans le désordre de plaisirs sans nombres, car il n'y existe aucune sorte de nombre, des étincelles moirées caressent des mains qui jamais ne cessèrent d'être criminelles. Des femmes s'allongent toujours plus nouvelles sur des rêves vrais qui se sont endormis ».



143

Le manuscrit, à l'encre brune, présente une dizaine de corrections, essentiellement orthographiques. Il provient des archives d'André BRETON.

**PROVENANCE**  
André Breton ; vente *André Breton*, 42, rue Fontaine (11-12 avril 2003, n°2096).



144

144

#### QUENEAU Raymond.

MANUSCRIT autographe, « **C'est dans les prairies de la Police Montée** »..., [vers 1925-1929] ; 3 pages petit in-4 (20,7 x 23 cm) et 1 page in-8.

1 200 - 1 500 €

#### Savoureux conte surréaliste, érotico-burlesque.

Il conte les aventures de L'Argent et sa maîtresse Afraouse Murepoix, avec le docteur Colinquipose. « C'est dans les prairies de la Police Montée que chaque jour l'on peut rencontrer l'Argent, acceptant de ses mains sanguinolentes les douceurs d'une promenade imposée par le docteur Colinquipose, soucieux d'hygiène. Afraouse Murepoix est sa maîtresse, de nom, car en réalité ils n'ont jamais fait l'amour ensemble ; elle lui a fait cadeau d'une jolie bague en sperme de pédéraste et d'une douzaine de cravates, soie et fauve, nudités carnaval d'une poitrine cintrée. L'Argent a demandé à son vieil ami Colinquipose de lui mettre des testicules en platine et une verge en iridium ; l'opération a fort bien réussi et il n'est plus l'esclave de son sexe, il en rigole tout seul, ne s'en lave plus les pieds et a marié Afraouse avec un banquier narcotique habitué des mœurs solitaires. [...] Afraouse se met nue, prend un bain, puis le train pour la ville la plus proche, où de charmants jeunes hommes lui offrent joies et distractions, depuis les gâteaux à la crème jusqu'aux tournées de chevaux de bois en passant par les nuits communes sur des matelas recouverts de draps blancs et posés sur des meubles à quatre pieds dénommés lits ». Ce texte semble inédit ; il n'a pas été recueilli parmi les « Textes surréalistes » au tome I des *Œuvres complètes* de Queneau dans la Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1989. Il provient des archives d'André BRETON.

**PROVENANCE**  
André Breton ; vente *André Breton*, 42, rue Fontaine (11-12 avril 2003, n°2093).

145

#### QUENEAU Raymond.

MANUSCRIT autographe signé « Raymond Queneau », [**Rêves**, 1928] ; 9 pages in-4 (27 x 21 cm).

1 500 - 2 000 €

#### Texte publié dans *La Révolution Surréaliste*.

C'est le troisième et dernier texte surréaliste de Queneau publié. Manuscrit à l'encre noire au recto de feuillets de papier ligné, ayant servi pour l'impression dans le n° 11 de *La Révolution Surréaliste*, le 15 mars 1928 ; la signature autographe de l'auteur à la fin a été biffée par le typographe. Le titre *Rêves* est imprimé et collé en tête du manuscrit. Ce texte est constitué de diverses séquences oniriques, entrecoupées de commentaires ironiques de l'auteur sur sa propre activité d'écriture, qui annoncent l'auteur des *Exercices de style*.

« “Si je devais vivre dans une île déserte, dit la panthère au casoar, je voudrais avoir au moins un bel arbre pour y acérer mes griffes et le Didot-Bottin étranger – Mais tu ne sais pas lire – Imbécile” et elle dévore le casoar. “Je n'aime pas que l'on fasse parler les animaux, dit un diamant qui se limait les ongles. On ne sait pas à quoi s'en tenir sur l'instinct. Les meilleurs philosophes n'ont pu à ce sujet soutenir aucune théorie raisonnable.” Un autobus passe qui broie le diamant. [...] Et les jours reviennent et ils ne reviennent pas et les cercles se ferment sans que les conférences soient jamais parfaites et tout s'enroule autour de nos destinées misérables. [...] J'écris – à la suite de quel ennui ! Et ce n'est ni mieux ni pire que de coller son nez aux vitres pour voir défiler les illusoires spécimens d'humanité qui veulent s'imposer à nous. La paresse, je sais tellement ce que c'est, le travail aussi ne vous déplaît, et tout ce qui passe au long de ces lignes, comme ça, mais d'où viennent donc ces...et l'inconscient, Monsieur, vos études de psychologie, je sais, je sais, l'inconscient, non, c'est le désespoir [...] Le terminus du tramway marche à reculons le long des rails distendus par l'effort d'une pendiculation à rebours. [...] Certes, on le sait depuis quelques années, il y a des surréalistes, une vingtaine environ. Il y a également des gens qui s'intéressent au surréalisme : il m'est arrivé d'en rencontrer et j'ai toujours été étonné qu'aucune de ces personnes n'avait au milieu du front un œil pinéal. [...] Il y a une autre façon de raconter cette histoire : LIVRES à l'envers ça fait SERVIL ».

**PROVENANCE**  
André Breton ; vente *André Breton*, 42, rue Fontaine (11-12 avril 2003, n°2143). *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, tome I, édition établie par Claude Debon, 1989 (p. 991-997).



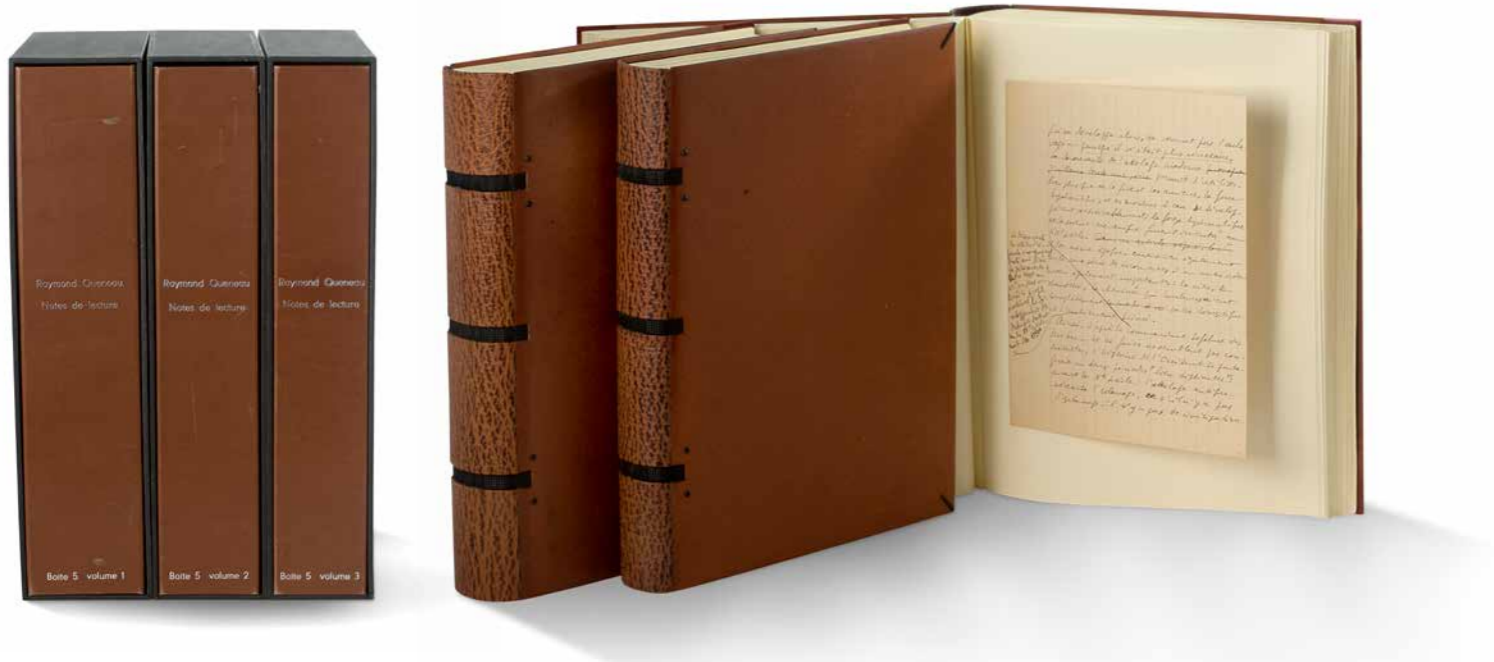
146

#### QUENEAU Raymond.

Gouache et collage, **La Main**, signé et daté « R. Queneau 29 » ; 25 x 34 cm.

1 500 - 2 000 €

Composition surréaliste. La gouache représente un personnage inquiétant, entièrement noir, dont seul le regard menaçant et la bouche mauvaise sont distincts ; placé dans l'angle inférieur gauche de la composition, il lève un bras en pliant le coude. Dépassant de sa manche, un papier collé découpé en forme de grande main parcourue d'artères. Raymond Queneau. *Dessins, gouaches et aquarelles* (Paris, Buchet-Chastel, 2003, n° 156).



147

#### QUENEAU Raymond.

NOTES autographes de lecture et de travail, [vers 1930-1950] ; environ 600 pages formats divers, montées sur onglets sur des ff. de papier vélin, le tout relié en 3 forts volumes in-fol., dos en cuir brun gaufré, 3 rubans de couture apparents, plats de médium verni satiné brun, baguettes d'angles et rivets d'ébène, doublures de nubuck gris, chemises et étuis (Jean de Gonet 2002).

10 000 - 15 000 €

#### Important ensemble de notes de lectures et de notes de travail, classé en 16 dossiers.

Nous ne pouvons donner ici qu'un bref aperçu de ce véritable laboratoire de l'art et de la pensée de Queneau, depuis les années trente.

1) Chemise verte « *Notes recopiées* », 290 pages de formats divers (dont 147 feuillets de cahier d'écolier).

De nombreuses notes renvoient à des ouvrages publiés ou en préparation, avec des commentaires insolites : « 1) Zazie dans le métro. Le titre seul et quelques pages du début. / la grand-mère etc. [...] 4) X. roman non ou anti-psychologique. L'imagination non dans les faits mais dans la psychologie des personnages [...] actes "contradictaires", "inexplicables" [...] 5) Exercices de style. Bande : le stylo bien tempéré. 6) Scénario sur de Quincey. 7) Algèbre des intervalles. [...] et la Préface à B[ouvar]d et Pécuchet ». Ou : « Zazie dans le métro. Commencer par la lettre A / finir par Z ». Une page de cahier d'écolier comporte plusieurs petits dessins rappelant des rébus avec ces notes : « Ex. de Style / Je suppos'a-i-esse que vous iri-e-zède dan-én-ess Imétro ».

Dans ces notes figurent également quelques poèmes, comme celui-ci : « Un peu avant rien / De peu précédant rien / Un peu avant zéro / Quand vient le zéro. / Où naissent les zéros »... Ou ce bref conte poétique daté « oct. 41 » : « Devant son poème – un chef-d'œuvre – le poète songe à tous les enfants qui anonneront les vers dans les classes et le haïront. Il brûle son poème ».

De très nombreuses idées de romans, parfois griffonnées sur de petits morceaux de papier ou des pages de calendrier, émaillent ces notes : « La Colère d'Achille, roman d'après Homère [...] l'abrégé de Gargantua / Un romancier rencontre dans un roman d'un de ses confrères un personnage sous un faux-nom ». Ou ce scénario de roman policier : « Construire un criminel / Le policier voit un jeune homme voler. Il le surveille. Un flagrant délit aucun intérêt. Attendre qu'il devienne un criminel – mieux même.

Il l'empêche d'être arrêté, l'empêche de travailler, d'avoir de l'argent. L'aide à exécuter un crime très compliqué – dont il découvre la solution ». Ou encore : « Hortense / roman érotico-mystique / Ego en personnage féminin amitié mystique (avec un impuissant ?) Elle cesse d'y croire in fine ». Autre idée d'ouvrage annonçant Georges Perec : « Lexique ô ma mémoire (dictionnaire de souvenirs) ». Ou bien : « Roman où l'espace, le temps, les héros sont palpables, vivants »...

Aphorismes ironiques : « La dialectique enchaîne. Elle fait du continu avec le discontinu de l'énumération des cas possibles ». « Il s'en faut de peu que la vie ne soit très vivante ». « La femme, espèce animale aussi différente de l'homme que la limace »... Réflexions philosophiques : « Qu'est-ce qu'un homme ? Un support du langage sur le plan humain, un support de génération sur le plan animal. Un support de culture. Ne représentons donc pas l'homme comme un un, mais comme un devenir. Il n'existe pas. Il ne fait que transmettre. C'est une fonction du temps qui ne détermine qu'un point ? Pas de point. Mais il peut accroître cette culture à transmettre. L'homme comme fonction continue »...

Pensées sur la littérature et l'art : « Les livres de science, de théologie, d'histoire, etc. s'expriment en valeurs de vérité ; l'art, de fiction. Ainsi le romancier raconte des "histoires", des mensonges, des histoires fausses dont la valeur vient d'ailleurs. Cependant on s'aperçoit que la poésie lyrique exprime aussi des valeurs de vérité ! Elle exprime du particulier en valeurs de vérité [...] Ainsi une ballade de Villon est "vraie". Un texte surréaliste aussi veut être vrai. Ce qui "sauve" les grands romans (Pétrone, B[ouvar]d et Péc[uche]t, Joyce, Balzac, Proust) c'est leur valeur de vérité »... Sur une autre page : « incapacité où l'on est d'écrire sa biographie / les oublis et transformations / Impossibilité de reconstituer ses "états d'âmes" – étude sur les guillemets »... Ou encore sur les mémoires : « Écrire ses mémoires comme "application" des lois de l'évolution psychologique (Wallon, etc). Par exemple : intituler un chapitre : période d'affirmation extérieure (à 14 à 16 ans. Id est pour moi 1917 à 1919) ; Moment introversif instaurant le culte du moi (±16 ans à ±20 ans ; id est 1919 à 1923) »...

Certaines pages comportent des fragments de mémoires ou de journal intime : « Je rentrai en France pour y essayer une déception que je pris fort mal et qui me plongea dans le désespoir. Je m'en sortis, plus ou moins bien. Sur les conseils de ma femme qui se faisait alors psychanalyser depuis un an, j'allais consulter son médecin, le Dr O. qui me renvoya au Dr B. lequel me confia à une Madame Lowstki, émigrée russe-allemande, c-à-d de Russie en 17, de Berlin en 33, et qui était non-médecin. [...] Je découvris très vite qu'elle était la sœur du philosophe Chestov »... Ou ce bilan de sa jeunesse : « Notre fin de jeunesse – les valeurs qui compaient : la psychanalyse, le marxisme et ses effluents : léninisme, etc., Meyerson,

l'ethnologie et la sociologie durkheimienne, le cinéma. Avant : Rimbaud, Lautréamont, etc. Après : Kierkegaard, Heidegger, Kafka, Faulkner »...

Des réflexions sur les écrivains : « Le lyrique chez Stendhal, c'est Brulard ; l'épique la Chartreuse et Le Rouge et le Noir [...] Chateaubriand est un lyrique St-Simon un épique »... Ou cette note lapidaire : « Breton policier Poe voyou ». « Littérature américaine actuelle – prétendue originale. À travers Henry James et Stephen Crane, Hemingway et les autres ne sont que les fils d'Alphonse Daudet et de Maupassant (ça nous revient de l'autre côté de l'Amérique) ».

Des plaisanteries, comme ces parodies de fiches de lecture refusant des auteurs : : « Rabelais curé à Meudon Analyse : histoires de géants Critique : cela n'a ni queue ni tête. L'auteur a corsé ce conte par des cochonneries comme jamais on n'osa en écrire. Réponse : nous ne publions pas d'ouvrages pornographiques. / Hamlet Analyse : le père d'un jeune prince lui apparaît sous forme de fantôme. Critique : qu'est-ce que cela veut prouver ? L'auteur lui-même ne le sait certainement pas. Pourquoi le prince ne se décide-t-il pas ? Réponse : le théâtre ne se vend pas »...

Quelques dessins et schémas, ainsi que de nombreuses pages de calculs mathématiques. Un porte-manteau dessiné à la plume, profils d'hommes en buste à la plume ; études de la main ; esquisse au crayon de *L'Indifférent* de Watteau.

2) Chemise bleue « *Romantisme* » (17 p.). Notes succinctes sur des ouvrages avec quelques citations recopiées, concernant des « petits romantiques » : Charles Lassailly, Xavier Forneret, Siméon Chamnier, etc. Une citation donne le ton : « Chaque système solaire est une grande affirmation du monde, qui subsiste par la manière dont le Fini et l'Infini s'y meut mutuellement. L'extension qui nie le temps et le mouvement qui nie l'espace sont la base d'un tel système ».

3) Chemise violette « *Marx-Engels Dialectique* » (30 p.). Une note datée 15 décembre 1932.

Notes critiques sur « la conscience malheureuse du prolétariat » ou les « contradictions du marxisme », sur les différences entre socialisme et communisme : « L'un exprime une idéologie de la démocratie gauchisante, du pacifisme douxereux, du réformisme tranquille. Essentiellement occidentale. Précisément une idéologie de bien-être et de force négatrice diminuée. L'autre (le communisme) exprime – finalement – l'idéologie d'une bureaucratie, d'une classe dominante d'un pays arriéré aspirant au capitalisme (à un équivalent du capitalisme) ; il exprime aussi l'idéologie de fonctionnaires, d'écrivains qui parlent de la révolution, de profiteurs du sang des prolétaires. Finalement, le prolétariat n'a plus d'idéologie propre. Les faits l'ont dépouillé »... On relève également des notes sur l'ouvrage de Lefebvre des Noëttes : *L'Attelage, le cheval de selle à travers les âges – contribution à l'histoire de l'esclavage*, « argument de premier ordre en faveur du matérialisme historique »...

4) Chemise bleue « *Histoire de la technique* » (80 p.), qui continue la précédente, sur l'esclavage et l'ouvrage de Lefebvre des Noëttes.

5) Chemise brune « *Rédaction* » (39 p.). Notes sur la psychanalyse. Queneau s'y interroge aussi sur son complexe de mission historique, « croyance à avoir une chose unique à faire sur terre que seul on est qualifié pour faire – laisser quelque chose derrière soi – désir d'immortalité »... « Le C.M.H. est primitif, narcissique – dont la forme peut être plus élaborée [...] Les thèmes ont pour but la négation paternelle ; ils sont révolutionnaires ».. D'autres notes concernent les écrits d'autodidactes, de mystiques et d'illuminés...

6) Chemise rouge « *Néoplatonisme* » (19 p.), notamment sur Plotin, avec des citations, ou les penseurs d'Égypte, avec de nombreuses références bibliographiques.

7) Chemise verte « *Divination* » (29 p.). Réflexions sur le passé et l'avenir : « Toute conception d'un passé figé et d'un avenir indistinct, d'un passé connaissable et d'un avenir inconnaissable, repose sur une conception de la mémoire-réservoir, ou de la mémoire-appareil enregistreur. Il suffit de tourner la manivelle et le disque joue, à l'endroit que l'on choisit. Certes on peut quelquefois n'être pas capable de faire tourner le disque, c'est la conception de l'inconscient de Freud [...] En réalité, la mémoire et la prévision sont 2 fonctions connexes du présent. Et le passé comme l'avenir également connaissables »...

Sur l'écriture romanesque : « Pourquoi les gens de métier ne parleraient-ils pas de leur art ? Ils font inconsciemment ce qu'ils font ? Un architecte fait-il "inconsciemment" une maison, un ingénieur un pont – sans en connaître la technique ? G. Eiffel la Tour Eiffel ? Pourquoi le poète, le roman ignorerait-il la technique de son art ? Conception biologique il sécréterait des livres comme la sèche la sépia ou l'escargot la bave ;

ils pousseraient comme des fruits. Non. Conception ignorantiste, obscurantiste. Les poètes, les écrivains 1) font les meilleurs critiques 2) ne doivent pas ignorer la technique de leur art. Mais quelle technique ? Dans le roman, on croit qu'il n'y en a pas. Dans la poésie, on l'a supprimée – le vers libre [...] Non. L'auteur doit savoir ce qu'il fait. Joyce dans le roman. [...] L'homme n'est pas que biologique. Il est aussi technicien »... Sur « Roman et récit » : « Le récit qui se développe d'une façon incoordonnée – le roman français. Une masse incoordonnée qui s'organise en une unité – le roman anglais. Perfection du conte, de la nouvelle (Maupassant), du récit (Poë) »... Mise en regard de pratiques romanesques différentes : Balzac, Joyce, Chateaubriand, Rabelais, etc.

Un texte de 6 pages étudie la naissance de la littérature chez Homère : « Les Grecs n'ont rien inventé, aucune technique ne leur est redevable de quoi que ce soit. Lorsqu'ils apparaissent sur la scène de l'histoire, tout ce qu'ils utiliseront – jusqu'à Byzance – est déjà connu : le feu, les métaux jusqu'au fer, le tissage [...] Les Grecs, en définitive, n'ont inventé qu'une chose : la littérature. Comme pour l'imprimerie, on connaît avec aucun doute le nom du premier littérateur, ce fut Homère. [...] L'Iliade et l'Odyssée ne sont point des poèmes comme les autres. [...] Ce sont en réalité deux œufs, deux germes qui se sont développés et ont cru jusqu'à nos jours. Tout est sorti de là. [...] Mais chose curieuse, cette nouvelle œuvre était également double. À l'Iliade correspond l'Ancien Testament, celui du Dieu des armées, qui a le même sujet que l'Iliade : une colère, la colère de Dieu contre Israël. À l'Odyssée correspond le Nouveau Testament – qui est une odyssée. Odyssée de Jésus, odyssée des apôtres. [...] Toute œuvre importante est directement une Iliade ou une Odyssée »... On relève deux petits poèmes rimés : « Le moindre cul de marseillaise / Suffirait à faire bander / Celui dont la bouillabaisse / Excite le nerf printanier ». Des petits dessins ornent quelques pages (dessins d'oiseaux), et une page est remplie de hiéroglyphes égyptiens.

8) Chemise verte « *Esthétique* » (11 p.). Nombreuses citations autour de Baudelaire, Edgar Poë, Wagner, ou encore Emerson.

9) Chemise grise « *Buchoz-Hilton* » (6 p.), concernant la vie de l'aventurier Buchoz-Hilton, qui fut détenu à la prison de la Force en 1830 pour avoir usurpé la fonction et le grade de colonel.

10) Chemise verte « *Mystique chrétienne* » (43 p.). Intéressantes notes témoignant de l'intérêt de Queneau pour la mystique : notes de lecture d'ouvrages portant sur les phénomènes de l'extase mystique, des révélations et visions, sur le christianisme sous l'Empire byzantin, les « fêtes des fous », etc. Plus 2 fiches de lecture de la Bibliothèque Nationale (1935), et la plaquette de souscription du *Bestiaire du Christ* de L. Charbonneau-Lassay.

11) Chemise saumon « *Rôle des sciences biologiques* » (7 p.). Notes sur les travaux de Pasteur, avec plusieurs citations, et W. Vernedsky, « L'Étude de la vie et la nouvelle physique » (*Revue générale des Sciences*, 1930) ; Queneau détaille les connaissances biologiques et physiques modernes, inscrites dans la révolution post-newtonienne. « Le savant ne résout les contradictions que par la religion, la philosophie ou l'art (partiellement) ».

12) Chemise bleue « *Socialisme en France avant 70* » (17 p.). Recherches sur les socialismes et les Unions, et la Loi d'Union par Antoine-Rose-Marius Sardat (1847), concernant l'établissement des Unions Agricoles ; fiches bibliographiques d'ouvrages ou de revue de sciences sociale ; citation de Proudhon sur les saint-simoniens...

13) Chemise bleue « *Méd. lég. Cadavres* » (5 p.), notes et citations sur la décomposition des cadavres.

14) Chemise rouge « *Husserl* » (10 p.). Notes sur la philosophie de Husserl, principalement les *Méditations cartésiennes* (1930), dont Queneau s'inspira pour écrire certains passages du *Chiendent*. Plus une coupure de presse.

15) Chemise bleue « *J.-A. Boiffard* » : carte postale a.s. de Jacques-André Boiffard (1903-1961) à Queneau (19.9.1928) ; lettre imprimée (12 février 1929) aux membres du groupe surréaliste et autres apparentés ; 2 circulaires, un tract sur le groupe des Amateurs Photographes Ouvriers, le catalogue de l'*Exposition de la photographie et du cinéma soviétiques* (novembre 1930), et une carte d'invitation à une exposition de photographies de Boiffard, Lotar et Parry.

16) Chemise « *Apollinaire* » contenant des coupures de presse, des articles d'homages, le numéro spécial de *Vient de Paraître* de 1923 sur Apollinaire, la publication pré-originale de *La Chanson du Mal-Aimé* dans le *Mercur* de France (1<sup>er</sup> mai 1909), et une « situation de sépulture » des cimetières parisiens au nom de Kostrowitzsky (Apollinaire) ; quelques annotations autographes de Queneau au crayon bleu.



148

QUENEAU Raymond.

MANUSCRIT autographe signé « Raymond Queneau », **Gueule de pierre**, [1933-1934] ; 166 ff. in-4 ; plus des notes préparatoires et brouillons autographes, 77 ff. divers et 103 p. in-4 ; le manuscrit autographe d'**Histoire d'une pétrification**, 28 p. in-4 ; et le TAPUSCRIT corrigé, 121 p. in-4.

30 000 - 40 000 €

**Manuscrit autographe complet du second roman de Queneau, accompagné de l'important dossier de ses avant-textes et du journal de sa genèse.**

Deuxième roman de Raymond Queneau, *Gueule de pierre* fut entrepris en août 1933 et la rédaction se poursuivit jusqu'au 18 mai 1934 ; il fut publié par Gallimard en septembre 1934. Le prière d'insérer résume ainsi l'intrigue : « Un père avait trois fils, il envoya Pierre à l'étranger pour y compléter ses études, il garda Paul près de lui pour le soutenir dans sa force, il laissa Jean vagabonder où il voulait. L'aîné revint de son voyage avec des idées si peu communes que son père en fut bien fâché : il le chassa de sa présence et le traita ignominieusement... Mais ses deux autres fils avaient découvert un secret tel qu'il dut s'enfuir. Poursuivi dans les montagnes, il y trouva la mort. Pierre redescendit vers la ville, Jean n'y retourna pas et Paul y était toujours resté. Quant au père, il devint un caillou gigantesque... Le roman comporte trois parties, chacune correspondant à un des fils et à un des règnes naturels : la première (règne animal) est un monologue, la deuxième (règne végétal) prend la forme d'un récit, et la troisième (règne végétal) est une suite de douze poèmes en prose, chacun placé sous un signe du Zodiaque. En 1948, Queneau intégrera *Gueule de pierre* dans *Saint Glinglin*.

L'ensemble comprend :

- A. **Dossier de notes, plans, ébauches, listes des personnages, croquis et tableaux.** Un bloc étiqueté « *Gueule de Pierre Parerga 1933-1934* » comprenant 25 ff in-4 détachés du bloc ligné (dont 3 écrits et raturés au verso), 10 ff. épars et 9 ff. arrachés à un carnet in-12. On relève de nombreux plans, des notes préparatoires, des faux débuts, des schémas d'organisation du roman, certains sous forme de tableaux, un plan dessiné de la Ville Natale (daté 27 septembre 1933), une liste de noms de villages de Cornouailles datée du 28 septembre avec leur transformation en noms de personnages (Kuggar devenant Kougard, Poldowrian Pol Dovrian...), un tableau des signes du Zodiaque (avec leur symbole à l'encre rouge, le nom grec et romain des divinités qui s'y rattachent, et les organes du corps concernés), des projets de titres (Un Homme devient une Pierre, Totem et Tabou, Un père avait 3 fils, Saint-Glinglin, Les Origines du Totémisme, etc.), un projet de « Note liminaire et même, peut-on dire, préliminaire », des listes de personnages (une avec les « noms modifiés le 28.4.34 »), un « État du roman le 23 sept. », etc.
- B. **Fragments du premier état** de la 2<sup>e</sup> partie (33 ff. provenant d'un bloc ligné), à pagination discontinue, à l'encre noire (plus 4 ff. réutilisés au verso pour le manuscrit, 2 pp. in-8 et quelques pages déchirées.)
- C. **Version intermédiaire** des sections VIII à XI de la 2<sup>e</sup> partie et premier état de la 3<sup>e</sup> partie, dans 7 cahiers d'écolier (22,5 x 17 cm) représentant 103 pages en tout (plus 8 pp. éparses).
- D. **Manuscrit complet** : 166 ff. chiffrés provenant d'un bloc ligné in-4 (22,5 x 17,5 cm), à l'encre noire ; il est abondamment raturé et corrigé. Au verso de nombreux feuillets, on trouve des brouillons raturés. Ainsi, au dos de la page de titre on peut lire un titre primitif ; « Midi le juste ou Il est midi ». Il présente d'innombrables **variantes et corrections** par rapport au texte final, à commencer par les titres des parties, qui étaient primitivement « La Ville étrangère », « La Saint-Glinglin » et « La Mon-

tagne aride ». On voit aussi que le roman s'ouvrait sur une proclamation du héros, que Queneau a ensuite supprimée : « Je, Pierre Kougard, fils aîné de Kougard-le-Grand, maire de la Ville Natale, écris ces pages en la Ville Étrangère pour garder le Souvenir des [démarches spirituelles biffé] inquiétudes qui me conduisirent [à une conception bouleversante du monde que je biffé] à élaborer une doctrine nouvelle que je ne pus faire triompher qu'après avoir suivi les chemins étroits de l'humiliation et de la haine ». Parallèlement, et sur un mode burlesque, la seconde partie débute par une autre apostrophe, attribuant cette fois la paternité des pages à Raymond Queneau : « Tu, Raymond Queneau, écris ces pages à Coverack (duché de Cornouailles) et à Paris (département de la Seine) afin de conserver la mémoire des G. F. (Génération futures) le souvenir de ce qui se passa dans la Ville Natale le jour de la Saint-Glinglin XX34 ». Chaque page du manuscrit est couverte de corrections ; on relève aussi des annotations telles que « repris à Paris en avril 34 », « tentatives infructueuses », « impossible d'écrire ». La dernière page porte le mot « Fin » et la date « 18.5.34 14 h.20 ». Au verso des feuillets, on peut découvrir une première version du texte, biffée mais lisible, et complètement différente du texte final.

E. **Tapuscrit** complet avec les pages de titre des parties autographes, et quelques corrections autographes (121 p. in-4, 27 x 21 cm).

F. **Histoire d'une pétrification**, manuscrit autographe du journal de l'écriture de *Gueule de Pierre I* et *Gueule de Pierre II* (*Les Temps mêlés*), dans un cahier d'écolier de 28 pp. à couverture mauve de la marque Union (22 x 17cm) ; il est dédié à sa femme : « Pour Janine ». À la manière

d'André Gide pour *Les Faux Monnayeurs*, Queneau a consigné dans le *Journal d'une pétrification* les étapes de la composition de son roman, ses intentions, ses repentirs et ses commentaires, en mettant au net postérieurement ses notes du dossier de travail. La première note est datée du 19 août 1933, la dernière « FIN - (31 mai 1934) ». À la suite, on trouve le journal d'écriture de *Gueule de Pierre II* (qui deviendra *Les Temps mêlés*), d'août-octobre 1938 au 3 juillet 1941. Citons la première entrée du cahier : « Une petite ville du Midi près de Mondragon. Maisons blanches. Principale (et seule) curiosité : le tombeau de Gengis-Khan. Les touristes viennent voir cekké. / Personnage : le fils du boucher ; perversion sexuelle à bas mathématique. À supprimer. Sophisticated. / Autre personnage : le bossu de la Saint-Jean. Va sur les routes porter chance aux voyageurs. À la fin, on le tuerait et on le mangerait. Repas totémique. En principe 3 parties de 7 chapitres. 1<sup>re</sup> partie. 2<sup>e</sup> partie (probablement la Fête du village). 3<sup>e</sup> partie : titre : *Tels des Enfants*, sans autre précision ». Ce cahier est accompagné de la copie ancienne d'une lettre de Queneau, 9 avril 1945, donnant d'intéressantes explication sur son roman (4 p.).

Ce manuscrit, tel qu'il se présente, avec le texte complet, les ébauches, les plans préparatoires et les commentaires de Queneau constitue un fascinant laboratoire où l'on voit l'œuvre en train de se faire et trouver peu à peu sa forme définitive.

*Romans*, I, (Œuvres complètes, II), Bibliothèque de la Pléiade, tome II, Gallimard, 2002 (pour *Gueule de pierre*, éd. de Jean-Philippe Coen : p. 249-339, 1266-1290, 1481-1513, 1737-1739).



QUENEAU Raymond.

MANUSCRIT autographe et NOTES autographes, **Les Enfants du limon**, [1936] ; plus de 400 feuillets la plupart in-4.

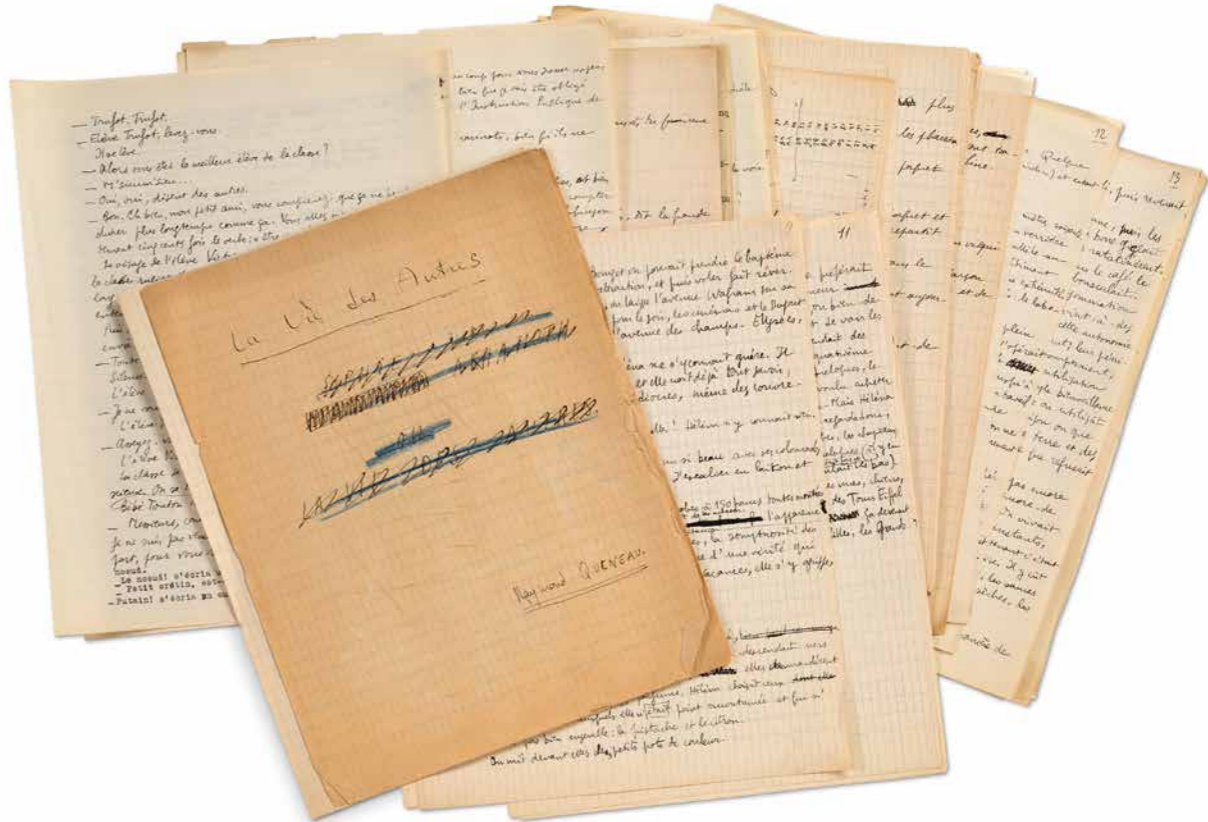
25 000 - 30 000 €

Important ensemble des notes préparatoires et du manuscrit de premier jet, seul connu, du cinquième roman de Queneau, **Les Enfants du limon**.

La composition de cet ambitieux roman s'étend sur huit années, de 1930 à 1938 ; il fut publié chez Gallimard en juillet 1938. Le manuscrit de ce premier état, et le seul connu pour ce roman, a été rédigé entre le 13 février et le début d'octobre 1936. Rattaché à la tradition du romanesque social, comportant une large part autobiographique (plusieurs personnages incarnent des facettes différentes du romancier), ce roman à l'humour permanent et à la langue d'une richesse incroyable est à la fois encyclopédique et énigmatique. Il concentre en lui tout le monde de Queneau : passion des mathématiques, recherches sur le langage et la folie, visée rabelaisienne de l'allégorie fabuleuse et conception flaubertienne du roman critique sans message. « Roman extraordinaire, comme l'écrit Madeleine Velguth, *Les Enfants du limon* force les limites du genre. [...] Son intention première fut de créer une fiction sur le thème du "crabe" – d'un homme qui vivrait sa vie à rebours – d'y intégrer une critique du catholicisme et de la société de son époque, et, enfin d'y ajouter les fous et, à travers leurs écrits, de faire la critique des sciences. À cela s'ajoutaient, en filigrane, le dessein autobiographique et les préoccupations métaphysiques. Tous ces éléments se retrouvent bel et bien dans le roman, hormis l'idée initiale, celle du "crabe". Mais le romancier créa Chambernac et Purpulan, couple inoubliable qui permit l'intégration de l'ouvrage sur les fous dans l'intrigue ». En effet, ce roman intègre de nombreux fragments de l'étude de Queneau sur les fous littéraires, intitulée *Aux confins des ténèbres*, que Gallimard et Denoël avaient refusé de publier en 1934. C'est à partir de décembre 1935 que Queneau décida d'en faire la matière première d'un roman nouveau et d'en attribuer la paternité à l'un de ses personnages principaux, Chambernac (d'abord appelé Chambornac), sous le titre d'*Encyclopédies des sciences inexactes*. Ce manuscrit est longuement étudié par Madeleine Velguth dans le tome II des *Œuvres complètes* de Raymond Queneau dans la bibliothèque de la Pléiade : « Les premières pages des *Enfants du limon* datent du 13 février 1936, mais ce n'est que le 14 juillet, lors d'un séjour à Ibiza avec Michel Leiris, que la rédaction en commença réellement. [...] Le 20 septembre, il avait déjà rédigé deux cent dix pages. [...] Mais le 3 octobre il note "Arrêté ! Stoppé ! Bloqué ! Enrhumé !", et abandonne une première fois son œuvre. Ce manuscrit incomplet, qui nous est parvenu, donne un roman en deux parties : la première constituée en douze chapitres [...] et la seconde, composée de six chapitres et du début d'un septième [...] contient l'essentiel de la matière romanesque des premiers, deuxième et sixième livres actuels, exception faite de tout ce qui a rapport

à Chambernac, Purpulan et les fous littéraires. [...] Quoique les personnages et l'intrigue du manuscrit soient dans leurs grandes lignes ceux des *Enfants du limon*, il existe toutefois des différences de détail. [...] Mais ce qui distingue peut-être le plus cet état primitif de la matière romanesque du roman définitif est une différence de ton : celui-ci sera léger et enjoué alors que celui-là est lourd et grinçant. Il va s'opérer une distanciation qui permettra à une ironie tendre et amusée de remplacer le sarcasme appuyé du premier état. [...] Durant l'automne et l'hiver de 1936-1937, le journal du roman témoigne du mécontentement de Queneau devant ce qu'il a écrit l'été précédent. [...] Essayant le 3 octobre de "reprendre le tout", il abandonne immédiatement. Autocritique sévère, il constate le 11 février 1937 : "Tout ça bien en panne !" [...] Son projet, il le retrouvera en avril, et en juillet il note qu'il a l'intention de "joindre les deux", c'est-à-dire ce qu'il avait déjà rédigé et un fragment intitulé "Helena". Queneau procédera à cette refonte durant l'été de 1937. [...] Raymond Queneau acheva la rédaction des *Enfants du limon* le 21 avril 1938 ».

Ce manuscrit comprend trois ensembles distincts, formant plus de 400 feuillets autographes :  
**A.** Notes sur des papiers divers, de formats et de types très variés (dont des prospectus, feuillets de carnet de poche, et une enveloppe portant le nom et l'adresse de Queneau de la main d'Henry Miller), formant 100 feuillets, la plupart écrits au seul recto, avec quelques petits dessins (têtes et personnages).  
**B.** Manuscrit autographe avec de très abondantes corrections, remaniements, passages biffés, laissé à l'état d'ébauche par endroits, non titré, comprenant 249 feuillets in-4 (27 x 21 cm la plupart), à l'encre noire sur papier à carreaux ou simplement ligné, la plupart écrits au seul recto, avec 11 feuillets dactylographiés portant des corrections autographes, et une dizaine de petits papiers avec quelques notes. Certains feuillets sont chiffrés de 1 à 213, d'autres non, étant intercalés dans la rédaction interrompue par endroits. En tête, figure un feuillet avec les noms des « 13 personnages principaux » (Purpulan s'appelle encore Furfulan et « Bébé Toutou » est écrit sans t final) et le schéma de leurs relations. À la fin, un feuillet de banque de remise de chèque signé.  
Le manuscrit porte au début « commencé jeudi 13.2.1936 = 7 / recommencé le 3 octobre / interrompu quelques jours après ».  
**C.** Deuxième ensemble d'une rédaction interrompue, de 54 feuillets in-4 (27 x 21 cm la plupart), avec de nombreux feuillets laissés à l'état de notes et de bribes, ainsi que des corrections, ratures et passages biffés, portant sur le premier feuillet le titre *La Vie des Autres* et la signature « Raymond Queneau » (d'autres titres ont été biffés, dont *Sophie Akhamoth*), et au verso le titre biffé « *Hélène* » au crayon bleu. Figurent également 4 feuillets dactylographiés, dont 2 d'un poème avec nombreuses corrections autographes. Quelques feuillets sont écrits recto-verso.  
*Romans*, I, (Œuvres complètes, II), Bibliothèque de la Pléiade, tome II, Gallimard, 2002 (pour *Les Enfants du limon*, éd. de Madeleine Velguth : p. 617-912, 1331-1373, 1591-1632, 1742-1743).



**HÉLION Jean** (1904-1987).

4 L.A.S. « Hélion » et 1 L.S. avec additions autographes, Rockbridge Baths (Virginia) 1937-1939, Dreux et Paris 1940-1954, à Raymond QUENEAU ; 14 pages formats divers, une enveloppe.

**500 - 700 €**

*Rockbridge Baths 28 juin 1937.* Longue lettre, où Hélion évoque l'idée de la création d'une revue littéraire, avec « une présentation très compacte, modeste, où toute la violence soit concentrée dans la qualité du texte et des illustrations », à laquelle participeraient notamnent Georges Pelorson, Michel Leiris, Henry Miller, Pierre Gueguen, Le Corbusier, Joyce, Ramuz, et évidemment Queneau... 27 décembre, il exprime ses réserves sur sa collaboration à la revue *Volontés*, refusant pour un an au moins de faire des articles, et exprimant ses réserves sur Henry Miller qui « tourne odieusement au bateleur »... Il a travaillé ferme avant son exposition à New York, mais il s'inquiète pour son père mourant... 4 juin 1939 : « je suis en plein dans des études dans lesquelles je mets tous mes espoirs de faire une peinture qui satisfasse l'endroit et l'envers »...

*Paris 12 juin 1954* : « Il m'a fait grand plaisir de vous voir lors de mon exposition chez Mayo. Je suis à présent au travail sur des toiles plus ambitieuses, et j'espère vous convier à un vernissage, plus considérable dans un an »...

**On joint** une carte postale a.s. à Janine Queneau, Dreux 5 février 1940 : il est « fraîchement arrivé d'Amérique après une émouvante traversée », et demande l'adresse de Raymond.

**QUENEAU Raymond.**

*Un rude hiver*, roman (Paris, 1939) ; in-12 broché, sous emboîtage de Julie Nadot.

**500 - 700 €**

Édition originale (S.P., service de presse).

**Envoi** autographe signé de Queneau à son père Auguste Queneau sur le faux-titre :

« Mon cher père

Voici

*Un rude hiver*

J'espère qu'il

te plaira

– en attendant un autre

Raymond Queneau ».

**MIRÓ Joan** (1893-1983). **QUENEAU Raymond.**

ENSEMBLE comprenant 21 lettres ou cartes (la plupart L.A.S.) de Joan MIRÓ à Raymond Queneau et à sa femme Janine, et 10 MANUSCRITS autographes de Raymond QUENEAU sur Miró, 1939-1975 ; le tout monté sur onglets sur des feuillets de papier vélin fort, et relié en un volume in-folio, demi-chagrin rouge, dos lisse, étui bordé.

**20 000 - 25 000 €**

**Passionnant ensemble de lettres et manuscrits témoignant de l'amitié et admiration réciproques entre Miró et Queneau.**

Queneau avoua toujours sa fascination pour l'« écriture picturale » de Miró, qu'il connaissait depuis les années vingt, époque de leur mutuelle adhésion au surréalisme. Il s'est attaché dans ses textes incisifs sur Miró à décrypter l'œuvre du peintre, à identifier ses codes, sondant le « piège » de l'humour et soumettant la grammaire combinatoire des œuvres à une fine analyse. Miró entretint une profonde relation d'amitié confiante avec Queneau, dont il appréciait l'éclairage apporté sur son œuvre par les textes de l'écrivain. Rencontre de la poésie et de la peinture, cet ensemble témoigne aussi, entre les deux, d'« une relation profondément humaine et affective » (Dominique Charnay).

**Correspondance de Miró à Raymond et Janine Queneau.**

21 lettres ou cartes, 1939-1975, comprenant 11 L.A.S. « Miró » (une « Joan »), 6 cartes postales a.s., une L.S., une carte de visite a.s., et 2 cartons de vernissage a.s., la plupart avec enveloppe ou adresse ; plusieurs sont également signées par sa femme Pilar (et leur fille Dolores) ; environ 26 pages formats divers.

*Varengville 11 octobre 1939*, Miró s'inquiète de son ami mobilisé : « Nous pensons souvent aux charmantes journées, que nous avons passées ensemble et espérons que nous pourrons tous nous revoir très bientôt »... 19 février 1940 : « J'espère que vous pouvez vous garder du froid et n'en souffrez pas trop. Ici l'hiver a aussi été très dur. À part cela nous allons tous bien, la petite est ravie de rester à la campagne, et moi je travaille beaucoup »...

**1951**, à Janine Queneau, au sujet de son recueil *Adieu chansons*. *Montroug 6 août* : « je me ferai une joie de faire un dessin [...] pour vos poèmes, si pleins de grâce et d'esprit ». Il demande les dimensions de la plaquette... 26 août, il a envoyé à Seghers le dessin : « Je crois qu'il est dans l'esprit de vos écrits »... 8 septembre, il veut lui offrir le dessin ; qu'elle le réclame dès la sortie du livre, pour « qu'il ne traîne pas à l'imprimerie »... 31 octobre : « En rentrant des Baléares, je trouve votre joli livre, j'ai lu les poèmes, ils sont pleins d'une vraie sensibilité, je suis heureux d'avoir fait ce petit dessin sur vous. Le livre est très bien fait, seulement Seghers aurait dû

me prévenir qu'il pensait faire une reproduction lithographique sur les exemplaires de luxe, je l'aurais fait moi-même sur un papier spécial, car les traits sur le papier rouge n'ont pas la même intensité, forcément, que le dessin original. Je me prépare à commencer une campagne d'hiver et à travailler dur, une fois tout cela en marche, je vais faire un saut à Paris. Dites à Raymond que j'ai relu ses bouquins cet été et que j'en suis fort emballé »...

*Paris 1<sup>er</sup> avril 1954*, à Janine : « Vos poèmes m'ont fort touché, je les trouve très directs, extrêmement sensibles dans la vraie sensibilité, celle qui jaillit des images populaires, sans aucun chiqué »... *Paris 19 mai 1954*, à Raymond, le remerciant de son article [pour la Biennale de Venise] : « il est très vivant et très sensible »

*Palma de Mallorca 19 septembre 1960*, à Queneau au sujet de la préparation de l'*Album 19* (Maeght, 1962). « Je suis très heureux et très fier que tu aies accepté d'écrire un texte pour l'*Album de lithos*. J'ai déjà signé les “bons à tirer”, d'après ce que Dupin me dit, le tirage est commencé et il va te montrer les épreuves. Il est aussi très important qu'il te montre la maquette pour l'emboîtage et t'explique comment je l'ai conçu, sans oublier la petite balle rouge et noir en cuir, qui se balance. J'ai une idée à te suggérer. Pour éviter qu'il y ait une coupure entre ton texte et mes lithos, j'ai pensé que ce serait bien d'ajouter à celui-ci, et d'y intercaler, quelques petites lithos, comme tu as fait avec les signes inscrits au texte que tu as écrit pour la monographie éditée par Skira. Qu'en penses-tu ? »... 26 mars 1961 : « Mon cher Raymond, Je trouve très bien ton texte. L'idée que tu avais suggérée de le faire en manuscrit avec des dessins de moi me paraît excellente. Ceci enlèverait le côté froid et dogmatique de la typographie et irait mieux avec la conception de l'album »... 1972, lors de la maladie et la mort (18 juillet) de Janine. 1.VII : « C'est de tout cœur, mon cher Raymond, que je te souhaite un bon courage pour surmonter ces mauvais moments et surtout de ne pas te laisser abattre »... 30.VII : « Ta lettre nous annonçant que Janine nous avait quittés a été pour nous un coup très dur. Nous nous y attendions déjà, mais l'accomplissement de cette réalité a été d'une grande tristesse. Du courage, mon cher, c'est tout ce que je peux te dire »...

23.VII.1975 : « Le deuxième volume de *M. lithographe* est magnifique. Le texte que tu as écrit [« Miró et ses pièges »] est d'une grande justesse, très aigu, ce qui réhausse l'intérêt de ce livre »... Des lettres ou cartes de vœux et des témoignages d'amitié complètent cette correspondance ; deux sont sur des cartons d'invitation à des vernissages, dont un illustré.

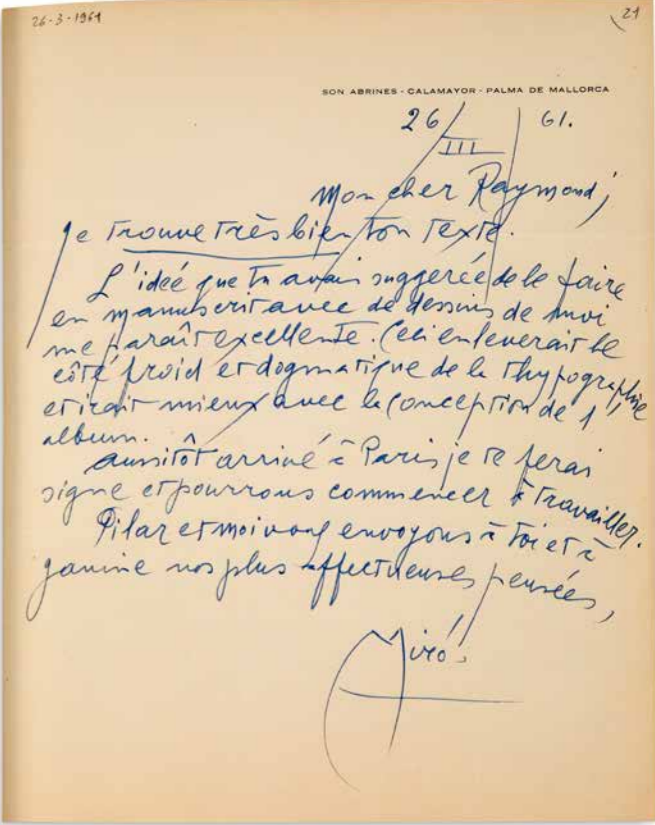
**On joint** : le catalogue de l'exposition *Joan Miro* à New York, Galerie Pierre Matisse, 1947, avec envoi a.s. sur la couverture illustrée : « à Raymond et Janine Queneau, avec toute mon affection, Miró » ; et un menu (Pré Catalan 29 juin 1962) illustré d'une lithographie de Miró signée.

**Manuscrits autographes de Raymond Queneau sur Joan Miró.** Cet ensemble réunit la presque totalité des textes consacrés par Queneau à l'artiste catalan, certains en plusieurs états. Tous ces textes ont été réunis, sous le titre *Joan Miró* (Éditions Virgile, 2006), précédés d'une remarquable et éclairante préface de Dominique Charnay, « La peinture au pied de la lettre ».

**\* Joan Miró**, 1954. Manuscrit autographe (9 pages petit in-4, sur 9 feuillets de cahier d'écolier, dont 2 de couverture orange). Version de premier jet avec nombreuses variantes de ce texte écrit pour le catalogue de la Biennale de Venise de 1954, resté inédit en français jusqu'en 2006. Nombreuses ratures, corrections et additions, avec des paragraphes réécrits. On joint le tapuscrit corrigé (5 p. in-4). Nous en citerons le début : « Que le peintre qui va sur le motif se méfie et qu'il se garde bien de changer quoi que ce soit au paysage qu'il se propose d'étendre sur sa toile, sinon le paysage changera à son tour et voudra ressembler à l'image que l'on a donnée de lui, se modifiant en conséquence »...

**\* Devant l'art de Miró**, 1949. Coupure de presse de la revue *Les Lettres Françaises*, 6 janvier 1949 (extrait de l'étude « Joan Miró ou le poète préhistorique » qui paraîtra en 1949 dans *Les Trésors de la peinture française* chez Skira).

**\* Hommage à Miró** (pour l'ORTF), 1974. Manuscrit autographe (1 page in-8 à en-tête de la *nrf*). Allocution prononcée par Queneau à l'O.R.T.F le 20 mai 1974 (dactylographie jointe), disant à Miró son amitié et son admiration : « Tu es un ami affectueux, plein de chaleur, mais aussi un homme qui sait conserver le secret de lui-même »...

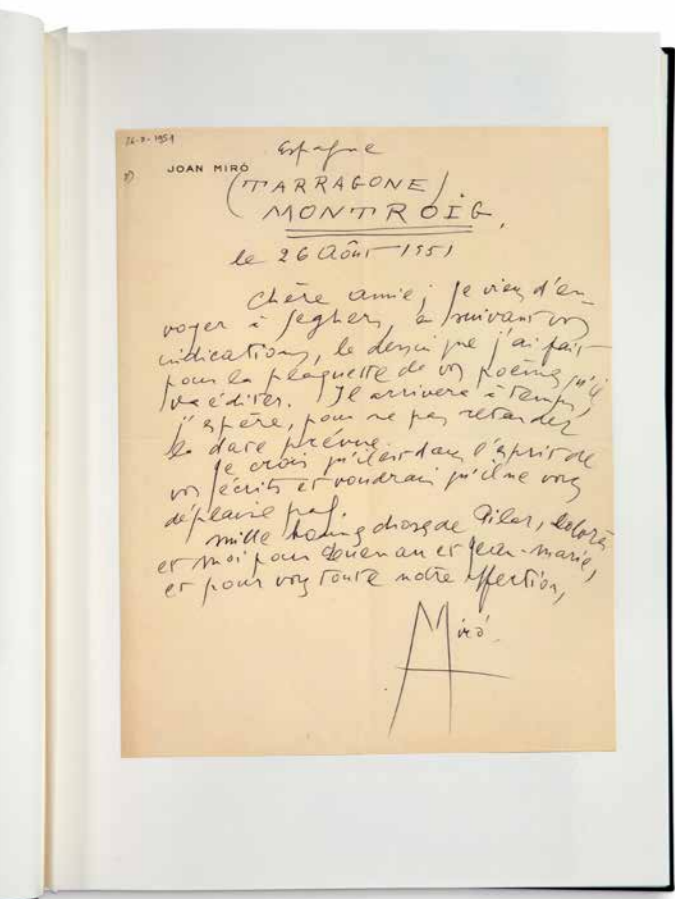


**\* L'ÉMIR AUX MIROirs**, 1973. Manuscrit autographe signé de ce poème de 8 vers (sur une page in-4, tapuscrit joint). Poème-hommage publié dans *L'Émerveillé merveilleux* (Au Vent d'Arles, 1973) pour les 80 ans de Miró : « S'il me fallait vraiment tout dire / À propos de Joan Miró »... **\* La Courge magique**, 1950. Tapuscrit avec titre et annotations autographes (1 page in-4). Texte publié en mai 1950 dans le n° 29-30 de la revue *Derrière le Miroir*.

**\* [Album 19]**, 1961. Trois manuscrits autographes, et 2 tapuscrits corrigés. Ce texte a servi de préface à un album de 19 lithographies de Miró, *Album 19* (Maeght, 1962) : « Je ne sais s'il y a une différence entre décorer un mur ou parfaire des lithos [...] Sans pitié, ni faiblesse, il [Miró] a forgé ces 19 lithos sur la peau du lait de la tendresse humaine – une tendresse qui parfois se caille. Et c'est là sa nouvelle vérité ! »

Nous avons ici les états successifs du texte : – notes, esquisses et plan autographes (4 pages in-4 au dos de ff. dactyl. ou ronéotés) ; – manuscrit autographe de premier jet (4 pages in-4, avec de nombreuses ratures, corrections et additions, au verso de feuillets ronéotés) ; – tapuscrit de cette première version, abondamment corrigé (5 pages in-4, plus 2 doubles carbone) ; – tapuscrit de la nouvelle version avec quelques corrections autographes (5 pages in-4, plus un double) ; – manuscrit autographe signé de la version définitive, soigneusement mis au net à l'encre de Chine pour être reproduit en fac-similé (6 pages in-4).

**\* [Les deux bouts du pinceau]**, 1961. Manuscrit autographe (demi-page in-4 avec corrections, au verso d'une lettre adressée à Queneau ; tapuscrit joint). Texte publié en juin 1960 dans le n° 121-122 de la revue *Derrière le Miroir*. « On s'aperçoit maintenant que la peinture c'est un pinceau (ou tout autre instrument) avec un monsieur à un bout et une toile (ou tout autre réceptacle) à l'autre [...] tous ces rectangles où plus ou moins de formes ou de couleurs sont déposées par l'activité vivante du peintre nommé Joan Miró sont comme des images fidèles de la vie créatrice d'une personne nommée Joan Miró ».



152

\* [Miró et ses pièges]. Préface à Joan Miró lithographe II (Maeght, 1975), qui reprenait également le texte de l'Album 19. « C'est une préface à une préface que je viens ici fournir à ce livre »... Nous en citerons la conclusion : « Miró, philosophiquement, voulut bien qu'on le dise surréaliste. Ajouterai-je, comme pour l'humour, que ce fut pour lui "involontaire" ? Je n'en sais rien, mais il me semble que toute son œuvre peut se passer de cette étiquette. Et, pour revenir à l'humour, [...] n'y pensons plus. Rayons ce mot de notre vocabulaire lorsque nous parlerons du peintre – et du lithographe (et du sculpteur et du céramiste etc.). Oui, Miró est d'un naturel tragique et taciturne. Et soyons lucide. Il n'y avait pas besoin d'une telle confirmation. Cela se voit. »

Nous avons ici les états successifs du texte : – manuscrit autographe de la première version (5 pages et demie in-8 carré à en-tête de la nrf, avec quelques ratures et corrections), avec une conclusion différente du texte définitif ; – manuscrit autographe signé de la version définitive (4 pages et demie in-4, avec ratures et corrections), présentant d'importantes variantes avec la première version ; – 2 tapuscrits avec d'infimes corrections (5 pages et quart in-4 chaque). On joint une carte a.s. de Françoise Gaillard de la Galerie Maeght à Queneau au sujet de la parution de l'ouvrage (16 sept. 1975).

\* Ensemble de NOTES autographes concernant Miró, ayant servi à la rédaction des textes ci-dessus (20 pages de formats divers, depuis des fiches in-12 jusqu'à des pages in-8) : notes de lecture des textes de Michel Leiris sur Miró, esquisses, essais de rédaction, quelques jeux oulipiens à partir des lettres du nom de Miró, etc..

153

QUENEAU Raymond

MANUSCRIT autographe et TAPUSCRIT corrigé, **Les Temps mêlés**, [1939-1941] ; 188 pages la plupart in-4 ou petit in-4, et 133 pages in-4.

25 000 - 30 000 €

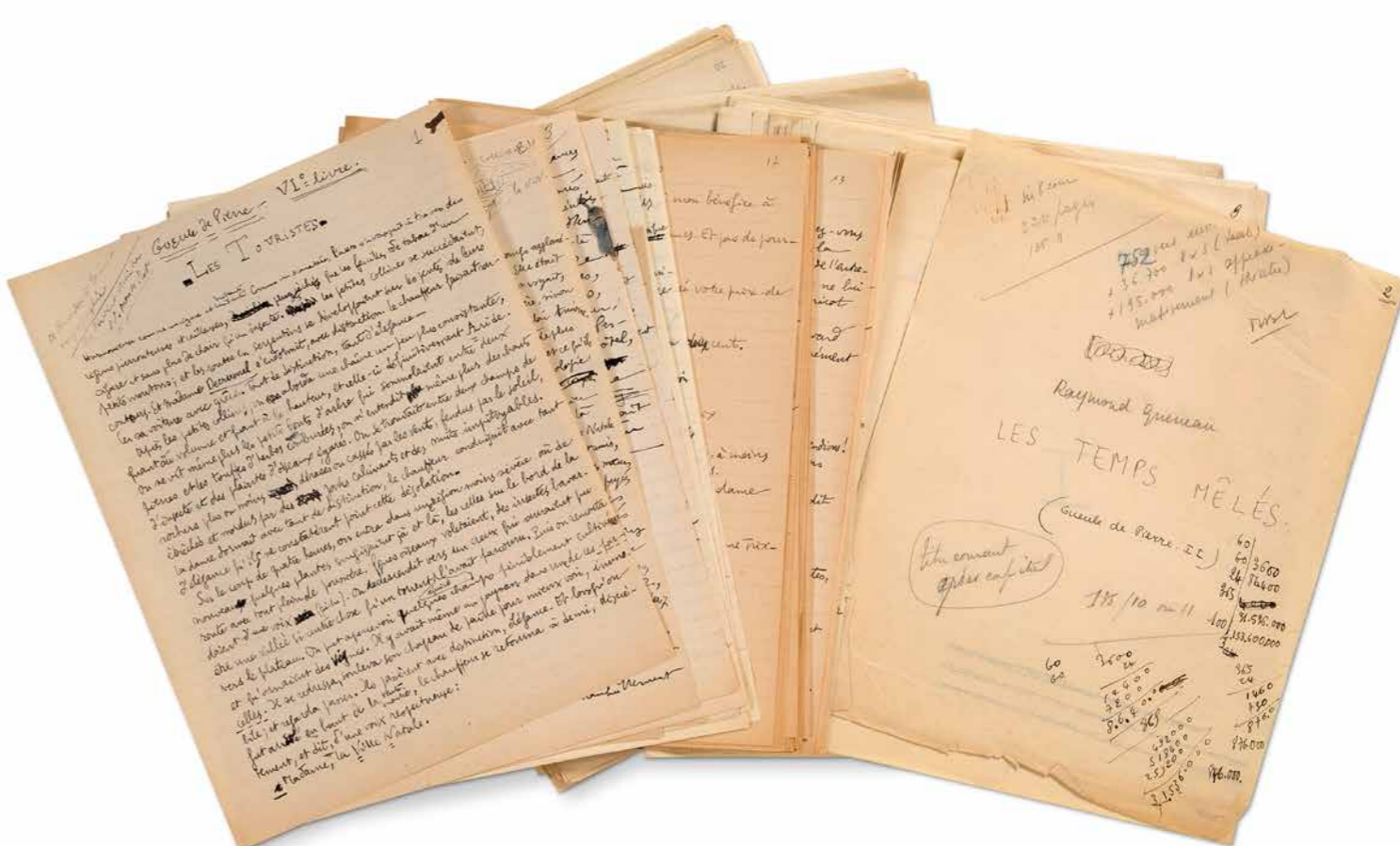
Ensemble des notes et manuscrits préparatoires et du tapuscrit corrigé de ce septième roman de Queneau, suite de **Gueule de pierre**.

Dès août 1938, Queneau songe à écrire une suite à son roman *Gueule de pierre* (1934), d'abord sous forme d'un poème en 24 chants, auquel il va travailler jusqu'en octobre 1938 à Coye-la-Forêt (Oise). Il se remet au travail en juin-juillet 1939, mais la guerre va l'interrompre ; il reprendra la rédaction du livre en janvier 1941, pour l'achever le 3 juillet. *Les Temps mêlés* paraîtra chez Gallimard en novembre 1941, avec le sous-titre (*Gueule de pierre*, II). Les deux romans seront intégrés avec une suite dans *Saint Glinglin* en 1948, *Les Temps mêlés* étant fortement remanié.

Pierre Kougard est devenu maire de la Ville Natale ; devant la mairie, se dresse le corps pétrifié de son père. Lors des fêtes de la Saint-Glinglin, des touristes débarquent, dont la vedette de cinéma Cécile Haye, dont Paul (frère de Pierre) va tomber amoureux. Pierre veut introduire des réformes, et il arrête le chasse-nuages de l'inventeur Timothée Worwass, qui maintenait un ciel pur sur la ville. La pluie diluvienne provoque la dissolution et l'effondrement de la statue. La population mécontente chasse Pierre, et son frère Paul lui succède. Le roman est divisé en trois parties : la première est une série de poèmes évoquant divers habitants de la Ville Natale ; la seconde, un monologue de Paul ; la troisième, une pièce en cinq actes ou tableaux.

- Le manuscrit se compose de :
- A. Première partie (en vers) : feuillets détachés (papier ligné ou à grands carreaux) dans 2 cahiers d'écolier (22 x 17 cm) des *Comptoirs français* ; le 1<sup>er</sup> à couverture verte, portant la mention « GDP II (pas net) » (28 pages) ; le 2<sup>e</sup> à couverture rose, portant la mention « GDP II (net) » (23 pages) à l'encre noire, plus 5 feuillets in-4 et un dactylographié.
  - B. Deuxième et troisième parties (prose et théâtre). 14 pages in-4 dactylographiées et corrigées, suivies de 62 pages autographes à l'encre noire.
  - C. Un ensemble de 36 pages in-4 à l'encre noire, version primitive de la troisième partie rédigée en style romanesque.
  - D. « *Dialogue de Jean et d'Hélène* », 9 pages in-4 sur papier vert accompagnées de 15 feuillets dactylographiés.
  - E. Ensemble de notes, plans, ébauches diverses : 9 pages in-4 à l'encre noire et au crayon sur papier gris, et 16 pages de formats divers (in-8 ou in-12).
  - F. 6 feuillets dactylographiés paginés 1-6 (texte sur les « médians »).
  - G. Tapuscrit complet (133 ff. in-4), ayant servi pour la composition de l'édition. Il semble avoir été rédigé directement à la machine par Queneau lui-même, à partir des diverses ébauches manuscrites. Il présente des ratures et de nombreuses corrections, avec des passages biffés. Il est daté en fin (l'indication a été rayée pour la typographie) : « Neuilly, le 3 juillet 1941 ; midi 25 (à ma montre, avance un peu) ».
  - H. Tapuscrit des poèmes *La Vieille* et *Le Fantôme* (4 ff. in-4), et placard d'épreuve de la revue *Mesures* (non publiés, la revue ayant disparu après avril 1940).

Le dossier des notes et plans est fort intéressant. On y trouve notamment une chronologie, un tableau des personnages, des indications topographiques, etc. Les notes préparatoires montrent aussi les hésitations du romancier lors de l'élaboration de son livre. Ainsi : « Paul convaincu d'inceste. Démissionnera-t-il ou se démariera-t-il ? Hésitations » ; et Queneau ajoute, non sans ironie : « Cornélien. Racinien. Eschyllien (au moins) ». On trouve aussi sur ces feuillets des jeux sur le langage comme cette variation à partir du mot *insecte* : « In-Secte. Insectualité. In-sexualité. Intellectualité. In-Secte : celui qui n'appartient à aucune secte. In-Sexue : pas de sexualité. In-Texte : ni de texte écrit (intellectualité). Un Tel est que tu as lité ».



153

Des douze poèmes de la première partie, onze sont présents dans les cahiers, et dans des versions offrant de très nombreuses et importantes variantes. Le premier poème, *Le Veilleur*, dont on a dans les notes un plan-graphique, figure ici dans une version primitive intitulée *Les Douze Quilles de la nuit*, très différente :

« Le tans a renversé les douz quilles de la nuit  
Plus une mintenan ; que le zéro demeure  
Dans les orères des chemins de fer  
Jusqu'à la correspondance avec le nombre pi ...  
La seconde partie est intitulée *L'étoile du nord*. Queneau a commencé à taper son texte directement à la machine (sur les 14 premiers feuillets) ; ce qui deviendra un monologue est alors une « Lettre de Paul Kougard à la belle dame ». Les 14 feuillets dactylographiés sont corrigés à l'encre ; puis Queneau va poursuivre à la main à partir de la page 15.

La troisième partie se présente sous la forme de cinq actes ou tableaux (il manque dans ce manuscrit une partie du 4<sup>e</sup> et le 5<sup>e</sup>), dont on a une version primitive en manuscrit sous le titre « *Dialogue de Jean et d'Hélène* ». Mais Queneau avait d'abord songé à l'écrire sous forme romanesque.

Le manuscrit offre ainsi la version primitive du « VI<sup>e</sup> livre » sous le titre : « *Les Touristes* » : « Harmonieuse comme un cigare et luisante comme un scarabée, l'auto s'avancait à travers des régions pierrouteuses et cailleuses, plus desséchées que les feuilles de tabac d'un cigare et sans plus de chair qu'un insecte. Les petites collines se succédaient, petits moutons ; et les routes en serpentins se développaient sur les pentes de leurs contours. Et Madame Decrumel s'endormit, avec distinction. Le chauffeur faisait rouler sa voiture avec grâce »... Un autre fragment décrit une excursion à la Source Pétrifiante, un troisième l'arrivée en train dans la Ville Natale d'Édouard Dussouchel.

Au bas d'une des pages de ces feuillets écartés, on lit cette poignante confession : « Au fond je croyais que quand j'aurais une "situation" je serais heureux. Il n'en est rien. Impuissance et difficulté d'écrire » (Queneau avait été embauché aux éditions Gallimard en 1938).

*Romans*, I, (Œuvres complètes, II), Bibliothèque de la Pléiade, tome II, Gallimard, 2002 (pour *Les Temps mêlés*, éd. de Jean-Philippe Coen : p. 997-1092, 1409-1429, 1670-1699, 1744-1745).

154

QUENEAU Raymond.

MANUSCRIT autographe, [*En passant*, 1944] ; 48 pages petit in-4 dans un cahier *Student Book*.

3 000 - 4 000 €

Manuscrit complet de cette pièce en deux actes.

*En passant*, « un acte plus un acte pour précéder un drame », fut publié en avril 1944 dans le n° 8 de la revue *L'Arbalète* ; la pièce fut créée en avril 1947 au théâtre Agnès Capri, par la compagnie Masques nus, dans une mise en scène de Pierre Gout, devant un décor photographique de Brassai, en « lever de rideau » du drame de Luigi Pirandello *La vie que je t'ai donnée*. La pièce de Queneau, se déroulant dans un couloir de mètre, présente deux actes symétriques, dont les personnages et les péripéties se répondent deux à deux. Tonalité poétique dominante, humour verbal qui évoque le théâtre de l'absurde, cette pièce se rattache aux thèmes de l'incommunicabilité et des rêves impossibles. Le manuscrit, à l'encre noire, comprend 48 pages provenant de deux cahiers, conservé sous une couverture de cahier gris-vert *Student Book* : le premier acte (25 pages) sur papier ligné (22,5 x 14,6 cm), et le « 2<sup>ème</sup> tableau » (23 pages) sur papier de cahier d'écolier à grands carreaux (22,5 x 17,6 cm). Il présente de nombreuses et importantes ratures, corrections, suppressions et additions, à l'encre ou au crayon, avec notamment une dizaine de pages biffées ; ainsi que de nombreuses variantes avec la version publiée, notamment le prénom de l'héroïne Irène qui deviendra Odile. Un feuillet de titre à en-tête de la *nrf* présente le titre primitif biffé « Un invité », remplacé par *Un passant*, avec deux couples de personnages : « Joachim / Le Passant » et « Irène / La Mendiante ».

**On joint** l'invitation à la générale et le programme du Théâtre Agnès Capri ; plus une photocopie de la publication en revue.

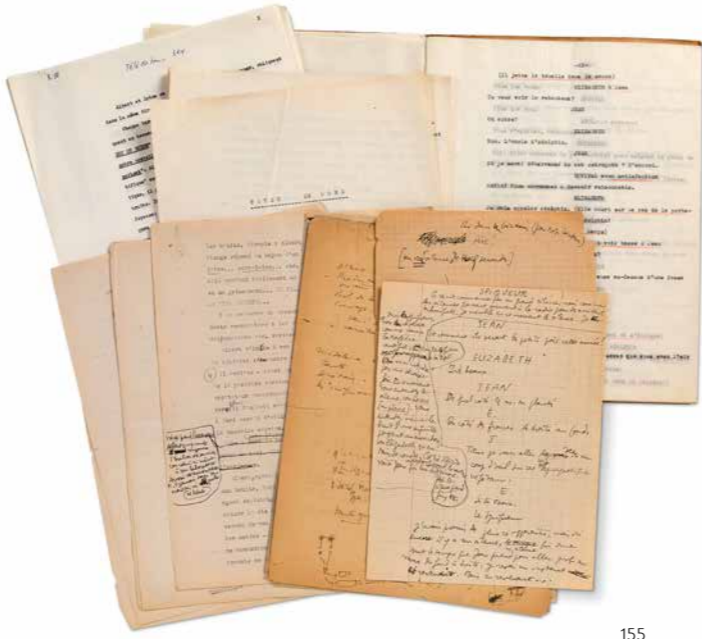
155

QUENEAU Raymond.

NOTES autographes et 2 TAPUSCRITS corrigés, *Tête de sons*, [1946] ; 1 page in-4, 3 et 8 pages in-4.

Scénario original inédit.

Le dossier comprend un feuillet de notes autographes (avec des suggestions d'acteurs) ; un premier synopsis (3 p. abondamment corrigées, au verso de ff. du tapuscrit de la traduction par Queneau de *Peter Ibbetson*) ; scénario (fragment, 8 p. corrigées, au verso de ff. du tapuscrit corrigé d'*On est toujours trop bon avec les femmes*) ; le tapuscrit (titre et 8 p.) ; 3 exemplaires d'une autre version (une incomplète du 1<sup>er</sup> f) ; le tapuscrit corrigé d'une version radiophonique en 3 actes (titre+27+27+19 p. (les 15 premiers ff du 1<sup>er</sup> acte très corrigés). On peut dater précisément ce scénario puisqu'une partie est dactylographiée au dos de sa traduction de *Peter Ibbetson* ou du tapuscrit corrigé d'*On est toujours trop bon avec les femmes*, dont l'écriture date de 1946. Il met en scène deux personnages principaux, Albert et Irène. L'homme est ingénieur scientifique, passionné de cinéma, spécialiste des questions acoustiques ; elle est actrice. Tous deux se croisent le même jour dans les bureaux de la Sonor-Films, où ils sont respectivement engagés comme ingénieur du son et comme actrice d'un film sur *L'Assassinat du duc de Guise*. Irène campera un des mignons d'Henri III, dans un rôle travesti. Tous deux suivent des destins parallèles, quittent leur famille qui n'approuve pas leur choix. Albert ne tarde pas à tomber amoureux d'Irène et, tout au long du film, les deux personnages se croisent sans se reconnaître ou se ratent, avant d'être réunis par le hasard. Le film s'achève par un petit dessin animé de leur mariage. Sur la version de travail, Queneau modifie des scènes, imagine une autre façon pour les personnages de se retrouver, et envisage un épisode qui donne lieu à un épouvantable calembour : « Le metteur en scène a des intentions sur Madeleine [nom primitif d'Irène]. Elle refuse. Lui, il est très vexé. Il déclare alors qu'il ne faut plus de travestis (à cause de la morale publique), et il renvoie les "mignons". Comme il fait de mauvais calembours, il leur crie : filez, mignons ». Le film ne fut jamais tourné ; pourtant, comme le montre le feuillet autographe, Queneau avait en tête des acteurs prestigieux : Gérard Philippe ou François Perier pour jouer Albert, Marguerite Moreno pour interpréter la tante d'Irène et Saturnin Fabre pour le professeur de bilboquet.



155

156

QUENEAU Raymond.

MANUSCRIT autographe signé « Raymond Queneau », *Peinture et Poésie. À propos d'André Marchand*, [1946] ; 6 pages in-4.

1 000 - 1 500 €

Cet hommage au peintre André MARCHAND (1907-1998) a paru dans *Les Lettres Françaises* du 17 mai 1946 (coupure de presse jointe). Queneau décrit l'art d'un peintre qui « nous invite à regarder un pays extraordinaire, qui sur les cartes s'appelle la Provence, un pays qui a fait chanter bien des mauvais poètes, et réduit au silence plus d'un touriste estampé, amoureux de cartes postales. [...] Marchand devra accepter que son nom rime avec Provence dans le vocabulaire des gens qui s'intéressent à la peinture, tout comme Vinci rime avec Joconde et Picasso avec Cubisme ». Mais il ne faut pas négliger pour autant ses autres toiles : paysages de Bourgogne, natures mortes, et nombreux portraits et nus féminins. « Eluard a mis simplement côte à côte (et bouche à bouche) ces deux mots : l'amour, la poésie, comme titre d'un de ses recueils de poèmes. Une partie de l'œuvre de Marchand s'intitule de même très simplement, l'amour, la peinture [...]». Que le peintre jouisse d'une plus grande liberté que le poète (thèse à discuter) dans l'élaboration de son langage, entraîne naturellement qu'il doive encore plus déconcerter au premier contact. Les signes qu'il emploie ne sont pas uniquement graphiques, mais également colorés »... Le manuscrit de premier jet, au verso de feuillets dactylographiés ou de fiches des éditions Gallimard pour la remise de manuscrits à la fabrication, présente de nombreuses ratures et corrections; le 5<sup>e</sup> feuillet paginé est illustré dans la marge de 3 petits croquis à l'encre. Tapuscrit joint, daté 3/5/46, avec une douzaine de corrections autographes (5 p. in-4). Ce texte fut repris dans le catalogue d'une exposition *André Marchand, Gemälde* à la Kunsthalle de Berne en 1948 : brochure imprimée jointe, illustrée d'un DESSIN original avec envoi à Queneau, sur la page de titre : portrait de femme vue de profil, au crayon noir (21 x 16,5 cm). **On joint** le manuscrit autographe signé d'un article sur le livre *Avant-hier* de Kay BOYLE (1937) ; 1 page in-fol. (38 x 13,2 cm). À l'occasion de la publication d'*Avant-hier* [*Year before last*] de l'Américaine Kay Boyle (1902-1992), Queneau évoque deux sortes d'écrivains américains, « ceux du terroir (Faulkner et Caldwell aussi bien que Sinclair Lewis et Thomas Wolfe) et ceux de l'exil – ou de l'émigration volontaire (aussi bien Henry Miller et Michaël Fraenkel que Gertrude Stein – si étrangement peu connue en France) – et Hemingway. Kay Boyle appartient à l'exil. Mieux même – et pire – ses romans parlent des exilés ». Le modèle du personnage principal du roman est D.H Lawrence... Cet article fut publié dans *La Nouvelle Revue Française* de mai 1937, puis recueilli dans *Le Voyage en Grèce* (Gallimard, 1973).



156

157

157

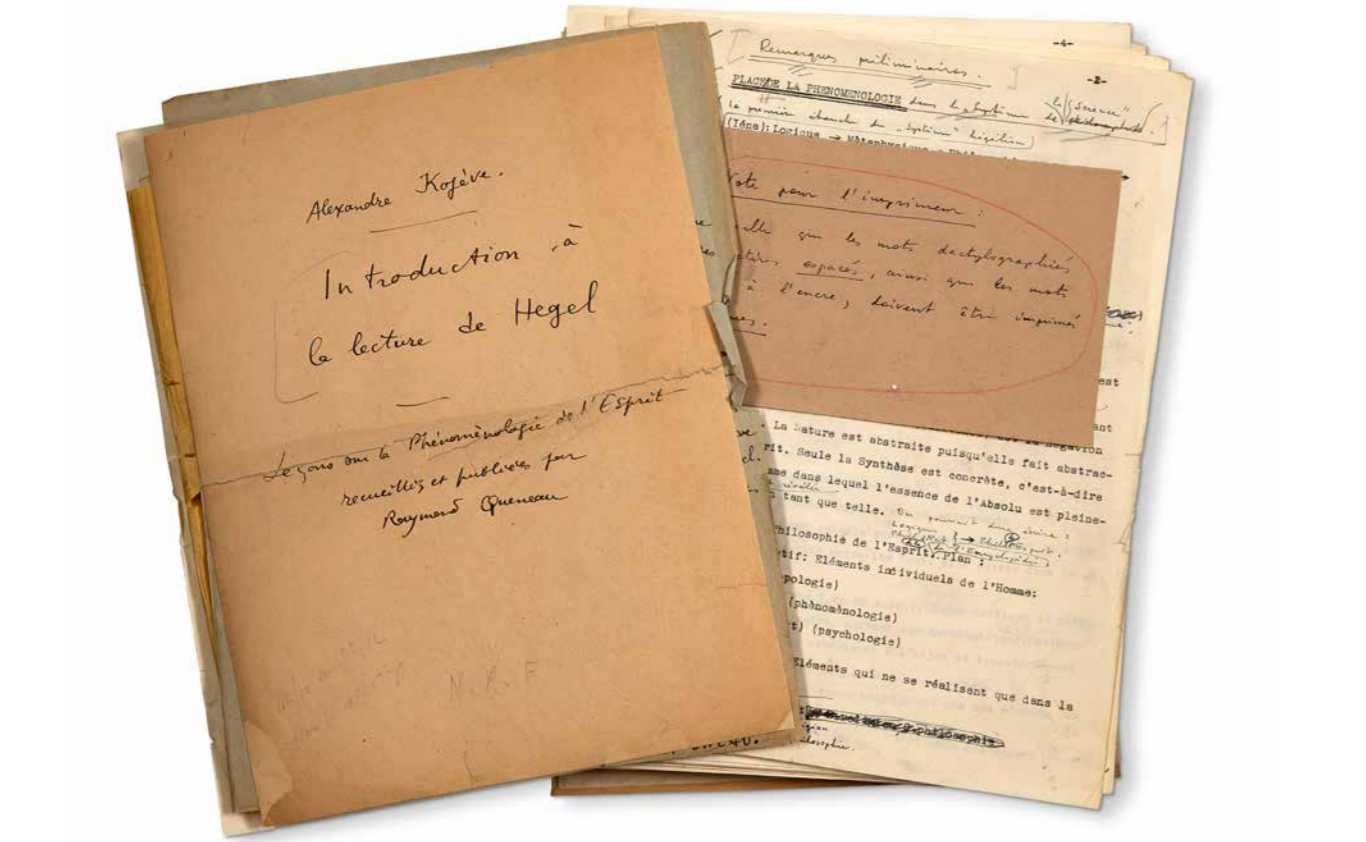
KOJÈVE Alexandre (1902-1968) et QUENEAU Raymond.

TAPUSCRIT en partie autographe, *Introduction à la lecture de Hegel. Leçons sur la Phénoménologie de l'Esprit* recueillies et publiées par Raymond Queneau, 1946 ; 496 ff. in-4, sous emboîtage demi-marroquin rouge.

15 000 - 20 000 €

Manuscrit original complet et unique de ces célèbres leçons professées par Alexandre Kojève avant la seconde guerre mondiale qui allaient renouveler la lecture de Hegel et marquer le renouveau de la philosophie en France.

Cet ouvrage est formé par les notes prises par Raymond Queneau, ou recueillies par lui auprès de Kojève, des cours donnés par Alexandre KOJÈVE à l'École pratique des Hautes Études de janvier 1933 à mai 1939, sous le titre *La philosophie religieuse de Hegel*, et qui était en réalité une lecture commentée de la *Phénoménologie de l'Esprit* de HEGEL. L'ouvrage de Kojève a paru sous le titre *Introduction à la lecture de Hegel. Leçons sur la phénoménologie de l'esprit professées de 1933 à 1939 à l'École des Hautes Études*, réunies et publiées par Raymond Queneau, chez Gallimard dans la collection « Bibliothèque des Idées », en 1947. Ce fameux cours d'*Introduction à la lecture de Hegel* exerça une influence considérable sur toute la pensée française de l'après-guerre, et l'on considère que la renaissance philosophique française qui culmina n'aurait pu se faire sans ces leçons d'Alexandre Kojève. Si Raymond Queneau fut l'un des étudiants les plus assidus du cours de Kojève, on peut en dire autant de ceux qui allaient devenir les maîtres à penser des générations futures, qui puisèrent particulièrement dans les admirables leçons de Kojève sur la dialectique du maître et de l'esclave, ou sur le concept de reconnaissance, central dans cette dialectique : Jean-Paul Sartre, Georges Bataille, Maurice Merleau-Ponty, Jacques Lacan, Raymond Aron, Michel Leiris, etc.



Ce monumental « manuscrit » est constitué par le tapuscrit des notes de cours et leçons dactylographiées par Raymond Queneau, **entièrement revu et corrigé par Kojève lui-même, et surchargé d'innombrables corrections et additions autographes de Kojève**. Il est daté par Queneau « Paris 1946 ».

Il compte 496 feuillets, in-4 (27 x 21 cm) pour les pages 1-156, ou in-folio (31 x 21 cm) pour les pages 157-491, dont 32 pages entièrement autographes de Kojève, et les autres 464 pages dactylographiées avec de très abondantes corrections et comportant notamment 70 béquets manuscrits (formant environ 30 p.). Les pages sont chiffrées 1 à 491 (plus des *bis* ou *ter*), avec également d'autres chiffrages par sections.

Ce tapuscrit présente près de 600 lignes autographes ajoutées par Kojève ; et 150 lignes dactylographiées biffées.

Les corrections sont très nombreuses : près de 250 pages présentent chacune une trentaine de corrections autographes environ, et près de 200 en présentent une quinzaine. La très grande majorité de ces corrections porte sur des modifications de termes et de syntaxe ainsi que sur des ajouts ou ratures. La plus grande part de ces corrections est de la main d'Alexandre Kojève, à l'encre noire, mais à partir du 300<sup>e</sup> feuillet et sur près de 200 p., le tiers des corrections environ est de la main de Raymond Queneau, à l'encre bleue.

En tête du manuscrit, est placé un tiré à part de la revue *Mesures* (15 janvier 1939, tirage à 50 exemplaires, celui-ci n° 26) : Hegel, *Autonomie et dépendance de la conscience de soi*, traduit et commenté par A. Kojève (petit in-4) ; il présente près de 80 corrections de la main d'Alexandre Kojève, au crayon et à l'encre, avec plusieurs lignes et de nombreux termes biffés et modifiés. Il s'agit de la traduction commentée de la section A du chapitre IV de la *Phénoménologie de l'Esprit*, publiée en introduction du livre de 1947.

L'ensemble est précédé par un titre de la main de Queneau, et un autre de la main de Kojève ; et par une « Note de l'éditeur » autographe signée de Raymond Queneau, rédigée d'après un brouillon de « Préface de

l'éditeur » de la main de Kojève (1 page in-4 chaque). Citons le début du texte de Queneau : « De novembre 1932 à mai 1939, M. Alexandre Kojève a, sous le titre de *La Philosophie religieuse de Hegel*, fait à l'École des Hautes Études (5<sup>ème</sup> section) un cours qui était en réalité une lecture commentée de la *Phénoménologie de l'Esprit*, et par conséquent une introduction à l'étude de la philosophie hégélienne. De janvier 1933 à mai 1939, j'ai suivi ce cours avec une parfaite régularité, et ce sont les notes que j'ai prises durant ces six années que je publie maintenant. Elles ont été revues par M. Kojève, mais cela n'engage en rien sa responsabilité, les occupations actuelles de M. Alexandre Kojève ne lui permettant pas de mettre au point ce qui serait, réellement son commentaire de la *Phénoménologie de l'Esprit* et son "introduction à la lecture de Hegel" »... L'ensemble des feuillets est en très bon état, à l'exception du premier titre (feuillet abîmé avec déchirures) ; les pages manuscrites sont un peu brunies et quelques feuillets dactylographiés présentent des fentes et marques en bordures, avec quelques pliures et salissures.

158

**QUENEAU Raymond.**

*Exercices de style* (Paris, Gallimard, 1947) ; in-8, broché, non coupé, emboîtement de Julie Nadot.

**1 000 - 1 500 €**

Édition originale. **Un des 13 exemplaires du tirage de tête sur Hollande Van Gelder** (n° A).  
**Envoi** autographe de Queneau à sa femme sur le faux-titre : « à Janine avec la vérité de sentiments profonds, sans fleurs de rhétorique Raymond ».

159

**QUENEAU Raymond.**

22 L.A.S. « Queneau » ou « R. Queneau », dont 10 au dos de cartes postales illustrées, 1947-1958, à Boris VIAN ; sur 22 pages formats divers, nombreux en-têtes *nrf*, 10 adresses (trous de classeur à la plupart).

**3 000 - 4 000 €**

**Correspondance amicale et amusante entre les deux pataphysiciens.**

[Queneau donnera en 1962 une préface à *L'Arrache-cœur* de son ami : « Boris Vian est un homme instruit et bien élevé, il sort de Centrale, ce n'est pas rien, mais ce n'est pas tout. Boris Vian a joué de la trompette comme pas un, [...] Boris Vian a écrit de beaux livres, étranges et pathétiques »...] 9 janvier 1951. « Es-tu le frère de Francis Vian, auteur d'un *Répertoire des gigantomachies dans l'art figuré grec et romain*, Paris, 1951 ? D'autre part, as-tu traduit le petit texte du général B- ? On n'attend plus que ça »... Aïnhua [11 septembre] 1951. Depuis le Pays basque, quelques mots de basque, « langue merveilleuse avec douze cas, une surdéclinaison et, en plus du tutoiement et du vouvoiement, le chuchoiement »... 27 mai 1952, rendez-vous avec son fils Jean-Marie qui « a l'intention de te demander une leçon de saxo »... 8 juillet 1953, il voudrait le voir : « Tu pourrais venir casser une graine à Neuneu »... 10 juillet : « Tâche au moins de me téléphoner staprême »... *Bidart* [3 août]. On l'attend ferme : « Dis-moi quand (quand tu veux). Ursula vient aussi j'espère »... 24 août, « *libération de Paris* ». Il l'attendait un peu pour le 15 août : « Mais avec les événements » ; il reste jusqu'à fin septembre. 26 janvier 1954. « Rappel Algren : fin février. Avec mes larmes »... 12 avril. Il a déposé deux plans à la Société des Auteurs. « Le 2<sup>nd</sup> est situé aux USA, simplement parce que Roland Petit était en partance pour cette principauté (c'était avant *la Croqueuse [de diamants]*). Peux-tu m'envoyer le nom de l'auteur et le titre de la nouvelle du répertoire musical »... [20 août]. « Le Vésuve a perdu son panache/ Depuis 1944/ Quel curieux anicroche/ À ce volcanique être »... (carte cosignée par Janine et Jean-Marie Q). [Cuernavaca 31 décembre 1955, au dos d'une carte de la Fuente del Niño] : « Il paraît que ce sont les Belges qui ont découvert le Mexique. Mais ici, ils en rajoutent »... 27 août 1956. « Il n'y a pas un chat rue Séb. et pas un chien rue Bottin. Je vais faire un petit commentaire pour un dessin animé sur l'histoire de la locomotion automobile. Je le crois assez agréable et je pense qu'il te plaira. Car c'est un film très sérieux »... 14 janvier 1957. « Je suis un infâme de ne pas t'avoir encore envoyé mes vœux et à Ursula plus infâme encore de ne pas avoir répondu aux tiens – dont l'énigmaticité m'a d'ailleurs énigmatisé »... *Cortina d'Ampezzo* 27 mai. « Tu ne vas surtout pas t'imaginer que je m'amuse à grimper sur ces molaires en carton-pâte. Loin de moi cette funeste passion. Je me contente de grelotter dans une maison nommée Isba cependant que de



159

160

la neige à peine fondue va nourrir les fondrières des routes non-nationales » ; Il évoque le projet de revue de Sainmont... 9 août. Il reste à Paris : « Ça ne serait pas si mal si les autobus passaient plus souvent et s'il y avait un peu plus de bistrots ouverts. [...] Je vais faire un petit recueil ± 'pataphysique pour Bertelé »... 27 décembre. « Je me suis offert un petit truc genre pleurétique qui a fortement diminué mon activité depuis trois semaines. J'ai même été consulter un médecin. Le résultat ne s'est pas fait attendre : il m'a privé de dessert et de beaujolais »... [27 mars 1958]. Il s'est « tapé une bonne bronchite avec pénicilline, etc. Je commence à regallimardiser »... 21 octobre. « 1 – Merci pour ton livre hautement éducatif, pédigéen et substantiel. C'est radical sur la question. 2 – J'ai entendu tes perceurs avec les frères Jacques. C'est à peu près leur seule nouveauté que j'ai appréciée »... Souvenirs de vacances au Cap Ferrat, en Italie, à Saint-Tropez, rendez-vous... Etc.

160

**QUENEAU Raymond.**

*Saint Glinglin* (Paris, Gallimard, 1948) ; in-8 broché.

**500 - 700 €**

Édition originale. **Un des 18 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre** (n° A).  
Le roman est « précédé d'une nouvelle version de *Gueule de pierre* et des *Temps mêlés* ». Couverture blanche imprimée en rouge et noir, mention « pur fil » imprimée sur le 2<sup>nd</sup> plat. Exemplaire non coupé, à l'état de neuf.

161

**QUENEAU Raymond.**

Aquarelle gouachée, ***Chanteur des rues***, signée et datée en bas à droite « R. Queneau 1948 » ; 24 x 15,5 cm à vue (encadrée)

**1 500 - 2 000 €**

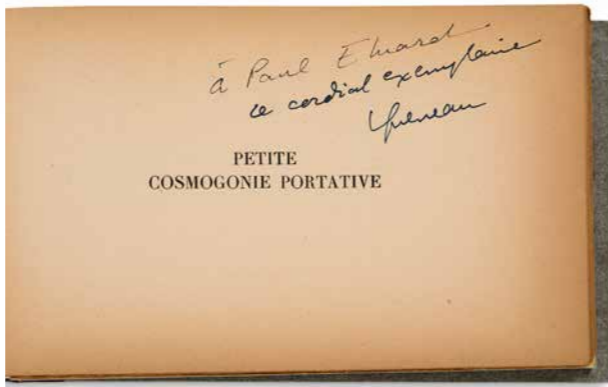
Chanteur des rues au maillot rouge rayé de blanc sous sa veste, flanqué d'un petit joueur de clarinette qui lui arrive à la taille. Tous deux sont coiffés du même chapeau haut de forme. Raymond Queneau. *Dessins, gouaches et aquarelles* (Paris, Buchet-Chastel, 2003, n° 94).



161



162



163

162

**QUENEAU Raymond.**

MANUSCRIT autographe et TAPUSCRITS corrigés,  
**Saint-Germain-des-Prés** (1949).

8 000 - 10 000 €

**Dossier complet de ce court métrage conçu et commenté par Queneau sur Saint-Germain-des-Prés.**

Queneau a rédigé en 1949 le scénario de ce documentaire sur Saint-Germain-des-Prés en 1949, qui fut réalisé par Marcello PAGLIERO (1907-1980), et sortit sur les écrans en 1951. Dans les cafés, les bars, les cabarets, les caves, les librairies, ou les rues de ce village, y apparaissaient Juliette Gréco, André Breton Sartre, Merleau-Ponty, Paulhan, Boris Vian, etc. C'est Queneau lui-même qui disait son propre commentaire.

\* Manuscrit autographe de premier jet (20 p. à l'encre noire détachées d'un cahier d'écolier, dont 2 représentant le plan du quartier), plus 2 ff. de notes.

\* 1<sup>er</sup> tapuscrit corrigé (8 p. in-4) ; 2<sup>e</sup> tapuscrit corrigé (9 p. in-4 avec découpage et plans) ; 3<sup>e</sup> tapuscrit corrigé (9 p. in-4) ; 4<sup>e</sup> tapuscrit corrigé (6 p. in-4) ; 5<sup>e</sup> tapuscrit, très peu corrigé (8 p. in-4).

\* Tapuscrit définitif (8 p. in-4). Plus des fragments corrigés (5 p. in-4).

\* Notes préparatoires (5 p. in-4 dactylographiées, plus copie des 3 premières pages).

\* Prises de vues (19 p. in-4 dactylographiées).

\* Découpage (6 p. in-4 dactylographiées, la dernière portant des notes autographes).

\* Dossier de production, contrat (3 l.s. des productions ITS à R. Queneau). Dans un passage manuscrit non retenu dans le commentaire final, Queneau livre cette brillante analyse « psychogéographique » : « Saint-Germain des Prés est limité par quatre quartiers hostiles, quatre puissances étrangères : à l'Est, le quartier Latin ; au Nord, Saint-Sulpice ; à l'Ouest le faubourg Saint-Germain ; au Sud, les Quat'Zarts. Les étudiants, les curés, les snobs, les artistes. La faluche, le goupillon, le monocle et le pinceau ». La comparaison du manuscrit et du tapuscrit final laisse apparaître d'intéressantes variantes. Ainsi, à propos d'André Breton, on lit dans le manuscrit : « C'est André Breton – le premier et le plus grand des surréalistes – qui prend son café » ; dans la version finale, cela devient : « Les pauvres rombières vont s'asseoir candidement sous l'œil sévère d'André Breton ».

Dans les multiples versions dactylographiées corrigées par Queneau, l'écrivain apporte quantité de petits détails, précise un trait d'un personnage, supprime une longueur. Il note ainsi : « Les énumérations de personnages. Ça fait un peu sot lorsqu'on accompagne le nom de justificatifs tels que "l'écrivain américain", etc. Le nom seul doit suffire, comme ça le public s' imagine que les gens sont connus. Sinon, il croit qu'on le prend pour ignare ».

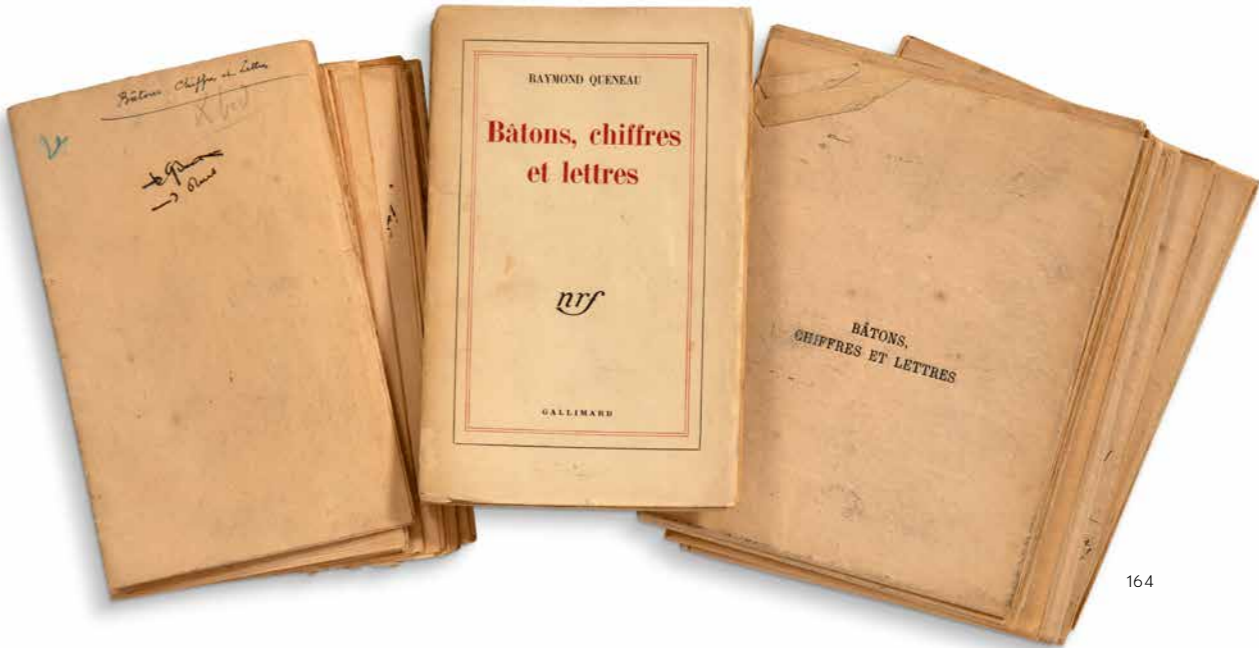
163

**QUENEAU Raymond.**

*Petite Cosmogonie portative, poème* (Paris, Gallimard, 1950) ; in-12 oblong, reliure souple daim violet moucheté de points argent et noir, pièce de même peau découpée et rivetée sur le plat sup. avec pièce circulaire de bois clair poli et le titre au palladium, décor mosaïqué (quartier de lune et étoile) en peau blanche vernie sur le 2<sup>e</sup> plat, coutures apparentes au dos, gardes en nubuck bleu ciel, couverture et dos conservés, chemise titrée au palladium, étui (*Antonio P.N.*).

1 000 - 1 200 €

Édition originale, exemplaire du service de presse. Envoi autographe signé sur le faux-titre à Paul ÉLUARD : « à Paul Eluard ce cordial exemplaire Queneau ».



164

164

**QUENEAU Raymond.**

MANUSCRITS autographes, TAPUSCRITS et ÉPREUVES corrigées, **Bâtons, chiffres et lettres**, [1937-1950] ; environ 300 ff. in-4 dont 80 autographes, accompagnés de 2 jeux d'épreuves corrigées de 270 pp. chacun, par l'auteur.

15 000 - 20 000 €

**Ensemble des textes de Bâtons, chiffres et lettres, où Queneau a rassemblé ses études sur le langage, la littérature et les mathématiques.**

Lors de sa parution en 1950 chez Gallimard, le recueil *Bâtons, chiffres et lettres* donnait pour la première fois un panorama des multiples centres d'intérêt de Raymond Queneau, à la fois écrivain, linguiste, mathématicien, traducteur, critique... Parallèlement à son œuvre de romancier et de poète, et en interaction avec elle, Queneau n'a cessé de réfléchir sur le langage, qu'il soit littéraire, pictural ou mathématique.

Tous ces textes ont été revus de près par l'auteur pour constituer un volume structuré pour former un véritable essai exprimant les multiples facettes de sa pensée. Queneau en donnera une édition augmentée en 1964.

**A. Copie préparée pour l'édition** (226 ff. dont 10 autographes).

Ce dossier, qui a servi pour l'impression, rassemble des tapuscrits originaux, abondamment corrigés, des coupures de presse, et quatre manuscrits autographes, le tout classé en 6 parties, avec titres autographes. Il est paginé 1 et 4-226

**PRÉLIMINAIRES.** – [Écrit en 1937], manuscrit autographe (9 ff. in-4 paginés 4 à 12, manquent les deux premières pages), avec de nombreuses ratures et corrections ; le texte commence à « Le français parlé connaît des tours qui sont très voisins de celui-là » (p. 11). – *Technique du roman*, tapuscrit daté en fin « 20 décembre 1937 » (3 ff. ; le texte avait paru dans le n° 1 de *Volontés*, 20 décembre 1937). – *Conversation avec Georges Ribemont-Dessaignes*, tapuscrit corrigé (11 ff. avec béquets et passages biffés) de cet entretien enregistré pour la R.T.F. en mars 1950. – *Langage académique*, coupure des *Lettres françaises* (12 avril 1946), dont 14 lignes ont été biffées. – *On cause*, coupure des *Lettres françaises* (6 mai 1948). – *Connaissez-vous le Chinook ?*, coupure des *Lettres françaises* (24 mai 1946). – « Il pourrait sembler qu'en France »..., tapuscrit corrigé (3 ff.).

**PRÉFACES.** – *Bouvard et Pécuchet* de Gustave Flaubert, 25 pp. impr. extraites d'un exemplaire de *Bouvard et Pécuchet* préfacé par Queneau

(éd. Point du Jour, 1947). – *Moustiques* de William Faulkner, tapuscrit corrigé (7 ff.) [publ. Éditions de Minuit, 1948] . – *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo, tapuscrit corrigé avec additions autographes (7 ff.), texte inédit. – *Rendez-vous de Juillet* de Jean Quéval, tapuscrit corrigé (12 ff.) [publ. Éditions Chavanne, 1949].

**LECTURES POUR UN FRONT.** Tapuscrit abondamment corrigé (73 ff.) de ces chroniques littéraires parues dans le quotidien *Front national*, entre le 29 septembre et le 12 novembre 1945. Nombreuses bifures : près d'un quart du texte est supprimé par Queneau pour le livre. On y trouve des critiques de livres comme *Sept jours* d'Emmanuel d'Astier, *Éducation européenne* de Romain Gary, *Drôle de jeu* de Roger Vailland, etc., et des remarques sur des auteurs aussi divers que Paul Valéry et Jean Tardieu, Peter Cheney et J.H. Chase...

**HOMMAGES.** – *La Symphonie inachevée* (5 pp. impr.), extrait de la revue *Volontés* (décembre 1938) avec corrections au crayon à la fin de ce texte sur Proust. – *Une belle surprise*, tapuscrit corrigé (8 ff.) [publ. dans *Cahiers d'Art*, 1944]. – *Une traduction en joycien*, tapuscrit corrigé (2 ff.), inédit. – *Jacques Prévert*, coupure du journal *La Rue* (1946). – *Pour recevoir Caldwell à Paris*, manuscrit autographe (1 p. in-4), inédit [1949]. – *Fantomas*, manuscrit autographe (1 f. in-4) de ce tableau des crimes et performances de Fantomas, précédé d'un double de lettre dactyl. à Luc Decaunes (27 novembre 1947) avec corrections et additions. – *Defontenay*, tapuscrit corrigé (10 ff.) [publ. dans *Les Cahiers du Sud*, 1949].

**GRAPHIES.** – *Délire typographique* [publ. *Arts et métiers graphiques*, 15 septembre 1938]. – *What a life* [publ. *Documents*, 1930]. – *Pictogrammes* (feuillelet imprimé détaché de la revue *Messages*, octobre 1946). – *Miro ou le Poète préhistorique* (préface à un album, Skira 1949). Sauf Pictogrammes, tapuscrits corrigés (12 ff.).

**MATHS.** – *La Dialectique des mathématiques chez Engels* [publ. dans *Critique sociale*, 1932]. – *Sur la Cinématique des jeux* [paru dans *Le Sphinx*, 1935 ; titre biffé : *La cinématique discontinue* ; addition d'un long paragraphe autographe en marge et de 3 lignes finales]. – *La place des mathématiques dans la classification des sciences* [publ. dans *Les Cahiers du Sud*, 1948]. Tapuscrits corrigés (15 ff.).

Plus la « Table des matières » autographe ; et le manuscrit autographe des *Notes* (6 ff. paginés A à F) comportant les notes et références des textes, plus deux notes additionnelles.



164

#### B. Manuscrits autographes de trois textes.

*La place des mathématiques dans la classification des sciences* [1946] (15 ff. sur feuillets de cahier d'écolier), manuscrit de travail avec de nombreuses ratures, surcharges et additions. On joint le tapuscrit avec petit message de François Le Lionnais ; et le tiré à part de l'article paru en revue. [Préface à *Moustiques* de Faulkner, 1948] (7 ff. sur feuillets de cahier d'écolier), avec ratures et corrections, et 4 amusants petits dessins à l'encre dans la marge représentant des cavaliers.

*Defontenay* [1949] (7 ff. sur feuillets de cahier d'écolier et 12 ff. in-8 ou in-12, sous chemise rose). Manuscrit de travail en deux états, très corrigé avec des collages, de l'étude sur ce « fou littéraire ».

#### C. Dossier Jacques Prévert, [1951] (40 ff. autographes).

Cet important essai sur Jacques PRÉVERT a été ajouté dans la nouvelle édition de *Bâtons, chiffres et lettres* en 1964 ; il avait paru dans la *Revue de Paris* en mai 1951 ; le dossier comprend les notes préparatoires et deux états du manuscrit autographe.

Cahier d'écolier rose de 21 ff., titré « Prévert ». Les 6 premiers ff. contiennent des notes préparatoires, et les 15 suivantes un premier jet de l'essai sur Jacques Prévert.

Cahier d'écolier saumon de 19 ff., titré « Quiz Q ». Second état, avec une soixantaine de corrections, de l'essai qui paraîtra sous le titre « Jacques Prévert le bon génie » dans la *Revue de Paris* en mai 1951. On joint le tapuscrit avec le titre autographe, et une épreuve imprimée de l'article.

#### D. 2 jeux complets d'épreuves corrigées.

Le premier jeu compte 19 placards imprimés au recto seul, non paginés ; il présente plusieurs corrections autographes à l'encre noire sur chaque page, ainsi que des annotations typographiques. Les documents d'illustrations, découpés au format, sont épinglés aux pages où ils doivent être reproduits.

Sur le second jeu, mis en pages, les illustrations ont été intégrées ; on relève encore plus de 200 corrections autographes à l'encre.

On joint 15 ff. comportant les documents d'illustrations destinés à la photogravure.

Plus un exemplaire broché du livre (7<sup>e</sup> édition).

165

#### QUENEAU Raymond.

*Bâtons, chiffres et lettres* (Paris, Gallimard, 1950) ; in-8 à grandes marges, broché, emboîtage de Julie Nadot.

1 000 - 1 500 €

Édition originale. **Un des 8 exemplaires de tête sur vélin de Hollande Van Gelder (n° 1).**

Rare exemplaire à toutes marges avec ses larges témoins conservés, offert par Queneau à sa femme.

**Envoi** autographe signé à l'encre noire sur le faux-titre :

« pour Janine Raymond ».



165

166

#### QUENEAU Raymond.

MANUSCRIT autographe, tapuscrit et NOTES autographes pour *Philosophes et voyous*, [1950] ; 42, 12 et 60 pages, la plupart in-4.

4 000 - 5 000 €

#### Notes préparatoires et manuscrit de premier jet de cette étude philosophico-comique.

*Philosophes et voyous* fut publié en janvier 1951 dans *Les Temps Modernes* (n° 63, pp.1193-1205), et devait être suivi d'une seconde partie qui ne parut jamais ; le texte fut repris en volume chez Gallimard, en 1986, à la suite du *Journal* 1939-1940.

Queneau brasse ici toute l'histoire tumultueuse des relations entre les philosophes, de Platon à Kierkegaard, et les voyous, de Diogène à Vidocq, montrant qu'en réalité il n'est pas facile de les distinguer : « Car si le voyou est voyeur, et s'il court les rues, s'il "circule partout", qu'est-ce qui peut le différencier du philosophe ? » Cet article à la fois excessivement érudit et follement drôle est une contribution décalée à la philosophie « existentialiste » de l'époque.

Le **manuscrit de premier jet** est contenu dans 2 cahiers formant 42 pages petit in-4 (22 x 17 cm), à l'encre noire, le premier à couverture verte titré «  $\phi$  et V. 1 » (p. 1-12), le second à couverture rose de la marque L'Écolier, titré « Philosophes et Voyous 2 » (p. 13 à 42). Il présente de nombreuses corrections, additions dans les marges, et modifications. Il s'agit d'une version de premier jet, correspondant en partie à la version publiée, avec de nombreuses variantes, ainsi que des développements non retenus dans le texte définitif. Nous en citons le début :

« Une bonne partie de la drôle de guerre, je l'ai passée dans un dépôt, avec des rebuts de l'armée française : infirmes, invalides, incapables, communistes, anarchistes, oubliés, cinglés, égarés. On y buvait beaucoup, du vin rouge principalement. On y avait de larges loisirs, comblés par le sommeil, les parties de cartes et l'école buissonnière. Je prenais une part active à toutes ces occupations, notamment pour ce qui était de la consommation du vin rouge. Que je fusse intellectuel, cela stupéfiait mes camarades. L'un d'eux me demande un jour ce que je faisais dans la vie ; embarrassé, je lui réponds : professeur (c'était pas vrai) ; de quoi ? De philosophie (pas vrai, non plus, mais enfin : j'ai un diplôme, une licentia docendi). Ah ah. Le camarade me toise avec sympathie et, se souvenant des bons kils de gros rouge que nous avions vidés ensemble, conclut : c'est vrai, je l'avais toujours pensé que tu étais un philosophe. Cette remarque me confirma dans l'idée que j'avais commencé à me faire de ce que pouvait bien être un philosophe »...

**Tapuscrit corrigé** (12 pages in-4, 27 x 21 cm), avec de nombreuses corrections et additions autographes, donnant une version intermédiaire avant la publication en revue. Y est jointe une note dactylographiée sur papier à en-tête *Les Temps modernes* : « N.D.L.R. Cette première étude sera suivie, dans quelque temps, d'une seconde, où notre collaborateur examinera notamment le cas du *philosophe chrétien* et définira, en contraste avec ces différentes sortes de frivolité, les conditions de l'activité *sérieuse* ».

**Notes préparatoires et brouillon** : environ 60 pages de différents formats. \* 2 cahiers petits in-4 (22 x 17 cm) à couvertures bleu pâle et rose sable, titrés «  $\phi$  et V », comportant 24 pages en partie rédigées, certaines laissées à l'état de notes, avec citations d'ouvrages, passages biffés, etc. ; plus une trentaine de pages de formats divers (dont de petits morceaux de papier ou une carte de visite), contenant des notes et remarques. Citons cette note : « le philosophe veut séduire, pas le voyou qui est séduisant en soi : la "propagande" / le baroque, la peinture séductrice des Jésuites / la "Joie" de Staline / la "Paix" des communistes actuels ». \* 6 pages in-4 sur papier vert, au verso d'une dactylographie, d'un brouillon de rédaction avec corrections : « Le fric, et accessoirement l'amour, passent pour les deux principales causes du malheur des hommes ; lesquels sont, en général, en mauvais condition (humaine) »...



166



167

167

#### QUENEAU Raymond.

MANUSCRIT autographe, *Le Lendemain*, [1950] ; 9 pages in-4, à l'encre noire et au crayon sur 7 feuillets de cahier d'écolier.

1 200 - 1 500 €

#### Scénario, découpage et minutage du seul film réalisé, écrit et interprété par Raymond Queneau.

*Le Lendemain* est un court métrage réalisé du 25 au 27 août 1950, écrit et interprété par Raymond Queneau. Il y tient le rôle principal, celui du « type ». L'action y est minimale. La caméra s'attarde sur un homme au visage « tout à fait abruti », qui se cure les ongles, puis les dents, puis le nez. Un mouchoir apparaît, tendu par une fille qui sourit au type. Les deux personnages s'éloignent comme à la fin d'un film de Chaplin. Les images sont entrecoupées d'une vue d'une estampe représentant la mort de Louis XVI.

Raymond Queneau a soigneusement numéroté et détaillé chaque scène, chaque mouvement de caméra : « 56. Traveling descendant sur le type. 57. Son front. 58. Son visage, tout à fait abruti. 59. Il commence à se curer les ongles. 60.61. Les mains en train de se curer les ongles. 62. On descend jusqu'aux pieds. 63. On remonte vers la bouche. 64. La Bouche ». À la fin du manuscrit, Queneau a compté le nombre de plans, calculé la durée du film (6 mn 30) et le nombre de mètres de pellicule nécessaires. Un petit croquis au verso du quatrième feuillet représente sans doute le trajet du jeune homme et de la jeune fille à la fin du film.

*Le Lendemain* fut financé par la Cinémathèque française, dirigée par Henri Langlois. Celui-ci souhaitait confier la réalisation de films à des artistes non cinéastes de profession (ainsi Jean Genet et *Un chant d'amour*). *Le Lendemain* connut une unique projection le 25 septembre 1950 au festival d'Antibes. Par la suite, Queneau en interdira la diffusion, sans donner les raisons de cette interdiction. Il semble que les bobines du film aient définitivement disparu. Aussi ce scénario autographe est-il l'unique trace de ce film invisible, première et unique incursion de Raymond Queneau dans l'art de la réalisation cinématographique.

**On joint le tapuscrit corrigé d'un autre scénario, Le Retard** (23 pages in-4), inédit et jamais tourné, probablement de la fin des années trente. Queneau prévoyait une distribution prestigieuse : Pierre Brasseur, Jean Tissier, Jacques Dumesnil, Marie Déa, Annie Ducaux... L'action se déroule au Havre, la ville natale de Queneau.



168



169

168

QUENEAU Raymond.

MANUSCRIT autographe et 2 TAPUSCRITS corrigés, **La Vallée des songes**, [vers 1950 ?].

1 000 - 1 500 €

**Scénario inédit, conte merveilleux et mythologique.**

Le dossier comprend : un manuscrit autographe de notes et plans, succession de scènes, dialogues, etc. (9 pages in-4) ; le synopsis, tapuscrit complet (10 p. in-4 sur papier pelure rose), avec corrections et additions autographes, et d'une autre main) ; la dactylographie de divers états du scénario, abondamment corrigée par Queneau et une autre main (45 p. in-4) ; une autre version dactylographiée du scénario avec de nombreux béquets collés (15 p. in-4) ; le tapuscrit du scénario complet (39 p. in-4). Le jour de leur mariage, Merlin et Lili se promènent dans le parc du château de Touary. Merlin, tombé dans la rivière, se retrouve, comme Dante, à parcourir l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis, qui se présentent comme autant de décors de théâtre changeants où Dieu, Satan, Adam et Ève rejouent la scène du péché originel : une baraque foraine, un no man's land, une gare de province. Un **dessin** représente l'apparition de l'Ange. Au cours d'un « entracte », ces personnages redeviennent des « étudiants-acteurs », tandis que Dieu le père prend l'allure du comte propriétaire du château. L'un des étudiants rencontre Lili, à qui il propose de jouer avec lui les rôles d'Adam et Ève. Ils arrivent au « Paradou », jardin merveilleux où ils refont la scène de la pomme. Merlin, de son côté, est enrôlé dans la troupe pour remplacer Adam et répète lui aussi la scène de la tentation avec une autre Ève. Un orage apocalyptique éclate, et Prinçatout, un garçon d'honneur de la noce, succombe au piège des « femmes-robots », créatures du « bon-dieu-comte » qui a sombré dans la folie. À la fin, la troupe de théâtre s'en va. Les jeunes mariés se réveillent de leur songe, se reconnaissent comme nouveaux Adam et Ève et regardent s'éloigner la troupe avec cette pancarte : « Le Paradis perdu ». Cette œuvre ambitieuse, mêlant réalité et représentation, a été l'objet d'un important travail, dont témoignent les scènes biffées ou écartées (un fakir propose à Dieu de le remplacer lorsqu'il va boire un coup au bistrot ou qu'il a un rencart, Dieu le père tenant en laisse un chien imaginaire), les répliques ajoutées, les pistes à explorer, les variantes suggérées...

169

QUENEAU Raymond.

Huile sur toile, **Coin de rue**, signée et datée au dos « R. Queneau Janv. 51 » ; 55 x 46 cm (encadrée).

3 000 - 4 000 €

Vision d'un coin de rue, où un petit personnage en noir est assis sur le bord du trottoir, éclairé par un réverbère au premier plan. Raymond Queneau. *Dessins, gouaches et aquarelles* (Paris, Buchet-Chastel, 2003, n° 100).

170

QUENEAU Raymond.

MANUSCRIT autographe signé « R. Queneau », **Arithmétique**, 1951 ; 9 pages (3 p. in-8 à en-tête de la *nrf* et 6 p. in-4 sur des feuillets de cahier d'écolier).

1 000 - 1 200 €

**Réjouissante introduction aux mathématiques pour un court métrage écrit et interprété par Queneau lui-même.**

*Arithmétique* fait partie d'un vaste projet d'Encyclopédie filmée conçu par la société de production Le Trident. Un comité de rédaction, dans lequel figuraient, outre Queneau, Marcel Pagnol, Pierre Lazareff, Jean Cocteau ou Marcel Carné, était invité à choisir des mots de la langue française afin qu'ils fussent traduits en images par des réalisateurs comme André Labarthe, André Cayatte ou Jean Grémillon. On ne s'étonnera pas que Raymond Queneau ait choisi le mot « arithmétique », étant donné sa passion pour les mathématiques et les nombres. Il avait d'ailleurs déjà pensé à un scénario qui aurait eu pour titre *C'est bath les maths*. C'est Pierre KAST (1920-1984) qui fut chargé de tourner le film. Ce jeune réalisateur avait été l'assistant de Jean Grémillon. On peut dire cependant qu'*Arithmétique* est tout autant, sinon plus, le film de Raymond Queneau, qui en a écrit le texte, et qui figure tout du long à l'écran, donnant une leçon malicieuse et lumineuse d'arithmétique. Derrière une table sur laquelle apparaissent et disparaissent, comme dans un film de Méliès, différents objets, il joue un professeur rusé, diabolique, parfois inquiétant, jouant avec un boulier, traçant des chiffres au tableau ou marchant en agitant les bras. Selon le critique Jacques Doniol-Valcroze, « Raymond Queneau est un acteur étonnant, un de ces comiques tristes et ahuris du style Harry Langdon et qui font cruellement défaut à notre écran. On peut dire en un sens que Queneau est le seul rival dangereux et direct de Jacques Tati ». La visée du film est de rendre accessibles et amusantes des questions *a priori* arides, avec son humour : « Si on voit un loup et un agneau ensemble, ça fait deux mammifères ; on ne tient pas compte de leurs goûts. [...] On ne tient pas compte des propriétés physiques des objets (12 œufs dans un sac, ça ne fait pas une omelette ; une chienne pleine qui met bas, ça n'entre pas en ligne de compte). Signalons au passage la différence entre le nombre ordinal et le nombre cardinal : le coureur n° 1 et le coureur

n° 3 ça ne fait pas quatre coureurs »... Il termine sa leçon en évoquant les grands nombres : « Le googol : 1 suivi de 100 zéros ; il y a moins d'un googol d'électrons dans l'univers. L'hypergoogol : 1 suivi de 1 googol de zéros. Une casserole d'eau mise sur le feu peut-elle se congeler ? Oui, il y a une chance en un hypergoogol d'années ». **On joint** : 2 tapuscrits du scénario dans une chemise titrée et datée « juin-juillet 1951 » (4 p. in-4 chaque) ; Le découpage dactylographié du film avec description de chaque plan et texte en regard, portant 8 corrections autographes (9 p. in-4) ; 10 lettres adressées à R. Queneau par les Productions du Trident ; le projet dactyl. de *L'Encyclopédie filmée*, et le compte rendu de la première réunion de son Comité de rédaction ; « Remarques générales sur la première sélection des mots de la lettre A » (3 p. dactyl., une annotée par Queneau) ; une coupure de presse.

171

QUENEAU Raymond.

DOSSIER sur le Festival de Cannes 1952.

700 - 800 €

**Intéressant ensemble sur son travail de juré à Cannes.**

Queneau a fait partie du jury du Festival de Cannes en 1952, présidé par Maurice Genevoix. \* 90 fiches de films avec annotations autographes par Queneau (1 p. in-4 en partie imprimée chaque), donnant ses appréciations sur chacun des films vus. Sur *Deux sous d'espoir* de Roberto Castellani qui remportera la Palme d'Or *ex-aequo* avec *Othello* d'Orson Welles : « Enfin ! Du cinéma intelligent, vivant, humain. Deux ou trois passages ont de la grandeur et ce n'est pas prétentieux » ; quant à *Othello* : « number one ». *Un Américain à Paris* : « Excellent film de music-hall » puis il ajoute : « à la réflexion c'est même beaucoup mieux que cela, c'est un événement dans l'histoire de la danse au cinéma ». Il se montre sévère avec *Fanfan la Tulipe* : « Ça aurait pu être un film agréable, mais le dialogue gâche tout » ; quant à Gérard Philipe : « pas bon, cette fois-ci ». *Viva Zapata* d'Elia Kazan : « Le début et la fin sont admirables. Le milieu, mou ». *Umberto D* de Vittorio de Sica : « Excellent. Un peu long. Un peu mince aussi (le sujet). Du très beau cinéma quand même ». *L'Appel du Nil* d'Youssef Chahine : hélas ! » Parfois, il est plus concis : « Zéro », ou « non ! non ! non ! » Etc. \* 5 pages de notes autographes sur les délibérations du jury. \* Manuscrit autographe, [1964] (3 pages in-4). « Je ne vais pas à Cannes et je n'ai pas l'intention d'y aller »... Il revient, douze ans après, sur cette expérience : « lorsque j'étais juré, je n'ai pas trouvé que c'était la foire (ou si peu), mais bien une foire où on trafique comme dans les foires. Comme à Lyon, à Milan, c'est fait pour ça : le commerce que qu'ça marche. Et puis il y a aussi l'art. Orson Welles a eu le Prix. Il y a tout de même de quoi être fier. Il y a du bon malgré tout dans tout ça ». On joint le tapuscrit, et un extrait de *La Cinématographie française* de mai 1964 où a paru ce texte. \* Documents divers : carte de presse, carte de membre du jury, notes d'hôtel, programme annoté, règlement du festival...

172

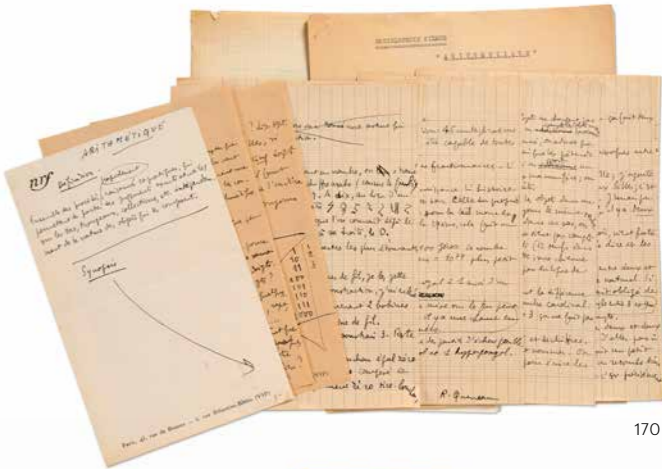
QUENEAU Raymond.

MANUSCRIT autographe, **Quand le cinéma paie ses dettes**, [juin 1952] ; 6 pages in-4 sur ff. de cahier d'écolier (fente à un feuillet).

1 000 - 1 200 €

Article publié le 19 juin 1952 dans *Arts*, passionnante réflexion sur les rapports entre cinéma et littérature, développée à l'occasion de la parution du roman de Jean MECKERT, *Nous sommes tous des assassins*. Le livre fut en effet écrit d'après le scénario du film qu'André Cayatte et Charles Spaak réalisèrent sous le même titre. Celui-ci raconte l'histoire de René Le Guen, un ancien Résistant qui, après la Libération, a commis trois meurtres et, condamné à mort, attend en prison son exécution. Il revient sur son passé et les enchaînements qui l'ont conduit là.

Queneau note ainsi que le film se devait d'être linéaire, sous peine d'aboutir à une confusion totale, tandis que le romancier, « qui pouvait se contenter de simples indications pour certaines scènes », peut utiliser constamment le retour en arrière. De même, pour les exécutions des compagnons de cellule de Le Guen, le cinéaste doit suivre une progression dramatique, alors que Meckert adopte un ordre inverse et s'interrompt à des étapes différentes. Et Queneau conclut : « Ainsi nous ne lisons pas une histoire que le cinéma nous a déjà "racontée", nous n'assistons pas à un spectacle qu'on nous a déjà décrit. Il y a deux poids et deux mesures : il y a deux arts différents et parallèles, et c'est là ce qui fait la grande originalité de cette tentative – qui est une réussite ». **On joint** le tapuscrit corrigé avec titre autographe ; plus le tapuscrit de l'article *Les douze malédictions du cinéma*, avec L.S. de Maurice Bessy à R. Queneau, 19 avril 1960 (en-tête *Cinémonde*), et un autre tapuscrit ; et la coupure de presse d'un article de Queneau dans *Labyrinthe* (23/12/1946) : « Le mythe du documentaire ».



170



171



172



173

**QUENEAU Raymond.**

MANUSCRIT autographe, [Limelight, 1952] ; 4 pages in-4 sur feuillets de cahier d'écolier.

1 000 - 1 200 €

**Beau texte sur Charlie Chaplin.**

Queneau montre pourquoi *Limelight* n'est pas fondamentalement un film comique. « Dieu ne rit pas. Adam non plus. Il est même difficile de penser que le rire puisse subsister dans une communauté d'hommes "heureux" ». Le comique repose sur des situations ridicules ou embarrassantes, dans lesquelles un personnage perd sa dignité. Or « qu'est-ce que *Les Feux de la rampe* ? L'histoire précisément d'un homme qui refuse de perdre sa dignité ». Queneau note le côté inhumain du gag des jambes qui raccourcissent, observant « qu'il relève encore plus de l'humour noir que Monsieur Verdoux ». Il conclut que, derrière les apparences, « Charles Chaplin nous parle des mêmes choses que Charlot. Ce sont les mêmes problèmes qui l'occupent. Son inspiration est identique. Il s'agit toujours de l'homme et de la dignité de l'homme, de l'amour et du travail »...

**On joint** le tapuscrit (2 exemplaires) ; plus un autre tapuscrit avec titre autographe, "**Magie" du Cinéma** (4 p. in-4, sur le merveilleux au cinéma, à propos de *La Belle et la Bête* de Jean Cocteau : « Le cinéma est essentiellement un art du merveilleux. L'entrée d'un train en gare, c'était de la magie. Tous (ou presque tous) les films américains sont des contes d'enfants ».

174

**QUENEAU Raymond.**

*Si tu t'imagines*, 1920-1951 (Paris, NRF « le point du jour », 1952) ; in-8, broché, emboîtage de Julie Nadot.

500 - 600 €

Édition en partie originale tirée à 832 exemplaires. Un des 75 du tirage de tête sur vélin pur fil des papeteries Navarre (n° 1), non coupé, en excellent état de conservation.

**Envoi** autographe signé de Queneau à sa femme sur le faux-titre : « à Janine  
fillette au dessus des chansons  
tendrement  
Raymond ».



175

**QUENEAU Raymond.**

MANUSCRIT autographe et TAPUSCRIT corrigé, **L'lvrogne dans la brousse**, 1952-1953 ; 188 pages petit in-4 sur 7 cahiers d'écolier, et 119 pages in-4 dactylographiées.

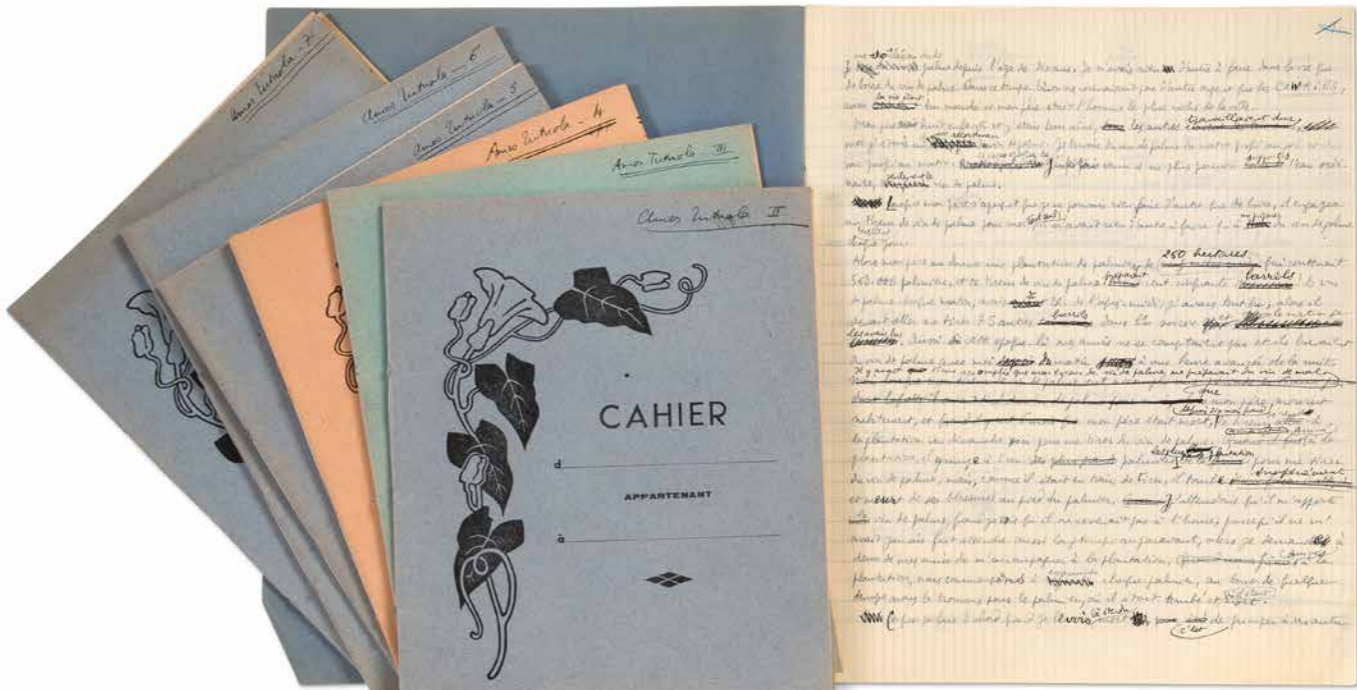
10 000 - 12 000 €

**Manuscrit de travail de la traduction d'un des tout premiers grands romans africains.**

Sous le titre *L'lvrogne dans la brousse*, Raymond Queneau a traduit de l'anglais le roman du Nigérian Amos TUTUOLA (1920-1997), *The Palm-Wine Drinkard and His Dead Palm-Wine Tapster in the Dead's Town* ; la traduction a paru chez Gallimard, dans la collection « Du Monde Entier », en 1953. Le roman avait paru à Londres en 1952 ; Queneau, qui le découvrit grâce à son ami Jean Rosenthal, décida aussitôt de le traduire. Amos Tutuola étant complètement inconnu à l'époque, certains crurent qu'il s'agissait d'un canular de Queneau. Il faudra attendre 1988 pour que d'autres titres de Tutuola soient traduits en français.

Queneau a rédigé une note de présentation que nous citons d'après le manuscrit : « L'auteur de ce récit, Amos Tutuola, est actuellement planton à Lagos (Nigéria britannique). C'est un Yorouba. Il a écrit directement en anglais [...] J'ai essayé de mon mieux de rendre le ton, candide et astucieux, de l'auteur. Je ne sais si j'y suis parvenu. J'ai tenté également de résister à la tentation de rationaliser le récit dont les "inconséquences" et les "contradictions" se glissent parfois dans la structure même des phrases »...

Le **manuscrit** est écrit au recto des feuillets de sept cahiers d'écolier, le premier plus grand à couverture bleue à la marque *Computisteria* (27 x 21,7 cm) et à petits carreaux comptant 20 pages, les six autres à grands carreaux (22 x 17 cm) de 24 pages chacun sauf le dernier (18 pages), à couverture bleue (sauf le cahier n° 4 à couverture jaune). Queneau a numéroté les cahiers de 1 à 7 et noté dans le coin supérieur droit le nom de l'auteur « Amos Tutuola » ; toutes les pages sont chiffrées de 1 à 188 ; la dernière page porte le mot « Fin » ainsi que cette annotation : « 1<sup>re</sup> version – 24.10.52 / 2<sup>ème</sup> version – 8.11.52 ». À la fin du 1<sup>er</sup> cahier, un feuillet porte la traduction littérale du titre original : « L'lvrogne buveur de vin de palme et son défunt tireur de vin de palme dans la ville-des-morts ». Le manuscrit est abondamment raturé et corrigé : on relève plus de mille corrections, dont des phrases biffées et de nombreuses modifications, reprises et ajouts.

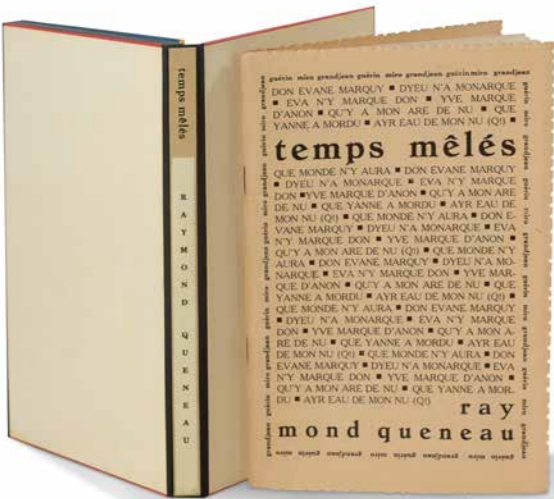


Le manuscrit autographe signé de la note introductive (1 p. in-4) présente des variantes avec le texte imprimé en tête du volume.

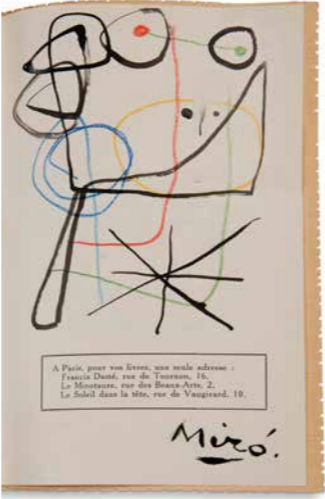
Le **tapuscrit** compte 119 pages in-4 (27 x 21 cm), chiffrées de 2 à 120, sur papier machine fin. Il comporte près de mille corrections autographes de Queneau, essentiellement à l'encre noire (quelques-unes au crayon). Il a servi pour l'impression et porte quelques annotations typographiques. Comme on le découvre avec cet ensemble manuscrit et tapuscrit, le tout abondamment corrigé et revu, ce roman causa bien des peines à Queneau, et l'usage inédit de la langue anglaise que fait l'auteur (notamment des conjonctions *but* et *or*) lui donna du fil à retordre.

« Je me soulais au vin de palme depuis l'âge de dix ans. Je n'avais rien eu d'autre à faire dans la vie que de boire du vin de palme ». C'est ainsi que le narrateur, qui se nomme lui-même « Père-Des-Dieux-Qui-Peut-Tout-Faire-En-Ce-Monde », se présente. Les 560 000 palmiers de sa plantation lui fournissaient suffisamment de vin de palme pour en boire quotidiennement plus de deux cents calebasses. Mais un jour son « malafoutier », l'homme qui lui préparait son vin de palme, tombe du haut d'un arbre et se tue. Impossible de trouver un malafoutier aussi expert que le défunt ; et le narrateur va se lancer à sa recherche, jusque dans la Ville-des-Morts. Cette quête fascinante l'entraîne de la Brousse au Monde des êtres étrangers et terribles, sur le chemin des mythes et légendes yorubas.





176



176

MIRÓ Joan.

Temps mêlés, n° 5-6 : Raymond Queneau (Verviers, juin 1953) ; in-12 broché, sous chemise-étui à rabats.

4 000 - 5 000 €

Précieux exemplaire enluminé par Miró.

Numéro spécial consacré à Raymond Queneau par cette revue fondée par André Blavier : textes de Queneau, Blavier, Rabiniaux, André Martel, etc., avec des dessins hors-texte de Guérin et Grandjean, et un frontispice de Joan Miró.

Un des deux exemplaires imprimés à part, celui-ci imprimé pour Raymond Queneau (l'autre étant pour Miró) ; le tirage est de 327 exemplaires. Exemplaire enrichi de deux dessins originaux de Miró à l'encre de Chine et aux crayons de couleur, le premier au verso de la couverture, le second sur l'avant-dernière page avec la signature « Miró ».

177

QUENEAU Raymond.

TAPUSCRITS dont un corrigé, Champs-Élysées, [1954].

500 - 700 €

Dossier de travail sur ce court métrage réalisé par Roger Thérond et Walter Carone, et commenté par Raymond Queneau. En 1954, Raymond Queneau fut chargé d'écrire le commentaire de ce court métrage documentaire réalisé par Roger Thérond, rédacteur en chef de Paris Match, et le photographe Walter Carone. Il était destiné à être projeté en première partie du film de René Clément, Gervaise. Les deux hommes ont filmé l'avenue parisienne, son activité, ses passants depuis l'aube jusqu'à la nuit. Sur ces images, Raymond Queneau a écrit un commentaire (qu'il disait lui-même dans le film) à la fois historique et plein d'humour. Ainsi, au début du film, alors que l'on voit au petit jour un cantonnier balayer le trottoir, un laitier sortir ses bidons, etc., la voix off dit : « Quant aux Élyséens vertueux, ils travaillent comme tous les gens vertueux, et, comme ils sont plus vertueux que les autres, ils commencent encore plus tôt. Ils mènent une existence idyllique et villageoise et pratiquent des travaux qui sont, naturellement, des travaux des Champs ». Devant les images des promeneurs, Queneau commente : « Ceux qui passent regardent ceux qui sont assis, et ceux qui sont assis regardent ceux qui passent, puis ceux qui passent s'assoient, etc. » Il égratigne au passage le Figaro, « journal local, qui a d'ailleurs conquis Paris et la province grâce à un concours d'erreurs et la collaboration de François Mauriac ». Il décrit la faune qui hante les lieux : touristes, mannequins, midinettes et souverains étrangers, etc. Tout l'esprit caustique

de Queneau, sa tendresse pour les gens et son amour de Paris éclatent dans ce savoureux commentaire.

\* Tapuscrit corrigé du commentaire (10 pages in-4, collées vis-à-vis de la description des plans sur 13 ff) ; plus un tapuscrit des plans annoté par un réalisateur (14 ff.).

\* Tapuscrit complet continu, en 2 exemplaires (7 & 5 pp.).

178

QUENEAU Raymond.

ENSEMBLE de projets et ébauches concernant le cinéma, 1954-1971 et s.d.

1 200 - 1 500 €

Intéressant dossier concernant Queneau et le cinéma.

Manuscrit autographe dans un cahier d'écolier à couverture rose décorée d'une vigne (4 ff. et 2 cartons d'invitation) : rêveries cinématographiques de Raymond Queneau, ébauches de projets dont une liste de « sujets italiens coproductifs » : « Goethe en Italie (Mignon), Shelley en Italie et sa mort, Stendhal en Italie » ; idées de plans : « Homme. Muraille sur fond blanc, se déplace. Orchestre éparpillé dans une salle », « Cinéma. Une balance. Le vent. Une auto, le capot ouvert » ; des idées de gags : « Pay-sans bretons folkloriques dansant le boogie-woogie et Nègres jouant de la cornemuse » ; deux petits croquis, dont un représentant un balayeur. Photocopies d'un scénario dactyl. sans titre (1929-1930), avec traduction du début en allemand et en anglais, dans l'esprit surréaliste. « Rapport sur le scénario de Saint-Exupéry Igor » : tapuscrit (5 p., 2 ex.) ; correspondance de la production, Union générale cinématographique : 4 l.s. (1954-1955), plus 2 doubles dact. de réponses. 10 L.S. de producteurs dont 6 par Pierre Braunberger des Films de la Pléiade (et 9 télégrammes), 1954-1961, concernant divers projets cinématographiques, ou invitant Queneau à des projections. 3 L.S. par les productions cinématographiques I.T.S. concernant la postsynchronisation française par RQ du chef-d'œuvre de Fellini, La Strada (1955). Lettres à R. Queneau à propos de La Loi des rues (de Ralph Habib, 1956) : 7 L.S. de Paul Graetz (ou en son nom) de la Transcontinental Films, plus un double de réponse : problèmes avec la censure, participation de Queneau pour refaire la fin du film. Correspondance pour le doublage du Tour du monde en 80 jours, Ariane et Certains l'aiment chaud (1957-1959) : 11 lettres de la Société Parisienne de Sonorisation (et un double de réponse). Le Chant du styrène (Alain Resnais, 1958, Queneau en écrit le commentaire) : 2 L.S. de Pierre Braunberger (Les Films de la Pléiade) à R. Queneau.



179

Note de lecture sur le scénario de Faibles femmes (1958) : 1 p. in-12 de notes manuscrites ; tapuscrit (3 pp.) ; 3 l.s. de la Transcontinental Films, plus un double de réponse. Synopsis dactyl. (1 p. in-4) sur l'aviation (avec lettre de demande de Cinévision, 1958).

L.S. « Q » avec additions autographes approuvant l'adaptation cinématographique des Fleurs bleues par Barbara Alberti et Amadeo Pagani (1967). L.S. de Marcel Jullian au sujet de son film avec Michel Boisrond On est toujours trop bon avec les femmes, d'après le Journal intime de Sally Mara (1971, et 4 doc. sur un autre projet d'adaptation de Sally Mara en 1969). On joint : 2 contrats signés pour l'adaptation radiophonique de Peter Ibbetson (1948-1949) ; un petit dossier autour du Festival du film maudit à Biarritz (1950 : documents, coupures de presse, télégramme de Jean Cocteau) ; 3 documents concernant la nomination de Queneau au jury du Fonds de développement de l'industrie cinématographique (1955) ; 3 documents, dont un amusant dessin, concernant un tournage au Mexique (1955) ; un ensemble de 58 lettres ou pièces autour du prix Jean Vigo (la plupart L.S. de Claude AVELINE, 1956-1961) ; 7 lettres concernant le jury du Prix du Chevalier de La Barre (1958-1960) ; télégramme concernant le jury de la compétition du film expérimental à l'Exposition universelle de Bruxelles (1958) ; 6 convocations au Conseil d'administration de la Cinémathèque française (1958-1961) ; nomination à la Commission consultative du cinéma (1960) ; une l.a.s. d'André Heinrich (avec photocopie d'un scénario) ; tapuscrit de notes du Journal de Queneau concernant le cinéma.

179

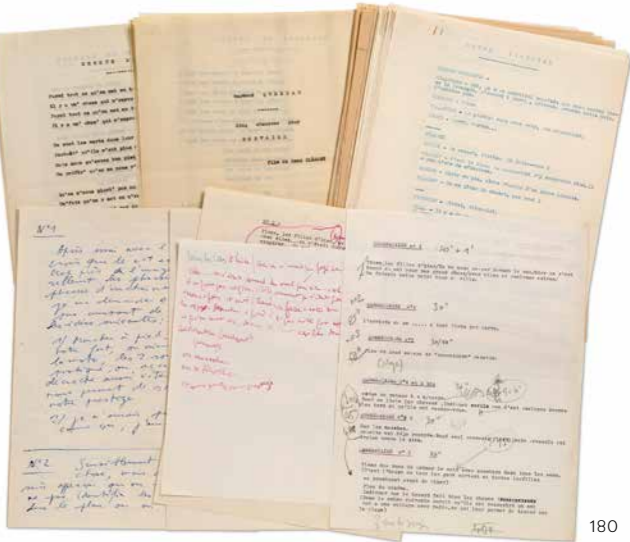
QUENEAU Raymond.

MANUSCRIT autographe, Christophe, [1955] ; 3 pages in-4 (27 x 21 cm).

800 - 1 000 €

Hommage au créateur du Sapeur Camember.

Le manuscrit, à l'encre noire, au verso de feuillets dactylographiés des dialogues français du film de Fellini, La Strada, traduits par Queneau, présente quelques ratures et corrections. Cet article, publié dans L'Express du 17 novembre 1955, présentant la réédition en feuilleton dans L'Express des œuvres de Christophe, auteur des Facéties du Sapeur Camember et de La Famille Fenouillard. Si Queneau reconnaît à André Breton le grand mérite « d'avoir énergiquement secoué "l'échelle des valeurs" littéraires, moins pour en faire tomber les fruits secs que pour y faire mûrir de nouvelles gloires : Lautréamont, Cros, Sade, Jarry, Roussel, Nouveau, etc. », il veut également rendre justice aux auteurs populaires, à ceux de livres pour enfants, aux précurseurs de la science-fiction. Et il félicite L'Express pour la réédition



180

des œuvres de Georges Colomb, dit Christophe. « L'œuvre de Christophe est une somme de fantaisie et de sagesse. [...] Quand le plaisir de lire commence à s'émousser (pour avoir trop lu de mauvais manuscrits et de mauvais romans), on en retrouve la saveur première en reprenant les livres de Christophe. Oui : lire. Car l'image chez Christophe n'est pas destinée à remplacer l'écriture. Dessins et texte forment chez lui un tout harmonieux »...

On joint le tapuscrit corrigé ; une note autographe, précisant les dates de naissance et de mort de Christophe (1856-1943) ainsi que la date de parution de ses œuvres ; et la page de L'Express avec l'article imprimé, suivi des 6 vignettes illustrées des premières aventures du Sapeur Camember.

180

QUENEAU Raymond

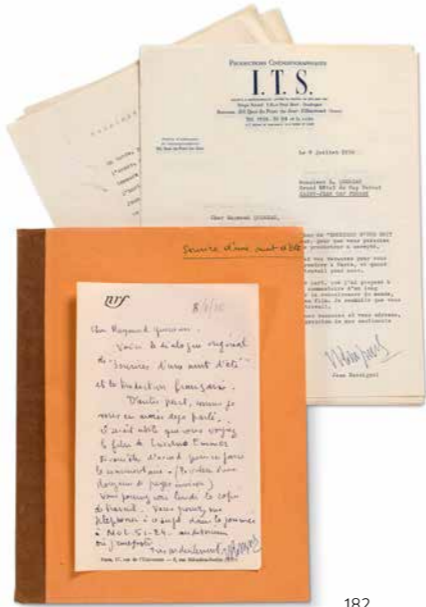
DOSSIERS de travail de trois films, 1955-1958.

1 500 - 2 000 €

Gervaise (1955), film de René CLÉMENT, d'après L'Assommoir d'Émile Zola, pour lequel Queneau a écrit les paroles de cinq chansons, qui furent mises en musique par Georges Auric : Chanson de Gervaise, Chanson de Virginie, Chœur des invités, Chanson de Mme Putois, Chanson d'Amanda. Tapuscrit des 5 chansons (9 p. in-4) ; 3 partitions impr. de la Chanson de Gervaise, dont une sous couverture illustrée ; une lettre de la production adressée à Queneau. Amère victoire (1957), film de guerre de Nicholas RAY, avec Richard Burton et Curd Jürgens, dialogues français de Raymond Queneau. Tapuscrit du dialogue original anglais, Bitter Victory (39 p. in-4). Tapuscrit des dialogues français de Queneau (21 p. in-4, les séquences 17 et 18 en double), 2 exemplaires. 2 L.S. du producteur Paul Graetz à Queneau Blue Jeans (1958), court métrage de Jacques ROZIER, textes d'enchaînement de Raymond Queneau. Blue Jeans est le second court métrage réalisé par Jacques Rozier. Il raconte les aventures de jeunes dragueurs, René et Francis, adolescents en vacances à Cannes à la recherche de leurs proies et qui multiplient les techniques d'approche sans arriver au résultat espéré. Rozier demanda à Queneau d'écrire les textes d'enchaînement du film, c'est-à-dire les passages lus en voix-off, dans lesquels les deux garçons commentent leur stratégie. Brouillon autographe du premier texte (1 p. in-4 au stylo rouge). Tapuscrit corrigé (2 p. in-4, 3 ex.). Tapuscrit des dialogues avec une note dactylographiée de Jacques Rozier à Queneau (2 p. in-4). Commentaires autographes de Jacques Rozier au texte de Queneau (5 p. in-4). Minutage du film (1 p. dactyl.). Scénario complet (7 p. dactyl.). Lettre-contrat (L.S. de Jacques Rozier à en-tête des Films du Colisée), 18 février 1958.



181



182

181

**QUENEAU Raymond.**

TAPUSCRITS, dont 3 avec corrections autographes, et documents, **La Mort en ce jardin**, [1956].

1 500 - 2 000 €

**Intéressant ensemble sur la collaboration de Queneau avec Luis Buñuel pour le film *La Mort en ce jardin*.**

Le scénario, d'après un roman de José-André Lacour, a été écrit par Queneau, Luis Buñuel et Luis Alcoriza ; Raymond Queneau est également l'auteur des dialogues, avec la collaboration de Gabriel Arout. Le film, tourné au Mexique de mars à juin 1956, sort sur les écrans en septembre 1956. Le film raconte l'histoire de cinq personnages qui, après une révolte de mineurs, s'embarquent pour une équipée à travers la jungle amazonienne. Un tenancier d'auberge et sa fille sourde-muette, une prostituée, un étranger et un prêtre se réunissent pour tenter de gagner la frontière brésilienne. Michel Piccoli, Simone Signoret, Georges Marchal et Charles Vanel tiennent les rôles principaux.

Queneau écrit dans son *Journal*, le 25 octobre 1955 : « Depuis huit jours je travaille avec Buñuel. Avant : un mois avec Alcoriza. En cas il a démoli tout ce qu'on avait fait. Dire "travailler avec" c'est très ambitieux. Il est évident que Buñuel trouve ma contribution à peu près d'importance nulle. [...] B. est plein d'idées, il invente continuellement, il vaut mieux en avoir de mauvaises que pas du tout ».

Quant à Buñuel, il a rendu hommage au travail de Queneau, « un écrivain exceptionnel avec un grand sens du langage parlé. En tant que scénariste, il n'aimait pas beaucoup les scènes très fortes. Moi non plus. Et je crois que, bien qu'il ait agi très professionnellement, il n'était pas à l'aise avec ce film ».

Le dossier comprend :

\* Correspondance autour du film : 7 L.S. (et pièces jointes) de la société Film Dismage à Queneau. L'une refuse une première version du scénario : « Buñuel voulait mettre en présence des personnages qui au départ ne s'aimaient pas pour diverses raisons et qui, devant les difficultés qui se dressaient devant eux arrivaient à s'apprécier. Cette ligne n'apparaît pas du tout dans l'adaptation. D'ailleurs je dois dire que je ne vois aucune ligne apparaître, si ce n'est qu'un mince lien d'aventure qui rend celle-ci tout à fait semblable à n'importe quel film B américain »...

- \* Scénario par Buñuel et Luis Alcoriza (21 p. in-4, double carbone).
- \* Synopsis du film (6 p. in-4 avec quelques corrections autographes).
- \* Scénario dactylographié avec nombreuses corrections autographes de Queneau et une page autographe (42 p. in-4).
- \* Deuxième version tapuscrite après corrections de Queneau.
- \* Troisième version comportant quelques corrections autographes.
- \* Quatrième version sans corrections (double carbone).
- \* Version définitive du scénario (et copie carbone) avec quelques corrections autographes de Queneau (85 p.).
- \* Scénario (copie Compère brochée, dos toilé, 105 p.) : 2 exemplaires, dont un avec biffures, additions et corrections autographes.

#### BIBLIOGRAPHIE

Dominique Charnay, *Queneau dans le jardin de Buñuel. "Je me suis bien emmerdé"* (Rennes, la Part commune, 2018).

182

**QUENEAU Raymond.**

TAPUSCRIT, **Sourires d'une nuit d'été**, [1956].

800 - 1 000 €

**Dialogues français de Queneau pour le film d'Ingmar Bergman.**

La correspondance jointe au tapuscrit montre que Queneau fut chargé par les productions cinématographiques I.T.S. d'écrire le dialogue français de la version post-synchronisée de ce beau film d'Ingmar BERGMAN (1918-2007), à partir d'une traduction du dialogue original. Il lui revenait également de vérifier le synchronisme de son texte.

\* Tapuscrit complet ronéoté des dialogues (67 pages in-4, sous chemise reliée ocre). Plus une courte introduction (1 p. in-4 dactylographiée).

\* Paroles de la chanson « Je suis née pour le plaisir » (1 p. in-4 dactylographiée).

\*5 lettres de Jean Rossignol, des Productions cinématographiques I.T.S., à Raymond Queneau (1956) ; et une copie dactylographiée du générique.

183

**QUENEAU Raymond.**

MANUSCRIT autographe, **Paradis Terrestres** (1957) ; 45 pages dans 2 cahiers d'écolier petit in-4.

4 000 - 5 000 €

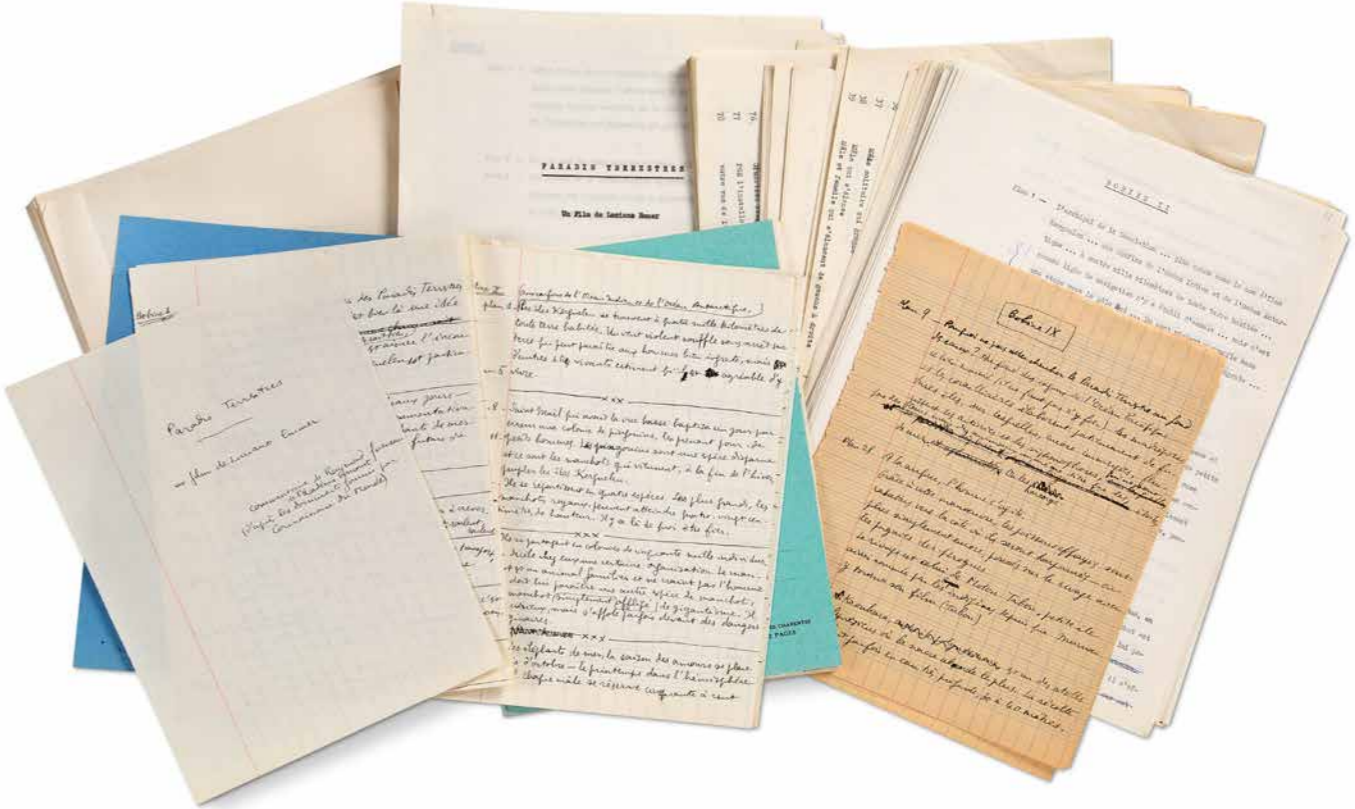
**Commentaire en grande partie inédit pour un documentaire.**

Pour ce film documentaire, constitué d'images prises par des explorateurs dans des régions lointaines et désertiques, et qui devait être réalisé par le cinéaste italien Luciano EMMER (1918-2009), en collaboration avec Connaissance du Monde (qui organisait des conférences d'explorateurs et produisait des films), Raymond Queneau a écrit un commentaire qui devait être dit en voix off. Mais l'humour de Queneau n'eut pas l'heur de plaire à la production, et son texte fut largement mutilé, coupé et souvent remplacé par des platitudes. Furieux, Queneau envoya à la production une lettre dont on a ici la copie : « Il ne m'est absolument pas possible d'accepter que le commentaire soit considéré comme étant mon œuvre. Les modifications apportées à mon texte en changent entièrement le style et l'esprit. M'en attribuer la paternité, c'est me porter un préjudice certain ». En conséquence, il exigea que son nom soit retiré du générique.

Le film, réalisé par Emmer avec l'aide de Robert Enrico, sortit sous le titre *Paradiso terrestre* en Italie, et *À chacun son paradis* en France. Citons le début du manuscrit, resté inédit : « Drôle d'idée d'aller chercher des Paradis terrestres dans des régions aussi désolées. C'est bien là une idée d'explorateur. Voyager, voyager vraiment, on le sait bien, c'est aimer l'inconfort. Et l'inconfort aux Kerguelen est particulièrement raffiné. Il y a tout de même parfois de beaux jours – les mordus de la documentation en profitent pour enregistrer les discours des éléphants de mer à l'intention des spectateurs futurs du film *Paradis Terrestres* »...

Le manuscrit est rédigé sur deux cahiers d'écolier de la marque Ronsard aux couvertures bleue et verte, à l'encre noire, au recto des feuillets. Il porte les références des bobines, et l'indication des différents plans. Il présente des ratures et corrections.

**On joint** le tapuscrit abondamment corrigé (99 p. in-4) ; le tapuscrit définitif (19 p., en double exemplaire), plus le texte ronéoté (3 et 28 p.) ; un texte de présentation (1 p. dactyl.) ; une L.A. S. de LO DUCA à Queneau (21 février 1957, 3 p. in-4 à en-tête *Les Films du Centaure*) ; une lettre dactylographiée de R. Queneau (copie) refusant que son nom figure au générique : un texte de présentation du film (1 p. dactyl.).



QUENEAU Raymond.

2 TAPUSCRITS corrigés dont un en partie autographe, **Zazie dans le métro**, 1958 ; 289 pages in-4 et 29 pages autographes, et 221 pages in-4.

10 000 - 12 000 €

Deux tapuscrits corrigés complets du célèbre roman de Queneau, le premier donnant une version primitive avec d'importants développements autographes.

Ces deux tapuscrits sont précédés d'une première page de titre portant cette précision chronologique : « Commencé le 17-8-53 à Bidart. Dactylographie des pages 1-220 du mss commencée le 11-11-55. reprise à la page 5 le 22-5-56. reprise à la page 68 le 25-4-57 (le mss étant à la p. 230) ». Ils sont tous deux datés en fin : « Bidart, Sorrente, Neuilly 13 août 1958 – 20 septembre 1958 ». Le roman fut publié chez Gallimard en janvier 1959, remportant très vite un vif succès.

Le premier tapuscrit compte 286 pages in-4 (27 x 21 cm) dactylographiées, certaines très corrigées, et 29 pages autographes ajoutées sur feuillets de cahier d'écolier (22 x 17 cm), le tout précédé de 4 ff. non chiffrés, portant le titre et le nom de l'auteur « Timoléon Laverdure », ainsi que l'épigraphe autographe en grec extraite d'Aristote.

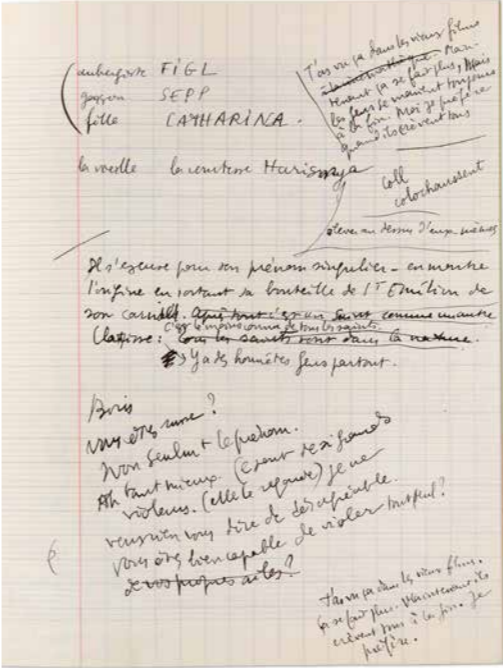
Ce tapuscrit est abondamment raturé et corrigé : il comporte plus de 700 corrections autographes, à l'encre noire ou au stylo rouge, et plus d'une centaine de lignes biffées; 7 pages ont été rayées et deux presque entièrement réécrites à la main. Les additions sont importantes, dans les interlignes ou dans les marges, ou encore sur les 29 pages insérées dans le tapuscrit, au stylo rouge ou à l'encre noire.

C'est sur ce tapuscrit que Queneau met au point le fameux incipit du roman ; la première phrase du tapuscrit était : « Ce que les gens peuvent puer, se dit Gabriel. » ; Queneau biffe le début qu'il remplace par « Doukiputan », qu'il biffe ensuite pour écrire « Doukipudonktan » ; et il corrige la suite : « se demanda Gabriel excédé ». La page 3 est entièrement biffée, et Queneau récrit sur une page de cahier d'écolier l'arrivée de Zazie et son dialogue avec Gabriel ; la première phrase de Zazie : « Je pense que j'ai bien deviné que c'était toi » est biffée et remplacée par « Jsuis Zazie, jparie kté bien mon tonton ». Le premier « Mon cul » de Zazie reçoit deux explications, qui ne seront pas retenues. Etc.

Le 2<sup>e</sup> tapuscrit corrigé compte 218 pages in-4 (27 x 21 cm) chiffrées, précédées de 3 p. non chiffrées avec une page autographe pour l'épigraphe en grec et une page de titre portant le nom et l'adresse à Neuilly de Queneau. On relève près de 700 corrections autographes, avec une vingtaine de lignes ajoutées et plus de 80 lignes biffées. La p. 23 comporte, ajoutée à la main, la fameuse phrase : « Tu causes, tu causes, dit Laverdure, c'est tout ce que tu sais faire ». Des indications typographiques montrent que ce manuscrit a servi pour la composition du livre.

Ces deux tapuscrits sont restés inconnus des éditeurs des Romans de Queneau dans la Bibliothèque de la Pléiade.

On joint un ensemble autour du film de Louis MALLE d'après Zazie dans le métro (1960) : 7 coupures de presse autour du film ; un programme illustré dépliant du film ; une photo publicitaire ; 2 doubles de lettres dactylographiées de Queneau concernant la cession des droits cinématographiques (24 décembre 1959) ; le brouillon et le manuscrit autographe signé d'un hommage de Queneau à la comédienne Yvonne Clech, interprète de la veuve Mouaque (1p. in-4 chaque, plus tapuscrit) ; une correspondance adressée à Queneau (9 documents dactylographiés, dont un contrat pour la vente de poupées Zazie, une l.s. de Napoléon Murat pour les Nouvelles Éditions de Films, 2 lettres de Jean Rossignol dont une expliquant pourquoi le producteur Raoul Lévy a écarté René Clément pour réaliser le film).



185

QUENEAU Raymond.

MANUSCRIT autographe, **M.N'T.P.D.P.T.N. [Mais n'te promène donc pas toute nue**, 1958] ; cahier à couverture jaune de marque Ronsard, 18 pages in-4 (22 x 17 cm) à l'encre noire ; plus 3 tapuscrits.

1 000 - 1 200 €

Projet inédit d'adaptation cinématographique de la pièce de Feydeau.

Le cahier présente des notes, des ébauches, des bribes de scènes, et des schémas et des tableaux.

Le scénario tapuscrit, en 2 exemplaires (14 et 15 pages in-4), présente quelques annotations autographes et des corrections.

En 1958, le producteur Carlo Ponti confia à Raymond Queneau l'adaptation cinématographique de la pièce de Georges Feydeau, *Mais n'te promène donc pas toute nue*. Queneau en transpose l'action à Vienne, après la Seconde Guerre mondiale, pour le mariage de Tom, un diplomate américain, et Clarisse Ingek. Dans le cahier, Queneau a d'abord jeté ce canevas : « Ravitza, réfugiée hongroise, a épousé le comte de Lübeck, ambassadeur du Luxembourg à Vienne. R. est une intellectuelle, très ferrée sur la psychanalyse. Mais à chaque fois qu'elle entend l'air du 3ème Homme, elle se met à poil ». Queneau prend des notes sur les habitudes viennoises, les caractères nationaux des diverses troupes d'occupation. On voit se mettre en place l'idée qui va dominer le scénario : « Il y a là une femme en instance de divorce. Elle dit des choses énormes. Les hommes qui sont là croient que ce sont des avances. Elle répond par des gifles. Alors ils ont l'idée de jouer *Mais n'te promène donc pas toute nue* avec elle. Elle est d'accord. Puis lit la pièce, trouve ça idiot. Dit : c'est démodé. Faisons ça chacun dans un style national différent. Intervention des rôles. Elle ne se mettra à poil que devant celui qu'elle aime ».

Puis il définit le caractère des protagonistes, organise la scénographie, pose les questions à régler, écrit des répliques à placer : « T'as vu ça dans les vieux films à la cinémathèque. Maintenant ça se fait plus, mais les gens se marient toujours à la fin. Moi je préfère quand ils crèvent tous » ; il ébauche des scènes en essayant diverses variantes.

Toutes ces idées se retrouvent dans le scénario dactylographié final, avec d'autres gags encore, notamment une mémorable scène de repas, où Clarisse fait expliquer chaque plat à l'aubergiste.

QUENEAU Raymond.

MANUSCRIT autographe, **Bang Bang**, [1958] ; 5 pages in-4 sur 5 feuillets de cahier d'écolier, avec ratures et corrections.

1 000 - 1 200 €

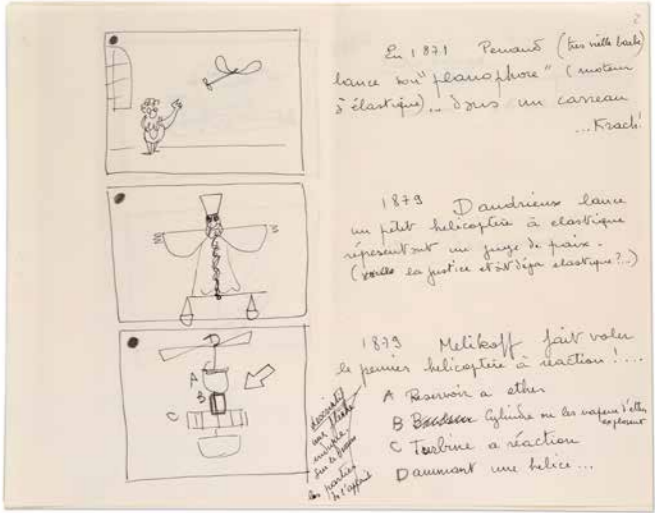
Commentaire pour un court métrage sur l'histoire de l'aviation.

Le cinéaste Jean JABEY (1921-2013) et Raymond Queneau avaient déjà collaboré à un court métrage d'animation sur la naissance de l'automobile, *Teuf-Teuf*, en 1956. L'équipe se réunit à nouveau pour ce *Bang Bang*, consacré aux débuts de l'aviation.

Queneau imagine que c'est un oiseau qui parle et retrace toutes les étapes qui ont conduit les hommes à pouvoir se déplacer dans les airs : « L'homme, je l'ai observé pendant des siècles. Il n'a jamais été capable de faire face à une situation concrète. Il a toujours eu le goût de l'évasion. L'existence a ses charmes, eh bien pourtant il rêvait de quitter tout cela et de voler loin.. loin... loin... » Queneau passe ainsi en revue les rêves de machines volantes depuis Icare jusqu'à Restif de la Bretonne, en passant par Cyrano de Bergerac. Puis il marque les grandes dates qui ont marqué l'histoire de la navigation aérienne : Pilâtre de Rozier, Felix du Temple, les frères Wright, Santos-Dumont, jusqu'à Lindbergh.

Le dossier comprend également le découpage du film avec story-board dessiné par Jean JABEY (11 p.) ; le tapuscrit du commentaire de Queneau (5 p. in-4, plus 2 copies carbone ; 3 copies dactylographiées de la dernière page du scénario, avec un paragraphe supplémentaire ; une note manuscrite donnant à Queneau des renseignements techniques ; une page de dessins à la plume de Queneau représentant des fusées.

On joint le dossier de *Teuf-Teuf* (court métrage de Jean Jabely, commentaire de Raymond Queneau, 1956) : tapuscrit corrigé (4 p. in-4) ; découpage avec description des images en vis-à-vis du commentaire (6 p. in-4 dactyl.) ; 4 lettres de la production (Les Films Armorial) adressées à R. Queneau (août-septembre 1956). Ce documentaire raconte les origines et les débuts de l'automobile, depuis la préhistoire jusqu'au moteur V8. Raymond Queneau a agrémenté ce texte didactique de traits d'humour bien à lui. Ainsi dans l'introduction : « Comme l'a dit Karl Marx, l'exploitation de l'homme commence toujours par l'exploitation de la femme. Quoique parfois encore pratiqué de nos jours, ce moyen de locomotion s'avéra insuffisant. L'homme chercha d'autres aides choisis également dans le règne animal, et de préférence plus dociles »...



186

QUENEAU Raymond.

MANUSCRITS autographes, TAPUSCRITS corrigés et documents sur l'OULIPO, 1960-1976 ; environ 800 pages autographes, un manus/tapuscrit de 250 pages, plus de très nombreux tapuscrts corrigés et documents joints, le tout classé sous 8 boîtes avec chemises demi-box rouge titrées au dos, l'ensemble (à l'exception de 2 classeurs) monté sur onglets sur feuillets de papier vélin et relié en 7 forts volumes in-fol., dos en cuir brun (ou rouge) gaufré, 3 rubans de couture apparents, plats de médium verni satiné brun, baguettes d'angles et rivets d'ébène, doublures de nubuck beige (ou rouge) (Jean de Gonet 2002).

25 000 - 30 000 €

Important ensemble des dossiers concernant l'activité de Raymond Queneau à l'Oulipo depuis sa fondation en 1960 jusqu'à la mort de l'écrivain.

L'Oulipo (OUvroir de LIttérature POtentielle) a été fondé en 1960 par Raymond Queneau et François Le Lionnais, auxquels viendront se joindre bientôt d'autres écrivains ou mathématiciens inventifs. « Nous appelons littérature potentielle la recherche de formes, de structures nouvelles et qui pourront être utilisées par les écrivains de la façon qui leur plaira », explique Queneau. Pendant longtemps, l'activité de l'Oulipo resta occulte ; elle fut notamment révélée en 1973 par l'ouvrage collectif préparé par Queneau, dont on a ici le manuscrit complet, *Oulipo. La Littérature potentielle*, paru chez Gallimard dans la collection « Idées ». L'expérience de l'OuLiPo, parfois moquée avec condescendance comme une réunion d'incorrigibles iconoclastes s'adonnant à des jeux de société dérisoires, est aujourd'hui considérée comme une des dernières grandes tentatives de révolution du langage poétique et littéraire à travers ces « jeux » de calculs et de mots. Raymond Queneau avait classé ces archives dans de nombreux dossiers (titrés par lui ou par F. Le Lionnais), rangés dans trois boîtes ; lors de la reliure, l'ordre en a été scrupuleusement conservé.

**Boîte 7/1. 5 dossiers.**

\* Chemise bleue « **Littérature potentielle** » (33 p. d'un cahier d'écolier orange de la marque *Provinces* ; quelques collages, nombreuses ratures, corrections et additions ; une page découpée ; nombreux schémas et équations mathématiques). **Véritable manifeste de l'Oulipo rédigé par Queneau.** « Qu'est-ce que la littérature potentielle. Je dirai tout d'abord

que c'est ce à quoi se consacre un groupe fondé il y a trois ans par Le Lionnais, qui comprend dix membres et qui a pris le nom d'Ouvroir de Littérature Potentielle. *Ouvroir* parce qu'il entend œuvrer ; *Littérature* parce qu'il s'agit de littérature ; *Potentielle* – le mot doit être pris dans différentes acceptions qui apparaîtront, j'espère, au cours de cet exposé. En résumé OU.LI.PO. Quel est le but de nos travaux : proposer aux écrivains de nouvelles "structures", de nature mathématique, ou encore inventer de nouveaux procédés, artificiels ou mécaniques, contribuant à l'activité littéraire. Des serviteurs de l'inspiration, quoi. Ou encore une aide à la créativité, en quelque sorte. Au pire, des béquilles pour les subjectivités chétives »... Etc. Puis il expose les travaux de l'Oulipo en trois point : « 1) Études sur les précurseurs, car nous en avons eu : lipogrammatie, poèmes réguliers. 2) Procédés de trituration de textes existants [...] 3) Inventions nouvelles et dernières nouveautés : rapide énumération isovocalismes, isoconsonnantisme, isosyntaxisme, – aboutit à l'analyse matricielle du langage »...

\* Chemise vert pâle « **Oulipo** », contenant 33 documents divers, dont 22 portant des notes autographes de Queneau, de formats divers (certaines notes sur des feuilles à en-tête de la *nrf*, d'autres sur des versos de courriers, des cartes d'invitation, etc.). Un poème autographe, résultant d'une modification du sonnet de Mallarmé *Toast funèbre* : « Tel qu'en lui-même enfin le futur le change »... Plus une l.a.s. de LATIS.

\* Chemise orange, sans titre, contenant 7 documents manuscrits de mise en équation et de schémas mathématiques, dont une page d'exercices mathématiques sur les lettres : « 22 lettres – d'où 22<sup>3</sup> racines trilitères »... ; deux citations de Cioran.

\* Chemise rose « **Oulipismes mai-juin 1973** », contenant 18 documents divers, pour l'essentiel manuscrits, dont trois essais de transformation de poèmes, dont un « Essai de translation sémantique de la Fable I de La Fontaine vers la Fable II » (soit de *La Cigale* et *la Fourmi* vers *Le Corbeau* et *le Renard*) : « Le corbeau, ayant dansé / Tout l'été / Se trouva fort dépourvu / Quand décembre fut venu : / Pas un seul petit morceau / de brie ou de livarot »...

\* Chemise orange « **Oulipo (Oulipiana) et autres recherches** », contenant un cahier d'écolier à couverture rouge de la marque *Les Goélands* avec 12 p. de mise en ordre mathématique de l'alphabet, et 58 documents autographes, dont 18 p. in-4 concernant le « voisinage définitionnel » des mots du dictionnaire, et les 8 stades de variation, avec cette note explicative : « Voisinage de mots. Si on veut employer le terme dans son sens technique (topologique) il faudrait au préalable définir des ensembles ouverts. Ce que l'on peut faire : l'ensemble des noms de nombre est ouvert, l'ensemble des noms de mers est fermé »...

**Boîte 7/2. 2 classeurs** de moleskine bordeaux à fermeture par pinqage, contenant les circulaires et comptes rendus dactylographiés des séances de l'Ouvroir de Littérature Potentielle du 25 novembre 1960 au 14 décembre 1962, puis du 18 janvier 1963 au 25 février 1966. Quelques rares annotations de Queneau. La *Circulaire* n°2 (22 décembre 1960) consacre la dénomination d'« Ouvroir de Littérature Potentielle » (le mot *Ouvroir* remplaçant *Séminaire*), et établit les relations avec le Collège de Pataphysique. Un petit billet de Queneau indique les circulaires manquantes.

**Boîte 8/1. 2 dossiers.**

\* Chemise orange « **Répartitions et rapports théoriques** » (« Études stylistiques au voisinage Oulipo » a noté F. Le Lionnais) contenant 36 documents autographes, certains au verso de papier de la *nrf*, des calculs au verso d'une invitation au Théâtre du Vieux Colombier (1965), d'autres sur les parties blanches d'une affiche d'exposition à la galerie Saqqarah en Suisse d'août 1965.

\* Chemise orange « **OULIPO invitations** » contenant 165 lettres dactylographiées ou photocopiées adressées essentiellement par François Le Lionnais (quelques-unes sont signées de Paul Fournel) à l'ensemble des membres de l'Oulipo de 1962 à 1976 (mort de Queneau). La plupart comportent quelques lignes autographes plus intimes à l'adresse de Raymond Queneau, avec son nom ajouté « copie pour R.Q. ». Cette correspondance « oulipienne », informant de l'ordre du jour de l'Ouvroir ainsi que des relations avec les autres groupes ou médias, présente parfois de petits dessins ajoutés au stylo, et quelques collages. Elle est agrémentée de plusieurs tapuscrts de textes oulipiens. Plus une vingtaine de billets pour les rendez-vous oulipiens. On note également : – une page autographe de Queneau concernant la réunion de l'Oulipo du 16 mai 1967, où Marcel Duchamp était présent, et où Queneau commentait des maximes retrouvées d'Isidore Ducasse ; – 2 notes autographes comportant le nombre des séances de l'Oulipo de 1960 à 1974 ; – un questionnaire dactylographié de l'OuLiPo, titré « Comment déboucher l'horizon ? », avec les réponses autographes de Queneau qui a signé, le 15 février 1970 : « *Souhaitez-vous que L'OuLiPo poursuive ses activités ?* Oui [...] *A l'heure actuelle, pensez-vous encore à des travaux oulipiens personnels ?* Franchement ; non. [...] La situation n'est plus la même qu'il y a dix ans. Un certain nombre de préoccupations (para)oulipiennes sont maintenant dans le domaine public. (À développer oralement) »... ; – une lettre d'excuses de Jacques Roubaud (29 octobre 1968).

**Boîte 8/2. 8 dossiers.**

\* Chemise rouge « **Textes matriciels Oulipo** » (54 p. autographes principalement in-4), essais de substitutions lexicographiques et grammaticales, avec calculs et tableaux.

\* Chemise orange « **Matrices et langage** » (41 p. autographes principalement in-4), concernant les calculs matriciels. En haut de la première

page, cette note : « F. Le Lionnais a posé le problème : peut-on donner une structure de groupe au langage ? C'est à quoi je vais essayer de donner une solution »... L'un de ces calculs matriciels porte sur le fameux poème de Rimbaud : « O saisons ô châteaux »... Un texte obtenu au moyen de la décomposition en phrases matricielles simples d'une action, donne un étonnant récit qui finit en désastre : « Le peintre finit le tableau. Le peintre pose le pinceau. Le peintre ferme le tiroir. Le peintre pose le cigare. Le peintre ouvre le portail. Le peintre promène le chien. Le cigare brûle le papier. Le papier brûle le tableau. Le peintre ramène le chien. Le peintre regarde le désastre. Le chien regarde le peintre ».

\* Chemise jaune « **Noyaux primitifs** » (20 p. autographes in-4, certaines au dos de dactylographies corrigées d'articles). Mises en calcul et en équation de « noyaux primitifs » de phrases.

\* Chemise vert pâle « **Mss Articles et communications (analyse matricielle)** ». – *Analyse matricielle du langage* (11 p.) : « Nous partageons l'ensemble des mots de la langue française en deux sous-ensembles disjoints. 1) le sous-ensemble F composé des mots "formants" (mots invariables, articles, pronoms, forme des verbes être et avoir) ; 2) le sous-ensemble S composé des mots "signifiants" (substantifs, adjectifs, verbes) »... – *Calcul matriciel et langage* (14 p.), communication faite à l'Oulipo le 13 juin 1963. – *Nombre de schémas de n éléments* (2 p.). – *Sur la multiplication croisée de spécimens différents grammaticalement mais correspondant à un même schéma* (1 p.), Cerisy 16 juillet 1963 : « Soit cette phrase de *Paris-Jour*, 16 juillet 1963 : "Il était une fois deux petits ânes qui vivaient en Angleterre" à laquelle correspond le schéma »...

\* Chemise orange « **Varia** » (22 p.), dont une « Réduction de noyaux après coordination », et une tentative de « réduction des noyaux dans *Poil de carotte* », datée 14 juillet 1965.

\* Chemise bleu pâle « **Baudot (Canada)** », textes composés par un ordinateur par J.A. Baudot de Montréal en 1964 (« Sympathisant Oulipo » note Le Lionnais) : 3 lettres de Baudot à Queneau, et un texte dactylographié *Pour la nuit* et son commentaire « rédaction automatique » (25 et 2 pp.).

\* Chemise orange « **Étude stylistique. Données** » (42 p. in-4), suite de réductions en calcul de morceaux de littérature, dont « les poules » de Jules Renard ou une scène de *Bérénice* de Racine.

\* Chemise blanche « **Cruciverbisme, etc.** » contenant 12 documents autographes de formats divers, dont cette analyse : « « L'Art du cruciverbiste créateur se base, en grande partie, sur l'utilisation astucieuse des illusions sémantiques (il y a des illusions sémantiques comme il y a des illusions optiques). Ainsi lorsqu'il propose la définition une goutte le fait grossir, il oriente le patient vers vase, ru, etc. alors que c'est orteil qu'il faut trouver ; de même instrument à corde sera arc et non violon, alto [...] Le cruciverbiste a donc une connaissance, intuitive ou raisonné, de la forme respective des sériations d'idées chez les différents amateurs »...

Boîte 8/3. 5 dossiers.

\* Chemise orange « **Analyse stylistique (au voisinage Oulipo)** » (63 p. in-4, la plupart au verso de fiches de lectures ou de textes dactylographiés, ou de relevés de compte bancaire de l'écrivain), présentant les tableaux comparatifs (dont un colorié) des variables des séquences de phrases chez Proust, Maupassant et Heredia ; par exemple : « Phrases de plus de 50 mots chez Proust / phrases de 31 à 50 mots [...] pas de phrase à 9 mots chez Maupassant »...

\* Chemise bleue « **Oulipo Travaux personnels** ». – Sous-chemise « *Pré-potentialités* » avec 10 notes autographes, notamment d'après la « Loi d'Estoup-Zipf [...] Le produit du rang par la fréquence est constant », ou sur les formes de vers : « vers rétrogrades par mots [...] vers macaroniques [...] vers entrelardés tautomatiques vers en échos »... – 12 brouillons et notes à partir des *Poésies* d'Isidore Ducasse qui a déformé des aphorismes de Vauvenargues : Queneau établit en parallèle des listes de mots chez l'un et l'autre auteur, avant de produire l'équation qui les synthétise. – Essais d'écriture oulipienne (35 p. autographes, 10 ff. dactylographiés et quelques photocopies de textes imprimés) : poèmes et textes, produits selon des systèmes différents, certains repris plusieurs fois. Ainsi plusieurs textes « lipogrammatiques » dépourvus de la lettre e : « Un pacha court, un gros patapouf, sans savoir où il irait ainsi, chassa un lion qui, à coup sûr, broutait dans la pampa ; l'animal ne croyait pas qu'il n'y avait pas d'alluvions sous roc. À quoi bon ? cria-t-il. Avait-il la solution du truc ? »... D'autres textes semblent répondre à des méthodes différentes, comme la méthode « S+7 » (remplacer les mots d'un texte par les septièmes mots les suivant dans un dictionnaire) : « Abruti par la bêtise de cons, je distribue des étrons et des funérailles aux ganaches borgnes, aux idiots jubilants, à la kyrielle des lamentables merdeux »... ; ou : « Un financement sage fait la jonchée de son péricrâne »... Une transformation phonétique du célèbre quatrain d'Océano Nox de Victor Hugo : « Ô cons ! Bien démarre, un con ! Bien décapite, haine. / Kiss ! On part, tige, oie, yeux, poux, rdé cours c'est loin, Taine ! »...

Danse, mort ! Nord i'z'ont, cesse ont, et vanne, oui ! »

\* Chemise jaune « **Analyse quantitative de textes (Oulipo)** » (22 p. in-4 ou in-8) : analyses quantitatives concernant principalement Céline (*Mort à crédit*), Ronsard et Raymond Roussel.

\* Chemise rouge « **Analyse quantitative de textes** » (17 p.), avec de nombreux tableaux, schémas et analyses quantitatives : « Par exemple prenons Jules Renard : 33/17/35/15. Que devrait-il écrire pour devenir du Céline ? : 47/3/20/30 »... Plusieurs brouillons font état de tentatives critiques et synthétiques : « j'ai analysé une cinquantaine de textes ; je fais tout de suite les remarques suivantes, critiques : 1) ces textes sont trop courts 2) l'addition d'une seule phrase (même pas aberrante) suffit pour modifier d'une façon appréciable la distribution (moyenne) d'un texte même assez long (je reviendrai sur cette question). [...] J'appelle schéma l'ensemble d'une matrice de morphèmes et d'une matrice de lexèmes, leur nombre est par définition égal. Schéma = Phrase généralisée. Le nombre des éléments d'un schéma est toujours pair »...

\* Chemise orange « **Grenoble** » ; note de F. Le Lionnais : « Projet de nous confier (à Raymond et à moi=FLL) une "carte blanche" à la Maison de la Culture de Grenoble (théâtre, exposition, conférences, débats, etc.) en 1968. N'a pas eu lieu ». 9 lettres et documents dactyl., ainsi qu'une affiche-programme en anglais *Mathematics today*.

**Manuscrit d'Oulipo. Littérature potentielle** (1973). [Boîte 9/1].

Manuscrit/tapuscrit complet de l'ouvrage collectif *Oulipo. Littérature potentielle*, publié dans la collection « Idées » chez Gallimard en 1973 (environ 250 pages in-4, classées en 9 sous-chemises), avec des corrections et des notes des auteurs : François Le Lionnais, Raymond Queneau, Georges Perec, Jacques Roubaud, Jacques Duchâteau, Jean Queval, Jean Lescure, Jacques Bens, Noël Arnaud, André Blavier, Paul Braffort, Ross Chambers, Marcel Bénabou, Paul Fournel et Luc Étienne.

« Introduction et présentation » : 3 ff. (maquette de titre), 3 pp. autographes pour le sommaire et 46 p. in-4 dactyl. (ou photocopies d'articles, avec collages et montages), avec de nombreuses corrections autographes de Queneau et de F. Le Lionnais, des dessins originaux de schémas et de graphiques (dus à Queneau, notamment pour le graphe des *Cent Mille Milliards* de Poèmes). – « Les structures du roman policier » et « Utilisation de structures déjà existantes » : 12 p. dont 7 dactylographiées avec corrections (F. Le Lionnais et Jacques Duchâteau) ; 4 p. photocopiées d'extraits du roman de Georges Perec, *La Disparition*, montées et corrigées, et 16 p. imprimées de l'*Histoire du lipogramme* de Perec, avec corrections et annotations de l'auteur. – 10 pages in-4, dont 5 dactylographiées avec

corrections, de poèmes de Queneau obtenus selon la formule « S+7 », et 5 p. photocopiées avec annotations de Jean Lescure. – « *Textes et poèmes lipogrammatiques* », « *Palindromes* » et « *Littérature définitionnelle* » par Queneau, Perec, Latis, Lescure, Queval, etc. (48 p. in-4, dont 9 manuscrites, 26 dactylographiées avec corrections et additions, 13 photocopiées avec montages et ajouts manuscrits). Les manuscrits sont de plusieurs mains, essentiellement Queneau et Le Lionnais ; le texte de présentation de *La Littérature définitionnelle* ainsi que les exemples sont de Queneau, avec des passages biffés, des modifications et ajouts. L'un des textes « définitionnels » (méthode qui consiste à substituer progressivement les substantifs d'une phrase par leur définition du dictionnaire) les plus fameux de Queneau est ici en manuscrit : « Le nez de Cléopâtre : s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé. / La partie saillante du visage d'une reine d'Égypte célèbre pour sa beauté: si elle eût été de moins de longueur, tout le visage de la planète habitée par l'homme aurait passé d'un état à un autre »... – « *Inventaires et homosyntaxismes* » (19 p. in-4 dont 2 manuscrites, 4 dactylographiées avec corrections, 5 avec collage de texte imprimé et corrections, 8 photocopiées avec annotations). – « *Proverbes et rimes hétérosexuelles* » (26 p. dont 2 manuscrites, 19 dactylographiées avec corrections et additions, 5 photocopiées avec corrections). – « *Poème barre et sonnets irrationnels* » (26 p. in-4 dont une manuscrite, 10 dactylographiées avec corrections, 15 photocopiées avec annotations autographes ; parmi ces dernières 4 présentent un montage de courts textes avec annotations de Georges Perec). – « *Poèmes à métamorphoses et autres* », dus à Queneau, Luc Étienne et F. Le Lionnais (24 p. in-4 dont une manuscrite, 13 dactylographiées avec ajouts et corrections autographes, et 10 photocopiées avec annotations). – « *Clefs* » et achevé d'imprimer (4 p. in-4 manuscrites et une page de « clefs » de Perec avec montage de photocopie et annotations manuscrites. – Plus 9 photocopies avec légères annotations de différents textes oulipiens ; 6 photocopies de la lettre adressée par Queneau aux autres membres afin qu'ils renvoient leurs corrections rapidement ; 3 notes des éditions Gallimard, accompagnant les placards de l'ouvrage.

**Boîte 9/2.** Un dossier de « **Travaux de littérature matricielle (Oulipo)** », classés en 3 sous-chemise roses. –30 pages in-4 autographes (dont une avec collage) de notes et calculs d'analyse quantitative, aux versos de divers textes imprimés et photocopiés, plus 6 notes aux dos de cartons d'invitation divers : « On peut peut-être considérer ! et ? comme des "fermants" » ; des questions : « Qu'est-ce qu'une phrase ? Nous analysons du langage écrit, puisque nous admettons pratiquement des phrases infinies. On ne peut donc admettre le caractère mélodique pour déterminer une phrase »... Modifications et calculs à partir de phrases de Monsieur Teste de Paul Valéry... – « *Énumération des spécimens correspondant aux schémas de petites dimensions* » (28 pages autographes formats divers). – « *Inventaire des G. schémas* » (10 pages autographes).

Boîte 9/3. 5 dossiers.

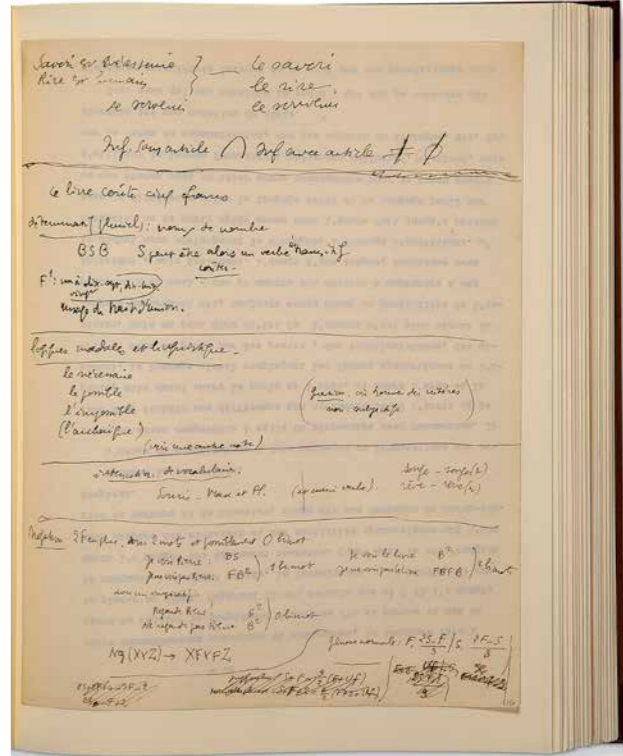
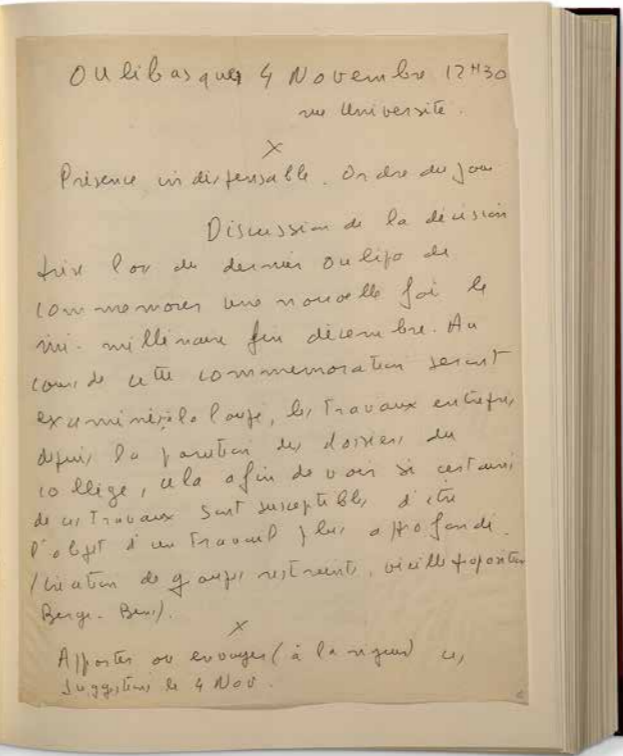
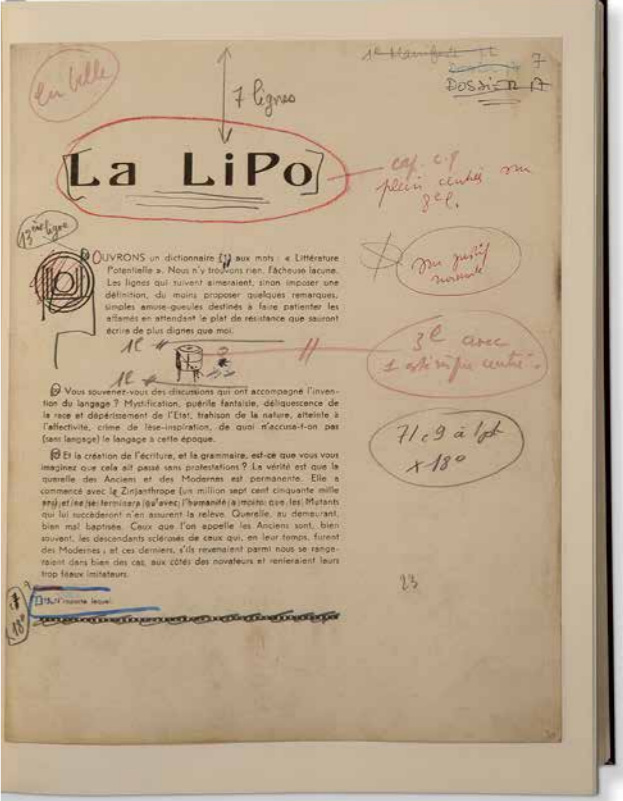
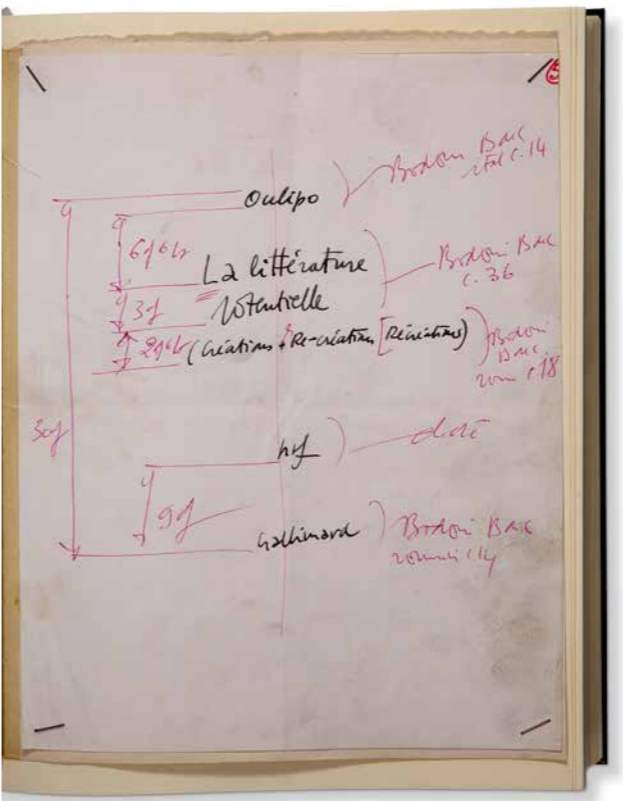
\* Chemise bleue « **Analyse quantitative linguistique des textes. Quelques textes matriciels** », 157 pages autographes de calcul et d'analyse de texte (la plupart au verso de ff. dactylographiés de découpages de scènes théâtrales ou de film, notamment d'après *Germinal* de Zola). De nombreuses pages de calculs (parfois vertigineux) et plusieurs pages de rédaction théorique : « Toute phrase est le produit d'une matrice uniligne composée de "morphèmes" (et d'éléments unités morphématiques) et d'une matrice unicolonne composée de "lexèmes" (et d'éléments unités lexématiques) »...

\* Chemise verte « **Transformation phonétique du "Vallon"** » (2 p. dactyl. avec correction sur le titre).

\* Chemise beige « **Lipogrammes avril 68** » (3 p. dactyl.).

\* Chemise orange « Cours de linguistique quantitative suivis par Raymond Q. » : – « *Cours Gross* » (10 p. autographes in-4, dont une au verso d'une l.s. de Jack Ralite, 15 octobre 1966) ; – « *Cours Dubois* » (12 p. autographes in-4, au verso de ff. dactyl.)

\* Liste d'années avec chiffres avec note de François Le Lionnais : « Cette note se trouve dans un dossier ne contenant que des textes ou travaux oulipiens ou sympathisants oulipiens. J'ai l'impression que c'est la comptabilité des contributions de Raymond à l'Oulipo. Mais est-ce bien cela ? Ou bien ce sont des analyses quantitatives de sens ? »... – L.a.s. et manuscrit autographe de Pierre ENCKELL (12 février 1973), envoyant à Queneau plusieurs poèmes en contribution au travail de recherche de l'Oulipo (6 p. in-4). – 2 lettres à F. Le Lionnais par Luc Étienne et Jacques Bens. – 3 copies annotées de lettres de Queneau aux oulipiens.



QUENEAU Raymond.

TAPUSCRITS corrigés, *Un couple*, [1960].

3 000 - 4 000 €

Important ensemble sur la collaboration de Jean-Pierre Mocky et Raymond Queneau sur leur premier film.

*Un couple* est le deuxième film réalisé par Jean-Pierre MOCKY (1929-2019), déjà auteur des *Dragueurs* (1959). Le scénario de Mocky a été adapté avec l'aide de Queneau, auteur des dialogues. Les deux époux en question, Anne et Pierre (Jean Kosta et Juliette May-niel), sont mariés depuis trois ans et, même s'ils continuent à s'aimer, physiquement ils ne s'entendent plus comme avant. Ils décident de se séparer. Pierre, qui travaille dans une usine de jouets, se laisse entraîner par son patron M. Gratteloup (Francis Blanche) dans une soirée avec des prostituées, mais ne succombe pas à la tentation. Pas plus qu'il ne peut tromper sa femme avec Véronique (Véronique Nordey), une collègue de travail. Pierre et Anne se croisent lors d'une soirée, où ils se rendent compte que d'autres couples sont plus mal assortis qu'eux-mêmes. Ils se donnent une seconde chance et partent à la montagne. Mais, malgré cet intermède heureux, une faille subsiste. Pierre flirte avec Véronique, tandis qu'Anne prend conscience qu'elle peut aimer un autre homme que Pierre en se laissant séduire par son voisin de palier. Elle décide de quitter son mari, celui-ci la laisse partir. Tel est du moins ce qui a été filmé. Mais ce volumineux ensemble de feuillets montre que le scénario a sans cesse évolué, et que Queneau et Mocky ont longuement tâtonné. De cette collaboration, le réalisateur dira : « Raymond Queneau me suggère de ne pas rester sur le ton grave mais d'introduire des personnages bizarres et farfelus et de pimenter de dérision cette introspection amoureuse. "Sinon, tu vas emmerder les spectateurs" ». Dans une version primitive, le film s'achevait sur le mariage de Pierre et Véronique (encore appelée Brigitte). De même imaginent-ils de multiples façons pour Anne de rencontrer un autre homme : au cinéma, dans l'autobus, dans un ascenseur. Les dialogues de Queneau sont brefs, précis, sans pathos. Ce film assez sombre, audacieux pour l'époque, fit scandale à sa sortie. Il fut pourtant salué par Jean Cocteau : « Ce terrible portrait de la vulgarité choquera ceux qui croiront le film vulgaire et ceux qui y verront leur portrait. Une des grandes beautés de ce film est que la langue écrite (dite) et

la langue visuelle y sont équivalents de style et du même poids (ce qui est rarissime) ». Et Louis-René des Forêts écrira : « Je tiens *Un couple* pour le film le plus neuf et le plus insolite qu'il m'ait été donné de voir depuis longtemps. Il rompt avec toutes les conventions du cinéma français ». Le dossier comprend :  
\* le premier état du scénario tapuscrit (241 pages in-4, dont 17 de la main de Jean-Pierre Mocky), avec de nombreuses corrections autographes de Raymond Queneau.  
\* le deuxième état du scénario (176 pages dactylographiées) avec quelques corrections autographes de Raymond Queneau.  
\* le troisième état du scénario (258 pages) avec nombreux béquets et corrections autographes de Raymond Queneau.  
\* le premier scénario de Jean-Pierre Mocky (37 p. in-4 dactyl.), daté « Malaga, juin 1959 »..  
\* tapuscrit du scénario, avec dialogues provisoires (192 p.).  
\* tapuscrit du scénario avec les dialogues de R. Queneau (163 p.).  
\* courriers de la production, contrats, règlements (14 documents).  
Ce dossier très complet comporte en outre plusieurs documents inté-ressants. Ainsi les « portraits-robots » des personnages principaux, qui servirent pour recruter les acteurs ; ou encore une publicité pour le film, rédigée sous forme de lettre d'un spectateur à sa femme, pour lui dire que l'œuvre lui a fait comprendre ce qui se passait entre eux.

QUENEAU Raymond.

MANUSCRIT autographe, [**Snobs !**], 25 août 1961 ; demi-page in-4 avec ratures et corrections, au verso d'une fiche technique ronéotée pour le film *Les Godelureaux* d'Éric Ollivier ; sous chemise de papier : « Pour J.P. Mocky. Août 1961 ».

400 - 500 €

Brouillon d'une note pleine d'humour sur le film *Snobs !* de Jean-Pierre MOCKY (tourné en 1961, le film sortira en septembre 1962). « Un film comme *SNOBS* est absolument répréhensible : son auteur (J.P. Mocky) s'y exprime en toute liberté. Qu'arriverait-il si chaque citoyen français faisait de même ? Ce serait l'anarchie ! On se précipiterait pour voir l'œuvre du voisin ; bref, les cinémas seraient pleins – l'idéal pour les producteurs et les distributeurs. Mais ils ne le savent pas ».



QUENEAU Raymond.

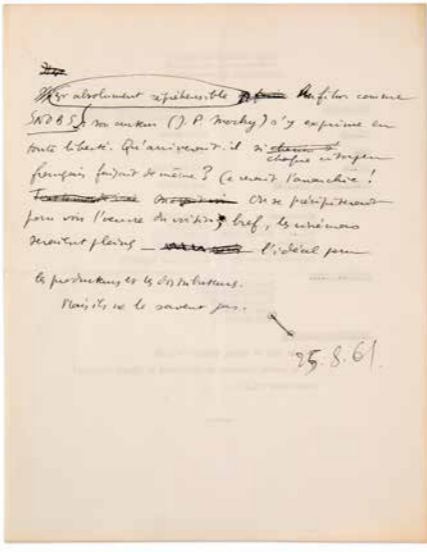
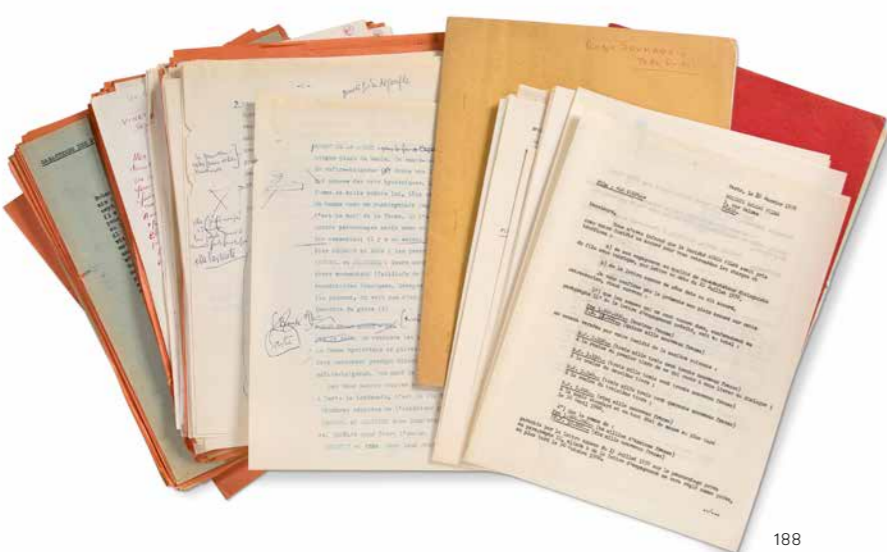
MANUSCRIT autographe, *Mon associé, Monsieur Davis* (1962) ; 90 pages in-4 ; plus tapuscrits et documents joints.

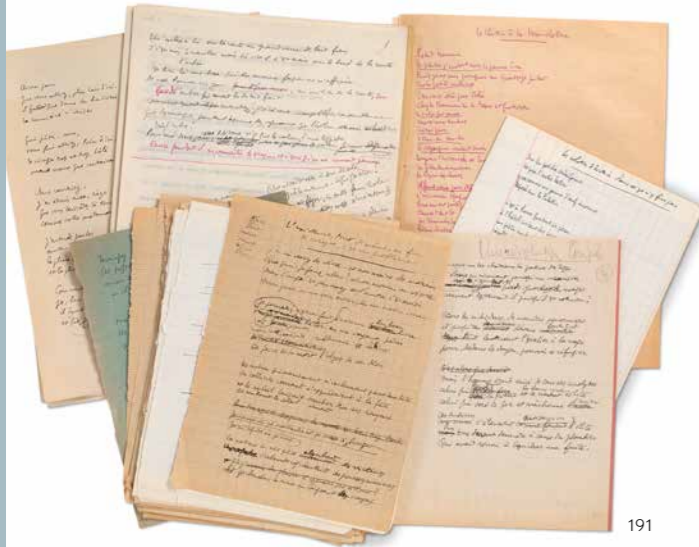
8 000 - 10 000 €

Dossier complet de ce scénario inédit d'un film destiné à Bourvil, mais non réalisé.

Avec le cinéaste Yves CIAMPI (1921-1982), Queneau a préparé cette adaptation du roman *El Socio* du Chilien Jenaro Prieto, et il en a écrit les dialogues. C'est BOURVIL qui avait été pressenti pour interpréter le rôle principal, mais, quand il se désista, les producteurs abandonnèrent le projet ; le film ne fut jamais tourné. C'est l'histoire du vicomte Louis de Léon, excentrique et amateur de plaisanteries, qui dirige une petite affaire de publicité, l'A.P. F. (Agence de Publicité Familiale). Christian Pratter d'Armon, le nouveau mari de son ex-femme, hommes d'affaires prospère et ambitieux, lui aussi dans la publicité, lui propose de racheter l'A.P. F., qui bat de l'aile. Louis de Léon refuse, au prétexte qu'un richeissime Sud-américain, M. Davis, va s'associer à lui. Il avoue à son ex-femme que c'est une blague. Mais entre-temps, il a rencontré une journaliste, Florence, qui pour parachever la plaisanterie écrit un article sur le mystérieux M. Davis. L'affaire prend de telles proportions que Louis de Léon va regagner des clients et imposer toutes ses idées, même les plus loufoques, comme les réclames sur timbre-poste ou la publicité inaudible. Le succès est tel que Pratter d'Armon se retrouve au bord de la faillite. Mais Louis de Léon est de plus en plus mal à l'aise avec ce double si loin de sa personnalité simple et joyeuse. La mystification tourne au cauchemar, et quand il avoue la vérité,

on ne le croit pas. À la fin, voulant tuer M. Davis, Louis de Léon se suicide. Les dialogues de Queneau sont brillants, pleins de plaisanteries exigées par le caractère du personnage et destinées explicitement à Bourvil, comme lorsqu'il s'essaye à dire « soutien gorge mes pommes », ou à parler avec l'accent américain. Au fur et à mesure que l'action progresse, le ton devient grinçant, et Louis de Léon sombre dans la folie. L'écrivain rend cette descente aux enfers sans pathos ni grandiloquence, et le suicide final apparaît comme la meilleure plaisanterie de Louis de Léon, faisant passer Davis pour un assassin. Le **manuscrit de travail** présente deux versions, l'une compte 38 pages autographes, l'autre 42 pages en partie dactylographiées avec des béquets et plusieurs pages autographes, plus 10 pages autographes. Il compte 107 séquences. S'y ajoute un dossier de **plans et notes de travail** autographes (11 p. in-4), avec découpage et minutage. « *Notes Davis* » par Yves CIAMPI (10 p. in-4), remarques sur les person-nages, modifications à apporter au scénario, etc. **Tapuscrits** : le synopsis (22 p.), plus une version corrigée par Yves Ciampi avec béquets et additions (29 p.) ; la liste des séquences (4 p., manque la 1<sup>ère</sup>) ; scénario de travail (environ 130 p. en désordre avec quelques corrections de Queneau) ; découpage (133 p.). **Copies Compère dactylographiées ou ronéotées** (dos toilés) : tapuscrit du synopsis (double carbone, 51 p.) ; ronéo du synopsis (39 p.) ; scénario (115 p., couvertes au verso de notes mathématiques autographes de Queneau) ; autre version du scénario ronéotée (152 p.) ; version anglaise du scénario (163 p. ronéotées, reliure spirale). **Dossier** de correspondance et contrat, 19 lettres par Jean Rossignol (chargé des droits cinématographiques chez Gallimard) et le producteur Jacques Simonnet (Sorafilms), 1961-1962.





191

191

QUENEAU Raymond.

MANUSCRIT autographe, **Le Chien à la mandoline**, [1958-1965] ; 95 pages petit in-4.

15 000 - 20 000 €

**Important ensemble du manuscrit original de premier jet de ce recueil poétique.**

L'écriture des poèmes du *Chien à la mandoline* occupa Queneau de 1946 à 1965. Le recueil *Le Chien à la mandoline*, publié en 1965 chez Gallimard, rassemble, en les augmentant de poèmes inédits, deux recueils de 1958 : *Le Chien à la mandoline*, publié par les éditions Temps Mêlés à Verviers, et les *Sonnets* publiés par les éditions Hautefeuille ; quelques poèmes avaient paru antérieurement dans des revues. Ce recueil marque une étape essentielle dans son écriture poétique, recourant à des formes classiques, comme le sonnet et l'alexandrin, pour en faire jaillir un contenu nouveau, à la fois libre, populaire et féérique.

Les règles classiques du vers et du sonnet sont envisagées comme des protocoles pour les formes d'écriture les plus inattendues, absurdes mais aussi d'une extraordinaire fécondité comique. Les *Sonnets*, publiés la première fois en 1958 (cette première édition n'en contenait que 34), montrent combien Queneau trouva dans cette contrainte formelle, non pas un carcan, mais un espace lui permettant une grande variété de tons, et une étonnante création verbale, mêlant le calembour, l'orthographe phonétique, les jeux de mots, les distorsions et inventions de mots les plus incongrues, utilisant l'argot, des mots obscènes et crus, dans une ivresse verbale qui n'exclut pas le scepticisme et l'angoisse. Plusieurs de ces poèmes furent mis en musique et interprétés par les voix les plus marquantes de la chanson française, de Juliette Gréco à Catherine Sauvage, en passant par les Frères Jacques.

Le présent dossier rassemble 92 poèmes autographes sur les 120 du recueil, où cinq d'entre eux n'ont pas été retenus. Sur les 87 poèmes retenus, 45 se rattachent au *Chien à la mandoline* (sur les 71 que contient cette première partie) et 42 aux *Sonnets* (sur 49). Cinq sonnets n'ont pas été conservés dans l'édition ; ils ont été publiés dans la section « Sonnets écartés des *Sonnets* de 1958 » au tome I des *Œuvres complètes* dans la Bibliothèque de la Pléiade.

Citons au hasard le début du seizième sonnet, ici intitulé *Cette odeur d'escalier...* :

« C'est métro c'en est trop oui c'est le politain  
son odeur d'haricots me monte à la cervelle  
grâce à lui je pourrai touriste parisien  
circonvenir Paris d'Auteuil à la Chapelle »...

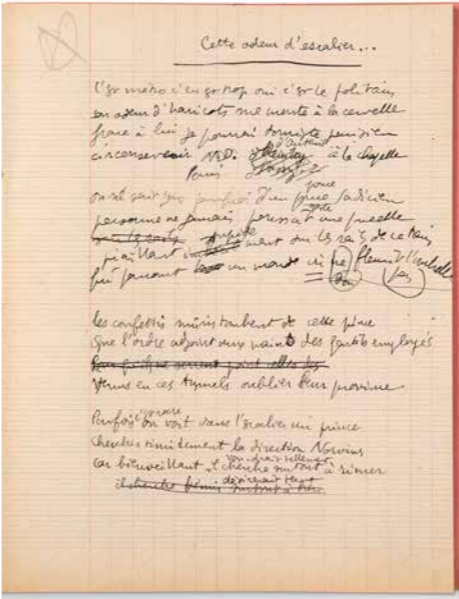
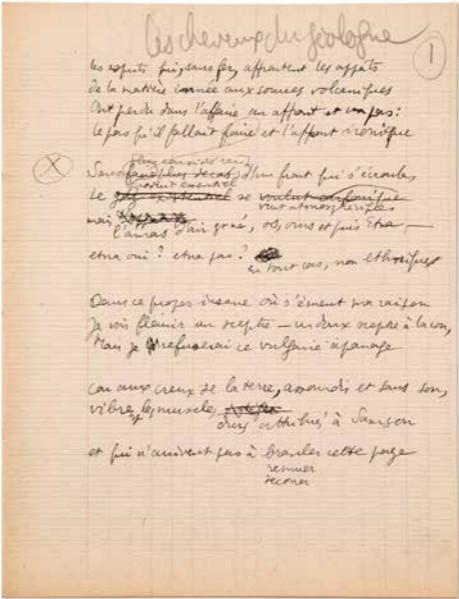
La plupart de ces poèmes présentent des **variantes** fort nombreuses avec leur version définitive de 1965.

Nous renvoyons par un numéro à l'ordre des poèmes dans le recueil de 1965, numéro précédé d'un S pour les *Sonnets*, et pour les sonnets écartés à l'édition de la Pléiade.

\* Un cahier d'écolier petit in-4 (22 x 17 cm) à grands carreaux, à couverture rose portant la mention autographe répétée « Poésies », de 20 ff. et contenant 20 sonnets, à l'encre noire, avec certains titres ajoutés au crayon (titres souvent différents de l'édition), très corrigés (plus de 180 ratures, dont de nombreux vers biffés et réécrits). *Les cheveux du géologue* [S6 *La Terre hémoroïsse*] « Les esprits qui, sans fer, affrontent les appâts »..., *Entre les pavés de la cour de Rome* [écartés p. 823 *Une petite fleur bleue qui pousse – pourquoi pas ? – du côté de la Gare du Nord*] « Aboulez la monnaie, a dit la primevère »..., *Le fin du fin* [S2 *Qui cause ? qui dose ? qui ose ?*], *Une révolution loupée* [S7], *Un maître humaniste* [écartés p. 826 *Les petits chemins que prennent les bûcherons dans la montagne*] « Nous irons après toi dans les souches premières »..., *Nouvelle découverte des Arabes à Puteaux* [S13], *Écrit plusieurs semaines avant le couronnement d'Elisabeth II d'Angleterre* [S15], *Cette odeur d'escalier...* [S16 *Singulière coïncidence d'une rime et d'un prince*], *Image tordue, nullement ressemblante d'un Albert* [S14], *En Avril ne découvre qu'un Soleil* [S17], « Pignon sur rue et pignon au cul voilà bien »... [S18 *Le temps des oiseaux*], *Les Sodomites Convertis* [S20], *Éléments et Principes d'un Idéalisme Solaire* [écartés p. 822], « Le crapaud qui venait tous les soirs hululer »... [S19 *On connaîtra maintenant les avatars de ce batracien*], *Mon adolescence immédiatement présente* [écartés p. 825], « Après vous après toi après qui en ont-ils »... [S21 *Voilà que j'assiste à un grand dîner officiel*], « Je ne dormirai plus sous les ombres premières »... [S22 *La culture du champignon sur les îlots solitaires*], *La pharmacie où la légende veut etc.* [S23 *Il y a dans la rue Saint-Honoré une pharmacie*] « Ces pavés de Paris ne sont plus aussi gris »..., « Ce n'était pas une altercation mais enfin »... [S25 *Se battre en silence c'est encore le mieux*], « Je suis las de nourrir un aigle pour lui-même »... [S26 *Prométhée plus ou moins bien enchaîné*].

\* 8 bifeuilletts petit in-4 arrachés d'un cahier d'écolier à grands carreaux (22 x 17 cm), à l'encre noire, contenant 15 poèmes, quelques-uns titrés, comportant une centaine de corrections avec ratures et modifications, dont une dizaine de vers biffés. *Le solstice d'hiver à Rome* et je n'y fus pas [S7] daté « solstice d'hiver 1963 », *Il y a dans le fond quelque chose qui beugle* [S0], *Ah les belles vacances* [S2], *Une image infinie...* [S5], « Quand crois-tu »... [S3 *Modestie*], *Un pays frit* [S8], *Il voulait montrer les lions à un copain* [S46], *Poème avec des points de suspension assez sérieuse* [S9], *Prophétie pour hier* [60], *À propos du groupe de Lorenz* [S1], « Venez venez petits oiseaux »... [61 *Encore les pigeons*], *Le malheur à ma mesure* [S4], *Les sous-développés de la bonne volonté* [62], « J'ai plongé mes doigts au fond de la marmite »... [écartés p. 823], « Je voudrais maintenir en cette foi dernière »... [S47 *Cauchoiseries*].

\* 58 ff. de formats et de papiers divers, dont 45 ff. de cahier d'écolier à grands carreaux petit in-4 (dont 2 plats de cahiers d'écolier l'un rose, l'autre vert), 12 ff. au format in-4 (27 x 21 cm), plus un carton d'invitation, contenant 57 poèmes (dont le sonnet « Acriborde acromate et marneuse la vague » en deux versions), comportant plus de 150 corrections, dont de nombreux vers biffés, certains manuscrits étant très corrigés, d'autres presque pas. 5 ff. dactylographiés ajoutés (dont le quatrain « Adage » en dactylographie seule). « Les linges noirs de l'avenir pendent aux fenêtres »... [42 *Les linges noirs*], *L'existence, tout de même, en fin de compte, c'est un problème* [S37], *J'ai bien failli me noyer* [S38], « Un petit oiseau gris » [63 *Le pour et le contre*], *Autre poème avec des points de suspension* [64], *Fleur de coqèle* [65], « Le goudron c'est radical pour les bronchites »... [66 *L'hiver qui court par les rues*], « Je serai courageux »... [67 *Toujours le travail*], « Acriborde acromate et marneuse la vague »... [S1], *La victoire d'Apollon* [1<sup>re</sup> version de S1] « acribords et dansaux multiples et la vague »..., « Puisque tout est fatal et que l'ombre s'immerge »... [S3 *Je ne suis pas toujours d'accord*], « L'ordure qui me hante et me veut pardonner »... [inédit ?, mention biffée : « Cet opuscon a été tiré à 50 exemps pour les marles »], « Accédez aux diamants, furets de la Mer Noire »... [S5 *Les furets de la Mer Noire*], *Mon comportement pendant l'exode* [S8], *Le chat* [S9 *L'armée européenne des souris et des chats*], *Après l'orage* [S10], *Amphion géomètre* [S10], « Un amas de fortifs crancieux et vorcifrognes »... [S11 *L'ignorance troublée*], *À Martin Heidegger, lettre sur l'humanisme* [S24], *L'alexandrinisme des origines à nos jours* [S27], *La chair agile des mots*



191

192

QUENEAU Raymond.

*Le Chien à la Mandoline* (Paris, NRF « Le Point du jour », 1965) ; in-12 carré, broché, couverture jaune imprimée en rouge et noir, emboîtage de Julie Nadot.

500 - 700 €

Édition en partie originale, réunissant avec des inédits les deux recueils de 1958, *Le Chien à la mandoline* et *Sonnets*.

**Un des 31 exemplaires de tête** sur vélin de Hollande Van Gelder (n° 19). Exemplaire non coupé, en parfait état.

**Envoi autographe signé de Queneau à sa femme**, à l'encre noire sur la page de faux-titre :

« à Janine qui aime bien les chiens hommage d'un Chien à la Mandoline qui aime bien Janine Raymond ».

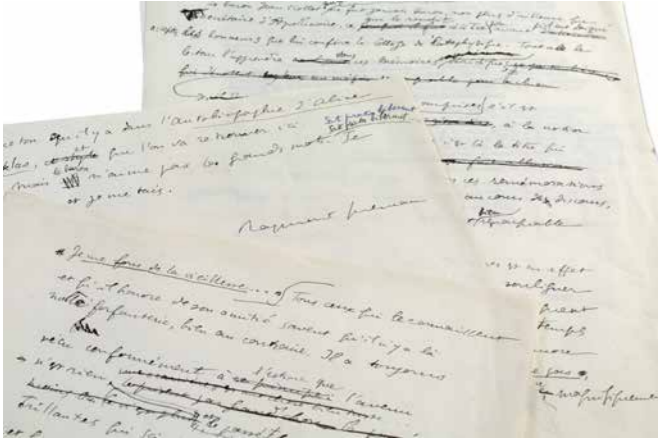
[S28], « Je marchais dans la nuit et je n'avais plus d'ombre »... [S29 *Un noctambule qui lit Properce*], « J'allais à travers temps évoquant l'avenir »... [S30 *Encore une fois les hibous*], *C'est pas qu'une seule fois que j'ai été à la foire à Neuneu* [S33 *La foire a traversé le pont*], « Dans cette solitude où s'égare l'esprit »... [S34], « On appelle à grands cris un phoque sur la plage »... [S35 *Voilà les touristes qui sont au bord de la mer*, au dos notices autogr. sur Pierre Emmanuel, rené-Guy Cadou, Louis Brauquiet et Georges Pelorson], « La paille s'endort avec le pauvre âne »... [17 *La nuit rurale*], *Écrit on ne sait pourquoi le 14 juillet 1956* [18], « Trois petits cailloux »... [19], « Tout ce qui tombe n'est pas d'or »... [20 *Être ou ne pas être Tobie*], *Le drame est quotidien* [21 *Les Hérules sont là*], « L'arbre qui pense »... [22], *Éternels Regrets* [40, au dos exercice géométrique], « Venez poussins »... [29 *La leçon de choses*], *Tout petit voyage en Espagne* [31 *L'excursion espagnole*], *Pour un art poétique* [33], *Passacaille* [36], *Hommage à Jules Renard* [38 *Faut être un bon animalier*], *Von Dubois-Dupont* [39] « Le baron de Meriquadec »..., « C'est mon po – c'est mon po – mon poème »... [34 *Encore l'art po*], « La voyante prédit en constatant ces images »... [S39 *Les enfances plurielles*], *Hommage à Clément Pansaers* [S41], « Enfants qui déchiffrez dans l'ambre des agathes »... [S42 *Dodo, l'enfant ut*], *Océano Nox* [S42 *Les galops de la nuit venant de l'océan*], « Quand j'aurai moiisi encore un peu plus longtemps dans ma poussière »... [S48 *Moisir dans la poussière*], *Mort aux barbus* [23 *Palombes d'un doute*], « Ainsi pour »... [24 *Cueillir la cerise*], « Mais pourquoi tant est si belle »... [28 *La filledume-nuisier*], *Les dimanches hais favorisent la poésie* [35], « Un arbre a bu sur la route »... [32 *Légende*] et sur la même page « Si chrétienne que fût ma sœur »... [45 *Ma sœur cosaque*], « Voici la nuit qui tombe »... [27 *Toujours l'histoire de se lever tôt*], « L'automne a procréé de la mouche à foison »... [S36 *Il ne faut pas perdre de vue que la poésie symboliste est une création éminemment française*], « Avec des vers avec des chansons »... [8 *Hommage à Prévert*, tapuscrit corrigé], *La gde mère voltairienne et son ptifiki-l'était pas* [13], « Si Ngonquin voulait savoir »... [26 *Ngonquin*], « Le chien courant et l'hippogriffe »... [44 *Héraldique*], « Viens-tu vas-tu »... [25 *Le retour au foyer*], Plus le poème dactyl. J'ai bien failli me noyer dans la Mer Méditerranée.

\* Plus 3 ff. in-4 : table autographe au stylo rouge pour *Le Chien à la mandoline* ; liste numérotée dactyl. et corrigée des *Sonnets* ; liste autographe pour la publication de sonnets dans des périodiques.

*Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, tome I, édition établie par Claude Debon, 1989 (p. 245-329, 821-828, et notice p. 1267-1272).



192



193

193

QUENEAU Raymond.

MANUSCRIT autographe signé « Raymond Queneau », « **Le baron Jean Mollet** »..., [1963] ; 3 pages et quart in-4 (27 x 21 cm) avec ratures et corrections.

1 200 - 1 500 €

Préface pour **Les Mémoires du Baron Mollet** (Gallimard, 1963).

Raymond Queneau rend hommage à « Sa Magnificence » le « Baron » Jean MOLLET (1877-1964), alors Vice-Curateur du Collège de Pataphysique, dont Queneau est Satrape. Le baron Mollet fut un familier du Tout-Paris des années 1900 jusqu'à sa mort. Ses *Mémoires* dressent un riche panorama de la vie littéraire et artistique de toute cette période. « Le baron Jean Mollet qui fut le secrétaire d'Apollinaire ne fut jamais baron, non plus d'ailleurs que secrétaire [...] Il a toujours vécu conformément à l'estime que l'avenir n'est rien et le passé que quelques paillettes brillantes qui scintillent dans le creux de la main et que l'on regarde avec la gravité d'un sourire. Quant au présent... eh bien, un homme qui peut témoigner qu'il a fait toute sa vie ce qui lui a plu et rien que cela, on ne peut que s'incliner. Une pratique aussi résolue du plaisir s'allie alors au courage : voyez Pétrone. Il faut lire les pages de ces présents Mémoires sur la guerre de 14-18 et l'expédition de Salonique : c'est Stendhal pendant la campagne de Russie. Mais je vais pas me laisser entraîner par mon enthousiasme et susciter l'ironie du baron. [...] Je salue et je me tais ». **On joint** le tapuscrit ; le *Bulletin Gallimard* de décembre 1963 annonçant le livre ; et une coupure de presse (article nécrologique de Roger Grenier dans *Dimanche Soir*, 1964).



194

194

QUENEAU Raymond.

MANUSCRIT autographe et TAPUSCRITS, **La Grande Frousse**, [1964].

2 500 - 3 000 €

Dossier sur la collaboration de Queneau avec Jean-Pierre Mocky pour ce film fantastico-comique.

Raymond Queneau et Jean-Pierre MOCKY (1929-2019) avaient déjà travaillé ensemble en 1959 pour *Un couple*. Lorsqu'il décide d'adapter pour l'écran le roman de Jean RAY *La Cité de l'indicible peur*, le réalisateur fait une nouvelle fois appel au romancier pour écrire les dialogues du film. L'action, transposée d'Écosse dans la campagne française, met en scène le brave commissaire Triquet (Bourvil) lancé à la poursuite d'un dangereux faussaire. Arrivé dans la petite ville de Bragues, il découvre une atmosphère étrange, faite de peur et de soupçons, où plane la menace d'une mystérieuse bête qui terrifie la population... Francis Blanche, Jean-Louis Barrault, Jacques Dufilho font tous merveille dans les seconds rôles, et le film mêle satire et fantastique dans une tonalité grinçante propre à Mocky. Mais les producteurs ne furent pas convaincus. Ils obligèrent le cinéaste à couper des scènes, à en tourner de nouvelles et imposèrent le titre de *La Grande Frousse* au lieu de celui du roman de Jean Ray. La comparaison du tapuscrit définitif et du manuscrit montre que des scènes entières écrites par Queneau, il ne reste parfois que quelques répliques ; ces dialogues sont donc en grande partie inédits. Queneau exigea qu'on retire son nom du générique. Le film sortit à la fin d'octobre 1964 ; ressorti en 1972, il reprit son titre *La Cité de l'indicible peur*. Le dossier comprend :

- \* un exemplaire du roman de Jean Ray, *La Cité de l'indicible peur*, avec envoi à Queneau : « à Monsieur Raymond Queneau, hommage d'estime et de sympathie, et – un jour sans doute de robuste amitié. Jean Ray ».
- \* le manuscrit autographe des dialogues (57 pages in-4 à l'encre noire et à l'encre bleue, au dos de ff. polycopiés d'un catalogue d'exposition).
- \* tapuscrit ronéoté complet du découpage (278 pages in-4, sous couverture rouge « dialogues provisoires », avec quelques corrections d'une autre main).
- \* tapuscrit complet de la « version définitive » avec quelques corrections autographes de Queneau, plus une L.S. de Jean-Pierre Mocky.
- \* une autre copie avec corrections d'une autre main, sous couverture bleue (pagination discontinue), plus la chanson dactylographiée corrigée par Queneau.

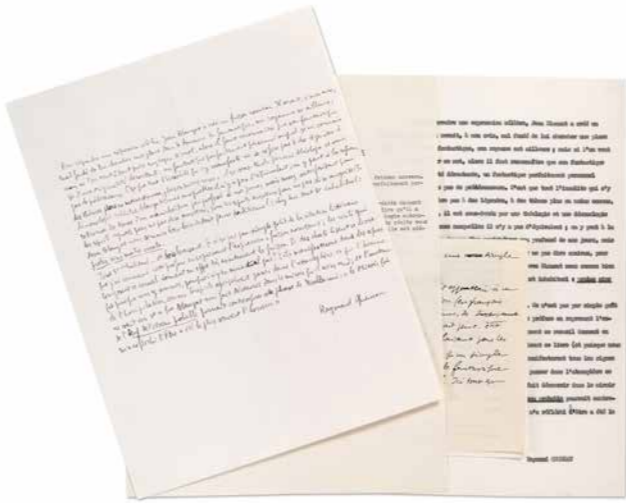
195

QUENEAU Raymond.

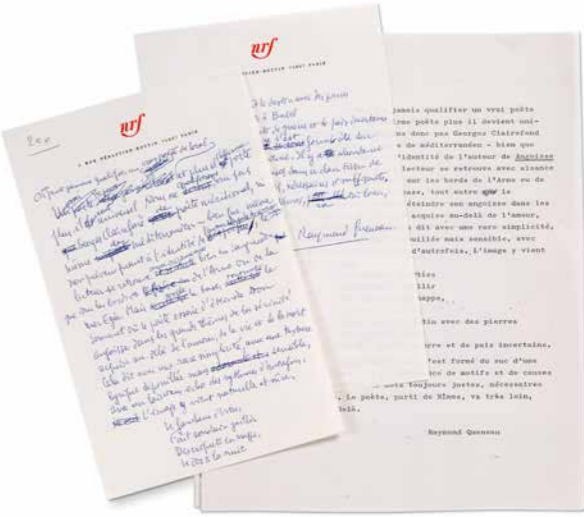
3 MANUSCRITS autographes dont un signé « Raymond Queneau », [Préface à *L'Iguane*, février 1965] ; chacun sur une page in-4, un au verso d'un bon de souscription pour des disques du Cercle de Poésie.

800 - 1 000 €

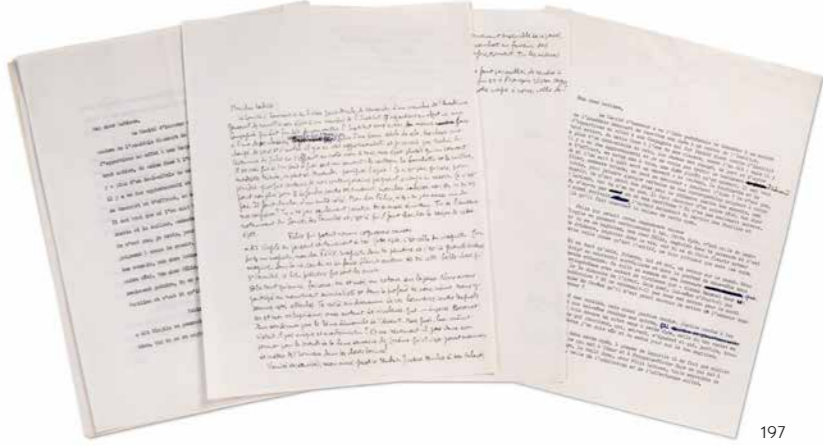
**Préface à *L'Iguane*** (Gallimard, 1966), recueil de récits fantastiques de Jean BLANZAT (1906-1977), en **trois états** : brouillon de premier jet, manuscrit de travail et mise au net. « Pour reprendre une expression célèbre, Jean Blanzat a créé un frisson nouveau. [...] son fantastique est d'une originalité déroutante, un fantastique parfaitement personnel auquel je ne connais pas de prédécesseurs. C'est que tout l'insolite qui s'y manifeste ne se réfère pas à des légendes, à des thèmes plus ou moins connus, plus ou moins rares, il est sous-tendu par une théologie et une démonologie inédites, blanzatiennes auxquelles il n'y a pas d'équivalent [...] Tout est inhabituel et inquiétant. [...] Les récits qui composent ce recueil donnent très exactement le frisson. Si des chats lisent ce livre [...], ils manifesteront tous les signes de l'horripilation, comme lorsqu'ils aperçoivent passer sous l'atmosphère ce que l'homme ne sait voir – et ce que Blanzat nous fait découvrir dans le miroir qu'il nous tend »... **On joint** 2 tapuscrits dont un avec une correction autographe.



195



196



197

196

QUENEAU Raymond.

MANUSCRIT autographe signé « Raymond Queneau », [**Georges Clairefond**, vers 1966] ; 1 page et demie in-8 au stylo-bille bleu sur papier à en-tête de la *nrf*, avec de nombreuses ratures et corrections.

500 - 700 €

Hommage au peintre et poète nîmois Georges CLAIREFOND (1920-1973). « On ne peut jamais qualifier un vrai poète de local et plus il s'affirme poète plus il devient universel. Nous ne qualifierons donc pas Georges Clairefond de poète méridional, ni même de méditerranéen – bien que même prévenu quant à l'identité de l'auteur d'*Angoisse des rivières endiguées*, le lecteur se retrouve avec aisance aussi bien en Languedoc que sur les bords de l'Arno ou de la mer Égée. Mais voilà la base, tout autre le sommet où le poète essaie d'éteindre son angoisse dans les grands thèmes de la sérénité acquise au-delà de l'amour, de la vie et de la mort. Cela dit avec une rare simplicité, avec une texture lyrique dépouillée mais sensible, avec un lointain écho des rythmes d'autrefois. L'image y vient naturelle et sûre. (...) Il y a abondance de motifs et de causes dans ce clair tissu de mots toujours justes, nécessaires et suffisants. Le poète, parti de Nîmes, va très loin, ailleurs, au-delà ». **On joint** 2 tapuscrits de ce texte ; plus une L.A.S. de Georges CLAIREFOND, 24 octobre 1966, heureux d'avoir connu Raymond Queneau et son fils Jean-Marie.

197

QUENEAU Raymond.

MANUSCRIT autographe, « **Mon cher Labisse** »..., [1967] ; 1 page et quart in-4 (27 x 21 cm) à l'encre noire avec 3 corrections au stylo bille bleu.

800 - 1 000 €

Hommage à Félix Labisse.

Discours à l'occasion de la remise au peintre Félix LABISSE (1905-1982) de son épée d'académicien des Beaux-arts, le 7 novembre 1967. Le membre de l'Académie Goncourt remet « son épée à un membre de l'Institut. [...] Je ne crois pas trahir le testament d'Edmond de Goncourt en t'offrant, en notre nom à tous, une épée plutôt qu'un couvert. Il est vrai que si l'on sait à quoi sert un couvert [...] on peut se demander : pourquoi l'épée ? Ce n'est pas, je crois, pour peindre quoique certains de nos contemporains peignent à coups de rasoir. Ce n'est point non plus pour te défendre contre tes ennemis, mon cher Labisse, car tu n'en as pas ». Queneau évoque les dons de magicien de Labisse, en peinture comme en amitié, et leur participation au surréalisme : « Te voilà au summum de ces honneurs que toi et moi vitupérâmes avec autant de virulence que – disons Bossuet dans son sermon pour le 3ème dimanche de l'Avent. [...] Vanité des vanités, mais aussi justice rendue. Justice rendue à ton talent, justice que toi-même rendras aux autres »... **On joint** le tapuscrit corrigé, et une note autographe, concernant la rédaction de cette intronisation, Queneau ayant inscrit deux citations extraites des sermons de Bossuet (5 lignes, au verso d'un feuillet dactylographié présentant un poème du poète bulgare Lubomir Levtshev.)



198

198

**QUENEAU Raymond.**

2 MANUSCRITS autographes dont un signé « Raymond Queneau », [**Gala Barbisan**, 1967] ; 4 et 1 pages in-4 (27 x 21 cm) à l'encre noire et au stylo bille bleu.

1 000 - 1 200 €

Brouillon et mise au net de sa contribution au catalogue *Gala Barbisan* édité par les éditions de Minuit à l'occasion de la première exposition à Paris de Gala BARBISAN (1904-1982), à la galerie Pierre Domec en novembre 1967. Évoquant la grande exposition organisée par la Compagnie de l'Art Brut de Jean Dubuffet au Musée des Arts Décoratifs avant l'été 1967, Queneau se félicite que cette exposition ait permis de débayer le terrain et « de réduire à leur niveau les peintres dits du dimanche, des naïfs et autres profiteurs de l'art moderne dont on a pu se rendre compte ainsi de la parfaite nullité et de leurs rapports très lointains avec le douanier Rousseau qui n'était ni naïf ni du dimanche ». Mais s'interrogeant sur les différents points qui permettraient de rattacher l'œuvre de Gala Barbisan à l'Art Brut, il conclut que « définitivement non, ce n'est pas de l'art brut. [...] Mais qu'est-ce que l'Art Brut ? Dubuffet lui-même a-t-il réussi à le cerner ? À toute définition conceptuelle, échappent toujours d'autres réalisations. Gala Barbisan échappe à tout mouvement contemporain comme à l'Art Brut. Œuvre étrange, assez médiumnique et où la psychanalyse n'y retrouverait pas ses petits. Côté artisanal : Gala Barbisan n'épargne pas sa peine. On plaisante volontiers les amateurs candides qui admirent les acrobaties du “faire” la peinture à la brosse à un poil, etc. Point si plaisantable admiration. Gala Barbisan, avec une patience infinie, cisèle son papier en une méticuleuse genèse, constamment renouvelée et réfracte à l'infini, la prolifération d'un monde envoûtant et magique ». **On joint** le tapuscrit corrigé ; et le catalogue *Gala Barbisan* chez Pierre Domec, illustré de 23 reproductions en noir et blanc précédées de 9 textes dont celui de Queneau, mais aussi ceux de Claude Mauriac et Alain Robbe-Grillet.

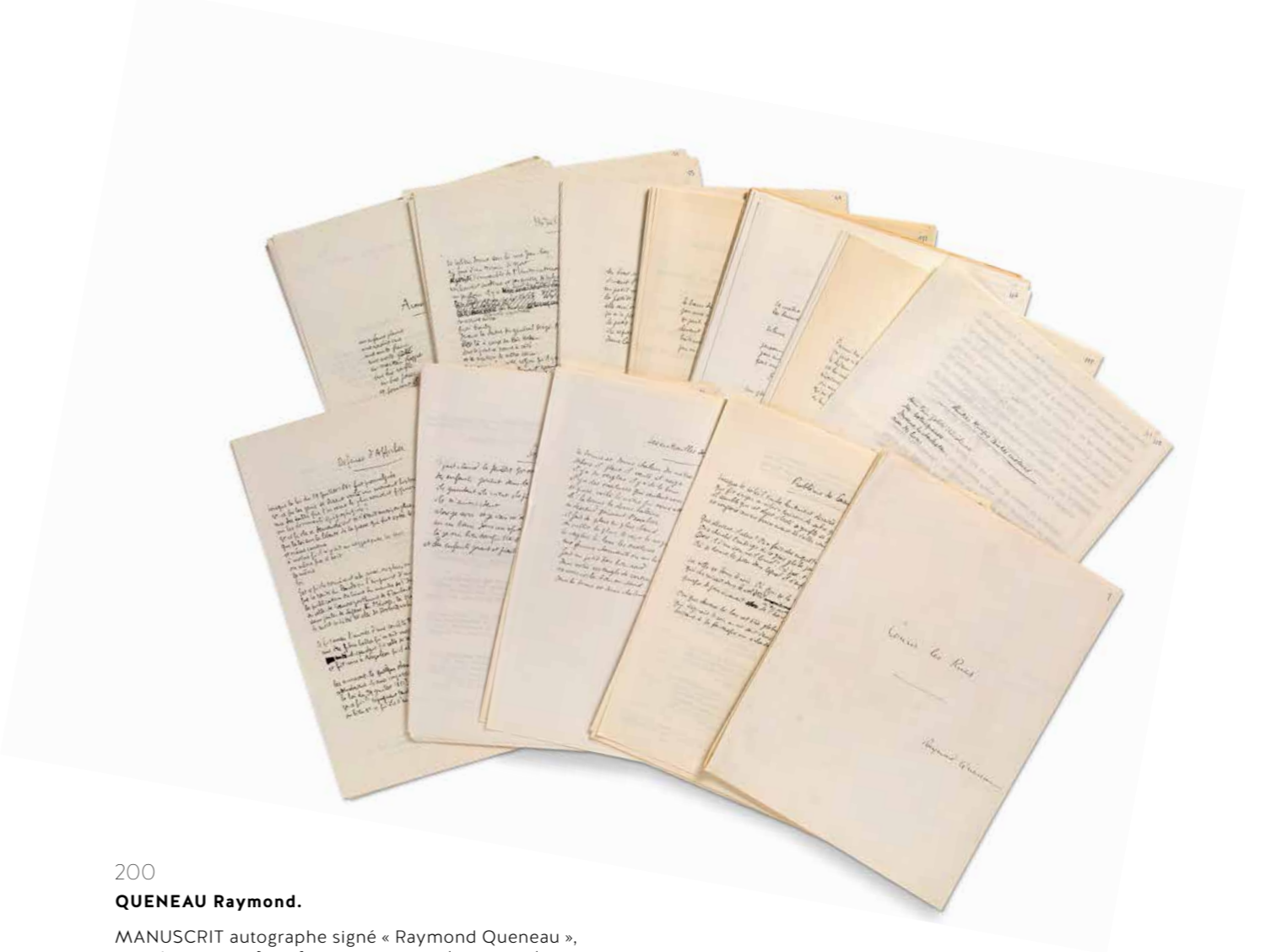
199

**QUENEAU Raymond.**

MANUSCRIT autographe, [**André Salmon**, 1967 ?] ; 1 page in-4 (27 x 21 cm), tapuscrit joint.

500 - 600 €

Texte de présentation du poète André SALMON (1881-1969), dont les éditions Gallimard rééditent en 1908 les recueils de poèmes *Créances* et *Carreaux*. Sa « place véritable est encore méconnue », et pourtant « avec Apollinaire, Max Jacob et Cendrars, il a fondé la poésie moderne ». Queneau cite plusieurs de ses œuvres, dont *Le Calumet* de 1910 où « les mots familiers ou argotiques éclatent dans les dernières féeries du symbolisme comme les obus de 1914 dans le ciel de la belle époque », et *L'Âge de l'humanité* où « le poète s'interroge sur ce monde nouveau qui tente de naître après l'effondrement de 14-18. C'est un poème qui n'a rien perdu de sa “nouveau”. Puis le surréalisme va naître, moissonnant le champ semé par les grands précurseurs parmi lesquels le lecteur de *Créances* et de *Carreaux* comprendra que l'on doit placer André Salmon ». **On joint** une L.S. d'André SALMON adressée à Raymond Queneau, accompagnée d'une lettre aux éditions Gallimard, 8 et 9 septembre 1953 (2 p. in-4). Salmon souhaite informer Queneau et Paulhan de sa lettre au directeur des éditions Gallimard à qui il demande des comptes à propos de la réimpression de certains de ses ouvrages ; il souhaite également qu'on réimprime ses œuvres poétiques complètes, et veut savoir si l'on peut accueillir deux volumes de *Souvenirs*.



200

**QUENEAU Raymond.**

MANUSCRIT autographe signé « Raymond Queneau », **Courir les rues**, [1966] ; 169 pages in-4 (21 x 27 cm).

15 000 - 20 000 €

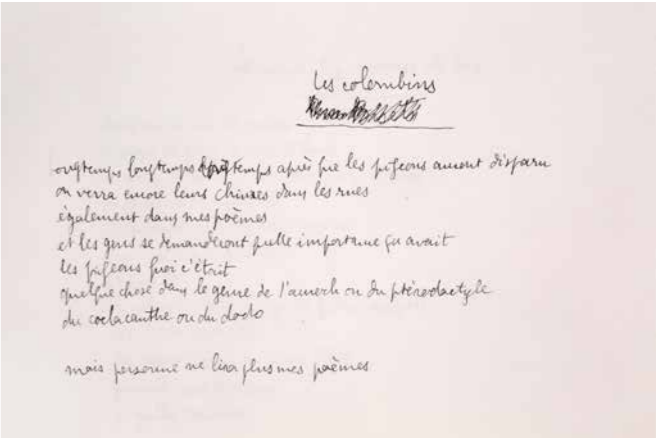
**Manuscrit complet du recueil poétique *Courir les rues*, inspiré par Paris.**

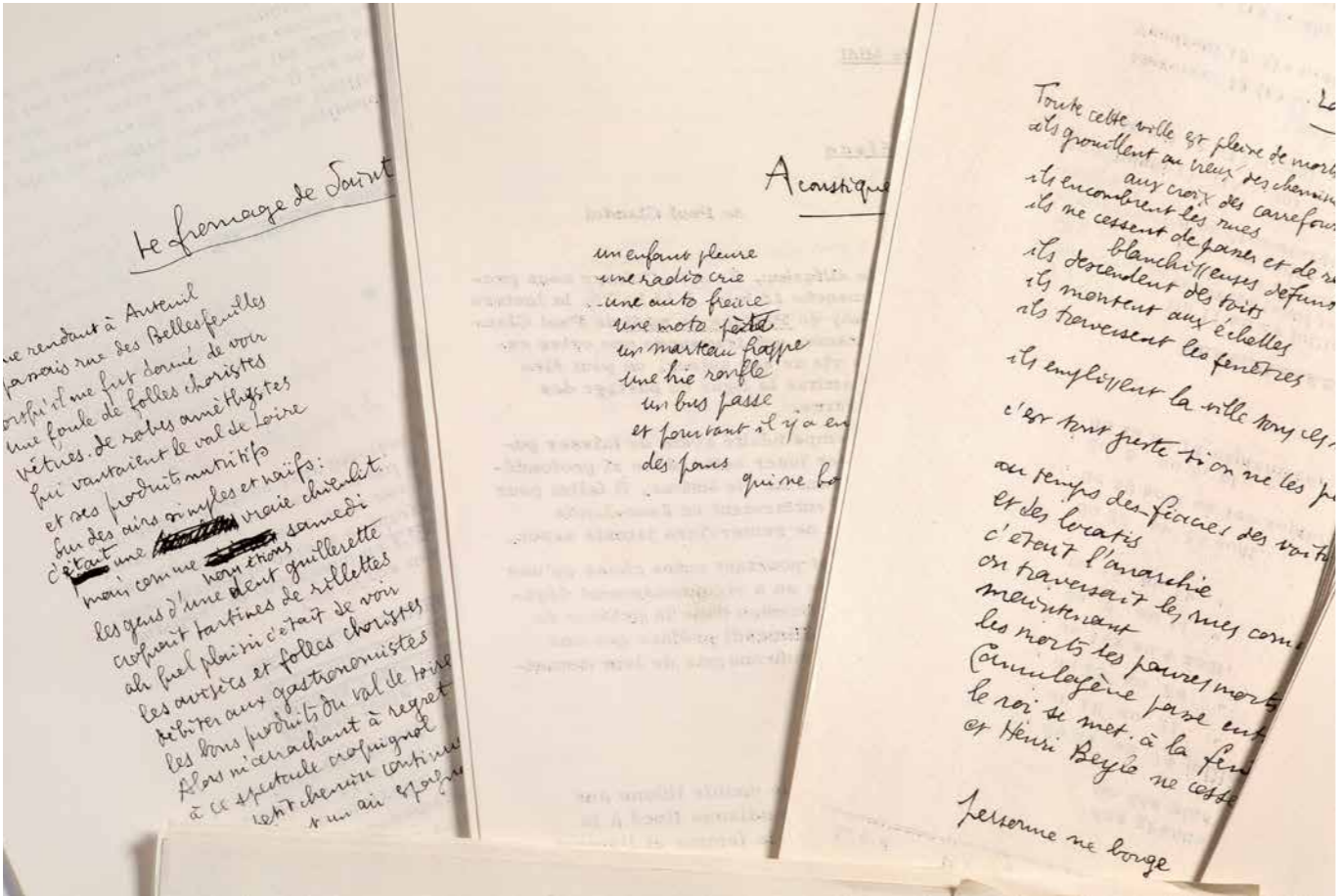
*Courir les rues* fut publié en février 1967 chez Gallimard dans la collection Blanche. C'est le premier volet d'une trilogie complétée par *Battre la campagne* (1968) et *Fendre les flots* (1969). La première idée de ce recueil remonte à octobre 1960, mais Queneau commença à y travailler en 1966. Il avait tenu, en 1936-1938, une rubrique « Connaissez-vous Paris ? » dans *L'Intransigeant*. « Ceci n'est pas un recueil de poèmes, écrivit Queneau dans le prière d'insérer, mais le récit d'allées et venues dans un Paris qui n'est ni le “Paris mystérieux”, ni le “Paris inconnu” des spécialistes. Il n'y est question que de petits faits quotidiens, des pigeons, du nom des rues, de touristes égarés : une sorte de promenade idéale dans un Paris qui ne l'est pas, une promenade qui commencerait à la Pentecôte et finirait à la Toussaint, avec les feuilles mortes ». Parmi ces merveilleux exercices de poésie urbaine, citons *Les Colombins*, où Queneau détourne une chanson de Charles Trénet :

« Longtemps longtemps longtemps après que les pigeons auront disparu

on verra encore leurs chiures dans les rues  
également dans mes poèmes  
et les gens se demanderont quelle importance ça avait  
les pigeons quoi c'était  
quelque chose dans le genre de l'aurochs ou du ptérodactyle  
du coélaconthe ou du dodo

mais personne ne lira plus mes poèmes »





200

Ce **manuscrit quasi définitif, mis au net**, présente l'ensemble des poèmes, avec quelques **variantes**, des vers biffés et de nombreuses corrections. On compte en effet près de 150 corrections autographes, dont des ratures avec modifications, ainsi que des ajouts et 25 vers entièrement biffés. Il est resté inconnu de Claude Debon pour l'édition de la Pléiade. Le manuscrit des 154 poèmes est à l'encre noire, sur des versos de feuillets de provenances diverses : notes de lecture imprimées, publicités littéraires, lettres dactylographiées, circulaires de Gallimard ou de l'Oulipo... ; un verso présente une ébauche de poème biffée, deux autres des calculs de probabilité. Il est paginé de 1 à 169, et comprend la page de titre : « Courir les rues / Raymond Queneau », la page 2 avec l'épigraphie d'Héraclite en grec, 165 pages autographes et 2 pages dactylographiées. Tous les poèmes se suivent dans l'ordre du recueil imprimé, à l'exception de trois d'entre eux : *La Ronde*, *Vaugelas bouquiniste* et *Zoo familial*, qui se trouvent dans le manuscrit vers la fin du recueil. 3 poèmes manuscrits et le poème dactylographié ne figurent pas dans le recueil publié : *ORTF* (p. 61), *Baptêmes* (p. 72), et le très court poème composé d'un seul long vers : *Une expression toute faite* (p. 166). Ces trois poèmes sont accompagnés ici de leurs épreuves imprimées et corrigées, ainsi que de celle du poème *Pour les cinquante ans* de Mario Prassinos (pp. 92-93) en tapuscrit avec titre autographe.

Quelques poèmes sont très corrigés, par exemple le grand poème *Hôtel Hilton* (pp. 56 à 57), qui présente en outre un « Appendice » biffé de 8 vers, demeuré inédit : « Qu'il pleuve qu'il neige ou bien qu'il tonne / Qu'on est bien à l'Hôtel Hilton / On n'y entend pas de coups de gong / On n'y pense pas au Vietcong / Tout y est air-conditionné / Tout y est fait pour vous charmer / Qu'il pleuve qu'il neige ou bien qu'il tonne / Qu'on est bien à l'Hôtel Hilton » (p.57). Le poème *Le Diable à Paris* (p. 85) présente également plusieurs corrections. Trois titres seront modifiés dans l'édition : *Le Petit peuple des statues bis* (p. 78) deviendra *Luxembourg* ; *Maladresse* s'intitule ici *Hugolesque* et *Juvénalien*, et *Passés futurs* est ici *Dites-moi zôù* (bis). Parmi les principales variantes de texte, le poème *Rue de l'Ancienne-Comédie* (p. 69) présente une version différente de ses deux derniers vers : « sous laquelle s'assit un jour innocemment François Mauriac / pour parler avec des amis ab hoc et ab hac ». *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, tome I, édition établie par Claude Debon, 1989 (p. 349-431, et notice p. 1326-1329).

201

**QUENEAU Raymond.**

MANUSCRIT autographe signé « Raymond Queneau », **Battre la campagne**, [1967] ; 162 pages in-4 (21 x 27 cm).

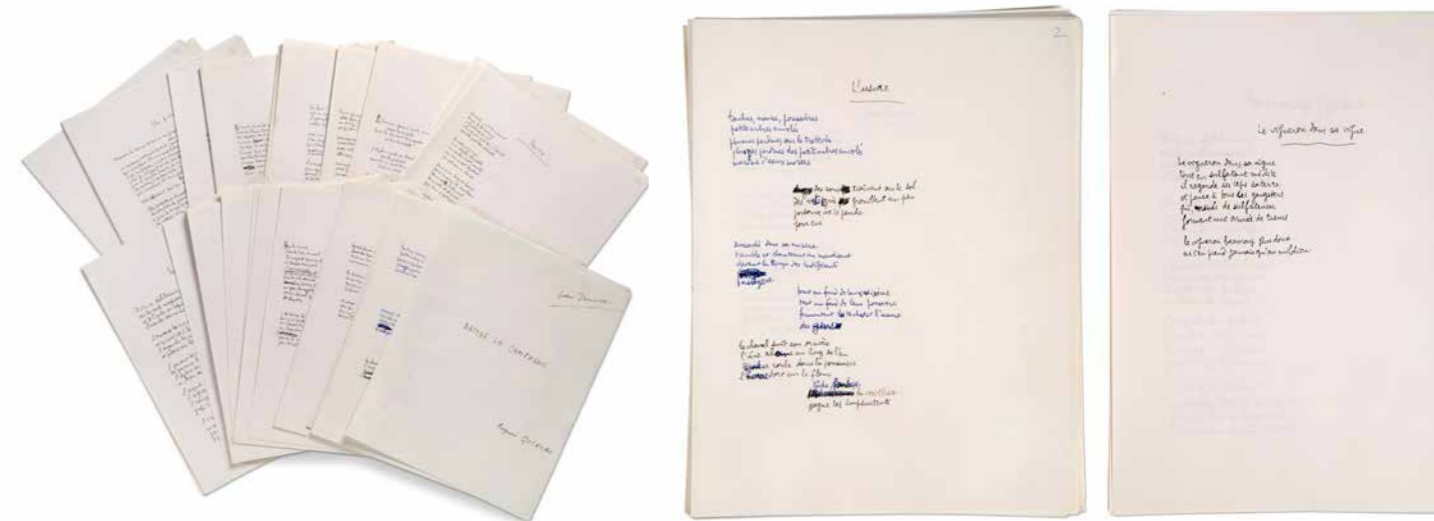
**15 000 - 20 000 €**

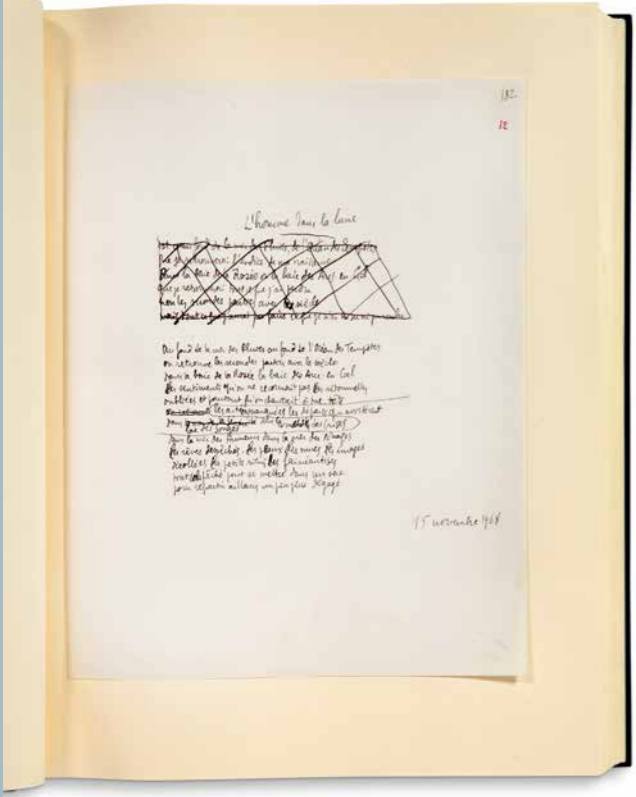
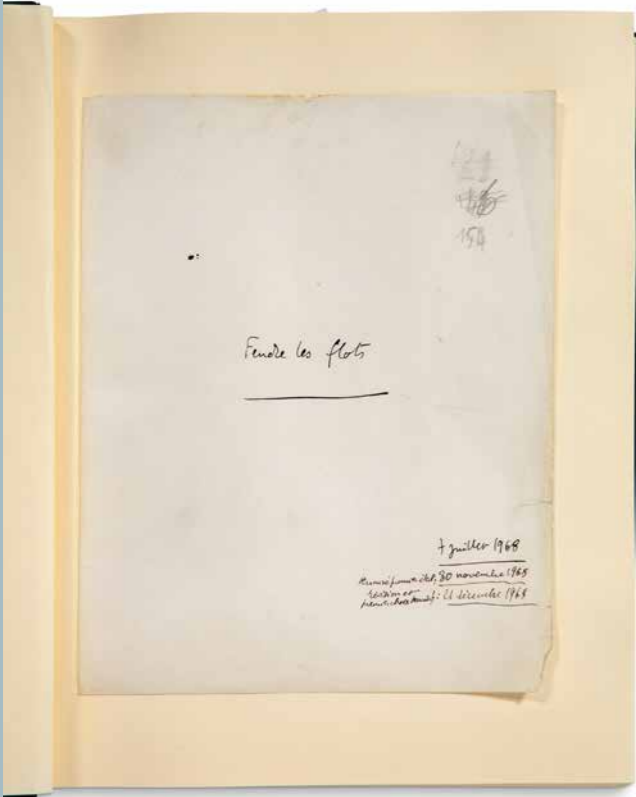
**Manuscrit complet du recueil poétique Battre la campagne.**

*Battre la campagne* fut publié en février 1968 chez Gallimard dans la collection Blanche. C'est le deuxième volet de la trilogie commencée l'année précédente avec *Courir les rues* (Queneau avait envisagé un temps le titre *Courir la campagne*), et achevée en 1969 avec *Fendre les flots*. Citons le prière d'insérer : « Ce livre fait suite à *Courir les rues*. Les rues, si on les suit jusqu'au bout, mènent aux champs ou dans les bois. On y rencontre des paysans, des plantes, des animaux, mais la ville avance le long des routes nationales. Y aura-t-il toujours des paysans, des plantes, des animaux ? Ou plutôt y aura-t-il toujours ces paysans, ces plantes, ces animaux ? Se retournant vers son enfance, l'auteur se souvient qu'il rencontra ses paysans, ses plantes, ses animaux. Souvenirs et questions se présentent sous forme de poèmes ». Pour dénoncer le cruel ordre des choses, Queneau détourne souvent des proverbes ou expressions toutes faites, ainsi que des fables de La Fontaine. Citons le dernier poème qui donne son titre au recueil :

« Il met sa fièvre à la fenêtre  
pour la faire sécher  
il boit la bonne tisane  
des herbiers  
en regardant voler les hêtres  
et marcher  
les chemins vicinaux et les ruines  
se disloquer [...]  
les animaux ont mis leurs habits du dimanche  
c'est un conte de fée  
le malade va mieux il reprend sur la planche  
sa température essorée  
tout cela n'était qu'une anicroche  
dans un tissu trop serré »

Ce **manuscrit quasi définitif, mis au net**, est rédigé au stylo à bille noir et bleu, au recto de feuillets filigranés L.J.&Cie ; il présente de **très nombreuses corrections autographes**, certains poèmes étant abondamment corrigés, d'autres pas du tout : au total on dénombre 249 corrections, dont des vers biffés (quelquefois une strophe entière), des mots modifiés, quelques rares corrections orthographiques ; ces corrections concernent 58 poèmes sur les 155 que compte le recueil. Il est resté inconnu de Claude Debon pour l'édition de la Pléiade. La page de titre porte dans le coin supérieur droit une dédicace à sa femme : « pour Janine », supprimée dans l'édition. La suite du manuscrit est chiffrée au crayon de 2 à 157 (la numérotation passant de 132 à 134), puis la table des poèmes sur 5 pages non chiffrées. La p. 13 est accompagnée d'une photocopie. Dans la table se trouvent 2 titres biffés : *Le langage des fleurs* et *Une clé qui ne sert à rien*. Tous les poèmes se suivent dans l'ordre du recueil imprimé, sauf *Exode*, ici situé entre *Le Songe végétal* et *Modestie*, à la toute fin du manuscrit (il sera placé dans le livre entre *Un précurseur* et *Le Ténébreux*). *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, tome I, édition établie par Claude Debon, 1989 (p. 433-526, et notice p. 1372-1374).





202

QUENEAU Raymond.

MANUSCRIT autographe, **Fendre les flots**, 1968 ; titre et 155 pages in-4 (21 x 27 cm) montées sur onglet sur papier vélin blanc fort, reliées en un volume in-4 demi-marquin bleu nuit à coins, plats de papier au tampon bleu marine à zébrures, dos à nerfs avec titre en grandes lettres dorées, doublures et gardes de papier au tampon bleu marine moucheté à rayures oblique, étui bordé (Loutrel, 2003).

15 000 - 20 000 €

Manuscrit complet et unique du recueil poétique **Fendre les flots**.

*Fendre les flots* fut publié en mai 1969 chez Gallimard dans la collection Blanche, terminant la trilogie inaugurée en 1967 avec *Courir les rues*. Dans le prière d'insérer, Queneau dégage la thématique de *Fendre les flots* où sa propre vie est conçue comme une navigation : « La vie est une navigation, on le sait depuis Homère. L'auteur regarde s'embarquer un enfant dans une ville maritime, il le suit à travers vents et marées, et donne ainsi un complément à *Chêne* et *chien* ainsi qu'une suite à *Courir les rues* et *Battre la campagne*. La première partie du recueil est moins autobiographique que la seconde ; entre les deux se place un intermède de sonnets ». Autant qu'un retour aux origines et aux flots de sa ville natale, ce recueil est aussi, comme l'a noté Claude Debon, le début qu'une quête spirituelle. Citons le court poème qui clôt le recueil, *Recueillement*, intitulé dans ce manuscrit *Ce n'est pas fini* :

« J'écirai le mot fin comme arrivé au port  
cette fin n'est autre qu'un recommencement  
je ne laisse pas mes poèmes à leur sort  
je vais les recueillir en les bien ordonnant »

Le manuscrit est daté au bas de la page de titre : « 7 juillet 1968 / Remanié premier état : 30 novembre 1968 / Révision et premier choix terminé : 21 décembre 1968 ».

Ce **manuscrit de travail** est complet des 154 poèmes du recueil ; il est écrit à l'encre noire au recto de feuillets de papier vélin blanc filigrané L&J&Cie. Après la page de titre, il est paginé en rouge dans l'angle supérieur de 1 à 154 (2 pages sont chiffrées 134). Tous les poèmes se suivent dans l'ordre du recueil imprimé ; mais une première pagination en noir montre que l'ordre du recueil a été modifié.

Il donne l'état définitif des poèmes, avec de **très nombreuses variantes**, des vers biffés et de multiples corrections. La plupart des poèmes sont datés par Queneau.

Ce passionnant manuscrit révèle parfois deux versions très différentes d'un même poème. Ainsi, pour le poème qui ouvre le recueil, *Le ru initial*, d'abord titré *Sort du ru*, et daté du 13 novembre 1968, le manuscrit offre une première version entièrement biffée, avant la mise au net à nouveau corrigée. Dans la bas de la page, cette note a été biffée : « Parallèle et antinomie entre le cycle [scientifique] de l'eau et le ru qui ne revient pas / peut-être fable Le ru qui revient et le ru qui ne revient pas / employer le mot source ». Ainsi encore pour *L'iode natif*, dont une première version est biffée avec la mention « à refaire entièrement ; partir de varech-violet », ou pour *Vigie urbaine* ; ou encore *Les îles fortunées* : « La navigation de la vie avec son départ alarmant / ses calmes plats ses tempêtes ses naufrages et parfois / ses îles fortunées / son arrivée ». On voit aussi que dans *Le Vieil Homme* et *l'Enfant*, le texte a d'abord été écrit à la première personne : « Je viens d'ailleurs irai-je ailleurs », remplacé par « Il vient d'ailleurs où ira-t-il »...

(*Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, tome I, édition établie par Claude Debon, 1989 (p. 527-607, et notice p. 1409-1413).

203

QUENEAU Raymond.

2 MANUSCRITS autographes, [Préface pour *La Lettre et l'Image* de MASSIN, février 1970] ; 3 pages in-8 à en-tête de la nrf, et 1 page et demie in-4.

1 000 - 1 500 €

Beau texte consacré au maquettiste des **Cent mille milliards de poèmes**.

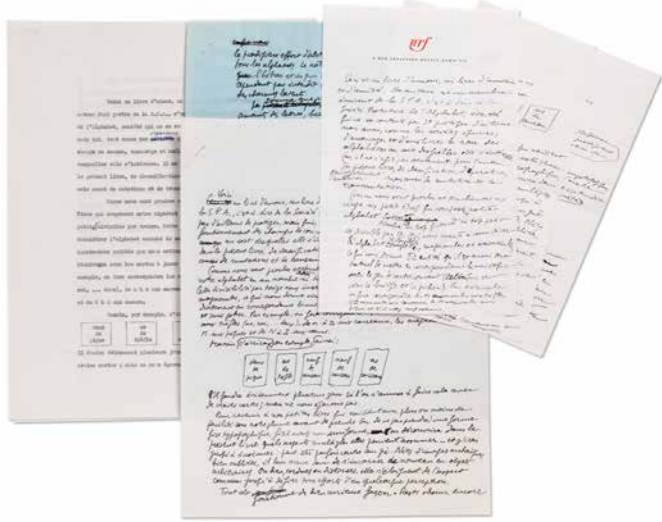
Brouillon et mise au net corrigée de sa préface pour l'ouvrage de MASSIN (1925-2020), *La Lettre et l'Image. La figuration dans l'alphabet latin du VIII<sup>e</sup> siècle à nos jours* (Gallimard, 1970).

La mise au net est écrite au verso de doubles dactylographiés d'une lettre de Queneau à Pierre Guillon, dont un sur papier bleu.

« Voici un livre d'amour, un livre d'amour et d'amitié. Son auteur fait partie de la S.P.A., c'est-à-dire de la Société Protectrice de l'Alphabet, société qui ne se contente pas de protéger, mais, qui, tout comme ces organismes qui alimentent le fonctionnement des champs de course, encourage et améliore la race des alphabètes au sort duquel elle s'intéresse. [...] La somme que voici réserve beaucoup de joie pour les amants des lettres, beaucoup de savoir pour leurs amis ». Queneau cite pour exemple les jeux proposés par Massin et la correspondance entre les lettres de l'alphabet, minuscules et majuscules, et les cartes à jouer, avec cinq croquis de cartes.

Dans le brouillon, Queneau a cherché plusieurs façons de parler des « vertus mystérieuses » de ces « petites bêtes » que sont les lettres, ainsi que de leurs « valeurs mystagogiques ».

**On joint** le tapuscrit corrigé.



204

QUENEAU Raymond.

MANUSCRIT autographe, **Morale élémentaire**, [1973-1975] ; 108 pages in-4, et 16 pages in-4 ou in-8.

15 000 - 20 000 €

Manuscrit complet du dernier recueil poétique de Queneau, avec un dossier complémentaire.

*Morale élémentaire* a paru en octobre 1975 chez Gallimard dans la collection Blanche ; Queneau y a travaillé d'avril 1973 à mai 1975. Il s'agit du dernier recueil poétique de Raymond Queneau, et de son dernier livre. « *Morale élémentaire*, c'est ce que j'ai écrit de mieux », note-t-il dans son journal quelques mois avant sa mort. Le recueil, divisé en trois parties, repose sur une structure cachée complexe. La première partie est composée de 51 « lipolepses », forme inventée par Queneau dans la lignée des exercices oulipiens, les deux suivantes rassemblent 16 et 64 poèmes en prose, exprimant à la fois le moi et le monde, quête spirituelle avant la mort prochaine, organisée selon le *Yi king* ou *Livre des changements*, très ancien livre de sagesse chinoise.

Le manuscrit comprend les manuscrits des trois parties de *Morale élémentaire*.

I. Le manuscrit de la première partie compte 50 pages chiffrées 1-50, au recto de feuillets de papier vélin (27 x 21 cm). Selon les dates placées à la fin de certains poèmes, l'écriture des poèmes a commencé en avril-mai 1973 pour s'achever le « lundi de Pâques 1974 ». Cette partie est composée de ce que Queneau a nommé des « lipolepses », terme forgé à partir de deux verbes grecs signifiant « je prends » et « je laisse ».

Une note autographe de Queneau (1 p. in-4, avec sa dactylographie), jointe au dossier, et destinée à accompagner la publication de certains de ces poèmes dans *La Nouvelle Revue française*, définit la forme fixe de ces poèmes : « D'abord trois fois plus un groupes substantif plus adjectif (ou participe) avec quelques répétitions, rimes, allitérations, échos *ad libitum* ; puis une petite parenthèse de sept vers de une à cinq syllabes ; enfin une conclusion de trois plus un groupes substantif plus adjectif (ou participe) reprenant plus ou moins quelques-uns des vingt-quatre mots utilisés dans la première partie. Des vers de six, sept ou huit syllabes (huit au maximum) dans la parenthèse, mais l'ordre substantif-adjectif est absolument impératif. Des « raisons » purement internes ont déterminé cette forme qui n'a été précédée d'aucune recherche mathématique ou rythmique explicitable »...



204

Le premier poème du recueil (« refait le 15 sept. » est-il noté sur le manuscrit) servira d'exemple :

« Isis sombre	Fruit vert	Animal tacheté
	Néologismes clairs	
Fleur rouge	Attitude transparente	Étoile orangé
	Source claire	
Forêt brune	Sanglier roux	Troupeau bêlant
	Arbre clair	
	Un bateau sur l'eau seulabre suit le courant	
	Un crocodile mord la quille en vain	

Isis ocre Statue meuble Totem abricot  
Néologismes clairs »

Ces poèmes à la structure inflexible n'ont rien d'exercices rhétoriques. Ils sont au contraire chargés d'éléments personnels et dessinent même une sorte d'autobiographie. On retrouve des allusions à sa femme Janine disparue, à son passage dans le surréalisme (« Songe creux / Songe pâle / Songerie blême / Singerie vide »), au bombardement du Havre (« Ville rasée / Ville pliée / Ville concassée / Ruines générales »), au Saint-Germain-des-Prés des années cinquante (« Vertiges vainqueurs / Alcools rocaillieux / Comptoirs sirupeux / Échos noachites »).

Un dossier de poèmes préparatoires ou écartés (14 ff. in-4 ou in-8, dont 6 sur papier de la nrf), à l'encre noire ou au stylo bleu, montre notamment que Queneau avait eu l'idée de composer des lipolepses à partir de poèmes célèbres de la littérature française, ou même de ses propres œuvres ; ainsi pour Mallarmé : « Glaive nu / siècle épouvanté / voix étrange / Sursaut vil », ou pour Pierrot mon ami : « moyenne petite / temps beau / premier feuillet de papier vélin (27 x 21 cm). Il présente des ratures et corrections (249 mots ou passages biffés, corrigés ou ajoutés), et des variantes. Tous les poèmes sont datés, et ont été rédigés du 6 avril au 19 mai 1975, à raison d'un ou deux par jour. Les deux derniers poèmes du manuscrit seront placés en tête de la III<sup>e</sup> partie.

En tête du dossier, un tableau autographe (sur une page d'un cahier d'écolier) est divisé en cases où sont caractérisés en quelques mots les 16 poèmes de *Morale élémentaire* II et les 64 poèmes de *Morale élémentaire* III, d'après le *Yi king*, constitué de 64 kouà, parmi lesquels le *Khièn* représente le principe d'activité ou masculin et le *Khouden* le principe de passivité ou féminin. Dans le tableau dressé par Queneau, où dans chaque case figure un résumé en quelques mots de chaque poème, on peut découvrir la logique d'articulation des textes. On lit ainsi : « 33. la retraite de 1940. 34. aller en avant, Saint Léonard. 35. le printemps. 36. obscurité, forêt de Chantilly », etc. On voit donc comment s'est constituée la dynamique de l'imaginaire du poète ; chaque texte se nourrit d'anecdotes, de détails familiers, de souvenirs personnels, d'allusions littéraires ou mathématiques.

Tous ces éléments se combinent, permettant une lecture polysémique de chaque texte. Le dernier poème du recueil invite d'ailleurs à reprendre la lecture depuis le début : « À onze heures cinquante-neuf minutes comme à vingt-trois heures cinquante-neuf minutes, la fin approche. L'aiguille marche avec précaution vers les ultimes secondes [...] Elle ne s'arrête point et continue sa course, si et seulement si l'animateur a bien remonté le système. On peut alors regarder avec satisfaction le parcours accompli. Pour en arriver là, il aura fallu remuer ciel et terre ». Ces deux derniers mots donnent l'un des sens du titre : cette morale est élémentaire parce qu'elle met en jeu les éléments du Cosmos.

On notera un poème entièrement raturé et écarté du recueil : « Le carnaval met son chapeau haut de forme et sa grande barbe, sa redingote et son gilet et même en plus de tout cela des gants blancs. En ce réussi déguisement, il prend la première rue à gauche, puis la première à gauche donnant dans la précédente et ainsi de suite toujours à gauche. Il espère ainsi sortir du labyrinthe qu'il se construit à lui-même en déplaçant quelques petits blocs de pierre dure. Il patauge dans la boue des théâtres désertés. Il se souille sans cesser son carnaval. Les déguisements s'effilochent, les décors pourrissent. Aimant malsain, le marécage attire les oiseaux du ciel. Ils s'en approchent et le considèrent : un chapeau haut-de-forme s'enfonce lentement dans la vase. Ils n'atterrissent pas sur ce terrain déjeté et reprennent leur envol. » On peut également relever ces lignes biffées : « Cinq minutes d'orthographe, cinq minutes d'arithmétique, cinq minutes de grammaire, cinq minutes de géométrie, cinq minutes d'anglais, cinq minutes de géologie, cinq minutes de grec, cinq minutes de botanique, cinq minutes d'histoire, cinq minutes de zoologie, cinq minutes de géographie, cinq minutes de gymnastique, voilà une heure bien employée ».

Les lipolepses et poèmes écartés ont été publiés dans les « Poèmes inédits » dans l'édition de la Pléiade (p. 923-934).

**On joint** : un tapuscrit de 19 lipolepses préparé pour l'impression, sous le titre *Poèmes*, dans *La Nouvelle Revue Française* en janvier 1974 (21 ff. in-4, 3 corrections autographes) ; le tapuscrit complet du recueil préparé pour l'impression (136 ff. in-4, avec indication typographiques).

**Plus l'édition originale** : *Morale élémentaire* (Paris, Gallimard, 1975), in-8 broché. Un des 58 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre (n° 39), non coupé, à l'état de neuf.

Œuvres complètes, Bibliothèque de la Pléiade, tome I, édition établie par Claude Debon, 1989 (p. 609-699, 923-934, et notice p. 1451-1466).

205

**QUENEAU Raymond et l'OU.CI.PO.**

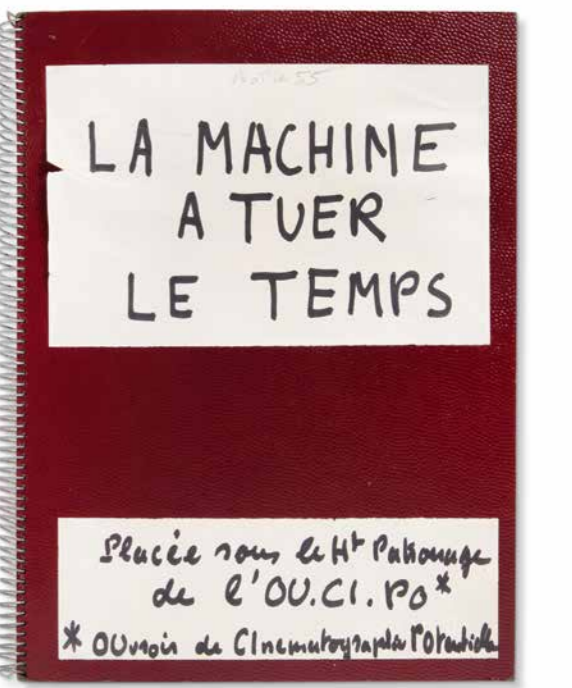
DOSSIER, *La Machine à tuer le temps*, [1974].

1 000 - 1 500 €

**Scénario collectif de l'Oucipo, exercices de style cinématographiques, accompagnés des photos originales de l'histoire de départ.**

L'OU.CI.PO est une branche de l'Oulipo (ouvroir de littérature potentielle), créée en 1974. Comme son nom l'indique, il s'agissait d'appliquer au domaine cinématographique les recherches formelles dont l'Oulipo se servait pour la création littéraire. Le dossier comprend :

- \* Cahier à spirales (32,5 x 23,5 cm) de 42 pages chiffrées avec chacune une photo originale en noir et blanc (11 x 18 cm) correspondant à chaque plan du film, accompagnée de sa légende dactylographiée.
- \* Synopsis (13 p. dactylographiées avec une annotation manuscrite).
- \* Plan du film (7 p. dactylographiées).
- \* Préambule et 3 variations (8 p. dactylographiées).



205

Le cahier porte un titre manuscrit au feutre noir inscrit sur 2 étiquettes : « La Machine à tuer le temps. Placée sous le haut patronage de l'OU. CI. PO \* (\* OUVROIR de Cinématographie POtentielle). Ce scénario est une de ses rares productions.

L'œuvre repose sur un principe semblable à celui des *Exercices de style* : prendre un sujet anodin et le traiter de plusieurs façons, chaque fois en adoptant un genre cinématographique différent ou des procédés de trucage (accéléré, ralenti, répétition de plans, suppression d'images, etc.) Le *Synopsis* porte d'ailleurs le titre d'*Exerstyle de cices* suivi de la mention « (à débattre ? »).

Les 42 photos originales du cahier à spirales présentent la trame du film : un carrefour parisien, des passants, un agent qui règle la circulation, un jeune homme lui demande un renseignement puis hèle une amie, les deux batifolent, elle lui donne un baiser sur la joue qui laisse une trace de rouge à lèvres. Ils regardent un beatnik chanter, un des spectateurs glisse sur une peau de banane. À la fin les deux jeunes gens s'éloignent enlacés, et la dernière image montre le garçon envoyant un baiser à sa compagne. Le dossier qui accompagne ces images explicite le travail proposé aux membres de l'Oucipo : « En se servant uniquement des images dûment répertoriées et inventoriées à l'annexe I, exécuter X... variations cinématographiques qui ne pourront être obtenues que par la seule modification du temps : c'est-à-dire : chronologie, durée – inversion – accélération – décélération – synchronisme – etc... etc... (étant entendu cependant que la bande sonore, quant à elle, pourra subir toute modification qui semblera désirable : parole – bruit – musique) ». Suivent plusieurs exemples possibles : le bouleversement de l'histoire par inversion des plans, la modification de leur durée par le montage, etc.

On possède également trois synopsis de variations. Un pour une version « Abel Gance », avec la « ville tentaculaire », le « flic mis en croix au carrefour », « l'individu broyé écrasé sous les machines, piétiné par la foule ». La deuxième est une variation « antique », avec la foule prosternée devant l'agent de police-dictateur et le beatnik devenu poète lyrique. La troisième est une version « onirique », où grâce à des effets sonores toute l'action ressemble à un rêve. Il semble que Raymond Queneau, qui a encadré le passage et inscrit à côté la lettre « A » ait été tenté par la version « télégramme » ou « petite annonce ».

**On joint** le tapuscrit d'un projet de scénario, *L'Histoire du cinéma... à peu près comme elle a été* (août 1951 ; 2 p. in-4, 2 exemplaires).



206

**QUENEAU Raymond**

MANUSCRITS autographes sur les MATHÉMATIQUES ; environ 3 500 pages principalement in-4 ; plus des tapuscrits et documents divers ; le tout conservé dans 10 classeurs et 3 boîtes.

15 000 - 20 000 €

**Très important ensemble de notes et manuscrits, qui témoignent de la passion de Queneau pour le calcul et les mathématiques, tout au long de sa vie.**

Nous ne pouvons donner ici qu'un aperçu sommaire de ce monumental ensemble. On sait que toute sa vie Raymond Queneau se passionna pour les mathématiques. C'est avec une véritable gourmandise qu'il se plongeait dans les calculs les plus savants, ce dont témoigne sa dignité de membre d'honneur de la « Confrérie des dégustateurs de nombres » créée par son complice François Le Lionnais. Également membre de la plus sérieuse Société mathématique de France depuis 1948, et de l'American Mathematical Society, il fut en relation épistolaire avec les plus grands mathématiciens, comme en attestent notamment ici les lettres du grand logicien Georg KREISEL. Et c'est André Lichnerowicz qui présenta à l'Académie des Sciences la note de Queneau *Sur les suites s-additives*. Ses travaux dans le domaine mathématique ne constituent pas une activité parallèle à son œuvre littéraire. Les deux, au contraire, sont étroitement imbriqués, comme l'indique la présence de calculs au dos de manuscrits de poèmes ou de dactylographies de romans. Sans même parler de la création de l'Oulipo, dont le but déclaré est d'appliquer aux textes littéraires des contraintes mathématiques, l'étude des manuscrits de Queneau montre que, dès le début, ses romans et ses poèmes reposent sur des structures mathématiques cachées.

Mais Raymond Queneau fut aussi un mathématicien « pur », pouvant passer des heures à couvrir des feuillets de calculs et d'équations. L'une de ses contributions les plus originales tient dans ses recherches sur les « suites additives » : on ne peut qu'être saisi par le caractère vertigineux de ces suites de nombres. Il se fit également historien des mathématiques, et l'on a ici son texte le plus long dans cette discipline avec le manuscrit de son étude consacrée à David HILBERT (1862-1943). Si Raymond Queneau ne fut pas lui-même un mathématicien professionnel, il était capable de soutenir l'échange avec les plus grands esprits dans ce domaine. C'est, après Descartes, le seul écrivain à avoir intégré les éléments mathématiques dans une œuvre littéraire. À ses yeux, il n'y avait aucune opposition entre les deux domaines. « La science entière, sous sa forme achevée, se présentera et comme une technique et comme un jeu, c'est-à-dire tout simplement comme se présente l'autre activité humaine : l'art ». À cet égard, les documents rassemblés dans cet ensemble constituent un élément capital pour la compréhension de son œuvre et de sa personnalité.

**A. Apprentissage.**

9 cahiers d'écolier plus des feuillets épars (environ 500 p.) : « Algèbre supérieure », « Mathématiques », « Section D Logic of relations », « Part III Cardinal Arthmetic », « Racines et puissances. Représentations graphiques etc. », « Théorie des jeux ». Ces cahiers témoignent de l'assiduité avec laquelle Queneau s'est penché sur les études algébriques et mathématiques. Certains sont de véritables petits manuels confectionnés par l'écrivain, qui en a dressé la table des matières. Ses lectures sont impressionnantes. On trouve aussi bien des notes tirées d'ouvrages de mathématiciens du début du siècle qu'une synthèse très poussée des *Principes de logistique* de Robert Feys, ou des pages entières en anglais, d'après un ouvrage de logique. Toutes ces pages que Raymond Queneau a conservées sa vie durant constituent le socle théorique à partir duquel vont se développer ses propres recherches.

**B. Les suites.**

Important ensemble d'environ 1 500 pages des recherches et calculs de Queneau sur la théorie des nombres, principalement sur « les suites s-additives ». On compte un millier de feuilles de calculs et de suites de nombres, qui se dépioient parfois en tableaux sur quatre pages collées bout à bout, explorant diverses données : «  $\Delta=0, n=4$  » (13 p.), «  $s=1, u=2$  » (14 p.), «  $s=1, u \geq 2$  » (17 p.), «  $U=2v+3$  » (30 p.), «  $s=0, u=2$  » (36 p.), etc., ou « Fonctions génératrices », « Suites naturelles », « Énumération », « Densité », « 1<sup>er</sup> terme perturbé », « Résultats avancés », etc. Certains de ces calculs sont faits au dos de feuillets des tapuscrits des *Fleurs bleues* ou de *Courir les rues*, d'autres notés au dos de cartons d'invitation. On remarque, outre divers brouillons, au moins quatre versions successives de la note à l'Académie des Sciences, dont une intitulée « *Propriétés élémentaires des suites s-additives*. Exposé de 1966 », et 9 exemplaires du tiré à part du compte rendu du 6 mai 1968 dont un avec corrections autographes. Ce compte rendu de deux pages synthétise un exposé d'une quarantaine de pages, présenté à l'Académie des Sciences le 29 avril 1968, comme le montrent les manuscrits autographes et les tapuscrits corrigés de ce dossier. « Nous appellerons suites s-additives une suite S de nombres entiers strictement croissants »... Les expérimentations de Queneau montrent que toute séquence quelconque de nombres entiers ne peut donner naissance à une suite s-additive ; elle doit pour cela être d'une certaine forme, qui dépend de deux paramètres, les nombres entiers U et V. À force de calculs et d'essais, en changeant les valeurs respectives de s, de U et de V, Queneau montre que certaines de ces suites sont infinies, que d'autres au contraire ne possèdent qu'un nombre fini d'éléments, et que certaines constituent des progressions arithmétiques régulières, alors que d'autres adoptent un comportement « erratique ».

**C. Autres travaux mathématiques.**

Environ 650 pages, sur l'arithmétique, le calcul algébrique, la théorie des groupes, etc. On relève notamment 4 cahiers de recherches arithmétiques ; un manuscrit « Une fonction arithmétique nouvelle » (1966, 10 p.) ; un manuscrit « De la conversion des opérations en fonctions et réciproque-

ment » (24 p., plus 237 p. de notes et calculs) ; des feuillets de « romans mathématiques » ; des résolutions de problèmes (dont le problème de Steinhau) ; des calculs et recherches sur les probabilités et les statistiques, l'emploi du temps, les « équations binômes », les « polynomes », des variations sur le crible, les « carrés multiplicatifs », les « repunits », les « anneaux », les groupes et les antigroupes, les hyperpremiers (avec 9 lettres adressées à Queneau à ce sujet par R. Mougenot, Amin Muwafi, Daniel Salem, D. Starynkevitch), la conjecture de Goldbach, etc. **D. Bourbaki.** 8 cahiers d'écolier, plus des notes autographes (environ 240 pages), plus un tapuscrit fragmentaire. La plupart sont titrés dans le coin supérieur *Bourbaki* ; 3 portent des titres spécifiques : « Nombres "pleins" », « Topologie », « Groupes » ; un porte sur la couverture cette note de François Le Lionnais : « Notes mathématiques (et logiques, et philosophie des math) variées. À conserver et revoir ». Raymond Queneau fut prodigieusement intéressé par les travaux du groupe Bourbaki, et ses *Éléments de mathématique*. Il publia dans le numéro 176 de la revue *Critique*, en janvier 1962, un article intitulé *Bourbaki et les mathématiques de demain* (repris dans le volume *Bords* en 1963), dont on a ici les notes préparatoires et des fragments du tapuscrit. En outre, sur trois cahiers, il a ébauché des « Notes bourbakiennes » en vue d'un ouvrage plus ambitieux, car, note-t-il, « tout Bourbaki ne devrait pas tenir en un cahier ». Commentant Bourbaki, il réfléchit sur les concepts de définition, de démonstration ou d'intuition. Citant des passages du livre, il avance des objections ou des remarques : « Si la math. est contradictoire, la métamath. (qui lui a emprunté ses raisonnements) n'aboutit qu'à un résultat illusoire.. Pour que cela soit possible, il faudrait que la "démonstration" emprunte ses arguments à un langage formalisable moins riche. Or Gödel a démontré que cela est impossible pour un langage assez riche en axiomes pour y formuler les résultats de l'arithmétique classique. Bourbaki emploie "dilemme" ; ne faudrait-il pas "cercle vicieux" ? »...





#### E. Mathématiques et littérature.

*Contribution à la pratique de la méthode lescurienne S + 7* (ms 6 p., tapuscrit 6 p.) est un jeu oulipien : il s'agit de remplacer dans un texte chaque substantif par celui qui le suit de sept places dans un dictionnaire choisi. Queneau applique ici la méthode à l'un de ses propres exercices de style en utilisant deux dictionnaires différents. Ces pages s'accompagnent d'un essai de lipogramme, texte écrit en s'interdisant la lettre e ; ainsi : « Il but du vin itou, du rhum, du whisky, du coco, puis il dort sur un roc »... *La Relation X prend Y pour Z*. Le manuscrit (11 p. en partie sur papier de la nrf) est accompagné du tapuscrit et des épreuves pour le programme de la fête annuelle de Polytechnique (décembre 1965). Superbe exemple du résultat comique auquel peut aboutir la mise en équation d'une situation de la vie quotidienne. Observant que prendre une personne pour une autre peut se ramener à la formule  $XY=Z$ , Queneau conçoit une série de graphes qui déclinent la situation sous forme de vaudeville, de roman feuilleton, d'asile de fous, etc.

*Quelques remarques sommaires relatives aux propriétés aérodynamiques de l'addition* (ms 2 p., plus tapuscrit en double) : « Dans toutes les tentatives faites jusqu'à nos jours pour démontrer que  $2+2=4$ , il n'a jamais été tenu compte de la vitesse du vent »...

Notons encore deux manuscrits autographes : « Selon Ibcrate le géomètre » (1956, 2 p., au verso notes sur la littérature persane), « Ce que j'aime dans les mathématiques » (1 p.) ; le tapuscrit de *Calcul matriciel et langage* (communication à l'Oulipo, 13 p.) ; plus une liste d'adresses parisiennes de savants.

#### F. David Hilbert.

Ensemble d'environ 190 pages autographes (plus des tapuscrits) consacré à l'œuvre du mathématicien allemand David HILBERT (1862-1943), sur lequel Raymond Queneau a accumulé ici les notes de lecture, les recherches biographiques et bibliographiques, matériaux préparatoires aux deux études dont on a ici les manuscrits et tapuscrits. Le dossier *Philosophie et histoire des mathématiques d'après Hilbert* concerne une communication faite à l'Oulipo en janvier 1975 : *David Hilbert*, étude d'ensemble sur sa vie et son œuvre (32 p.), dans laquelle l'admiration perce à chaque ligne. *Les Fondements de la littérature d'après David Hilbert*, paru dans la Bibliothèque oulipienne en mars 1976, est le tout dernier texte publié de son vivant par l'écrivain ; on peut en lire ici les brouillons (25 p.) et le manuscrit de la première version (9 p.). Queneau, à partir des raisonnements d'Hilbert, y revient sur le problème qui n'a cessé de l'occuper : le rapport des mathématiques et du langage. Détournant une phrase de Hilbert, il pose ce théorème : « Entre deux mots d'une phrase, il en existe une infinité d'autres », car il faut « admettre l'existence de ce que, suivant l'exemple de la vieille géométrie projective, nous appellerons "mots imaginaires" ou "mots à l'infini". Toute phrase comprend une infinité de

mots ; on n'en perçoit qu'un nombre fort limité, les autres se trouvant à l'infini. Bien des esprits en ont eu le pressentiment, mais jamais la nette conscience. [...] Il sera désormais impossible à la rhétorique de ne plus tenir compte de ce théorème capital. La linguistique pourra également en faire son profit ».

#### G. Correspondance de Georg Kreisel.

61 lettres (dont 59 L.A.S.) de Georg KREISEL (1923-2015) à Raymond Queneau (115 pages). Passionnante correspondance amicale et mathématique, de 1961 à 1975, que complètent 2 L.A.S. de R. Queneau, et un tapuscrit anglais de Kreisel.

Elle s'ouvre sur une longue lettre de 8 pages (6 novembre 1961), commentant l'article de Queneau sur Bourbaki. Le 1<sup>er</sup> janvier 1962, Kreisel répond à l'envoi d'un texte de Queneau sur les conjonctures fausses : « La démonstration que tout nombre entier est intéressant me semble fausse. (Fausse, et non pas "fausse" !). 1<sup>o</sup> On n'a aucune raison pour supposer que chaque nombre est ou intéressant ou ne l'est pas (la loi du tiers exclu). Si le plus petit qui n'est pas intéressant, devient intéressant de ce fait même, il cesse d'être intéressant de ce fait quand il est mis dans la première classe (imprédictativité vicieuse !) »... Kreisel réagit à chaque nouvelle parution de Queneau. Par exemple sur *Le Voyage en Grèce* : « Évidemment les méchancetés de vos analyses sont très amusantes ; elles surmontent la difficulté intrinsèque de dire quelque chose de valeur dans une analyse d'une chose sans valeur ». Il commente aussi les travaux d'autres mathématiciens, comme par exemple ceux de Jean Dieudonné, membre de Bourbaki : « La distinction qu'il voulait exprimer me semble tout à fait fondée sur le plan esthétique : les mathématiques abstraites (=nobles) se présentent sous une forme "arrondie" ou complète ; en particulier, on a rarement des problèmes qui s'imposent (et par conséquent il y a des fortes chances qu'on reste content – un peu – d'une solution donnée. Par contre les mathématiques plus ou moins appliquées (=serviles), aux notions qui nous sont très familières ou bien en mathématiques ou bien en dehors se présentent rarement d'une façon "arrondie" à cause des associations que toute solution inspire ». Son esprit caustique se manifeste à de nombreuses reprises ; ainsi : « Le chef du gouvernement autrichien trouve que le but des nouvelles à la radio (autrichienne) est d'amuser plutôt que d'informer les gens. Je crois qu'il convient de regarder des conférences aux séminaires philosophiques dans la même optique »...

S'y ajoute une correspondance mathématique, soit une cinquantaine de lettres de mathématiciens à Raymond Queneau : Georg Kreisel, Claude Berge, René Moreau, G.A. Dirac, Stanislaw Ulam, Henri Cartan, F. Le Lionnais, Jean-Pierre Serre (2), Pau Belgodère (7, 1945-1949), etc. ; plus des brouillons ou copies de lettres de R. Queneau, des correspondances reçues de sociétés savantes, et des tirés à part.



207



208



209



210

207

#### QUENEAU Raymond.

Aquarelle gouachée, **Chat noir** ; 26 x 35 m à vue (encadrée).

1 000 - 1 500 €

Chat noir sur fond jaune.  
Raymond Queneau. *Dessins, gouaches et aquarelles* (Paris, Buchet-Chastel, 2003, n° 149).

208

#### QUENEAU Raymond.

Aquarelle gouachée, **Tête de femme** ; 33 x 25 cm.

1 000 - 1 500 €

Visage féminin, à la chevelure noire rehaussée de bleu. La peau et le cou sont colorés de brun, d'où ressortent l'éclat des yeux et les deux traits rouges des lèvres.  
Raymond Queneau. *Dessins, gouaches et aquarelles* (Paris, Buchet-Chastel, 2003, n° 113).

209

#### QUENEAU Raymond.

Aquarelle gouachée, **Tête de femme rousse** ; 32 x 25 cm.

1 000 - 1 500 €

Portrait de femme. Étonnante composition, pleine de mouvement. Le coup de pinceau est rapide. Sur un fond vert se détache la chevelure rouge, tandis qu'un grand chevron jaune dont la pointe est située dans l'axe du nez traverse toute la feuille.  
Raymond Queneau. *Dessins, gouaches et aquarelles* (Paris, Buchet-Chastel, 2003, n° 88).

210

#### QUENEAU Raymond.

Plume et aquarelle, **Scène de bar** ; 25 x 31,5 cm.

1 000 - 1 500 €

Trois consommateurs sont assis au comptoir d'un bar derrière lequel officie un serveur vêtu de blanc. La peinture est composée selon une diagonale qui part du coin inférieur gauche vers le coin supérieur droit.  
Raymond Queneau. *Dessins, gouaches et aquarelles* (Paris, Buchet-Chastel, 2003, n° 76).



211

**QUENEAU Raymond.**

Aquarelle gouachée, **Vue d'intérieur** ; 27 x 37 cm.

**1 500 - 2 000 €**

Composition en perspective où deux portes ouvrent sur une autre chambre, elle-même donnant sur une fenêtre. Les grands aplats bleu, blanc et jaune, la nudité des murs donnent à l'œuvre une atmosphère silencieuse et sereine.

Raymond Queneau. *Dessins, gouaches et aquarelles* (Paris, Buchet-Chastel, 2003, n° 79).



212

**QUENEAU Raymond.**

Aquarelle gouachée, **Nature morte aux tomates** ; 24 x 31 cm.

**1 000 - 1 500 €**

Une assiette de tomates devant un bocal, sur une nappe bleu pâle. Raymond Queneau. *Dessins, gouaches et aquarelles* (Paris, Buchet-Chastel, 2003, n° 128).



213

**QUENEAU Raymond.**

Aquarelle gouachée, **Nature morte au réveil**, signée « R. Queneau » ; 42 x 26 cm.

**1 000 - 1 500 €**

Sur fond jaune sont disposés un réveil, un flacon, deux vases et une boîte, peints en noir, relevés de légères touches vertes et bleues.

214

**QUENEAU Raymond.**

Gouache, **L'Homme-oiseau** ; 61 x 22 cm (fente sur le côté gauche).

**1 500 - 2 000 €**

Composition en hauteur où se superposent deux personnages de profil, l'un en pied à tête d'oiseau et le second dont on ne voit que la tête. Le fond jaune évoque un rideau de cirque.

Raymond Queneau. *Dessins, gouaches et aquarelles* (Paris, Buchet-Chastel, 2003, n° 157).



215

215

**QUENEAU Raymond.**

Ensemble d'environ 210 ouvrages.

**100 - 150 €**

Éditions diverses de textes de Queneau, livres de poche, traductions ; documentation sur Queneau, revues, etc.



214

## CONDITIONS GÉNÉRALES DE VENTE

La vente sera faite au comptant et conduite en Euros.  
Les acquéreurs paieront, en sus des enchères, des frais de 25%<sup>HT</sup> soit 30%<sup>TTC</sup>. (Pour les livres uniquement bénéficiant d'une TVA réduite: 25%<sup>HT</sup> soit 26,37%<sup>TTC</sup>).  
Les acquéreurs via le live paieront, en sus des enchères et des frais acheteurs, une commission de 1,80%<sup>TTC</sup> (frais 1,5%<sup>HT</sup> et TVA 0,30%) qui sera reversée à la plateforme Drouot Digital (cf. Enchères via Drouot Digital).

Attention :

- + Lots faisant partie d'une vente judiciaire suite à une ordonnance du Tribunal honoraires acheteurs: 14.28 %<sup>TTC</sup>
- \* Lots dans lesquels la SVV ou un de ses partenaires ont des intérêts financiers.
- \* Lots en importation temporaire et soumis à des frais de 5,5 % (20 % pour les bijoux, les automobiles, les vins et spiritueux et les multiples – casques de F1 par exemple) à la charge de l'acquéreur en sus des frais de vente et du prix d'adjudication, sauf si acquéreur hors UE.
- # Lots visibles uniquement sur rendez-vous
- ~ Lot fabriqué à partir de matériaux provenant d'espèces animales. Des restrictions à l'importation sont à prévoir.

Le législateur impose des règles strictes pour l'utilisation commerciale des espèces d'animaux inertes. La réglementation internationale du 3 Mars 1973 (CITES) impose pour les différentes annexes une corrélation entre le spécimen et le document prouvant l'origine licite. Ce règlement retranscrit en droit Communautaire Européen (Annexes A/B/C) dans la Règle 338/97 du 9/12/1996 permet l'utilisation commerciale des spécimens réglementés (CITES) sous réserve de présentation de documents prouvant l'origine licite: ces documents pour cette variation sont les suivants :

- Pour l'Annexe A: C/C fourni reprenant l'historique du spécimen (pour les spécimens récents)
- Pour l'Annexe B: Les spécimens aviens sont soit bagués soit transpondés et sont accompagnés de documents d'origine licite. Le bordereau d'adjudication de cette vacation doit être conservé car il reprend l'historique de chaque spécimen. Pour les spécimens récents protégés repris au Code de l'Environnement Français, ils sont tous nés et élevés en captivité et bénéficient du cas dérogatoire de l'AM du 14/07/2006. Ils peuvent de ce fait être utilisés commercialement au vu de la traçabilité entre le spécimen et les documents justificatifs d'origine licite. Les autres spécimens bénéficiant de datation antérieure au régime d'application (AM du 21/07/2015) peuvent de ce fait être utilisés commercialement.

Pour les spécimens antérieurs à 1947 présents sur cette vacation, ils bénéficient du cas dérogatoire du Règle 338/97 du 9/12/1996 en son article 2 m permettant leur utilisation commerciale. En revanche, pour la sortie de l'UE de ces spécimens un Cites pré-convention est nécessaire. Pour les spécimens d'espèce chassables (CH) du continent Européen et autres, l'utilisation commerciale est permise sous certaines conditions. Pour les espèces dites domestiques (D) présentes dans cette vacation, l'utilisation commerciale est libre. Pour les spécimens anciens dits pré-convention (avant 1975) ils respectent les conditions de l'AM du 23/12/2011 et de ce fait, peuvent être utilisés commercialement. Les autres spécimens de cette vacation ne sont pas soumis à la réglementation (NR) et sont libres de toutes utilisations commerciales. Le bordereau d'adjudication servira de document justificatif d'origine licite. Pour une sortie de l'UE, concernant les Annexes I/A, II/B et III/C un CITES de réexport sera nécessaire, celui-ci étant à la charge du futur acquéreur.

### GARANTIES

Conformément à la loi, les indications portées au catalogue engagent la responsabilité de la SAS Claude Aguttes et de son expert, compte tenu des rectifications annoncées au moment de la présentation de l'objet portées au procès-verbal de la vente. Les attributions ont été établies compte tenu des connaissances scientifiques et artistiques à la date de la vente.

L'ordre du catalogue sera suivi.

Une exposition préalable permettant aux acquéreurs de se rendre compte de l'état des biens mis en vente, il ne sera admis aucune réclamation une fois l'adjudication prononcée. Les reproductions au catalogue des œuvres sont aussi fidèles que possible, une différence de coloris ou de tons est néanmoins possible. Les dimensions ne sont données qu'à titre indicatif.

Le texte en français est le texte officiel qui sera retenu en cas de litige. Les descriptions d'autres langues et les indications de dimensions en inches ne sont données qu'à titre indicatif et ne pourront être à l'origine d'une réclamation.

L'état de conservation des œuvres n'est pas précisé dans le catalogue, les acheteurs sont donc tenus de les examiner personnellement avant la vente. Il ne sera admis aucune réclamation concernant d'éventuelles restaurations une fois l'adjudication prononcée.

Les rapports de conditions demandés à la SAS Claude Aguttes et à l'expert avant la vente sont donnés à titre indicatifs. Ils n'engagent nullement leurs responsabilités et ne pourront être à l'origine d'une réclamation juridique. En aucun cas, ils ne remplacent l'examen personnel de l'œuvre par l'acheteur ou par son représentant.

### ENCHÈRES

Le plus offrant et dernier enchérisseur sera l'adjudicataire.

En cas de double enchère reconnue effective par le Commissaire-priseur, le lot sera remis en vente, tous les amateurs présents pouvant concourir à cette deuxième mise en adjudication.

Important: Le mode normal pour enchérir consiste à être présent dans la salle de vente. Toutefois, nous acceptons gracieusement de recevoir des enchères par téléphone d'un acquéreur potentiel qui se sera manifesté avant la vente. Notre responsabilité ne pourra être engagée notamment si la liaison téléphonique n'est pas établie, est établie tardivement, ou en cas d'erreur ou omissions relatives à la réception des enchères par téléphone.

Nous acceptons gracieusement les ordres d'enchérir qui ont été transmis. Nous n'engageons pas notre responsabilité notamment en cas d'erreur ou d'omission de l'ordre écrit.

En portant une enchère, les enchérisseurs assument la responsabilité personnelle de régler le prix d'adjudication, augmenté des frais à la charge de l'acheteur et de tous impôts ou taxes exigibles. Sauf convention écrite avec la SAS Claude Aguttes, préalable à la vente, mentionnant que l'enchérisseur agit comme mandataire d'un tiers identifié et agréé par la SAS Claude Aguttes, l'enchérisseur est réputé agir en son nom propre. Nous rappelons à nos vendeurs qu'il est interdit d'enchérir directement sur les lots leur appartenant.

### ENCHÈRES VIA DROUOT DIGITAL OU AUTRE PLATEFORME LIVE

Une possibilité d'enchères en ligne est proposée. Elles sont effectuées sur le site internet drouotonline.com, qui constitue une plateforme technique permettant de participer à distance par voie électronique aux ventes aux enchères.

La société Aguttes ne saurait être tenue pour responsable de l'interruption d'un service Live en cours de vente ou de tout autre

disfonctionnement de nature à empêcher un acheteur d'enchérir via une plateforme technique offrant le service Live. L'interruption d'un service d'enchères Live en cours de vente ne justifie pas nécessairement l'arrêt de la vente aux enchères par le commissaire-priseur.

### RETRAIT DES ACHATS

Les lots qui n'auraient pas été délivrés le jour de la vente, seront à enlever sur rendez-vous, une fois le paiement encaissé.

Pour organiser le rendez-vous de retrait, veuillez contacter le responsable indiqué en ouverture du catalogue.

Sauf dispositions spécifiques mentionnées dans le présent catalogue, les conditions de retrait des achats sont les suivantes :

Au-delà d'un délai de quinze jours de stockage gracieux à AGUTTES-Neuilly, ce dernier sera facturé :

- 15 € / jour de stockage coffre pour les bijoux ou montres d'une valeur < à 10 000 € & 30 €/ jour pour ceux d'une valeur > à 10 000 €.

- 3 € / jour pour tous les autres lots < 1m³ & 5€/jour/m³ pour tous ceux > 1m³

Il est conseillé aux adjudicataires de procéder à un enlèvement de leurs lots dans les meilleurs délais afin d'éviter ces frais de magasinage qui sont à régler avant l'enlèvement.

Le magasinage n'entraîne pas la responsabilité du Commissaire-Priseur ni de l'expert à quelque titre que ce soit.

Dès l'adjudication, l'objet sera sous l'entière responsabilité de l'adjudicataire. L'acquéreur sera lui-même chargé de faire assurer ses acquisitions, et la SAS Claude Aguttes décline toute responsabilité quant aux dommages que l'objet pourrait encourir, et ceci dès l'adjudication prononcée.

Les lots seront délivrés à l'acquéreur en personne ou au tiers qu'il aura désigné et à qui il aura confié une procuration originale et une copie de sa pièce d'identité.

Les formalités d'exportations (demandes de certificat pour un bien culturel, licence d'exportation) des lots assujettis sont du ressort de l'acquéreur et peuvent requérir un délai de 4 mois. L'étude est à la disposition de ses acheteurs pour l'orienter dans ces démarches ou pour transmettre les demandes au Service des Musées de France.

### RÈGLEMENT DES ACHATS

Nous recommandons vivement aux acheteurs de nous régler par carte bancaire ou par virement bancaire.

Conformément à l'article L.321-14 du code du commerce, un bien adjugé ne peut être délivré à l'acheteur que lorsque la société en a perçu le prix ou lorsque toute garantie lui a été donnée sur le paiement du prix par l'acquéreur.

Moyens de paiement légaux acceptés par la comptabilité:

- Espèces: (article L.112-6: article L.112-8 et article L.112-8 al 2 du code monétaire et financier)
  - Jusqu'à 1 000 €
  - Ou jusqu'à 15 000 € pour les particuliers qui ont leur domicile fiscal à l'étranger (sur présentation de passeport)

- Paiement en ligne sur (jusqu'à 10 000 €): <http://www.aguttes.com/paiement/index.jsp>
- Virement: Du montant exact de la facture (les frais bancaires ne sont pas à la charge de l'étude) provenant du compte de l'acheteur et indiquant le numéro de la facture.

<div>Banque de Neuflize, 3 avenue Hoche 75008 Titulaire du compte: Claude AGUTTES SAS Code Banque 30788 – Code guichet 00900 N° compte 02058690002 – Clé RIB 23 IBAN FR76 3078 8009 0002 0586 9000 223 BIC NSMBFRPPXXX</div>
--

- Carte bancaire: une commission de 1.1%<sup>TTC</sup> sera perçue pour tous les règlements > 50 000 €
- Carte American Express: une commission de 2.95%<sup>TTC</sup> sera perçue pour tous les règlements.
- Les paiements par carte à distance et les paiements fractionnés en plusieurs fois pour un même lot avec la même carte ne sont pas autorisés.
- Chèque: (Si aucun autre moyen de paiement n'est possible)
  - Sur présentation de deux pièces d'identité
  - Aucun délai d'encaissement n'est accepté en cas de paiement par chèque
  - La délivrance ne sera possible que vingt jours après le paiement
  - Les chèques étrangers ne sont pas acceptés

### DÉFAUT DE PAIEMENT

Les règlements sont comptants.

La SAS CLAUDE AGUTTES réclamera à l'adjudicataire défaillant des intérêts au taux légal majoré de 5 points et le remboursement des coûts supplémentaires engagés par sa défaillance, avec un minimum de 500€, incluant en cas de revente sur folle enchère :

- la différence entre son prix d'adjudication et le prix d'adjudication obtenu lors de la revente
- les coûts générés par ces nouvelles enchères

### COMPÉTENCES LÉGISLATIVE ET JURIDICTIONNELLE

Conformément à la loi, il est précisé que toutes les actions en responsabilité civile engagées à l'occasion des prisées et des ventes volontaires et judiciaires de meuble aux enchères publiques se prescrivent par cinq ans à compter de l'adjudication ou de la prisée. La loi française seule régit les présentes conditions générales d'achat. Toute contestation relative à leur existence, leur validité, leur opposabilité à tout enchérisseur et acquéreur, et à leur exécution sera tranchée par le tribunal compétent du ressort de Paris (France).



**PEFC® 10-31-1510 / Certifié PEFC** / Le papier utilisé pour ce catalogue est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées / [pefc-france.org](http://pefc-france.org)

CONDITIONS OF SALE

Purchased lots will become available only after full payment has been made. The sale will be conducted in Euros. In addition to the hammer price, the buyer agrees to pay a buyer's premium along with any applicable value added tax. Buyers will pay, in addition to the bids, a fee of 25% exclusive of tax, so 30% inclusive of tax. Books (25% + VAT amounting to 26,375%). In addition to the hammer price and buyer's premium, live auction buyers will pay a 1,80%<sup>TTC</sup> (fees 1,5%<sup>HT</sup> + 0,30% VAT) commission to the Drouot Digital platform.

- NB:
- + Auction by order of the court further to a prescription of the court, buyers fees 14,28% VTA included.
  - ° Lots on which the auction house or its partners have a financial interest
  - \* Lots which have been temporarily imported and are subject to a buyer's fee of 5.5% (20% for jewelry, motorcars, wines and spirits and multiples – F1 helmet) in addition to the hammer price and sale fees.
  - # An appointment is required to see the piece
  - ~ This lot contains animal materials. Import restrictions are to be expected and must be considered.

The legislator imposes strict rules for the commercial use of inert animal species. The international regulations of March 3, 1973 (CITES) requires for different annexes a correlation between the specimen and the documentation proving the origins to be lawful. This regulation transcribed in European Community law (Annexes A/B/C) in Rule 338/97 of 9/12/1996 permits commercial use of regulated specimens (CITES) upon presentation of documentation proving lawful origin; these documents for this variation are as follows:

- For Annex A: C/C provided outlining the specimen's history (for specimens of recent date)
- For Annex B: Bird specimens are either banded or equipped with transponders, and are accompanied by documents of licit origin.

The auction's sale record must be conserved as it contains the complete history of every specimen.

All cases concerning specimens of recent date that are protected under the French Environmental Code and which were born and raised in captivity are permitted by the derogation clause AM of 14/07/2006. As such, they can be used commercially provided traceability between the specimen and the documentation proving licit origins. Other specimen cases dating prior to clause AM of 21/07/2015 can, due to this fact, be used commercially. Specimens dating before 1947 included in this auction sale benefit from clause 2M of the derogatory Rule 228/97 of 9/12/1996, permitting their use for trade. However, exporting them outside of the EU them requires a pre-CITES Convention agreement. For huntable species of the European continent and elsewhere, commercial use is allowed under certain conditions. Domesticated species (D) included in this auction sale are free for trade. Old specimens from before the Convention (i.e. before 1975) comply with the conditions of the AM of 23/12/2011 and, as such, are free for trade. The other specimens in this auction sale are not subject to NR regulations and are free for commercial use and trade. The auction record will substantiate their licit origin.

To leave the EU, with regards to the Annexes I/A, II/B et III/C, a CITES re-export document at the expense of the acquirer will be necessary.

**GUARANTEES**

The SAS Claude Aguttes is bound by the indications stated in the catalogue, modified only by announcements made at the time of the sale noted in the legal records thereof. Attributions were made according to scientific and artistic knowledge at the time of the auction.

An exhibition prior to the sale permits buyers to establish the conditions of the works offered for sale and no claims will be accepted after the hammer has fallen. Some difference may appear between the original work and its illustration, there will be no claims in such matter. The French text is the official text that will be retained in the event of a dispute. The descriptions in other languages and the indications of dimensions in inches are given only as an indication and cannot be at the origin of a complaint.

The condition of the works is not specified in the catalogue, buyers are required to study them personally. No requests will be accepted concerning restorations once the hammer has fallen. Any condition report requested from SAS Claude Aguttes and the expert before the sale is provided as an indication only. It shall by no means incur their liability may not constitute a basis for legal claim after the sale. It cannot replace a personal examination of the work by the buyer or his representative.

**BIDS**

The highest and final bidder will be the purchaser. Should the auctioneer recognize two simultaneous bids on one lot, the lot will be put up for sale again and all those present in the saleroom may participate in this second opportunity to bid.

Important: Bidding is typically conducted in the auction house. However, we may graciously accept telephone bids from potential buyers who have made the request.

We bear no responsibility whatsoever in the case of uncompleted calls made too late and/or technical difficulties with the telephone. We also accept absentee bids submitted prior to the sale. Aguttes won't be held responsible in case of errors and omissions with the execution of the written bids. We reserve the right to accept or deny any requests for telephone or absentee bidding.

In carrying a bid, bidders assume their personal responsibility to pay the hammer price as well as all buyer's fees and taxes chargeable to the buyer. Unless a written agreement established with Claude AGUTTES SAS, prerequisite to the sale, mentioning that the bidder acts as a representative of a third party approved by Claude AGUTTES SAS, the bidder is deemed to act in his or her own name.

We remind our sellers that bidding on their own items is forbidden.

**BIDS THROUGH DROUOT DIGITAL OR OTHER LIVE PLATFORM**

Live bidding is allowed during the auction. Bids are made through drouotonline.com, which is a platform that allows remote electronic bidding.

Aguttes auction house will not be to blame for any technical difficulties or malfunctioning of any kind that prevents buyers from bidding online through live platforms. The break in transmission of a live bidding service during the auction doesn't necessarily justify its halt by the auctioneer.

**COLLECTION OF PURCHASES**

The lots not claimed on the day of the auction can be retrieved by appointment: please contact the person in charge.

For lots placed in warehouses, costs and expenses will be at the buyer's charge.

For lots stored at Aguttes – except specific conditions if mentioned (Mobilier & objets d'art & Design) – buyers are advised that the following storage costs will be charged:

- 15 € / day for lots < € 10,000, and 30 € / day for lots > € 10,000
- 3 € / day for any other lot < 1m³ & 5 € / day / m³ for the ones > 1m³.

Buyers are advised to collect successful lots as soon as possible to avoid handling and storage costs which will be required before collection of purchase.

The auctioneer is not responsible for the storage of purchased lots. If payment is made by wire transfer, lots may not be withdrawn until the payment has been cleared, foreign cheques are not accepted. From the moment the hammer falls, sold items will become the exclusive responsibility of the buyer. The buyer will be solely responsible for the insurance, L'Hôtel des Ventes de Neuilly assumes no liability for any damage to items which may occur after the hammer falls.

The purchased lots will be delivered to the buyer in person. Should the buyer wish to have his/her lot delivered to a third party the person must have a letter of authorization along with a photocopy of the identity card of the buyer.

Export formalities can take 4 months to process and are the buyer's responsibility. Please contact the Hôtel des ventes de Neuilly if you need more information concerning this particular matter.

**PAYMENT**

We recommend that buyers pay by credit card or electronic bank transfer.

In compliance with Article L.321-14 of French commercial law, a property sold at auction can be delivered to the buyer only once the auction firm has received payment or complete guarantee of payment. Legally accepted means of payment include:

- Cash (article L.112-6, L.112-8 and Article Article L.112-8 paragraph 2 of the Monetary and Financial Code)
  - max. 1 000 €
  - max. 15 000 € for private individuals who have their tax domicile abroad (upon presentation of a valid passport)
- Payment on line (max 10 000 €): <http://www.aguttes.com/paiement/index.jsp>

- Electronic bank transfer
- The exact amount of the invoice from the buyer's account and indicating the invoice number. (Note: Bank charges are the buyer's responsibility.)

Banque de Neuflize, 3 avenue Hoche 75008  
Titulaire du compte : Claude AGUTTES SAS  
Code Banque 30788 – Code guichet 00900  
N° compte 02058690002 – Clé RIB 23  
IBAN FR76 3078 8009 0002 0586 9000 223  
BIC NSMBFRPPXXX

- Credit cards: 1.1%<sup>TTC</sup> commission will be charged for lots > 50 000€.
- American Express: 2.95%<sup>TTC</sup> commission will be charged.
- Distance payments and multi-payments for one lot with the same card are not allowed.
- Cheques (if no other means of payment is possible)
  - Upon presentation of two pieces of identification
  - Important: Delivery is possible after 20 days
  - Cheques will be deposited immediately. No delays will be accepted.
  - Payment with foreign cheques will not be accepted.

**PAYMENT DEFAULT**

Settlements are cash.

In the event of late payment on winning bids SAS CLAUDE AGUTTES will claim the legal rate of interest, plus five percent. A minimum fee of €500 will also be due for any other costs incurred by reason of default, including the following in the case of resale on false bidding:

- The difference between the price at which the lot was auctioned and the price obtained at its resale;
- The costs incurred by new auctioning.

**LAW AND JURISDICTION**

In accordance with the law, it is added that all actions in public liability instituted on the occasion of valuation and of voluntary and court-ordered auction sales are barred at the end of five years from the hammer price or valuation. These Conditions of purchase are governed by French law exclusively. Any dispute relating to their existence, their validity and their binding effect on any bidder or buyer shall be submitted to the exclusive jurisdiction of the Courts of France.

If a customer feels that he or she has not received a satisfactory response, he or she is advised to contact the head of the relevant department directly, as a matter of priority. In the absence of a response within the specified time limit, the customer may then contact customer service at [serviceclients@aguttes.com](mailto:serviceclients@aguttes.com), which is attached to the Quality Department of SVV Aguttes.

LES COLLECTIONS



ARISTOPHIL

GUSTAVE FLAUBERT (1821-1880).  
MANUSCRIT AUTOGRAPHE «NOVEMBRE»

LITTÉRATURE

PROCHAINE VENTE  
MARS 2022, NEUILLY-SUR-SEINE

CONTACT SOPHIE PERRINE | +33 (0)1 47 45 06 44 | perrine@aguttes.com

EXPERT THIERRY BODIN | Syndicat Français des Experts Professionnels en Œuvres d'Art  
+33 (0)1 45 48 25 31 | lesautographes@wanadoo.fr



LES OPÉRATEURS DE VENTE POUR LES COLLECTIONS ARISTOPHIL

OPÉRATEUR POUR CETTE VENTE :

AGUTTES

DROUOT  
DIGITAL  
Live

CATALOGUE VISIBLE SUR  
COLLECTIONS-ARISTOPHIL.COM ET AGUTTES.COM

Comment acheter chez Aguttes ?

Buying at Aguttes ?

S'abonner à notre newsletter  
et nous suivre sur les réseaux sociaux

Être informé de notre actualité sur les réseaux sociaux

S'inscrire à la newsletter (QR code) pour être informé des Temps forts chez Aguttes, suivre les découvertes de nos spécialistes et recevoir les e-catalogues

1



Subscribe to Our Newsletter and Follow Us on Social Media

Subscribe to our newsletter and stay update about Aguttes» Highlights, receive Aguttes specialists» discoveries and e-catalogues.

Stay informed about our upcoming auctions and daily news with our social accounts.

Avant la vente, demander  
des informations au département

Nous vous envoyons des informations complémentaires par e-mails: rapports de condition, certificats, provenance, photos...

Nous vous envoyons des photos et vidéos complémentaires par MMS, WhatsApp, WeChat.

2



Request the Specialists Departments for Information on a Lot Prior to Sale

We will send you additional information by e-mail: condition reports, certificate of authenticity, provenance, photos...

Échanger avec un spécialiste  
et voir l'objet

Nous vous accueillons pour une visite privée sur rendez-vous.

Nous vous proposons comme d'habitude de vous rendre à l'exposition publique quelques jours avant la vente.

Si vous ne pouvez pas vous déplacer, nous programmons une conversation audio ou vidéo pour échanger.

3



Meet our specialists

We will welcome you by appointment for a private viewing.

As usual, we will invite you to the public viewing taking place a few days prior to sale.

If you are unable to attend, we will schedule a conversation or video call to discuss further.

Enchérir

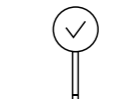
S'enregistrer pour enchérir par téléphone auprès de [bid@aguttes.com](mailto:bid@aguttes.com)

S'enregistrer pour enchérir sur le live (solution recommandée pour les lots à moins de 5000€)

Laisser une enchère maximum auprès de [bid@aguttes.com](mailto:bid@aguttes.com)

Venir et enchérir en salle

4



Place Your Bid

Contact [bid@aguttes.com](mailto:bid@aguttes.com) and register to bid by phone.

Register to bid live (recommended for lots under €5,000).

Submit an Absentee Bid at [bid@aguttes.com](mailto:bid@aguttes.com) and allow the auctioneer to execute this on your behalf.

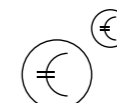
Bid in person in our saleroom.

Payer et récupérer son lot

Régler son achat (idéalement paiement en ligne / carte ou virement bancaire)

Venir ensuite récupérer son lot ou missionner un transporteur

5



Pay and Receive Your Property

Pay for your purchase – online ideally: by credit card or bank transfer.

Come and pick up your property or insure shipping and delivery by carrier.

Pour inclure vos biens, contactez-nous !  
Estimations gratuites et confidentielles  
sur rendez-vous

Aguttes Neuilly 164 bis, avenue Charles-de-Gaulle, 92200 Neuilly-sur-Seine  
Aguttes Lyon Les Brotteaux, 13 bis, place Jules Ferry, 69006 Lyon  
Aguttes Bruxelles 9, rue des Minimes, 1000 Bruxelles

DÉPARTEMENTS SPÉCIALISÉS

**Arts d’Asie**  
Johanna Blancard de Léry  
+33 (0)1 47 45 00 90 - delery@aguttes.com

**Art contemporain & Photographie**  
Ophélie Guillerot  
+33 (0)1 47 45 93 02 - guillerot@aguttes.com

**Automobiles de collection**  
**Automobilia**  
Gautier Rossignol  
+33 (0)1 47 45 93 01 - rossignol@aguttes.com

**Bijoux & Perles fines**  
Philippine Dupré la Tour  
+33 (0)1 41 92 06 42 - duprelatour@aguttes.com

**Design & Arts décoratifs du 20e siècle**  
Marie-Cécile Michel  
+ 33 (0)1 47 45 08 22 - michel@aguttes.com

**Art Impressionniste & Moderne**  
Pierre-Alban Vinquant  
+33 (0)1 47 45 08 20 - vinquant@aguttes.com

**Livres anciens & modernes**  
**Affiches, Manuscrits & Autographes**  
**les collections Aristophil**  
Sophie Perrine  
+33 (0)1 41 92 06 44 - perrine@aguttes.com

**Mobilier, Sculptures & Objets d’Art**  
Grégoire de Thoury  
+33 (0)1 41 92 06 46 - thoury@aguttes.com

**Mode & Bagagerie**  
Adeline Juguet  
+33 (0)1 41 92 06 47 - juguet@aguttes.com

**Montres**  
Philippine Dupré la Tour  
+33 (0)1 41 92 06 42 - duprelatour@aguttes.com

**Peintres d’Asie**  
Charlotte Aguttes-Reynier  
+33 (0)1 41 92 06 49 - reynier@aguttes.com

**Tableaux & Dessins anciens**  
Grégoire Lacroix  
+33 (0)1 47 45 08 19 - lacroix@aguttes.com

**Vins & Spiritueux**  
Pierre-Luc Nourry  
+33 (0)1 47 45 91 50 - nourry@aguttes.com

**Inventaires & partages**  
Claude Aguttes  
Sophie Perrine  
+33 (0)1 41 92 06 44 - perrine@aguttes.com

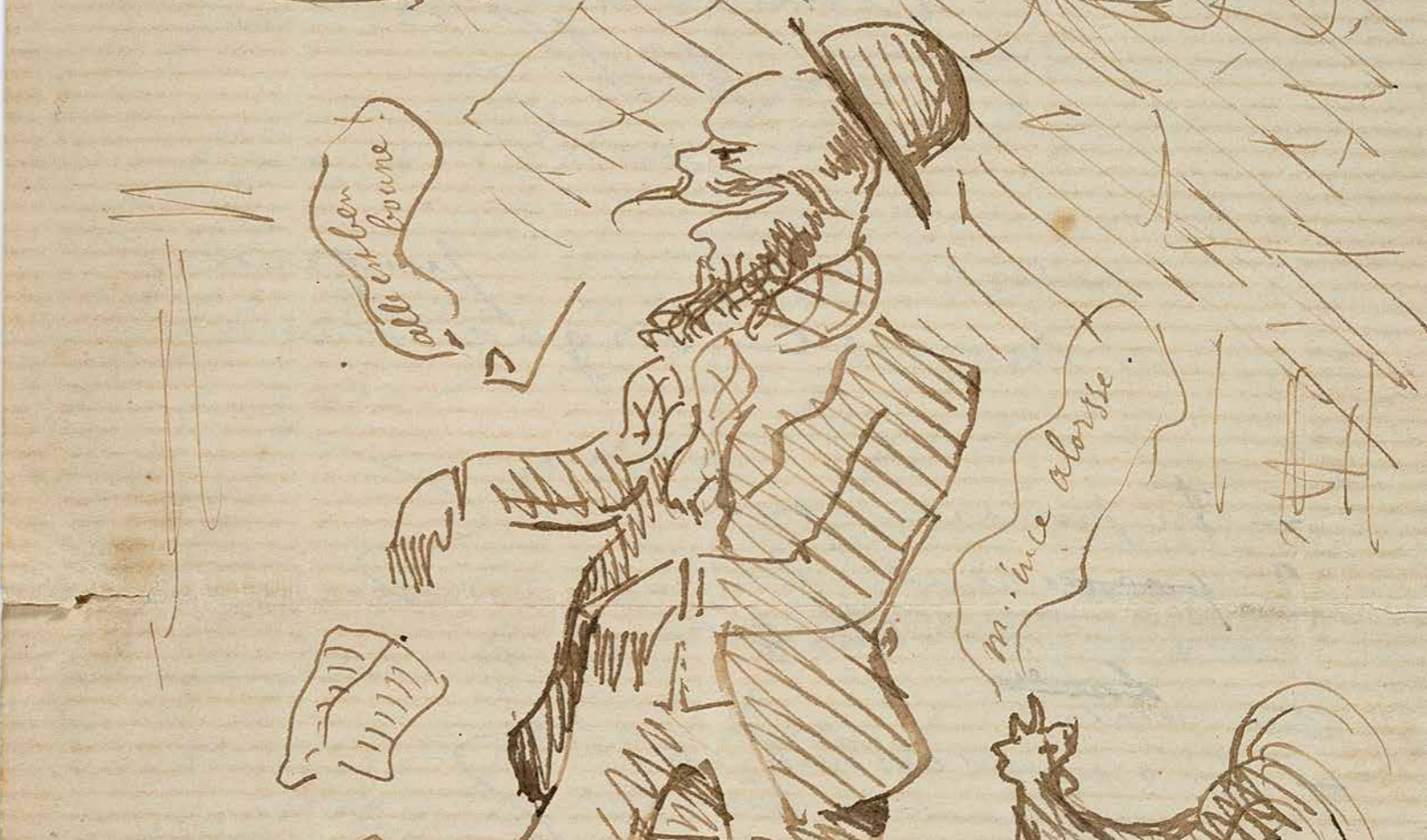
BUREAUX  
DE REPRÉSENTATION

**Aix-en-Provence**  
Adrien Lacroix  
+33 (0)6 69 33 85 94 - adrien@aguttes.com

**Lyon**  
Marie de Calbiac  
+33 (0)4 37 24 24 28 - calbiac@aguttes.com

**Nord-Ouest**  
Audrey Mouterde  
mouterde@aguttes.com

**Bruxelles**  
Charlotte Micheels  
+32 (0)2 311 65 26 - micheels@aguttes.com



PAUL VERLAINE (1844-1896). Cellulairement, manuscrit autographe de 32 poèmes. Adjudé 214 500 € TTC

RENDEZ-VOUS chez Aguttes

Calendrier des ventes

07.12  
BIJOUX ANCIENS  
& MODERNES  
ONLINE ONLY  
online.aguttes.com

09.12  
ART CONTEMPORAIN  
ONLINE ONLY  
online.aguttes.com

12.12  
AUTOMOBILES  
DE COLLECTION  
LA VENTE D'AUTOMNE  
Aguttes Neuilly

13.12  
CENTURIES  
QUATRE SIÈCLES  
DE CRÉATION  
Aguttes Neuilly

14.12  
GRANDS VINS  
& SPIRITUEUX  
Aguttes Neuilly

14.12  
AUTOMOBILIA  
ONLINE ONLY  
online.aguttes.com

15.12  
VERRERIES 1900-1930  
ET OBJETS DE VITRINE  
COLLECTION DAVID WILKIE  
COOPER, PART. 2  
ONLINE ONLY  
online.aguttes.com

16.12  
BIJOUX  
& PERLES FINES  
Aguttes Neuilly

20.12\*  
LES COLLECTIONS  
ARISTOPHIL  
DE CHATEAUBRIAND À CIORAN,  
RAYMOND QUENEAU  
Aguttes Neuilly

26.01  
DESIGN,  
ARTS DE LA TABLE  
DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE  
ONLINE ONLY  
online.aguttes.com

03.02  
BIJOUX ANCIENS  
& MODERNES  
ONLINE ONLY  
online.aguttes.com

09.02  
MODE  
ONLINE ONLY  
online.aguttes.com

10.02  
BASSINS DE JARDINS  
ONLINE ONLY  
online.aguttes.com

15.02  
ANGEL ART  
VENTE CARITATIVE  
AU PROFIT DE L'AFSA  
Aguttes Neuilly

01.03  
MONTRES  
DE COLLECTION  
ONLINE ONLY  
online.aguttes.com

DÉCEMBRE 2021  
JANVIER 2022  
FÉVRIER  
MARS

\* sous réserve d'autorisation du tribunal | Ce calendrier est sujet à modifications | Retrouvez toutes nos dates de ventes sur aguttes.com





AGUTTES  
MAISON DE VENTES AUX ENCHÈRES